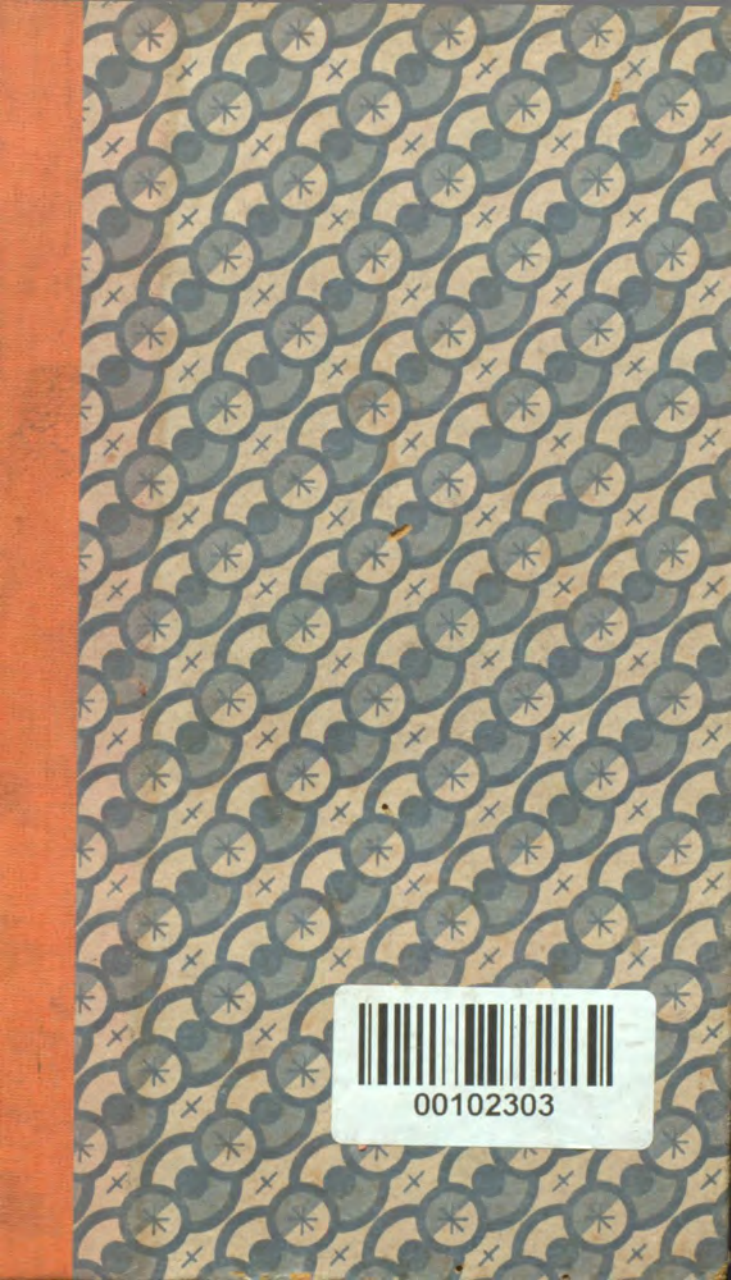
00102303

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016

ŒUVRES COMPLETES

DE FÉNÉLON.

PP-4-3

ŒUVRES COMPLETES

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTHE FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI,

PRINCE DU SAINT-EMPIRE.

NOUVELLE ÉDITION, MISE DANS UN NOUVEL ORDRE,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,

PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE FÉNÉLON,

ET SUIVIE DE SON ÉLOGE HISTORIQUE, PAR LA HARPE.

nelon ; François de Salign
e La mothe

TOME V. - VI

102303 ac

(5)

PA 3

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON, FILS AINE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-SÉVERIN, N° 11.

1810.

00102303

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRE LXXI.

Utilité des privations et des sécheresses.

Je suis sensible à votre peine ; et je comprends que les privations sont fort amères quand on est accoutumé à sentir les dons de Dieu. Mais les privations ont je ne sais quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur lorsqu'il semble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui est sur la peau que ce qui est dans les chairs. Les superficies sont plus apparentes et moins réelles. Dieu ne va pas se cacher loin pour nous alarmer. Il n'est jamais si bien caché que quand il se cache au fond de notre cœur. Ce que je crains des privations n'est pas la sécheresse et l'amertume qu'elles vous causent ; car il faut souffrir pour aller tout de bon à Dieu. Mais je crains ce qui cause les privations, je veux dire les petites infidélités par lesquelles vous les attirez pour vous soulager dans vos scrupules. Si vous ne suiviez pas vos réflexions scrupuleuses, votre simplicité vous tiendroit en paix, votre paix conserveroit votre oraison, et votre oraison seroit votre vie. Tournez votre scrupule contre vos recherches scrupuleuses, qui sont des infidélités contre votre grace.

Pour l'état de sécheresse et de privations sensibles il faut s'y accoutumer. On est trop à son aise et on sert Dieu à trop bon marché quand il se fait sentir. Une mère caresse moins les grands enfants que les petits.

LETTRE LXXII.

Éviter les prévoyances, et vivre de foi et d'abandon à Dieu.

Ne songez point à des choses éloignées ; cette inquiétude sur l'avenir est contraire à votre grace. Quand Dieu vous donne un secours ne regardez que lui seul dans le secours qui vous est donné, et prenez-le chaque jour comme les Israélites prenoient la manne, sans en faire jamais de provision d'un jour à l'autre. La vie de pure foi a deux choses. La première est qu'elle fait voir Dieu seul sous toutes les enveloppes imparfaites où il se cache ; la seconde est de tenir une ame sans cesse en suspens. On est toujours comme en l'air sans pouvoir toucher du pied à terre. La consolation d'un moment ne répond jamais de la consolation du moment qui suivra. Il faut laisser faire Dieu dans tout ce qui dépend de lui, et ne songer qu'à être fidèles dans tout ce qui dépend de nous. Cette dépendance de moment à autre, cette obscurité et cette paix de l'ame dans l'incertitude de ce qui lui doit arriver chaque jour, est un vrai martyre qui s'opère sans bruit. C'est être brûlé à petit feu. Cette mort est si lente et si interne qu'elle est souvent presque aussi cachée à l'ame qui la souffre qu'aux personnes qui ignorent son état. Quand Dieu vous ôtera ce qu'il vous donne [illegible] bien le remplacer, ou par d'autres instruments, ou par lui-même. Les pierres mêmes deviennent dans sa main des enfants d'Abraham. Un corbeau portoit tous les jours la moitié d'un pain à saint Paul ermite, dans un désert

inconnu aux hommes. Si le saint eût hésité dans la foi et s'il eût voulu s'assurer un jour d'un autre demi-pain pour le jour suivant, le corbeau ne seroit peut-être point revenu. Mangez donc en paix le demi-pain de chaque jour que le corbeau vous apporte. (1) *A chaque jour suffit son mal.* Le jour de demain aura soin de lui-même. Celui qui nourrit aujourd'hui est le même qui nourrira demain. On reverra la manne tomber du ciel dans le désert plutôt que de laisser les enfants de Dieu sans nourriture.

LETTRE LXXIII.

S'accoutumer à la privation sans réflexions et avec abandon.

Il y a long-temps que rien ne m'a fait un plus sensible plaisir que votre dernière lettre. Elle vient *d'un seul trait* comme vous le dites : c'est ainsi qu'il faut s'épancher sans réflexion. Il faut vous accoutumer à la privation. La grande peine qu'elle cause montre le grand besoin qu'on en a. Ce n'est qu'à cause qu'on s'approprie la lumière, la douceur et la jouissance, qu'il faut être dénué et désapproprié de toutes ces choses. Tandis qu'il reste à l'ame un attachement à la consolation, elle a besoin d'en être privée. Dieu goûté, senti et bienfaisant, est Dieu : mais c'est Dieu avec des dons qui flattent l'ame. Dieu en ténèbres, en privations et en délaissements, est tellement Dieu, que c'est Dieu tout seul et nu pour ainsi dire. Une mère qui veut attirer

(1) Matth. 6, v. 34.

son petit enfant se présente à lui les mains pleines de douceurs et de jouets : mais le père se présente à son fils déjà raisonnable sans lui donner aucun présent. Dieu fait encore plus, car il voile sa face, il cache sa présence, et ne se donne souvent aux âmes qu'il veut éprouver que dans la profonde nuit de la pure foi. Vous pleurez, comme un petit enfant, le bonbon perdu. Dieu vous en donne de temps en temps. Cette vicissitude console l'ame par intervalle quand elle commence à perdre courage, et l'accoutume néanmoins peu à peu à la privation.

Dieu ne veut ni vous décourager ni vous gâter. Abandonnez-vous à cette vicissitude qui donne tant de secousses à l'ame, et qui, en l'accoutumant à n'avoir ni état fixe ni consistance, la rend souple et comme liquide pour prendre toutes les formes qu'il plaît à Dieu. C'est une espèce de fonte du cœur. C'est à force de changer de forme qu'on n'en a plus aucune à soi. L'eau pure et claire n'est d'aucune couleur ni d'aucune figure. Elle est toujours de la couleur et de la figure que lui donne le vase qui la contient. Soyez de même en Dieu.

Pour les réflexions paisibles et humiliantes, soit sur vos fautes, soit sur votre état temporel, regardez-les comme des délicatesses de votre amour-propre. La douleur, sur toutes ces choses, est plus humiliante que les choses mêmes. Mettez le tout ensemble, la chose qui afflige avec l'affliction de la chose, et portez cette croix sans songer ni à la secouer, ni à l'entretenir. Dès que vous la porterez avec cette indifférence pour elle et cette simple fidélité pour Dieu, vous aurez la paix ; et la croix deviendra légère dans cette paix toute sèche et toute simple.

Pour moi, souvenez-vous que je ne vous suis donné que pour vous appauvrir et vous dénuer. Vous voudriez vous trouver en Dieu toute parfaite, toute digne de lui, toute pleine d'amour et sans aucun défaut; mais il faut dire à la vue de l'époux comme saint Jean : (1) *Il faut qu'il croisse et que je diminue.* Je ne vous suis bon qu'à vous faire décroître, qu'à vous rapetisser, qu'à vous accoutumer au vide, au néant, à porter les privations en pure foi. Quand vous y serez accoutumée vous reconnoîtrez que ce n'est pas l'amour de Dieu, mais celui de nous-mêmes, qui nous rend si délicats et si désolés dès que nous ne sentons pas en nous l'abondance spirituelle. Dieu vous bénisse et vous apprenne à être en paix. Sans paix sensible et goûtée, tout le reste est plus imagination que réalité d'amour et de foi.

LETTRE LXXIV.

Ne point perdre sa paix pour la vue de ses imperfections.

Il y a une illusion très-subtile dans vos peines; car vous vous paroissez à vous-même tout occupée de ce ce qui est dû à Dieu et de sa pure gloire; mais dans le fond c'est de vous que vous êtes en peine. Vous voulez bien que Dieu soit glorifié, mais vous voulez qu'il le soit par votre perfection; et par-là vous rentrez dans toutes les délicatesses de votre amour-propre. Ce n'est qu'un détour raffiné pour rentrer sous un plus

(1) Jean, 3, v. 30.

beau prétexte en vous-même. Le vrai usage à faire de toutes les imperfections qui vous paroissent en vous, est de ne les justifier ni condamner (car ce jugement ramèneroit tous vos scrupules), mais de les abandonner à Dieu, conformant votre cœur au sien sur ces choses que vous ne pouvez éclaircir, et demeurant en paix, parceque la paix est l'ordre de Dieu en quelque état qu'on puisse être. Il y a en effet une paix de confiance que les pécheurs mêmes doivent avoir dans la pénitence de leurs péchés. Leur douleur est paisible et mêlée de consolation. Souvenez-vous de cette bonne parole qui vous a touchée : (1) *Le Seigneur n'est point dans le trouble.*

LETTRE LXXV.

Sur le même sujet.

J'espère que notre Seigneur vous aura gardée contre vous-même pour vous conserver la paix. L'état des apôtres entre l'ascension du Fils de Dieu et la descente du Saint-Esprit étoit un état d'oraison et de retraite où ils attendoient la vertu d'en haut. La préparation que je vous demande pour recevoir le Saint-Esprit est de ne point écouter le vôtre. L'inquiétude est le seul obstacle que je crains ; je ne me défie que de vous : laissez tomber toutes vos pensées de doutes et de scrupules : laissez-les bruire dans votre imagination comme des mouches dans une ruche. Si vous les excitez elles s'irriteront et vous feront beaucoup de mal ; si vous les

(1) III Rois, 19, v. 11.

laissez sans y mettre la main vous n'en aurez que le bourdonnement et la peur. Accoutumez-vous à demeurer en paix dans votre fond malgré votre imagination agitée.

LETTRE LXXVI.

Ce que Dieu permet pour nous faire mourir à nous-mêmes doit être porté sans écouter les délicatesses de l'amour-propre.

Vous voyez bien que toutes vos peines ne viennent jamais que de jalousie ou de délicatesse d'amour-propre, ou d'un fonds de scrupule, qui est encore un amour-propre enveloppé. D'ailleurs ces peines portent toujours le trouble avec elles. Leur cause et leur effet montrent clairement qu'elles sont de véritables tentations. L'esprit de Dieu ne nous occupe jamais des sentiments de l'amour-propre ; et loin de nous troubler il répand la paix dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus marqué pour la tentation, que de vous voir dans un demi-désespoir révoltée contre tout ce qui vous est donné de Dieu pour aller à lui ? Ce soulèvement n'est point naturel ; mais Dieu permet que la tentation vous pousse aux plus grandes extrémités afin que la tentation soit plus facile à reconnoître. Il permet aussi que vous tombiez dans certaines choses très contraires à votre excessive délicatesse et discrétion aux yeux d'autrui, pour vous faire mourir à cette délicatesse et à cette discrétion dont vous étiez si jalouse. Il vous fait perdre terre afin que vous ne trouviez plus aucun appui sensible, ni dans votre propre cœur, ni dans l'approbation du

prochain. Enfin il permet que vous croyiez voir le prochain tout autre qu'il n'est à votre égard, afin que votre amour-propre perde toute ressource flatteuse de ce côté-là. Le remède est violent, mais il n'en falloit pas moins pour vous déposséder de vous-même et pour forcer tous les retranchements de votre orgueil. Vous voudriez mourir, mais mourir sans douleur en pleine santé. Vous voudriez être éprouvée, mais discerner l'épreuve et lui être supérieure en la discernant. Les jurisconsultes disent sur les donations : *Donner et retenir ne vaut.* Il faut de même donner tout ou rien. Quand Dieu veut tout, si vous n'avez pas la force de le donner, laissez-le prendre.

LETTRE LXXVII.

Vie de croix et de foi. Mort profonde.

Tout est croix; je n'ai aucun goût que d'amertume : mais il faut porter en paix ce qui est le plus pesant. Encore n'est-ce point porter ni traîner ; c'est demeurer accablé et enseveli. Je souhaite que Dieu vous épargne autant qu'il le faut pour vous donner de quoi souffrir : c'est le pain quotidien : Dieu seul en sait la juste mesure ; et il faut vivre de foi sur les moyens de mort pour croire, sans le voir, que Dieu proportionne avec une secrète miséricorde l'épreuve au secours qui est en nous à notre insçu. Cette vie de foi est la plus profonde de toutes les morts.

LETTRE LXXVIII.

Souffrir sans résistance les peines et humiliations dont Dieu se sert pour nous humilier.

Non, je ne saurois être en peine pour vous des choses qui vous agitent tant ; mais je suis bien loin de les mépriser. Je sais que Dieu choisit exprès ces choses sans fondement pour nous éprouver d'une façon qui est tout ensemble rigoureuse et humiliante. La délicatesse de notre orgueil a besoin de cet assaisonnement de nos croix ; il faut qu'elles soient imaginaires et qu'elles nous surmontent : il faut que nous soyons accablés par notre propre imagination, et que nos propres chimères nous crucifient.

Loin de mépriser ces choses, j'y reconnois le doigt de Dieu. C'étoit précisément ce qu'il vous falloit. Je vous plains de tout mon cœur : mais je vois une grande miséricorde dans cette grande misère : consolons-nous de la douloureuse opération par le bien qu'elle fera. Nous ne sommes ici-bas que pour souffrir, mourir, sacrifier, perdre sans aucune ressource. Comme la moindre partie morte dans les chairs vivantes fait souffrir des douleurs étranges, de même le moindre reste de vie dans une ame mourante fait un supplice affreux. Ne laissons donc rien en nous de cette vie secrète et maligne. Il faut que Dieu nous arrache tout. Ne repoussons pas sa main crucifiante : ce seroit à recommencer. O que vos douleurs seroient douces si vous ne faisiez que sentir simplement et qu'adorer, sans résistance ni réflexion volontaire, les coups de la main de Dieu ! Mais les coups que votre propre main vous porte sont

les plus douloureux. Que celui qui commande aux vents et à la mer, commande à votre imagination pour y mettre le silence et le calme.

LETTRE LXXIX.

Comment la paix vient dans le fond de l'ame.

Je ne vous souhaite que le retranchement de vos réflexions. La vue de nous-mêmes cause le trouble ; c'est la juste peine de l'amour-propre. Au contraire la simple vue de Dieu donne la paix ; c'est la récompense d'un amour pur et direct : c'est un petit commencement de paradis. Sans plaisir sensible et même avec des douleurs, on sent un je ne sais quoi très profond et très intime, qui ne veut rien au-delà et qui fait un rassasiement de volonté. On ne sort de ce paradis que par les subtilités inquiètes sur soi-même.

LETTRE LXXX.

Le vrai amour consume les fautes qu'il fait voir en paix.

Ne vous inquiétez ni sur vos fautes ni sur vos confessions. Aimez sans cesse, et (1) *il vous sera beaucoup remis parceque* vous aurez *beaucoup aimé*. On cherche des ragoûts d'amour-propre et des appuis sensibles au lieu de chercher l'amour. On se trompe même en cherchant moins à aimer qu'à voir qu'on aime. On

(1) Luc. 7, v. 47.

est, dit saint François de Sales, plus occupé de l'amour que du bien-aimé. C'est pour le bien-aimé seul qu'on s'occupe directement de lui : mais c'est par retour sur soi qu'on veut s'assurer de son amour. Les fautes vues en paix, en esprit d'amour, sont aussitôt consumées par l'amour même ; mais les fautes vues avec un dépit d'amour-propre troublent la paix, interrompent la présence de Dieu et l'exercice du parfait amour. Le chagrin de la faute est d'ordinaire encore plus faute que la faute même. Vous tournez toute votre peine contre la moindre de vos infidélités, comme un homme que je viens de voir, qui, ayant lu dans le noviciat des bénédictins la vie de saint Benoît, se dépita tellement de ne lui point ressembler qu'il sortit du noviciat. Je juge de votre fidélité par votre paix et par la liberté de votre cœur : plus votre cœur sera paisible et au large, plus vous serez unie à Dieu.

LETTRE LXXXI.

Se supporter contre le prochain.

Je suis consolé de voir que vous reconnoissez que Dieu est glorifié par votre humiliation. Nous ferions du poison de toutes nos vertus si nous ne trouvions en nous rien dont l'amour-propre ne fût content. Accoutumez-vous peu à peu à n'être pas si délicate sur vous-même. La délicatesse du pur amour est simple, douce, paisible ; celle de l'amour-propre est ombrageuse, inquiète et tout auprès du désespoir. Supportez-vous vous-même comme le prochain : vous ne vous devez pas moins la charité qu'à autrui.

LETTRE LXXXII.

User bien du moment présent; s'apetisser. Instruction abrégée (1).

Vivez en paix, mademoiselle, sans penser qu'il y ait un avenir. Peut-être n'y en aura-t-il pas pour vous. Le présent même n'est pas à vous; et il ne faut que s'en servir suivant les intentions de Dieu à qui seul il appartient. Faites les biens extérieurs que vous êtes en train de faire, puisque vous en avez l'attrait et la facilité. Conservez votre réglement pour éviter la dissipation et les suites de votre excessive vivacité. Sur-tout soyez fidèle au moment présent qui vous attirera toutes les graces nécessaires.

Ce n'est pas assez de se détacher : il faut s'apetisser. En se détachant on ne renonce qu'aux choses extérieures; en s'apetissant on renonce à soi. S'apetisser c'est renoncer à toute hauteur aperçue. Il y a la hauteur de la sagesse et de la vertu qui est encore plus dangereuse que la hauteur des fortunes mondaines, parcequ'elle est moins grossière.

Il faut être petit en tout et compter qu'on n'a rien à soi; sa vertu et son courage moins que tout le reste. Vous vous appuyez trop sur votre courage, sur votre désintéressement et sur votre droiture. L'enfant n'a rien à lui; il traite un diamant comme une pomme. Soyez enfant. Rien de propre. Oubliez-vous. Cédez à tout. Que les moindres choses soient plus grandes que vous.

(1) Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la CXIV^e^, sont écrites à une même personne.

Priez du cœur simplement, par pure affection, point par la tête et en personne qui raisonne.

La vraie *instruction* pour vous est le dépouillement, le recueillement profond, le silence de toute l'ame devant Dieu, le renoncement à l'esprit, le goût de la petitesse, de l'obscurité, de l'impuissance et de l'anéantissement. Voilà l'ignorance qui seule enseigne toutes les vérités, que les sciences ne découvrent point, ou ne montrent que superficiellement.

LETTRE LXXXIII.

Préférer la paix et l'édification commune à sa propre justification.

PERMETTEZ-MOI de vous demander le nom de l'auteur d'une lettre qui m'est venue de votre part. Je ne vous demande que ce que vous pourrez me confier. Cette lettre me paroît écrite par un homme droit et qui juge sans passion de la doctrine ; mais il ne sait pas les faits et ne me fait pas justice là-dessus. Le moins que mes amis pourront parler sera le meilleur : il vaut mieux taire les raisons décisives. Le parti d'écouter patiemment des choses fausses et injustes est difficile aux cœurs bons et sensibles; mais il vaut mieux apaiser les esprits que me justifier. Le silence, la patience, l'humilité, calment les esprits ; les hommes superbes en sont adoucis, et les hommes droits dans leur prévention en sont édifiés. Tâchons d'apaiser les méchants et d'édifier les bons. La paix et l'édification de l'église valent mieux que la justification de l'homme.

Dieu aura soin de dissiper les vains ombrages et de

montrer la pureté de mes sentiments avec mes bonnes intentions, s'il daigne vouloir se servir de mon travail pour le troupeau qu'il m'a confié. S'il me rejette de son œuvre, c'est à moi à porter l'opprobre, et à me contenter de rendre compte de ma foi à tout homme qui aura la charité de m'écouter. Priez pour moi, et retenez sans cesse le zèle qui presse votre cœur pour vos amis. Ce n'est qu'à force de simplicité, de patience, de défiance de ses propres pensées et de fidélité à porter sa croix, qu'on est digne de contribuer à l'œuvre de Dieu.

LETTRE LXXXIV.

Péril d'être approuvé des hommes. Caractères de l'humilité. Règles de conduite.

La bonne santé de M..... et votre calme présent me donnent de la joie. Je crains néanmoins pour vous que l'amour-propre ne goûte un peu trop cette douceur si différente de l'amertume où vous étiez. La contradiction et toutes les autres peines humiliantes sont bien plus utiles que le succès. Vous savez que cet état vous a fait découvrir ici en vous ce que vous n'y aviez jamais vu : et je crains que l'autorité, le succès et l'admiration qu'on s'attire à peu de frais parmi les gens grossiers de la province, ne nourrissent votre humeur impérieuse et ne vous rendent contente de vous-même comme vous l'étiez auparavant. Ce contentement de soi-même gâte la conduite la plus régulière parcequ'il est incompatible avec l'humilité.

On n'est humble qu'autant qu'on est attentif à toutes

ses misères. Il faut que cette vue fasse la principale occupation de l'ame, qu'elle soit à charge à elle-même, qu'elle gémisse, que ce gémissement soit une prière continuelle, qu'il lui tarde d'être délivrée de la servitude de la corruption pour entrer dans la gloire et dans la liberté des enfants de Dieu; et que se sentant surmontée par ses défauts elle n'attende sa délivrance que de la pure miséricorde de Jésus-Christ. Malheur à l'ame qui se complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu et qui oublie ce qui lui manque!

Pour remédier à la dissipation et à la sécheresse, c'est de vous réserver des heures pour vos prières et pour vos lectures qui doivent être régulières; c'est de n'entrer dans les affaires que par pure nécessité; c'est d'y songer encore plus à rompre la roideur de vos sentiments, à réprimer votre humeur et à humilier votre esprit, qu'à faire prévaloir la raison même dans les partis à prendre; enfin c'est de vous humilier quand vous remarquerez qu'une chaleur indiscrète sur les affaires d'autrui vous fait oublier votre unique affaire qui est celle de l'éternité. (1) *Apprenez de moi*, vous dit Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos ames.* En effet, la grace, la paix intérieure, l'onction du Saint-Esprit viendront sur vous si vous conservez dans vos embarras extérieurs la douceur et l'humilité.

(1) Matth. 11, v. 92.

LETTRE LXXXV.

Souffrir les outrages avec humilité et en silence.

Je suis touché, comme je dois l'être, de toutes vos peines; mais je ne puis que vous plaindre et prier Dieu qu'il vous console. Vous avez grand besoin qu'il vous donne son esprit pour vous soutenir dans vos embarras et pour tempérer votre vivacité naturelle dans des occasions si capables de l'exciter. Pour la lettre qui regarde votre naissance, je crois que vous n'en devez parler qu'à Dieu seul, pour le prier en faveur de celui qui a voulu vous outrager. J'ai toujours entrevu ou cru entrevoir que vous étiez sensible de ce côté-là. Dieu nous attaque toujours par notre foible. On ne tue personne en le frappant sur les endroits morts, comme sur les ongles ou sur les cheveux, mais en attaquant les parties les plus vivantes, qu'on nomme nobles. Quand Dieu veut nous faire mourir à nous-mêmes il nous prend toujours par ce qui est en nous le plus vif et comme le centre de la vie. Il proportionne ainsi les croix. Laissez-vous humilier. Le silence et la paix dans l'humiliation sont le vrai bien de l'ame. On seroit tenté de parler humblement et on en auroit mille beaux prétextes : mais il est encore meilleur de se taire humblement. L'humilité qui parle encore est encore suspecte. En parlant l'amour-propre se soulage un peu.

Ne vous échauffez plus le sang sur les discours des hommes. Laissez-les parler et tâchez de faire la volonté de Dieu. Pour celle des hommes vous ne viendrez jamais à bout de la faire : elle n'en vaut pas même la peine. Un peu de silence, de paix et d'union à Dieu doit bien con-

soler de tout ce que les hommes disent injustement. Il faut les aimer sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont; ils reviennent; ils s'en retournent : laissez-les aller et venir; c'est de la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en eux : c'est lui seul qui nous console ou qui nous afflige par eux selon nos besoins.

Vous avez besoin de votre fermeté dans la situation où vous êtes; mais aussi votre vivacité a besoin de mécomptes et d'obstacles. Possédez votre ame en patience. Renouvelez vous souvent en la présence de Dieu pour vous modérer, pour vous rapetisser et pour vous proportionner aux petits. Il n'y a rien de grand que la petitesse, la charité, la défiance de soi-même, le détachement de son sens et de sa volonté. Toute vertu haute et roide est opposée à Jésus-Christ. Dieu sait combien je suis à vous en lui.

LETTRE LXXXVI.

S'appliquer fidèlement au recueillement, s'humilier, et résister à la curiosité.

Je ne sais pour vous que ce que je vous ai toujours dit : obéissez simplement à votre directeur, sans écouter ni votre raison ni votre goût. Vous avez les conseils d'un homme très éclairé et très pieux. Pour moi voici ce que je puis vous dire en général. Vous devez, ce me semble, être ferme pour réserver des heures de recueillement; autrement vous serez la croix de celle qui veut que vous soyez son soutien. Vous avez un penchant terrible à la dissipation et à la vaine complaisance; vous aimez à être applaudie et à vous applaudir vous-même; vous

sentez dans votre oraison et dans votre courage naturel une force qui nourrit votre orgueil. Il n'y a que le recueillement qui puisse amortir cette vie superbe et tempérer votre insupportable vivacité.

Remarquez seulement deux choses, pour vos heures de recueillement; l'une que vous ne devez point les réserver par esprit de contradiction et d'impatience contre N..... qui voudroit toujours vous avoir. Quand vous sentirez que vous agissez par ce mauvais esprit, il faut vous en punir, en cédant pour ce jour-là à ses empressements les plus importuns. L'autre règle est de ne vous réserver que les temps nécessaires pour vous recueillir et pour nourrir votre ame. Rien pour l'amusement en votre particulier; rien pour la curiosité qui est un grand piège pour vous. Pour la manière de réserver du temps elle doit être ferme, mais douce et tranquille.

Que vos lectures et vos oraisons soient simples; que l'esprit cherche moins et que le cœur se livre davantage. Tout ce qui paroît remplir votre esprit ne fait que l'enfler: vous croyez nourrir votre zèle et vous nourrissez votre hauteur. Il n'est pas question de savoir beaucoup, mais de savoir s'apetisser et devenir enfant sous la main de Dieu. Je le prie, non seulement de vous faire petite, mais encore de vous anéantir sans réserve.

Pour les sujets de crainte, je ne crois pas que vous deviez vous forcer pour y entrer. Vous trouverez souvent de bonnes ames qui vous presseront de le faire, et qui trembleront pour vous quand elles ne vous verront pas trembler: mais ne vous gênez point; suivez simplement votre attrait; et pourvu que vous soyez fidèle au recueillement et à l'humilité, demeurez en

paix. C'est assez craindre que de craindre de déplaire à Dieu.

Pour votre curiosité sur les meilleurs livres il faut la réprimer. Vous avez éprouvé qu'elle vous est dangereuse; et c'est une lumière sur laquelle vous devez à Dieu une singulière reconnoissance. Sous prétexte de chercher une solide instruction, on conserve un goût qui flatte l'amour-propre, et qui entretient une certaine hauteur d'esprit qui s'oppose à l'esprit de Dieu. Il faut s'abaisser, se rendre simple, devenir enfant. C'est là que se trouve la vraie instruction qui est l'intérieure, et non dans les choses qui ont de l'éclat au dehors.

LETTRE LXXXVII.

Ne point prendre feu sur les dérèglements des hommes, mais remettre tout à Dieu en paix dans l'accomplissement de nos devoirs.

La chaleur d'imagination, la vivacité des sentiments, la foule des raisons, l'abondance des paroles, ne font presque rien. L'effectif, c'est d'agir devant Dieu en parfait détachement, faisant par sa lumière tout ce qu'on peut, et se contentant du succès qu'il donne. Cette continuelle mort est une bienheureuse vie que peu de gens connoissent. Un mot, dit simplement dans cette paix, opère plus, même pour les affaires extérieures, que tous les soins ardents et empressés. Comme c'est l'esprit de Dieu qui parle alors, il ne perd rien de sa force et de son autorité. Il éclaire, il persuade, il touche, il édifie. On n'a presque rien dit et

on a tout fait. Au contraire quand on se laisse aller à la vivacité de son naturel, on parle sans fin; on fait mille réflexions subtiles et superflues; on craint toujours de ne parler et de n'agir pas assez; on s'échauffe, on s'épuise, on se passionne, on se dissipe, et rien n'avance. Votre tempérament a un besoin infini de ces maximes. Elles ne sont guère moins nécessaires à votre corps qu'à votre ame : votre médecin doit être là-dessus d'accord avec votre directeur.

Laissez couler l'eau sous les ponts; laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire foibles, vains, inconstants, injustes, faux et présomptueux. Laissez le monde être toujours monde; c'est tout dire : aussi-bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes; vous ne sauriez les refondre, le plus court est de les laisser et de les souffrir. Accoutumez-vous à la déraison et à l'injustice. Demeurez en paix dans le sein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux et qui les permet. Contentez-vous de faire sans ardeur le peu qui dépend de vous; que tout le reste soit pour vous comme s'il n'étoit pas. Je suis ravi de ce que vous avez des heures de réserve. N'en soyez ni avare, ni prodigue.

LETTRE LXXXVIII.

Chercher ses amis en Dieu et se mortifier.

Il faut s'accommoder sans choix de ce que Dieu donne. Il est juste que sa volonté se fasse et non pas la nôtre; et que la sienne devienne la nôtre même sans réserve, afin qu'elle se fasse sur la terre comme

dans le ciel. Voilà ce qui vaut cent fois mieux que de se voir, que de s'entretenir, que de se consoler. O qu'on est près les uns des autres quand on est intimement réunis dans le sein de Dieu! O qu'on se parle bien quand on n'a plus qu'une seule volonté et qu'une seule pensée en celui qui est toutes choses en tous! Voulez-vous donc trouver vos vrais amis? Ne les cherchez qu'en celui qui fait les pures et éternelles amitiés. Voulez-vous leur parler et les écouter? Demeurez en silence dans le sein de celui qui est la parole, la vie et l'ame de tous ceux qui disent la vérité et qui vivent véritablement. Vous trouverez en lui, non seulement tout ce qui vous manque, mais encore tout ce qui n'est que très imparfaitement dans les créatures en qui vous vous confiez.

Vous ne sauriez trop amortir votre vivacité naturelle et votre grande habitude de suivre votre activité, pour vous taire, pour souffrir, pour ne juger jamais sans nécessité, pour écouter Dieu au dedans de vous. C'est tout ensemble une oraison et une mort continuelle dans le cours de la journée.

LETTRE LXXXIX.

Avantages de s'être vu près de la mort.

Il est bon d'aller aux portes de la mort : on y voit Dieu de plus près ; on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux se connoître quand on a été si près du jugement de Dieu et des rayons de la vérité éternelle. O que Dieu est grand, qu'il est tout, que nous ne sommes rien, quand nous sommes si près

de lui, et que le voile qui nous le cache va se lever! Profitez de cette grace pour vous détacher du monde et encore plus de vous-même; car on ne tient aux autres choses que pour soi, et tous les autres attachements se réduisent à celui-là.

Aimez donc Dieu et renoncez-vous vous-même pour l'amour de lui. N'aimez ni votre esprit ni votre courage. N'ayez aucune complaisance dans les dons de Dieu, tels que le désintéressement, l'équité, la sincérité, la générosité pour le prochain. Tout cela est de Dieu; mais tout cela se tourne en poison, tout cela nous remplit et nous enfle dès que nous y prenons un appui secret. Il faut être anéanti à ses propres yeux et agir dans cet esprit en toute occasion. Il faut que nous soyons, dans toute notre vie, cachés et comme anéantis, de même que Jésus-Christ dans le sacrement de son amour.

LETTRE XC.

Sentiments qu'on doit avoir de soi-même. Facilité à laisser voir ses petitesses.

Quand quelqu'un croiroit voir en vous des petitesses, vous ne devriez point écouter la peine que vous en ressentiriez. Il y a une hauteur secrète et une délicatesse d'amour-propre à souffrir impatiemment qu'on nous croie capables de petitesse et de foiblesse dans nos sentiments. Vous l'avez bien senti vous-même quand vous avez dit : *mon orgueil s'en seroit défendu : peut-être y en a-t-il à cette justification, etc.* Pour moi non seulement je veux bien que les hommes me croient

capable de petitesse, mais encore je veux le croire; et je ne trouve de paix au dedans de moi qu'autant que je n'y trouve aucune grandeur, aucune force, aucune ressource, et que je me vois capable de tout ce qui est le plus misérable, pour ne trouver mon secours qu'en Dieu seul.

Au reste vous avez très bien fait de dire simplement ce que vous éprouviez dans votre cœur. Quand on ne suit point volontairement ces délicatesses et qu'on les déclare avec simplicité, malgré la répugnance qu'on a à les dire, on a fait ce qui convient et il faut demeurer en paix. Il est vrai que je vous ai dit que vous n'aviez pas avancé vers la perfection comme il auroit été à désirer; mais vous devez vous en étonner moins que personne, vous qui m'avez dit l'état de gêne, de dissipation et de trouble sans relâche, où vous avez été pendant tant d'années sans pouvoir pratiquer le recueillement. Ce que je trouve de bon, malgré ces causes de retardement, consiste dans les choses suivantes. Vous revenez au recueillement et à l'oraison : vous avez la lumière et l'attrait de travailler à éteindre votre vivacité : vous voulez être simple et docile pour renoncer à votre propre sens. Voilà des fondements solides : le reste se fera peu à peu. Il s'agit de mourir ; mais Dieu travaille avec nous. Il agit par persuasion et par amour. Il faut croire et vouloir tout ce qu'il demande; et il ne demande que de mettre son saint amour en la place de notre amour-propre trompeur et injuste.

LETTRE XCI.

Nécessité et bonheur de souffrir dans cette courte vie.

Je prends part à toutes vos peines ; mais il faut bien porter la croix avec Jésus-Christ dans cette courte vie. Bientôt nous n'aurons plus le temps de souffrir : ce sera celui de régner avec un Dieu consolateur, qui aura essuyé nos larmes de sa propre main, et devant qui les douleurs et les gémissements s'enfuiront à jamais. Pendant qu'il nous reste encore ce moment si court et si léger des épreuves, ne perdons rien du prix de la croix. Souffrons humblement et en paix. L'amour-propre nous exagère nos peines et les grossit dans notre imagination. Une croix portée simplement, sans ces retours d'un amour-propre ingénieux à les augmenter, n'est qu'une demi-croix. Quand on souffre dans cette simplicité d'amour, non-seulement on est heureux malgré la croix, mais encore on est heureux par elle ; car l'amour se plaît à souffrir pour le bien-aimé, et la croix qui rend conforme au bien-aimé est un lien d'amour qui console.

Portez le pesant fardeau d'une personne fort âgée qui ne peut plus se porter elle-même. La raison s'affoiblit à cet âge ; la vertu même, si elle n'a été bien profonde, semble se relâcher ; l'humeur et l'inquiétude ont alors toute la force que l'esprit perd, et c'est la seule vivacité qui reste. O que voilà une bonne et précieuse croix ! Il la faut embrasser, la porter tous les jours et peut-être jusqu'à la mort. Il y a là de quoi faire mourir l'esprit et le corps.

Mais encore est-ce un bonheur et un soulagement que vous ayez des heures libres pour respirer en paix dans le sein de Notre Seigneur. C'est là qu'il faut se délasser et se renouveler pour recommencer le travail. Ménagez votre santé. Soulagez même votre esprit par quelques intervalles de repos, de joie et de liberté innocente. Plus l'âge avance, moins il faut espérer d'une personne qui n'a point de ressources. Il ne faut presque rien prendre sur elle; mais aussi ne prenez pas trop sur vous.

LETTRE XCII.

Amortir notre activité naturelle.

Je crains que votre vivacité naturelle ne vous consume au milieu des choses pénibles qui vous environnent. Vous ne sauriez trop laisser amortir votre naturel par l'oraison et par un fréquent renouvellement de la présence de Dieu dans la journée. Une personne chrétienne qui s'échauffe pour les bagatelles de ce monde, et que la présence de Dieu vient surprendre dans cette vivacité, est comme un petit enfant qui se voit surpris par sa mère quand il se fâche dans quelqu'un de ses jeux. Il est tout honteux d'être découvert. Demeurons donc en paix, faisant le mieux ou le moins mal que nous pouvons pour tous nos devoirs extérieurs, et occupons-nous intérieurement de celui qui doit être tout notre amour.

N'apercevez jamais vos mouvements naturels sans se laisser tomber, afin que la grace seule vous possède librement. Il faut suspendre l'action dès qu'on sent que

la nature y domine. Cette fidélité fait presque autant au corps qu'à l'ame. On ne néglige rien, et on ne se trouble point comme Marthe.

LETTRE XCIII.

Accorder la condescendance pour autrui avec la fermeté nécessaire pour ne se laisser point déranger dans la réserve des temps pour prier et se recueillir.

Je vous plains ; mais il faut souffrir. Nous ne sommes en ce monde que pour nous purifier en mourant à nos inclinations et à toute volonté propre. Mourez donc, vous en avez de bonnes occasions : quel dommage de les laisser perdre ! Je suis convaincu comme vous qu'il ne faut rien relâcher sur le règlement journalier ; mais pour le jour entier et la retraite de huit jours il faut compatir à l'infirmité du prochain. Vous pourrez reprendre en menu détail ce que vous perdrez en gros. Il faut un peu d'art avec les gens pressés de vapeurs. Si on leur montre sans adoucissement tout ce qu'on veut faire, on les met au désespoir : d'un autre côté, si vous leur laissez la moindre espérance de vous envahir, ils ne lâchent jamais prise jusqu'à ce qu'ils vous aient mis à leur point. Il faut donc couler adroitement, selon les occasions, sur certaines petites choses ; et pour celles qu'on croit essentielles il faut toute la fermeté dont vous avez usé sur le règlement.

Mais souvenez-vous que la vraie fermeté est douce, humble et tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine et inquiète, est indigne de soutenir les œuvres de Dieu.

Dieu, (1) dit l'Écriture, agit *avec force et douceur :* agissez donc de même ; et quand il vous échappera d'agir rudement, humiliez-vous aussitôt sans vous amollir. Avouez que vous avez tort pour les manières, et pour le fond gardez votre règlement. D'ailleurs, vous ne sauriez avoir trop de complaisance, d'attachement et d'assiduité. Il n'y a ni lecture ni oraison qui vous fasse autant mourir à vous-même que cette sujétion, pourvu que vous trouviez dans vos heures de réserve le recueillement nécessaire pour apprendre à faire un bon usage de cette espèce de servitude, et que la dissipation des affaires ne vous dessèche point le cœur. En un mot recueillez-vous autant que vous le pouvez, selon votre règlement, et donnez ensuite le reste de votre temps à la charité, qui ne s'ennuie jamais, qui souffre, qui s'oublie, qui se fait petit enfant pour l'amour d'autrui.

LETTRE XCIV.

Le naturel ne se surmonte pas tout d'un coup.

Je prie Dieu que cette nouvelle année soit pour vous un renouvellement de grace et de bénédiction. Je ne m'étonne point de ce que vous ne goûtez pas le recueillement comme vous le goûtiez en sortant d'une longue et pénible agitation. Tout s'use. Un naturel vif, qui est accoutumé à l'action, languit dès qu'il se trouve dans la solitude et dans une espèce d'oisiveté. Vous avez été pendant un grand nombre d'années dans une nécessité de dissipation et d'activité au dehors. C'est ce qui

(1) Sag. 8, v. 11.

m'a fait craindre pour vous, à la longue, la vie morte d'ici. Vous étiez d'abord dans la ferveur du noviciat, où l'on ne trouve rien de difficile. Vous disiez comme saint Pierre : (1) *Il est bon que nous soyons ici.* Mais il est dit que saint Pierre *ne savoit pas ce qu'il disoit*, et nous sommes souvent de même. Dans les moments de ferveur nous croyons pouvoir tout : dans les moments de tentation et de découragement nous croyons ne pouvoir plus rien et que tout est perdu. Mais nous nous trompons dans ces deux cas.

La dissipation que vous éprouvez ne doit pas vous étonner : vous en portiez le fonds ici lors même que vous sentiez tant d'ardeur pour vous recueillir. Le naturel, l'habitude, tout vous porte à l'activité et à l'empressement. Il n'y avoit que la lassitude et l'accablement qui vous faisoient goûter une vie tout opposée. Mais vous vous mettrez peu à peu, par fidélité à la grace, dans cette vie toute concentrée, dont vous n'avez eu qu'un goût passager. Dieu le donne d'abord pour montrer où il mène ; puis il l'ôte pour faire sentir que ce bien n'est pas à nous, que nous ne sommes maîtres ni de l'avoir ni de le conserver, et que c'est un don de grace qu'il faut demander en toute humilité.

Ne soyez point alarmée de vous trouver vive, impatiente, hautaine, décisive : c'est votre fonds naturel, il faut le sentir. Il faut porter, comme dit saint Augustin, le joug de la confusion quotidienne de nos péchés. Il faut sentir notre foiblesse, notre misère, notre impuissance de nous corriger. Il faut désespérer de notre cœur et n'espérer qu'en Dieu. Il faut se supporter sans

(1) Marc. 9, v. 4, 5.

se flatter et sans négliger le travail pour notre correction. En attendant que Dieu nous délivre de nous-mêmes nous devons en être désabusés. Laissons-nous rapetisser sous sa puissante main : rendons-nous souples et maniables en cédant dès que nous sentons quelque résistance de la volonté propre. Demeurez en silence le plus que vous pouvez. Évitez de décider : suspendez vos jugements, vos goûts et vos aversions. Arrêtez-vous, et interrompez votre action dès que vous apercevrez qu'elle est trop vive. Ne vous laissez point aller à vos goûts trop vifs, même pour le bien.

LETTRE XCV.

Réserver toutes ses affections pour Dieu.

Ce que je vous souhaite le plus est un certain calme que le recueillement, le détachement et l'amour de Dieu donnent. Quand on aime quelque chose hors de Dieu, dit saint Augustin, on en aime moins Dieu. C'est un ruisseau dont on détourne un peu d'eau. Ce partage diminue ce qui va à Dieu : et c'est dans ce partage que se ressentent toutes les inquiétudes du cœur. Dieu veut tout, et sa jalousie ne laisse point en paix un cœur partagé. La moindre affection hors de lui fait un entre-deux et cause un mésaise. Ce n'est que dans un amour sans réserve que l'ame mérite de trouver la paix.

La dissipation, qui est opposée au recueillement, réveille toutes les affections des créatures : par-là elle tiraille l'ame et la fait sortir de son vrai repos. De plus elle excite les sens et l'imagination : c'est un travail pé-

nible que de les apaiser, et cette occupation est encore une espèce de distraction inévitable.

Occupez-vous donc le moins que vous pourrez de tout ce qui est extérieur. Donnez aux affaires dont la Providence vous charge une certaine attention paisible et modérée aux heures convenables : laissez le reste. On fait beaucoup plus par une application douce et tranquille en la présence de Dieu, que par les plus grands empressements et par les industries d'une nature inquiète.

LETTRE XCVI.

Porter l'esprit d'oraison dans tout ce que l'on fait.

Il ne vous reste qu'à tourner vos soins vers vous-même. Ne vous découragez point pour vos fautes : supportez-vous en vous corrigeant comme on supporte et corrige tout ensemble le prochain dont on est chargé. Laissez tomber une certaine activité d'esprit qui use votre corps et qui vous fait commettre des fautes. Accoutumez-vous à étendre peu à peu l'oraison jusque sur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agissez, travaillez en paix comme si vous étiez en oraison ; car en effet il faut y être.

Faites chaque chose sans empressement par l'esprit de grace. Dès que vous apercevrez l'activité naturelle qui se glisse, rentrez doucement dans l'intérieur où est le règne de Dieu. Écoutez ce que l'attrait de grace demande : alors ne dites et ne faites que ce qu'il vous mettra au cœur. Vous verrez que vous en serez plus tranquille ; que vos paroles seront plus courtes et plus

efficaces, et qu'en travaillant moins vous ferez plus de choses utiles. Il ne s'agit point d'une contention perpétuelle de tête qui seroit impraticable : il ne s'agit que de vous accoutumer à une certaine paix où vous consulterez facilement le bien-aimé sur ce que vous aurez à faire. Cette consultation, très simple et très courte, se fera bien plus aisément avec lui que la délibération empressée et tumultueuse qu'on fait d'ordinaire avec soi quand on se livre à sa vivacité naturelle.

Quand le cœur a déjà sa pente vers Dieu on peut facilement s'accoutumer à suspendre les mouvements précipités de la nature, et à attendre le second moment où l'on peut agir par grace en écoutant Dieu. C'est la mort continuelle à soi-même qui fait la vie de la foi. Cette mort est une vie douce, parceque la grace qui donne la paix succède à la nature qui cause le trouble. Essayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'esprit intérieur : alors tout deviendra peu à peu oraison. Vous souffrirez : mais une souffrance paisible n'est qu'une demi-souffrance.

LETTRE XCVII.

Ménagement des forces du corps pour une personne foible, et amortissement de l'activité de l'esprit et des sentiments.

Vous ne devez point écouter vos scrupules sur les soulagements que votre communauté vous donne. Votre complexion est très délicate et votre âge avancé ; le moindre accident vous accableroit. N'attendez pas une maladie pour ménager vos forces. Il faut pré-

venir les maux et non pas attendre qu'ils soient venus. En l'état où vous êtes il n'est plus permis de rien hasarder. Malgré ce petit ménagement votre vie ne sera pas fort voluptueuse.

Pour l'esprit la mortification doit être d'un plus fréquent usage. Il faut amortir votre vivacité, renoncer à votre propre sens, retrancher les petites curiosités, les désirs de réussir et les empressements pour s'attirer ce qui flatte l'amour-propre. Le silence, pour se familiariser avec la présence de Dieu, est le grand remède à nos maux : c'est le moyen de mourir à toute heure dans la vie la plus commune.

Profitez de votre repos pour vous tranquilliser, pour adoucir votre humeur, pour nourrir la charité, pour abaisser la présomption, pour amortir les saillies, pour conserver le recueillement et la présence de Dieu avec la douceur et la condescendance nécessaire pour le prochain : *faites cela et vous vivrez.* Dieu a mis dans votre tempérament un grand trésor, en y mettant de quoi brûler à petit feu et mourir à toutes les heures du jour. Ce qui échaufferoit à peine les autres vous enflamme jusque dans la moelle des os. Rien ne vous choque et ne vous plaît à demi. C'est ce qu'il est bon que vous connoissiez, afin que vous puissiez vous défier de vos goûts et de vos répugnances.

LETTRE XCVIII.

Avis sur la vivacité et le sentiment.

Ne vous laissez point aller à la vivacité de vos goûts ni de vos dégoûts. Défiez-vous même d'un certain zèle

de ferveur qui vous exposeroit à des mécomptes dangereux. Ne vous pressez jamais sur rien, et principalement sur les changements de demeure. Évitez la dissipation sans vous exposer trop à la langueur et à l'ennui. Ne craignez point de soulager un peu votre esprit par une société pieuse et réglée. Contentez-vous de la ferveur intérieure que Dieu vous donne, sans la vouloir forcer pour la rendre plus sensible et plus consolante. Le grand point est de faire fidèlement la volonté de Dieu pour mourir à soi, malgré les sécheresses et les répugnances qu'on y ressent. Je prie Notre Seigneur de vous donner une paix, non de vie et de nourriture pour l'amour-propre, mais de mort et de renoncement par amour pour lui. C'est en lui que je vous suis entièrement dévoué.

LETTRE XCIX.

Pourquoi Dieu permet que la ferveur diminue.

Je ne saurois recevoir de vos nouvelles sans en ressentir une véritable joie. J'en ai une autre qui vous surprendra et qu'il faut que vous me pardonniez : c'est celle de vous voir un peu moins dans une ferveur sensible sur laquelle vous comptiez trop. Il est bon d'éprouver sa foiblesse et d'apprendre par expérience que cette ferveur est passagère. Quand nous l'avons, c'est Dieu qui nous la donne par condescendance pour soutenir notre foiblesse. C'est le lait des petits enfants : ensuite il faut être sevré et manger le pain sec des personnes d'un âge mûr.

Si on avoit, sans aucune interruption, ce goût et

cette facilité pour le recueillement, on seroit fort tenté de les compter pour un bien propre et assuré. On ne sentiroit plus ni sa foiblesse ni sa pente au mal. On n'auroit point assez de défiance de soi, et on ne recourroit point assez humblement à la prière.

Mais, quand cette ferveur sensible souffre des interruptions, on sent ce qu'on a perdu; on reconnoît d'où il venoit; on est réduit à s'humilier pour le retrouver en Dieu; on le sert avec d'autant plus de fidélité qu'on goûte moins de plaisir en le servant; on se contraint, on sacrifie son goût; on ne va point à la faveur des vents et des voiles, c'est à force de rames et contre le torrent; on prend tout sur soi; on est dans l'obscurité, et on se contente de la pure foi; on est dans la peine et dans l'amertume, mais on veut y être; et ce n'est point par le plaisir qu'on tient à Dieu, on est prêt à recevoir ce goût dès que Dieu le rendra; on se reconnoît foible; et on comprend que quand Dieu nous rend ce goût c'est pour ménager notre foiblesse; mais quand il prive de ce goût on en porte humblement en paix la privation, et on compte que Dieu sait beaucoup mieux que nous ce qu'il nous faut.

Ce qui dépend de nous et qui doit être toujours uniforme est la bonne volonté. Cette volonté n'en est que plus pure lorsqu'elle est toute sèche et toute nue sans se relâcher jamais.

Soyez ferme à observer vos heures d'oraison comme si vous y aviez encore la plus grande facilité. Profitez même du temps de la journée où vous n'avez qu'une demi-occupation des choses extérieures, pour vous occuper de Dieu intérieurement; par exemple, travaillez à votre ouvrage dans une présence simple et

familière de Dieu. Il n'y a que les conversations où cette présence est moins facile : on peut néanmoins se rappeler souvent une vue générale de Dieu, qui règle toutes les paroles et qui réprime, en parlant aux créatures, toutes les saillies trop vives, tous les traits de hauteur ou de mépris, toutes les délicatesses de l'amour-propre. Supportez-vous vous-même, mais ne vous flattez point. Travaillez efficacement et de suite, mais en paix et sans impatience d'amour-propre, à corriger vos défauts.

LETTRE C.

Utilité de sentir notre foiblesse sur la mort. Comment on doit porter la peine de ceux qu'on aime.

J'APPRENDS que votre santé a été fort dérangée, et j'en suis véritablement alarmé. Vous savez que l'infirmité est une précieuse grace que Dieu nous donne pour nous faire sentir la foiblesse de notre ame par celle de notre corps. Nous nous flattions de mépriser la vie et de soupirer après la patrie céleste : mais quand l'âge et la maladie nous font envisager de plus près notre fin, l'amour-propre se réveille, il s'attendrit sur lui-même, il s'alarme ; on ne trouve au fond de son cœur aucun désir du royaume de Dieu ; on ne trouve au dedans de soi que mollesse, lâcheté, tiédeur, dissipation, attachement à toutes les choses dont on se croyoit détaché. Une expérience si humiliante nous est souvent plus utile que toutes les ferveurs sensibles sur lesquelles nous comptions peut-être un peu trop. Le grand point est de nous

livrer à l'esprit de grâce pour nous laisser détacher de tout ce qui est ici-bas.

Ménagez votre extrême délicatesse : recevez avec simplicité les soulagements qu'une très bonne et très prudente supérieure vous donnera : ne hasardez rien pour une santé si ébranlée. Le recueillement, la paix, l'obéissance, le sacrifice de la vie, la patience dans vos infirmités, seront d'assez grandes mortifications.

Je suis très sensible à votre juste douleur. Vous avez perdu une sœur très estimable et qui méritoit parfaitement toute votre amitié. C'est une grande consolation que Dieu vous ôte. C'est que Dieu l'a voulu retrancher par la jalousie de son amour. Il trouve, jusque dans les amitiés les plus légitimes et les plus pures, certains retours secrets d'amour-propre qu'il veut couper dans leurs plus profondes racines. Laissez-le faire. Adorez cette sévérité qui n'est qu'amour : entrez dans ses desseins. Pourquoi pleurerions-nous ceux qui ne pleurent plus et dont Dieu a essuyé à jamais les larmes? C'est nous-mêmes que nous pleurons, et il faut passer à l'humanité cet attendrissement sur soi. Mais la foi nous assure que nous serons bientôt réunis aux personnes que les sens nous représentent comme perdues. Vivez de foi sans écouter la chair et le sang. Vous retrouverez dans notre centre commun, qui est le sein de Dieu, la personne qui a disparu à vos yeux. Encore une fois, ménagez votre foible santé dans cette rude épreuve; calmez votre esprit devant Dieu; ne craignez point de vous soulager, même l'imagination, par le secours de quelque société douce et pieuse. Il ne faut point avoir honte de se traiter en enfant quand on en ressent le besoin.

LETTRE CI.

S'accoutumer à la perte de ce qui flatte, dans la ferveur et le recueillement sensible.

Je ne suis nullement surpris de ce que vous ne retrouvez plus le même recueillement qui vous étoit si facile et si ordinaire l'année passée. Dieu veut vous accoutumer à une fidélité moins douce et plus pénible à la nature. Si cette facilité à vous recueillir étoit toujours égale, elle vous donneroit un appui trop sensible et comme naturel: vous n'éprouveriez en cet état ni croix intérieures ni foiblesse. Vous avez besoin de sentir votre misère; et l'humiliation qui vous en reviendra vous sera plus utile, si vous la portez patiemment sans vous décourager, que la ferveur la plus consolante.

Il est vrai qu'il ne faut jamais abandonner l'oraison. Il faut supporter la perte de ce qu'il plaît à Dieu de vous ôter; mais il ne vous est pas permis de vous rien ôter à vous-même, ni même de laisser rien perdre par négligence volontaire. Continuez donc à faire votre oraison. Mais faites-la en la manière la plus simple et la plus libre, pour ne vous point casser la tête. Servez-vous-y de tout ce qui peut vous renouveler la présence de Dieu sans effort inquiet. Dans la journée évitez tout ce qui vous dissipe, qui vous attache et qui excite votre vivacité. Calmez-vous autant que vous le pourrez sur chaque chose, et laissez tomber tout ce qui n'est point l'affaire présente. *A chaque jour suffit son mal.* Portez votre sécheresse et votre dissipation involontaire comme votre principale croix. Vous pouvez essayer une petite retraite,

mais ne la poussez pas trop loin; et soulagez-vous l'imagination selon votre besoin par des choses innocentes qui s'accordent avec la présence de Dieu.

LETTRE CII.

Avis pour l'extérieur et l'intérieur lorsqu'on est en sécheresse.

O qu'il fait bon ne voir que les amis que Dieu nous donne, et d'être à l'abri de tout le reste! Pour moi je soupirerois souvent au milieu de mes embarras après cette liberté que la solitude procure; mais il faut demeurer dans sa route, et aller son chemin sans écouter son propre goût. Évitez l'ennui, et donnez quelque soulagement à votre activité naturelle. Voyez un certain nombre de personnes dont la société ne soit pas épineuse et qui vous délassent au besoin. On n'a pas besoin d'un grand nombre de compagnies, et il faut s'accoutumer à n'y être pas trop délicat. Il suffit de trouver de bonnes gens paisibles et un peu raisonnables. Vous pouvez lire, faire quelque ouvrage, vous promener quand il fait beau, et varier vos occupations pour ne vous fatiguer d'aucune.

A l'égard de votre tiédeur et du défaut de sentiment pour la vie intérieure, je ne suis nullement surpris que cette épreuve vous abatte. Rien n'est plus désolant. Vous n'avez que deux choses à faire, ce me semble: l'une est d'éviter tout ce qui vous dissipe et qui vous passionne; par-là vous retrancherez la source de tout ce qui distrait dangereusement et qui dessèche l'oraison. Il ne faut pas espérer la nourriture du dedans quand on est sans cesse au dehors. La fidélité à renoncer aux choses

qui vous rendent trop vive et trop épanchée dans les conversations est absolument nécessaire pour attirer l'esprit de recueillement et d'oraison. On ne sauroit goûter ensemble Dieu et le monde ; on porte à l'oraison pendant deux heures le même cœur qu'on a pendant toute la journée.

Après avoir retranché les choses superflues qui vous dissipent, il faut tâcher de vous renouveler souvent dans la présence de Dieu, au milieu même de celles qui sont de devoir et de nécessité, afin que vous n'y mettiez point trop de votre action naturelle. Il faut tâcher d'agir sans cesse par grace et par mort à soi. On y parvient doucement, en suspendant souvent la rapidité d'un tempérament vif, pour écouter Dieu intérieurement et pour le laisser prendre possession de soi.

LETTRE CIII.

Moyens pour se conserver en paix avec les autres.

Il y a bien long-temps que je vous ai renouvelé les assurances de mon attachement en Notre Seigneur. Il est néanmoins plus grand que jamais. Je souhaite de tout mon cœur que vous trouviez toujours dans votre communauté la paix et la consolation que vous y avez goûtées dans les commencements. Pour être content des meilleures personnes il faut se contenter de peu et supporter beaucoup. Les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections ; nous en avons aussi de grandes. Nos défauts, joints aux leurs, nous rendent le support mutuel très difficile : mais (1) *on accomplit la loi de Jésus-Christ*

(1) Gal. 6. v. 2.

en portant les fardeaux réciproques. Il en faut faire une charitable compensation. Le fréquent silence, le recueillement habituel, l'oraison, le détachement de soi-même, le renoncement à toutes les curiosités de critique, la fidélité à laisser tomber toutes les vaines réflexions d'un amour-propre jaloux et délicat, servent beaucoup à conserver la paix et l'union. O qu'on s'épargne de peines par cette simplicité! Heureux qui ne s'écoute point et qui n'écoute point aussi les discours des autres!

Contentez-vous de mener une vie simple selon votre état. D'ailleurs obéissez, portez vos petites croix journalières: vous en avez besoin, et Dieu ne vous les donne que par pure miséricorde. Le grand point est de vous mépriser sincèrement, et de consentir à être méprisée si Dieu le permet. Ne vous nourrissez que de lui. Saint Augustin dit que sa mère ne vivoit que d'oraison: vivez-en, et mourez à tout le reste. On ne vit à Dieu que par mort continuelle à soi-même.

LETTRE CIV.

Sur l'impression pénible que l'on a de la mort.

Je ne suis nullement surpris d'apprendre que l'impression de la mort est plus vive en vous à mesure que l'âge et l'infirmité vous la font voir de plus près. Je la ressens aussi. Il y a un âge où la mort se fait considérer plus souvent et par des réflexions plus fortes. D'ailleurs il y a un temps de retraite où l'on a moins de distractions par rapport à ce grand objet. Dieu se sert même de cette rude épreuve pour nous désabuser de notre courage, pour nous faire sentir

notre foiblesse, et pour nous tenir bien petits dans sa main.

Rien n'est plus humiliant qu'une imagination troublée où l'on ne peut plus retrouver son ancienne confiance en Dieu. C'est le creuset de l'humiliation, où le cœur se purifie par le sentiment de sa foiblesse et de son indignité. *Aucun* (1) *vivant*, dit le Saint-Esprit, *ne sera justifié devant vous*. Il est encore écrit que (2) *les astres mêmes ne sont pas assez purs aux yeux* de notre juge. Il est certain que (3) *nous l'offensons tous en beaucoup de choses*. Nous voyons nos fautes, et nous ne voyons pas nos vertus. Il nous seroit même très dangereux de les voir si elles sont réelles.

Ce qu'il y a à faire est de marcher toujours tout droit et sans relâche avec cette peine, comme nous tâchions de marcher dans la voie de Dieu avant que de sentir ce trouble. Si cette peine nous faisoit voir en nous quelque chose à corriger, il faudroit être d'abord fidèle à cette lumière, mais le faire avec dépendance d'un bon conseil pour ne point tomber dans le scrupule. Ensuite il faut demeurer en paix, n'écouter point l'amour-propre qui s'attendrit sur soi à la vue de notre mort; se détacher de la vie, la sacrifier à Dieu et s'abandonner à lui avec confiance. On demandoit à saint Ambroise mourant s'il n'étoit pas peiné par la crainte des jugements de Dieu. Il répondit: *Nous avons un bon maître*. C'est ce qu'il faut nous répondre à nous-mêmes. Nous avons besoin de mourir dans une incertitude impénétrable, non seulement des jugements de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispo-

(1) Ps. 142, v. 2. (2) Job, 15, v. 15. (3) Jacq. 3, v. 2.

sitions. Il faut, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu que *notre misère et sa miséricorde*. Notre misère est l'objet propre de la miséricorde, et cette miséricorde est notre unique titre. Lisez dans vos états de tristesse tout ce qui peut nourrir la confiance et soulager votre cœur. (1) *O Israël, que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit!* Demandez-lui cette droiture de cœur qui lui plaît tant, et qui le rend si compatissant à nos foiblesses.

LETTRE CV.

S'abandonner à Dieu, obéir, se taire, souffrir.

Il faut se détacher de la vie. C'est par la douleur et par les maladies qu'on fait son apprentissage pour la mort. Sacrifions de bon cœur à Dieu une vie courte, fragile et pleine de misères : c'est se procurer un mérite devant Dieu en renonçant à ce qui n'est digne que de mépris.

Laissez faire votre supérieure et votre communauté qui prennent soin de vous conserver. La simplicité consiste à se laisser juger par ses supérieurs, à leur obéir après leur avoir représenté sa pensée ; à faire dans cette obéissance ce qu'on voudroit que les autres fissent ; et à ne se plus écouter soi-même après qu'on a dit ce qu'on croit convenable.

Demeurez en paix dans votre solitude sans prêter l'oreille aux disputes présentes. Bornez-vous à écouter

(1) Ps. 72, v. 1.

l'église sans raisonner. On est heureux quand on veut bien être pauvre d'esprit : cette pauvreté intérieure doit être notre unique trésor. Les savants mêmes ne savent plus rien dès qu'ils ne sont plus de petits enfants entre les bras de leur mère. Parlez à Dieu pour la paix de l'église, et ne parlez point aux hommes. Le silence humble et docile sera votre force. Portez patiemment votre croix qui est l'infirmité. Voilà votre vocation présente ; se taire, obéir, souffrir, s'abandonner à Dieu pour la vie et pour la mort : c'est votre pain quotidien. Ce pain est dur et sec ; mais il est au-dessus de toute substance et très nourrissant dans la vie de la foi, qui est une mort continuelle de l'amour-propre.

LETTRE CVI.

Ce que l'on fait sans goût et avec peine pour Dieu est de plus grand prix que ce qui se fait autrement.

J'ai remarqué que vous comptiez un peu trop sur votre recueillement et sur votre ferveur. Dieu a retiré ces dons sensibles pour vous en détacher, pour vous apprendre combien vous êtes foible par votre propre fonds, et pour vous accoutumer à servir Dieu sans ce goût qui facilite les vertus. On fait beaucoup plus pour lui en faisant les mêmes choses sans plaisir et avec répugnance. Je fais peu pour mon ami quand je le vais voir à pied en me promenant, parceque j'aime la promenade et que j'ai d'excellentes jambes avec lesquelles je me fais un très grand plaisir de marcher. Mais si

je deviens goutteux, tous les pas que je fais me coûtent beaucoup; je ne marche plus qu'avec douleur et répugnance : alors les mêmes visites que je rendois autrefois à mon ami et dont il ne me devoit pas tenir un grand compte, commencent à être d'un nouveau prix; elles sont la marque d'une très vive et très forte amitié: plus j'ai de peine à les lui rendre, plus il doit m'en savoir gré : un pas a plus de mérite que cent n'en avoient autrefois. Je ne dis pas ceci pour vous flatter et pour vous remplir d'une vaine confiance. A Dieu ne plaise! C'est seulement pour vous empêcher de tomber dans une très dangereuse tentation, qui est celle du découragement et du trouble. Quand vous êtes dans l'abondance et dans la ferveur intérieure, comptez alors pour rien vos bonnes œuvres qui coulent pour ainsi dire de source. Quand au contraire vous vous sentez dans la sécheresse, l'obscurité, la pauvreté et presque l'impuissance intérieure, demeurez petite sous la main de Dieu en état de foi nue; reconnoissez votre misère; retournez-vous vers l'amour tout-puissant, et ne vous défiez jamais de son secours. O qu'il est bon de se voir dépouillé des appuis sensibles qui flattent l'amour-propre, et réduit à reconnoître cette parole du Saint-Esprit : (1) *Nul vivant ne sera justifié devant vous.*

Marchez toujours, au nom de Dieu, quoiqu'il vous semble que vous n'ayez pas la force ni le courage de mettre un pied devant l'autre. Tant mieux que le courage humain vous manque. L'abandon à Dieu ne vous manquera pas dans votre impuissance. Saint Paul s'écrie : (2) *C'est quand je suis foible que je suis fort.*

(1) Ps. 142, v. 2. (2) II Cor. 12, v. 9, 10.

Et quand il demande à être délivré de sa foiblesse, Dieu lui répond : *C'est dans l'infirmité que la vertu se perfectionne.* Laissez-vous donc perfectionner par l'expérience de votre imperfection, et par un humble recours à celui qui est la force des foibles. Occupez-vous, avec une liberté simple dans l'oraison, de tout ce qui vous aidera à être en oraison et qui nourrira en vous le recueillement. Ne vous gênez point. Soulagez votre imagination, tantôt impatiente et tantôt épuisée. Servez-vous de tout ce qui pourra la calmer et vous faciliter un commerce familier d'amour avec Dieu. Tout ce qui sera de votre goût et de votre besoin, dans ce commerce d'amour, sera bon. (1) *Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté.* Cette liberté simple et pure consiste à chercher naïvement dans l'oraison la nourriture de l'amour qui nous occupe le plus facilement du bien-aimé. Votre pauvreté intérieure vous ramènera souvent au sentiment de votre misère. Dieu, si bon, ne vous laissera pas perdre de vue combien vous êtes indigne de lui ; et votre indignité vous ramènera aussitôt à sa bonté infinie. Courage ! l'œuvre de Dieu ne se fait que par la destruction de nous-mêmes. Je le prie de vous soutenir, de vous consoler, de vous appauvrir, et de vous faire sentir cette aimable parole : *Bienheureux les pauvres d'esprit !*

(1) II Cor. 3, v. 27.

LETTRE CVII.

Ce qu'il faut faire quand on se trouve en paix.

Je suis ravi de ce que vous êtes si contente de votre retraite, et de ce que Dieu vous donne autant de paix au dedans qu'au dehors. Je prie celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre qu'il l'achève jusqu'au jour de Jésus-Christ. Il ne vous reste qu'à profiter de ces temps qui coulent avec tant de paix, pour vous recueillir. Il faut chanter dans votre cœur cet *amen* et cet *alleluia* dont retentit la céleste Jérusalem. C'est un acquiescement continuel à la volonté de Dieu, et un sacrifice sans réserve de la nôtre pour faire la sienne.

Il faut en même temps écouter Dieu intérieurement avec un cœur dégagé de tous les préjugés flatteurs de l'amour-propre, pour recevoir fidèlement sa lumière sur les moindres choses à corriger en nous. Quand Dieu nous montre ce qu'il faut corriger, il faut céder aussitôt sans raisonner ni s'excuser, et abandonner, quoi qu'il en coûte, tout ce qui blesse la sainte jalousie de l'époux. Quand on se livre ainsi à l'esprit de grace pour mourir à soi, on découvre des imperfections jusque dans les meilleures œuvres, et on trouve en soi un fonds inépuisable de défauts raffinés.

Alors on dit avec horreur de soi que Dieu seul est bon. On travaille à se corriger d'une façon simple et paisible, mais continuelle, égale, efficace, et d'autant plus forte que tout le cœur y est réuni sans trouble et sans partage. On ne compte en rien sur soi, et on n'espère qu'en Dieu. Mais on ne se flatte ni ne se relâche

point. On connoît que Dieu ne nous manque jamais, et que c'est nous qui lui manquons sans cesse. On n'attend point la grace; on reconnoît que c'est elle qui nous prévient et qui nous attend: on la suit, on s'y abandonne; on ne craint que de lui résister dans la voie simple des vertus évangéliques. On se condamne sans se décourager; on se supporte en se corrigeant.

Pour votre santé, il faut la ménager avec précaution: elle a toujours été très foible, elle doit l'être plus que jamais. A un certain âge il ne faut plus rien prendre sur le corps, il ne faut abattre que l'esprit.

LETTRE CVIII.

Comment on doit porter la vue de la mort quand l'affoiblissement de l'âge nous la montre plus proche.

Je comprends sans peine que l'âge et les infirmités vous font regarder la mort de près, bien plus sérieusement que vous ne la regardiez autrefois de loin. Une vue éloignée et confuse, qu'on n'a dans le monde que dans certains moments, qu'avec de fréquentes distractions, n'est que comme un songe: mais cette même vue rapproche et réalise tristement l'objet quand on le voit souvent dans la solitude et dans l'actuel affoiblissement de l'âge. Il ne coûte presque rien de s'abandonner de loin et en passant: mais s'abandonner de près et avec un regard fixe de la mort est un grand sacrifice.

Il faut vouloir sa destruction malgré le soulèvement de la nature et l'horreur qu'elle fait sentir: Feu M. Olier prenoit sa main dans les derniers jours de sa vie et lui

disoit : *Corps de péché, tu pourriras bientôt. O éternité, que vous êtes près de moi!* Il n'est nullement question de sentir de la joie de mourir ; cette joie sensible ne dépend point de nous. Combien de grands saints ont été privés de cette joie ! Contentons-nous de ce qui dépend de notre volonté libre et prévenue par la grace. C'est de ne point écouter la nature et de vouloir pleinement ce qu'il ne nous est pas donné de goûter. Que la nature rejette ce calice si amer ; mais que l'homme intérieur dise avec Jésus-Christ : (1) *Cependant qu'il arrive, non ce que je voudrois, mais ce que vous voudrez.* Saint François de Sales distingue le consentement d'avec le sentiment. On n'est pas maître de *sentir*, mais on l'est de *consentir* moyennant la grace de Dieu.

Attendez la mort sans vous en occuper tristement d'une façon qui abat le corps et qui affoiblit la santé. On attend assez la mort quand on tâche de se détacher de tout ; quand on s'humilie paisiblement sur ses moindres fautes avec le désir de les corriger ; quand on marche en la présence de Dieu ; quand on est simple, docile, patient dans l'infirmité ; quand on se livre à l'esprit de grace pour agir dans sa dépendance ; enfin quand on cherche à mourir à soi en toute occasion avant que la mort corporelle arrive. Mettez vos fautes à profit pour vous confondre ; supportez le prochain ; oubliez l'oubli des hommes ; l'ami fidèle, l'époux du cœur ne vous oubliera jamais.

(1) Matth. 26, v. 39.

LETTRE CIX.

Ne pas trop pousser une ame que Dieu attire, mais s'accommoder à sa grace et en attendre les moments.

Pour la personne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que je m'imagine que vous faites, qui est de l'attendre, de ne la pousser jamais, de la laisser presser intérieurement à Dieu seul, de lui dire ce que Dieu vous donne quand elle vient à vous, de le lui dire doucement, avec amitié, support, patience et consolation. Elle aura des inégalités, des irrésolutions, des défiances, des tentations contre vous. Mais Dieu ne la laissera point sans achever son ouvrage, et c'est à vous à la soutenir. Les opérations de la grace sont douloureuses. On vient jusqu'au bord du sacrifice de toutes les choses du monde, et on recule souvent d'horreur avant que de s'y précipiter. Ces hésitations si pénibles sont les fondements de ce que Dieu prépare. Plus on a été foible, plus Dieu donne sa force. Voyez l'agonie du jardin où Jésus-Christ est triste jusqu'à la mort, et demande que le calice d'amertume soit détourné de lui : cet affoiblissement de la nature est suivi du grand sacrifice de la croix.

Pourvu que vous ne poussiez jamais trop cette personne elle reviendra toujours à vous, et ces retours vous donneront une force infinie. Il ne faut souvent qu'une demi-parole, qu'un regard, qu'un silence, pour achever la détermination d'une ame que Dieu presse. Quand vous ne pourrez lui parler, donnez-lui quelque

bonne et courte lecture à faire ou un moment d'oraison à pratiquer. Si son esprit est trop peiné pour les exercices, demeurez en silence avec elle ; de temps en temps dites deux mots pour la calmer ; souffrez d'elle tout ce que l'humeur et l'esprit de tentation lui feront faire, et qu'elle vous retrouve ensuite bonne et ouverte comme auparavant. Il n'y a que l'infidélité qu'il ne faut jamais lui passer ; mais pour les saillies qui échappent il faut les supporter. Si vous pouviez lui faire voir quelque personne d'expérience et de grace qui vous aidât, ce seroit un soulagement pour elle et pour vous ; mais, si vous n'avez personne qui convienne, ou bien si elle ne peut s'ouvrir qu'à vous seule, il faut que vous portiez seule tout le fardeau.

LETTRE CX.

Dieu humilie l'ame par le sentiment de sa foiblesse.

Je suis dans une honteuse lassitude des croix. Il me semble qu'il ne me reste plus ni force ni haleine pour respirer dans la souffrance. La croix me fait horreur et ma lâcheté m'en fait aussi. Je suis, entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occasion de souffrance. Ce n'est pas vivre que de vivre ainsi : mais qu'importe ? Notre vie ne doit être qu'une mort lente. Il n'y a qu'à se délaisser à la volonté toute-puissante qui nous crucifie peu à peu.

Mon cœur souffre dans ce moment sur ce que vous m'avez mandé, et votre souffrance augmente la mienne : mais il y a en moi, ce me semble, un fonds d'intérêt

propre et une légèreté dont je suis honteux. La moindre chose triste pour moi m'accable ; la moindre qui me flatte un peu me relève sans mesure. Rien n'est si humiliant que de se trouver si tendre pour soi, si dur pour autrui, si poltron à la vue de l'ombre d'une croix, et si léger pour secouer tout à la première lueur flatteuse. Mais tout est bon. Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire quand il nous fait lire dans notre propre cœur.

LETTRE CXI.

Sur le même sujet.

Cette tristesse qui vous fait languir m'alarme et me serre le cœur. Je la ains plus pour vous que toutes les douleurs sensibles. Je sais par expérience ce que c'est que d'avoir le cœur flétri et dégoûté de tout ce qui pourroit lui donner quelque soulagement. Je suis encore à certaines heures dans cette disposition d'amertume générale ; et je sens bien que si elle étoit sans intervalle je ne pourrois y résister long-temps.

Je viens de faire une mission à Tournai : tout cela s'est assez bien passé, et l'amour-propre même y pourroit avoir quelque petite douceur ; mais dans le fond le bien que nous faisons est peu de chose. Si on n'étoit soutenu par l'esprit de foi, pour travailler sans voir le fruit de son travail, on se décourageroit ; car on ne gagne presque rien, ni sur les hommes pour les persuader, ni sur soi-même pour se corriger. O qu'il y a loin depuis le mépris et la lassitude de soi-même jusqu'à la véritable correction ! Je suis à moi-même tout un

grand diocèse, plus accablant que celui du dehors, et que je ne saurois réformer. Mais il faut se supporter sans se flatter, comme on doit le faire pour le prochain.

LETTRE CXII.

Donner lieu aux moyens dont Dieu se sert pour nous rapetisser.

Je souhaite fort que vous ayez la paix au dedans. Vous savez qu'elle ne se peut trouver que dans la petitesse; et la petitesse n'est réelle qu'autant que nous nous laissons rapetisser sous la main de Dieu en chaque occasion. Les occasions dont Dieu se sert consistent d'ordinaire dans la contradiction d'autrui qui nous désapprouve, et dans la foiblesse intérieure que nous éprouvons. Il faut nous accoutumer à supporter au dehors la contradiction d'autrui, et au dedans notre propre foiblesse.

Nous sommes véritablement petits quand nous ne sommes plus surpris de nous voir corrigés au dehors et incorrigibles au dedans. Alors tout nous surmonte comme de petits enfants, et nous voulons être surmontés; nous sentons que les autres ont raison, mais que nous sommes dans une sorte d'impuissance de nous vaincre pour nous redresser. Alors nous désespérons de nous-mêmes et nous n'attendons plus rien que de Dieu. Alors la correction d'autrui, quelque sèche et dure qu'elle soit, nous paroît moindre que celle qui nous est due. Si nous ne pouvons pas la supporter, nous condamnons notre délicatesse encore plus que nos autres imperfections. La correction ne peut plus alors nous rapetisser tant elle nous trouve petits. La

révolte intérieure, loin d'empêcher le fruit de la correction, est au contraire ce qui nous en fait sentir le pressant besoin. En effet la correction ne peut se faire sentir qu'autant qu'elle coupe dans le vif. Si elle ne coupoit que dans le mort nous ne la sentirions pas. Ainsi, plus nous la sentons vivement, plus il faut conclure qu'elle nous est nécessaire.

Je vous demande pardon de tout ce que j'ai pu vous écrire de trop dur ; mais ne doutez pas de mon cœur et comptez pour rien ce qui vient de moi. Regardez la seule main de Dieu qui s'est servie de la rudesse de la mienne pour vous porter un coup douloureux. La douleur prouve que j'ai touché à l'endroit malade. Cédez à Dieu ; acquiescez pleinement : c'est ce qui vous mettra en repos et d'accord avec tout vous-même. Voilà ce que vous savez si bien dire aux autres. L'occasion est capitale ; c'est un temps de crise. O quelle grace ne coulera point sur vous si vous portez, comme un petit enfant, tout ce que Dieu fait pour vous rabaisser et pour vous désapproprier, tant de votre sens que de votre volonté ! Je le prie de vous faire si petit qu'on ne vous trouve plus.

LETTRE CXIII.

Se contenter de l'opération de Dieu, quoique cachée, et mélangée des saillies du naturel.

Je comprends, ce me semble, assez ce qui fait votre peine. Votre état est si simple, si sec et si nu, que vous ne trouvez rien pour vous soutenir, et que toute sûreté sensible vous manque au besoin. Mais votre

conduite est droite et éloignée de tout ce qui peut causer l'illusion. Il m'a même paru que vous êtes plus régulier qu'autrefois, sans être moins libre et moins simple. Je vous trouve plus modéré, moins décisif, plus accommodant, moins attentif aux défauts d'autrui, plus patient dans les occasions, plus appliqué à vos devoirs. Quoiqu'il vous paroisse que tout se fait chez vous par naturel, il est pourtant vrai que votre naturel ne fait point tout cela, et qu'il faisoit tout le contraire.

Il n'est pas étonnant que l'opération de la grace, pour se cacher, se confonde insensiblement avec la nature. De plus, on fait toujours bien des fautes par les saillies du naturel, sur-tout quand on est fort vif; et le sentiment intérieur qu'on a tente de croire que la vie est toute pleine de ces mouvements naturels auxquels on se laisse aller; mais dans le fond on travaille malgré ses fautes à réprimer ses saillies; et quoique ce travail soit simple et peu sensible, il ne laisse pas d'être très réel. D'un autre côté, les fautes qu'on voit tiennent l'ame dans la défiance d'elle-même et dans une entière pauvreté d'esprit.

Ne vous attristez donc point; et quoique Dieu ne vous console guère, ne vous rebutez point de demeurer dans son sein. Le monde ne vous convient point dans votre état. La plupart des compagnies ne vous seroient pas propres quand même elles ne seroient pas dangereuses; mais je vous souhaiterois quelque petite société innocente qui vous pût amuser et délasser l'esprit. Pour moi, mon cœur est sec et languissant: la vie ne me fait aucun plaisir; mais il faut toujours aller en avant et être chaque jour ce qu'il plaît à Dieu. Si j'osois, je dirois que je le veux lui seul et sans mesure.

LETTRE CXIV.

L'expérience de nos défauts et de notre peine à les corriger sert à nous rapetisser.

Je vous avoue que je suis ravi de vous voir accablé par vos défauts et par l'impuissance de les vaincre. Ce désespoir de la nature, qui est réduite à n'attendre plus rien de soi et à n'espérer que de Dieu, est précisément ce que Dieu veut. Il nous corrigera quand nous n'espérerons plus de nous corriger nous-mêmes. Il est vrai que vous avez un naturel prompt et âpre, avec un fonds de mélancolie qui est trop sensible à tous les défauts d'autrui, et qui rend les impressions difficiles à effacer; mais ce ne sera jamais votre tempérament que Dieu vous reprochera, puisque vous ne l'avez pas choisi, et que vous n'êtes pas libre de vous l'ôter. Il vous servira même pour votre sanctification si vous le portez comme une croix. Mais ce que Dieu demande de vous, c'est que vous fassiez réellement dans la pratique ce que sa grace met dans vos mains. Il s'agit d'être petit au dedans, ne pouvant pas être doux au dehors. Il s'agit de laisser tomber votre hauteur naturelle dès que la lumière vous en vient. Il s'agit de réparer par petitesse ce que vous aurez gâté par une saillie de hauteur. Il s'agit d'une petitesse pratiquée réellement et de suite dans les occasions. Il s'agit d'une sincère désappropriation de vos jugements.

Il n'est pas étonnant que la haute opinion que beaucoup de personnes ont eue de toutes vos pensées depuis quelques années vous ait insensiblement accoutu-

mé à une confiance secrète en vous-même, et à une hauteur que vous n'aperceviez pas. Voilà ce que je crains pour vous cent fois plus que les saillies de votre humeur. Votre humeur ne vous fera faire que des sorties brusques ; elle servira à vous montrer votre hauteur, que vous ne verriez peut-être jamais sans ces vivacités qui vous échappent ; mais la source du mal n'est que dans la hauteur secrète qui a été nourrie si longtemps par les plus beaux prétextes.

Laissez-vous donc apetisser par vos propres défauts autant que l'occupation des défauts d'autrui vous avoit agrandi. Accoutumez-vous à voir les autres se passer de vos avis, et passez-vous vous-même de les juger. Du moins si vous leur dites quelque mot, que ce soit par pure simplicité, non pour décider et pour corriger, mais seulement pour proposer par simple doute, et désirant qu'on vous avertisse comme vous aurez averti. En un mot le grand point est de vous mettre de plein-pied avec tous les petits les plus imparfaits. Il faut leur donner une certaine liberté avec vous qui leur facilite l'ouverture de cœur. Si vous avez reçu quelque chose pour eux il faut le leur donner, moins par correction que par consolation et nourriture.

LETTRE CXV.

Support des défauts d'autrui, et facilité à se laisser reprendre.

Il m'a paru que vous aviez besoin de vous élargir le cœur sur les défauts d'autrui. Je conviens que vous ne pouvez ni vous empêcher de les voir quand ils sautent

aux yeux, ni éviter les pensées qui vous viennent sur les principes qui vous paroissent faire agir certaines gens. Vous ne pouvez pas même vous ôter une certaine peine que ces choses vous donnent. Il suffit que vous vouliez supporter les défauts certains, ne juger point de ceux qui peuvent être douteux, et n'adhérer point à la peine qui vous éloigneroit des personnes.

La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui : elle se fait tout à tous. Il faut se familiariser avec les défauts les plus grossiers dans de bonnes ames, et les laisser tranquillement jusqu'à ce que Dieu donne le signal pour les leur ôter peu à peu ; autrement on arracheroit le bon grain avec le mauvais. Dieu laisse dans les ames les plus avancées certaines foiblesses entièrement disproportionnées à leur état éminent, comme on laisse des morceaux de terre qu'on nomme des *témoins*, dans un terrain qu'on a rasé, pour faire voir par ces restes de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les plus grandes ames des *témoins* ou restes de ce qu'il en a ôté de misère.

Il faut que ces personnes travaillent, chacune selon leur degré, à leur correction, et que vous travailliez au support de leurs foiblesses. Vous devez comprendre par votre propre expérience en cette occasion que la correction est fort amère : puisque vous en sentez l'amertume, souvenez-vous combien il faut l'adoucir aux autres. Vous n'avez point un zèle empressé pour corriger, mais une délicatesse qui vous serre aisement le cœur.

Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quel-

qu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous aurez trouvé le vif; ainsi vous m'aurez toujours fait un grand bien en m'exerçant à la petitesse et en m'accoutumant à être repris. Je dois être plus rabaissé qu'un autre à proportion de ce que je suis plus élevé par mon caractère, et que Dieu demande de moi une plus grande mort à tout. J'ai besoin de cette simplicité, et j'espère qu'elle augmentera notre union loin de l'altérer.

LETTRE CXVI.

Circonspection nécessaire dans la correction d'autrui. On ne doit juger des défauts que suivant que Dieu les fait voir, quand on l'écoute dans le recueillement.

Votre dernière lettre m'a fait un sensible plaisir : je remercie Dieu qui vous l'a fait écrire. Je suis également persuadé, et de votre sincérité pour vouloir dire tout, et de votre impuissance de le faire. Pendant que nous ne sommes point encore entièrement parfaits, nous ne pouvons nous connoître qu'imparfaitement. Le même amour-propre qui fait nos défauts les cache très subtilement et aux yeux d'autrui et aux nôtres. L'amour-propre ne peut supporter la vue de lui-même : il en mourroit de honte et de dépit : s'il se voit par quelque coin, il se met dans quelque faux jour pour adoucir sa laideur et pour avoir de quoi s'en consoler. Ainsi il y a toujours quelque reste d'illusion en nous, pendant qu'il

y reste quelque imperfection et quelque fonds d'amour-propre.

Il faudroit que l'amour-propre fût déraciné et que l'amour de Dieu agît seul en nous, pour nous montrer parfaitement à nous-mêmes. Alors le même principe qui nous feroit voir nos imperfections nous les ôteroit. Jusque-là on ne se connoît qu'à demi, parcequ'on n'est qu'à demi à Dieu, étant encore à soi beaucoup plus qu'on ne croit, et qu'on n'ose se le laisser voir. Quand la vérité sera pleinement en nous, nous l'y verrons toute pleine : ne nous aimant plus que par pure charité, nous nous verrons sans intérêt et sans flatterie comme nous verrons le prochain. En attendant, Dieu épargne notre foiblesse, en ne nous découvrant notre laideur qu'à proportion du courage qu'il nous donne pour en supporter la vue. Il ne nous montre à nous-mêmes que par morceaux, tantôt l'un tantôt l'autre, à mesure qu'il veut entreprendre en nous quelque correction. Sans cette préparation miséricordieuse qui proportionne la force et la lumière, l'étude de nos misères ne produiroit que le désespoir.

Les personnes qui conduisent ne doivent nous développer nos défauts que quand Dieu commence à nous y préparer. Il faut voir un défaut avec patience, et n'en rien dire au dehors jusqu'à ce que Dieu commence à le reprocher au dedans. Il faut même faire comme Dieu, qui adoucit ce reproche, en sorte que la personne croit que c'est moins Dieu qu'elle-même qui s'accuse et qui sent ce qui blesse l'amour. Toute autre conduite où l'on reprend avec impatience, parcequ'on est choqué de ce qui est défectueux, est une critique humaine et non une correction de grace. C'est par imperfection qu'on

reprend les imparfaits. C'est un amour-propre subtil et pénétrant qui ne pardonne rien à l'amour-propre d'autrui. Plus il est amour-propre, plus il est sévère censeur. Il n'y a rien de si choquant que les travers d'un amour-propre à un autre amour-propre délicat et hautain. Les passions d'autrui paroissent infiniment ridicules et insupportables à quiconque est livré aux siennes. Au contraire l'amour de Dieu est plein d'égards, de supports, de ménagements et de condescendances. Il se proportionne, il attend, il ne fait jamais deux pas à la fois. Moins on s'aime, plus on s'accommode aux imperfections de l'amour-propre d'autrui pour le guérir patiemment. On ne fait jamais aucune incision sans mettre beaucoup d'onction sur la plaie ; on ne purge le malade qu'en le nourrissant; on ne hasarde aucune opération que quand la nature indique elle-même qu'elle y prépare. On attendra des années pour placer un avis salutaire. On attend que la Providence en donne l'occasion au dehors, et que la grace en donne l'ouverture au dedans du cœur. Si vous voulez cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, vous l'arrachez à pure perte.

De plus, vous avez raison de dire que vos dispositions changeantes vous échappent, et que vous ne savez que dire de vous. Comme la plupart des dispositions sont passagères et mélangées, celles qu'on tâche d'expliquer deviennent fausses avant que l'explication en soit achevée : il en survient une autre toute différente qui tombe aussi à son tour dans une apparence de fausseté. Mais il faut se borner à dire de soi ce qui en paroît vrai dans le moment où l'on ouvre son cœur. Il n'est pas nécessaire de dire tout en s'attachant à un examen méthodique; il suffit de ne rien retenir par défaut de sin-

plicité, et de ne rien adoucir par les couleurs flatteuses de l'amour-propre. Dieu supplée le reste selon le besoin en faveur d'un cœur droit; et les ames éclairées par la grace remarquent sans peine ce qu'on ne sait pas leur dire, quand on est devant elles naïf, ingénu et sans réserve.

Pour nos amis imparfaits, ils ne peuvent nous connoître qu'imparfaitement. Souvent ils ne jugent de nous que par les défauts extérieurs qui se font sentir dans la société et qui incommodent leur amour-propre. L'amour-propre est un censeur âpre, rigoureux, soupçonneux et implacable. Le même amour-propre qui leur adoucit leurs propres défauts leur grossit les nôtres. Comme ils sont dans un point de vue très différent du nôtre, ils voient en nous ce que nous n'y voyons pas, et ils n'y voient pas ce que nous y voyons. Ils y voient avec subtilité et pénétration beaucoup de choses qui blessent la délicatesse et la jalousie de leur amour-propre et que le nôtre nous déguise; mais ils ne voient point dans notre fond intime ce qui salit nos vertus et qui ne déplaît qu'à Dieu seul. Ainsi leur jugement le plus approfondi est bien superficiel. Ma conclusion est qu'il suffit d'écouter Dieu dans un profond silence intérieur, et de dire en simplicité pour et contre soi tout ce qu'on croit voir à la pure lumière de Dieu dans le moment où l'on tâche de se faire connoître.

Vous me direz peut-être que ce silence intérieur est difficile quand on est dans la sécheresse, dans le vide de Dieu, et dans l'insensibilité que vous m'avez dépeinte. Vous ajouterez peut-être que vous ne sauriez travailler activement à vous recueillir.

Mais je ne vous demande point un recueillement actif

et d'industrie : c'est se recueillir passivement que de ne se dissiper pas, et que de laisser tomber l'activité naturelle qui dissipe. Il faut encore plus éviter l'activité pour la dissipation que pour le recueillement. Il suffit de laisser faire Dieu, et de ne l'interrompre pas par des occupations superflues qui flattent le goût ou la vanité. Il suffit de laisser souvent tomber l'activité propre par une simple cessation ou repos qui nous fait rentrer sans aucun effort dans la dépendance de la grace. Il faut s'occuper peu du prochain, lui demander peu, en attendre peu, et ne croire pas qu'il nous manque quand notre amour-propre est tenté de croire qu'il y trouve quelque mécompte. Il faut laisser tout effacer, et porter petitement toute peine qui ne s'efface pas.

Ce recueillement passif est très différent de l'actif, qu'on se procure par travail et par industrie, en se proposant certains objets distincts et arrangés. Celui-là (1) n'est qu'un repos du fond qui est dégagé des objets extérieurs de ce monde. Dieu est moins alors l'objet distinct de nos pensées au dehors qu'il n'est le principe de vie qui règle nos occupations. En cet état on fait en paix et sans empressement ni inquiétude tout ce qu'on a à faire. L'esprit de grace le suggère doucement. Mais cet esprit jaloux arrête et suspend notre action dès que l'activité de l'amour-propre commence à s'y mêler. Alors la simple non-action fait tomber ce qui est naturel, et remet l'ame avec Dieu pour recommencer au dehors sans activité le simple accomplissement de ses devoirs.

En cet état l'ame est libre dans toutes les sujétions

(1) Le passif.

extérieures, parcequ'elle ne prend rien pour elle de tout ce qu'elle fait : elle ne le fait que pour le besoin. Elle ne prévoit rien par curiosité ; elle se borne au moment présent ; elle abandonne le passé à Dieu ; elle n'agit jamais que par dépendance. Elle s'amuse pour le besoin de se délasser et par petitesse ; mais elle est sobre en tout, parceque l'esprit de mort est sa vie. Elle est contente ne voulant rien.

Pour demeurer dans ce repos il faut laisser sans cesse tomber tout ce qui en fait sortir. Il faut se faire taire très souvent pour être en état d'écouter le maître intérieur qui enseigne toute vérité ; et si nous sommes fidèles à l'écouter, il ne manquera pas de nous faire taire souvent. Quand nous n'entendons pas cette voix intime et délicate de l'esprit, qui est l'ame de notre ame, c'est une marque que nous ne nous taisons point pour l'écouter. Sa voix n'est point quelque chose d'étranger : Dieu est dans notre ame comme notre ame dans notre corps. C'est quelque chose que nous ne distinguons plus de nous, mais quelque chose qui nous mène, qui nous retient, et qui rompt toutes nos activités.

Le silence que nous lui devons pour l'écouter n'est qu'une simple fidélité à n'agir que par dépendance, et à cesser dès qu'il nous fait sentir que cette dépendance commence à s'altérer. Il ne faut qu'une volonté souple, docile et dégagée de tout, pour s'accommoder à cette impression. L'esprit de grace nous apprend lui-même à dépendre de lui en toute occasion. Ce n'est point une inspiration miraculeuse qui expose à l'illusion et au fanatisme ; ce n'est qu'une paix du fond pour se prêter sans cesse à l'esprit de Dieu dans les ténèbres de la foi.

sans rien croire que les vérités révélées et sans rien pratiquer que les commandements évangéliques.

Pour votre insensibilité dans un état de sécheresse, de foiblesse, d'obscurité et de misère intérieure, je n'en suis point en peine pourvu que vous demeuriez dans ce *recueillement passif* dont je viens de parler, avec une petitesse et une docilité sans réserve. Quand je parle de docilité, je ne vous la propose que pour N..... et je sais combien votre cœur a toujours été ouvert de ce côté-là. Nous ne sommes en sûreté qu'autant que nous ne croyons pas y être, et que nous donnons par petitesse, aux plus petits même, la liberté de nous reprendre. Pour moi je veux être repris par tous ceux qui voudront me dire ce qu'ils ont remarqué en moi; et j'espère, par la grace de Dieu, de ne m'élever point au dessus d'aucun des plus petits.

LETTRE CXVII.

Souffrir sans perdre courage et avec fidélité, sous la main de Dieu, les opérations douloureuses qui nous rapetissent.

C'est dans la peine et dans l'amertume que je vous goûte davantage. J'ai vu de la candeur et de la petitesse dans vos lettres, et j'en remercie Dieu avec attendrissement. Il faut aimer ce que Dieu aime; et je ne doute point qu'il ne nous aime davantage quand il nous rapetisse en nous rabaissant. Pendant que cette opération vous est douloureuse, comptez qu'elle vous est utile et nécessaire. Le chirurgien ne nous fait du mal qu'autant qu'il coupe dans le vif. Le malade ne sent rien quand

on ne coupe que la chair déjà morte. Si vous étiez mort aux choses dont il s'agit, leur retranchement ne vous causeroit aucune douleur. Détachez-vous absolument si vous voulez être en paix et mourir à vous-même. Ne vous contentez pas de faire certains efforts et d'être petit par secousses. Délaissez-vous sans aucune réserve à Dieu pour mourir à vous-même dans toute l'étendue de ses desseins. Courage sans courage humain : ne perdez pas les grands fruits de cette croix. Soumettez-vous, non seulement à N..... pour vous laisser redresser, mais encore aux plus petits qui se mêleront de vous donner des avis à propos ou hors de propos. S'ils ne sont pas bons pour ceux qui les donneront par une critique indiscrète, ils seront excellents pour vous qui les recevrez en esprit de désappropriation et de mort.

Pour vos défauts, supportez-les avec patience comme ceux du prochain, sans les flatter ni excuser. Il ne faut pas les vouloir garder puisqu'ils déplaisent à Dieu : mais il faut sentir votre impuissance de les vaincre, et profiter de l'abjection qu'ils vous causent à vos propres yeux pour désespérer de vous-même. Jusqu'à ce désespoir de la nature il n'y a rien de fait. Mais il ne faut jamais désespérer des bontés de Dieu sur nous, et ne nous défier que de nous-mêmes. Plus on désespère de soi pour n'espérer qu'en Dieu sur la correction de ses défauts, plus l'œuvre de la correction est avancée. Mais aussi il ne faut pas que l'on compte sur Dieu sans travailler fortement de notre part. La grace ne travaille avec fruit en nous qu'autant qu'elle nous fait travailler sans relâche avec elle. Il faut veiller, se faire violence, craindre de se flatter, écouter avec docilité les avis les

plus humiliants, et ne se croire fidèle à Dieu qu'à proportion des sacrifices qu'on fait tous les jours pour mourir à soi-même.

LETTRE CXVIII.

Se laisser juger, et se corriger en suivant l'esprit de grace.

C'est à N..... à se laisser juger par les personnes qui le connoissent et qui sont unies avec lui dans la même voie. Ce n'est pas assez de croire ce dont nous avons l'expérience, il faut croire tout, quoiqu'on ne le voie pas, et le supposer vrai. Je compte que c'est faute d'attention que N..... ne l'a pas vu. Il reste le point principal, qui est de se corriger; c'est à quoi il faut travailler en la manière qu'il convient: il faut le faire avec paix, simplicité et petitesse. Dieu veuille qu'il le fasse comme je le dis!

Je crois qu'il ne doit point avoir d'activité pour sa correction, et qu'elle doit venir par une simple fidélité à l'attrait de chaque moment sans former des projets ni employer certains moyens. Il suffit de demeurer dans une certaine paix où l'esprit de grace fait sentir ce qui seroit d'un mouvement propre et d'une recherche secrète de sa satisfaction.

LETTRE CXIX.

Souffrir avec acquiescement la vue de ses défauts et la douleur qu'elle cause.

JAMAIS les cœurs ne vous furent plus ouverts qu'ils le sont ; mais Dieu permet que vous ne les voyiez pas et que vous croyiez voir le contraire. Toutes vos sensibilités et toutes vos pensées sans fondement se tourneront à bien, pourvu que vous n'y ajoutiez aucun consentement libre. Quand même vous seriez rongé par la cruelle jalousie, vous ne seriez que dans la peine des ames du purgatoire, qui, comme vous savez, souffrent une extrême douleur dans une profonde paix. Une douleur qui n'ôte point la paix de la volonté et qu'on accepte avec amour peut être grande, mais elle porte avec soi une très douce consolation. On souffre beaucoup, mais on est content de souffrir, et on ne voudroit pas diminuer sa souffrance. Si nous pouvions interroger les ames du purgatoire sur leur état, elles nous répondroient : Nous souffrons une douleur terrible ; mais rien n'ôte tant à la douleur sa cruauté qu'un plein acquiescement : nous ne voudrions pas avancer d'un moment notre béatitude. C'est le feu de l'amour jaloux et vengeur qui les brûle. C'est le feu de la jalousie de l'amour-propre qui vous brûle, et que Dieu tourne contre lui-même pour sacrifier tout au pur amour. Acquiescez avec abandon. Ne vous écoutez plus, vous ne faites qu'allonger votre purgatoire ; et vous le changeriez en enfer si vous résistiez à l'esprit de Dieu.

LETTRE CXX.

S'accoutumer à voir sa laideur intérieure en espérant toujours en Dieu.

J'ai vu la lettre que vous avez reçue : elle est excellente ; et vous lui ressemblerez si vous êtes fidèle à la suivre. Désespérez toujours de vos propres efforts qui vous épuisent sans vous soutenir ; et n'espérez qu'en la grace, à l'opération sainte, unie et paisible de laquelle il faut s'accommoder. Ne résistez point à Dieu, et vous aurez la paix dans vos souffrances mêmes. Dites-nous tout, non pour vous livrer à la tentation par des raisonnements sans fin, mais par pure simplicité en écoutant ce qu'on vous dit. Votre grand mal n'est point dans le sentiment involontaire de jalousie, qui ne feroit que vous humilier très utilement : il est dans la révolte de votre cœur, qui ne peut souffrir un mal si honteux, et qui, sous prétexte de délicatesse de conscience, veut secouer le joug de l'humiliation. Vous n'aurez ni fidélité ni repos que quand vous consentirez pleinement à éprouver toute votre vie tous les sentiments indignes et honteux qui vous occupent. Vos vains efforts ne feront qu'irriter le mal à l'infini ; mais ce mal sera un merveilleux remède à votre orgueil dès que vous voudrez vous le laisser appliquer patiemment par la main de Dieu.

Accoutumez-vous donc à vous voir injuste, jalouse, envieuse, mégale, ombrageuse. La paix est là : vous ne la trouverez jamais ailleurs. Quel fruit avez-vous eu jusqu'ici à désobéir ? Il faut que Dieu fasse à chaque fois un miracle de grace pour vous domter : vous usez

tout, et votre amour-propre se déguise en dévotion bien empesée pour défaire l'ouvrage de Dieu, qui est une opération détruisante. Laissez-vous détruire, et Dieu fera tout en vous.

LETTRE CXXI.

Ne point écouter ce que nous dit l'amour-propre, mais ce que nous dit l'amour de Dieu.

Je vous conjure de ne vous point écouter. L'amour-propre parle à une oreille, et l'amour de Dieu à l'autre. L'amour-propre est impétueux, inquiet, hardi et entraînant. L'amour de Dieu est simple, paisible, de peu de paroles. Il parle d'une voix douce et délicate. Dès qu'on prête l'oreille à l'amour-propre qui crie, on ne peut plus discerner la voix tranquille et modeste du saint amour. Chacun ne parle que de son objet. L'amour-propre ne parle que du *moi*, qui, selon lui, n'est jamais assez bien traité. Il n'est question que d'amitié, d'égards, d'estime : il est au désespoir de tout ce qui ne le flatte pas. Au contraire, l'amour de Dieu veut que le *moi* soit oublié, qu'on le compte pour rien, que Dieu seul soit tout ; que le *moi*, qui est le dieu des personnes profanes, soit foulé aux pieds, que l'idole soit brisée, et que Dieu devienne le *moi* des ames épouses, en sorte que Dieu soit ce qui les occupe comme les autres sont occupées du *moi*. Faites taire l'amour-propre parleur, vain et plaintif, pour écouter dans le silence du cœur cet autre amour qui ne parle qu'autant qu'on le consulte. Ne laissez pas de dire par simplicité vos peines aux personnes qui peuvent vous soulager.

LETTRE CXXII.

Ne point écouter l'imagination ni les sentiments, mais Dieu en toutes choses avec démission d'esprit.

Je suis véritablement en inquiétude sur vos peines. Je vous envoie une personne qui vous parlera avec grace et simplicité en attendant que je puisse vous aller voir. Ce que je me borne à vous demander est que vous ne preniez point pour des jugements arrêtés et volontaires toutes les chimères qui passent dans votre imagination comme dans celle de tout le genre humain. Plus on est ombrageux contre ces chimères, plus elles excitent une imagination vive et effarouchée. La crainte du mal le redouble. Pour la violence de vos sentiments douloureux, il la faut porter comme la fièvre. Cette violence se calme bientôt quand on ne l'entretient pas en l'écoutant par des réflexions d'amour-propre. Un feu qu'on n'attise pas est bientôt éteint.

Soyez foible, mais soyez petite. Soyez impuissante pour le bien, mais soyez simple. Supportez-vous, supportez les autres. Consentez qu'ils vous supportent à leur tour. Ne vous occupez pour le fond ni d'autrui ni de vous. Le fond doit être tout occupé de Dieu : la vue volontaire de soi et d'autrui ne doit venir que comme par occasion, suivant que Dieu nous y applique pour remplir des devoirs.

Ne me regardez que comme un simple instrument de Providence. Il faut que je sois, pour votre conduite vers Dieu, comme un cocher pour un voyage. Il faut mourir à moi, afin que je vous sois un moyen de mort pour tout le reste. Ne soyez point fâchée de trouver en moi tant de

sujets d'y mourir. Vous ne ferez jamais rien de bon par moi qu'en esprit de foi pure. Quand même je serois le plus indigne et le plus méchant des hommes, je ne laisserois pas de faire l'œuvre de Dieu en vous, pourvu que vous vous prêtiez à ses desseins. Mais, par votre résistance continuelle sous des prétextes imaginaires, vous défaites à toute heure d'une main ce que vous faites de l'autre. Le grand mal vient de ce que vous suivez, non seulement votre esprit, mais encore votre imagination dans tout ce qu'elle vous présente de plus faux et de moins vraisemblable, par préférence à tout ce qu'on vous dit de plus constant et de plus nécessaire. Cette indocilité brouille tout. Non seulement vous ne cédez point dans les temps de trouble, mais encore vous n'acquiescez jamais pleinement par démission d'esprit pour laisser tomber votre activité. O mon Dieu! quand serez-vous pauvre d'esprit et consentante à cette bienheureuse pauvreté! Vous passez votre vie dans des songes douloureux. Soyez, je vous conjure, petite et docile.

LETTRE CXXIII.

Ne point s'entretenir avec soi-même; laisser Dieu nous parler, et l'écouter dans le silence.

Quoique vous ne m'écriviez point, je ne puis m'empêcher de vous écrire et de vous presser de me donner de vos nouvelles. Êtes-vous en paix dans votre solitude? N'y êtes-vous point avec vous-même? On n'est jamais moins seul que quand on est avec soi. Au moins on se sépare des autres à certaines heures, et on trouve

des entre-deux pour se retrancher; mais, dès qu'on est livré à soi, il n'y a plus de milieu ni d'heure de réserve. L'amour-propre parle nuit et jour : plus il est solitaire, plus il est vif et importun. Je prie Dieu de prendre sa place, et de faire lui seul toute la société de votre cœur.

Heureuse l'ame qui se tait pour n'écouter que lui! O qu'il dit de vérités consolantes quand il parle en liberté! Comme on dit tout à Dieu sans lui dire une certaine suites de paroles, il dit tout aussi de son côté sans suite de discours. Le cœur de l'homme ne parle jamais si parfaitement que quand il se montre et se livre parfaitement à Dieu. C'est tout dire sans parole distincte, que de s'exposer au regard divin, et que de s'abandonner à toute volonté du bien aimé. De même Dieu dit tout sans parole quand il montre sa vérité et son amour. Aimez, et vous avez tout dit. Laissez-vous à l'amour infini, et vous avez tout écouté et tout compris.

LETTRE CXXIV.

Sacrifice absolu de l'amour-propre, par un abandon très réel, quoique dans l'obscurité.

N..... vous dira combien je suis occupé de vous et avec quel plaisir j'apprends que vous êtes en paix. O le grand sacrifice que la simplicité! c'est le martyre de l'amour-propre. Ne le plus écouter, c'est la véritable abnégation. On aimeroit mieux souffrir les plus cruels tourments. Dix ans d'austérités corporelles ne seroient rien en comparaison de ce retranchement des jalousies et des délicatesses de l'amour-propre toujours curieux sur soi.

Cet abandon seroit le plus grand de tous les soutiens s'il étoit aperçu avec certitude : mais il ne seroit plus abandon si on le possédoit ; il seroit la plus riche et la plus flatteuse possession de nous-mêmes. Il faut donc que l'abandon qui nous donne tout nous cache tout, et qu'il soit lui-même caché. Alors ce dépouillement total nous donne en réalité toutes les choses qu'il dérobe à notre amour-propre. C'est que l'unique trésor du cœur est le détachement. Quiconque est détaché de tout et de soi, retrouve tout et soi-même en Dieu. L'amour de Dieu s'enrichit de tout ce que l'amour-propre avare a perdu.

Vivez donc et mourez tous les jours sur le fumier de Job. Jésus-Christ *nous a enrichis*, comme (1) parle saint Paul, *non de ses richesses visibles et éclatantes, mais de sa seule pauvreté.* Nous voudrions des étoffes d'or ; mais il ne nous faut que la nudité de Jésus-Christ sur la croix, ou ses vêtements déchirés en plusieurs morceaux et abandonnés à ceux qui le crucifient. Je dis toutes ces choses bien à mon aise, moi qui cherche le repos et la consolation, moi qui crains la peine et la douleur, moi qui crie les hauts cris dès que Dieu coupe dans le vif ; mais enfin c'est la vérité qui me condamne, et à la condamnation de laquelle je souscris au fond de mon cœur si je ne me trompe. Faites de même.

(1) II Cor. 8, v. 9.

LETTRE CXXV.

Abandon à la seule volonté de Dieu ; détachement de tout le reste.

J'ENTRE dans vos peines. Que ne puis-je faire quelque chose de plus ! Il faut imiter la foi d'Abraham et aller toujours sans savoir où. On ne s'égare que pour se proposer un but de son propre choix. Quiconque ne veut rien que la seule volonté de Dieu la trouve par-tout, de quelque côté que la Providence le tourne, et par conséquent il ne s'égare jamais. Le véritable abandon n'ayant aucun chemin propre ni dessein de se contenter, va toujours droit comme il plaît à Dieu. La voie droite est de se renoncer, afin que Dieu seul soit tout et que nous ne soyons rien. J'espère que celui qui nourrit les petits oiseaux aura soin de vous. Heureux celui qui, comme Jésus-Christ, n'a pas de quoi reposer sa tête ! Quand on s'est livré à la pauvreté intérieure même, doit-on craindre l'extérieure ? Soyez fidèle à Dieu, et Dieu le sera à ses promesses. Faites honneur à la religion qui est si méprisée, et elle vous le rendra avec usure. Montrez au monde un courtisan qui vit de pure foi.

Craignez votre vivacité empressée, votre goût pour le monde, votre ambition secrète qui se glisse sans que vous l'aperceviez. Ne vous engouez point de certaines conversations de politique ou de joli badinage qui vous dissipent, qui vous indisposent au recueillement et à l'oraison. Parlez peu ; coupez court ; ménagez votre temps ; travaillez avec ordre et de suite ; mettez les œuvres en la place des beaux discours. Encore une fois,

l'avenir n'est point encore à vous; il n'y sera peut-être jamais. Bornez-vous au présent; mangez le pain quotidien. (1) *Demain aura soin de lui-même : à chaque jour suffit son mal.* C'est tenter Dieu que de faire provision de manne pour deux jours; elle se corrompt. Vous n'avez point aujourd'hui la grace de demain : elle ne viendra qu'avec demain lui-même. Moment présent, petite éternité pour nous.

LETTRE CXXVI.

Porter la croix et s'abandonner à la Providence.

On ne peut être plus vivement touché que je le suis de tout ce qui vous est arrivé. Il faut porter la croix comme un trésor; c'est par elle que nous nous sommes rendus dignes de Dieu et conformes à son Fils. Les croix font partie du pain quotidien. Dieu en règle la mesure selon nos vrais besoins, qu'il connoît et que nous ignorons. Laissons-le faire, et abandonnons-nous à sa main. Soyez enfant de la Providence. Laissez raisonner vos parents et amis. Ne pensez point de loin à l'avenir. La manne se corrompoit quand on vouloit par précaution en faire provision pour plus d'un jour. Ne dites point : qu'est-ce que nous ferons demain? *Le jour de demain aura soin de lui-même* (2). Bornez-vous aujourd'hui au besoin présent : Dieu vous donnera en chaque jour les secours proportionnés à ce besoin-là : (3) *Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono.* La Providence feroit des miracles pour nous;

(1) Matth. 6, v. 34. (2) Ibid. (3) Ps. 33, v. 11.

mais nous empêchons ces miracles à force de les prévenir. Nous nous faisons nous-mêmes, par une industrie inquiète, une providence aussi fautive que celle de Dieu seroit assurée.

Quant à N.... il aime la religion et a des principes de vertu; mais il a besoin d'être nourri et soutenu. Il faut le secourir sans le gêner. Vous connoissez son esprit vif et ses longues habitudes : il faut lui passer bien des choses que je ne vous passerois pas. Dieu sait mieux que nous ce qu'il a mis dans chaque homme et ce qu'il doit exiger de lui. Ménagez, supportez, respectez, espérez, fiez-vous au maître des cœurs qui est fidèle à ses promesses. Soyez fidèle et docile vous-même. Mettez à profit vos foiblesses par une défiance infinie de vous-même, et par une souplesse enfantine pour vous laisser corriger. La petitesse sera votre force dans la foiblesse même.

LETTRE CXXVII.

Croix et abandon en foi.

Je ne doute point que Notre-Seigneur ne vous traite toujours comme l'un de ses amis, c'est-à-dire avec des croix, des souffrances et des humiliations. Ces voies et ces moyens, dont Dieu se sert pour attirer à soi les ames, font bien mieux et plus vite l'ouvrage que non pas les propres efforts de la créature ; car cela détruit de soi-même et arrache les racines de l'amour-propre, que nous ne pourrions pas même découvrir qu'à grande peine; mais Dieu, qui connoit ses tanières, le va attaquer dans son fort et sur son fonds.

Si nous étions assez forts et fidèles pour nous confier tout-à-fait à Dieu, et le suivre simplement par où il voudroit nous mener, nous n'aurions pas besoin de grandes applications d'esprit pour travailler à la perfection; mais parce que nous sommes si foibles dans la foi, que nous voulons savoir par-tout où nous allons sans nous en fier à Dieu, c'est ce qui alonge notre chemin et qui gâte nos affaires spirituelles. Abandonnez-vous tant que vous pourrez à Dieu, et jusqu'au dernier respir; et il ne vous délaissera pas.

LETTRE CXXVIII.

Ne point agir par naturel, et amortir sa vivacité.

Suivez la voie de mort dans laquelle Notre Seigneur vous a mis, et travaillez à amortir cette vivacité de votre naturel qui vous entraîne dans ce que vous faites. Soyez persuadé que tout ce que nous faisons par ce que nous sommes, je veux dire selon notre humeur et tempérament, n'ayant rien de surnaturel, nous rend ce que nous faisons inutile pour nous avancer en Dieu; et parceque sa divine Majesté demande des ames qu'elle attire à soi un retour ou recoulement perpétuel dans notre fin dernière et dans la plénitude du vrai bien, lorsque nous agissons par nous-mêmes et selon notre humeur, tout ce que nous faisons se réfléchit sur nous-mêmes et en demeure là, et Dieu n'y a point de part.

Vous voyez donc de quelle importance il vous est de réprimer la vivacité de vos humeurs et passions, et que c'est très peu de chose de voir et pénétrer les secrets de la vie spirituelle, si on ne met point en exécution

les moyens qui sont nécessaires pour parvenir à sa fin, qui est l'union réelle et véritable avec Dieu. Ceci ne demande point d'occupation de tête ni d'esprit, mais bonne volonté dans les occasions qui se présentent.

LETTRE CXXIX.

Agir simplement dans le choix des sociétés. Les doutes viennent de trop raisonner, et ne se guérissent que par l'abandon en pure foi. Le sacrifice doit se consommer sans compassion.

La solitude vous est utile jusqu'à un certain point : elle vous convient mieux qu'une règle de communauté qui gêneroit votre attrait de grace ; mais vous pourriez facilement vous mécompter sur votre goût de retraite. Contentez-vous de ne voir que les personnes avec lesquelles vous avez des liaisons intérieures de grace ou des liaisons extérieures de Providence ; encore même ne faut-il point vous faire une pratique de ne voir que les personnes de ces deux sortes ; et sans tant raisonner il faut en chaque occasion suivre votre cœur, pour voir ou ne pas voir les personnes qu'il est permis communément de voir ; sur-tout ne vous éloignez point de celles qui peuvent vous soutenir dans votre vocation.

Je voudrois que vous évitassiez toute activité par rapport à la personne sur laquelle vous me demandez mon avis. Ne vous faites point une règle ni de vous éloigner ni de vous rapprocher d'elle. Tenez-vous seulement à portée de lui être utile et de lui dire la vérité toutes les fois qu'elle reviendra à vous. Ne la rebutez jamais. Montrez-lui un cœur toujours ouvert et toujours

uni. Quand elle paroîtra s'éloigner, écrivez-lui selon les occasions avec simplicité pour la rappeler à la véritable vocation de Dieu. Avertissez-la des pièges à craindre ; mais ne vous inquiétez point, et n'espérez pas de corriger l'humain par une activité humaine.

Vous doutez, et vous ne pouvez porter le doute. Je ne m'en étonne pas : le doute est un supplice. Mais ne raisonnez point, et vous ne douterez plus. L'obscurité de la pure foi est bien différente du doute. Les peines de la pure foi portent leur consolation et leur fruit. Après qu'elles ont anéanti l'homme elles le renouvellent et le laissent en pleine paix. Le doute est le trouble d'une ame livrée à elle-même, qui voudroit voir ce que Dieu veut lui cacher, et qui cherche des sûretés impossibles par amour-propre. Qu'avez-vous sacrifié à Dieu, sinon votre propre jugement et votre intérêt? Voulez-vous perdre de vue ce qui a toujours été votre but dès le premier pas que vous avez fait, savoir, de vous abandonner à Dieu ? Voulez-vous faire naufrage au port, vous reprendre, et demander à Dieu qu'il s'assujettisse à vos règles, au lieu qu'il veut et que vous lui avez promis de marcher comme Abraham dans la profonde nuit de la foi? Et quel mérite auriez-vous à faire ce que vous faites, si vous aviez des miracles et des révélations pour vous assurer de votre voie? Les miracles mêmes et les révélations s'useroient bientôt, et vous retomberiez encore dans vos doutes. Vous vous livrez à la tentation. Ne vous écoutez plus vous-même. Votre fond, si vous le suivez simplement, dissipera tous ces vains fantômes.

Il y a une extrême différence entre ce que votre esprit rassemble dans sa peine et ce que votre fond

conserve dans la paix. Le dernier est de Dieu; l'autre n'est que votre amour-propre. Pour qui êtes-vous en peine? Pour Dieu ou pour vous? Si ce n'étoit que pour Dieu seul, ce seroit une vue simple, paisible, forte, et qui nourriroit votre cœur et vous dépouilleroit de tout appui créé. Tout au contraire c'est de vous que vous êtes en peine. C'est une inquiétude, un trouble, une dissipation, un dessèchement de cœur, une avidité naturelle de reprendre des appuis humains et de ne vous laisser jamais mourir.

Que puis-je vous répondre? vous demandez à être revêtue; je ne puis vous souhaiter que dépouillement. Vous voulez des sûretés; et Dieu est jaloux de n'en souffrir aucune. Vous cherchez à vivre; et il ne s'agit plus que d'achever de mourir et d'expirer dans le délaissement sensible. Vous me demandez des moyens; il n'y a plus de moyens: c'est en les laissant tomber tous que l'œuvre de mort se consomme. Que reste-t-il à faire à celui qui est sur la roue? Faut-il lui donner des remèdes ou des aliments? Lui faut-il donner les cordiaux qu'il demande? Non; ce seroit prolonger son supplice par une cruelle complaisance et éluder l'exécution de la sentence du juge. Que faut-il donc? Rien que ne rien faire, et le laisser au plutôt mourir.

LETTRE CXXX.

Souffrir avec patience et sans se troubler les sentiments pénibles qui ne sont pas dans la volonté et qui humilient.

On ne peut être plus en peine que je le suis de l'état où vous êtes. Vos douleurs sont involontaires, et elles se tourneront en mérite dès que vous les souffrirez avec patience et humilité. Vous feriez de vos souffrances agréables à Dieu une infidélité dangereuse si vous les écoutiez trop. Ce n'est rien que d'avoir le sentiment des passions les plus injustes, pourvu qu'on n'en ait pas la volonté. Ne vous troublez donc point. Dieu permet que votre imagination vous grossisse les objets pour vous faire souffrir et pour vous humilier. Entrez dans ses desseins crucifiants. Laissez-vous attacher à la croix que Dieu vous présente : mais n'y en ajoutez aucune de votre invention. C'est dans les commencements de la tentation qu'il faut en arrêter le progrès par une fidélité toute simple. Mon Dieu ! quelle paix n'auriez-vous point au milieu de vos sentiments les plus pénibles si vous vouliez bien les souffrir, et vous délaisser sans aucun retour volontaire de délicatesse pour vous-même ! L'amour propre désespéré crie les hauts cris. Je ne m'en étonne pas : tant mieux qu'il ait sujet de bien crier. Allez toujours votre chemin sans écouter ses cris. Cette fidélité toute simple feroit tomber les trois quarts de vos peines. Le trouble n'y seroit plus, et le trouble est ce qui les rend insupportables. Demeurez dans le sein de Dieu et il vous soulagera.

LETTRE CXXXI.

Souffrir avec petitesse et abandon, et en n'écoutant que Dieu.

J'ESPÈRE que Dieu calmera votre cœur. Je ne veux vous ôter ni le sentiment vif et douloureux, ni même les réflexions involontaires qui vous tourmentent. Je voudrois seulement que vous n'y ajoutassiez pas des réflexions délibérées. Vous vous écoutez à plusieurs reprises. J'ai remarqué qu'après un peu de relâche vous reprenez vos réflexions. Voilà la vraie source de vos plus grandes peines. D'ailleurs, vous dites que vous ne sauriez vous empêcher d'écouter vos raisons parcequ'elles vous paroissent claires. Mais prenez garde que toutes les personnes soupçonneuses et indociles en disent autant. Il faut se faire taire, non par effort, mais par simple et paisible volonté de laisser faire Dieu, et par pur abandon à sa grace.

Un rien vous dure des heures et des jours parceque vous attisez le feu, et par-là il s'envenime dans votre cœur. Ne vous faites donc point des croix au-delà de celles que la main de Dieu vous fait elle-même. Vous sentez ce qu'il veut : ne voyez et n'écoutez que cela ; tout le reste est tentation. Obéissez sans consulter ni votre raison ni vos forces. Dieu fera tout si vous le laissez faire. Je vous conjure de l'écouter dans un vrai silence intérieur. Encore une fois, la tentation, quelque humiliante qu'elle paroisse, se tourne à profit quand on la souffre en paix sans y consentir. C'est l'humiliation même qui en est le vrai profit. Ce qui fait honneur à l'amour-propre est précisément de quoi nous avons

besoin. Il n'y a aucun sentiment injuste dont je sois en peine quand on le découvre avec simplicité et qu'on n'y adhère pas volontairement. Sacrifiez votre peine à celui qui ne la permet qu'afin que vous lui en laissiez le sacrifice. Cherchez en Jésus-Christ la paix que vous ne trouverez jamais en vous-même.

LETTRE CXXXII.

Ne point prendre de résolution pendant que le trouble de la tentation dure.

L'excès de votre peine est comme un torrent qu'il faut laisser écouler. Nulle parole ne fait impression sur vous, et vous pensez voir avec la dernière évidence les choses les moins réelles : mais c'est l'effet ordinaire des grandes peines. Dieu permet que nonobstant tout votre bon esprit vous n'apercevez pas ce qui saute aux yeux ; et vous croyez voir clairement ce qui n'est point. Dieu tirera sa gloire de tout votre cœur, pourvu que vous soyez fidèle à vous délaisser dans ses mains. Mais rien ne seroit plus inexcusable que de prendre des résolutions dans un état de trouble, qui porte manifestement avec soi l'impuissance de rien faire selon Dieu.

Quand vous serez calmé, faites en esprit de recueillement ce que vous croirez le plus conforme aux intentions de Dieu sur vous. Remettez-vous peu à peu à l'oraison, à la simplicité, à l'oubli de vous-même. Allez communier. Écoutez Dieu sans vous écouter. Alors, faites tout ce que vous aurez au cœur ; je ne crains pas qu'un tel esprit vous laisse prendre aucun mauvais parti. Mais vouloir se croire soi-même, quand

on est dans le dernier excès de la peine et quand on s'est livré à une tentation violente d'amour-propre, c'est vouloir s'égarer. Demandez-le à tel confesseur droit et sensé qu'il vous plaira de choisir ; il vous dira qu'il ne vous est permis de prendre des résolutions qu'après que vous serez rentré dans la tranquillité et le recueillement. Il vous dira que c'est vouloir se tromper soi-même que de ne se défier pas de soi dans un état de peine où la nature est si injuste et si irritée.

Vous me répondrez que je veux empêcher votre changement en vous empêchant de le faire dans le seul temps où vous êtes capable de l'exécuter. Non, Dieu le sait : je ne songe ni à le permettre, ni à l'empêcher : je ne songe qu'à faire en sorte que vous ne manquiez pas à Dieu. Or il est plus clair que le jour que vous lui manqueriez si vous preniez conseil d'un amour-propre piqué au vif, et d'un dépit poussé au désespoir. Voulez-vous changer pour contenter votre amour-propre, quand même Dieu ne le voudroit pas ? A Dieu ne plaise ! Attendez donc que vous soyez en état de le consulter. Pour mériter ses lumières il faut être également prêt à tout, et ne tenir à rien qu'on ne soit disposé à lui sacrifier.

LETTRE CXXXII.

Tourment d'une ame que Dieu veut faire mourir à elle-même, et qui se défend contre le dernier coup de mort.

Votre lettre me donne une vraie consolation. J'y vois Dieu qui ne se lasse point de vous poursuivre avec

amour lors même que vous faites tant d'efforts pour le fuir. O que vous vous donnez de peine pour lui échapper ! O si vous vous en donniez autant pour le laisser faire ! Pourquoi craignez-vous tant la mort, puisque vous vous donnez tant de torture toutes les fois que vous voulez retenir un reste de vie mourante et douloureuse ? Laissez-vous achever. Vous ne voulez que des ragoûts d'amour-propre. Il ne vous faut que de la simplicité et que de l'oubli de vous-même. Vous voudriez que je vous donnasse des remèdes pour vivre encore quand il ne faut plus que mourir. Allez au bout du monde, vous y trouverez votre cœur délicat, épineux, industrieux pour se ronger soi-même : vous y trouverez Dieu jaloux et inexorable pour demander l'entière mort. Vous portez en vous ces deux jalousies qui déchireront vos entrailles. Mourez : le moindre reste de vie n'est que douleur. Il n'y a que la mort qui ôte le sentiment: Délaissez-vous au coup de la main de Dieu.

LETTRE CXXXIV.

Sur qui tombe la jalousie de Dieu.

Il m'a paru par vos lettres que votre cœur est un peu élargi. O que je vous désire cette largeur ! L'amour la donne, la crainte l'ôte. Vous n'avez pas les craintes de l'amour-propre sur les peines, mais vous les avez au dernier excès sur les fautes. C'est faire injure au bien-aimé que de le croire sans condescendance sur les petites fautes qui échappent sans mauvaise volonté. Sa jalousie ne se tourne point de ce côté-là ; elle se tourne

bien plus vers les raffinements d'un amour-propre composé, qui se mire dans la symétrie de ses vertus, l'amour dépris de soi-même n'est pas si délicat sur soi : il est bien plus occupé du bien-aimé : il est simple, confiant, et ne fait qu'aimer. Soyez ainsi, et la paix abondera dans votre cœur.

LETTRE CXXXV.

Consolation solide dans une affliction accablante.

Je prie Dieu tous les jours qu'il vous console. Il y a une consolation que notre cœur ne veut point, et c'est avec raison ; elle est vaine et indigne de l'esprit de grace. Mais il y a une autre consolation qui vient de Dieu seul. Il apaise la nature désolée ; il fait sentir qu'on n'a rien perdu, et qu'on retrouve en lui tout ce qu'on semble perdre ; il nous le rend présent par la foi et par l'amour ; il nous montre que nous suivons de près ceux qui nous précèdent ; il essuie nos larmes de sa propre main. J'espère que celui qui vous a affligé par un coup si accablant modèrera votre douleur. Il n'y a que lui qui le puisse faire.

LETTRE CXXXVI.

Au même.

Sur le même sujet.

Je profite de cette occasion pour vous dire combien je suis occupé de vous et de toutes vos peines. Dieu veuille mettre au fond de votre cœur blessé sa conso-

lation ! La plaie est horrible ; mais la main du consolateur a une vertu toute-puissante. Non, il n'y a que les sens et l'imagination qui aient perdu leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir est plus que jamais avec nous. Nous le trouvons sans cesse dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y procure les vrais secours. Il y connoît mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les siennes, et il demande les remèdes nécessaires pour notre guérison. Pour moi, qui étois privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu ; et, quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'aie perdu. O qu'il y a de réalité dans cette société intime et invisible où les enfants de Dieu se retrouvent !

LETTRE CXXXVII.

Au même.

Sur le même sujet.

Je suis en peine de votre santé. Elle a été mise à de longues et rudes épreuves. D'ailleurs, quand le cœur est malade tout le corps en souffre. Je crains pour vous tous les objets qui réveillent votre douleur. Il faut entrer dans les desseins de Dieu, et s'aider soi-même pour se donner du soulagement. Nous retrouverons bientôt ce que nous n'avons point perdu. Nous nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un peu et il n'y aura plus de quoi pleurer. C'est nous qui mourons : ce que nous aimons vit et ne mourra plus. Voilà ce que nous croyons : mais nous le croyons mal : si nous le

croyions bien, nous serions pour les personnes les plus chères, comme Jésus-Christ vouloit que ses disciples fussent pour lui quand il montoit au ciel : (1) *Si vous m'aimiez*, disoit-il, *vous vous réjouiriez* de ma gloire. Mais on se pleure en pleurant les personnes qu'on regrette. On peut être en peine pour les personnes qui ont mené une vie mondaine : mais pour un véritable ami de Dieu, qui a été fidèle et petit, on ne peut voir que son bonheur et les graces qu'il attire sur ce qui lui reste de cher ici-bas. Laissez donc apaiser votre douleur par la main de Dieu même qui vous a frappé. Je suis sûr que notre cher prince veut notre soulagement, qu'il le demande à Dieu, et que vous entrerez dans son esprit en modérant votre tristesse.

LETTRE CXXXVIII.

Avis à une personne de profession militaire.

Gardez-vous bien, monsieur, de prendre au hasard des passages de l'écriture pour vous occuper devant Dieu : c'est le tenter ; car, encore que toute l'écriture soit inspirée pour instruire les hommes, tous les endroits ne sont ni également destinés à nous donner des instructions directes et immédiates, ni proportionnés à l'intelligence de chaque particulier, ni propres aux besoins de chaque fidèle. Choisissez donc les endroits qui conviennent davantage à votre état et à la correction de vos défauts. Cherchez ce qui inspire la vigilance, la confiance en Dieu, le courage contre soi-même et la

(1) Jean 14, v. 28.

fidélité aux devoirs de sa condition. Joignez à cette lecture [illegible] une autre lecture dans la suite de la journée. Vous pouvez la prendre des Entretiens de saint François de Sales, qui vous instruiront du détail, vous en faciliteront les pratiques, vous encourageront, et vous montreront l'esprit d'amour libre et simple avec lequel il faut servir Dieu gaiement.

La considération de la grandeur et de la bonté de Dieu peut être souvent le sujet de vos réflexions. Mais vous ne devez point vous mettre à méditer sans avoir des paroles particulières qui arrêtent votre esprit peu accoutumé à demeurer tranquille devant Dieu. Vous perdriez votre temps, et votre cœur ne seroit pas nourri. Il vous faut toujours un sujet certain, mais un sujet clair, simple, sur lequel vous ne fassiez aucune réflexion subtile. Demandez plutôt à Dieu des affections qui vous attachent à lui. Car ce n'est point par l'esprit ni par le raisonnement qu'il attire les ames, c'est par le mouvement du cœur et par l'abaissement de notre esprit. N'espérez pas parvenir dans la méditation à n'être plus distrait, cela est impossible; tâchez seulement de profiter de vos distractions, en les portant avec une humble patience, sans vous décourager jamais. Chaque fois que vous les apercevrez, retournez-vous tranquillement vers Dieu. L'inquiétude sur les distractions est une distraction plus dangereuse que toutes les autres.

Une petite demi-heure de lecture méditée de l'évangile le matin, et le soir une lecture réglée des Entretiens de saint François de Sales, vous suffiront, puisque vous avez peu de temps à vous. Employez le reste du temps libre à lire des livres d'histoire, de fortifications, et de tout le reste qui est utile à un homme de votre

rang. Jamais un moment de vide. Le moment où vous ne faites rien de réglé et de bon est le moment où vous faites un très grand mal. Gourmandez-vous vous-même sans pitié sur la vie molle, oisive et amusée.

Pour vos actions, quand elles sont bonnes en elles-mêmes, repoussez toutes les réflexions sur les motifs qui vous les font faire. Vous ne finiriez jamais avec vous-même, vous vous troubleriez, vous tomberiez dans le découragement, et, par de vains raisonnements sur vos actions, vous perdriez tout le temps d'agir.

Il faut vous résoudre à mener une vie plus active que la vôtre. Vous devez voir les gens de votre condition; mais il faut être gai, libre, affable; rien de timide ni de sauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide et trop composé : donnez-vous à Dieu quand vous allez voir les gens; mais, pendant la conversation, ne soyez point distrait et rêveur pour courir après la présence de Dieu qui vous échappe. Alors faites ce qu'il veut que vous fassiez, qui est d'être honnête et complaisant. Dans la suite la présence de Dieu vous deviendra plus facile.

Ne prenez point la piété pour un certain sérieux triste, austère et contraignant. (1) *Là où est l'esprit de Dieu, là est la vraie liberté.* Si une fois vous l'aimez de tout votre cœur, vous serez presque toujours en joie avec le cœur au large. Si vous n'allez à lui qu'en Juif, par la crainte, vous ne le trouverez point, et vous ne trouverez au lieu de lui que gêne et trouble de cœur.

(1) II Cor. 3, v. 17.

Ne manquez jamais d'aller à toutes les choses où les autres vont, non seulement pour les occasions de danger, mais encore pour tout ce qui peut montrer votre assiduité à votre prince.

Soyez bon ami, obligeant, officieux, ouvert; cela vous fera aimer et apaisera la critique. Qu'on voie que ce n'est point par grimace ni par noirceur, mais par vraie religion et avec courage, que vous renoncez aux débauches des jeunes gens. D'ailleurs, gaieté, discrétion, complaisance, sûreté de commerce, et nulle façon; peu d'amis, beaucoup de connoissances passagères; soin de plaire à ceux qui passent pour les plus honnêtes gens, et dont l'estime décide, ou à ceux qui excellent dans le métier dont vous souhaitez vous instruire. Ne craignez point de les interroger quand vous serez parvenu à quelque commerce un peu libre avec eux.

LETTRE CXXXIX.

Être fidèle aux exercices de piété, indépendamment du goût sensible. Aimer Dieu, et tendre par la volonté à cet amour.

J'AI souvent pensé, monsieur, depuis hier aux choses que vous me fîtes l'honneur de me dire, et j'espère de plus en plus que Dieu vous soutiendra. Quoique vous ne sentiez pas un grand goût pour les exercices de piété, il ne faut pas laisser d'y être aussi fidèle que votre santé le permettra. Un malade convalescent est encore dégoûté; mais, malgré son dégoût, il faut qu'il mange pour se nourrir.

Il seroit même très utile que vous pussiez avoir quelquefois un peu de conversation chrétienne avec les personnes de votre famille à qui vous pourrez vous ouvrir : mais pour le choix agissez en toute liberté selon votre goût présent. Dieu ne vous attire point par une touche vive et sensible : et je m'en réjouis pourvu que vous demeuriez ferme dans le bien : car la fidélité, soutenue sans goût, est bien plus pure et plus à l'épreuve de tous les dangers, que les grands attendrissements qui sont trop dans l'imagination. Un peu de lecture et de recueillement chaque jour vous donnera insensiblement la lumière et la force de tous les sacrifices que vous devez à Dieu. Aimez-le ; je vous quitte de tout le reste ; tout le reste viendra par l'amour : encore même ne veux-je point vous demander un amour tendre et empressé ; il suffit que la volonté tende à l'amour, et que malgré les goûts corrompus qui restent dans le cœur elle préfère Dieu au monde entier et à soi-même. Vous serez le plus ingrat de tous les hommes si vous n'aimez pas Dieu qui vous aime tant, et qui ne se rebute point de frapper à la porte de votre cœur pour y répandre son amour. Quand vous ne trouvez point cet amour en vous, du moins demandez-le, désirez de l'avoir, et attendez-le avec une ferme confiance. Voilà ce que je ne puis m'empêcher de vous dire, tant je suis plein de ce qui vous touche !

LETTRE CXL.

Effets de la mollesse et de l'amusement. Règles de conduite pour les combattre et se surmonter.

Ce que vous avez le plus à craindre, monsieur, c'est la mollesse et l'amusement. Ces deux défauts sont capables de jeter dans les plus affreux désordres les personnes même les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus remplies d'horreur pour le vice. La mollesse est une langueur de l'ame, qui l'engourdit et qui lui ôte toute vie pour le bien; mais c'est une langueur traîtresse qui la passionne secrètement pour le mal, et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser. Il faut donc une foi mâle et vigoureuse qui gourmande cette mollesse sans l'écouter jamais. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marchande avec elle tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Un homme mou et amusé ne peut jamais être qu'un pauvre homme; et, s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se déshonorer. La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme, c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours malgré ses plus grands intérêts. Il ne sauroit cultiver ses talents ni acquérir les connoissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni se contraindre long-temps pour s'accommoder au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger.

C'est le *paresseux* de l'écriture, qui veut et ne veut pas; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui

les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme ? Il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, le service de l'armée trouble ses plaisirs, l'assiduité même de la cour le gêne. Il faudroit lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il ? les moments lui paroissent des heures. S'amuse-t-il ? les heures ne lui sont plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait ; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien ; car il a vécu sans songer s'il vivoit : il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment la messe. Le dîner est venu : l'après-dînée se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée. Encore une fois un tel homme n'est bon à rien. Il ne faudroit que de l'orgueil pour ne se pouvoir supporter soi-même dans un état si indigne d'un homme. Le seul honneur du monde suffit pour faire crever l'orgueil de dépit et de rage quand on se voit si imbécille.

Un tel homme non seulement sera incapable de tout bien, mais il tombera peu à peu dans les plus grands maux. Le plaisir le trahira. Ce n'est pas pour rien que la chair veut être flattée. Après avoir paru indolente et insensible, elle passera tout d'un coup à être furieuse et brutale ; on n'apercevra ce feu que quand il ne sera plus temps de l'étouffer.

Il faut même craindre que vos sentiments de religion, se mêlant avec votre mollesse, ne vous engagent peu à peu dans une vie sérieuse et particulière, qui

aura quelques dehors réguliers, et qui dans le fond n'aura rien de solide. Vous compterez pour beaucoup de vous éloigner des compagnies folles de la jeunesse, et vous n'apercevrez pas que la religion ne sera que votre prétexte pour les fuir ; c'est que vous vous trouverez gêné avec eux ; c'est que vous ne serez pas à la mode parmi eux ; c'est que vous n'aurez pas les manières enjouées et étourdies qu'ils cherchent. Tout cela vous enfoncera par votre propre goût dans une vie plus sérieuse et plus sombre : mais craignez que ce ne soit un sérieux aussi vide et aussi dangereux que leurs folies gaies. Un sérieux mou, où les passions règnent tristement, fait une vie obscure, lâche, corrompue, dont le monde même, tout monde qu'il est, ne peut s'empêcher d'avoir horreur. Ainsi, peu à peu vous quitteriez le monde, non pour Dieu, mais pour vos passions, ou du moins pour une vie indolente qui ne seroit guère moins contraire à Dieu, et qui seroit plus méprisable, selon le monde, que les passions même les plus dépravées. Vous ne quitteriez les grandes prétentions que pour vous entêter de colifichets et de petits amusements dont on doit rougir dès qu'on est sorti de l'enfance.

Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-dessus.

Le premier est de vous faire un projet pour remplir votre temps, et de le suivre quoi qu'il vous en coûte. Le second, c'est de mettre dans ce projet, comme l'article le plus essentiel, celui de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveler vos résolutions contre votre mollesse. Le troisième, c'est que vous ferez tous les soirs

un examen de votre journée pour voir si la mollesse vous a entraîné, et si vous avez perdu du temps. Le quatrième est de vous confesser régulièrement de quinze en quinze jours à un confesseur qui connoisse votre penchant, et que vous engagiez à vous soutenir vigoureusement contre vous-même. Le cinquième moyen est d'avoir quelque bon ami ou quelque domestique assez discret et assez zélé pour pouvoir vous avertir secrètement quand il verra que votre mollesse commencera à vous engourdir. Pour se mettre en état de recevoir de tels avis, il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur sait bon gré de ce qu'ils le donnent, et leur faire voir qu'on tâche d'en profiter. Jamais ne leur montrez ni chagrin, ni indocilité, ni hauteur, ni jalousie.

Pour vos occupations, il faut les régler, soit à l'armée ou à la cour. Par-tout il faut se faire une règle, et ranger si bien toutes les choses, qu'on y manque fort rarement. Le matin votre lecture méditée avant toutes choses, et lorsqu'on vous croit encore au lit. Vers le soir une autre lecture. Si vous vous sentez alors quelque goût à vous recueillir un peu en la faisant, vous vous accoutumerez par-là peu à peu à faire le soir comme le matin. Mais d'abord il ne faut pas vous gêner et vous lasser de prières. Pendant la messe vous pouvez lire l'épître et l'évangile, pour vous unir au prêtre dans le grand sacrifice de Jésus-Christ: quelque pensée tirée de l'évangile ou de l'épître, qui aura rapport au sacrifice, pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu.

Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va, à la cour, chez le roi, à l'armée,

chez les généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse qui fait qu'on défère à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nul affectation, nul empressement. Savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit; au mérite, l'estime; à la capacité accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement; aux dignités, la civilité et la cérémonie. Ainsi satisfaire au public par une honnête représentation dans ces lieux où il n'est question que de représenter. Saluer et traiter bien en passant tout le monde, mais entrer en conversation avec peu de gens. La mauvaise compagnie déshonore, sur-tout un jeune homme en qui tout est encore douteux. Il est permis de voir fort peu de gens, mais il n'est pas permis de voir les gens désapprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écartez-vous doucement.

Lisez les livres qui conviennent à votre état sur l'histoire de votre pays. Voyant tout le monde d'une manière gaie et civile en public, et ayant des occupations louables pour votre métier selon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être retiré. Autant qu'une retraite vide est déshonorante, autant une retraite occupée et pleine des devoirs de sa profession élève-t-elle un homme au-dessus de tous ces fainéants qui n'apprennent jamais leur métier. Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, personne n'osera vous attaquer sur la dévotion: la plupart même ne vous en soupçonneront point; ils croiront seulement que vous êtes un sage ambitieux. Par ce règlement de vie vous pouvez vous dispenser d'être avec la folle jeunesse; et par-là vous pourrez être

retiré pour vous donner tout à Dieu et aux devoirs de l'état où la Providence vous a mis.

Outre qu'il ne faut jamais paroître se préférer à personne, il faut encore certaines manières simples, naturelles, ingénues, un visage ouvert, quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant, touché du mérite ; de l'industrie pour obliger ; du regret quand on ne le peut pas ; de la délicatesse pour prévenir les gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligeant sans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin ; et il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienséance par des motifs tout divins. Rien n'est si noble, si délicat, si grand, si héroïque, que le cœur d'un vrai chrétien ; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de modeste et d'effectif en tout.

Voilà à peu près les choses qui regardent le commerce public. Il y a encore le commerce de certains amis d'une amitié superficielle. Il ne faut point compter sur eux ni s'en servir sans un grand besoin : mais il faut, autant qu'on le peut, les servir, et faire en sorte qu'ils vous soient obligés. Il n'est pas nécessaire que ces gens-là soient tous d'un mérite accompli : il suffit de lier commerce extérieur avec ceux qui passent pour les plus honnêtes gens. Ce sont ceux-là avec qui on s'arrête et on raisonne, au lieu qu'on ne dit que bonjour aux autres. On les va voir chez eux aux occasions de compliments ; on se trouve avec eux en certains en-

droits : mais on n'est point de leurs plaisirs et on ne les met point dans sa confidence. S'ils veulent pousser plus avant la liaison, on esquive doucement ; tantôt on a une affaire, tantôt une autre.

Pour les vrais amis il faut les choisir avec de grandes précautions, et par conséquent se borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout ; autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choisissez, autant que vous pouvez, vos amis dans un âge un peu au-dessus du vôtre : vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des vrais et intimes amis, un cœur ouvert ; rien pour eux de secret que le secret d'autrui, excepté dans les choses où vous pourriez craindre qu'ils ne fussent préoccupés. Soyez chaud, désintéressé, fidèle, effectif, constant dans l'amitié, mais jamais aveugle sur les défauts et sur les divers degrés de mérite de vos amis : qu'ils vous trouvent au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais.

Traitez bien vos domestiques : une autorité ferme et douce, un grand soin d'entrer dans leurs besoins, de leur faire tout le bien qu'on peut, de distinguer ceux qui méritent quelque distinction, et de les attacher à soi par le cœur : supporter leurs défauts lorsqu'ils ne sont pas essentiels et qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger : se défaire de ceux dont on ne sauroit faire d'honnêtes gens selon leur état.

Enfin souvenez-vous, monsieur (et je finis par où j'ai commencé), que la mollesse énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur sève et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'ame, même

102303

suivant le monde. Un homme livré à la mollesse est un homme foible et petit en tout : il est si tiède que Dieu le vomit. Le monde le vomit aussi à son tour, car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde, c'est un néant ; il est comme s'il n'étoit pas ; quand on en parle on dit : Ce n'est pas un homme. Craignez, monsieur, ce défaut qui seroit la source de tant d'autres Priez, veillez ; mais veillez contre vous-même. Pincez-vous comme on pince un léthargique ; faites-vous piquer par vos amis pour vous réveiller. Recourez assidument aux sacrements, qui sont les sources de vie, et n'oubliez jamais que l'honneur du monde et celui de l'évangile sont ici d'accord. Ces deux royaumes ne sont donnés qu'aux violens qui les emportent d'assaut.

LETTRE CXLI.

Quelques avis sur la méditation et la manière de lire pour un commençant.

Je suis persuadé, monsieur, que vous devez faire chaque matin une petite méditation : d'abord vous mettre en la présence de Dieu, l'adorer comme présent, vous offrir tout entier à lui ; puis invoquer son Saint-Esprit pour la grande action que vous allez faire. Vous savez comment nous avons fait ensemble : mais vous ne sauriez faire trop simplement. N'allez point chercher avec Dieu de belles pensées ni des attendrissements extraordinaires. Parlez-lui simplement, ouvertement, sans grande réflexion, et de la plénitude du cœur, comme à un bon ami. Vous ferez deux ou trois considérations sur les

plus importantes vérités du christianisme. Vous les tirerez de l'*Imitation* en la manière que je vous ai plusieurs fois expliquée, ou bien des retraites qu'on vous a données. Mais, si le dégoût persistoit pour ces retraites, je reviendrois à tirer mon sujet de méditation d'une petite page de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je lirois le moins que je pourrois, en sorte que dès le moment que j'aurois trouvé deux ou tout au plus trois vérités importantes, je m'arrêterois pour les considérer avec recueillement et pour m'affectionner à ces vérités après les avoir fixement considérées. Si néanmoins dans la suite je me trouvois trop sec et trop peu nourri dans ma méditation, je reprendrois encore un peu mon livre pour fixer mon esprit par cet objet sensible et pour me rappeler mon sujet.

Les premiers jours contentez-vous d'un quart d'heure à cette méditation, encore que vous vous y trouviez sec et ennuyé; mais, si vous pouvez sans peine y nourrir votre cœur, allez jusqu'à la demi-heure, pourvu que votre tête n'en soit pas fatiguée. Généralement parlant il vaut mieux en faire moins d'abord et s'y accoutumer peu à peu. Vous pourrez en faire de même un autre quart d'heure le soir, et vous verrez qu'avec le temps cet autre quart d'heure ira peu à peu jusqu'à la demi-heure entière. Je suppose toujours qu'après avoir considéré vos deux ou trois vérités et vous y être affectionné, vous prendrez quelque résolution en détail pour la pratique. Vous finirez par une disposition d'abandon à Dieu sur les choses considérées, et par des actions de graces sur les bons mouvements reçus.

Pour votre lecture spirituelle, qui doit être réglée, je crois que vous devez la faire tout au moins pendant

un gros quart d'heure, mais fort lentement. Lisez toujours pour vous; c'est-à-dire ne vous contentez pas de croire et de goûter les vérités que vous lisez, mais appliquez-les à vos besoins. Voyez attentivement les conséquences que vous devez tirer de chaque maxime pour votre pratique. Tâchez ainsi de goûter, non seulement pour le plaisir, mais de manger et de digérer le pain sacré pour votre nourriture. Il faut même le mâcher long-temps pour le bien digérer. Ceux qui avalent avec promptitude et avidité, bien loin de se nourrir solidement, se causent des indigestions dangereuses. Il vaut mieux donc lire médiocrement, et lire avec application et recueillement. Quand la lecture se fait bien, elle devient insensiblement une demi-méditation; au lieu que les lectures des personnes qui ne sont pas assez simples, ne sont que des lectures vagues et peu raisonnées. La trop grande variété d'objets dans les lectures spirituelles, comme en autres choses, dissipe l'esprit, le multiplie trop, le met tout au dehors et le dessèche.

Il me semble que vous pouvez lire d'abord avec utilité l'Introduction à la vie dévote de saint François de Sales, puis quelques traités de Rodriguez, sur-tout celui de la conformité à la volonté de Dieu; de là vous pourrez passer aux Entretiens de saint François de Sales. Vous avez quelques autres livres que vous goûtez, et dont il faut vous laisser un usage sobre pour vos menus plaisirs.

LETTRE CXLII.

Exhortation à la franchise, à la candeur, à la petitesse, à la souplesse et à la bonté de cœur. Fuir les curiosités de l'esprit.

Je ne vous écris, mon bon et cher fils, que deux mots pour vous recommander de plus en plus la franchise. Les retours de délicatesse sur vous-même font la plupart de vos infidélités et de vos peines. Plus vous serez simple, plus vous serez souple et docile : pour l'être véritablement il faut l'être pour tous ceux qui nous parlent avec charité. O que cet état d'être toujours prêt à être blâmé, méprisé, corrigé, est aimable aux yeux de Dieu! Vous m'êtes infiniment cher (1) : *Despondi enim te uni viro virginem castam exhibere Christo.*

Soyez bon homme sans hauteur, ni décision, ni critique, ni dédain, ni délicatesse, ni tour de passe-passe d'amour-propre. Soyez vrai, ingénu, en défiance de votre propre sens. Soyez fidèle à renoncer à votre vanité et aux sensibilités de votre amour-propre dès que Dieu vous le montre intérieurement. (2) *Pendant que la lumière luit, suivez-la pour être enfant de lumière.* Je prie Dieu qu'il vous rende doux, simple et enfant avec Jésus né dans une crèche. Ne soyez point habile, ni décisif, ni attentif aux fautes d'autrui, ni délicat et facile à blesser, ni meilleur en apparence qu'en vérité. O que la vérité est maltraitée dans ce qui paroît le meilleur en nous!

Retranchez toutes les curiosités qui passionnent, et

(1) II Cor. 11, v. 2. (2) Jean, 12, v. 36.

soyez fidèle à ne parler jamais sans nécessité de ce que vous sauriez mieux qu'un autre. Sur-tout ne vous laissez point ensorceler par les attraits diaboliques de la géométrie. Rien n'éteindroit tant en vous l'esprit intérieur de grace, de recueillement et de mort à votre propre esprit.

LETTRE CXLIII.

Avis touchant la hauteur, et les devoirs envers Dieu, soi-même et autrui.

Pour le service vous ne devez point penser à le quitter présentement. Le goût d'ambition y est fort dangereux : s'il ne soutenoit on tomberoit bientôt de lassitude ; et quand il soutient il mène trop loin. Il faudroit servir le roi par pure fidélité à Dieu, sans chercher aucune gloire mondaine.

Ne vous découragez point dans l'expérience de vos infidélités. Rien n'est si humiliant que la hauteur quand Dieu la fait voir, et qu'il en montre toute la déraison. Du moins, quand vous apercevrez qu'elle vous a échappé, ramenez-vous, rapetissez-vous, rabaissez-vous, et qu'alors la pratique réelle soit le fruit de votre bonne volonté : autrement vous n'auriez qu'en paroles la haine de la hauteur et l'amour de la petitesse. Un grand point, c'est d'être simple et de bonne foi dans le désir de se corriger ; alors on ne déguise, on ne soutient, on n'excuse point ces hauteurs. On recule, on répare, on avoue qu'on s'est trompé ou qu'on a été trop vif ; on fait sentir que la hauteur n'est pas du fonds, et qu'on en souffre plus de confusion que ceux qu'on a fait souffrir. Ce qui

n'est que dans la promptitude de l'humeur n'est que foiblesse, il faut s'en corriger ; mais ce mal n'est pas le plus dangereux. Pour la hauteur elle vient de plénitude : c'est un fonds d'orgueil de démon. Ce fonds rend faux, âpre, dur, tranchant, dédaigneux, critique.

Soyez retenu avec le prochain, pour ne prendre aucun ascendant, pour éviter la dérision et la moquerie. Rappelez la présence de Dieu ; humiliez-vous devant lui pour demeurer humble devant les hommes. Ne prenez des hommes que ce qu'il vous en faut pour le besoin de la société. Priez, lisez, et tournez vos lectures en une espèce d'oraison. Défiez-vous de vos goûts pour le service, et en même temps de vos goûts pour le monde. Ne comptez pour rien aussi vos goûts pour une retraite belle en idée. En un mot ne comptez pour rien tous vos goûts et toutes vos pensées. Bornez-vous à votre devoir de chaque jour, qui est votre pain quotidien.

Il faut se sevrer des joies les plus innocentes quand Dieu nous les refuse. Vous m'êtes très présent en lui. La foi a des yeux qui voient mieux les amis que les yeux du corps. L'amour tendre que Dieu inspire a des bras assez longs pour les embrasser malgré la distance des lieux. Aimez-moi toujours, et comptez que je vous aime comme Dieu sait faire aimer.

LETTRE CXLIV.

Sur les maladies, et les bons effets du sentiment qu'on a de sa foiblesse.

On dit que vous êtes malade, mon très cher fils en notre Seigneur, et que vous souffrez. Votre souffrance m'afflige,

car je vous aime tendrement; mais je ne puis m'empêcher de baiser la main qui vous frappe, et je vous conjure de la baiser amoureusement avec moi. Vous avez abusé autrefois de la santé et des plaisirs qu'elle donne. L'infirmité et les douleurs qui la suivent sont votre pénitence naturelle.

Je prie Dieu seulement qu'il abatte encore plus votre esprit que votre corps, et qu'en soulageant le dernier selon le besoin, il vous désabuse pleinement de l'autre. O qu'on est fort quand on ne croit plus l'être, et qu'on ne sent plus que la foiblesse et les bornes de son propre esprit! Alors on est toujours prêt à croire qu'on se trompe et à l'avouer en se corrigeant; alors on a l'esprit toujours ouvert à la lumière d'autrui; alors on ne décide rien, et on dit les choses les plus décisives du ton le plus simple et le plus rempli de déférence pour autrui; alors on se laisse volontiers juger, on se livre sans peine, on donne droit de censure au premier venu. En même temps on ne juge de personne que dans le vrai besoin; on ne parle qu'aux personnes qui le souhaitent, et en leur disant ce qu'on croit voir en elles d'imparfait; et on le dit sans décision, plutôt pour n'user point d'une réserve contraire à ce que ces personnes souhaitent que pour vouloir être cru, et pour se contenter dans sa critique.

Je prie Dieu qu'il vous conserve dans une entière fidélité à sa grace. (1) *Qui cœpit in te opus bonum, perficiat usque in diem Christi.* Il faut se supporter patiemment soi-même sans se flatter, et s'assujettir sans relâche à tout ce qui peut vaincre nos pensées et nos répugnances intérieures pour nous rendre plus souples

(1) Phil. 1, v. 6.

aux impressions de la grace pour la pratique de l'évangile. Mais ce travail doit être paisible et sans trouble : il doit même être modéré pour n'entreprendre pas de faire tout l'ouvrage en un seul jour. Il faut tâcher de raisonner peu et de faire beaucoup. Si on n'y prend garde, toute la vie se passe en raisonnements, et il faudroit une seconde vie pour la pratique. On court risque de se croire avancé à proportion des lumières qu'on a sur la perfection. Toutes ces belles idées, loin d'avancer la mort à nous-mêmes, ne servent qu'à entretenir secrètement la vie d'Adam en nous, par une confiance en nos vues. Soyez, mon très cher monsieur, bien désabusé de votre esprit et de vos vues de perfection ; ce sera un grand pas pour devenir parfait. La petitesse et la défiance de vous-même, avec l'ingénuité, sont les vertus fondamentales pour vous.

LETTRE CXLV.

Ne point juger sans nécessité ; prendre tout en esprit de pénitence.

En toutes choses jugez le moins que vous pourrez. C'est une voie bien simple que de retrancher toute décision qui ne nous est pas nécessaire. Ce n'est pas une irrésolution ; c'est une défiance simple et un détachement pratique de notre propre sens, qui s'étend à tout, même aux choses les plus communes. Alors on croit ce qu'il faut croire ; et on agit selon le besoin, avec une détermination simple, et sans confiance en soi par réflexion. Hors du besoin on ne juge point, et on laisse passer devant ses yeux toutes les apparences et les raisons de croire ; mais on est si vide de soi et de son

propre sens, qu'on est toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on se trompe, et à revenir sur ses pas en petit enfant que sa mère ramène par la main. C'est ce vide d'esprit et cette docilité d'enfant que je vous souhaite. Elle mettra la paix dans votre cœur, et entre vous et votre prochain.

Il faut prendre en pénitence de vos péchés les assujettissements fâcheux de l'état où vous êtes. Cette pénitence paroît courte et légère quand on connoît ce qu'on doit à Dieu et combien on lui a manqué. Les embarras mêmes qui semblent nuire à notre avancement dans la piété se tournent à profit, pourvu que nous fassions ce qui dépend de nous. C'est un commencement de renoncement à soi et à sa volonté, et un des plus solides sacrifices qu'on puisse faire.

Allez naturellement votre chemin, et les hommes ne vous nuiront point. Une conduite modérée, simple, et ferme imposera silence. Quand même vous auriez à essuyer quelques mauvaises railleries, ce seroit en être quitte à bon marché. N'est-il pas juste de souffrir quelque chose de la folie du monde, pour acquérir la vraie sagesse, après avoir été long-temps approuvé en voulant plaire à des aveugles? On est trop jaloux d'une vaine réputation quand on craint les discours des hommes qu'on méprise et dont on connoît l'égarement. Le principal est de vous réserver des heures pour vous munir par vos exercices d'un bon contre-poison contre leurs erreurs contagieuses. Lisez la vérité dans les paroles de vie éternelle. Priez, veillez, détachez-vous de vous-même. Aimez Dieu généreusement; que ce qui est fait uniquement pour lui ne soit qu'à lui seul. Attendez tout de lui, sans vous négliger, pour être fidèle à ses dons.

LETTRE CXLVI.

Divers avis pour la conduite intérieure et pour l'extérieure.

Je ne m'étonne point de ce dégoût que vous ressentez pour tant de choses contraires à Dieu ; c'est l'effet naturel du changement de votre cœur. Vous aimeriez un certain calme où vous pourriez vous occuper librement de ce qui vous touche, et vous délivrer de tout ce qui est capable de r'ouvrir vos plaies : mais ce n'est pas là ce que Dieu veut. Il veut que ce qui vous a trop touché et occupé autrefois se tourne en importunité et serve à votre pénitence. Portez donc en paix cette croix pour l'expiation de vos péchés, et attendez que Dieu vous débarrasse. Il le fera, monsieur, dans son temps, et non pas dans le vôtre. Cependant réservez-vous les heures dont vous avez besoin pour penser à Dieu, et à vous par rapport à lui. Il faut lire, prier, se défier de ses inclinations et de ses habitudes, songer qu'on porte le don de Dieu dans un vase d'argile, et sur-tout se nourrir au dedans par l'amour de Dieu.

Quoiqu'on ait vécu bien loin de lui on ne doit pas craindre de s'en rapprocher par un amour familier. Parlez-lui dans votre prière de toutes vos misères, de tous vos besoins, de toutes vos peines, des dégoûts même qui pourroient vous venir pour son service. Vous ne sauriez lui parler trop librement ni avec trop de confiance. Il aime les simples et les petits ; c'est avec eux qu'il s'entretient. Si vous êtes de ce nombre, laissez là votre esprit et toutes vos hautes pensées : ouvrez-lui votre cœur et dites-lui tout. Après lui avoir parlé écou-

tez-le un peu. Mettez vous dans une telle préparation de cœur qu'il puisse vous imprimer les vertus comme il lui plaira : que tout se taise en vous pour l'entendre. Ce silence des créatures au dehors, des passions grossières et des pensées humaines au dedans, est essentiel pour entendre cette voix qui appelle l'ame à mourir à elle-même et à adorer Dieu en esprit et en vérité.

Vous avez, monsieur, de grands secours dans les connoissances que vous avez acquises. Vous avez lu beaucoup de bons livres ; vous connoissez les vrais fondements de la religion et la foiblesse de tout ce qu'on lui oppose. Mais tous ces moyens, qui vous conduisent à Dieu pour les commencements, vous arrêteroient dans la suite si vous teniez trop à vos lumières. Le meilleur et le dernier usage de notre esprit est de nous en défier, d'y renoncer, et de le soumettre à celui de Dieu par une foi simple. Il faut devenir petit enfant. Il y a une petitesse qui est bien au-dessus de toute grandeur. Heureux qui la connoît ! C'est peu de raisonner, de comparer, de démêler, de prévoir, de conclure ; il faut aimer le seul vrai, le seul bon, et demeurer en lui par une volonté stable. L'esprit se promène ; la volonté est ce qui ne doit jamais varier.

Il ne s'agit point, monsieur, de faire beaucoup de choses difficiles : faites les plus petites et les plus communes avec un cœur tourné vers Dieu et comme un homme qui va à l'unique fin de sa création. Vous ferez tout ce que font les autres, excepté le péché. Vous serez bon ami, poli, officieux, complaisant, gai, aux heures et dans les compagnies qui conviennent à un vrai chrétien. Vous serez sobre à table et sobre par-tout ailleurs, sobre à parler, sobre à dépenser, sobre à juger, sobre

à vous mêler, sobre à vous divertir, sobre même à être sage et prévoyant comme le veut (1) saint Paul. C'est cette sobriété universelle dans l'usage des meilleures choses que l'amour de Dieu fait pratiquer avec une simplicité charmante. On n'est ni sauvage, ni épineux, ni scrupuleux; mais on a au dedans de soi un principe d'amour qui élargit le cœur, qui adoucit toutes choses, qui, sans gêner ni troubler, inspire une certaine délicatesse pour ne déplaire jamais à Dieu, et qui arrête quand on est tenté d'aller au-delà des règles.

En cet état on souffre ce que les autres gens souffrent aussi des fatigues, des embarras, des contre-temps, des oppositions d'humeurs, des incommodités corporelles, des difficultés avec soi-même aussi-bien qu'avec les autres, des tentations, et quelquefois des dégoûts et des découragements. Mais si les croix sont communes avec le monde, les motifs de les supporter sont bien différents. On connoît en Jésus-Christ Sauveur le prix et la vertu de la croix. Elle nous purifie, nous détache et nous renouvelle. Nous voyons sans cesse Dieu en tout; mais nous ne le voyons jamais si clairement ni si utilement que dans les souffrances et les humiliations. La croix est la force de Dieu même : plus elle nous détruit, plus elle avance l'être nouveau en Jésus-Christ pour faire un nouvel homme sur les ruines du vieil Adam.

Vivez, monsieur, sans aucun changement extérieur que ceux qui seront nécessaires, ou pour éviter le mal, ou pour vous précautionner contre votre foiblesse, ou pour ne rougir pas de l'évangile. Pour tout le reste, (1) *que votre gauche ne sache pas le bien que votre*

(1) Rom. 12, v. 3. (2) Matth. 6, v. 3.

droite fera. Tâchez d'être gai et tranquille. Si vous pouvez trouver quelque ami sensé et qui craigne Dieu, soulagez-vous un peu le cœur en lui parlant des choses que vous le croirez capable de porter. Mais comptez que Dieu est le bon ami du cœur, et que personne ne console comme lui. Il n'y a personne qui entende tout à demi-mot comme lui, qui entre dans toutes les peines, et qui s'accommode à tous les besoins sans en être importuné. Faites-en un second vous-même. Bientôt ce vous-même supplantera le premier et lui ôtera tout crédit chez vous.

Réglez votre dépense et vos affaires. Soyez honorable et modeste, simple et point attaché. C'est le bon temps pour servir que de servir par devoir, sans ambition et sans vaines espérances : c'est servir sa patrie, son roi, le roi des rois, devant qui les majestés visibles ne sont que des ombres. C'est réparer par un service désintéressé les campagnes faites avec faste et passion pour la fortune. Montrez une conduite unie, modérée, sans affectation de bien non plus que de mal, mais ferme pour la vertu, et si décidée qu'on n'espère plus de vous rentraîner. Vous en serez quitte à meilleur marché, et on vous importunera moins quand on croira que vous êtes de bonne foi attaché à la religion et que vous ne reculerez pas là-dessus. On tourmente plus long-temps ceux qu'on soupçonne d'être faux, ou foibles, ou légers.

Mettez votre confiance, non dans votre force ni dans vos résolutions, ni même dans les plus solides précautions (quoiqu'il faille les prendre avec beaucoup d'exactitude et de vigilance), ni même dans les engagements d'honneur que vous prendrez pour ne pouvoir plus

reculer, mais dans la seule bonté de Dieu qui vous a aimé éternellement avant que vous l'aimassiez, et lors même que vous l'offensiez avec ingratitude.

Il faut vous faire une règle de bonnes lectures selon votre goût et selon votre besoin. Il faut lire simplement, assez courtement; se reposer après avoir lu; méditer ce qu'on vient de lire; le méditer sans grand raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, et laisser faire à Dieu son impression dans votre cœur sur la vérité méditée. Peu d'aliment nourrit beaucoup quand on le digère bien. Il faut mâcher lentement, sucer l'aliment et se l'approprier pour le convertir tout en sa propre substance.

LETTRE CXLVII.

Souffrir avec abandon, et boire le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte.

J'espère, monsieur, que dans cet état de séparation et d'amertume vous trouverez, loin des créatures, la plus puissante consolation. Dieu vous fera goûter ce qu'il est par lui-même quand tout le reste manque. La longueur de cette épreuve servira à vous endurcir contre vous-même et à pousser sans bornes votre abandon. Quand on se livre à Dieu pendant le temps de paix et de calme, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on promet: quoique l'abandon soit sincère il est encore bien superficiel; mais, quand le calice plein d'amertume se présente, alors la nature frémit, on est triste et craintif jusqu'à la mort comme Jésus-Christ

au jardin des oliviers ; on sue sang et eau ; on dit : (1) *Que ce calice soit éloigné de moi !* Heureux qui étouffe cette répugnance et ce soulèvement de la nature, pour ajouter, comme le Fils de Dieu : *Cependant que votre volonté se fasse et non pas la mienne.* En vérité, monsieur, je serois bien fâché que vous perdissiez la moindre goutte du calice que Dieu vous présente. C'est maintenant qu'il faut exercer votre foi et votre amour. O que Dieu vous aime puisqu'il vous frappe sans pitié ! Quelque sacrifice qu'il vous demande n'hésitez jamais. L'état de tristesse qui serre votre cœur, et la vue d'un objet affligeant qui est à toute heure devant vos yeux, me fait craindre pour votre santé. Ménagez-la ; profitez des petits soulagements qui se présenteront ; faites-le avec simplicité.

LETTRE CXLVIII.

Fuir l'activité de l'esprit et la vanité des savants. Comment il faut prendre l'étude pour qu'elle ne dessèche et ne nuise point.

Vous avez l'esprit trop occupé de choses extérieures et plus encore de raisonnements pour pouvoir agir avec une fréquente pensée de Dieu. Je crains toujours beaucoup votre pente excessive à raisonner ; elle est un obstacle à ce recueillement et à ce silence où Dieu se communique. Soyons simples, humbles et sincèrement détachés avec les hommes. Soyons recueillis, calmes et point raisonneurs avec Dieu. Les gens que vous avez

(1) Matth. 26, v. 39.

le plus écoutés autrefois sont infiniment secs, raisonneurs, critiques et opposés à la vraie vie intérieure. Si peut que vous les écoutassiez, vous écouteriez aussi un raisonnement sans fin et une curiosité dangereuse qui vous mettroit insensiblement hors de votre grace pour vous rejeter dans le fond de votre naturel. Les longues habitudes se réveillent bientôt ; et les changements qui se font pour rentrer dans son naturel étant conformes au fond de l'homme, se font beaucoup moins sentir que les autres. Défiez-vous-en, prenez garde aux commencements qui entraînent tout.

Il y a quatre mois que je n'ai eu aucun loisir d'étudier ; mais je suis bien aise de me passer d'étude, et de ne tenir à rien dès que la Providence me secoue. Peut-être que cet hiver je pourrois me remettre dans mon cabinet ; et alors je n'y entrerai que pour y demeurer un pied en l'air, prêt à en sortir au moindre signal. Il faut faire jeûner l'esprit comme le corps. Je n'ai aucune envie ni d'écrire, ni de parler, ni de faire parler de moi, ni de raisonner, ni de persuader personne. Je vis au jour la journée, assez sèchement et avec diverses sujétions extérieures qui m'importunent ; mais je m'amuse dès que je le puis et que j'ai besoin de me délasser. Ceux qui font des almanachs sur moi et qui me craignent sont de grandes dupes. Dieu les bénisse. Je suis si loin d'eux qu'il faudroit que je fusse fou pour vouloir m'incommoder en les incommodant. Je leur dirois volontiers comme Abraham à Lot : (1) *Toute la terre est devant nous.* Si vous allez à l'orient je m'en irai à l'occident.

(1) Gen. 13, v. 9.

Heureux qui est véritablement délivré ! Il n'y a que le Fils de Dieu qui délivre ; mais il ne délivre qu'en rompant tout lien : et comment le rompt-il ? c'est par ce glaive qui sépare l'époux et l'épouse, le père et le fils, le frère et la sœur. Alors le monde n'est plus rien : mais, tandis qu'il est encore quelque chose, la liberté n'est qu'en parole, et on est pris comme un oiseau qu'un filet tient par le pied. Il paroît libre, le fil ne se voit point ; il s'envole, mais il ne peut voler au-delà de la longueur de son filet, et il est captif. Vous entendez la parabole. Ce que je vous souhaite est meilleur que tout ce que vous pourriez craindre de perdre. Soyez fidèle dans ce que vous connoissez, pour mériter de connoître encore davantage. Défiez-vous de votre esprit qui vous a souvent trompé. Le mien m'a tant trompé que je ne dois plus compter sur lui. Soyez simple et ferme dans votre simplicité. (1) *La figure du monde passe :* nous passerons avec elle si nous nous rendons semblables à sa vanité ; mais la vérité de Dieu demeure éternellement, et nous serons permanents comme elle si elle seule nous occupe.

Encore une fois, défiez-vous des savants et des grands raisonneurs. Ils seront toujours un piège pour vous, et vous feront plus de mal que vous ne sauriez leur faire de bien. Ils languissent autour des questions, et ne parviennent jamais à la science de la vérité. Leur curiosité est une avarice spirituelle qui est insatiable. Ils sont comme les conquérants qui ravagent le monde sans le posséder. Salomon parle avec une profonde expérience de la vanité de leurs recherches.

(1) I Cor. 7, v. 31.

Quand on étudie il ne faut étudier que par un vrai besoin de providence, et le faire comme on va au marché pour la provision nécessaire de chaque jour. Alors même il faut étudier en esprit d'oraison. Dieu est tout ensemble la vérité et l'amour. On ne connoît bien la vérité qu'autant qu'on l'aime. Quand on l'aime on la connoît bien. N'aimer point l'amour ce n'est pas le connoître. Qui aime beaucoup, et demeure humble et petit dans son ignorance, est le bien-aimé de la vérité : il sait ce que les savants ignorent et qu'ils ne veulent pas même savoir. Je vous souhaite cette science, réservée (1) *aux simples et aux petits*, pendant qu'elle est *cachée aux sages et aux prudents*.

LETTRE CXLIX.

Résister à la pente pour le raisonnement, et pour vouloir trop épuiser la matière en chaque chose.

Je vois bien plus ce que Dieu fait pour vous que ce que vous faites pour lui. Votre cœur veut en général tenir à lui seul ; mais la pratique n'en est pas tout-à-fait conforme en vous à la spéculation et au goût. Souffrez que je vous représente que vous suivez, sans l'apercevoir, très souvent votre pente naturelle pour le raisonnement et pour la curiosité. C'est une habitude de toute la vie, qui agit insensiblement et sans réflexions, presque à tout moment. Votre état augmente encore cette tentation subtile : la multitude des affaires vous entraîne toujours avec rapidité. J'ai souvent remarqué

(1) Matth. 11, v. 25.

que vous êtes toujours pressé de passer d'une occupation à une autre, et que cependant chacune en particulier vous mène trop loin. C'est que vous suivez trop votre esprit d'anatomie et d'exactitude en chaque chose. Vous n'êtes point lent, mais vous êtes long. Vous employez beaucoup de temps à chaque chose, non par la lenteur de vos opérations, car au contraire elles sont précipitées, mais par la multitude excessive des choses que vous y faites entrer. Vous voulez dire sur chaque chose tout ce qui a quelque rapport. Vous craignez toujours de ne pas dire assez. Voilà ce qui rend chaque occupation trop longue, et qui vous contraint de passer sans cesse à la hâte, et même avec retardement, d'une affaire à une autre. Si vous coupiez court, chaque affaire seroit placée au large, et trouveroit sans peine son rang sans être reculée : mais il faut, pour couper court, s'étudier a retrancher tout ce qui n'est pas essentiel, et éviter une exactitude éblouissante qui nuit au nécessaire par le superflu.

Pour être sobre en paroles il faut l'être en pensées. Il ne faut point suivre son empressement naturel pour vouloir persuader autrui. Vous n'irez à la source du mal qu'en faisant taire souvent votre esprit par le silence intérieur. Ce silence d'oraison simple calmeroit ce raisonnement si actif. Bientôt l'esprit de Dieu vous videroit de vos spéculations et de vos arrangements. Vous verriez dans l'occasion chaque affaire d'une vue nette et simple. Vous parleriez comme vous auriez pensé. Vous diriez en deux mots ce que vous auriez à dire, sans prendre tant de mesures pour persuader. Vous seriez moins chargé, moins agité, moins dissipé, plus libre, plus commode, plus régulier sans chercher

à l'être, plus décidé pour vous et pour le prochain. D'ailleurs ce silence, qui rendroit la manière d'expédier les occupations extérieures plus courte, vous accoutumeroit à faire les affaires mêmes en esprit d'oraison. Tout vous seroit facilité : sans cela vous serez de plus en plus pressé, fatigué, épuisé ; et les affaires qui surmontent l'ame dans ses besoins intérieurs surmonteront aussi la santé du corps.

Au nom de Dieu, coupez court depuis le matin jusqu'au soir ; mais faites avec vous-même comme avec les autres. Faites-vous taire intérieurement : remettez-vous en vraie et fréquente oraison, mais sans effort, plutôt par laisser tomber toute pensée que par combattre celles qui viennent et par chercher celles qui ne viennent pas. Ce calme et ce loisir feront toutes vos affaires, que le travail forcé et l'entraînement ne font jamais. Ecoutez un peu moins vos pensées, pour vous mettre en état d'écouter Dieu plus souvent.

J'ose vous promettre que, si vous êtes fidèle là-dessus à la lumière intérieure dans chaque occasion, vous serez bientôt soulagé pour tous vos devoirs, plus propre à contenter le prochain, et en même temps beaucoup plus dans la voie de votre vocation.

Ce n'est pas le tout que d'aimer les bons livres, il faut être un bon livre vivant. Il faut que votre intérieur soit la réalité de ce que les livres enseignent. Les saints ont eu plus d'embarras et de croix que vous : c'est au milieu de tous ces embarras qu'ils ont conservé et augmenté leur paix, leur simplicité, leur vie de pure foi et d'oraison presque continuelle. N'ayez point, je vous en conjure, de scrupule déplacé : craignez votre propre esprit qui altère votre voie ; mais ne craignez point

votre voie qui est simple et droite par elle-même. Je crois sans peine que la multitude des affaires vous dissipe et vous dessèche. Le vrai remède à ce mal est d'accourcir chaque affaire, et de ne vous laisser point entraîner par un détail d'occupations où votre esprit agit trop selon sa pente d'exactitude ; parcequ'insensiblement, faute de nourriture, votre grace pour l'intérieur pourroit tarir : (1) *Renovamini spiritu mentis vestræ.* Faites comme les gens sages qui aperçoivent que leur dépense va trop loin ; ils retranchent courageusement sur tous les articles de peur de se ruiner.

Réservez-vous des temps de nourriture intérieure qui soient des sources de graces pour les autres temps, et, dans les temps mêmes d'affaires extérieures, agissez en paix avec cet esprit de brièveté qui vous fera mourir à vous-même. De plus, il faudroit encore nourrir l'esprit de simplicité qui vous fait aimer et goûter de bons livres. Il faudroit donc en lire, à moins que l'oraison ne prît la place ; et même vous pourriez sans peine accorder ces deux choses ; car vous commenceriez la lecture toutes les fois que vous ne seriez point attiré à l'oraison, et vous feriez céder la lecture à l'oraison toutes les fois que l'oraison vous donneroit quelque attrait pour elle.

Enfin il faudroit un peu d'entretien avec quelqu'un qui eût un vrai fonds de grace pour l'intérieur. Il ne seroit pas nécessaire que ce fût une personne consommée, ni qui eût une supériorité de conduite sur vous. Il suffiroit de vous entretenir dans la dernière simplicité avec quelque personne bien éloignée de tout rai-

(1) Ephes. 4, v. 23.

sonnement et de toute curiosité. Vous lui ouvririez votre cœur pour vous exercer à la simplicité et pour vous élargir. Cette personne vous consoleroit, vous nourriroit, vous développeroit à vos propres yeux, et vous diroit vos vérités. Par de tels entretiens on devient moins haut, moins sec, moins rétréci, plus maniable dans la main de Dieu, plus accoutumé à être repris. Une vérité qu'on nous dit nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-mêmes. On est moins humilié du fonds des vérités que flatté de savoir se les dire. Ce qui vient d'autrui blesse toujours un peu et porte un coup de mort. J'avoue qu'il faut bien prendre garde au choix de la personne avec qui on aura cette communication. La plupart vous gêneroient, vous dessècheroient, et boucheroient votre cœur à la véritable grace de votre état. Je ne vois que M..... qui vous convient. Il a ses défauts, il n'est point parfait; mais personne ne l'est. Attendez-vous que Dieu vous envoie un ange? Ne vous rebutez point de ses défauts: les apôtres en avoient. Saint Paul ne vouloit pas qu'on méprisât son extérieur (1) (*Præsentia corporis infirma*), quoique cet extérieur n'eût point de proportion avec la gravité de ses lettres. Il faut toujours quelque contre-poids pour rabaisser la personne, et quelque voile pour exercer la foi des spectateurs.

(1) II Cor. 10, v. 10.

LETTRE CL.

Sur le même sujet ;

Et contre la vie subtile et spécieuse, qui se nourrit du raisonnement et se possède par méthode philosophique.

Je prie Notre Seigneur qu'il soit seul toutes choses en vous. Plus une vie est profonde, délicate, subtile et spécieuse, plus on a de peine à l'éteindre. Elle échappe par sa subtilité ; elle se fait épargner par ses beaux prétextes ; elle est d'autant plus dangereuse qu'elle le paroît moins. Telle est la vie secrète d'un esprit curieux tourné au raisonnement, qui se possède par méthode philosophique, et qui veut posséder de même tout ce qui l'environne. Il faut, au contraire, que nous soyons possédés par un esprit entièrement supérieur au nôtre : il faut que notre philosophie laisse la place à la simplicité évangélique. (1) *Bienheureux les pauvres d'esprit !* D'où je conclus : Malheur au riche d'esprit, à ces savants qui entassent tant de connoissances, à ces philosophes sages en eux-mêmes, aux esprits qui veulent tout pénétrer et jouir de leurs lumières comme un avare de ses trésors ! Ce sont les mauvais riches de l'esprit qui font tous les jours des festins somptueux pendant que le pauvre Lazare souffre en paix la faim. (2) *Je vous rends graces, ô Père, de ce que vous avez caché vos mystères aux sages et aux prudents pour les révéler aux petits.*

L'esprit n'a pas moins besoin de jeûner que le corps :

(1) Matth. 5, v. 3. (2) Ibid. 11, v. 25.

il a aussi ses intempérances. Le jeûne, qui sembleroit devoir épuiser, fortifie quand il soulage un estomac surchargé. Tout de même, un esprit surchargé d'aliments a besoin de jeûne : il en est plus fort et en digère mieux. Le jeûne du silence, du recueillement et de l'oraison nourrit l'ame : trop d'action au dehors la dissipe : *Sapere ad sobrietatem*, profonde vérité. Jésus-Christ, qui devoit être si peu de temps visible sur la terre pour instruire les hommes, ne laissoit pas d'interrompre le travail de ses apôtres pour les rappeler au saint repos.

Travaillez donc à vos affaires, mais sans vous laisser aller à une multitude de vues qui causent toujours la lenteur et l'indécision. Coupez court, et faites hardiment des fautes dans le détail plutôt que de faire en général celle de vouloir faire trop bien et de ne point finir. Ne vous livrez point au torrent des affaires, et réservez-vous des temps pour être libre avec Dieu.

Pour les lectures curieuses vous ne sauriez trop les retrancher. Tout excès des plus solides aliments ne peut causer qu'une indigestion. La curiosité est un défaut de sobriété qui produit l'enflure de cœur. On est plein sans le savoir, et plein de rien ; car la plupart des connoissances acquises ne nous donnent aucune nourriture effective pour la vie intérieure, qui est l'amour de Dieu.

LETTRE CLI.

Sur le même sujet;

Et contre l'entraînement d'un esprit philosophique qui veut se faire des appuis de ses recherches.

Qui voudroit à tout moment s'assurer qu'il agit par raison et non par passion ou par humeur perdroit le temps d'agir, passeroit sa vie à anatomiser son cœur, et ne viendroit jamais à bout de ce qu'il chercheroit : car il ne pourroit jamais s'assurer que l'humeur ou la passion, déguisées sous des prétextes spécieux, ne lui fissent point faire ce qu'il paroîtroit faire par pure raison. Voilà l'obscurité où Dieu nous tient sans cesse, même pour l'ordre naturel. A combien plus forte raison faut-il renoncer à l'évidence et à la certitude, quand il s'agit des opérations les plus délicates de la grace, dans la profonde nuit de la foi et dans l'ordre surnaturel! Cette recherche inquiète et opiniâtre d'une certitude impossible est un mouvement bien manifeste de la nature et que la grace ne donne point. Vous ne sauriez trop vous en défier. Cette recherche subtile revient par cent détours au même but. Ce goût de sûreté géométrique est enraciné en vous par toutes les inclinations de votre esprit, par toutes les longues et agréables études de votre vie, par une habitude changée en nature, par les raisons plausibles de craindre, de veiller, de se précautionner contre l'illusion. Mais la vigilance évangélique ne doit point aller jusqu'à troubler la paix du cœur, ni à vouloir l'évidence dans les opérations obscures de la grace où Dieu veut se tenir caché comme sous un voile.

A vous parler franchement et sans réserve, vous savez bien que vous avez à craindre votre excès de raisonnement, même dans toutes les affaires communes de la vie. Vous devez le craindre encore bien davantage quand il s'agit des opérations qui sont au-dessus de la raison, et que Dieu tient secrètes. Ce qui est très certain, c'est que plus vous serez fidèle pour mourir à vos goûts d'esprit, à vos curiosités et à vos recherches philosophiques, à votre sagesse intempérante, à vos arrangements étudiés, à vos méthodes de persuasion pour le prochain, plus vous mourrez à vos vrais défauts naturels, et par conséquent vous augmenterez en vous la vie de la grace.

Écoûtez beaucoup Dieu, et ne vous écoutez point vous-même volontairement sur vos goûts d'esprit. Vos lettres m'ont fait un sensible plaisir, car elles marquent une lumière sur vous-même et contre vous-même, que la grace seule peut donner quand Dieu agit fortement dans une ame et qu'il la trouve souple pour se laisser déprendre de tout ce qui l'arrêtoit dans sa voie. Je prie notre Seigneur que vous ne regardiez jamais derrière vous, et que sa volonté soit la vôtre en tout (1) *Et erit omnia in omnibus.*

(1) I Cor. 15, v. 28.

LETTRE CLII.

Importance de renoncer à la curiosité de l'esprit et au goût du raisonnement, qui éteignent l'esprit d'oraison et de grace. Peinture de la dévotion des raisonneurs sans oraison.

Je suis ravi que vous trouviez dans la personne dont vous me parlez ce que vous avez besoin de chercher. Dieu met ce qu'il lui plaît où il lui plaît. Naaman ne pouvoit être guéri dans les fleuves de Syrie. Il falloit qu'il fût assujetti à celui de la Palestine. Qu'importe par où viennent la lumière et le soutien? Il n'est question que de la source, le canal ne fait rien. Ce qui exerce le plus notre foi, qui démontre le plus de sagesse humaine, qui nous simplifie, qui nous rapetisse, qui nous désabuse le plus de notre propre esprit, a quelque chose de plus propre aux desseins de Dieu. Recevez donc ce qu'il vous donne, et recevez-le avec dépendance de (1) *l'esprit qui souffle où il veut. On ne sait ni d'où il vient ni où il va.* Mais il ne s'agit pas de vouloir savoir ce que Dieu cache : il suffit d'être fidèlement attentif à ce qu'il montre.

Si vous pouvez vous sevrer de toute curiosité et de tout raisonnement superflu, vous gagnerez beaucoup de temps pour l'oraison et pour vos affaires. L'esprit d'oraison vous rendra simple, concis, décisif, sobre en pensées et en paroles, tranquille dans les embarras. Le propre esprit est actif, verbeux, vacillant, empressé, multipliant les vues, voulant toujours atteindre

(1) Jean, 3, v. 8.

à tout et faire l'impossible, perdant le but pour viser aux moyens, espérant de persuader, de plaire, de concilier tout. L'esprit de grace ne cherche en paix que la fidélité, sans craindre aucun inconvénient que la fidélité ne pourra éviter. Voila la paix que le monde ne peut ni donner ni ôter, et qui surpasse tout sens humain. Comment le monde la donneroit-il? Il ne peut la connoître, il ne peut la croire dans ceux qui en jouissent.

Le raisonnement est une grande dissipation. Les raisonneurs, les savants sans oraison, éteignent l'esprit intérieur comme le vent éteint la bougie. Après avoir été avec eux on se sent le cœur desséché et l'esprit hors de son centre. Craignez ce genre d'hommes. Ils sont contagieux pour vous.

Il y en a qui paroissent recueillis et qui ne le sont guère. On confond aisément une certaine ferveur d'imagination avec le recueillement. Ces sortes d'hommes sont échauffés pour certains biens extérieurs dont ils se passionnent. Ce zèle les dissipe; car ils sont continuellement occupés de divers objets sur lesquels ils raisonnent, subtilisent et s'épuisent; mais ils n'ont point la paix intérieure et ce silence où l'on écoute Dieu; ainsi ils sont plus contagieux que les autres, parceque leur dissipation est plus déguisée. Approfondissez-les, vous trouverez des hommes inquiets, critiques, ardents, toujours occupés du dehors, âpres et roides dans tous leurs désirs, délicats par des réflexions excessives, pleins de leurs pensées, impatients dans les moindres contradictions, en un mot, des *ardélions* spirituels, incommodés de tout, et presque toujours incommodes.

LETTRE CLIII.

Consolation sur la mort d'une jeune personne.

J'ai reçu votre lettre sur la perte que vous avez faite, et je crois que vous aurez reçu aussi celle que je vous écrivis sur le même sujet. Je ressens et cette perte et la douleur dont vous me paroissez pénétré; mais je ne saurois être en peine de votre cœur, ne doutant point qu'il ne soit dans la vraie paix, qui est toujours inséparable de l'amour de toutes les volontés de Dieu. Je vous plains seulement de cette plaie secrète dont le cœur demeure comme flétri. Mais la souffrance est la vie secrète des ames d'ici-bas : car ce n'est que par un sentiment de mort que se forme en nous le principe d'une nouvelle vie. Tout ce qui semble faire pourrir dans la terre le grain, le fait germer et croître pour la moisson.

Au reste, il ne faut point se laisser aller à des pensées trop affligeantes. Les fragilités d'un âge si tendre et d'une vie si dissipée n'ont pas un aussi grand venin que certains vices de l'esprit, que l'on raffine et que l'on déguise en vertus en un âge plus avancé. Dieu voit la boue dont il nous a pêtris, et a pitié de ses pauvres enfants. D'ailleurs, quoique le torrent des passions et des exemples entraîne un peu un jeune homme, nous pouvons néanmoins en dire ce que l'église dit dans les prières des agonisants : *il a néanmoins, ô mon Dieu, cru et espéré en vous.* Un fonds de foi et des principes de religion, qui dorment au bruit des passions excitées, se réveillent tout à coup dans le moment d'un extrême danger. Cette extrémité dissipe soudainement toutes les

illusions de la vie, tire une espèce de rideau, ouvre les yeux à l'éternité, et rappelle toutes vérités obscurcies. Si peu que Dieu agisse dans ce moment, le premier mouvement d'un cœur accoutumé autrefois à lui est de recourir à sa miséricorde. Il n'a besoin ni de temps ni de discours pour se faire entendre et sentir. Il ne dit à Magdeleine que ce mot, (1) *Marie;* et elle ne lui répondit que cet autre mot, *Maître;* c'étoit tout dire. Il appelle sa créature par son nom, et elle est déjà revenue à lui. Ce mot ineffable est tout-puissant : il fait un cœur nouveau et un nouvel esprit au fond des entrailles. Les hommes foibles, et qui ne voient que les dehors, veulent des préparations, des actes arrangés, des résolutions exprimées. Dieu n'a besoin que d'un instant, où il fait tout, et voit ce qu'il fait.

Il y auroit une présomption horrible à attendre ces miracles de grace; mais celui qui défend de les attendre se plaît quelquefois à les faire. Vous trouverez dans la cinquième et dans la cinquantième des Homélies de saint Augustin, et en d'autres endroits, que la vie elle-même est une grace, puisque Dieu ne la prolonge que pour nous inviter jusqu'au dernier moment à nous convertir. N'en doutons donc point. Celui qui veut sincèrement sauver les pécheurs ne les attend que pour les sauver; et en vain les attendroit-il s'il leur refusoit dans la dernière heure du combat décisif le secours nécessaire pour rendre leur salut possible. (2) *Consolamini in verbis istis.*

(1) Jean, 20, v. 16. (2) I Thessal. 4, v. 17.

LETTRE CLIV.

Nécessité du recueillement et de réprimer l'activité et le travail curieux de l'esprit.

Ce que je souhaite le plus pour vous est le recueillement et la cessation un peu fréquente de tout ce qui dissipe. L'action de l'esprit, quand elle est continuelle et sans ordre absolu de Dieu, dessèche et épuise l'intérieur. Vous savez que Jésus-Christ écartoit ses disciples de la foule des peuples, et qu'il suspendoit les fonctions les plus pressées. Il laissoit même alors languir la multitude qui venoit de loin et qui attendoit son secours : quoiqu'il en eût pitié, il se déroboit à elle et disoit à ses apôtres :(2) *Requiescite pusillùm.* Trouvez bon que je vous en dise autant de sa part. Il ne suffit pas d'agir et de donner; il faut recevoir, se nourrir et se prêter en paix à toute l'impression divine. Vous êtes trop accoutumé à laisser votre esprit s'appliquer. Il vous reste même une habitude de curiosité insensible. C'est un approfondissement, un arrangement, une suite d'opérations, soit pour remonter aux principes, soit pour tirer les conséquences.

J'aimerois mieux vous voir amuser à quelque bagatelle qui occuperoit superficiellement l'imagination et les sens, et qui laisseroit votre fond vide pour y entretenir une secrète présence de Dieu. Un simple amusement ne tient point de place dans le fond; mais le travail sérieux, quoiqu'il paroisse plus solide, est plus vain et plus dangereux quand il revient trop souvent, parcequ'il nourrit la sagesse humaine, dissipe le fond, et accoutume

(1) Marc, 6, v. 31.

une ame à ne pouvoir être en paix. Il lui faut toujours des ébranlements et de l'occupation par rapport à elle-même. Les esprits appliqués auroient autant de peine à se passer d'application, que les gens inappliqués auroient de peine à mener une vie appliquée.

Faites donc jeûner votre esprit avide; faites-le taire; ramenez-le au repos. *Requiescite pusillùm.* Les affaires n'en iront que mieux; vous y prendrez moins de peine, et Dieu y travaillera davantage. Si vous voulez toujours tout faire, vous ne lui laisserez la liberté de rien faire à sa mode. O qu'il est dangereux d'être un *ardélion* de la vie intérieure! Au nom de Dieu, (1) *vacate, et videte quoniam ego sum dominus* : c'est là le vrai sabbat du Seigneur. Cette cessation de l'ame est le grand sacrifice.

LETTRE CLV.

La volonté de Dieu doit être notre tout.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit, qui se trouve au milieu de toutes les croix et de toutes les tentations de la vie. C'est la différence essentielle entre la Babylone et la cité de Dieu. Un habitant de Babylone, quelque prospérité mondaine qui l'enivre, a un je ne sais quoi qui dit au fond du cœur : ce n'est pas assez; je n'ai pas tout ce que je voudrois, et j'ai encore ce que je ne voudrois pas. Au contraire l'habitant de la cité sainte porte au fond de son cœur un *fiat* et un *amen* continuel. Il veut toutes ses peines, et il ne veut aucune des consolations dont Dieu le prive. Demandez-lui ce

(1) Ps. 45, v. 10.

qu'il veut, il vous répondra que c'est précisément ce qu'il a. La volonté de Dieu dans le moment présent est le pain quotidien qui est au-dessus de toute substance. Il veut tout ce que Dieu veut en lui et pour lui. Cette volonté fait le rassasiement de son cœur, c'est la manne de tous les goûts. (1) *Glorificaveris eum*, dit Isaïe, *dum non facis vias tuas, et non invenitur voluntas tua ut loquaris sermonem.* Aussi est-il dit de la nouvelle Jérusalem: (2) *Vocaberis voluntas mea in ea.* Elle n'aura plus d'autre nom; on n'en pourra plus avoir d'autre idée; elle ne sera plus rien d'elle-même. Comme saint Jean n'étoit qu'une voix annonçant Jésus-Christ, Jérusalem n'est plus que la seule *volonté de Dieu en elle.* Ce n'est plus elle qui vit et qui veut; c'est l'époux vivant et voulant dans l'épouse. Quelle est donc sa volonté sur vous? c'est que vous n'en ayez plus aucune; que vous ne trouviez plus en vous de quoi vouloir; que vous laissiez Dieu vouloir en vous tout ce qui est selon son esprit (3). *Qui autem scrutatur corda, scit quid desideret Spiritus : quia secundùm Deum postulat pro sanctis.* Soyez donc l'homme de la volonté de Dieu, (4) *virum voluntatis meæ.* Ne la gênez en vous par aucune borne de volonté et de pensée propre, par aucun arrangement à votre mode.

La plupart des gens de bien, sous de beaux prétextes, font ce que saint Augustin reprochoit aux demi-pélagiens, qui étoit de vouloir que les mérites naturels précédassent, et que la grace suivît la nature; *gratia pedissequa.* On veut que Dieu veuille ce que nous vou-

(1) Is. 58, v. 13.
(2) Ibid. 62, v. 4.
(3) Rom. 8, v. 27.
(4) Is. 46, v. 11.

lons, afin que nous voulions notre propre volonté dans la sienne. Il faut que la volonté de Dieu démontre la nôtre, et qu'il soit lui seul toutes choses en nous.

LETTRE CLVI.

Consolation sur la mort d'un fils.

Votre douleur m'est toujours présente. Je ne perds point de vue la grande perte que vous avez faite ; mais Dieu prend ce qui est à lui et non pas à nous. Qui est-ce qui lui dira : pourquoi le faites-vous? Vous êtes bien éloigné de le lui dire. Vous savez qu'il n'a point de compte à nous rendre. Son bon plaisir est la suprême raison. Ce qui est un caprice insupportable dans toute créature, qui est de dire, *Sit pro ratione voluntas* (je mets ma volonté en la place de la raison), cela même est en Dieu la parfaite justice.

D'ailleurs, nous entrevoyons toujours, dans les coups les plus rigoureux de sa main paternelle, un dessein secret de miséricorde. Il enlève dans les bons moments certains hommes fragiles que l'enchantement du siècle auroit peut-être fait retomber : (1) *Raptus est.... properavit educere illum de medio iniquitatum.* Il s'est hâté pour prévenir une chute funeste. O que nous verrons de merveilles dans l'autre vie, qui nous échappent en celle-ci! Alors nous chanterons le cantique de joie et de reconnoissance éternelle pour les évènements qui nous font pleurer ici-bas. Hélas! nous ne voyons dans les ténèbres présentes ni le vrai bien ni le vrai

(1) Sap. 4, v. 11 et 14.

mal. Si Dieu faisoit ce qui nous flatte il perdroit tout. Il sauve tout en brisant nos liens et en nous faisant crier les hauts cris. Le même coup qui sauve ce que nous aimons, en l'ôtant du milieu de l'iniquité, nous détache et nous prépare, par la mort d'autrui, à la nôtre. Que pouvons-nous vouloir pour nous et pour les nôtres de ce monde vain et contagieux? S'il est vrai que la foi et l'amour fassent toute la vie de notre cœur, devons-nous pleurer parceque Dieu nous aime mieux que nous ne savons nous aimer nous-mêmes? Nous plaindrons-nous de ce qu'il tire de la tentation et du péché ceux qui nous sont chers? Nous fait-il du mal en abrégeant les jours de misères, de combat, de séduction et de scandale? Que voudrions-nous? Un plus long danger, des tentations plus violentes où les élus mêmes, s'il étoit possible, succomberoient? Nous voudrions tout ce qui flatte l'amour-propre, pour nous oublier dans le lieu d'exil. Dieu nous arrache le poison; et nous pleurons comme un enfant à qui sa mère ôte un joli couteau dont il se perceroit le sein.

Monsieur votre fils réussissoit au milieu du monde empesté : c'est ce succès qui afflige, et c'est ce succès qui a fait trancher le fil de ses jours par un conseil de miséricorde pour lui et pour les siens. Il faut adorer Dieu et se taire. Il n'y a que l'oraison qui console; il il n'y a que l'oraison où l'on soit véritablement avec Dieu. Dès qu'on est avec Dieu par l'union du cœur dans la vue simple de la foi, on est en oraison; et toute occupation des choses même les plus saintes, qui ne nous met point avec Dieu dans cette présence et dans cette société d'amour, est plutôt une étude qu'une oraison. Or il n'y a que le vrai consolateur dont la so-

ciété puisse nous consoler. Demeurons donc en silence avec lui ; il nous consolera : nous retrouverons tout en lui seul. Heureux qui ne veut point d'autre consolation ! Celle-ci est pure et inépuisable.

LETTRE CLVII.

L'exactitude et la liberté doivent s'allier ensemble et n'être point l'une sans l'autre.

Il me paroît nécessaire que vous joigniez ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidèle, et la liberté vous rendra courageuse. Si vous vouliez être exacte sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et dans le scrupule ; et si vous vouliez être libre sans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence et au relâchement. L'exactitude seule nous rétrécit l'esprit et le cœur, et la liberté seule les étend trop. Ceux qui n'ont nulle expérience des voies de Dieu ne croient pas qu'on puisse accorder ensemble ces deux vertus. Ils comprennent par *être exact*, vivre toujours dans la gêne, dans l'angoisse, dans une timidité inquiète et scrupuleuse qui fait perdre à l'ame tout son repos, qui lui fait trouver des péchés par-tout, et qui la met si fort à l'étroit qu'elle se dispute à elle-même jusqu'aux moindres choses, et qu'elle n'ose respirer. Ils appellent *être libre*, avoir une conscience large, n'y prendre pas garde de si près, se contenter d'éviter les fautes considérables, et ne compter pour fautes considérables que les grands crimes ; se permettre hors de là tout ce qui flatte subtilement l'amour-propre, et, quelque licence qu'on se donne du

côté des passions, se calmer et se consoler aisément, par la seule pensée qu'on n'y croyoit pas un grand mal. Ce n'étoit pas ainsi que saint Paul concevoit les choses, quand il disoit à ceux à qui il avoit donné la vie de la grace, et dont il tâchoit de faire des chrétiens parfaits, (1) Soyez libres, mais de la liberté que Jésus-Christ vous a acquise; soyez libres, puisque le Sauveur vous a appelés à la liberté : mais que cette liberté ne vous soit pas une occasion ni un prétexte de faire le mal.

Il me paroît donc que la véritable exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, et à suivre la lumière qui nous montre notre devoir et la grace qui nous y pousse, ayant pour principe de conduite de contenter Dieu en tout, et de faire toujours ce qui lui est non seulement agréable, mais, s'il se peut, le plus agréable, sans s'amuser à chicaner sur la différence des grands péchés et des péchés légers, des imperfections et des infidélités. Car, quoiqu'il soit vrai que tout cela est distingué, il ne le doit pourtant plus être pour une ame qui s'est déterminée à ne rien refuser à Dieu de tout ce qu'elle peut lui donner. Et c'est en ce sens que l'apôtre dit que (2) *la loi n'est point établie pour le juste.* Loi gênante, loi dure, loi menaçante; loi, si on l'ose dire, tyrannique et captivante : mais il a une loi supérieure qui l'élève au-dessus de tout cela, et qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfants; c'est de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Père céleste, selon cette excellente parole de saint Augustin, *Aimez, et faites après cela tout ce que vous voudrez.*

(1) Gal. 5, v. 13. (2) Tim. 1, v. 9.

Car si à cette volonté sincère de faire toujours ce qui nous paroît le meilleur aux yeux de Dieu, vous ajoutez de le faire avec joie, de ne se point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent et cent fois a le mieux faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera, de se supporter soi-même dans ses foiblesses involontaires comme Dieu nous y supporte, d'attendre en patience les moments qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance, de songer cependant à marcher avec simplicité et selon nos forces dans la voie qui nous est ouverte, de ne point perdre le temps à regarder derrière soi, de nous étendre et de nous porter toujours, comme dit (1) l'apôtre, à *ce qui est devant nous*; de ne point faire sur nos chutes une multitude inutile de retours qui nous arrêtent, qui nous embarrassent l'esprit et qui nous abattent le cœur; de nous en humilier et d'en gémir à la première vue qui nous en vient, mais de les laisser là aussitôt après pour continuer notre route, de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale et judaïque, de ne pas regarder Dieu comme un espion qui nous observe pour nous surprendre, et comme un ennemi qui nous tend des pièges, mais comme un père qui nous aime et nous veut sauver; pleins de confiance en sa bonté, attentifs à invoquer sa miséricorde, et parfaitement détrompés de tout vain appui sur les créatures et sur nous-mêmes, voilà le chemin et le séjour de la véritable liberté.

Je vous conseille autant que je puis d'y aspirer. L'exactitude et la liberté doivent marcher d'un pas

(1) Phil. 3, v. 13.

égal ; et en vous s'il y en a une des deux qui demeure derrière l'autre, c'est, à ce qu'il me paroît, la liberté, quoique j'avoue que l'exactitude ne soit pas encore au point que je la désire : mais enfin je crois que vous avez plus besoin de pencher du côté de la confiance en Dieu et d'une grande étendue de cœur. C'est pour cela que je ne balance point à vous dire que vous devez vous livrer tout entier à la grace que Dieu vous fait quelquefois de vous appliquer assez intimement à lui. Ne craignez point alors de vous perdre de vue, de le regarder uniquement et d'aussi près qu'il voudra bien vous le permettre, et de vous plonger toute entière dans l'océan de son amour, trop heureuse si vous pouviez le faire si bien que vous ne vous retrouvassiez jamais. Il est bon néanmoins, lorsque Dieu vous donnera cette disposition, de finir toujours, quand la pensée vous en viendra, par un acte d'humilité et de crainte respectueuse et filiale qui préparera votre ame à de nouveaux dons. C'est le conseil que donne sainte Thérèse, et que je crois pouvoir vous donner.

LETTRE CLVIII.

Manière de bien porter sa croix.

Portez en paix vos croix intérieures. Les extérieures sans celles de l'intérieur ne seroient point des croix, elles ne seroient que des victoires continuelles avec une flatteuse expérience de notre force invincible. De telles croix empoisonneroient le cœur et charmeroient notre amour-propre. Pour bien souffrir il faut souffrir foiblement et sentant sa foiblesse ; il faut se voir sans

ressource au dedans de soi ; il faut être sur la croix avec Jésus-Christ et dire comme lui, *Mon Dieu, mon Dieu, combien m'avez-vous abandonné !* O que la paix de la volonté, dans ce désespoir de l'amour-propre, est précieuse aux yeux de celui qui la fait en nous sans nous la montrer ! Nourrissez-vous de cette parole de saint Augustin, qui est d'autant plus vivifiante qu'elle porte au cœur une mort totale de l'amour-propre : « Qu'il ne soit laissé en moi rien de moi-même, ni de « quoi jeter encore un regard sur moi » : *Nihil in me relinquatur mihi, nec quo respiciam ad me ipsum.* N'écoutez point votre imagination ni les réflexions d'une sagesse humaine : laissez tomber tout, et soyez dans les mains du bien-aimé. C'est sa volonté et sa gloire qui doivent nous occuper.

LETTRE CLIX.

Être rien ; demeurer livré à la destruction ; souffrir, et se laisser consumer par une mort entière.

Soyez un vrai rien en tout et par-tout ; mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne résiste jamais, et il n'a point un *moi* dont il s'occupe. Soyez donc rien ; et rien au-delà ; et vous serez tout sans songer à l'être. Souffrez en paix, abandonnez-vous ; allez, comme Abraham, sans savoir où. Recevez des hommes le soulagement que Dieu vous donnera par eux. Ce n'est pas d'eux, mais de lui par eux, qu'il faut le recevoir. Ne mêlez rien à l'abandon, non plus qu'au rien. Un tel vin doit être bu tout pur et sans

mélange ; une goutte d'eau lui ôte sa vertu. On perd infiniment à vouloir retenir la moindre ressource propre. Nulle réserve, je vous conjure.

Il faut aimer la main de Dieu qui nous frappe et qui nous détruit. La créature n'a été faite que pour être détruite au bon plaisir de celui qui ne l'a faite que pour lui. O heureux usage de notre substance ! Notre rien glorifie l'Être éternel et le tout Dieu. Périsse donc ce que l'amour-propre voudroit tant conserver ! Soyons l'holocauste que le feu de l'amour réduit en cendres. Le trouble ne vient jamais que d'amour-propre ; l'amour divin n'est que paix et abandon. Il n'y a qu'à souffrir, qu'à laisser tomber, qu'à perdre, qu'à ne retenir rien, qu'à n'arrêter jamais un seul moment la main crucifiante. Cette non-résistance est horrible à la nature ; mais Dieu la donne ; le bien-aimé l'adoucit, il mesure toute tentation.

§. Mon Dieu, qu'il est beau de faire son purgatoire en ce monde ! La nature voudroit ne le faire ni en cette vie ni en l'autre : mais Dieu le prépare en ce monde, et c'est nous qui par nos chicanes en faisons deux au lieu d'un. Nous rendons celui-ci tellement inutile par nos résistances, que tout est encore à recommencer après la mort. Il faudroit être dès cette vie comme les ames du purgatoire, paisibles et souples dans la main de Dieu pour s'y abandonner et pour se laisser détruire par le feu vengeur de l'amour. Heureux qui souffre ainsi !

§. Je vous aime et vous respecte de plus en plus sous la main qui vous brise pour vous purifier. O que cet état est précieux ! Plus vous vous y trouverez vide et privé de tout, plus vous m'y paroîtrez pleine de

Dieu et l'objet de ses complaisances. Quand on est attaché sur la croix avec Jésus-Christ, on dit comme lui : *O Dieu, ô mon Dieu, combien vous m'avez délaissé !* Mais ce délaissement sensible, qui est une espèce de désespoir dans la nature grossière, est la plus pure union de l'esprit et la perfection de l'amour.

§. Qu'importe que Dieu nous dénue de goûts et de soutiens sensibles ou aperçus, pourvu qu'il ne nous laisse pas tomber. Le prophète Habacuc n'étoit-il pas bien soutenu quand (1) l'ange le transportoit avec tant d'impétuosité de la Judée à Babylone, en le tenant par un de ses cheveux? Il alloit sans savoir où et sans savoir par quel soutien ; il alloit nourrir Daniel au milieu des lions ; il étoit enlevé par l'esprit invisible et par la vertu de la foi. Heureux qui va ainsi par une route inconnue à la sagesse humaine, et sans toucher du pied à terre !

§. Vous n'avez qu'à souffrir et à vous laisser consumer peu à peu dans le creuset de l'amour. Qu'y a-t-il à faire? Rien qu'à ne jamais repousser la main invisible qui détruit et qui refond tout. Plus on avance, plus il faut se délaisser à l'entière destruction. Il faut qu'un cœur vivant soit réduit en cendres. Il faut mourir et ne point voir sa mort ; car une mort qu'on apercevroit seroit la plus dangereuse de toutes les vies. (2) *Vous êtes morts*, dit l'apôtre, *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.* Il faut que la mort soit cachée pour cacher la vie nouvelle que cette mort opère. On ne vit plus que de mort, comme parle saint Augustin.

(1) Dan. 14, v. 35. (2) Col. 3, v. 3.

Mais qu'il faut être simple et sans retour pour laisser achever cette destruction du vieil homme ! Je prie Dieu qu'il fasse de vous un holocauste que le feu de l'autel consume sans réserve.

LETTRE CLX.

Vivre en pur abandon et simple délaissement au bon plaisir de Dieu.

La peine que je ressens sur le malheur public ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous savez qu'il faut porter la croix et la porter en pleines ténèbres. Le parfait amour ne cherche ni à voir ni à sentir. Il est content de souffrir sans savoir s'il souffre bien, et d'aimer sans savoir s'il aime. O que l'abandon sans aucun retour ni repli caché est pur et digne de Dieu ! Il est lui seul plus détruisant que mille et mille vertus austères et soutenues d'une régularité aperçue. On jeûneroit comme saint Siméon Stylite, on demeureroit des siècles sur une colonne, on passeroit cent ans au désert comme saint Paul ermite ; que ne feroit-on point de merveilleux et digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui est une mort totale et continuelle dans ce simple délaissement au bon plaisir de Dieu ! Vivez donc de cette mort, qu'elle soit votre unique pain quotidien. Je vous présente celui que je veux manger avec vous.

Soyez simple et petit enfant. C'est dans l'enfance qu'habite la paix inaltérable et à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on possède sa vertu sont sujettes à l'illusion et au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne

comptent jamais, lesquels ne sont sujets à aucun mécompte. Il n'y a que les ames désappropriées par l'abnégation évangélique qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lumière qui ne se trompent point. Il n'y a que les petits enfants qui trouvent en Dieu la sagesse, qui n'est point dans les grands et les sages qu'on admire.

LETTRE CLXI.

Laissez expirer la nature dans le dépouillement et la mort totale.

Tout contribue à vous éprouver ; mais Dieu qui vous aime ne permettra pas que vous soyez tentée au-dessus de vos forces. Il se servira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. C'est en se cachant qu'elle fait sa principale opération : car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes s'il montroit sensiblement cette main toujours appliquée à nous secourir. En ce cas Dieu nous sanctifieroit en lumière, en vie et en revêtissement de tous les ornements spirituels ; mais il ne nous sanctifieroit point sur la croix en ténèbres, en privation, en nudité, en mort. Jésus-Christ ne dit pas, Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se possède, qu'il se revête d'ornement, qu'il s'enivre de consolation, comme Pierre sur le Thabor, qu'il jouisse de moi et de soi-même dans sa perfection, qu'il se voie, et que tout le rassure

en se voyant parfait : mais au contraire il dit, (1) *Si quelqu'un veut venir après moi*, voici le chemin par où il faut qu'il passe ; *qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* dans le sentier bordé de précipices où il ne verra que sa mort. Saint Paul dit que nous voudrions être survêtus, et qu'il faut au contraire être dépouillés jusqu'à la plus extrême nudité pour être ensuite revêtus de Jésus-Christ.

Laissez-vous donc ôter jusqu'aux derniers ornements de l'amour-propre, et jusqu'aux derniers voiles dont il tâche de se couvrir pour recevoir la robe qui n'est blanchie que du sang de l'Agneau et qui n'a plus d'autre pureté que la sienne. O trop heureuse l'ame qui n'a plus rien à soi, qui n'a même rien d'emprunté ni non plus que rien de propre, et qui se délaisse au bien-aimé étant jalouse de n'avoir plus de beauté que lui seul! O épouse, que vous serez belle quand il ne vous restera plus nulle parure propre! Vous serez toute la complaisance de l'époux quand l'époux sera lui seul toute votre beauté. Alors il vous aimera sans mesure, parceque ce sera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Écoutez ces choses et croyez-les. Cet aliment de pure vérité sera d'abord amer dans votre bouche et dans vos entrailles ; mais il nourrira votre cœur, et il le nourrira de la mort qui est l'unique vie. Croyez ceci, et ne vous écoutez point. Le *moi* est le grand séducteur : il séduit plus que le serpent séducteur d'Eve. Heureuse l'ame qui écoute en toute simplicité ce qui l'empêche de s'écouter et de s'attendrir sur soi!

Que ne puis-je être auprès de vous! mais Dieu ne le

(1) Matth. 16, v. 24.

permet pas. Que dis-je? Dieu le fait invisiblement, et il nous unit cent fois plus intimement en lui, centre de tous les siens, que si nous étions sans cesse dans le même lieu. Je suis en esprit tout auprès de vous : je porte avec vous votre croix et toutes vos langueurs. Mais si vous voulez que l'enfant Jésus les porte avec vous, laissez-le se cacher à vos yeux ; laissez-le aller et venir en toute liberté. Il sera tout-puissant en vous si vous êtes bien petite en lui. On demande du secours pour vivre et pour se posséder : il n'en faut plus pour expirer et pour être dépossédé de soi sans ressource. Le vrai secours est le coup mortel ; c'est le coup de grace. Il est temps de mourir à soi afin que la mort de Jésus-Christ opère une nouvelle vie. Je donnerois la mienne pour vous ôter la vôtre et pour vous faire vivre de celle de Dieu.

LETTRE CLXII.

Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu pour donner la mort.

Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n'altériez point votre grace en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre, et vous posséder en vous abandonnant? Un tel abandon seroit la plus grande propriété et n'auroit que le nom trompeur d'abandon ; ce seroit l'illusion la plus manifeste. Il faut manquer de tout aliment pour achever de mourir. C'est une cruauté et une trahison que de vous laisser respirer et nourrir pour prolonger votre agonie dans le supplice. Mourez ; c'est la seule parole qui me reste pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voie que Dieu vous a ouverte? Si vous vouliez vivre vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévouée à l'obscurité de la foi, à la mort et à l'abandon? Étoit-ce à condition de le faire en apparence et de trouver une plus grande sûreté dans l'abandon même? Si cela étoit vous auriez été bien fine avec Dieu. Ce seroit le comble de l'illusion. Si, au contraire, vous n'avez cherché (comme je n'en doute pas) que le sacrifice total de votre esprit et de votre volonté, pourquoi reculez-vous quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique chose que vous avez cherchée? Voulez-vous vous reprendre dès que Dieu veut vous posséder et vous déposséder de vous-même? Voulez-vous, par la crainte de la mer et de la tempête, vous jeter contre les rochers et faire naufrage au port? Renoncez aux sûretés, vous n'en sauriez jamais avoir que de fausses. C'est la recherche infidèle de la sûreté qui fait votre peine. Loin de vous conduire au repos vous résistez à votre grace : comment trouveriez-vous la paix?

J'avoue qu'il faut suivre ce que Dieu met au cœur : mais il faut observer deux choses : l'une est que l'attrait de Dieu qui incline le cœur ne se trouve point par les réflexions délicates et inquiètes de l'amour-propre ; l'autre, qu'il ne se trouve point aussi par des mouvements si marqués qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils sont divins. Cette certitude réfléchie dont on se rendroit compte à soi-même et sur laquelle on se reposeroit, détruiroit l'état de foi, rendroit toute mort impossible et imaginaire, changeant l'abandon et la nudité en possession et en propriété sans bornes; enfin ce seroit un fanatisme perpétuel, car on se croiroit sans

cesse certainement et immédiatement inspiré de Dieu pour tout ce qu'on feroit en chaque moment. Il n'y auroit plus ni direction ni docilité, qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure, y porteroit chacun. Ce seroit renverser la voie de foi et de mort. Tout seroit lumière, possession, vie et certitude dans toutes ces choses. Il faut donc observer qu'on doit suivre le mouvement, mais non pas vouloir s'en assurer par réflexion, et se dire à soi-même pour jouir de sa certitude : Oui, c'est par mouvement que j'agis.

Le mouvement n'est que la grace ou l'attrait intérieur du Saint-Esprit qui est commun à tous les justes, mais plus délicat, plus profond, moins aperçu et plus intime dans les ames déjà dénuées, et de la désappropriation desquelles Dieu est jaloux. Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très simple, très directe, très rapide, qui suffit pour agir avec droiture, et pour reprocher à l'ame son infidélité dans le moment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau : elle s'efface aussitôt qu'elle se forme, et il n'en reste rien : si vous voulez la voir, elle disparoît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même ? Les saints patriarches, prophètes, apôtres, etc. avoient, hors des choses miraculeuses, un attrait continuel qui les poussoit à une mort continuelle ; mais ils ne se rendoient point juges de leur grace, et ils la suivoient simplement : elle leur eût échappé pendant qu'ils auroient raisonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancienne, mais c'est votre ancienneté

qui fait que vous devez à Dieu plus que tous les autres. Vous êtes notre sœur aînée ; ce seroit à vous à être le modèle de toutes les autres pour les affermir dans les sentiers des ténèbres et de la mort. Marchez donc comme Abraham sans savoir où. Sortez de votre terre qui est votre cœur ; suivez les mouvements de la grace, mais n'en cherchez point la certitude par raisonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendez juge de votre grace, au lieu de lui être docile et de vous livrer à elle comme les apôtres le faisoient. (1) Ils étoient *livrés à la grace de Dieu*, dit saint Luc dans les actes. Si, au contraire, vous cherchez cette certitude après avoir agi, c'est une vaine consolation que vous cherchez par un retour d'amour-propre, au lieu d'aller toujours en avant avec simplicité selon l'attrait et sans regarder derrière vous. Ce regard en arrière interrompt la course, retarde les progrès, brouille et affoiblit l'opération intérieure : c'est un contre-temps dans les mains de Dieu ; c'est une reprise fréquente de soi-même ; c'est défaire d'une main ce qu'on fait de l'autre. De là vient qu'on passe tant d'années languissant, hésitant, tournant tout autour de soi.

Je ne perds de vue ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui me parlent de votre état sans le bien connoître. Je conviens même qu'il m'est plus facile de parler qu'à vous de faire, et que je tombe dans toutes les fautes où je vous propose de ne tomber pas. Mais enfin nous devons plus que les autres à Dieu, puisqu'il nous demande des choses plus avancées ; et peut-être sommes-nous à proportion les

(1) Ch. 15, v. 40.

plus reculés. Ne nous décourageons point : Dieu ne veut que nous voir fidèles. Recommençons, et en recommençant nous finirons bientôt. Laissons tout tomber, ne ramassons rien ; nous irons bien vite et en grande paix.

LETTRE CLXIII.

Abandon simple et total.

Je vous désire une simplicité totale d'abandon sans laquelle on n'est abandonné qu'à condition de mesurer soi-même son abandon, et de ne l'être jamais dans aucune des choses de la vie présente qui touchent le plus notre amour-propre. Ce n'est pas l'abandon réel et total à Dieu seul, mais la fausseté de l'abandon et la réserve secrète, qui fait l'illusion.

Soyez petit et simple au milieu du monde le plus critique comme dans votre cabinet. Ne faites rien, ni par sagesse raisonnée, ni par goût naturel, mais simplement par souplesse à l'esprit de mort et de vie; de mort à vous, de vie à Dieu. Point d'enthousiasme, point de certitude recherchée au dedans de vous, point de ragoût de prédictions, comme si le présent, tout amer qu'il est, ne suffisoit pas à ceux qui n'ont plus d'autre trésor que la seule volonté de Dieu, et comme si on vouloit dédommager l'amour-propre de la tristesse du présent par les prospérités de l'avenir ! On mérite d'être trompé quand on cherche cette vaine consolation. Recevons tout par petitesse; ne cherchons rien par curiosité ; ne tenons à rien par un intérêt déguisé. Laissons

faire à Dieu, et ne songeons qu'à mourir sans réserve au moment présent, comme si c'étoit l'éternité toute entière. Ne faites point de tours de sagesse.

LETTRE CLXIV.

Eviter la dissipation, et réprimer l'activité de l'esprit qui l'augmente.

Au nom de Dieu, évitez la dissipation; craignez votre imagination trop vive et votre goût pour le monde. Il ne suffit pas de ne voir point trop de gens, il faut de plus ne laisser pas trop exciter votre vivacité avec chacun d'eux; il faut retrancher les longues conversations, et dans les courtes même il faut retrancher une certaine activité d'esprit qui est incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort et par industrie, qui n'est pas de saison: je vous demande l'union toute simple et du fond avec Dieu, que sa grace nous donne quand nous laissons tomber notre activité qui nous dissipe et qui nous engoue de l'amusement des créatures. En vérité si vous n'êtes fidèle à laisser tomber toute votre activité, qui est de nature et d'habitude, vous perdrez insensiblement tout votre intérieur; et malgré toutes vos pieuses intentions vous vous trouverez réduit à une dévotion de sentiments passagers et superficiels, avec de grandes fragilités et de grands mélanges de choses contraires à votre ancienne grace.

LETTRE CLXV.

Divers avis allant au même but.

Je souhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert et docile tout ce qu'on vous dira pour votre correction intérieure. Vous avez besoin que N..... conserve sur vous une vraie autorité. Elle vous connoît à fond : Dieu vous l'a donnée pour mère spirituelle : elle est le canal de grace pour vous : vous avez besoin qu'on retienne les saillies continuelles de votre imagination trop vive : tout vous amuse, tout vous dissipe, tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend si long à toutes choses est que vous suivez trop sur chaque chose votre imagination. Vous aimez trop à parler de choses inutiles et même de circonstances peu importantes sur les choses les plus nécessaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la considération, de la confiance, des distinctions. Vous aimez trop votre rang et les personnes qui peuvent vous donner du crédit. Vous donnez trop de temps à tout ce qui vous plaît et qui vous flatte. Vous ne mourrez à toutes ces choses qu'en coupant court.

Il faut connoître les hommes avec qui vous avez besoin de bien vivre. Il faut s'instruire solidement de certains principes sur lesquels un homme de votre rang peut avoir besoin de former des vues, et même d'agir selon les occasions ; mais il faut retrancher tous les empressements de curiosité et d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choses que par pure fidélité ; et par conséquent y mourir à toute heure, lors même qu'on y entre. Crai-

nez, non seulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumière ce que l'on vous dit contre vos vues pour vous corriger, mais encore de le laisser tomber par distraction, par dissipation, par une espèce de légèreté. On a mal reçu un bon conseil quand il échappe si promptement. Pour le bien recevoir il faut donner à l'esprit intérieur tout le temps de l'imprimer profondément en nous, et de l'appliquer paisiblement à toute l'étendue de nos besoins dans le dernier détail. Laissez-vous à l'esprit d'oraison, en sorte que vous ne lui résistiez point en vous dissipant. C'est ce recueillement passif qui sera votre unique ressource. Si vous ne résistez point à cet attrait simple et intime, il vous tiendra dans un recueillement simple de votre degré, qui durera toute la journée, au milieu des occupations les plus communes. Alors vous parlerez peu, et ne le ferez que par grace. (1) *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.*

LETTRE CLXVI.

Celui qui est foible doit se laisser conduire sans résistance.

Je vous embrasse tendrement. C'est dans votre infirmité que ma tendresse pour vous redouble. La foiblesse se tournera en force désappropriée si vous êtes fidèle dans cette épreuve. A mesure que l'enfant est plus affoibli il doit demeurer plus attaché à sa mère. Dites-lui tout avec une simplicité enfantine ; priez-la de vous

(1) I Petr. 4, v. 11.

garder ; ne lui soyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'instant. Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre besoin. Évitez tout ce qui vous dissipe. Remettez-vous à l'a, b, c, s'il le faut, pour recommencer l'édifice par les fondements. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune ressource en vous-même contre les sentiments corrompus de la nature. C'est ce désespoir de vous-même dans votre misère où Dieu vous veut, et qui est, non pas le mal ; mais le vrai remède à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu et de N.... qui vous est donnée dans ce besoin. Vous trouverez en Dieu, par elle, tout ce qui vous manque dans votre propre fond.

Ne vous fiez à vous-même sur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur sur vos lèvres et dans les mains de cette bonne mère. Le grand point est de céder sans cesse à Dieu, et de le laisser faire en nous par simple non-résistance. Cette non-résistance, qu'on est tenté de regarder comme une inaction, s'étend au-delà de tout ce qu'on peut croire. Elle ne laisse aucune vie à la nature, et lui ôte jusqu'à l'activité qui lui serviroit de dernier appui. On aimeroit mieux travailler sans relâche et voir son travail, que se réduire à ne résister jamais. Ne résistez jamais, et tout se fera peu à peu. Soyez simple, petit et sans raisonnement : avec souplesse tout s'applanira ; sans souplesse tout vous deviendroit comme impossible, et vous succomberiez terriblement.

Je veux que vous soyez petit à proportion de votre foiblesse. Ce n'est rien que d'être foible, pourvu qu'on soit petit et qu'on se tienne entre les bras de sa mère. Mais être foible et grand, cela est insupportable ; tom-

ber à chaque pas et ne vouloir pas se laisser porter, c'est de quoi se casser la tête.

LETTRE CLXVII.

Avis pour deux personnes en degré différent de grâce.

Je vois que la lumière de Dieu est en vous pour vous montrer vos défauts et ceux de N.... C'est peu de voir, il faut faire, ou pour mieux dire il n'y auroit qu'à laisser faire Dieu et qu'à ne point lui résister. Pour N.... il ne faut jamais lui faire quartier; nulle excuse; coupez court; il faut qu'il se taise, qu'il croie, et qu'il obéisse sans s'écouter.

Pour vous, plus vous chercherez d'appui, moins vous en trouverez. Ce qui ne pèse rien n'a pas besoin d'être appuyé; mais ce qui pèse rompt ses appuis. Un roseau sur lequel vous voulez vous soutenir, vous percera la main; mais si vous n'êtes rien faute de poids, vous ne tomberez plus. On ne parle que d'abandon, et on ne cherche que des cautions bourgeoises. La bonne foi avec Dieu consiste à n'avoir point un faux abandon, ni un demi-abandon, quand on le promet tout entier. Ananias et Saphira furent terriblement punis pour n'avoir pas donné sans réserve un bien qu'ils étoient libres de garder tout entier. Allons à l'aventure. Abraham alloit sans savoir où, hors de son pays. Je voudrois bien vous chasser du vôtre, et vous mettre comme lui loin des moindres vestiges de route.

N.... n'avancera qu'autant qu'il sera subjugué. On s'imagine, quand on est dans une certaine voie de simplicité, qu'il n'y a plus ni travail à faire pour se pro-

curer le recueillement, ni mortification à pratiquer : c'est une grande illusion. On a encore besoin de ces deux choses, parcequ'on n'est point encore entièrement dans l'état où l'on se flatte d'être, et que souvent on y a reculé. Lors même qu'on est en cet état, on pratique le recueillement et la mortification, quoique sans pratiques de méthode. On est recueilli simplement pour ne se point dissiper par des vivacités naturelles, et en demeurant en paix au gré de l'esprit de grace. On est mortifié par ce même esprit qu'on suit uniquement sans suivre le sien propre. Ne vivre que de soi, c'est une vie bien morte..... Quand Dieu seul vit, agit, parle et se tait en nous, le *moi* ne trouve plus de quoi respirer. C'est à quoi il faut tendre ; c'est ce que le principe intérieur, quand on ne lui résiste point, avance sans cesse.

Quand on n'est que foible, la foiblesse d'enfant n'empêche point la bonne enfance ; mais être foible et indocile, c'est n'avoir de l'enfance que la seule foiblesse, et y joindre la hauteur des grands. Ceci est pour N..... Au nom de Dieu qu'il soit ouvert et petit. Je voudrois le mettre bas, bas, bas. Il ne peut être bon qu'à force de dépendre.

LETTRE CLXVIII.

Trouver, avec l'apôtre, sa force dans la foiblesse. Caractère de l'abandon véritable.

Vous n'avez, ma chère fille, qu'à porter vos infirmités, tant de corps que d'esprit. *C'est* (1) *quand je suis*

(1) II Cor. 12, v. 10.

foible, dit l'apôtre, *que je me trouve fort : la vertu se perfectionne dans l'infirmité*. Nous ne sommes forts en Dieu qu'à proportion que nous sommes foibles en nous-mêmes. Votre foiblesse fera donc votre force, si vous y consentez par petitesse.

On seroit tenté de croire que la foiblesse et la petitesse sont incompatibles avec l'abandon, parcequ'on se représente l'abandon comme une force de l'ame, qui fait par générosité d'amour et par grandeur de sentiments les plus héroïques sacrifices. Mais l'abandon véritable ne ressemble point à cet abandon flatteur. L'abandon est un simple délaissement dans les bras de Dieu, comme celui d'un petit enfant dans les bras de sa mère. L'abandon parfait va jusqu'à abandonner l'abandon même. On s'abandonne sans savoir qu'on est abandonné : si on le savoit, on ne le seroit plus ; car y a-t-il un plus puissant soutien qu'un abandon connu et possédé ? L'abandon se réduit, non à faire de grandes choses qu'on puisse se dire à soi-même, mais à souffrir sa foiblesse et son infirmité, mais à laisser faire. Il est paisible, car il n'y auroit point de sincère abandon, si on étoit encore inquiet pour ne laisser pas échapper et pour reprendre les choses abandonnées. Ainsi l'abandon est la source de la vraie paix ; et, sans la paix, l'abandon est très imparfait.

Si vous demandez une ressource dans l'abandon, vous demandez de mourir sans perdre la vie. Tout est à recommencer. Rien ne prépare à s'abandonner jusqu'au bout, que l'abandon actuel en chaque moment. Préparer et abandonner sont deux choses qui s'entre-détruisent. L'abandon n'est abandon qu'en ne préparant rien. Il faut tout abandonner à Dieu, jusqu'à l'abandon

même. Quand les Juifs furent scandalisés de la promesse que Jésus-Christ faisoit de donner sa chair à manger, il dit à ses disciples : (1) *Ne voulez-vous pas aussi vous en aller?* Il met le marché à la main de ceux qui tâtonnent. Dites-lui donc comme saint Pierre : *Seigneur, à qui irons-nous? Vous avez les paroles de vie éternelle.*

LETTRE CLXIX.

Réunion en unité dans notre centre commun.

Demeurons tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons sans cesse, et où nous ne sommes tous qu'une même chose. O qu'il est vilain d'être deux, trois, quatre, etc.! Il ne faut être qu'un. Je ne veux connoître que l'unité. Tout ce que l'on compte au-delà vient de la division et de la propriété d'un chacun. Fi des amis! Ils sont plusieurs, et par conséquent ils ne s'aiment guère, ou s'aiment fort mal. Le *moi* s'aime trop pour pouvoir aimer ce qu'on appelle *lui* ou *elle*. Comme ceux qui n'ont qu'un seul amour sans propriété ont dépouillé le *moi*, ils n'aiment rien qu'en Dieu et pour Dieu seul. Au contraire, chaque homme possédé de l'amour-propre n'aime son prochain qu'en soi et pour soi-même. Soyons donc unis, pour n'être rien que dans notre centre commun, où tout est confondu sans ombre de distinction. C'est là que je vous donne rendez-vous, et que nous habiterons ensemble. C'est dans ce point indivisible que la Chine et le Canada se viennent joindre; c'est ce qui anéantit toutes les distances.

(1) Jean, 6, v. 68, 69.

Au nom de Dieu, que N..... soit simple, petit, ouvert, sans réserve, défiant de soi et dépendant de vous. Il trouvera en vous, non seulement tout ce qui lui manque, mais encore tout ce que vous n'avez point; car Dieu le fera passer par vous pour lui, sans vous le donner pour vous-même. Qu'il croie petitement, qu'il vive de pure foi, et il lui sera donné à proportion de ce qu'il aura cru.

LETTRE CLXX.

Croix et morts journalières.

Portons la croix : la plus grande est nous-mêmes. Nous ne serons point hors de nous pendant que nous ne nous garderons pas simplement comme un prochain qu'il faut supporter avec patience. Si nous nous laissons mourir tous les jours de la vie, nous n'aurons pas beaucoup à mourir le dernier ; et ce qui nous fait tant de peur de loin ne nous en fera guère de près, pourvu que nous ne l'exagérions point par nos prévoyances inquiètes d'amour-propre. Supportez-vous vous-même, et consentez petitement à être supportée par autrui. O que les petites morts journalières ôtent de force à la grande mort !

LETTRE CLXXI.

Les douleurs dans la mort à soi-même ne viennent que de nos résistances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être aperçu.

On se trompe sur la mort à soi-même ; on s'imagine que c'est elle qui cause toutes les douleurs qu'on souffre. Non, il n'y a que les restes de la vie secrète qui font souffrir. La douleur est dans le vif et non dans le mort. Plus on meurt soudainement et sans résistance, moins on a de peine. La mort n'est pénible qu'à ce qui la repousse ; c'est l'imagination qui l'exagère et qui en a horreur ; c'est l'esprit qui raisonne sans fin pour autoriser les propriétés ou vies cachées ; c'est l'amour-propre qui vit et qui combat contre la mort, comme un malade a des mouvements convulsifs à l'agonie. Mais il faut mourir intérieurement comme dans l'extérieur. La sentence de mort est prononcée contre l'esprit, comme la sentence de justice contre le corps. Le grand point est que l'esprit meure avant le corps ; alors, la mort corporelle ne sera qu'un sommeil. Bienheureux ceux qui dorment du sommeil de paix !

Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raisonnant et en recherchant une certitude intérieure, qui seroit une possession imaginaire contre le véritable abandon ; mais sans présumer aucune inspiration ni certitude, agissez sans retour, suivant votre cœur. Ce qu'on mesure pour se contenter, ou pour s'assurer secrètement sous de beaux prétextes, est un effet de sagesse et d'arrangement ; c'est une borne qu'on se marque pour

s'épargner : et en se la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui et en être quitte à moindre prix, plus il vous en coûtera. Au contraire, laissez-lui tout sans réserve ; il vous laissera en paix. De sûreté sensible, il n'y en a dans aucune voie, encore bien moins dans celle de la pure foi. Il faut aller comme Abraham sans savoir où. L'épreuve connue pour simple épreuve n'est plus une épreuve véritable. L'abandon mesuré et exercé comme abandon n'est plus abandon : cette perte n'est qu'une possession infinie de soi-même. En voulant éviter l'illusion, on tombe dans la plus dangereuse des illusions, qui est celle de se reprendre contre sa grace.

Là où est la paix pour votre cœur, là est Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez sans aliment. Ce jour plein de nuages sera suivi du jour sans ombre et sans fin. O que le déclin du jour nous doit donner une pure lumière !

LETTRE CLXXII.

Se délaisser à Dieu, sans retour inquiet sur soi-même. Éviter la dissipation. Agir sans rien présumer de son travail.

N..... n'aura jamais de repos qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut se trouver que dans l'incertitude. L'amour pur ne s'exerce que dans cette privation de toute assurance. Le moindre regard inquiet est une reprise de soi, et une infidélité contre la grace de l'abandon. Laissons

faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira : après que nous l'aurons laissé faire, point de soutien. Quand on ne veut point se voir soutenu, il faut être fidèle à l'attrait de la grace, et puis s'abandonner.

Il faut qu'elle se délaisse dans les mains de Dieu. (1) *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui*, dit saint Paul. L'abandon n'est réel que dans les occasions de s'abandonner. Dieu est le même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le serve pour sa gloire et pour son bon plaisir. Dans les deux cas, il veut également tout pour lui, et sa jalousie crible par-tout les ames qui veulent le suivre. Le paradis, l'enfer et le purgatoire ont une espèce de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chère sœur une paix de pure foi et d'abnégation. On ne perd point cette paix qui n'est exposée à aucun mécompte, parcequ'elle n'est fondée sur aucune propriété, sûreté, ni consolation. Je souhaite qu'elle ait le cœur en paix et en simplicité. J'ajoute en simplicité, parceque la simplicité est la vraie source de la paix. Quand on n'est pas simple on n'est pas encore véritablement enfant de la paix : aussi n'en goûte-t-on point les fruits. On mérite l'inquiétude qu'on se donne par les retours inutiles sur soi contre l'attrait intérieur. L'esprit de paix repose sur celui qui ne trouble point ce repos en s'écoutant soi-même au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui est un essai et un avant-goût du sabbat éternel, est bien doux ; mais le chemin qui y mène est un rude martyre. Il est temps (je dis ceci pour N.....) de laisser achever Dieu après tant

(1) Rom. 14, v. 8.

d'années : Dieu lui demande bien plus qu'aux commençants.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade dont les croix sont précieuses à Dieu. Plus elle souffre, plus je la révère en celui qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes souffrances montrent tout ensemble, et la profondeur des plaies qu'il faut guérir en nous, et la sublimité des dons auxquels Dieu nous prépare.

Pour vous, monsieur, évitez la dissipation; craignez votre vivacité. Cette activité naturelle, que vous entretenez au lieu de l'amortir, fait tarir insensiblement la grace de la vie intérieure. On ne conserve plus que des règles et des motifs sensibles; (1) mais *la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu* s'altère, se mélange, et s'éteint faute de l'aliment nécessaire, qui est le silence du fond de l'ame. J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est un dessein de pure miséricorde pour vous détacher du monde, et pour vous ramener à une vie de pure foi qui est une mort sans relâche. Ne donnez donc au monde que le temps de nécessité et de bienséance. Ne vous amusez point à des vétilles. Ne parlez que pour le besoin. Calmez en toute occasion votre imagination. Laissez tout tomber. Ce n'est point par l'empressement que vous cesserez d'être empressé. Je ne vous demande point de recueillement de travail et d'industrie; je vous demande un recueillement qui ne consiste qu'à laisser tomber tout ce qui vous dissipe et qui excite votre activité.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N..... J'espère que vous la rendrez encore meil-

(1) Col. 3, v. 3.

leure en lui faisant connoître par une pratique simple et uniforme combien la vraie piété est aimable et différente de ce que le monde s'en imagine. Mais il ne faut pas que monsieur son mari la gâte par une passion aveugle : en la gâtant il se gâteroit aussi ; cet excès d'union causeroit même dans la suite une lassitude dangereuse et peut-être une désunion. Laissez un peu le torrent s'écouler ; mais profitez des occasions de providence pour lui insinuer la modération, le recueillement et le désir de préférer l'attrait de la grace au goût de la nature. Attendez les moments de Dieu et ne les perdez pas ; N..... vous aidera à ne faire ni trop ni trop peu.

Dieu veut que dans les œuvres dont il nous charge nous accordions ensemble deux choses très propres à nous faire mourir à nous-mêmes ; l'une est d'agir comme si tout dépendoit de l'assiduité de notre travail ; l'autre est de nous désabuser de notre travail, et de compter qu'après qu'il est fait il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu se plaît à emporter tout notre travail de dessous nos yeux comme un coup de balai emporte une toile d'araignée ; après quoi il fait, s'il lui plaît, sans que nous puissions dire comment, l'ouvrage pour lequel il nous avoit fait prendre tant de peine, ce semble, inutile. Faites donc des toiles d'araignée ; Dieu les enlèvera, et après vous avoir confondu il travaillera tout seul à sa mode.

Je ne suis point surpris de vos misères ; vous les mériterez tandis que vous en serez encore surpris. C'est attendre arrogamment quelque chose de soi que d'être surpris de se trouver en faute. La surprise ne vient que d'un reste de confiance.

LETTRE CLXXIII.

Extinction de la vie propre. Agir par grace. Attendre Dieu.

Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parceque je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la croix me répugne toujours et qu'elle m'est nécessaire. Je souhaite fort que vous soyez simple, droite, ferme, sans vous écouter, sans chercher aucun tour dans les choses que vous voudriez mener à votre mode, et que vous laissiez faire Dieu pour achever son œuvre en vous.

Ce que je souhaite pour vous comme pour moi, est que nous n'apercevions jamais en nous aucun reste de vie sans le laisser éteindre. Quand je suis à l'office de notre chœur, je vois la main d'un de nos chapelains qui promène un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par derrière l'un après l'autre; s'il ne les éteint pas entièrement, il reste un lumignon fumant qui dure long-temps et qui consume le cierge. La grace vient de même éteindre la vie de la nature; mais cette vie opiniâtre fume encore long-temps, et nous consume par un feu secret, à moins que l'éteignoir ne soit bien appuyé et qu'il n'étouffe absolument jusqu'aux moindres restes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma destruction comme j'ai celui de la vôtre. Finissons, il est bien temps,

une vieille vie languissante qui chicane toujours pour échapper à la main de Dieu. Nous vivons encore ayant reçu cent coups mortels.

Assurez-vous que je ne flatterai en rien M....., et que je chercherai même à aller jusqu'au fond. Dieu fera le reste par vous. Votre patience, votre égalité, votre fidélité à n'agir avec lui que par grace, sans prévenir par activité ni par industrie les moments de Dieu; en un mot la mort continuelle à vous-même vous mettra en état de faire peu à peu mourir ce cher fils à tout ce qui vous paroît l'arrêter dans la voie de la perdition. Si vous êtes bien petite et bien dénuée de toute sagesse propre, Dieu vous donnera la sienne pour vaincre tous les obstacles.

N'agissez point avec lui par sagesse précautionnée, mais par pure foi et par simple abandon. Gardez le silence pour le ramener au recueillement et à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne seront pas de saison. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Espérez, comme Abraham, contre l'espérance, c'est-à-dire attendez en paix que Dieu fasse ce qu'il lui plaira lors même que vous ne pourrez plus espérer. Une telle espérance est un abandon; un tel état sera votre épreuve très douloureuse et l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire sans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grace sans y mêler rien de la nature.

LETTRE CLXXIV.

Dieu proportionne les souffrances et l'épreuve aux forces qu'il donne.

Je prends toujours grande part aux souffrances de votre chère malade et aux peines de ceux que Dieu a mis si près d'elle pour lui aider à porter sa croix. Qu'elle ne se défie point de Dieu, et il saura mesurer ses douleurs avec la patience qu'il lui donnera. Il n'y a que celui qui a fait les cœurs et qui les refait par sa grace qui sache ces justes proportions. L'homme en qui il les observe les ignore ; et ne connoissant ni l'étendue de l'épreuve future ni celle du don de Dieu préparé pour la soutenir, il est dans une tentation de découragement et de désespoir. C'est comme un homme qui n'auroit jamais vu la mer, et qui, étant sur un rivage sans pouvoir fuir à cause d'un rocher escarpé, s'imagineroit que la mer, qui remontant pousseroit ses vagues vers lui, l'engloutiroit bientôt. Il ne verroit pas qu'elle doit s'arrêter à une certaine borne précise que le doigt de Dieu lui a marquée, et il auroit plus de peur que de mal.

Dieu fait de l'épreuve du juste comme de la mer ; il l'enfle, il la grossit, il nous en menace, mais il borne la tentation. (1) *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* Il daigne s'appeler lui-même fidèle. O qu'elle est aimable cette fidélité ! Dites en un mot à votre malade, et dites-lui que, sans regarder plus loin que le jour présent, elle laisse faire Dieu.

(1) I Cor. 10, v. 13.

Souvent ce qui paroît le plus lassant et le plus terrible se trouve adouci. L'excès vient, non de Dieu, qui ne donne rien de trop, mais de notre imagination, qui veut percer l'avenir, et de notre amour-propre, qui s'exagère ce qu'il souffre.

Ceci ne sera pas inutile à N....., qui se trouble quelquefois par la crainte de se troubler un jour. Tous les moments sont également dans la main de Dieu, celui de la mort comme celui de la vie. D'une parole il commande aux vents et à la mer : ils lui obéissent et se calment. Que craignez-vous, ô homme de peu de foi ? Dieu n'est-il pas encore plus puissant que vous n'êtes foible ?

LETTRE CLXXV.

En venir enfin à la pratique. Simplicité et ses effets.

Vos dispositions sont bonnes ; mais il faut réduire à une pratique constante et uniforme tout ce qu'on a eu spéculation et en désir. Il est vrai qu'il faut avoir patience avec soi-même comme avec autrui, et qu'on ne doit ni se décourager ni s'impatienter à la vue de ses fautes : mais enfin il faut se corriger ; et nous en viendrons à bout pourvu que nous soyons simples et petits dans la main toute-puissante qui veut nous façonner à sa mode, qui n'est pas la nôtre. Le vrai moyen de couper jusqu'à la racine du mal en vous, est d'amortir sans cesse votre excessive activité par le recueillement, et de laisser tout tomber pour n'agir qu'en paix et par pure dépendance de la grace.

Soyez toujours petit à l'égard de N....., et ne laissez jamais fermer votre cœur. C'est quand on sent qu'il se

resserre qu'il faut l'ouvrir. La tentation de rejeter le remède en augmente la nécessité. N..... a de l'expérience : elle vous aime, elle vous soutiendra dans vos peines. Chacun a son ange gardien ; elle sera le vôtre au besoin : mais il faut une simplicité entière. La simplicité ne rend pas seulement droit et sincère, elle rend encore ouvert et ingénu jusqu'à la naïveté ; elle ne rend pas seulement naïf et ingénu, elle rend encore confiant et docile.

LETTRE CLXXVI.

Règles générales pour une ame qui, après une confession exacte des fautes de sa vie passée, désire d'employer le présent et l'avenir selon la volonté de Dieu.

La lettre que vous m'avez écrite ne me laisse rien à désirer ; elle dit tout pour le passé, elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du passé, il ne reste qu'à l'abandonner à Dieu avec une humble confiance, et qu'à le reparer par une fidélité sans relâche. On demande des pénitences pour le passé : en faut-il de plus grandes et de plus salutaires que de porter les croix présentes ? C'est bien réparer les vanités passées que de devenir humble, et de consentir que Dieu nous rabaisse. La plus rigoureuse de toutes les pénitences est de faire en chaque jour et en chaque heure la volonté de Dieu plutôt que la sienne, malgré ses répugnances, ses dégoûts, ses lassitudes. Ne songeons donc qu'au présent, et ne nous permettons pas même d'étendre nos vues avec curiosité sur l'avenir. Cet avenir n'est pas encore

à nous : il n'y sera peut-être jamais. C'est se donner une tentation que de vouloir prévenir Dieu, et de se préparer à des choses qu'il ne nous destine point. Quand ces choses arriveront Dieu nous donnera les lumières et les forces convenables à cette épreuve. Pourquoi vouloir en juger prématurément lorsque nous n'en avons encore ni la force ni la lumière ? Songeons au présent qui presse : c'est la fidélité au présent qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

A l'égard du présent, il me semble que vous n'avez pas un grand nombre de choses à faire. Voici celles qui me paroissent les principales.

I. Je crois que vous devez retrancher toute société qui pourroit non seulement vous porter à quelque mal grossier, mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine, vous dissiper, vous amollir, vous attiédir pour Dieu, vous dessécher le cœur pour vos exercices, et altérer votre docilité pour les conseils dont vous avez besoin. Heureusement vous vous trouvez dans un lieu éloigné du monde, où vous pouvez facilement rompre vos liens et vous mettre dans la liberté des enfants de Dieu.

II. Il ne convient néanmoins ni à la bienséance de votre état ni à votre besoin intérieur que vous vous jetiez dans une profonde solitude. Il faut voir les gens qui ne donnent qu'un amusement modéré, aux heures où l'on a besoin de se délasser l'esprit. Il ne faut fuir que ceux qui dissipent, qui relâchent, qui vous embarquent malgré vous, et qui rouvrent les plaies du cœur : pour ces faux amis-là, il faut les craindre, les éviter doucement, et mettre une barrière qui leur bouche le chemin.

III. Il faut nourrir votre cœur par les paroles de la foi ; il faut faire chaque jour une lecture courte et longue, courte par le nombre de paroles qu'elle contient, mais longue par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faisant raisonnez peu, mais aimez beaucoup ; c'est le cœur et non la tête qui doit agir. Ne lisez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, et à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu. Ne craignez point de laisser tomber votre livre, dès qu'il vous mettra en recueillement. Vous ne sauriez lire rien de plus utile que les livres de saint François de Sales. Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. Tout y est expérience, pratique simple, sentiment, et lumière de grace. C'est être déjà avancé que de s'être accoutumé à cette nourriture.

IV. Pour l'oraison vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain temps, mais des sentiments dont votre cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence et si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous le goûtez, que vous êtes ravi de l'aimer, qu'il est bien bon de se faire tant aimer par un cœur si indigne de son amour. Dans cette ferveur sensible le temps ne vous durera guère, et votre cœur ne tarira point ; il n'aura qu'à épancher de son abondance et qu'à dire ce qu'il sentira. Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement? Vous direz toujours ce que vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez

plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux, qui vous ennuie, que sa présence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements, que vous ne serez à votre aise que lorsque vous serez loin de lui et pleine de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connoîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir. Eh ! n'y a-t-il pas là beaucoup trop de matière d'entretien ? En lui disant toutes vos misères vous le prierez de les guérir. Vous lui direz : O mon Dieu, voilà mon ingratitude, mon inconstance, mon infidélité ! Prenez mon cœur ; je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris ; je ne sais pas vous le garder. Donnez-moi au dehors les dégoûts et les croix nécessaires pour me rappeler sous votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même. Ainsi vous aurez toujours amplement à parler à Dieu, ou de ses miséricordes, ou de vos misères : c'est ce que vous n'épuiserez jamais. Dans ces deux états dites-lui sans réflexion tout ce qui vous viendra au cœur, avec une simplicité et une familiarité d'enfant dans le sein de sa mère.

V. Occupez-vous pendant la journée de vos devoirs, comme de régler votre dépense selon votre revenu, veiller sur votre domestique pour ne permettre aucun scandale, travailler avec une douce autorité à achever l'éducation de vos enfants, satisfaire aux bienséances, enfin édifier tous ceux qui vous voient sans leur parler jamais de dévotion.

Tout cela est simple, uni, modéré ; tout cela rentre dans la vie la plus commune : mais tout cela ramène sans cesse à Dieu. O que vous aurez de consolation si

vous le faites ! (1) *Un jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs.*

LETTRE CLXXVII.

Importance de s'ouvrir de petites choses, et de renoncer à ce qu'on appelle esprit.

Il y a une chose dans votre lettre qui ne me plaît point, c'est de croire qu'il ne faut point me dire les petites choses qui vous occupent, parceque vous supposez que je les méprise et que j'en serois fatigué. Non, en vérité, je ne méprise rien, et je serois moi-même bien méprisable si j'étois méprisant. Il n'y a personne qui ne soit malgré soi occupé de beaucoup de petites choses. La vertu ne consiste point à n'avoir pas cette multitude de pensées inutiles, mais la fidélité consiste à ne les suivre pas volontairement, et la simplicité demande qu'on les dise telles qu'elles sont. Ces choses, il est vrai, sont petites en elles-mêmes ; mais il n'y a rien de si grand devant Dieu qu'une ame qui s'apetisse pour les dire sans écouter son amour-propre. D'ailleurs ces petites choses feront bien mieux connoître votre fond que certaines choses plus grandes, qui sont accompagnées d'une plus grande préparation et de certains efforts où le naturel paroît moins. Un malade dit tout à son médecin, et il ne se contente pas de lui expliquer les grands accidents ; c'est par quantité de petites circonstances qu'il le met à portée de connoître à

(1) Ps. 83, v. 11.

fond son tempérament, les causes de son mal et les remèdes propres à le guérir. Dites donc tout, et comptez que vous ne ferez rien de bon qu'autant que vous direz tout ce que la lumière de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire.

Je trouve que vous avez raison de ne souhaiter pas de lire présentement sainte Thérèse : ce qui vous en empêche est très bon. Vous ne serez jamais tant selon le bon plaisir de Dieu que quand vous renoncerez à ce qu'on appelle esprit, et que vous négligerez le vôtre comme une femme bien détrompée du monde renonce à la parure de son corps. L'ornement de l'esprit est encore plus flatteur et plus dangereux. Lisez bien saint François de Sales. Il est au-dessus de l'esprit ; il n'en donne point, il en ôte, il fait qu'on n'en veut plus avoir ; c'est une maladie dont il guérit. (1) *Bienheureux les pauvres d'esprit !* cette pauvreté est tout ensemble leur trésor et leur sagesse.

LETTRE CLXXVIII.

Touchant les distractions involontaires et les sécheresses.

Vous ne sauriez me dire les choses trop simplement. Ne vous mettez point en peine des pensées de vanité qui vous importunent par rapport aux dispositions de votre cœur que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par nécessité pour aller droit à lui. De plus, il

(1) Matth. 5, v. 3.

y a toujours plus à s'humilier et à se confondre qu'à se plaire et à se glorifier dans les choses qu'on est obligé de dire de soi. Il en faut dire avec simplicité le bien comme le mal, afin que la personne à qui on se confie sache tout comme un médecin, et puisse donner des remèdes proportionnés aux besoins.

Il ne s'agit point de ce que vous sentez malgré vous, ni des pensées qui se présentent à votre esprit, ni des distractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraison : il suffit que votre volonté ne veuille jamais être distraite, c'est-à-dire que vous ayez toujours l'intention droite et sincère de faire oraison, et de laisser tomber les distractions dès que vous les apercevez. En cet état les distractions ne vous feront que du bien : elles vous fatigueront, vous humilieront, vous accoutumeront à vivre de pain sec et noir dans la maison de Dieu : vous demeurerez fidèle à servir Dieu, à l'aimer, et à vous unir à lui dans la prière sans y goûter les consolations sensibles qu'on y cherche souvent plus que lui-même. L'illusion est à craindre quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaisir goûté. Ce plaisir peut flatter l'amour-propre : mais quand on demeure uni à Dieu dans les ténèbres de la foi et dans les sécheresses des distractions, on le suit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront vous les recevrez pour ménager votre foiblesse. Quand Dieu vous en sèvrera comme on sèvre un enfant du lait pour le nourrir de pain, vous vous passerez de cette douceur sensible pour aimer Dieu dans un état humble et mortifié. Gardez-vous bien en cet état de reculer sur vos communions. L'oraison et la communion marcheront d'un pas égal, sans plaisir, mais avec une pure fidélité. Dieu

n'est jamais si bien servi que quand nous le servons pour ainsi dire à nos dépens, sans en avoir sur-le-champ un profit sensible.

LETTRE CLXXIX.

Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Silence intérieur.

Je ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est point toujours en ferveur ; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle : il est bon de sentir par des inégalités que c'est un don de Dieu, qu'il donne et qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur, nous ne sentirions ni les croix ni notre foiblesse ; les tentations ne seroient plus des tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, et que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu que quand nous n'y tenons plus par le plaisir sensible, et que nous demeurons fidèles par une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du dehors ne seroient point de vraies peines si nous étions exempts de celles du dedans. Souffrez donc en patience vos dégoûts, et ils vous seront plus utiles qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût souffert par une volonté fidèle est une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de soi, il fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, et cette pente à chercher tout ce qui peut flatter l'amour-propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

§. Vous voulez courir après un goût sensible de Dieu, qui n'est ni son amour, ni l'oraison. Prenez ce goût quand Dieu vous le donne ; et quand il ne vous le donne pas, aimez et tâchez de faire oraison comme si ce goût ne vous manquoit pas. C'est avoir Dieu que de l'attendre. D'ailleurs vous faites très bien de ne demander à Dieu les goûts et les consolations qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous sanctifier par la privation de ses goûts sensibles, vous devez vous conformer à ses desseins de miséricorde et porter les sécheresses : elles serviront encore plus à vous rendre humble et à vous faire mourir à vous-même ; ce qui est l'œuvre de Dieu.

§. Vos peines ne viennent que de vous-même : vous vous les faites en vous écoutant. C'est une délicatesse et une sensibilité d'amour-propre que vous nourrissez dans votre cœur en vous attendrissant sur vous-même. Au lieu de porter fidèlement la croix, et de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autrui pour lui aider à le porter, et pour redresser les personnes que Dieu vous confie, vous vous resserrez en vous-même, et vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu ; il vous soutiendra et vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de son secours, et que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison : vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez vous est excellent toutes les fois que vous y sentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des vérités plus distinctes quand vous en avez la facilité et le goût : mais ne craignez point ce silence quand il opère en

vous pour la suite une attention plus fidèle à Dieu dans le reste de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la manière que vous pourrez, pourvu que votre volonté soit unie à lui, et que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre.

LETTRE CLXXX.

Usage salutaire des peines intérieures quand on est fidèle à les déclarer.

Je ne suis nullement surpris de vos peines. Il est naturel que vous les ressentiez. Elles doivent seulement servir à vous faire sentir votre impuissance et à vous faire recourir humblement à Dieu. Quand vous sentez votre cœur vaincu par la peine, soyez simple et ingénue pour le dire. N'ayez point de honte de montrer votre foiblesse, et de demander du secours dans ce pressant besoin. Cette pratique vous accoutumera à la simplicité, à l'humilité, à la dépendance. Elle détruira beaucoup l'amour-propre, qui ne vit que de déguisements, pour faire bonne mine quand il est au désespoir. D'ailleurs, cherchez à vous amuser à toutes les choses qui peuvent adoucir votre solitude et vous garantir de l'ennui, sans vous passionner ni dissiper par le goût du monde. Si vous gardiez sur le cœur vos peines, elles se grossiroient toujours, et elles vous surmonteroient enfin. Le faux courage de l'amour-propre vous causeroit des maux infinis. Le venin qui rentre est mortel : celui qui sort ne fait pas grand mal. Il ne faut point avoir de honte de voir sortir le pus qui sort de la plaie du cœur. Je ne m'arrête nullement à cer-

tains mots qui vous échappent, et que l'excès de la peine vous fait dire contre le fond de votre véritable volonté. Il suffit que ces saillies vous apprennent que vous êtes foible, et que vous consentiez à voir votre foiblesse et à la laisser voir à autrui.

LETTRE CLXXXI.

Pourquoi et comment on doit s'ouvrir de ses peines. Manière de converser avec Dieu.

Rien n'est meilleur que de dire tout. On ouvre son cœur, on guérit ses peines en ne les gardant point : on s'accoutume à la simplicité et à la dépendance ; car on ne réserve que les choses sur lesquelles on craint de s'assujettir : enfin on s'humilie, car rien n'est plus humiliant que de développer les replis de son cœur pour découvrir toutes ses misères, mais rien n'attire tant de bénédiction.

Ce n'est pas qu'il faille se faire une règle et une méthode de dire avec une exactitude scrupuleuse tout ce qu'on pense : on ne finiroit jamais, et on seroit toujours en inquiétude de peur d'oublier quelque chose. Il suffit de ne rien réserver par défaut de simplicité et par une mauvaise honte de l'amour-propre, qui ne voudroit jamais se laisser voir que par ses beaux endroits. Il suffit de n'avoir nul dessein de ne dire pas tout selon les occasions ; après cela, on dit plus ou moins sans scrupule, suivant que les occasions et les pensées se présentent. Quoique je sois fort occupé et peut-être souvent fort sec, cette simplicité de grace ne me fatiguera jamais ; au contraire, elle augmentera mon ou-

verture et mon zèle. Il ne s'agit point de sentir, mais de vouloir. Souvent le sentiment ne dépend pas de nous; Dieu nous l'ôte tout exprès pour nous faire sentir notre pauvreté, pour nous accoutumer à la croix par la sécheresse intérieure, et pour nous purifier, en nous tenant attachés à lui sans cette consolation sensible. Ensuite il nous rend ce soulagement de temps en temps, pour compatir à notre foiblesse.

Soyez avec Dieu, non en conversation guindée, comme avec les gens qu'on voit par cérémonie et avec qui on fait des compliments mesurés, mais comme avec une bonne amie qui ne vous gêne en rien, et que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle, on s'écoute, on ne se dit rien, on est content d'être ensemble sans se rien dire; les deux cœurs se reposent et se voient l'un dans l'autre, et ils n'en font qu'un seul; on ne mesure point ce qu'on dit, on n'a soin de rien insinuer, ni de rien amener; tout se dit par simple sentiment et sans ordre; on ne réserve, ni ne tourne, ni ne façonne rien; on est aussi content le jour qu'on a peu parlé, que celui qu'on a eu beaucoup à dire. On n'est jamais de la sorte qu'imparfaitement avec les meilleurs amis: mais c'est ainsi qu'on est parfaitement avec Dieu, quand on ne s'enveloppe point dans les subtilités de son amour-propre. Il ne faut point aller faire à Dieu des visites, pour lui rendre un devoir passager; il faut demeurer avec lui dans la privauté des domestiques, ou, pour mieux dire, des enfants. Soyez avec lui comme mad. votre fille est avec vous: c'est le moyen de ne s'y point ennuyer. Essayez-le avec cette simplicité, et vous m'en direz des nouvelles.

LETTRE CLXXXII.

Suivre Dieu sans égard aux sentiments. Bonté des croix, et utilité à tirer des fautes, même après qu'elles sont faites.

Je m'en tiens à ce que vous dites, qui est que vous résistez sans cesse à la volonté de Dieu. L'impression qu'il vous donne est d'être occupée de lui ; mais les réflexions de votre amour-propre ne vous occupent que de vous-même. Puisque vous connoissez que vous seriez plus en repos, si vous ne vouliez pas sans cesse, par vos efforts, atteindre à une oraison élevée, et briller dans la dévotion, pourquoi ne cherchez-vous pas ce repos? Contentez-vous de suivre Dieu, et ne prétendez pas que Dieu suive vos goûts pour vous flatter. Faites l'oraison comme les commençants les plus grossiers et les plus imparfaits, s'il le faut : accommodez-vous à l'attrait de Dieu et à votre besoin. Il est vrai qu'il ne faut pas se troubler quand on sent en soi les goûts corrompus de l'amour-propre. Il ne dépend pas de nous de ne les sentir point; mais il n'y faut donner aucun consentement de la volonté, et laisser tomber ces sentiments involontaires, en se tournant d'abord simplement vers Dieu. Moyennant cette conduite il faut communier, et il faut même communier pour la pouvoir tenir. Si vous attendiez à communier que vous fussiez parfaite, vous n'auriez jamais ni la communion ni la perfection; car on ne devient parfait qu'en communiant, et il faut manger le pain descendu du ciel pour parvenir peu à peu à une vie toute céleste.

. Pour vos croix, il faut les prendre comme la pénitence de vos péchés et comme l'exercice de mort à vous-même qui vous mènera à la perfection. O que les croix sont bonnes! O que nous en avons besoin! Eh! que ferions-nous sans croix? nous serions livrés à nous-mêmes, et enivrés d'amour-propre. Il faut des croix, et même des fautes, que Dieu permet pour nous humilier. Il faut mettre tout à profit; éviter les fautes dans l'occasion, et s'en servir pour se confondre dès qu'elles sont faites. Il faut porter les croix avec foi, et les regarder comme des remèdes très salutaires.

Craignez la hauteur : défiez-vous de ce que le monde appelle la bonne gloire; elle est cent fois plus dangereuse que la plus sotte. Le plus subtil poison est le plus mortel. Soyez douce, patiente, compatissante aux foiblesses d'autrui, incapable de toute moquerie et de toute critique. La charité croit tout le bien qu'elle peut croire, et supporte tout le mal qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain. Mais, pour être ainsi morte au monde, il faut vivre à Dieu, et cette vie intérieure ne se puise que dans l'oraison. Le silence et la présence de Dieu sont la nourriture de l'ame.

LETTRE CLXXXIII.

Recevoir les rebuts de Dieu, quand il retire ses consolations, comme un effet de sa jalousie contre nos infidélités, qui se fait sentir par miséricorde.

J'ai reçu votre dernière lettre. Il m'y paroît que Dieu vous fait de grandes graces, car il vous éclaire et pour-

suit beaucoup : c'est à vous à y correspondre. Plus il donne, plus il demande ; et plus il demande, plus il est juste de lui donner.

Vous voyez qu'il retire ses consolations et l'attrait du recueillement dès que vous vous laissez aller au goût des créatures qui vous dissipent. Jugez par-là de la jalousie de Dieu, et de celle que vous devez avoir contre vous-même pour n'être pas tant à vous et pour vous livrer toute à lui sans réserve.

Vous avez bien raison de croire que le renoncement à soi-même, qui est demandé dans l'évangile, consiste dans le sacrifice de toutes nos pensées et de tous les mouvements de notre cœur. Le *moi*, auquel il faut renoncer, n'est pas un je ne sais quoi ou un fantôme en l'air ; c'est notre entendement qui pense, c'est notre volonté qui veut à sa mode par amour-propre. Pour rétablir le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne pensant et en ne voulant plus que selon l'impression de l'esprit de grace.

Voilà l'état où Dieu se communique familièrement. Dès qu'on sort de cet état, on résiste à l'esprit de Dieu, on le contriste, et on se rend indigne de son commerce. C'est par miséricorde que Dieu vous rebute et vous fait sentir sa privation dès que vous vous tournez vers les créatures : c'est qu'il veut vous reprocher votre faute et vous en humilier, pour vous en corriger et pour vous rendre plus précautionnée. Alors il faut revenir humblement et patiemment à lui. Ne vous dépitez jamais, c'est votre écueil ; mais comptez que le silence, le recueillement, la simplicité, et l'éloignement du monde, sont pour vous ce que la mamelle de la nourrice est pour l'enfant.

LETTRE CLXXXIV.

De l'instinct du fond; de la présence de Dieu; des amusements innocents.

Je crois que vous devez être en repos pour votre oraison; elle me paroît bonne, et vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient et avec qui vous y êtes. Pour ce que vous nommez *instinct*, c'est un germe secret d'amour et de présence de Dieu, qu'il faut avoir soin de nourrir, parceque c'est lui qui nourrit tout le reste dans votre cœur. La manière de cultiver cet instinct est toute simple; il faut, 1° éviter la dissipation qui l'affoibliroit; 2° le suivre par le retour au silence et au recueillement toutes les fois que ce fond se réveille et vous fait apercevoir votre distraction; 3° céder à cet instinct, en lui faisant les sacrifices qu'il demande en chaque occasion, pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la présence de Dieu soit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumières pour dire de belles choses. Cette présence n'est jamais plus réelle et plus miséricordieuse que quand elle nous enseigne à nous taire, à nous humilier, à n'écouter point notre amour-propre, et à demeurer avec petitesse et fidélité dans les ténèbres de la foi. Ce goût intime de renoncement à soi et de petitesse est bien plus utile que des lumières éclatantes et des sentiments vifs.

Pour cette présence sensible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous, Dieu

la donne et l'ôte comme il lui plaît; il suffit que vous ne tombiez point dans une dissipation volontaire. Il y a des amusements de passion ou de vanité qui dissipent et qui mettent quelque entre-deux entre Dieu et nous. Il y a d'autres amusements qu'on ne prend que par simplicité et dans l'ordre de Dieu, pour se délasser, pour occuper l'activité de son imagination pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuser de cette façon dans les temps de la journée, où l'on ne pourroit pas continuer l'oraison sans se fatiguer : alors c'est une demi-oraison, qui vaut quelquefois autant que l'oraison même qu'on fait exprès.

LETTRE CLXXXV.

Il ne s'agit pas des sentiments qui se réveillent en nous, mais du fond de la volonté. Se contenter, dans le désir des croix, de bien porter celles qui se présentent.

Il faut songer à réparer le dérangement dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les manières trop naturelles d'autrui réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel : elles nous font sortir d'un certain centre de la vie de grace; mais il faut y rentrer avec simplicité et défiance de soi. La dureté, l'injustice, la fausseté, se trouvent dans notre cœur, quant aux sentiments, lorsque nous nous trouvons avec des personnes qui piquent notre amour-propre : mais il suffit que notre volonté ne suive pas ce penchant. Il faut mettre ses défauts à profit par une entière défiance de notre cœur.

Je suis fort aise de ce que vous ne trouvez en vous aucune ressource pour soutenir le genre de vie que vous avez embrassé. Je craindrois tout pour vous, si vous vous sentiez affermie dans le bien et si vous vous promettiez d'y persévérer ; mais j'espère tout quand je vois que vous désespérez sincèrement de vous-même. O qu'on est foible quand on se croit fort ! O qu'on est fort en Dieu quand on se sent foible en soi !

Le sentiment ne dépend pas de vous : aussi l'amour n'est-il pas dans le sentiment. C'est le vouloir qui dépend de vous et que Dieu demande. Il faut que la volonté soit suivie de l'action ; mais souvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler son domestique, mettre ordre à ses affaires, élever ses enfants, porter ses croix, se passer des vaines joies du siècle, ne flatter en rien son orgueil, réprimer sa hauteur naturelle, travailler à devenir simple, naïve, petite, se taire, se recueillir, s'accoutumer à une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu ; voilà les œuvres dont Dieu se contente.

Vous voudriez, dites-vous, des croix pour expier vos péchés et pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes ; avant que d'en chercher d'autres portez bien celles-là ; n'écoutez ni vos goûts, ni vos répugnances ; tenez-vous dans cette disposition générale de dépendance sans réserve de l'esprit de grace en toute occasion. C'est la mort continuelle à soi-même. Ne refusez rien à Dieu, et ne le prévenez sur rien pour les choses où vous ne voyez point encore sa volonté. Chaque jour apportera ses croix et ses sacrifices. Quand Dieu voudra vous faire passer dans un autre état, il vous y préparera insensiblement. Je serai vo-

lontiers votre instrument de mort par cette dépendance de la grace. Je souhaite que Dieu poursuive sans relâche en vous toute vie de l'amour-propre.

LETTRE CLXXXVI.

Recevoir également de Dieu la tranquillité et la sécheresse dans l'oraison.

Vous ne devez point être en peine sur la tranquillité que Dieu vous donne dans l'oraison. Quand elle vient il la faut prendre sans aucun scrupule. Ce seroit résister à Dieu que de vouloir, sous prétexte d'humilité et de pénitence, rejeter cet attrait de grace pour vous occuper de vos misères. La vue de vos misères reviendra assez à son tour. Mais quand vous trouvez un penchant et une facilité à être dans une douce présence de Dieu, rien n'est si bon que d'y demeurer. Vous avouez que, hors de cette tranquillité en la présence de Dieu, vous ne savez ce que c'est qu'oraison. Gardez-vous bien donc de sortir par votre choix d'une disposition hors de laquelle vous dites que votre oraison se perd.

D'un autre côté, quand une certaine douceur vous manque en cet état-là, ne croyez point que tout soit perdu. Dieu ne vous ôte ce plaisir que pour vous secouer peu à peu comme un enfant, et pour vous accoutumer à du pain sec en la place du lait. Il faut sevrer l'enfant; et l'enfant crie; mais il vaut mieux le laisser crier et le sevrer pour le mieux nourrir et le faire croître. La privation de cette douceur sensible ne détruit pas l'oraison; au contraire elle la purifie. C'est avoir Dieu sans Dieu, comme vous le disiez hier, c'est-à-dire Dieu seul

sans ses dons qui rendent sa présence douce, sensible et consolante : c'est Dieu même dans un état de plus pure foi ; c'est Dieu caché, mais Dieu pourtant ; c'est Dieu qui éprouve notre amour ; ce n'est plus Dieu qui charme notre goût et qui épargne notre foiblesse. Il faut éprouver la vicissitude de ces deux états, pour ne tenir point à l'un et pour n'être pas découragé de l'autre. Il faut être détaché de l'un et ferme dans l'autre. Il faut être indifférent pour tous les deux, et ne changer point dans ces changements. Il faut croire que nous ne pourrons nous donner le goût consolant : c'est Dieu seul qui le donne comme et quand il lui plaît. Il faut s'en laisser priver, et sacrifier à Dieu ses dons quand il les retire, comme une fidèle épouse se laisseroit patiemment priver des joyaux et des caresses de son époux pour se conformer à sa volonté. Il est encore plus parfait de tenir à Dieu qui nous rabaisse, qui nous dépouille, qui nous éprouve, que de tenir à Dieu qui nous enrichit, qui nous charme et qui nous caresse.

Laissez vos fautes : il suffit de les voir quand la lumière s'en présente, et de ne vous épargner point sur leur correction. Vos tentations se tourneront à profit. La véritable union à Dieu, qui est un amour simple et humble, diminue les imperfections. Demeurez donc unie à Dieu, et souffrez tout ce qu'il donne de croix et d'épreuves.

LETTRE CLXXXVII.

On n'a point la paix en s'écoutant soi-même.

Ce que je vous ai dit ne vous a fait une si grande peine qu'à cause que j'ai touché l'endroit le plus vif et le plus

sensible de votre cœur. C'est la plaie de votre amour-propre que j'ai fait saigner. Vous n'êtes point entrée avec simplicité dans ce que Dieu demande de vous. Si vous aviez acquiescé à tout sans vous écouter vous-même, et si vous eussiez communié pour trouver en notre Seigneur la force qui vous manque dans votre propre fonds, vous auriez eu d'abord une véritable paix avec un grand fruit de votre acquiescement. Ce qui n'a pas été fait peut se faire ; et je vous conjure de le faire au plutôt.

LETTRE CLXXXVIII.

L'oraison est bonne à tout : le propre esprit fait tout le contraire. Persévérer dans la voie de la perfection.

Vous ne garderez jamais si bien M.... que quand vous serez fidèle à faire oraison. Notre propre esprit, quelque solide qu'il paroisse, gâte tout : c'est celui de Dieu qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. Les traverses de la vie nous surmontent ; les croix nous abattent ; nous manquons de patience et de douceur, ou d'une fermeté douce et égale ; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains : il soutient le nôtre et ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent et de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau. (1) *Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille la garde en vain.* Nous ne pouvons attirer en nous le bon esprit que par l'oraison. Le temps qui y

(1) Ps. 126, v. 1.

paroît perdu est le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'esprit de grace, vous travaillerez plus pour vos devoirs extérieurs que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste, vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté dans la source.

Pour l'oraison vous pouvez la faire en divers temps de la journée, parceque vous avez beaucoup de temps libre et que vous pouvez être souvent en silence. Il faut seulement prendre garde de ne faire point une oraison avec contention d'esprit qui fatigue votre tête.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatiguée de votre propre esprit. Rien n'est plus fatigant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie! Heureux qui en est lassé et qui cherche un vrai repos dans l'esprit de recueillement et de renoncement à l'amour-propre.

Si vous retourniez à une vie honnête selon le monde, après avoir goûté Dieu dans la retraite, vous tomberiez bien bas et vous le mériteriez dans un relâchement si infidèle à la grace. J'espère que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien puisqu'il ne vous laisse pas un moment de paix dans ce milieu entre lui et le monde. Dieu nous demande à tous la perfection, et il nous y prépare par l'attrait de sa grace; c'est pourquoi Jésus-Christ dit à ses disciples: (1) *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Et c'est pour cela qu'il nous a enseigné cette prière: (2) *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Tous sont invités à cette perfection sur la terre, mais

(1) Matth. 5, v. 48. (2) Ibid. 4, v. 10.

la plupart s'effarouchent et reculent. Ne soyez pas du nombre de ceux qui, ayant mangé la manne au désert, regrettent les oignons d'Égypte. C'est la persévérance qui est couronnée.

LETTRE CLXXXIX.

Avis pour conserver la tranquillité et l'égalité en toutes choses.

Dieu vous aime puisqu'il a tant de jalousie à votre égard, et qu'il a soin de vous faire sentir jusqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous apercevrez quelque faute qui vous indispose pour l'oraison, contentez-vous de vous humilier sous la main de Dieu, et de recevoir cette interruption de graces sensibles comme la pénitence que vous avez méritée. Ensuite demeurez en paix; ne recherchez point par amour-propre ce plaisir qui peut vous venir de la société des bonnes gens qui vous honorent; mais aussi ne vous faites point un scrupule de recevoir cette consolation quand la Providence vous l'envoie. Laissez tomber l'excès de sensibilité que vous éprouvez dans de telles consolations. Il suffit que votre volonté ne s'y livre pas, et que vous soyez sincèrement déterminée à vous en passer toutes les fois qu'elles cesseront.

Vous voulez savoir ce que Dieu demande de vous là dessus; et je vous réponds que Dieu veut que vous preniez ce qui vient et que vous ne couriez point au-devant de ce qui ne se présente point; recevez avec simplicité ce qui vous est donné, n'y regardant que Dieu seul qui vous le donne pour soutenir votre foi-

blesse ; et portez avec foi la privation de toutes les choses dont Dieu vous prive pour vous détacher. Quand vous prendrez ainsi également les inégalités des hommes à votre égard, que Dieu permet tout exprès pour vous éprouver par ces espèces de secousses, vous verrez que les consolations ne vous saisiront pas jusqu'à vous dissiper et à troubler votre oraison, et que les privations ne se tourneront plus en découragement et en dépit.

Ne quittez point vos deux temps réglés d'oraison pour le matin et pour le soir. Ils sont courts : vous les passerez facilement, moitié ennui et distractions involontaires, moitié retour à votre occupation de Dieu. Pour le reste de la journée laissez-vous aller au recueillement, à mesure que vous vous y trouverez disposée. Il faut seulement y mettre deux bornes ; l'une, qu'il ne vous détournera d'aucun de vos devoirs extérieurs ; l'autre, que vous prendrez garde que ce recueillement n'épuise peu à peu votre tête, et ne mine insensiblement votre très délicate santé.

Marchez avec confiance et sans crainte excessive. La crainte servile resserre le cœur ; la confiance l'élargit ; cette crainte est le sentiment des esclaves ; l'amour de confiance est le sentiment des enfants.

Pour vos misères il faut vous accoutumer à les voir avec une sincère condamnation, sans vous impatienter ni décourager. Pour un travail paisible, par rapport à la correction, ramenez votre cœur, autant que vous le pourrez, au calme de l'oraison et à la présence familière de Dieu pendant la journée.

LETTRE CXC.

L'expérience de nos foiblesses doit servir à nous rendre de bonne composition dans le support du prochain, à nous humilier et nous déprendre de nous-mêmes.

Je suis véritablement attristé d'avoir vu hier votre cœur si malade. Il me semble que vous devez faire également deux choses ; l'une est de ne suivre jamais volontairement les délicatesses de votre amour-propre ; l'autre est de ne vous décourager jamais en éprouvant dans votre cœur ces dépits si déraisonnables. Voulez-vous bien faire ? Demandez à Dieu qu'il vous rende patiente avec les autres et avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à supporter et si vous ne trouviez de misères qu'en eux, vous seriez violemment tentée de vous croire au-dessus de votre prochain. Dieu veut vous réduire par une expérience presque continuelle de vos défauts à reconnoître combien il est juste de supporter doucement ceux d'autrui. Eh ! que serions-nous si nous ne trouvions rien à supporter en nous, puisque nous avons tant de peine à supporter les autres lors même que nous avons besoin d'un continuel support ?

Tournez à profit toutes vos foiblesses en les acceptant, en les disant avec une humble ingénuité, et en vous accoutumant à ne compter plus sur vous. Quand vous serez bien sans ressource et bien dépossédée de vous-même par un absolu désespoir de vos propres forces, Dieu vous apprendra à travailler dans une entière dépendance de sa grace pour votre correction.

Ayez patience avec vous-même ; rabaissez-vous ; rapetissez-vous ; demeurez dans la boue de vos imperfections, non pour les aimer ni pour négliger leur correction, mais pour en tirer la défiance de votre cœur et l'humiliation profonde, comme on tire les plus grands remèdes des poisons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces foiblesses qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu à peu de vous-même. O l'heureuse délivrance !

LETTRE CXCI.

La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement.

Je comprends que toutes vos peines viennent de ce que vous voulez trop juger de vous-même, et de ce que vous en jugez par une fausse apparence qui est votre sentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût et un attrait sensible dans l'oraison, vous êtes tentée de vous décourager. Comme vous êtes dans une solitude sèche, triste et languissante, vous n'y avez guère d'autre soutien que le plaisir de goûter la piété : ainsi il n'est pas étonnant que vous vous trouviez abattue dès que cet appui vient à vous manquer. Voulez-vous être en paix ? Occupez-vous moins de vous-même et un peu plus de Dieu. Ne vous jugez point, mais laissez-vous juger avec une entière démission d'esprit par celui que vous avez choisi pour vous conduire. Il est vrai qu'on est souvent occupé de soi sans le vouloir, et que l'imagination nous fait souvent retomber

dans cette occupation pénible : mais je ne vous demande point l'impossible ; je me borne à vouloir que vous ne soyez point occupée de vous-même par choix, et que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumières. Dès que vous apercevrez en vous cette occupation et ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, et ne rendez pas volontaire par une continuation de propos délibéré ce qui commence par pure surprise d'imagination.

Au reste ne croyez point que cette conduite que je vous conseille vous empêche de pratiquer la vigilance sur vous-même, que Jésus-Christ recommande dans l'évangile. La plus parfaite manière de veiller sur soi est de veiller devant Dieu contre les illusions de l'amour-propre. Or une des plus dangereuses illusions de l'amour-propre est de s'attendrir sur soi, d'être sans cesse autour de soi-même, d'être occupé de soi d'une occupation empressée et inquiète qui trouble, qui dessèche, qui resserre le cœur, qui ôte la présence de Dieu, enfin qui nous fait juger de nous-mêmes jusqu'à nous jeter dans le découragement. Dites comme saint Paul : (1) *Et même je ne me juge point :* vous n'en veillerez que mieux sur vos défauts pour les corriger et sur vos devoirs pour les remplir, quoique vous ne soyez point volontairement dans ces occupations inquiètes d'amour-propre. Ce sera par amour pour Dieu que vous retrancherez d'une manière simple et paisible tout ce que cet amour vigilant et jaloux vous fera apercevoir d'imparfait et d'indigne du bien-aimé. Vous tra-

(1) I Cor. 4, v. 3.

vaillerez à vous corriger sans impatience et sans dépit d'amour-propre contre vos foiblesses. Vous vous supporterez humblement sans vous flatter. Vous vous laisserez juger, et vous ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir à soi-même que celle de suivre les délicatesses, les dépits, les impatiences de l'amour-propre sur la perfection. De plus c'est prendre une fausse règle pour juger de soi, que d'en juger par les sentiments que l'on trouve au dedans de soi-même. Dieu ne nous demande que ce qui dépend de nous; c'est précisément notre volonté qui dépend d'elle-même. Le sentiment n'est point en notre pouvoir : nous ne pouvons ni nous le donner ni nous l'ôter comme il nous plaît. Les plus endurcis pécheurs ont quelquefois malgré eux de bons mouvements. Les plus grands saints ont été violemment tentés par des sentiments corrompus dont ils avoient horreur. Ces sentiments ont même servi à les humilier, à les mortifier, à les purifier. (1) *La vertu*, dit saint Paul, *se perfectionne dans l'infirmité*. Ce n'est donc pas le sentir, mais le consentir qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu quand vous ne pouvez pas le goûter? Sachez qu'il est tout auprès de ceux qui ont le cœur en tribulation et en sécheresse. Vous ne pouvez point vous donner par industrie ce goût sensible. Qu'est-ce que vous voulez aimer? Est-ce le plaisir de l'amour ou le bien-aimé? Si ce n'est que le plaisir de l'amour que vous cherchez, c'est votre propre plaisir et non celui de Dieu qui est l'objet de vos prétentions. On impose souvent à soi-

(1) II. Cor. 12, v. 9.

même dans la vie intérieure. On se flatte de chercher Dieu, et on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde que pour se faire un plaisir raffiné dans la dévotion ; et comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui quand la source du plaisir tarit. Il ne faut jamais se priver de ce plaisir par une recherche volontaire des autres plaisirs qui rendent indigne de celui-là : mais enfin quand ce plaisir manque, il faut continuer à aimer sans plaisir, et mettre la consolation à servir Dieu à ses dépens, malgré les dégoûts qu'on éprouve. O que l'amour est pur quand il se soutient sans aucun goût sensible ! O que tout s'avance quand on est tenté de croire tout perdu ! O que l'amour souffrant sur le Calvaire est au-dessus de l'amour enivré sur le Thabor ! On ne peut guère compter sur une ame qui n'a point encore été sevrée du lait des consolations spirituelles.

Je ne veux plus que vous soyez une dame sage, forte et vertueuse en grand ; je veux tout en esprit. Soyez une bonne petite enfant.

LETTRE CXCII.

Usage de nos laideurs que Dieu nous fait apercevoir en nous.

Vous vous réjouissez par jalousie des défauts de M..... que vous supportez le plus impatiemment : vous êtes plus choquée de ses bonnes qualités que de ses défauts. Tout cela est bien laid et bien honteux. Voilà ce qui sort de votre cœur, tant il en est plein. Voilà ce que Dieu vous fait sentir pour vous apprendre à vous

mépriser et à ne compter jamais sur la bonté de votre cœur. Votre amour-propre est au désespoir quand d'un côté vous sentez au dedans de vous une jalousie si vive et si indigne, et quand d'un autre côté vous ne sentez que distraction, que sécheresse, qu'ennui, que dégoût pour Dieu. Mais l'œuvre de Dieu ne se fait en nous qu'en nous dépossédant de nous-mêmes, à force d'ôter toute ressource de confiance et de complaisance à l'amour-propre. Vous voudriez vous sentir bonne, droite, forte et incapable de tout mal. Si vous vous trouviez ainsi, vous seriez d'autant plus mal que vous vous croiriez assurée d'être bien. Il faut se voir pauvre, se sentir corrompue et injuste, ne trouver en soi que misère, en avoir horreur, désespérer de soi, n'espérer plus qu'en Dieu, et se supporter soi-même avec une humble patience sans se flatter. Au reste, comme ces choses ne sont que des sentiments involontaires, il suffit que la volonté n'y consente point. Par-là vous en tirerez le profit de l'humiliation, sans avoir l'infidélité d'adhérer à des sentiments si corrompus.

Ne cessez point de communier : la communion est le remède à la foiblesse des ames tentées qui veulent vivre de Jésus-Christ malgré tous les soulèvements de leur amour-propre. Communiez et travaillez à vous corriger. Vivez de Jésus-Christ et vivez pour lui. Le point le plus capital pour vous n'est point la force, c'est la petitesse. Laissez-vous donc apetisser ; ne réservez rien par courage et par sagesse humaine. Soyez docile sans écouter votre propre raison. Apprenez à supporter autrui à force d'être réduite à vous supporter vous-même. Vous pensiez vous posséder ; mais l'expérience vous montrera que c'est un amour-propre om-

brageux, dépiteux et bizarre qui vous possède. J'espère que dans la suite vous ne songerez plus à vous posséder vous-même, et que vous vous laisserez posséder de Dieu.

LETTRE CXCIII.

La simplicité à s'ouvrir doit être sans réserve d'amour-propre. Ne se point dépiter à la vue de ses défauts, et les mettre à profit.

Il ne faut pas délibérer pour savoir si vous devez tout dire. On ne peut rien faire de bon que par une entière simplicité et par une ouverture de cœur sans réserve. Il n'y a point d'autre règle que celle de ne rien réserver volontairement par la répugnance que l'amour-propre auroit à dire ce qui lui est désavantageux. D'ailleurs il seroit hors de propos de s'appliquer pendant l'oraison aux choses qui se présentent pour les dire; car ce seroit suivre la distraction. Il suffit de dire dans les occasions, avec épanchement de cœur, tout ce qu'on connoît de soi. Je comprends bien qu'un certain trouble de l'amour-propre fait que diverses choses que l'on comptoit de dire échappent dans le moment où l'on en doit parler. Mais, outre qu'elles reviennent un peu plus tard et qu'on ne perd pas toujours les choses importantes que l'on connoît de soi-même, de plus Dieu bénit cette simplicité, et il ne permet pas qu'on ne fasse point connoître ce que sa lumière nous montre en nous de contraire à sa grace. Le principal point est de ne pas trop subtiliser par les réflexions, et de dire tout sans façon, selon la lumière qu'on en a, quand

l'occasion vient. Il n'y a que les enveloppes de l'amour-propre qui puissent cacher le fond de notre cœur. Ne vous écoutez point vous-même, alors vous vous ouvrirez sans peine, et vous parlerez de vous avec facilité comme d'autrui.

Tout ce que vous m'avez mandé de votre oraison est très bon. J'en remercie Dieu, et je vous conjure de continuer. N'oubliez jamais cette bonne parole de votre première lettre : *J'expérimente que la grace ne me manque point quand je désespère bien de moi.* Celle-ci est encore excellente : *Je sens que la croix m'attache à Dieu.* Enfin en voici une troisième que je goûte fort. *Il me semble que Dieu ne veut pas que j'examine tant mes dispositions, qu'il demande que je m'abandonne à lui.* Tenez-vous dans cet état, et revenez-y dès que vous apercevrez que vous en êtes déchue.

La seconde lettre marque que cet état est altéré. Il faut le rétablir en laissant doucement et peu à peu tomber vos réflexions, qui ne vont qu'à vous distraire et à vous troubler. Les tentations de vaines complaisances ne doivent pas vous empêcher ni de me parler ni de m'écrire. Il ne faut point s'occuper curieusement de soi, mais il faut dire simplement tout ce que la lumière de Dieu en fait voir.

Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous fassiez des fautes, dans le temps même de ferveur et du recueillement, où vous voudriez le moins en faire. La Providence qui permet ces fautes est une des graces que Dieu nous fait en ce temps-là : car Dieu ne permet ces fautes que pour vous faire sentir votre impuissance de vous corriger par vous-même. Qu'y

a-t-il de plus convenable à la grace que de vous désabuser de vous-même, et de vous réduire à recourir sans cesse en toute humilité à Dieu ? Profitez de vos fautes, et elles serviront plus en vous rabaissant à vos propres yeux que vos bonnes œuvres en vous consolant. Les fautes sont toujours fautes : mais elles mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu qui nous fait un grand bien.

Je ne m'étonne point que vous ayez des saillies de chagrin : mais il faut se taire dès que l'esprit de grace avertit et impose silence. Alors c'est résister à Dieu, contrister le Saint-Esprit que de continuer à suivre son chagrin. La crainte de déplaire à Dieu devroit vous retenir plus que la crainte de déplaire aux créatures. Quand vous avez fait une faute par amour-propre, n'espérez pas que l'amour-propre la répare par ses dépits, par sa honte et par ses impatiences contre soi-même. Il faut se supporter en se voyant sans se flatter dans toute son imperfection. Il faut vouloir se corriger par amour de Dieu sans se soulever contre son imperfection par amour-propre. Il vaut bien mieux travailler paisiblement à se corriger que de se dépiter à pure perte sur ses misères. Il faut retrancher par-tout les retours de sagesse pour soi et sur-tout en confession. Mais Dieu permet qu'on trouve la boue au fond de son cœur jusque dans les plus saints exercices.

LETTRE CXCIV.

Mettre à profit nos imperfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu dans la créature.

Il est vrai que vous observez trop, que vous voulez trop deviner par amour-propre délicat et ombrageux, et que vous vous piquez facilement : mais il faut porter cette croix intérieure comme les extérieures. Elle est bien plus rude que celle du dehors. On souffre bien plus volontiers de la déraison d'autrui que de sa déraison propre. L'orgueil en est au désespoir, il se pique de s'être piqué ; mais cette double piqûre est un double mal. Il n'y a qu'un seul remède, qui est de mettre à profit nos imperfections en les faisant servir à nous humilier, à nous confondre, à nous désabuser de nous-mêmes, et à nous mettre en défiance de notre cœur.

Vous devez remercier Dieu de ce qu'il vous fait sentir que le travail nécessaire pour gagner M..... est un de vos premiers devoirs. Mourez à vos répugnances pour vous mettre à portée de lui apprendre à mourir à tous ses défauts. Vous ne vous trompez nullement quand vous me regardez comme un ami sincère et à toute épreuve ; mais vous faites un obstacle à la grâce de ce qui en doit être le pur instrument, si vous n'êtes pas fidèle à chercher Dieu seul en moi, et à n'y voir que sa lumière comme les rayons du soleil au travers d'un verre vil et fragile.

Vous ne trouverez la paix ni dans la société ni dans la solitude, quand vous y voudrez trouver des ragoûts

et des soulagements de votre amour-propre dépité. Alors la solitude d'un orgueil boudeur est encore pis qu'une société un peu dissipée. Quand vous serez simple et petite, les compagnies ne vous gêneront ni ne vous dépiteront pas ; alors vous ne chercherez la solitude que pour Dieu seul.

LETTRE CXCV.

Mélange de la sensibilité de la nature dans l'oraison. Variations des sentiments et comment s'y conduire.

Il faut supposer qu'il se mêle beaucoup d'imagination, de sentiments, et même de sensibilité d'amour-propre dans notre oraison. De là vient que nous sommes dans une espèce d'ivresse quand notre imagination nous donne de belles images avec des sentiments de plaisir, et que nous sommes découragés dès que ces images et ces sentiments flatteurs nous manquent. Mais cette confiance dans le bon temps et ce découragement dans le mauvais ne sont que pure illusion. Il ne faudroit ni s'élever quand l'oraison est douce, ni s'abattre quand elle devient sèche et obscure. Le fond de l'oraison demeure toujours le même, pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu sans s'élever des dons sensibles et sans s'abattre de leur privation. Dieu, par ces dons sensibles, soulage quelquefois notre imagination, il aide notre esprit, il soutient notre volonté foible et prête à succomber. Il retire aussi assez souvent ses secours pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance, et pour nous accoutumer à sa présence malgré les distractions et les sécheresses.

L'oraison n'est jamais si pure que quand on la continue par fidélité, sans plaisir ni goût.

Il est vrai que si cette présence vous est facilitée par la considération méthodique de quelques vérités particulières, il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur : mais si ces vérités ne servent point à faciliter la présence de Dieu, et si ce n'est qu'une inquiétude scrupuleuse, vous ne ferez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de dissiper les distractions involontaires, l'ennui, le dégoût et l'obscurité. Ce qui dépend de vous, moyennant la grace de Dieu, est la patience dans cet ennui, le retour paisible à la présence de Dieu quand vous apercevez la surprise des distractions, et la fidélité pour demeurer attachée à Dieu sans plaisir par une volonté sèche et nue.

Laissez tomber les pensées de vaine complaisance comme celles de découragement, et allez toujours votre train. Le tentateur ne cherche qu'à vous arrêter; en ne vous arrêtant point, vous vaincrez la tentation d'une façon simple et paisible.

LETTRE CXCVI.

Ne point boucher son cœur par résistance sur ce qu'on désespère de pouvoir prendre sur soi. Acquiescer, et attendre tout de Dieu.

Vous voyez à la lumière de Dieu au fond de votre conscience ce que la grace demande de vous : mais vous résistez à Dieu. De là vient votre trouble. Vous com-

mencez par dire en vous-même : il est impossible que je prenne sur moi de faire ce qu'on veut. C'est une tentation de désespoir. Désespérez de vous tant qu'il vous plaira, mais non pas de Dieu. Il est tout bon et tout-puissant. Il vous donnera suivant la mesure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous sera donné, et vous transporterez les montagnes. Si vous ne croyez rien, rien ne vous sera donné; mais ce sera votre faute. Regardez Abraham qui espéra contre toute règle d'espérance. Écoutez la sainte Vierge; on lui propose ce qu'il y a de plus incroyable, et, sans hésiter, elle s'écrie : (1) *Qu'il me soit fait selon votre parole !*

Ne fermez donc pas votre cœur. Non seulement vous ne pouvez point faire ce qu'on vous demande tant votre cœur est resserré, mais encore vous ne voulez pas le pouvoir; vous ne voulez pas laisser élargir votre cœur, et vous craignez qu'on ne l'élargisse. Comment voulez-vous que la grace entre dans un cœur si bouché contre elle? Tout ce que je vous demande est d'acquiescer par docilité en esprit de foi, et de ne vous point écouter vous-même. Pourvu que vous acquiesciez avec petitesse et que vous rentriez dans la paix par le recueillement, tout se fera peu à peu en vous, et ce qui vous paroît impossible dans votre état de tentation s'applanira insensiblement. Alors vous direz : Quoi ! n'étoit-ce que cela? Falloit-il tant de dépits et de désespoir pour une chose si juste que Dieu prépare et facilite par son amour? Craignez qu'en lui résistant vous ne vous éloigniez de lui. Toute votre piété ne seroit qu'illusion si vous manquiez à ce point essentiel. Il n'y auroit plus

(1) Luc. 1, v. 38.

en vous que délicatesse, hauteur et art pour flatter vos goûts. Je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous preniez ainsi le change.

Je suis occupé de vos peines. Je suis encore plus touché de ce qui se tourne en tentation et en danger de résister à Dieu, que des croix les plus pesantes. Les croix qu'on porte en pure souffrance avec petitesse, simplicité, démission de son propre esprit et abandon, unissent à Jésus-Christ crucifié, et elles opèrent des biens infinis; mais les croix repoussées par attachement à sa propre pensée et par retranchement dans la propre volonté éloignent Jésus-Christ, dessèchent le cœur et font insensiblement tarir la grace. Au nom de Dieu, cédez par petitesse, et dites, sans compter sur vous, qui n'êtes qu'un roseau brisé : *Rien n'est impossible à celui qui est tout bon et tout-puissant.* Dieu ne demande de vous qu'un *oui* en pure foi. Consolez-moi en me mandant que ce *oui* est prononcé au fond de votre cœur. Vous me ferez sentir une vraie joie dans ma tristesse.

LETTRE CXCVII.

Se relever du relâchement où l'on est tombé.

Je ne puis, ma chère fille, vous rien dire de plus convenable que ces paroles de saint Jean à l'*ange*, c'est-à-dire à l'évêque de l'église d'Éphèse, qui étoit, selon les apparences, Timothée : (1) *J'ai contre vous*

(1) Apoc. 12, v. 4, 5.

que vous avez quitté votre première charité : souvenez-vous d'où vous êtes déchu : faites pénitence et reprenez vos premières œuvres. Si vous y manquez je viendrai à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place. C'est ainsi que l'esprit de Dieu aime les hommes sans les flatter. Il aime et il menace. Il ne menace même que par amour. Il montre la peine afin que l'homme ne le contraigne pas de la lui faire souffrir. Voyez combien les personnes les plus parfaites déchoient facilement et, peu à peu sans y prendre garde. Voilà Timothée que saint Paul appelle l'homme de Dieu ; voilà l'ange d'une des plus saintes églises de tout l'Orient, dans ces beaux jours où la religion étoit si florissante : cet ange tombe ; il oublie son ancien amour, son recueillement, son oraison, ses œuvres ; il se relâche, il se dissipe. Il n'aperçoit pas d'abord son égarement et sa chute. Il dit en lui-même : Que fais-je de mal ? Ma conduite n'est-elle pas honnête et régulière aux yeux du monde ? N'a-t-on pas besoin de quelque consolation ? Seroit-ce vivre que de n'avoir jamais rien qui soutienne et qui ranime le cœur ?

C'est ainsi qu'on est ingénieux à se tromper et à déguiser son relâchement. Hâtez-vous, dit le Saint-Esprit, d'ouvrir les yeux et de voir d'où vous êtes déchu. O que vous êtes au-dessous de votre ancienne place ! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraisons, de votre solitude paisible, de votre jalousie pour le recueillement, et de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvoit l'altérer. Si vous ne vous en souvenez plus, les autres ne l'ont pas oublié, et ils ne manquent pas de dire : Qu'est devenue cette ferveur ? On ne voit plus

qu'amusement au dehors et qu'ennui au dedans. Dès que les amusements sont finis ce n'est plus la même personne. Croit-elle être encore dévote ?

C'est ainsi qu'on tombe, par degrés insensibles et sous de beaux prétextes, d'un état de sincère mort à soi, jusque dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus grossières de l'amour-propre. Au moins faut-il se souvenir de l'état d'où l'on est déchu. Il faut regretter ce premier amour qui nourrissoit le cœur. Il faut reprendre ces premières œuvres qu'on a abandonnées si lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la solitude où l'on étoit en paix avec le véritable consolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigue : (1) *Je sais ce que je ferai : je retournerai chez mon père ; je lui dirai : O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être nommé votre enfant.* S'il vous fait sentir d'abord quelque froideur et quelque sécheresse, recevez humblement cette pénitence dont vous avez un besoin infini. Si vous manquiez à rentrer promptement dans son sein paternel, voici ce qu'il feroit : *Je viendrai*, dit-il, *à vous : et j'ôterai votre chandelier de sa place.* Il vous ôteroit le flambeau dont vous ne faites aucun usage, et il vous laisseroit dans les ténèbres ; il transporteroit ses graces, si précieuses et si long-temps foulées aux pieds, à quelque autre ame plus simple, plus docile et plus fidèle. Il faut reprendre vos lectures, votre raison, votre silence, votre première simplicité et petitesse.

(1) Luc, 15, v. 18, 19.

LETTRE CXCVIII.

Faire servir la solitude à rentrer dans le recueillement et reprendre l'oraison.

METTEZ à profit votre solitude pour rentrer dans le recueillement. Vous ne pouvez, hors de ce centre, ni vous soutenir dans une vraie piété, ni modérer la sensibilité de votre cœur, ni adoucir vos croix, ni jouir d'aucune paix. Vous commencerez par une violence pénible pour vous ramener à cette vie intérieure et à cette dépendance de l'esprit de grace, qui est jaloux de toutes les vies secrètes de l'amour-propre et qui les éteint peu à peu : mais cette gêne se changera enfin en liberté. Elle mérite bien d'être achetée par une sujétion constante. Ce travail est moins pénible que celui de se livrer aux vaines délicatesses d'un amour-propre toujours dépité.

C'est vous-même que vous cherchez en cherchant l'amitié des créatures; mais vous n'y trouverez point ce que vous y cherchez. Vos délicatesses d'amitié ne sont que des raffinements d'amour-propre : mais les créatures ont un amour-propre aussi-bien que vous. Chacun veut tout pour soi. D'ailleurs vous ne trouverez jamais ni paix ni consolation dans un amour-propre affamé d'amitié; il n'aura pour vous que douleurs et qu'épines. Ne le méritez-vous pas puisque l'infini même ne vous suffit point, et que vous ne trouvez point Dieu assez aimable à moins que vous n'y joigniez les amusements les plus frivoles? Revenez au recueillement, mais ne tardez pas. Chaque moment où vous retardez est

une grande infidélité. Il faut que l'oraison soit votre pénitence, en attendant qu'elle redevienne votre nourriture.

LETTRE CXCIX.

Revenir à Dieu par l'oraison. Se désoccuper des projets qui dessèchent.

Remettez-vous, quoi qu'il vous en puisse coûter, à l'oraison et à la communion. Vous avez desséché votre cœur par votre vivacité à vouloir une affaire sans savoir si Dieu la vouloit. C'est la source de tout votre mal. Vous avez passé des temps infinis dans l'infidélité à former des projets qui étoient des toiles d'araignée. Un souffle de vent les dissipe. Vous vous êtes retirée insensiblement de Dieu, et Dieu s'est retiré de vous. Il faut retourner à lui et lui abandonner tout sans aucune réserve. Vous n'aurez de paix que dans cet abandon. Laissez tous vos desseins; Dieu en fera ce qu'il voudra. Quand même ils réussiroient par des voies humaines, Dieu ne les béniroit pas : mais si vous lui en faites l'entier sacrifice, il tournera tout selon ses conseils de miséricorde, soit qu'il fasse ce que vous avez désiré ou qu'il ne le fasse jamais. L'essentiel est de recommencer l'oraison, quelque sécheresse, distraction et ennui que vous y éprouviez d'abord. Vous méritez bien les rebuts de Dieu après l'avoir si long-temps rebuté pour les créatures. Cette patience le rapprochera de vous.

LETTRE CC.

Demeurer fidèle dans les sécheresses pour vivre de la vraie vie de Jésus-Christ en Dieu.

Vous ne devez point douter que votre santé ne me soit fort chère. Ce qui m'est encore plus cher est votre fidélité à Dieu. Il ne s'agit point des douceurs et des consolations qu'on voudroit goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail de nous procurer toujours une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ou négligence volontaire, il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolants, et continuer avec une humble patience au milieu des ténèbres et des sécheresses quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une ame constante dans le bien que de voir toute sa pauvreté et toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misère pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaine complaisance.

O mon cher enfant, toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies secrètes et flatteuses de l'amour-propre. Il faut être jaloux contre l'amour-propre pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contre-poison de l'illusion dans la vie spirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection qu'en recherchant ce qui nous flatte au lieu de contenter Dieu, et qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangements au lieu d'assujettir tous nos goûts à la croix de Jésus-Christ. La vie qui résiste à Dieu

est une vie fausse et douloureuse; au contraire la mort qui cède à Dieu est une mort de paix et d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu; et la vie des consolations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant, laissons-nous mourir à tout afin que Jésus-Christ seul vive en nous.

LETTRE CCI.

Ne point augmenter ses peines intérieures par trop de contention sur soi-même. Tourner vers Dieu la tendresse que nous avons pour nous.

Je suis bien touché de vos peines, et je désire de tout mon cœur tout ce qui peut soulager le vôtre. Il me semble que vous souffririez moins si vous étiez moins en contention perpétuelle contre un danger imaginaire de pécher, et si vous cherchiez moins à vous convaincre de votre résistance sensible par des efforts empressés. Une paix toute unie en présence de Dieu, en souffrant humblement un sentiment involontaire, vous épuiseroit moins et seroit d'une beaucoup plus grande fidélité, parcequ'elle seroit plus conforme à votre grace. Je prie notre Seigneur qu'il vous ouvre le cœur à l'intelligence et à la pratique d'un si simple moyen.

Je ne suis point surpris de ce que votre intérieur est sec et obscurci. Il faut être sevré des consolations sensibles et des lumières qui flattent l'amour-propre. Marchez avec patience dans les ténèbres de la foi; servez Dieu sans goût et sans plaisir; humiliez-vous sous sa main. Le goût ne dépend pas de vous. Il suffit de ne

suivre aucun goût contraire qui vous rende indigne de celui de Dieu. Suivez votre attrait avec simplicité. Occupez-vous librement des choses qui nourrissent votre cœur. Ne raisonnez pas trop sur votre prière; elle sera bonne pourvu que vous soyez devant Dieu en disposition de vous taire pour l'écouter, d'ouvrir votre cœur pour le recevoir, et de tourner tout en pratique pour mourir à vos défauts. Le principal est la délicatesse et la tendresse pour vous-même; c'est de quoi vous ne sauriez trop vous défier. Mettez Dieu en la place de ce *moi* qui veut tant être aimé, et vous aimerez Dieu comme vous le devez.

LETTRE CCII.

Moyen de trouver la paix dans les peines qu'on souffre.

Il y a par-tout à souffrir; et les peines d'une communauté, quoique vives, si on les comparoit aux peines des personnes engagées dans le siècle, ne seroient presque rien : mais on s'échauffe la tête dans la solitude, et les croix de paille y deviennent des croix de fer ou de plomb. Le remède à un si grand mal, c'est de ne compter point de pouvoir être heureux en aucun état de cette vie et de se borner à la paix qui vient de la conformité à la volonté divine lors même qu'elle nous crucifie. Par-là on ne trouve jamais de mécompte; et si la nature n'est pas contente, du moins la foi se soutient et s'endurcit contre la nature.

Si vous aviez le courage de vous abandonner ainsi et de sacrifier vos irrésolutions, vous auriez plus de

paix en un jour que vous n'en goûteriez autrement en toute votre vie. Moins on se cherche, plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre. Une occupation douce et réglée vous garantira de l'ennui. Dieu vous adoucira les dégoûts inévitables dans tous les états. Il vous fera supporter les esprits incommodes, et vous soutiendra par lui-même quand il vous ôtera les autres soutiens. Mais ne comptez que sur lui si vous ne voulez point vous mécompter.

Pendant votre retraite nourrissez-vous de la viande de Jésus-Christ, qui est la volonté du Père céleste. Vous trouverez, en vous abandonnant aux desseins de Dieu, tout ce que votre sagesse inquiète et irrésolue ne trouveroit jamais. Ne craignez point de manquer de consolation en vous jetant entre les bras du vrai consolateur.

LETTRE CCIII.

Trouble d'une ame qui s'en prend à sa voie au lieu de s'en prendre à ses résistances.

Je prie la sagesse éternelle qui s'est faite chair, mais chair d'enfant et chair cachée sous les apparences du pain, de vous arracher votre fausse sagesse qui vous trouble et qui vous tourmente, pour vous donner son enfance, sa petitesse et sa paix. Pourquoi voulez-vous vous éloigner du lieu où vous êtes? C'est pour soulager votre amour-propre. Espérez-vous qu'en le soulageant vous trouverez Dieu? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir vous guérir en flattant le fond de votre mal? Pourquoi croyez-vous que vous êtes loin de Dieu, puisque vous savez qu'on ne travaille qu'à vous faire mourir à

vous-même, et que vous ne pouvez vous plaindre que d'une trop douloureuse mort? Mais d'où vous vient cette douleur accablante? Avouez la vérité. Elle ne vient que de vos réflexions volontaires. Vous vous en prenez à Dieu et à la personne qui vous conduit, de tout ce que vous vous faites souffrir malgré Dieu et malgré elle, en vous écoutant, en vous croyant, en vous livrant à la séduction de votre amour-propre. C'est s'en prendre au médecin du poison qu'on avale contre sa défense. Si vous étiez loin du lieu où vous êtes vous seriez dans un trouble à mourir. Dieu vous poursuivroit par-tout, et votre propre cœur ne vous laisseroit point en repos. Les réflexions qui vous tentent se tourneroient alors contre vous pour venger Dieu. La paix ne se trouve qu'en cédant, et en cédant sans retarder ni hésiter. O que vous vous faites de maux! Vous en accusez la voie, et c'est contre la voie que vous vous les faites.

LETTRE CCIV.

Inquiétude et activité spirituelle à contre-temps.

On ne peut pas dire qu'une personne est malade quand elle n'a besoin pour se bien porter que de n'user d'aucun remède. Une santé est bonne quand on n'a besoin, pour l'entretenir, que de n'y rien faire. Alors on n'a point d'autres maux que ceux qu'on se fait à soi-même en voulant se guérir de ceux qu'on n'a pas. Voilà votre véritable état. Si vous demeuriez sans vous croire malade et sans vouloir vous guérir, vous vous porteriez bien. Mais vous voulez vous écouter et vous tâter

le pouls. Vous vous faites malade par vos retours inquiets sur vous-même. Les remèdes spirituels auxquels vous avez recours sans besoin et contre votre grace ne font que troubler votre santé et votre paix intérieure. Pourquoi n'êtes-vous pas fidèle à couper court dans les commencements ? Ce qui se grossit et qui vous coûte tant dans les suites, ne seroit rien si vous ne le laissiez pas croître dans votre cœur. Ne vous embarrassez point de l'avenir.

LETTRE CCV.

Demeurer paisible à la vue des misères qui humilient, est le seul chemin pour trouver la paix.

Toutes vos infidélités se réduisent à ne pouvoir vous résoudre à voir dans votre cœur des impressions humiliantes et des sentiments qui font honte à votre amour-propre. En quelque terre inconnue que vous allassiez chercher le repos avec cette délicatesse d'amour-propre, vous ne l'y trouveriez jamais. L'écriture nous dit : (1) *Qui est-ce qui a eu la paix en résistant à Dieu ?* Vous porteriez par-tout cet amour délicat et inconsolable sur ses misères : vous y ajouteriez le dessèchement, le vide et le trouble d'un cœur égaré de sa voie, avec le reproche intime d'avoir manqué à Dieu pour donner du soulagement à votre orgueil. Dieu vous poursuivroit sans relâche : fussiez-vous fuir devant sa face, comme Jonas, vous seriez plutôt jetée dans la mer et engloutie par un monstre. Il vous faudroit revenir au point où

(1) Job. 9, v. 4.

Dieu vous veut. Il n'y a qu'à consentir de se voir dans toute sa laideur. La laideur des misères est comme la beauté des dons de Dieu : l'une et l'autre disparoît dès qu'on la regarde. Le regard de complaisance fait disparoître le bien, et le regard d'humilité paisible fait disparoître le mal. Souffrez de vous voir pour vous connoître et pour travailler plus sûrement à vous guérir.

Ne me cherchez que comme le simple instrument de Dieu, ne voyant que lui seul en moi. Regardez-moi comme la roche qui donnoit de l'eau dans le désert au peuple d'Israël. Moins je contente la nature, plus je sers à la faire mourir et à faire vivre la pure grace. La tentation est évidente ; mais vous avez les yeux formés pour ne la pas voir, et vous vous roidissez contre Dieu.

LETTRE CCVI.

En quoi consiste le vrai sacrifice de soi-même à Dieu ; le faire sans rien réserver, et s'abandonner à lui avec toutes nos imperfections.

Il me tarde de savoir de vous comment vous vous trouvez dans votre retraite en approchant du jour que vous craignez tant et qui est si peu à craindre. Vous verrez que les fantômes qui épouvantent de loin ne sont rien de près. Quand sainte Thérèse fit son engagement elle dit qu'il lui prit un tremblement comme des convulsions, et qu'elle crut que tous les os de son corps étoient déboîtés. *Apprenez*, dit-elle, *par mon exemple à ne rien craindre quand vous vous donnez*

à *Dieu*. En effet cette première horreur fut suivie d'une paix et d'une sainteté qui ont été la merveille de ces derniers temps.

J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit, et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnoie. Il n'a pas besoin de vos veilles au-delà de vos forces; mais il demande un esprit simple, docile et recueilli, un cœur souple à toutes les volontés divines, grand pour ne mettre aucunes bornes à son sacrifice, prêt à tout faire et à tout souffrir, détaché sans réserve du monde et de soi-même. Voilà la vraie et pure immolation de l'homme tout entier. Car tout le reste n'est pas l'homme, ce n'est que le dehors et l'écorce grossière.

Humiliez-vous avec les mages devant Jésus enfant. En donnant votre volonté, qui n'est pas à vous, et que vous livreriez au mensonge si vous la refusiez à Dieu, vous ferez un don plus précieux qu'en donnant l'or et les parfums de l'orient. Donnez donc, mais donnez sans partage et sans jamais reprendre. O qu'on reçoit en donnant ainsi, et qu'on perd quand on veut garder quelque chose! Le vrai fidèle n'a plus rien. Il n'est plus lui-même à lui-même.

Vous ne devez point vous embarrasser de vos défauts, pourvu que vous ne les aimiez pas, et qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain désir secret d'épargner. Il n'y a que ces réserves qui arrêtent la grace et qui font languir une ame sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez sans réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille : mais avant de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre orgueil. Il les emploiera à vous humilier, à vous

crucifier, à vous confondre, à vous arracher toute ressource et toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges après vous en avoir frappée, pour vous faire mourir à l'amour-propre. Courage! aimez, souffrez, soyez simple et constante dans la main de Dieu.

LETTRE CCVII.

Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misère qui humilie.

Ne craignez rien : vous feriez une grande injure à Dieu si vous vous défiez de sa bonté : il sait mieux ce qu'il vous faut et ce que vous êtes capable de porter, que vous-même : il ne vous tentera jamais au-dessus de vos forces. Encore un coup ne craignez rien, ame de peu de foi. Vous voyez par l'expérience de votre foiblesse combien vous devez être désabusée de vous-même et de vos meilleures résolutions. A voir les sentiments de zèle où l'on est quelquefois, on croiroit que rien ne seroit capable de nous arrêter ; cependant, après avoir dit comme saint Pierre, (1) *Quand même il faudroit mourir avec vous cette nuit je ne vous abandonnerai point*, on finit comme lui par avoir peur d'une servante et par renier lâchement le Sauveur. O qu'on est foible! Mais, autant que notre foiblesse est déplorable, autant l'expérience nous en est-elle utile pour nous ôter tout appui et toute ressource au dedans de nous. Une misère que nous sentons, et qui nous humilie, nous vaut mieux qu'une vertu angé-

(1) Matth. 26, v. 35.

tique que nous nous approprierions avec complaisance. Soyez donc foible et découragée si Dieu le permet, mais humble, ingénue et docile dans ce découragement. Vous rirez un jour des frayeurs que la grace vous donne maintenant, et vous remercierez Dieu de tout ce que je vous ai dit sans prudence pour vous faire renoncer à votre sagesse timide.

LETTRE CCVIII.

Ne se point troubler d'expérimenter en soi des sentiments humiliants et qui sont involontaires. Souffrir comme en purgatoire sans repousser la souffrance.

Je remercie Dieu de ce qu'il fait en vous, j'en ai le cœur infiniment soulagé. Quand votre cœur sera entièrement calmé nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions, qui vous nuisent tant pour le corps que pour l'esprit. Vous savez où habite la paix; allez l'y chercher pour n'en plus partir. Les sentiments qui font horreur sont naturels et ordinaires: tout le monde les ressent en soi comme vous, mais personne ne s'en alarme et ne s'en trouble comme vous le faites. Ce qui n'est que pente, que sentiment, qu'impression, n'est jamais péché. Vos réflexions mêmes, quand elles sont involontaires, ne sont rien; il n'y a que la volonté qui cause toute votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, et vous tombez dans une espèce de désespoir dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le

commencement qui cause toute votre peine : tous ces monstres ne sont point réels.

Pour les faire disparoître il n'y a qu'à ne les voir ni ne les écouter jamais volontairement ; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir ; une simple non-résistance les dissipera, et apaisera votre cœur. Non, en vérité, vous n'êtes point telle que vous le croyez, et je ne suis nullement pour vous comme votre amour-propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zèle et d'affection pour vous ; mais il permet que vous n'en croyez rien afin que votre amour-propre se détruise.

Souffrez comme on souffre en purgatoire, sans repousser la souffrance pour se soulager, et sans l'augmenter en s'occupant de ce qui la cause. Ne projetez rien, ne formez même aucune opinion ; mais demeurez immobile sous la main de Dieu, qui se cache sous celle des hommes. La croix diminue beaucoup quand on la porte avec cette simplicité : il y en a souvent plus de la moitié qui est de notre façon, et non de celle de Dieu. Souffrez, mais ne vous faites pas souffrir.

LETTRE CCIX.

Les vaines délicatesses pour soi-même se retrouvent jusque dans les bagatelles. Ne vouloir point pénétrer l'avenir dans les desseins de Dieu sur nous. Se laisser ployer à tout.

Je ne m'étonne pas que Dieu vous épargne : vous êtes trop faible pour être moins ménagé. Je vous avois bien dit qu'il ne vous feroit pas l'honneur de vous traiter si rudement que vous le craigniez. Ce ne sera pas un grand malheur quand vous direz quelque mot un peu vieux et que deux ou trois personnes croiront que vous n'êtes pas un parfait modèle pour la pureté du langage : ce qui iroit à des imprudences contre le secret, contre la charité, contre l'édification, ne doit jamais être permis : ce qui iroit contre le sens commun seroit trop fort. Si vous vous sentiez vivement pressé de ce côté-là, il faudroit m'avertir, et cependant suspendre; mais, pour les choses qui ne vont qu'à la politesse, ou qu'à certaines délicatesses de bienséance, je crois que vous devez vous livrer à l'esprit de simplicité et d'humiliation. Rien ne vous est si nécessaire que de mourir à vos réflexions, à vos goûts, à vos vaines sensibilités sur ces bagatelles. Plus vous craignez de les sacrifier, plus le sacrifice en est nécessaire. Cette sensibilité est une marque d'une vie très forte, qu'il faut arracher. Mais n'hésitez point avec Dieu; vous voyez qu'il ne demande que ce que vous êtes convaincu vous-même qu'il doit demander pour détruire votre orgueil.

N'envisagez point l'avenir, car on s'y égare et on s'y perd quand on le regarde. Ne cherchez point à deviner

jusqu'où Dieu vous poussera si vous lui cédez toujours sans résistance. Ce n'est point par des endroits prévus qu'il nous prend, la prévoyance adouciroit le coup; c'est par des choses que nous n'aurions jamais crues, et que nous aurions comptées pour rien : souvent celles dont nous nous faisons des fantômes s'évanouissent; ainsi nos prévoyances ne servent qu'à nous inquiéter. Obéissez chaque jour; l'obéissance de chaque jour est le véritable pain quotidien. Nous sommes nourris comme Jésus-Christ de la volonté de son Père, que la Providence nous apporte dans le moment présent. Ce pain céleste est encore la manne; on ne pouvoit en faire la provision; l'homme inquiet et défiant qui en prenoit pour le lendemain la voyoit aussitôt se corrompre.

Ployez-vous à tout ce que l'on veut. Soyez souple et petit, sans raisonner, sans vous écouter vous-même, prêt à tout et ne tenant à rien, haut, bas, aimé, haï, loué, contredit, employé, inutile, ayant la confiance ou l'envie et le soupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvu que vous n'ayez ni hauteur, ni sagesse propre, ni volonté propre sur aucune chose, tout ira bien. En voilà beaucoup, mais ce n'est pas trop. Soyez en silence le plus que vous pourrez. Nourrissez votre cœur et faites jeûner votre esprit.

Personne n'entre plus sincèrement que moi dans vos vrais intérêts, et ne souhaite plus que vous soyez détaché de tout ce qui n'est point Dieu. Heureux qui a rompu avec soi, qui n'est plus de ses propres amis! On n'est fidèle à Dieu qu'autant qu'on se manque à soi-même par le sacrifice de tout ce que la nature recherche. Paix, silence, simplicité, joie en Dieu, et non dans les créatures, souplesse à tout dans les mains de Dieu.

LETTRE CCX.

De ce qui donne la vraie discrétion avec les autres, et de ce qui nous fait tomber dans le défaut contraire

Pour la discrétion je ne voudrois point que vous travaillassiez à l'acquérir par des efforts continuels de réflexion sur vous-même : il y auroit à cela trop de gêne. Il vaut mieux se taire et trouver la discrétion dans la simplicité du silence. Il ne faut pourtant pas tellement se taire que vous manquiez d'ouverture et de complaisance dans les récréations; mais alors il ne faut parler que des choses à peu près indifférentes, et supprimer tout ce qui peut avoir quelque conséquence. Il faut dans ces récréations ce que saint François de Sales appelle *joyeuseté*, c'est-à-dire se réjouir et réjouir les autres en disant des riens. C'est une science que Dieu vous donnera suivant le besoin. Vous deviendrez prudente quand vous ne tiendrez plus à votre propre esprit. C'est celui de Dieu qui donne la véritable sagesse : le nôtre ne nous donne qu'une vaine composition, qu'un arrangement, qu'une apparence qui éblouit, qu'une fausse capacité. Quand on est bien simple et bien petit à force de s'être dépouillé de sa propre sagesse, on est revêtu de celle de Dieu, qui ne fait point de faute, et qui ne nous en laisse faire qu'autant que nous avons besoin d'être humiliés.

Ce qui produit nos indiscrétions et nos fautes journalières, ce n'est pas l'esprit d'enfance et de simplicité chrétienne; au contraire nous ne faisons encore des

fautes qu'à cause que nous sommes trop à nous-mêmes, trop attachés à notre propre raison, trop prompts à suivre les saillies de la nature, trop renfermés dans les petites industries d'une sagesse corrompue, enfin trop timides à nous livrer à l'esprit de Dieu. Cet esprit nous feroit toujours taire ou parler selon le besoin présent, sans donner rien ni à notre vivacité, ni à nos talents, ni à nos réflexions inquiètes sur nous-mêmes, ni à un certain désir de réussir qui gâte souvent les meilleures choses.

LETTRE CCXI.

Détours d'un amour-propre subtil, et qui fait servir toutes ses délicatesses à repousser l'opération crucifiante de la main de Dieu pour le déraciner.

Je vous laisse à Dieu et je souhaite que vous vous y laissiez aussi. Oh! si vous l'écoutiez et si vous ne vous écoutiez point, quelle seroit votre paix! mais vous commencez par prêter l'oreille aux délicatesses et aux dépits de l'amour-propre. Cette infidélité manifeste en attire cent autres qui sont moins faciles à découvrir. Vous cherchez à vous étourdir et à autoriser votre égarement. Vous voulez vous soustraire à la souffrance, comme si l'amour-propre pouvoit échapper au feu vengeur. Vous espérez du repos loin de Dieu. Vous fermez votre cœur, et vous employez toute votre industrie à repousser la grace. Eh! *(1) Qui est-ce qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix?*

(1) Job, 9, v. 4.

. Rendez-vous, revenez, hâtez-vous ; chaque moment de délai est une infidélité nouvelle. Mon cœur est bien serré : c'est en vous que je devrois trouver un vrai soulagement. O ma chère fille, laissez-vous domter par l'esprit de grace ! Souffrez que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fonds que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant vous-même, est un amour-propre effréné et déguisé sous l'apparence d'une délicatesse et d'une générosité héroïque ; c'est un goût de roman dont personne ne vous a montré l'illusion. Vous l'aviez dans le monde et vous l'avez porté jusque dans les choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour l'esprit, pour les choses gracieuses et pour la délicatesse profane, qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un esprit très droit et très solide, vous vous rendez inférieure aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conseil pour les autres, mais pour vous-même les moindres bagatelles vous surmontent. Tout vous ronge le cœur ; vous n'êtes occupée que de la crainte de faire des fautes, ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les grossissez par un excès de vivacité d'imagination, et c'est toujours quelque rien qui vous réduit au désespoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite personne du monde, vous avez l'art d'imaginer dans les autres des perfections dont elles n'ont pas l'ombre. D'un côté vos délicatesses et vos générosités, de l'autre vos jalousies et vos défiances, sont outrées et sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même pour vous donner aux autres ; mais cet oubli tend à vous faire l'idole

et de vous-même et de tous ceux pour qui vous paroissez vous oublier. Voilà le fonds d'idolâtrie raffinée de vous-même que Dieu veut arracher.

L'opération est violente, mais nécessaire. Allassiez-vous au bout du monde pour soulager votre amour-propre, vous n'en seriez que plus malade. Il faut ou le laisser mourir sous la main de Dieu, ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les personnes qui vous occupent, vous en chercheriez d'autres bientôt, sous de beaux prétextes, et vous descendriez jusqu'aux plus vils sujets faute de meilleurs : Dieu vous humilieroit même par quelque entêtement méprisable où il vous laisseroit tomber ; l'amour-propre se nourriroit des plus indignes aliments plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un seul véritable remède, et c'est celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous souffrez viennent de vous et nullement de Dieu. Vous ne le laissez pas faire. Dès qu'il commence l'incision vous repoussez sa main, et c'est toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour-propre dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachements, faits par goût naturel et pour flatter la vaine délicatesse de votre amour-propre, se tournent pour vous en supplice. C'est une espèce de nécessité où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassiez-vous au bout du monde vous trouveriez les mêmes peines, et vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu qui veut confondre la vôtre en la démasquant. Vous porteriez par-tout la plaie envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en vain comme Jonas, la tempête vous engloutiroit.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'est que

chimérique : eh bien ! cédez à Dieu, et accoutumez-vous à vous voir telle que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vaine, ambitieuse pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouse et défiante sans aucune borne : vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abîme. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres. Ce n'est que par-là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il en faut voir sortir toute cette infection, il en faut sentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous seroit pas montré ne sortiroit point, et tout ce qui ne sortiroit point seroit un venin rentré et mortel. Voulez-vous accourcir l'opération? ne l'interrompez pas. Laissez la main crucifiante agir en toute liberté. Ne vous dérobez point à ses incisions salutaires. N'espérez pas de trouver la paix loin de l'oraison et de la communion. Il ne s'agit pas d'apaiser votre amour-propre en l'épargnant et en résistant à l'esprit de grace, mais au contraire il s'agit de vous livrer sans réserve à l'esprit de grace pour n'épagner plus votre amour-propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de temps, et vous donner des forces trompeuses telles que la fièvre ardente en donne aux malades qui sont en délire : mais la vraie paix n'est que dans la mort. On voit en vous depuis quelques jours un mouvement convulsif pour montrer du courage et de la gaieté, avec un fonds d'agonie. O si vous faisiez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas ! O si vous souffriez, pour laisser faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites souffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour-propre, quelle seroit votre tranquillité ! Je prie celui à qui vous ré-

sistez de vaincre vos résistances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'est que foiblesse, et de vous faire malgré vous autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous poursuivrai sans relâche et que je ne vous quitterai point. J'espère beaucoup moins de mes paroles et de mes travaux pour vous, que de ma peine intérieure, et de mon union à Dieu dans le désir de vous rapprocher de lui.

LETTRE CCXII.

La paix du cœur ne peut se trouver que dans le renoncement à nous et l'entier abandon à Dieu. Différence entre la sagesse que la grace donne et celle qui vient du naturel.

Je me réjouis de vous savoir à la veille d'un grand sacrifice où j'espère que vous trouverez la paix. Il la faut moins chercher par l'état extérieur que par la disposition intérieure. Toutes les fois que vous voudrez prévoir l'avenir et chercher des sûretés avec Dieu, il vous confondra dans vos mesures; et tout ce que vous voudrez retenir vous échappera. Abandonnez donc tout sans réserve. La paix de Dieu ne subsiste parfaitement que dans l'anéantissement de toute volonté et de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéresserez plus qu'à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son bon plaisir, votre paix sera plus profonde que les abîmes de la mer, et elle coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réserve, le partage d'un cœur incertain, l'hésitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui

puisse troubler ou borner cette paix immense dans son fond comme Dieu même. Vous êtes la vraie femme de Lot, qui, par inquiétude et défiance, regarde toujours derrière elle pour voir ce qu'elle quitte. Ce que vous quittez n'est non plus bon à revoir qu'à retenir. Il faut qu'il échappe autant à vos yeux qu'à vos mains. L'incertitude de votre esprit, qui ne se tient pas assez ferme dans ce qu'on lui a décidé, vous donne bien des peines et à pure perte, et vous recule dans la voie de Dieu. Ce n'est pas avancer, c'est tournoyer dans un cercle de pensées inutiles.

On ne peut pas dire que vous soyez indocile, car personne n'a jamais moins résisté que vous aux vérités les plus fortes ; mais votre docilité n'a d'effet que quand on vous parle, et vous retombez bientôt dans vos incertitudes. Voici une espèce de crise où il faut faire un vrai changement. Ne vous écoutez donc plus vous-même, et marchez hardiment après les décisions. C'est écouter la tentation que de s'écouter soi-même. Demain vous ne serez plus à vous : il y a déjà long-temps que vous ne devriez plus y être. Dieu vous prend tout à lui, et vous ne vous laissez pas assez prendre. Vous manquez de courage. C'est la fausse sagesse, c'est l'intérêt propre qui décourage l'âme. Dès que vous ne tiendrez plus qu'à la volonté de Dieu, vous ne craindrez plus rien et rien ne retardera plus votre course. Laissez tomber tous les mouvements naturels : par-là vous vous épargnerez au dedans beaucoup d'inquiétudes et au dehors beaucoup d'indiscrétion.

Dieu vous veut sage, non de votre propre sagesse, mais de la sienne. Il vous rendra sage, non en vous faisant faire force réflexions, mais au contraire en dé-

truisant toutes les réflexions inquiètes de votre fausse sagesse. Quand vous n'agirez plus par vivacité naturelle vous serez sage sans sagesse propre. Les mouvements de la grace sont simples, ingénus, enfantins. La nature impétueuse pense et parle beaucoup : la grace parle et pense peu, parcequ'elle est simple, paisible et recueillie au dedans. Elle s'accommode aux divers caractères ; elle se fait tout à tous; elle n'a aucune forme ni consistance propre, car elle ne tient à rien, mais elle prend toutes celles des personnes qu'elle doit édifier. Elle se proportionne, se rapetisse, se replie. Elle ne parle point aux autres selon sa propre plénitude; mais suivant leurs besoins présents. Elle se laisse reprendre et corriger. Sur-tout elle se tait et ne dit au prochain que ce qu'il est capable de porter; au lieu que la nature s'évapore dans la chaleur d'un zèle inconsidéré.

Je demanderai à Dieu qu'il fasse de vous comme de ce qui lui appartient sans réserve, et qu'il ne vous épargne en rien pour tirer sa gloire de vous. Malheur aux ames foibles, timides et intéressées, que Dieu est obligé de ménager et qui donnent des bornes à sa grace! Dieu ne règne point quand il n'est le maître qu'à une certaine mesure. Son règne doit être d'un empire souverain, et tout autre est indigne de lui. Il faut que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. Tout ce qui n'est point dans cette pure désappropriation de toute volonté pour se sacrifier à celle de Dieu, n'étant point purifié par le pur amour en cette vie, le sera en l'autre par le feu de la justice divine dans le purgatoire.

LETTRE CCXIII.

Dieu ne peut souffrir un partage entre lui et l'amour-propre. La paix ne peut se trouver dans ce partage.

Rien n'est plus sincère que la douleur que je ressens de votre état. Vos projets ne sont qu'illusion. Vous voulez retrouver Dieu en quittant l'oraison. Hélas! l'oraison est Dieu même ou du moins l'union avec lui. Vous voulez lui faire la loi, et ne vous plus donner à lui qu'à votre mode pour adoucir votre souffrance. Espérez-vous qu'il sera content de ce partage de votre cœur? Vous croyez que l'amour-propre vous fera moins souffrir quand vous lui céderez; et vous ne voulez pas céder à l'amour de Dieu de peur qu'il ne prenne trop sur l'amour-propre. En vérité ce dessein est-il selon Dieu? Prétendez-vous que Dieu consente que la jalousie de son amour cède à la jalousie de l'amour-propre? Prétendez-vous que l'amour-propre flatté et soulagé en soit moins jaloux et moins tyrannique dans sa jalousie? O que vous vous trompez et que vous manquez à Dieu! Est-ce donc là ce que vous lui avez promis tant de fois? Est-ce là ce que l'amour sincère demande? Voudriez-vous faire à une créature estimable ce que vous faites à Dieu? Voudriez-vous la quitter pour soulager les dépits de votre amour-propre?

Si vous laissiez faire Dieu, vous souffririez infiniment moins. C'est dans les commencements de vos peines que vous pourriez ne vous écouter pas. Cette fidélité, qui vous seroit alors possible, vous attireroit une grace merveilleuse et vous élargiroit le cœur. Faute d'agir

ainsi vous êtes toujours occupée des délicatesses de votre amour-propre. Dieu, jaloux de vous, vous livre à vous-même et à votre propre jalousie, pour vous montrer malgré vous combien votre cœur, dont vous avez admiré le désintéressement, est jaloux de son intérêt.

Rentrez dans les desseins de Dieu. Livrez-vous à lui sans condition. N'espérez plus rien de vous-même : ce désespoir sera votre paix. Tout ce qui flatte l'amour-propre ne peut plus être de saison ; c'est une douceur empoisonnée. Revenez avec docilité et petitesse au recueillement : vous aurez meilleur marché de Dieu que de vous. Ce n'est pas lui, c'est l'amour-propre qui vous tourmente. C'est au tourment que vous vous livrez en croyant le fuir. Plus on donne à l'amour-propre, plus il exige. Il est insatiable et trompeur. Entre ces deux jalousies pourquoi craignez-vous davantage celle de Dieu? Elle est si juste, si sage, si miséricordieuse, si mesurée! celle de l'amour-propre est aveugle, tyrannique et sans bornes. Vous n'aurez point la paix en flattant l'ennemi. Vous ne l'aurez qu'en donnant tout à Dieu seul et en le laissant faire. O si vous aviez des yeux pour voir et un cœur pour sentir le don de Dieu! Tout cela vous étoit donné, mais vous n'en voulez plus.

LETTRE CCXIV.

La paix ne se trouve que dans l'abandon absolu.

L'unique source de la paix est l'abandon sans réserve. L'abandon ne permet plus de s'écouter volontairement. N'espérez point la paix, ni en écoutant les délicatesses

de l'amour-propre, ni en voulant fuir Dieu. Vous trouveriez dans les solitudes les plus éloignées tous les tourments de l'amour-propre, si vous y alliez pour vous soustraire aux jalousies de l'amour de Dieu et pour flatter celles de l'amour-propre. Mais livrez-vous à Dieu : mettez tout au pis aller : supposez la vérité de toutes vos imaginations les plus fausses, et acceptez tout sans bornes. C'est dans ce désespoir qu'est la paix.

Encore une fois, l'acceptation simple et absolue de tout ce qui se présente de chimérique à votre esprit sera votre paix. Dieu vous attend là : ce qui vous cause les plus violentes douleurs ne vous les causera plus quand vous l'aurez pleinement accepté sans aucun adoucissement. O que ne puis-je vous épargner ! Mais Dieu veut tout, et l'amour-propre est furieux. Paix, paix ! Dieu seul est la paix.

LETTRE CCXV.

Sur ce qui donne la paix, et dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige.

Vous voudriez être parfaite et vous voir telle, moyennant quoi vous seriez en paix. La véritable paix de cette vie doit être dans la vue de ses imperfections, non flattées et tolérées, mais au contraire condamnées dans toute leur étendue. On porte en paix l'humiliation de ses misères, parcequ'on ne tient plus à soi par amour-propre. On est fâché de ses fautes plus que de celles d'un autre, non parcequ'elles sont siennes et qu'on y prend un intérêt de propriété, mais parceque c'est à nous à nous corriger, à nous vaincre, à nous désappro-

prier, à nous anéantir pour accomplir la volonté de Dieu à nos dépens. Le tempérament convenable à votre besoin est de vous rendre attentive et fidèle à toutes les vues intérieures de vos imperfections qui vous viennent par le fonds, et de n'écouter jamais volontairement ces raisonnements inquiets et timides qui vous rejetteroient dans le trouble de vos anciens scrupules. Ce qui se présente à l'ame d'une manière simple et paisible est lumière de Dieu pour la corriger; ce qui vous vient par raisonnement et par inquiétude est un effet de votre naturel, qu'il faut laisser tomber peu à peu en se tournant vers Dieu avec amour.

Il ne faut non plus se troubler par la prévoyance de l'avenir que par les réflexions sur le passé. Quand il vous vient un doute que vous pouvez consulter faites-le. Hors de là n'y songez que quand l'occasion se présente. Alors donnez-vous à Dieu, et faites bonnement le mieux que vous pourrez selon la lumière du moment présent.

Quand les occasions de sacrifice sont passées n'y songez plus. Si elles reviennent ne faites rien par le souvenir du moment passé : agissez par la pente actuelle du cœur. Pour les sacrifices que vous prévoyez, Dieu vous les montre de loin pour vous les faire accepter. Quand l'acceptation est faite, tout est consommé pour ce moment. Si l'occasion réelle vient dans la suite, il faudra s'y déterminer, non par l'acceptation déjà faite par avance, mais suivant l'impression présente.

LETTRE CCXVI.

La fidélité à découvrir ses misères exerce à la simplicité et soulage le cœur. Vanité du goût de l'esprit et nécessité de le perdre. L'on souffriroit moins en s'abandonnant davantage.

Vous ne m'avez rien dit qui doive vous faire la moindre peine. Ce n'est point pour se soustraire à la souffrance qu'on explique son état; c'est par pure et simple fidélité; c'est pour n'écouter point l'amour-propre qui voudroit sous de beaux prétextes cacher ses misères. Il est vrai seulement que cette simplicité, qui est selon Dieu, est souvent utile pour soulager le cœur, quoiqu'on ne la pratique pas en vue du soulagement. Si vous ne conserviez pas au fond de votre cœur une vaine estime de l'esprit, vous ne craindriez pas tant d'en manquer et de n'en montrer pas autant que les autres; vous ne croiriez pas même que j'eusse ce grand goût de l'esprit qui est si vilain, si corrompu, et si indigne de l'esprit de Dieu. J'ai toujours remarqué que l'estime de l'esprit est enracinée dans votre cœur, et que vous ne la laissez point tomber. C'est néanmoins ce que l'esprit de grace éteint le plus quand on le laisse agir librement. Vivre d'oraison et d'amour est incompatible avec ce goût dépravé de l'amour-propre. Il ne s'agit point maintenant de vous confesser, mais de céder à Dieu avec petitesse pour vous calmer.

Je connois en vous les deux personnes que vous y voyez. Il faut souffrir l'une avec patience sans l'écouter volontairement; il faut que l'autre demeure dans la sim-

plicité. *La communion, le silence, la souffrance*, comme vous le dites, sont ce qui lui convient. Quand elle a manqué, *elle abandonne sa faute à Dieu*, et se livre à lui en esprit d'amour. Vous souffririez beaucoup moins si vous laissiez passer vos imaginations et vos sentiments involontaires, sans en faire aucun cas et sans vouloir vous assurer de leur résister positivement. Cette résistance positive est une recherche de votre propre sûreté et une activité d'amour-propre qui est contre votre grace. C'est ce travail douloureux que Dieu ne vous demande point; il vous demande, au contraire, de le supprimer. Faut-il s'étonner que vous souffriez quand vous vous donnez des contorsions continuelles pour vous assurer de voir ce que Dieu ne veut pas que vous puissiez voir en cette vie avec cette sûreté? On n'a jamais la paix en lui résistant.

Faites ce que vous dites très bien et vous souffrirez moins. Quand vous craignez de manquer, abandonnez simplement le tout à Dieu. Un amour simple vous garantira bien plus du péché que cet effort empressé où vous vous recherchez vous-même. Cette vaine crainte d'un péché imaginaire vous jette dans un état réel et affreux où vous tentez Dieu, où vous ne vous occupez que de vous, où vous vous tuez, où vous vous mettez en tentation violente contre l'attrait de sa grace. Ce n'est donc pas Dieu qui vous fait souffrir, au contraire c'est malgré lui que vous vous martyrisez vous-même. O ma chère fille, cherchez la paix au lieu où elle est. Vous la trouverez dans le simple non consentement à vos sentiments involontaires de jalousie et dans la patience à supporter ces sentiments honteux.

LETTRE CCXVII.

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie, et on ne diminue point sa souffrance en résistant à Dieu.

Non, en vérité, je ne veux point vous tourmenter; je ne veux que souffrir en pensant à vos souffrances. Eh! qui est-ce qui voudroit plus que moi soulager votre cœur et le mettre en paix? J'espère seulement que Dieu sera plus fort que vous et qu'il vaincra vos résistances. J'espère que sa jalousie prévaudra sur la vôtre. Autant que la vôtre est injuste et ingénieuse pour vous accabler, autant la sienne est-elle pure, juste, aimable, et propre à vous rendre la paix.

Vous dites que vous allez changer de voie : mais ne savez-vous pas que le Saint-Esprit nous enseigne que (1) *la voie de l'homme n'est point à lui?* Il ne lui appartient point de choisir sa voie sur ses prétendues convenances. Il doit suivre celle que l'attrait de grace lui marque quoi qu'il lui en coûte. Mais encore êtes-vous en droit de changer votre voie parcequ'elle blesse la délicatesse de votre amour-propre? Eh! on ne doit suivre une voie que pour mourir à l'amour-propre même. La voie qui avance le plus cette mort douloureuse est précisément celle que nous devrions préférer s'il nous appartenoit de faire aucun choix.

Vous voulez éviter la souffrance : mais on ne l'évite jamais en résistant à Dieu; au contraire, c'est en lui

(1) Jérém. 10, v. 23.

résistant, tantôt plus, tantôt moins, que vous souffrez tant. Vous vous en prenez à l'amour de Dieu de tout ce que l'amour-propre vous fait souffrir. Un malade doit-il s'en prendre au remède des douleurs que son mal lui fait souffrir? Il faut bien que l'opération du remède l'expose à la souffrance : mais la souffrance vient de la maladie que le remède ne peut déraciner sans quelque violence. D'ailleurs, c'est votre amour-propre que vous écoutez et qui est ingénieux pour inventer de faux sujets de peine. Voulez-vous, comme le prophète Jonas, fuir devant la face du Seigneur pour n'exécuter pas ses ordres? La baleine vous engloutira plutôt que de vous laisser échapper aux volontés de Dieu. J'espère qu'il ne vous abandonnera pas aux dépits et au désespoir de votre amour-propre.

Si je vous ai blessée en vous disant vos vérités et vos défauts, ça été (Dieu le sait) contre mon intention. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de ma bonne volonté. Voudriez-vous être inexorable si quelqu'un vous avoit fait les injures les plus atroces? Je suis sûr que non. Quoi! devez-vous manquer à Dieu et lui résister parce que j'ai fait une faute? Je ne veux point la justifier; j'en laisse l'examen entre Dieu et vous quand vous serez tranquille devant lui, et que vous aurez les yeux ouverts pour reconnoître la tentation de votre amour-propre. Pour moi, je ne veux qu'avoir tort, qu'être confondu et me corriger pour votre consolation. Je ne crains ni ma confusion ni ma peine. Je ne crains que votre infidélité et votre résistance à des graces infinies. Abandonnez-vous à Dieu; vos souffrances, loin d'augmenter, diminueront; Dieu en règlera la mesure sur celle des forces qu'il vous donnera.

Défiez-vous, non de sa bonté, mais de votre amour-propre.

LETTRE CCXVIII.

Le mal n'est pas dans les sentiments involontaires, mais dans ce qu'ajoutent les réflexions volontaires de l'amour-propre.

Vous voulez appliquer le remède à l'endroit où le mal n'est point. Votre mal n'est point dans vos sentiments, il n'est que dans vos réflexions volontaires. Vos sentiments sont vifs, injustes et contraires à la charité; mais la volonté n'y a aucune part, et par conséquent ils ne sont point des péchés. Ce qui montre qu'ils ne sont pas volontaires, c'est que la volonté ne s'attache que trop à les rejeter d'une façon positive et marquée; c'est que vous avez, par délicatesse d'amour-propre, trop d'horreur de ces sentiments; c'est que cette horreur va jusqu'à vous troubler. Ainsi vous vous en prenez à ce qui n'est que l'ombre du mal, et c'est le remède qui devient un mal véritable. Ce premier mal ne seroit qu'une simple douleur, comme celle des dents et de la colique; elle n'auroit rien de raisonné; ce seroit une amertume, une tristesse, une plaie douloureuse au travers du cœur. Mais ce qui la rend insupportable, c'est le désespoir de l'amour-propre que vous y ajoutez par vos réflexions. Vous ne faites que deviner et deviner faux sur les autres, que subtiliser sur vous pour vous tourmenter pour des riens; ensuite vous vous faites, par reflexion, un second tourment du premier tourment déjà passé.

En laissant tout tomber vous contenteriez Dieu tout d'un coup. C'est le plus grand sacrifice que vous lui puissiez faire que celui de lui abandonner tout ce tourbillon de vaines pensées et de revenir tout court à lui seul. Rien n'expiera tant vos prétendus péchés d'amour-propre que le simple délaissement de vous-même. C'est le remède spécifique à l'idolâtrie de soi que le délaissement de soi-même. Tout autre remède aigrit et envenime la plaie délicate du cœur à force de la retoucher : c'est un dangereux remède contre l'amour-propre que de faire souvent l'anatomie de son propre cœur. Enfin vous n'êtes point docile : et c'est de quoi vous devriez faire plus de scrupule que de vos sentiments involontaires dont je me charge devant Dieu.

LETTRE CCXIX.

Nécessité de mourir aux secours de la part des hommes, que Dieu ne donne que pour un temps.

Dieu ne donne son esprit qu'à ceux qui le lui demandent avec douceur et petitesse. Rapetissez-vous donc, radoucissez votre cœur. Devenez un bon petit enfant qui se laisse porter par-tout où l'on veut, et qui ne demande pas même où est-ce qu'on le porte. Pour moi, je ne puis plus avoir l'honneur de vous voir : mais vous n'avez aucun besoin de moi si vous avez le courage de ne rien décider et de vous livrer à la volonté de ceux qui gouvernent. Il y avoit autrefois un solitaire qui s'étoit dépouillé du livre des évangiles, et qui disoit : *Je me suis dépouillé de tout, même du livre qui m'a*

enseigné le dépouillement. A quoi sert l'abandon que vous avez tant aimé? N'est-ce pas une illusion si on ne le pratique quand les occasions s'en présentent? Je ne suis point comparable au livre sacré des évangiles où est la parole de vie éternelle; mais quand je serois un ange du ciel, au lieu que je ne suis qu'un indigne prêtre, il ne faudroit se souvenir de moi que pour se souvenir de ce que j'ai pu dire de bon.

Je ne vous ai jamais parlé que d'abandon sans réserve et de docilité enfantine. Je ne vous ai donc enseigné qu'à vous détacher de moi comme de tout le reste, et qu'à vous abandonner sans hésitation à la conduite de vos supérieurs. Ce seroit vous ôter de votre grace et de l'ordre de Dieu, que de vouloir vous donner encore des secours auxquels vous devez mourir. Quand le temps de mourir à certains secours est venu, ces secours ne sont plus secours, ils se tournent en pièges. Au lieu d'être des moyens qui unissent à Dieu, ils deviennent un milieu humain entre Dieu et nous, qui nous arrête et nous empêche de nous unir immédiatement à lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous donner l'esprit de foi et de sacrifice dont vous avez besoin pour accomplir sa volonté. Personne ne vous honorera jamais plus parfaitement que moi.

LETTRE CCXX.

Scrupules hors de saison, et comment y remédier.

En vérité, je ne saurois vous exprimer toute ma douleur sur votre état. Les choses que vous vous re-

prochez ne sont rien. Ce n'est pas l'esprit de Dieu, mais le vôtre qui les rappelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets. Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur. Il nous condamne et nous console tout ensemble. Il humilie sans troubler, et il nous tourne pour lui contre nous, de manière que nous avons la confusion de notre misère avec la paix la plus intime. Le Seigneur n'est point dans l'agitation.

Je suppose que le goût de la conversation vous a un peu entraînée, que vous avez donné trop de liberté à votre esprit, que l'amour-propre a voulu prévaloir; en un mot je suppose tout ce que la vivacité et la délicatesse de vos scrupules peut vous exagérer. Hé bien! qu'en faut-il conclure? Voulez-vous renoncer à toute société? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleurs amis qui ont besoin de vous, et à ceux même de qui vous êtes convaincue que vous avez besoin pour aller à Dieu? Voulez-vous rejeter les consolations mêmes sans lesquelles vous ne pouvez raisonnablement espérer de guérir votre corps abattu et languissant? Voulez-vous achever de vous épuiser dans une vie solitaire, qui mine votre tempérament et ne vous laisse aucune ressource? On dit que saint Bernard, prêchant avec un grand succès, se sentit flatté de vaine complaisance, et fut sur le point de descendre de chaire. Mais l'esprit de Dieu lui fit connoître que c'étoit une subtile tentation de scrupule qui l'alarmoit trop sur la tentation de vanité, et il se répondit à soi-même en continuant son sermon: Ce n'est point la vanité qui m'a fait monter ici; elle a beau me flatter, elle ne m'en fera pas descendre.

Supposez même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occasions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni considérables; il ne s'agit que de ces fautes que l'amour-propre renouvelle si souvent, et qu'on n'évite jamais entièrement en cette vie. Les occasions que vous voudriez quitter sont nécessaires et de providence. Elles entrent dans votre vocation. En les retranchant vous vous rendriez responsable de la chute d'autrui et de votre propre dommage spirituel. Vous vous fermeriez le cœur, vous le dessécheriez.

De plus, ne croyez pas qu'au sortir de telles conversations Dieu se retire de vous pour vous punir, et qu'il vous prive des graces de l'oraison. Non, c'est votre scrupule seul qui, en vous agitant et en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de simplicité et de paix, vous dérobe la présence de Dieu, et fait tarir la source des graces sensibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains scrupules; tâchez de vous calmer; accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous distraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles fautes que celui que la paisible présence de Dieu vous inspirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraison vous vient, non de Dieu qui veuille vous punir de vos conversations, mais au contraire de vos retours sur vous-même, par lesquels vous vous desséchez et résistez à l'esprit de grace.

Je dois vous dire devant Dieu que je ne connois point d'état plus dangereux ni plus opposé à la perfection que l'extrémité où vous voudriez vous jeter pour être parfaite. La véritable conduite des ames de grace est

simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleuse sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin que d'un seul remède, qui est de les laisser passer sans y songer; et vous ne faites aucun scrupule de tuer votre corps, de dessécher votre intérieur, de résister à votre grace, d'être indocile, et de vous ronger de scrupules qu'on ne pourroit souffrir à un enfant de sept ans. Au nom de Dieu croyez-moi, et essayez de passer par dessus vos peines touchant les conversations et autres choses semblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard, vous sentirez la liberté des enfants de Dieu, et loin de perdre votre oraison, vous la verrez plus forte et plus intime. Il suffit de s'arrêter quand l'esprit de grace fait voir paisiblement que ce qu'on diroit n'est pas au goût de Dieu, et qu'à se condamner en paix quand on a fait la faute de ne s'arrêter pas; après quoi il faut aller bonnement son chemin. Tout ce que vous y mettez de plus est de trop, et c'est ce qui forme un nuage entre Dieu et vous.

LETTRE CCXXI.

Les scrupules d'un amour-propre qui veut toujours être content de soi, et la recherche des goûts sensibles dans le service de Dieu, sont contraires à la vie de foi et même à la vraie raison.

Vous avez deux choses qui s'entre-soutiennent et qui vous font des maux infinis : l'une est le scrupule enraciné dans votre cœur depuis votre enfance, et poussé jusqu'aux derniers excès pendant tant d'années; l'autre

est votre attachement à vouloir toujours goûter et sentir le bien. Le scrupule vous ôte souvent le goût et le sentiment de l'amour par le trouble où il vous jette. D'un autre côté la cessation du goût et du sentiment réveille et redouble tous vos scrupules, car vous croyez ne rien faire, avoir perdu Dieu et être dans l'illusion, dès que vous cessez de goûter et de sentir la ferveur de l'amour. Ces deux choses devroient au moins servir à vous convaincre de la grandeur de votre amour-propre.

Vous avez passé votre vie à croire que vous étiez toujours toute aux autres et jamais à vous-même. Rien ne flatte tant l'amour-propre que ce témoignage qu'on se rend intérieurement à soi-même, de n'être jamais dominé par l'amour-propre et d'être toujours occupé d'une certaine générosité pour le prochain. Mais toute cette délicatesse qui paroît pour les autres est dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez jusqu'à vouloir sans cesse vous savoir bon gré de ne vous aimer pas. Toute votre délicatesse ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être assez contente de vous-même. Voilà le fond de vos scrupules. Vous en pouvez découvrir le fond par votre tranquillité sur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que Dieu seul et sa gloire, vous auriez autant de délicatesse et de vivacité sur les fautes d'autrui que sur les vôtres.

Mais c'est le *moi* qui vous rend si vive et si délicate. Vous voulez que Dieu aussi bien que les hommes soient contents de vous, et que vous soyez toujours contente de vous-même dans tout ce que vous faites par rapport à Dieu. D'ailleurs vous n'êtes point accoutumée à vous contenter d'une bonne volonté toute sèche et toute nue,

Comme vous cherchez un ragoût d'amour-propre, vous voulez un sentiment vif, un plaisir qui vous réponde de votre amour, une espèce de charme et de transport. Vous êtes trop accoutumée à agir par imagination, et à supposer que votre esprit et votre volonté ne font point les choses quand votre imagination ne vous les rend pas sensibles. Ainsi tout se réduit chez vous à un certain saisissement semblable à celui des passions grossières ou à celui que causent les spectacles. A force de délicatesse on tombe dans l'extrémité opposée, qui est la grossièreté de l'imagination.

Rien n'est si opposé, non seulement à la vie de pure foi, mais encore à la vraie raison. Rien n'est si dangereux pour l'illusion que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illusion même. Ce n'est que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes qu'on cherche par l'imagination, par goût et par sentiment, sont les plus dangereuses sources du fanatisme. Il faut prendre le goût sensible quand Dieu le donne, comme un enfant prend la mamelle quand la mère la lui présente : mais il faut se laisser sevrer quand il plaît à Dieu. La mère n'abandonne et ne rejette point son enfant quand elle lui ôte le lait pour le nourrir d'un aliment moins doux et plus solide. Vous savez que tous les saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour sensible, et même les extases, en comparaison d'un amour nu et souffrant dans l'obscurité de la pure foi ; autrement il ne se feroit jamais ni épreuve ni purification dans les ames ; le dépouillement et la mort ne se feroient qu'en paroles, or on n'aimeroit Dieu qu'autant qu'on sentiroit toujours un goût délicieux et une espèce d'ivresse en

l'aimant. Est-ce donc là à quoi aboutit cette délicatesse et ce désintéressement d'amour dont on veut se flatter ?

Voilà, madame, le fonds vain et corrompu que Dieu veut vous montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix et cette simplicité qui font l'humilité véritable. Être inconsolable de se voir imparfait, c'est un dépit d'orgueil et d'amour-propre : mais voir en paix toute son imperfection sans la flatter ni tolérer, vouloir la corriger, mais ne s'en dépiter point contre soi-même, c'est vouloir le bien pour le bien même et pour Dieu qui le demande, sans le vouloir pour s'en faire une parure et pour contenter ses propres yeux.

Pour venir à la pratique, tournez vos scrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même : demeurez dans votre centre où est votre paix. Prenez également le goût et le dégoût. Quand le goût vous est ôté, aimez sans goûter et sans sentir, comme il faut croire sans voir et sans raisonner.

Sur-tout ne me cachez rien. Votre délicatesse, qui paroît si régulière, se tourne en irrégularité : rien ne vous éloigne tant de la simplicité et même de la franchise. Elle vous donne des duplicités et des replis que vous ne connoissez pas vous-même. Dès que vous vous sentez hors de votre simplicité et de votre paix, avertissez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, se jette sans raisonner au cou de sa mère. Si vous ne pouvez me parler, au moins dites-moi que vous ne le pouvez pas, afin que je rompe, malgré vous, les glaces, et que j'exorcise le démon muet.

LETTRE CCXXII.

Pureté et utilité de la direction qui ne flatte pas.

Je prie Dieu de vous faire sentir combien vos réflexions vous trompent, et combien je suis éloigné de cette sécheresse et de cette indifférence pour vous que vous croyez voir en moi. Supposé même que je fusse tel que vous le croyez, vous ne devriez pas hésiter un moment à suivre le choix de Dieu et à recevoir ses dons par le canal qu'il auroit choisi. Le canal n'en seroit que plus pur à votre égard et que plus sûr pour vous porter la grace sans mélange. Votre délicatesse ne seroit qu'une tentation d'amour-propre qu'il faudroit rejeter, et vous devriez reconnoître à cette marque combien vous êtes encore trop sensible aux choses auxquelles il faut mourir.

La direction n'est point un commerce où il doive entrer rien d'humain, quelque innocent et régulier qu'il soit. C'est une conduite de pure foi, de grace, de fidélité et de mort à soi-même. Qu'importe que la médecine céleste soit dans un vase d'or ou dans un vase d'argile, pourvu qu'il soit présenté de la main de Dieu et qu'il contienne ses dons? Si j'agis sans goût et avec répugnance, par pure fidélité, Dieu en sera plus purement et plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-vous sinon Dieu seul? Ne vous suffit-il pas? Voulez-vous lui faire la loi pour rejeter ses dons, à moins qu'il ne les fasse passer par une personne qui suive son goût et qui contente votre amour-propre? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là? Reconnoissez une

miséricorde infinie en Dieu, qui veut par cet endroit vous convaincre d'un fonds d'amour-propre très vif et très rafliné. N'est-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine? Vous ne pourriez jamais bien juger toute seule de votre cœur là-dessus. Je conclus que, supposé même que je sois disposé comme vous l'avez cru, vous n'en devez être que plus fidèle et plus constante à vous assujettir à l'instrument que Dieu emploie pour vous exercer et pour vous faire mourir à vous-même. Eh! peut-il y avoir rien de plus propre à opérer la mort que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment à la vie de l'amour-propre? Reconnoissez donc en simplicité devant Dieu l'excès de la tentation, puisque ce qui vous soulève et vous déconcerte, n'est qu'une peine de la nature, qui ne trouve point de quoi se nourrir et qui voudroit un appui flatteur.

Plusieurs saintes ames se sont laissé condamner injustement par leurs directeurs prévenus. Elles leur ont laissé croire qu'elles étoient hypocrites, et elles sont demeurées humbles et dociles sous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous soyez si vive sur une prévention infiniment moindre et que je ne cesse de vous désavouer devant Dieu? En vérité Dieu permet en cette occasion que tout le venin de votre amour-propre se montre au dehors, afin qu'il sorte de votre fond et que votre cœur en soit vidé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connoître autrement.

Je voudrois bien vous aller voir, mais je n'en ai pas le temps. Il faut que je confère avec le chapitre pour un procès que j'expédie, que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. O que la vie seroit laide dans un

détail si épineux si la volonté de Dieu n'embellissoit toutes les occupations qu'il nous donne ! C'est être libre que de consentir à ne l'être pas pour porter un joug si aimable. Il vaut mieux essuyer des chicanes dans l'ordre de Dieu que d'être dans la plus sublime contemplation de Dieu même sans son ordre. On retrouve Dieu en paroissant le perdre pour lui obéir.

Pous vous, vous êtes dans la liberté entière que donnent le silence et la solitude. Jouissez-en en pleine paix. Mais malheur à quiconque est avec soi-même ! Il n'est plus seul. Il n'y a plus de vrai silence dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté on se répond, et dans ce dialogue du subtil amour-propre on fait taire Dieu. La paix est pour vous dans une simplicité très-délicate. Il me tarde de vous aller voir au désert de la Thébaïde.

LETTRE CCXXIII.

L'amour de Dieu tourne la vue de nos imperfections en humiliation profonde, mais paisible et sans trouble.

Les moindres commencements de peine me font peur pour vous. Ce n'est pas la peine que je crains, mais l'infidélité qui la fait écouter. Au nom de Dieu ne vous y laissez pas aller, et demeurez dans cette heureuse simplicité dont la paix est le centuple promis dès cette vie. Sur-tout n'interrompez point vos communions. Mandez-moi, s'il vous plaît, comment votre cœur est aujourd'hui. Tandis qu'on ne peut supporter avec paix les imperfections où l'on est tombé, c'est un reste d'amour-propre soulevé et dépité de ne se trouver point

parfait. Au contraire l'amour de Dieu donne une humiliation profonde, mais paisible et sans trouble, parce-qu'elle est exempte de tous les dépits de l'orgueil. L'amour-propre gâte tout quand il veut raccommoder le passé. Il voudroit faire de belles choses et prendre sur lui plus qu'il ne pourroit porter. Il cherche à flatter les hommes pour se flatter soi-même par un subtil contre-coup ; et il le veut faire contre l'attrait de Dieu parce-qu'il craint moins de résister secrètement à Dieu sous de beaux prétextes que de choquer les hommes en manquant de délicatesse et de régularité. Si vous voulez faire crever toute la grandeur de l'amour-propre par une véritable petitesse, tâchez quand vous verrez M.... de lui montrer à nu la misère de votre cœur, et de lui dire ce que vous ne pouvez plus faire, en ajoutant tout ce que vous ne pouvez lui offrir sans sortir de vos bornes.

Mon dieu! qu'il y auroit du plaisir à vous voir tranquille, simple, désoccupée de vos retours et de vos vaines délicatesses sur vous-même! Vous faites votre trouble et votre supplice. Dieu seroit alors votre paix et votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait, pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Hé bien! supposons ces fautes; qu'y a-t-il à faire? Les réparer par l'amour dans l'oubli de tout amour-propre. Le trouble ne répare rien et gâte tout. L'oraison dominicale efface les péchés véniels : par où le fait-elle? C'est par l'amour qui dit : *Notre Père qui êtes au ciel.* Aimez ce Père. Dites-lui que sa volonté se fasse; et toutes ces fautes qui vous troublent seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe à Dieu qui voudroit vous occuper. Il veut

que vous soyez toute pleine de lui; et vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu et cru, mais rêvé et songé. O quelle infidélité dont vous ne faites aucun scrupule! Vous foulez le moucheron, et vous avalez le chameau. Dieu ne peut rien faire en vous parce que vous préférez votre imagination à sa grace et la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours : *Que ferai-je?* Ce que vous ne faites point et ne voulez pas faire. C'est de laisser tomber la tentation dès sa première pointe; c'est de dire tout; c'est de ne douter jamais volontairement, ni de ce qu'on dit, ni du secours de Dieu pour l'exécuter; c'est de vouloir faire, quand vous n'avez point de goût consolant et quand vous êtes obscurcie, comme quand vous êtes dans la lumière et la consolation. Croyez, et il vous sera donné selon votre foi. Écoutez Dieu, et vous n'écouterez plus vos imaginations. Que ne donnerois-je point pour vous voir enfin respirer dans la liberté des enfants de Dieu!

LETTRE CCXXIV.

Avantage de souffrir sans se troubler.

Je souhaite que la fidélité à n'écouter point les réflexions de l'amour propre vous mette en paix; alors on souffre sans trouble. C'est le trouble et non la souffrance qui nuit à l'ame. La souffrance sans trouble profite toujours; c'est la douleur paisible des ames du purgatoire. Mais le trouble est une double peine : c'est une peine que la volonté repousse et qu'elle augmente en la repous-

sant; c'est une peine qui vient de résistance à Dieu, et qui, loin d'être utile, est nuisible.

La douleur, quand elle est seule, ne déplaît jamais à Dieu; au contraire, elle purifie l'ame et est très agréable à Dieu quand elle ne porte à aucune infidélité. La douleur même n'est jamais si violente ni si longue quand elle est sans résistance à la grace : car, dès que la volonté ne lui résiste point, elle est sans trouble; et de plus elle ne dure pas, parce que Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté : ainsi, dès que la volonté propre est rompue, Dieu finit l'épreuve qui n'étoit destinée qu'à opérer la désappropriation. On désarme Dieu en lui cédant. La non-résistance est le remède à tous nos maux. Livrez tout à Dieu sans bornes et sans condition. Il ne faut pas le faire pour en avoir meilleur marché; mais il est pourtant vrai que c'est ce qui modère et abrège les peines.

LETTRE CCXXV.

Simplicité, paix : être avec Dieu et l'écouter.

Rien ne me donne tant de joie que de vous voir simple et paisible. La simplicité ramène le paradis terrestre. On n'a pas de grands plaisirs et on souffre des peines; mais on ne veut point les plaisirs qu'on n'a pas, et on veut les peines qu'on a. Cet accord du cœur avec lui-même, et cette exemption des craintes et des desirs cuisants de l'amour-propre, font un rassasiement de volonté qui est au-dessus de toute joie d'ivresse. Demeurez dans votre paradis terrestre, et

gardez-vous bien d'en sortir par une vaine espérance de discerner le bien d'avec le mal.

On n'est jamais moins seul que quand on est dans la seule bonne société avec l'ami fidèle. On n'est jamais moins abandonné que quand on est porté dans les bras du Tout-Puissant. Rien n'est si touchant que les secours immédiats de Dieu. Ce qu'il nous donne par le canal de ses créatures ne tire aucune vertu de ce vil et stérile canal; c'est la source qui donne tout. Ainsi quand la source coule immédiatement dans le cœur, on est bien éloigné d'avoir besoin du canal. Il ne feroit qu'un entre-deux (1). *Dieu avoit parlé* à son ancien peuple *par l'organe des prophètes;* mais enfin, dit saint Paul, *il nous a parlé lui-même en son fils.* Falloit-il alors regretter la foible voix des prophètes? O que la communication immédiate est pure et puissante! D'ailleurs elle est certaine toutes les fois que la providence retranche les canaux.

Ne vous écoutez point, et vous n'écouterez pas l'amour-propre; car c'est l'amour-propre qui raisonne, qui murmure, qui fait le scrupuleux, et qui nous occupe de nous sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix et au large si vous n'écoutez point la tentation.

(1) Hébr. 1, v. 1, 2.

LETTRE CCXXVI.

Circoncision spirituelle et ses effets. S'oublier soi-même.

L'EMPRESSEMENT pour servir les autres ne vient souvent que d'une générosité humaine et d'un raffinement d'amour-propre. Le même amour-propre qui seroit empressé se tourneroit bientôt au dépit et au désespoir. La vraie charité est simple et égale pour le prochain, parce qu'elle est humble et sans retour sur soi. Tout ce qui n'est point cet amour pur doit être circoncis.

C'est la circoncision du cœur qui nous rend les enfants et les héritiers de la foi d'Abraham, pour aller comme lui sans savoir où, hors de notre patrie terrestre. O le beau partage que de quitter tout et de se livrer à la jalousie de Dieu, qui est le couteau de la circoncision! Notre main ne fait jamais en nous que des retranchements superficiels. Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes et nous ne savons pas où il faut frapper. Les endroits où notre main frappe ne sont jamais ceux où Dieu veut couper. L'amour-propre nous arrête toujours la main et se fait épargner; il ne coupe jamais jusqu'au vif sur lui-même. De plus, il y a toujours un choix propre et une préparation de l'amour-propre dans ce choix, qui amortit le coup. Mais quand la main de Dieu vient, elle donne des coups imprévus, elle sait choisir précisément les jointures pour diviser l'ame d'avec elle-même, elle ne laisse rien d'intime qu'elle ne pénètre. Alors c'est l'amour-propre qui est le patient. Il faut le laisser crier. Le

grand point est de ne se remuer pas sous la main de Dieu, de peur de se faire un contre-temps et de retarder son opération détruisante. Il faut demeurer immobile sous le couteau. C'est tout faire que d'être fidèle à ne repousser aucun coup. On n'agit jamais tant que quand la volonté veut ne résister point à Dieu; car toute notre action utile est dans la volonté. Les ames sont merveilleusement purifiées dans le purgatoire par leur simple non-résistance à la main de Dieu qui les fait souffrir. Que votre volonté veuille simplement ne résister point, c'est assez; Dieu fera son ouvrage de destruction. Portez vos misères et les coups de Dieu; c'est tout ce qu'il demande.

J'aime fort saint Jean, qui s'est sans cesse oublié pour ne penser qu'à Jésus-Christ : il le montroit; il n'étoit que la voix destinée à l'annoncer; il lui renvoyoit tous ses disciples : aussi étoit-il par-là bien plus que par sa vie solitaire et pleine d'austérité *le plus grand d'entre les enfants des femmes*. Oubliez-vous, et vous serez Jean au désert.

LETTRE CCXXVII.

Fidélité à laisser tomber tout ce qui trouble le silence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui.

Vous voulez bien, monsieur, que je vous demande de vos nouvelles et de celles de tout ce qui vous touche le plus. Êtes-vous simple et uni en tout? L'extérieur est-il aussi abandonné à Dieu que l'intérieur? Êtes-vous dans un recueillement sans activité qui consiste dans la fidélité à la grace, pour laisser tomber ce qui vient de

la nature et qui trouble le silence du fond, faute de quoi on ne peut point écouter Dieu?

N..... est véritablement bon, quoiqu'il ait ses défauts : mais qui est-ce qui n'en a pas? Et que seroit-ce si nous n'en avions pas, puisqu'étant accablés des nôtres que nous ne corrigeons point, nous sommes néanmoins si délicats et si impatients contre ceux du prochain? Rien ne peut nous rendre indulgents, puisque notre propre misère incorrigible ne modère point la sévérité de notre critique contre les autres. Nous faisons plus pour les autres en nous corrigeant qu'en voulant les corriger. Demeurez en paix, monsieur; laissez tout écouler comme l'eau sous les ponts. Demeurez dans le secret de Dieu qui ne s'écoule jamais.

LETTRE CCXXVIII.

L'oubli de soi est la source de la paix, de même que l'amour-propre et le rapport de tout à nous-mêmes sont la source du trouble.

Soyez simple, petite, et livrée à l'esprit de grace, comme il est dit des apôtres : la paix en sera le fruit. Il n'y a que vous seule qui puissiez troubler votre paix; les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos seules réflexions d'amour-propre peuvent interrompre ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même du mal que vous souffrirez au dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux remède. Je souhaite fort que votre cœur soit dans la paix du pur abandon, qui est une paix sans bornes et inaltéra-

ble, mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés et aperçus.

Ce que je vous désire plus que tout le reste, est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi, et il ne faut se voir qu'en Dieu. Il faudroit ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours, sans y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autres sources que l'amour-propre : au contraire, l'amour de Dieu est la source de toute paix. Quand on ne se voit qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule, et que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour-propre qui s'inquiète et qui se trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une manière simple et efficace, sans hésiter ; mais il n'est ni empressé, ni inquiet, ni troublé. L'esprit de Dieu est toujours dans une action paisible. Retranchez donc tout ce qui iroit plus loin et qui vous donneroit quelque agitation. (1) *Le parfait amour chasse la crainte.* Calmez votre esprit en Dieu, et que l'esprit calmé prenne soin de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquillise tout, et qui est la paix même. Enfoncez-vous en lui jusqu'à vous y perdre et à ne vous plus trouver.

C'est dans l'oubli du *moi* qu'habite la paix. Par-tout où le *moi* rentre, il met le cœur en convulsion, et il n'y a point de bon antidote contre ce venin subtil. Heureux qui se livre à Dieu sans réserve, sans retour, sans songer qu'il se livre !

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, et

(1) Jean, 4, v. 18.

que vous suiviez fidèlement ce qu'il vous dira. Écouter et suivre sa parole intérieure de grace, c'est tout. Mais pour écouter il faut se taire, et pour suivre il faut céder.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit. Toute pratique de vertu et toute recherche de sûreté qui ne s'accorde point avec cette paix humble et recueillie, ne vient point de notre Seigneur.

Que faire dans tous les fâcheux évènements qui nous arrivent? Se consoler, perdre en paix ce que la Providence nous ôte, et ne tenir qu'à celui qui est jaloux de tout. En perdant tout de la sorte, on ne perd jamais rien. La jalousie, qui est si tyrannique et si déplacée dans les hommes, est en sa place en Dieu : là elle est juste, nécessaire, miséricordieuse : en ne nous laissant rien, elle nous donne tout.

N..... a de grandes croix, mais il les lui faut aussi grandes qu'il les a. Il n'y a que Dieu qui sache bien prendre la mesure à chacun de nous. Vous en prendriez trop en un sens, et trop peu en un autre; trop sur votre santé et votre courage naturel, mais trop peu sur votre délicatesse. Toutes ces mesures sont fausses. Il n'y a qu'à laisser faire Dieu. C'est profondément couper dans le vif, que de ne retenir rien de ce qu'il ôte, sans vouloir retrancher ce qu'il ne retranche pas. Ce qu'on ajoute n'est pas un retranchement véritable; c'est au contraire une recherche déguisée : car c'est pour se donner une vie fine et cachée, qu'on pratique une mort extérieure et consolante.

La simplicité de l'amour porte avec soi quelque chose qui se suffit à soi-même, et qui est un commencement

de béatitude. Malheur à qui trouble cette simplicité par des réflexions d'amour-propre !

Dieu prend plaisir à déranger tout ; et ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre sagesse. Il sait bien où il attend chaque homme, et il l'y mène lors même que cet homme semble lui échapper.

LETTRE CCXXIX.

Ne se point rebuter des imperfections des hommes, et ne presser ceux que Dieu veut que nous aidions qu'à proportion de ce qu'il leur donne.

Je suis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes ; mais il faut s'accoutumer à y chercher peu, c'est le moyen de n'être jamais mécompté. Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres les fruits qu'ils portent : il y a souvent des arbres où l'on ne trouve que des feuilles et des chenilles. Dieu supporte et attend les hommes imparfaits, et il ne se rebute pas même de leurs résistances. Nous devons imiter cette patience si aimable et ce support si miséricordieux. Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait ; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement les imperfections d'autrui sans les flatter. Laissez ceux qui s'érigent un tribunal dans leur prévention : si quelque chose les peut guérir, c'est de les laisser aller à leur mode, et de continuer à marcher de notre côté devant eux avec une simplicité et une petitesse d'enfant.

Ne pressez point N..... Il ne faut demander qu'à

mesure que Dieu donne. Quand il est serré, attendez-le, et ne lui parlez que pour l'élargir : quand il est élargi, une parole fera plus que trente à contre-temps. Il ne faut ni semer ni labourer quand il gèle et que la terre est dure. En le pressant, vous le décourageriez. Il ne lui en resteroit qu'une crainte de vous voir et une persuasion que vous agissez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours toute prête pour suivre le signal, sans le prévenir jamais. C'est l'œuvre de foi, c'est la patience des saints. Cette œuvre se fait au dedans de l'ouvrier, en même temps qu'au dehors sur autrui : car celui qui travaille meurt sans cesse à soi en travaillant à faire la volonté de Dieu dans les autres.

LETTRE CCXXX.

Langueur de l'ame ; sa source et son remède.

Ma vie est triste et sèche comme mon corps ; mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. Le fond est malade et il ne peut se remuer sans une douleur sourde. Nulle sensibilité ne vient que d'amour-propre : on ne souffre qu'à cause qu'on veut encore. Si on ne vouloit plus rien que la seule volonté de Dieu, on en seroit sans cesse rassasié, et tout le reste seroit comme du pain noir qu'on présente à un homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté présente de Dieu nous suffisoit, nous n'étendrions pas nos désirs et nos curiosités sur l'avenir. Dieu fera sa volonté, et il ne fera point la nôtre : il fera fort bien. Abandonnons-lui

non seulement toutes nos vues humaines, mais encore tous nos souhaits pour sa gloire, attendue selon nos idées. Il faut le suivre en pure foi et à tâtons. Quiconque veut voir, désire, raisonne, craint et espère pour soi et pour les siens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas; aussi-bien ne servent-ils qu'à nous tromper et qu'à nous troubler. Heureux le jour où nous ne voulons pas prévoir le lendemain!

LETTRE CCXXXI.

Se laisser déposséder de soi-même par ce qui nous vient de la part des autres et par une vue paisible de nos propres misères.

Je suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très pénible, mais il vous sera fort utile si vous y suivez les desseins de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi et à dénuer l'ame. Le dégoût n'est qu'une épreuve; et ce qu'on fait en cet état est d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir: on va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paroît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher sa grace que sous la nature. Tout ce qui est sensible se trouve conforme aux saillies du tempérament; et le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime et le plus secret d'une volonté toute sèche et toute languissante. Souffrir, passer outre et demeurer en paix dans cette douloureuse obscurité, est tout ce qu'il faut. Les défauts même les plus réels se tourneront en mort et en désappropriation, pourvu que vous les regardiez avec

simplicité, petitesse, détachement de votre lumière propre, et docilité pour la personne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit, qui pourroit vous donner un art que vous n'apercevriez pas vous-même pour tendre au but de votre amour-propre : mais comme vous êtes sincèrement en garde contre vous, et comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. Vos peines serviront à rabaisser votre courage et à vous déposséder de votre propre cœur : la vue de vos misères démontrera votre sagesse. Il faut seulement vous soulager et vous épargner dans les tentations de découragement, comme une personne foible qu'on a besoin de consoler et de faire respirer.

Votre tempérament est tout ensemble mélancolique et vif : il faut y avoir égard, et ne laisser jamais trop attrister votre imagination ; mais il lui faut des soulagements de simplicité et de petitesse, non de hauteur et de sagesse, qui flattent l'amour-propre.

Plus vous vous livrerez sans mesure pour sortir de vous et pour en perdre toute possession, plus Dieu en prendra possession à sa mode, qui ne sera jamais la vôtre. Encore une fois, laissez tout tomber, ténèbres, incertitudes, misères certaines, sensibilités, découragement ; amusez-vous sans vous passionner ; recevez tout ce que les amis vous donneront de bon, comme un bien inespéré, qui ne fait que passer au travers d'eux, et que Dieu vous envoie. Pour les choses choquantes, regardez-les comme venant de leurs défauts, et supportez les leurs comme vous supportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte, si vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour

de Dieu ne s'y méprend jamais ; il n'y a que l'amour-propre qui puisse se mécompter. La grande marque d'un cœur désapproprié est de voir un cœur sans délicatesse pour soi et indulgent pour autrui.

Je conviens que la simplicité seroit d'un excellent usage avec nos bonnes gens : mais la simplicité demande dans la pratique une profonde mort de la part de toutes les personnes qui composent une société. Les imparfaits sont imparfaitement simples ; ils se blessent mal à propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils censurent avec un zèle indiscret, ils gênent les autres : insensiblement les défauts naturels se glissent sous l'apparence de simplicité.

LETTRE CCXXXII.

Exhortation à la condescendance pour les défauts et imperfections d'autrui.

J'ai toujours eu pour vous un attachement et une constance très grande, mais mon cœur s'est attendri en sachant qu'on vous a blâmée, et que vous avez reçu avec petitesse cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélancolique et âpre vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui ; vous êtes trop choquée des imperfections, et vous souffrez un peu impatiemment de ne voir point la correction des personnes imparfaites. Il y a long-temps que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance et de support avec lequel M..... se proportionne aux foiblesses d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur, et ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose.

Il y a certains défauts extérieurs sur lesquels il faut bien se garder de juger du fond, ce seroit un grand défaut d'expérience. Il y a long-temps que je vous ai dit que M....., avec des imperfections visibles, étoit beaucoup plus avancée que ceux qui sont exempts de ces défauts et qui voudroient les corriger en elle. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi, n'est qu'une activité qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu mène d'une autre façon, et qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires seroit pour eux une mort beaucoup moins profonde et moins avancée que celle qui leur vient de se sentir surmontés par leurs misères, pourvu qu'ils soient véritablement et sans illusion désabusés et dépossédés d'eux-mêmes par cette expérience et par cet acquiescement. Chaque chose a son temps. La force intérieure sur ses propres défauts nourrit une vie secrète de propriété.

Souffrez donc le prochain et apprivoisez-vous avec nos misères. Quelquefois vous avez le cœur saisi quand certains défauts vous choquent; et vous pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grace: mais il peut se faire que c'est votre vivacité naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut plus de support; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres, non par effort et par sévérité, mais en cédant simplement à Dieu et en le laissant faire pour étendre votre cœur et pour le rendre plus souple. Acquiescez sans savoir comment tout cela se pourra faire.

LETTRE CCXXXIII.

Avantages des croix et de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse.

Vous avez bien des croix à porter, mais vous en avez besoin puisque Dieu vous les donne. Il les sait bien choisir. C'est ce choix qui déconcerte l'amour-propre et qui le fait mourir. Des croix choisies et portées avec propriété, loin d'être des croix et des moyens de mort, seroient des aliments et des ragoûts pour une vie d'amour-propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure et d'obscurité. (1) *Bienheureux les pauvres d'esprit!* (2) *Bienheureux ceux qui croient sans voir!* Ne voyons-nous pas assez pourvu que nous voyions notre misère sans l'excuser? Voir nos ténèbres, c'est voir tout ce qu'il faut. En cet état on n'a aucune lumière qui flatte notre curiosité, mais on a toute celle qu'il faut pour se défier de soi, pour n'écouter plus, et pour être docile à autrui. Que seroit-ce qu'une vertu qu'on verroit au dedans de soi et dont on seroit content? Que seroit-ce qu'une lumière aperçue et dont on jouiroit pour se conduire? Je remercie notre Seigneur de ce qu'il vous ôte un si dangereux appui. Allez, comme Abraham, sans savoir où; ne suivez que l'esprit de petitesse, de simplicité, de renoncement: il ne vous inspirera que paix, recueillement, douceur, détachement, support du prochain, et contentement dans vos peines.

(1) Matth. 5, v. 3. (2) Jean, 20, v. 29.

LETTRE CCXXXIV.

Cette lettre a été écrite au sujet d'une pauvre fille villageoise dans le diocèse d'Arras, dont l'état tenoit du surnaturel.

Je crois que la bonne personne dont il s'agit doit faire deux choses : la première est de ne s'arrêter jamais à aucune de ses lumières extraordinaires. Si ces lumières sont véritablement de Dieu, il suffit, pour ne leur point résister et pour en recevoir tout le fruit, de demeurer dans un acquiescement général et sans bornes à toute volonté de Dieu, dans les ténèbres de la plus simple foi. Si au contraire ces lumières ne viennent pas de Dieu, cette simplicité paisible dans l'obscurité de la foi est le remède assuré contre toute illusion. On ne se trompe point quand on ne veut rien voir, et quand on ne s'arrête à rien de distinct pour le croire, excepté les vérités de l'évangile. Il arrive même souvent que les lumières sont mélangées : auprès de l'une qui est vraie et qui vient de Dieu, il s'en présente une autre qui vient de notre imagination, ou de notre amour-propre, ou du tentateur qui se transforme en ange de lumière. Les vraies lumières mêmes sont à craindre ; car on s'y attache avec une complaisance subtile et secrète ; elles font insensiblement un appui et une propriété ; elles se tournent par-là en illusion malgré leur vérité ; elles empêchent la nudité et le dépouillement que Dieu demande des ames avancées. De là vient que ces dons lumineux ne sont d'ordinaire que pour des ames médiocres et pas encore mortes à elles mêmes ; au lieu que celles que Dieu mène plus loin outrepassent par simplicité tous

ces dons sensibles. On voit les rayons du soleil distinctement à un demi-jour, près d'une fenêtre; mais dehors en plein air on ne les distingue plus.

Je conjure cette bonne personne de laisser tomber simplement tous ces dons sans les rejêter positivement, et de se borner à n'y faire aucune attention par son propre choix. S'ils sont de Dieu, ils opèreront assez ce qu'il faudra : mais je crois qu'ils cesseront peu à peu à mesure que la simplicité et le dénûment croîtront. Voilà le premier point, qui est d'une conséquence extrême, si je ne me trompe.

Le second point est que je crois qu'elle doit par simplicité suivre sans scrupule les pentes du fond de son cœur. Si elle suit toujours avec méthode et exactitude toutes les règles que des gens d'ailleurs très pieux lui donneront, elle se gênera beaucoup et gênera en elle l'esprit de Dieu. *Là où est l'esprit, là est la liberté* (1), dit saint Paul. A Dieu ne plaise que cette liberté d'amour soit l'ombre du moindre libertinage! C'est cette liberté qui élargira son cœur, et qui l'accoutumera à être familièrement avec Dieu. Il ne suffit pas de nourrir un enfant à un certain âge, il faut encore le démaillotter. Elle doit suivre simplement en esprit d'enfance l'attrait intérieur pour les temps d'oraison, pour les objets dont elle s'y occupe, pour parler, pour se taire, pour agir, pour souffrir. Cette dépendance de l'esprit de mort, qui est celui de la véritable vie, fera tout son état. Je ne parle point des pentes qui ne viennent que par contre-coup et par réflexion ; c'est en écoutant l'amour-propre et ses arrangements que de telles pentes nous

(1) II Cor. 3, v. 17.

viennent. Ce sont des pentes étrangères à notre vrai fond : on se les donne, on les prépare, elles sont raisonnées; on ne les trouve point toutes formées en nous comme sans nous. Les bonnes sont celles qui se trouvent dans le fond le plus intime en paix et devant Dieu, quand on se prête à lui et qu'on suspend tout le reste pour le laisser opérer.

Voilà ce que je souhaiterois que cette personne suivît sans retour et par simple souplesse, comme la plume se laisse emporter sans hésitation au plus léger souffle de vent. Il ne faut point craindre de suivre cette impression si intime et si délicate : car elle ne mène qu'à la mort, qu'à l'obscurité de la foi, qu'au dénûment total, et qu'à un rien de soi, qui est le tout de Dieu seul, sans manquer à aucun véritable devoir.

Pour les souffrances, il n'y a qu'à les recevoir sans attention, et qu'à les outrepasser comme les lumières, ne comptant point avec Dieu pour ce que l'on souffre, et ne le remarquant qu'autant que la remarque en vient sans la chercher ni entretenir.

Il faut recevoir tout le monde avec petitesse, surtout les prêtres en autorité : mais il ne faut pas se laisser brouiller et déranger par toutes sortes de bonnes gens sans expérience suffisante. Dieu donnera tout ce qu'il faut sans lumière distincte, si on se contente des ténèbres de la foi, et si on ne veut point de sûreté à sa mode pour s'appuyer sensiblement. Je me recommande aux prières de cette bonne personne, et je ne l'oublierai point dans les miennes.

LETTRE CCXXXV.

Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes.

J'APPRENDS que Dieu vous donne des croix, et j'y prends part de tout mon cœur. En tout temps j'ai été sensible à tout ce qui pouvoit vous toucher; mais l'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. Heureux qui souffre! Je le dis au milieu de l'occasion même, et pour vous et pour moi. Heureux qui souffre d'un cœur doux et humble! Ce qui est le bon plaisir de Dieu ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous ne souffririons jamais assez pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connoît mieux que nous ne pouvons nous connoître, et qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en sait la juste mesure, et ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. L'amour adoucit toutes les souffrances; et l'on ne souffre tant que parcequ'on n'aime point, ou qu'on aime peu. Dieu vous veut donc à lui; et ce n'est que sur la croix qu'il prend sa pleine possession. Je garde maintenant le silence à l'égard de tous mes anciens amis, et je ne le romps pour vous, M..... qu'à cause que vous êtes dans l'amertume, et que cette bienheureuse société de croix demande un épanchement de cœur pour se soutenir dans l'affliction.

LETTRE CCXXXVI.

Abondance de graces pour la conversion de notre cœur. Moyen d'éviter ce qui dissipe. Ne compter point sur le sensible dans notre attrait pour Dieu.

Il n'y a point d'ame qui ne dût être convaincue qu'elle a reçu des graces pour la convertir et pour la sanctifier, si elle repassoit dans son cœur toutes les miséricordes qu'elle a reçues. Il n'y a qu'à admirer et à louer Dieu, en se méprisant et se confondant soi-même. Il faut conclure de ces grandes graces reçues, que Dieu est infiniment libéral, et que nous lui sommes horriblement infidèles.

Il faut éviter la dissipation, non par une continuelle contention d'esprit, qui casseroit la tête et qui en useroit les ressorts, mais par deux moyens simples et paisibles. L'un est de retrancher dans ses amusements journaliers toutes les sources de dissipation qui ne sont pas nécessaires pour relâcher l'esprit à proportion du vrai besoin; l'autre est de revenir doucement et avec patience à la présence de Dieu toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue.

Il n'est point nécessaire de mettre toujours en acte formel et réfléchi tous les exercices de piété. Il suffit d'y avoir attention habituelle et générale avec l'intention droite et sincère de suivre la fin qu'on doit s'y proposer. Les distractions véritablement involontaires ne nuisent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'est la tendance réelle de la volonté qui fait l'essentiel.

Conservez sans scrupule la paix simple que vous trouvez dans votre droiture en cherchant Dieu seul. L'amour de Dieu donne une paix sans présomption : l'amour-propre donne un trouble sans fruit. Faites chaque chose le moins mal que vous pourrez pour le bien-aimé. Voyez ce qui vous manque sans vous flatter ni décourager, puis abandonnez-vous à Dieu, travaillant de bonne foi à vous corriger.

Plus vous serez vide de vos propres biens et de vos ressources humaines, plus vous trouverez une lumière et une force intime qui vous soutiendront au besoin, en vous laissant toujours sentir votre foiblesse comme si vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce secours comme un bien qui vous soit dû. Vous mériteriez de le perdre si vous présumiez de l'avoir mérité. Il faut se croire indigne de tout et se jeter humblement entre les bras de Dieu.

Quand c'est l'amour qui vous attire, laissez-vous à l'amour : mais ne comptez point sur ce qu'il peut y avoir de sensible dans cet attrait pour vous en faire un appui flatteur ; ce seroit tourner le don de Dieu en illusion. Le vrai amour n'est pas toujours celui qu'on sent et qui charme ; c'est celui qui humilie, qui détache, qui apetisse l'ame, qui la rend simple, docile, patiente sous les croix, et prête à se laisser corriger.

LETTRE CCXXXVII.

Tendre habituellement à Dieu avec paix et fidélité, sans se détourner pour toutes les distractions involontaires.

Marchez dans les ténèbres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter ni aux goûts, ni aux sentimens, ni aux lumières de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination et d'habitude de penser à vos affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois; on fait même de bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité; on suit trop ses goûts et ses consolations. Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grace, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secrètes de l'amour-propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en la présence de Dieu. Les évènemens ne vous trouveroient pas dans cette situation si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point.

J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger par dissipation d'avoir une attention plus distincte, mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne. La paix du cœur est un bon signe quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir des vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du bien-aimé.

Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes : ils ne feroient que troubler votre paix et que vous tendre des pièges. Quand on mène une vie recueillie, mortifiée et de dépendance par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui blesse. Il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix.

LETTRE CCXXXVIII.

Remède à un sentiment que le cœur éprouve et que la volonté repousse.

Je suis charmé de la simplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur sur votre peine. Dieu bénira cette conduite et elle est de pure grace. Les sentiments violents de votre jalousie sont involontaires ; la peine excessive que vous en avez ne le montre que trop. Si

cette jalousie étoit moins opposée au fond de votre volonté, elle vous seroit infiniment moins douloureuse. Vous n'avez même que trop d'activité et d'ardeur pour la repousser. Votre opposition à la jalousie, que vous poussez jusqu'à l'excès, accable votre esprit et votre corps. En même temps votre ardeur pour repousser sans cesse la tentation par des actes marqués vous dessèche l'intérieur, et trouble l'opération de la grace qui vous attire à la paix et au simple recueillement. O si je pouvois vous persuader de ne faire que souffrir ce que vous sentez sans y consentir! je rétablirois tout d'un coup votre santé et votre intérieur. Je suppose que vous suivez un peu trop certaines réflexions de dépit, encore même n'est-ce qu'un entraînement d'imagination : mais pour le sentiment de jalousie vous ne faites que le souffrir avec horreur : ainsi il n'y a aucun péché.

La tentation et le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion. Communiez donc, je vous en conjure, au nom de celui qui sera votre paix quand vous l'aurez reçu par pure foi et par obéissance aveugle. Dieu sait le mal réel que vous feriez en vous ôtant le pain quotidien pour un mal imaginaire auquel votre volonté n'a aucune part et qu'elle repousse avec trop de délicatesse et d'activité. J'espère que le pain de vie vous attirera pour guérir toutes les plaies de votre cœur. Il faut être sans péché mortel, mais non sans imperfection, pour le recevoir. Il est le pain qui fait croître les petits, qui fortifie les foibles et qui guérit les malades. Ce sacrifice de vos peines et de tous les retours de votre amour-propre vaudra mieux que tous les actes inquiets et turbulents par lesquels vous troublez sans cesse votre recueillement.

Je crois que votre souffrance est extrême : mais ce que vous vous faites souffrir par réflexion est infiniment plus rude que ce que Dieu vous fait souffrir. Toute douleur soufferte simplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle soit en elle-même, porte sa consolation ; il n'y a que le trouble de la volonté qui résiste à Dieu sous de beaux prétextes.

Laissez tomber vos réflexions : revenez peu à peu à vous taire et à écouter Dieu. Ce chemin, qui vous paroît le plus long, est le plus court et votre unique ressource.

LETTRE CCXXXIX.

Avis pour une personne peinée.

Je suis véritablement affligé, monsieur, des peines que vous m'apprenez que madame votre sœur souffre. J'ai vu souvent et je vois encore tous les jours des personnes que le scrupule ronge. C'est une espèce de martyre intérieur. Il va jusqu'à une espèce de déraison et de désespoir, quoique le fond soit plein de raison et de vertu. L'unique remède contre ces peines est la docilité. Il faut examiner à qui est-ce qu'on donne sa confiance ; mais il faut la donner à quelqu'un, et obéir sans se permettre de raisonner. Qu'est-ce que pourroit faire le directeur le plus saint et le plus éclairé pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout et si vous ne voulez pas faire ce qu'il dit ? Il est vrai que quand on est dans l'excès de trouble que le scrupule cause, on est tenté de croire qu'on ne peut être entendu de personne, et que les plus expérimentés directeurs, faute d'entendre cet état,

donnent des conseils disproportionnés. Mais c'est une erreur d'une imagination dominante, qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable si on la suit. Doit-on se rendre juge de sa propre conduite dans un état de tentation et de trouble où l'on n'a qu'à demi sa raison? N'est-ce pas alors, plus que jamais, qu'on a besoin de redoubler sa docilité pour un directeur et sa défiance de soi? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous manque point dans ces rudes épreuves, et qu'alors il éclaire un directeur dans lequel on ne cherche que lui, afin qu'il nous donne des conseils proportionnés à ce pressant besoin? Dieu ne permet pas que nous soyons *tentés au-dessus de nos forces;* (1) saint Paul nous l'assure. Mais c'est aux ames simples et dociles qu'il promet de leur tendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'est manquer à Dieu, c'est lui faire injure, c'est mal juger de sa bonté, que de douter qu'il ne donne à un bon directeur tout ce qu'il faut pour nous préserver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une personne pendant l'excès de sa peine certaines impatiences, certaines inégalités, certaines saillies irrégulières, et même certaines contradictions de paroles ou de conduite passagère. Mais il faut qu'après ces coups de surprise le fond revienne toujours, et qu'on y trouve une détermination sincère à une docilité constante.

Pour tout le reste il dépend du détail que j'ignore. Mais enfin quelque remède que madame votre sœur cherche, quelques changements qu'elle veuille essayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un directeur qu'elle ne quitte point. Changer de directeur, c'est

(1) I Cor. 10, v. 13.

se rendre maître de la direction à laquelle on devroit être soumis. Une direction ainsi variée n'est plus une direction; c'est une indocilité qui cherche par-tout à se flatter elle-même. La plus sévère de toutes les pénitences est l'humiliation intime de l'esprit; c'est le renoncement à se croire et à s'écouter; c'est l'humble dépendance de l'homme de Dieu; c'est la pauvreté d'esprit, qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, rend l'homme bienheureux : autrement on tourne la mortification en aliment secret de l'amour-propre. Tâchez de faire en sorte qu'elle se fixe, et qu'elle captive son esprit avec soi en la bonté de Dieu, et qu'elle obéisse simplement. C'est la source de la paix.

LETTRE CCXL.

Le travail sur nous-mêmes doit plus s'opérer pour le dedans que pour le dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons.

Vous êtes bonne. Vous voudriez l'être encore davantage, et vous prenez beaucoup sur vous dans le détail de la vie : mais je crains que vous ne preniez un peu trop sur le dedans pour accommoder le dehors aux bienséances, et que vous ne fassiez pas assez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fond secret de sens et de volonté propre sur les choses qu'on aime le plus et qu'on se réserve avec le plus de jalousie, voici ce qui arrive. D'un côté la vivacité, l'âpreté et la roideur de la volonté propre sont grandes; de l'autre côté

on a une idée scrupuleuse d'une certaine symétrie de vertus extérieures, qui se tourne en pure régularité de bienséance. L'extérieur se trouve ainsi très gênant, et l'intérieur très vif pour y répugner. C'est un combat insupportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors et un peu plus par le dedans. Choisissez les affections les plus vives qui dominent dans votre cœur, et mettez-les sans condition ni bornes dans la main de Dieu pour les lui laisser amortir et éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maison, votre crainte de déchoir et de manquer de considération dans le monde, votre sévérité âpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est ce que je crains le moins pour vous. Vous la connoissez, vous vous en défiez : malgré vos résolutions elle vous entraîne, et en vous entraînant elle vous humilie. Elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangereux. Je serois moins fâché de vous voir plus grondeuse, dépitée, brusque, ne vous possédant pas, et ensuite bien désabusée de vous-même par cette expérience, que de vous voir régulière de tout point et irrépréhensible de tous les côtés, mais délicate, haute, austère, roide, facile à scandaliser et grande en vous-même.

Mettez votre véritable ressource dans l'oraison. Un certain travail de courage humain et de goût pour une régularité empesée ne vous corrigera jamais. Mais accoutumez-vous devant Dieu, par l'expérience de vos foiblesses incurables, à la condescendance, à la compassion et au support des imperfections d'autrui. L'oraison bien prise vous adoucira le cœur, et vous le

rendra simple, souple, maniable, accessible, accommodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique et aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain? On est sévère pour les actions extérieures, et on est très relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on est si jaloux de cet arrangement superficiel de vertus extérieures, on n'a aucun scrupule de se laisser languir au dedans et de résister secrètement à Dieu. On craint Dieu plus qu'on ne l'aime. On veut le payer d'actions, que l'on compte pour en avoir quittance, au lieu de lui donner tout par amour sans compter avec lui. Qui donne tout sans réserve n'a plus besoin de compter. On se permet certains attachements déguisés à sa grandeur, à sa réputation, à ses commodités. Si on cherchoit bien entre Dieu et soi, on trouveroit un certain retranchement où l'on met ce qu'on suppose qu'il ne faut pas lui sacrifier. On tourne tout autour de ces choses, et on ne veut pas même les voir de peur de se reprocher qu'on y tient. On les épargne comme la prunelle de l'œil sous les plus beaux prétextes. Si quelqu'un forçoit ce retranchement il toucheroit au vif, et la personne seroit inépuisable en belles raisons pour justifier ses attachements: preuve convaincante qu'elle nourrit une vie secrète dans ces sortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer, plus il faut conclure qu'on en a besoin. Si on n'y tenoit pas on ne feroit pas tant d'efforts pour se persuader qu'on n'y tient point.

Il faut bien qu'il y ait en nous de telles misères qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous ne faisons que languir autour de nous-mêmes, ne nous occupant jamais de Dieu que par rapport à nous. Nous n'avançons point

dans la mort, dans le rabaissement de notre esprit et dans la simplicité. D'où vient que le vaisseau ne vogue point? Est-ce que le vent manque? Nullement; le souffle de l'esprit de grace ne cesse de le pousser : mais le vaisseau est retenu par des ancres qu'on n'a garde de voir; elles sont au fond de la mer. La faute ne vient point de Dieu, elle vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher, et nous trouverons les liens secrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous méfions le moins est précisément celui dont il faut se défier le plus.

Ne faisons point avec Dieu un marché, afin que notre commerce ne nous coûte pas trop et qu'il nous en revienne beaucoup de consolation. N'y cherchons que la croix, la mort et la destruction. Aimons et ne vivons plus que d'amour. Laissons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour-propre. Ne nous contentons pas de faire oraison le matin et le soir; mais vivons d'oraison dans toute la journée; et, comme on digère ses repas pendant tout le jour, digérons pendant toute la journée dans le détail de nos occupations le pain de vérité et d'amour que nous avons mangé à l'oraison. Que cette oraison ou vie d'amour, qui est la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraison comme du centre sur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraison ou présence amoureuse de Dieu dans les affaires et dans les conversations. C'est là, madame, ce qui vous donnera une paix profonde.

LETTRE CCXLI.

Je suis ravi d'apprendre par vous-même que vous êtes dans l'obéissance et dans la paix de Dieu qui en est inséparable. Dieu aura soin de tout, et vous ne devez chercher que sa volonté. Ne tenez qu'à lui seul; vous trouverez en lui tout ce qui sera selon son véritable esprit. Souvenez-vous que la voie de foi et de détachement, que vous avez tant voulu suivre, n'est solide qu'autant qu'elle nous détache des personnes, des livres, des secours, en un mot de tout ce qui n'est point Dieu et sa volonté. Les graces que vous avez reçues vous rendroient bien coupable si vous vous entêtiez d'une chose qui doit par elle-même préserver de tout entêtement. Obéissez donc comme un petit enfant. Je ne vous demande que ce que je désire pour moi-même. Je me croirois un démon et non pas un prêtre si je n'étois pas dans le désir d'être aussi simple, docile et petit, que je vous conjure de l'être. Obéissez donc encore une fois. Montrez que (1) *les justes sont*, comme dit l'écriture, *une nation qui n'est qu'amour et obéissance*. Taisez-vous le plus que vous pourrez. Ce silence ne doit point être une dissimulation; ce doit être recueillement, défiance de vous-même, renoncement à vos propres lumières, docilité pour celles d'autrui. Souvenez-vous que vous manquez à Dieu toutes les fois que vous hésitez à lui sacrifier toutes les consolations dont vous êtes privée. Le service de Dieu ne consiste ni en paroles, ni en sentiments vagues, ni en

(1) Eccl. 3, v. 1.

affections sensibles, ni en belles imaginations, ni en grandes pensées, mais en bonnes œuvres. Se taire, obéir, se contraindre, renoncer à son goût aussi bien qu'à sa volonté dans toutes les occasions les plus difficiles, ne se décourager ni se flatter, embrasser la croix, et compter qu'on ne trouve Dieu que par elle; voilà, madame, la vérité du royaume de Dieu au dedans de nous. C'est l'adoration en esprit et en vérité. Observez votre règle; elle est le pur évangile pour vous. Ecoutez vos supérieurs; ils sont pour vous Dieu même.

Êtes-vous sur la terre pour vous contenter? (1) Jésus-Christ, dit saint Paul, *n'a point voulu se plaire à lui-même*. Eh! qui êtes-vous pour le vouloir? Vous cherchez la volonté de Dieu; et quand la ferez-vous mieux que quand vous ne ferez point la vôtre? L'oraison n'est solide qu'autant qu'elle est la mort à soi-même, à ses goûts et même à sa perfection, autant qu'on la regarde comme sa propre excellence et non comme la pure volonté de Dieu. Tout est fait pour vous, pourvu que vous obéissiez et que vous portiez les autres à faire de même.

Quand vous aurez des répugnances, ouvrez simplement votre cœur, non pour être ménagée ni flattée, mais pour n'avoir point de réserves. Ensuite ne vous écoutez plus vous-même. Les répugnances viennent de la propre volonté et de l'attachement à notre sens. Il faut se plier à tout et se briser jusqu'à ce qu'on soit souple en tout sens. Pour vos fautes, je n'en suis point surpris; mais je remercie Dieu de ce que vous les connoissez sans vous flatter ni vous décourager. Reprenez

(1) Rom. 15, v. 3.

toujours courage et ne cessez point de vouloir vous vaincre ; mais faites-le sans chagrin, ni âpreté, ni confiance en vous-même. Profitez de l'humiliation de vos fautes et de l'expérience de votre infidélité, sans vous relâcher pour la correction.

Je suis plein de reconnoissance pour la bonté avec laquelle vous prenez part à la grace que le roi m'a faite. C'est une des plus grandes qu'on puisse recevoir des hommes : mais tout ce que les hommes donnent n'est que vanité et affliction d'esprit, selon les termes de l'Ecclésiaste. Il faut regarder tout ceci comme un pesant fardeau, et ne songer qu'à le porter fidèlement. Me voilà dans la condition de saint Pierre : (1) *Quand vous étiez jeune*, lui dit Jésus-Christ, *vous alliez où vous vouliez ; mais en vieillissant vous serez ceint par un autre qui vous mènera malgré vous.* J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables et de commerces avec des amis délicieux. J'entre dans un état de servitude perpétuelle en terre étrangère. Quelquefois je sens un peu ce changement : mais je serois bien fâché de tenir ni à ma santé, ni à ma liberté, ni à mes amis, ni à aucune consolation. Faites de même, je vous en conjure. Ne regrettez jamais dans le désert les oignons d'Egypte : la manne journalière remplira tous les besoins de votre cœur, et vous n'avez qu'à marcher en esprit de foi vers la terre promise. Ecoutez Dieu, et ne vous écoutez jamais vous-même ; soyez soumise et docile ; aimez et souffrez beaucoup ; parlez peu ; que le sel de la sagesse soit dans vos paroles ; je dis de la sagesse qui est selon Dieu.

(1) Jean 21, v. 18.

LETTRE CCXLII.

A sa nièce carmélite.

Principes de conduite pour une supérieure.

J'ESPÈRE, ma chère nièce, que Dieu, qui vous a appelée à conduire vos sœurs, vous ôtera votre propre esprit, et vous donnera le sien pour faire son œuvre. L'œuvre de Dieu est de se faire aimer et de vous détruire, afin qu'il vive seul en vous. Votre fonction est donc de faire mourir l'homme et aimer Dieu. Ne devez-vous pas mourir pour faire mourir les autres? Ne devez-vous pas aimer pour leur inspirer l'amour? Nulle instruction n'est efficace que par l'exemple. Nulle autorité n'est supportable qu'autant que l'exemple l'adoucit. Commencez donc par faire, et puis vous parlerez. L'action parle et persuade; la parole seule n'est que vanité. Soyez la plus petite, la plus pauvre, la plus obéissante, la plus recueillie, la plus détachée, la plus régulière de toute la maison. Obéissez à la règle si vous voulez qu'on vous obéisse; ou, pour mieux dire, faites obéir, non à vous, mais à la règle, après que vous lui aurez obéi la première. Ne flattez aucune imperfection, mais supportez toutes les infirmités. Attendez les ames qui vont lentement. Vous courriez risque de les décourager par votre impatience. Plus vous aurez besoin de force, plus il faudra y joindre de douceur et de consolation. Puisque le joug du Seigneur est doux et léger, pourquoi faut-il que celui des supérieurs soit rude et pesant? Ou soyez mère par la tendresse et la compassion, ou ne le soyez point par la place. Il faut vous mettre par

la condescendance aux pieds de toutes celles qui vous ont mise au-dessus de leur tête par leur élection. Souffrez : ce n'est que par la croix qu'on reçoit l'esprit de Jésus-Christ et sa vertu pour gagner les ames. Les supérieurs sans croix sont stériles pour former des enfants de grace. Une croix bien soufferte acquiert une autorité infinie et donne bénédiction à tout ce qu'on fait. Il ne fut montré à saint Paul les biens qu'il devoit faire qu'avec les maux qu'il devoit souffrir. Ce n'est que par la souffrance qu'on apprend à compatir et à consoler. Prenez conseil des personnes expérimentées Parlez peu; écoutez beaucoup; songez bien plus à connoître les esprits et à vous proportionner à leurs besoins, qu'à leur dire de belles choses. Montrez un cœur ouvert, et faites que chacun voie par expérience qu'il y a sûreté et consolation à vous ouvrir le sien. Fuyez toute rigueur, corrigez même avec bonté et avec ménagement. Ne dites que ce qu'il faut dire; mais ne dites rien qu'avec une entière franchise. Que personne ne craigne de se tromper en vous croyant. Décidez un peu tard, mais avec fermeté. Suivez chaque personne sans la perdre de vue, et courez après si elle vous échappe pour s'écarter. Il faut vous faire toute à tous les enfants de Dieu pour les gagner tous. Corrigez-vous pour corriger les autres. Faites-vous dire vos défauts, et croyez ce qu'on vous dira de ceux que l'amour-propre vous cache. Je suis, ma chère nièce, plein de zèle pour vous et dévoué à tous vos intérêts en notre Seigneur.

LETTRE CCXLIII.

A un supérieur de communauté.

Vous vous laissez trop aller, monsieur, à la vivacité de vos sentiments. Vous ne vous êtes point mis dans la place où vous êtes, c'est la Providence qui vous y a engagé. Dieu ne demande point l'impossible. Vous n'aurez à lui rendre compte que des choses que vous aurez pu faire. On le connoît mal quand on se le dépeint comme celui à qui son serviteur disoit : (1) *Je sais que vous êtes austère et que vous voulez moissonner ce que vous n'avez pas semé.* On trouve par-tout, quand on gouverne, des esprits indociles et qui refusent de porter le joug. Si vous voulez gagner à Dieu vos inférieurs, ne vous mettez point d'abord dans l'esprit un projet de régularité trop exacte. Vous n'en viendrez pas à bout sur des esprits qui ne sont point accoutumés à porter ce joug. Mais faites-vous aimer, et faites sentir que vous aimez Dieu. Accoutumez ceux que vous gouvernez à vous montrer leurs imperfections avec confiance : montrez-leur un cœur de père et une condescendance qui aille aussi loin que les règles essentielles le permettront; attendez un chacun selon son besoin. Conduisez-les, non par des décisions générales, mais en vous proportionnant au besoin d'un chacun. Il faut se faire tout à à tous par un discernement de grace, et supporter les foibles pendant qu'on perfectionne les forts. On voit même souvent le bout de son autorité ; si on la vouloit pousser trop loin on révolteroit la multitude.

(1) Matth. 25, v. 24.

Il faut avoir égard à l'état où l'on a pris les inférieurs, et se souvenir des indispositions où l'on les a trouvés pour se contenter de peu. Ce n'est pas qu'on rabatte rien de la loi de Dieu ni des règles de son état ; mais on tolère ce qu'on ne sauroit empêcher ; on attend, on espère, on montre de loin le but, on tâche d'encourager ceux qui n'osent même le regarder ; on les accoutume peu à peu à faire les premiers pas. Dieu donne la bénédiction à cette conduite douce et patiente. C'est l'œuvre de la foi, où l'on travaille dans les ténèbres, sans voir le fruit de sa peine. On ne sent dans les inférieurs que mollesse, murmure, division, mécompte, traverses ; mais parmi toutes ces épines, qui couvrent toute la face de la terre, il croît un peu de bon grain, et c'est pour ce bon grain que Dieu nous met à tant d'épreuves. Je souhaite fort que vous ayez le cœur en paix dans vos fonctions, et que, faisant le bien que l'état des choses vous permet de faire, vous attendiez sans trouble que Dieu dispose les esprits à vous laisser faire un bien plus parfait et plus étendu. Il faut laisser raisonner chacun selon ses préjugés. Après avoir tâché de dire la vérité et de la développer, il faut attendre qu'elle fasse elle-même ce que nous ne pouvons pas exécuter, qui est de persuader les hommes et de se faire aimer d'eux.

Faites donc ce que vous pourrez au jour la journée, et ne prétendez pas procurer la gloire de Dieu plus qu'il ne la veut. Contentez-vous du pain quotidien de sa volonté : que voulez-vous de plus ? Lisez ; mais préférez l'oraison à la lecture des livres de science. O que je souhaite que vous comptiez pour peu la science qui enfle, et que vous ne viviez que de la charité qui édifie ! Amortissez la curiosité et l'esprit naturel par le recueil-

lement et par l'occupation familière de la présence de Dieu ; apaisez doucement votre imagination trop vive pour écouter Dieu. C'est dans la prière seule que vous trouverez le conseil, le courage, la patience, la douceur, la fermeté, le ménagement des esprits. C'est là que vous apprendrez à gouverner sans trouble. C'est dans le silence que Dieu vous ôtera votre esprit pour vous donner le sien. Il faut qu'il soit lui seul tout en toutes choses. Quand Dieu sera tout en vous, il atteindra d'un bout à l'autre avec force et douceur. Priez donc pour toutes choses. Vous ne sauriez trop prier. Si vous décidez et si vous agissez sans prière, votre propre esprit vous agitera beaucoup, vous attirera bien des contradictions, vous causera des doutes et des incertitudes très pénibles, et vous vous épuiserez à pure perte ; mais, si vous êtes fidèle à la prière, votre purgatoire se changera en un paradis terrestre, et vous ferez plus de bien en un jour dans la paix que vous n'en faites en un mois dans le trouble. Ne songez point à la distance des lieux. Ceux qui sont intimement unis en Dieu se trouvent sans cesse ensemble, au lieu que ceux qui habitent la même maison sans habiter le cœur de Dieu sont dans un éloignement infini sous un même toit.

Je suis, etc.

LETTRE CCXLIV.

Lettre de consolation.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne ; mais je crois que nous devons en-

trer, malgré toute notre amertume, dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous regrettons et nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire, sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instruments, et il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette épreuve est de vous apprendre par une expérience sensible que vous n'étiez point encore détachée comme vous vous flattiez de l'être. On ne se connoît que dans l'occasion : et l'occasion n'est donnée par la Providence que pour nous détromper de notre détachement superficiel. Dieu permit l'horrible chute de saint Pierre pour le désabuser d'une certaine ferveur sensible et d'un courage très fragile auquel il se confioit vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande et douloureuse qu'elle soit, elle ne vous détromperoit point de votre détachement : au contraire, plus la croix seroit accablante en soi, plus vous vous sauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée; ce seroit un prodigieux accroissement de confiance, et par conséquent une très dangereuse illusion. La croix n'opère la petitesse et le sentiment de notre misère qu'autant que l'intérieur nous paroît vide et obscurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir sa pauvreté au dedans et la supporter ; alors la pauvreté se tourne en trésor, et on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins, il prie pour nous. Il vous dit encore d'une voix secrète ce qu'il vous disoit si souvent pendant qu'il vivoit au

milieu de nous : *Ne vivez que de foi ; ne comptez point sur la régularité de vos œuvres ni sur la symétrie de vos vertus ; portez en paix la vue de vos imperfections ; abandonnez-vous à la Providence ; ne vous écoutez point vous-même ; n'écoutez que l'esprit de grace.* Voilà ce qu'il disoit ; voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai soulagement de cœur d'être très souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous soutienne. C'est un courage qui n'a rien de haut et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion. On est riche de sa pauvreté. Si on fait quelque faute contre son intention, on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépossède de notre propre cœur. On se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi et n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu à peu recueillement, silence, dépendance de la grace pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état on ne possède plus rien de tout ce qu'on voit, et on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyoit avoir perdu.

LETTRE CCXLV.

Sur le détachement du monde.

J'ai tort, madame, puisque vous êtes sûre de n'avoir fait l'honneur de m'écrire ; je suis charmé d'être confondu et de voir vos bontés. Mais votre santé trouble un peu ma joie : Dieu veuille que l'air de la campagne, un peu de promenade et un vrai repos d'esprit, vous rétablissent parfaitement ! Pour moi, je ne suis plus qu'un squelette qui marche et qui parle, un mort qui dort et qui mange peu ; mes occupations me surmontent, et je ne me couche jamais sans laisser ailleurs de mes devoirs en arrière. Un vaste diocèse est un accablant fardeau à soixante-trois ans. J'ai beaucoup trop d'affaires, et vous n'en avez peut-être pas assez pour éviter l'ennui ; mais la sagesse consiste à savoir s'amuser. Trompez-vous vous-même, madame ; inventez des occupations qui vous raniment. Les jours sont longs quoique les années soient courtes ; il faut accourcir les jours en se traitant comme un enfant ; cette enfance est une sagesse profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez dans le plus beau monde rien de plus solide que ce que vous faites dans la langueur et dans l'obscurité de votre solitude ; vous entendriez beaucoup de mauvais discours ; vous verriez beaucoup de personnes importunes et méprisables avec des noms distingués ; vous seriez environnée de pièges et d'exemples contagieux ; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne ; vous éprouveriez votre propre fragilité : vous auriez bien des fautes à vous reprocher. Il est vrai que vous paroîtriez être plus dans l'abondance ; mais vous n'auriez

ou du superflu très dangereux : la vanité le dépenseroit, et vous rendroit peut-être encore plus dérangée et plus embarrassée que vous ne l'êtes ; vous ne songeriez sérieusement ni à Dieu, ni à vous, ni à la mort, ni à votre salut ; vous seriez, comme les autres, enivrée, ensorcelée, endurcie. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu tristement loin du monde sous la main de Dieu, qui vous fera goûter les espérances de la religion, et qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille? En vérité, madame, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs il est plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux ; il faut que nous soyons bien gâtés puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. J'ai vu ici, pendant trois ou quatre ans, l'armée et une grande partie de la cour. Quoique j'aie mille sujets de me louer de leur politesse, je me sens infiniment soulagé de ne les voir plus. Pour la dépense, je me croirois riche si je n'avois à dépenser chaque année que deux mille francs comme en ma jeunesse. Secouez le joug du superflu ; faites-vous riche sans argent ; vous êtes dispensée de tout, et heureuse de mépriser pour l'amour de Dieu tout ce qui vous manque.

Je prendrai la liberté de vous envoyer mon nouvel ouvrage pour votre père recteur ; je l'aime et je le révère puisqu'il entre dans vos peines. Rien n'égale mon zèle, mon dévouement et mon respect.

LETTRE

Écrite deux jours avant sa dernière maladie. A Cambrai, le 30 décembre 1714.

Je reçois, madame, diverses lettres où l'on me presse de plus en plus de vous voir au plutôt, de m'ouvrir à vous sans réserve, et de vous engager à la même ouverture. Je ne sais d'où me viennent ces lettres. Je suppose que ces personnes inconnues pour moi sont instruites à fond des graces que Dieu vous fait. Je serois ravi d'en profiter, quoique je n'aie jamais eu aucune occasion de vous voir. Je me recommande même de tout mon cœur à vos prières. Enfin je vous conjure de me faire savoir en toute simplicité tout ce que vous auriez peut-être au cœur de me dire. Il me semble que je le recevrois avec reconnoissance et vénération. Vous pouvez compter sur un secret inviolable. Pour ce qui est de vous aller voir, je ne manquerois pas de le faire si vous étiez dans mon diocèse ; mais vous savez mieux qu'un autre les réserves qui sont nécessaires dans toutes les communautés. Un tel voyage surprendroit tout le pays, et pourroit même vous causer de l'embarras. Les lettres sont sans éclat. Je recevrai avec ingénuité, et même, je l'ose dire, avec petitesse, tout ce que vous croirez être selon Dieu et venir de son esprit. Quoique je sois en autorité pastorale, je veux être, pour ma personne, le dernier et le plus petit des enfants de Dieu. Je suis prêt, ce me semble, à recevoir des avis et même des corrections de toutes les bonnes ames. Je ne cherche qu'à être sans jugement et sans volonté propre dans les mains de l'église notre sainte mère.

Parlez donc en pleine liberté si Dieu vous donne quelque chose pour mon édification personnelle. Je voudrois être *soumis*, comme parle l'apôtre, *à toute créature humaine*, pour mourir à mon amour-propre et à mon orgueil. C'est sur les lettres de gens inconnus que je vous parle avec tant de franchise. Vous ne me connoissez point. Je ne devrois pas, selon la sagesse humaine, faire ces avances : mais j'ai oui dire que vous cherchez Dieu. En voilà assez pour un homme qui ne veut chercher que lui. C'est avec la plus grande sincérité que je vous honore, madame, et que je vous suis dévoué en notre Seigneur Jésus-Christ.

AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN,

Sur la prédestination.

Je suis touché, comme je le dois être, mon révérend père, de la continuation de votre amitié. J'en connois tout le prix, et je vous assure qu'elle me sera très chère toute ma vie.

Votre ami, M. P...., nous a enfin quittés. Il est fort aimable. J'ai pris la liberté de lui dire les principales vérités dont il m'a paru avoir quelque besoin : il les a très bien reçues. Dieu veuille que sa jeunesse, la vivacité de ses goûts, le succès flatteur qu'il a eu dans le monde, ses talents, et sa curiosité même sur les matières d'érudition, ne soient pas des pièges très dangereux pour lui ! Je prierai pour son avancement dans le bien, mais vos prières seront les meilleures.

La question qui vous occupe est précisément celle qui a fait dire à S. Paul : (1) *O altitudo!* etc. Espérez-vous de pénétrer un mystère que le Saint-Esprit nous déclare être impénétrable? Vous avez raison de remarquer que, quand même vous admettriez la grace la plus universelle et la moins efficace, ce mystère de la prédestination des uns et de la réprobation des autres n'en seroit pas moins incompréhensible.

Bien plus, quand même vous supposeriez qu'il n'y auroit dans tout le genre humain qu'un seul homme qui par sa pure faute se priveroit du salut au milieu des graces les plus abondantes, votre difficulté resteroit encore toute entière pour cet homme unique. Voici le raisonnement que vous feriez : D'un côté Dieu est tout-puissant pour faire vouloir à tous les hommes tout ce qu'il veut sans blesser leur liberté; il voit dans le trésor de ses graces de quoi persuader, de quoi sanctifier, de quoi faire persévérer, de quoi sauver tous les hommes sans aucune exception, et celui-ci en particulier; il sait ce qu'il faut à chacun d'entre eux afin qu'il ne rejette point la grace, afin qu'il persévère, et afin que la mort le fixe éternellement dans le bien. D'un autre côté il aime tous les hommes, et veut sincèrement le salut de tous sans aucune exception. D'où vient donc qu'il refuse à cet homme unique la grace convenable pour assurer son salut, pendant qu'il la donne par prédilection à tous les autres? D'où vient qu'il choisit pour cet homme unique précisément une certaine grace suffisante, qu'il prévoit qu'il ne le persuadera point, et dont la suffisance ne servira qu'à le

(1) Rom. 11, v. 33.

rendre inexcusable et éternellement malheureux? Ainsi l'objection demeure toute entière pour un homme qui périt comme pour cent millions qui périssent.

Cependant la religion chrétienne ne vous permet pas de douter que le grand nombre ne périsse, et que ceux qui sont sauvés ne composent le moindre nombre. Mettons donc à part pour un moment la vérité indubitable de la prédestination. Renfermons-nous dans le simple fait. C'est le petit nombre qui se sauve, c'est le grand nombre qui se damne. D'où vient que Dieu, qui voit dans ses trésors des graces pour assurer le salut de tous les hommes, n'a pas voulu donner ses graces, lui qui veut, dit-on, sincèrement les sauver tous? Il faut nécessairement avouer qu'il y a deux manières de vouloir le salut des hommes. L'une consiste à vouloir leur rendre le salut véritablement possible, en leur donnant des secours de grace suffisante par lesquels il ne tienne qu'à eux d'assurer leur salut s'ils veulent y correspondre. L'autre consiste à vouloir assurer leur salut, en choisissant parmi les secours suffisants ceux qu'il prévoit qui les persuaderont et qui les feront persévérer. La première volonté est conditionnelle, la seconde est absolue.

Dieu veut de la première façon seulement le salut de tous les réprouvés mêmes; mais il veut par prédilection, de la seconde manière, le salut des seuls prédestinés. En un mot il ne veut pour les uns qu'une vraie possibilité du salut, en sorte qu'il ne tienne réellement qu'à eux d'assurer leur salut s'ils le veulent; c'est une manière très sincère, très effective, mais conditionnelle, de vouloir les sauver. A l'égard des autres il veut la certitude de leur salut, en sorte qu'il

s'assure absolument qu'ils seront sauvés, et il exécute ce dessein en choisissant les graces par lesquelles il prévoit qu'ils seront persuadés, affermis et persévérants jusqu'au moment où il les enlèvera, par une puissance inévitable et invincible, à l'incertitude des tentations. Voyons maintenant ce qui vous scandalise.

Dieu pouvoit se borner à donner à tous les hommes, sans en prédestiner aucun, la même grace pleinement suffisante pour tous. Il pouvoit dire en lui-même : Je donnerai ma récompense céleste à tous ceux qui, par leur libre arbitre, correspondront à ce secours, et je priverai de cette récompense tous ceux qui, ayant de quoi la mériter, ne voudront pas s'en rendre dignes. Dans cette supposition pourriez-vous accuser Dieu d'injustice? Il ne paroîtroit aucune inégalité, aucune prédilection, aucune préférence; tout seroit général, effectif, proportionné au besoin et abondant de la part de Dieu. Il n'y auroit d'inégalité que de la part des hommes; toute l'inégalité viendroit de leur libre arbitre, qui, étant prévenu par la grace, pourroit coopérer ou avec elle pour le bien, ou la rendre inutile et faire le mal contre son attrait. Iriez-vous alors jusqu'à dire : pourquoi est-ce que Dieu a donné aux hommes le libre arbitre pour pouvoir déméríter s'ils le veulent et pour se pouvoir perdre en déméritant? D'où vient qu'il ne les a pas mis tous, dès le moment de leur création, dans l'heureuse nécessité de l'aimer éternellement où sont les anges et les saints du ciel? Mais qui êtes-vous pour interroger Dieu et pour entrer dans son conseil? Pouvez-vous trouver Dieu injuste parce qu'il vous a laissé dans la main de votre conseil, ayant devant vous l'eau et le feu, le bien et le mal, la vie et

la mort, pour prendre celui qu'il vous plaira, en sorte que vous soyez le maître de votre vouloir pour l'un ou pour l'autre parti, et que vous ne puissiez imputer qu'à vous-même le choix que vous ferez si vous choisissez votre perte malgré l'attrait et le secours divin? (1) *Quiconque*, dit saint Augustin, *veut bien vivre en préférant le vrai bien aux biens fragiles, peut l'obtenir avec une si grande facilité, que le seul vouloir de la chose en fait la possession.* Dès qu'on suppose la liberté donnée de Dieu, il faut conclure que rien n'est tant au pouvoir de la volonté que son propre vouloir, et c'est à ce propre vouloir que Dieu remet la décision pour notre salut ou pour notre perte. C'est pourquoi saint Augustin dit : (2) *Puisque vous êtes en votre pouvoir, ou vous ne serez point malheureux, ou, si vous l'êtes, vous le serez justement en vous conduisant vous-même avec injustice.....* (3) *L'homme a reçu de Dieu de pouvoir faire le bien quand il lui plaît; il a reçu aussi de lui d'être malheureux s'il ne le fait pas, et d'être heureux s'il le fait...* (4) *Quand les hommes ne veulent pas être ce qu'ils ont reçu d'être s'ils le vouloient, et qui est bon en soi, ils sont coupables s'ils ne le veulent pas.....* (5) *Dieu a commandé de vouloir, il a donné le pouvoir, et il a permis de ne vouloir pas à condition qu'on en seroit puni....* (6) *Le Créateur a montré avec quelle grande facilité l'homme eût pu, s'il eût voulu, conserver ce qu'il étoit par sa première institution, puis-*

(1) De libero Arb. liv. I, chap. XIII, n° 29.
(2) Ibid. lib. III, cap. VI, n. 19.
(3) Ibid. c. XV, n. 43.
(4) Ibid. n. 44.
(5) Ibid. c. XVI, n. 46.
(6) Ibid. c. XX, n. 55.

que sa postérité même a pu surmonter le défaut de sa naissance..... (1) *L'homme, par le secours du créateur, a le pouvoir de se cultiver lui-même, d'acquérir et de posséder, à proportion de son bon désir, toutes les vertus par lesquelles il soit délivré et de la difficulté qui le tourmente et de l'ignorance qui l'aveugle.*

D'un côté il est indubitable que Dieu a donné à l'homme le libre arbitre pour se perdre ou pour se sauver à son choix. D'un autre côté il n'est pas moins indubitable que Dieu a pu avec une pleine justice donner à l'homme ce libre arbitre, afin qu'il pût mériter ou démériter. Dans cette supposition du libre arbitre donné et de la grace gratuitement surajoutée, si cette grace étoit également suffisante pour tous les hommes et donnée avec une bonté générale et indifférente, personne ne pourroit se plaindre. Ceux qui seroient sauvés le seroient par le secours de la grace et par miséricorde. Ceux qui périroient devroient s'imputer leur perte, et n'en accuser que leur mauvais vouloir qu'il ne tenoit qu'à eux de rendre bon. En cet état des choses Dieu seroit pleinement justifié, puisqu'il auroit montré une bonté effective et égale à tous, qu'il n'auroit pas tenu à la suffisance de son secours que tous ne fussent également sauvés, et qu'il n'auroit tenu qu'à eux de l'être tous. Qu'est-ce donc qui soulève le cœur de l'homme à la vue de la prédestination des uns au-dessus des autres? C'est que le cœur jaloux de l'homme envieux supporte impatiemment de voir quelqu'un préféré à soi.

(1) De libero Arb. lib. III, cap. XX, n. 56.

Mais la bonté spéciale de prédilection pour les uns ne diminue en rien la bonté générale pour tous les autres. La surabondance de secours pour les élus ne diminue en rien le secours très suffisant que tous les autres reçoivent. L'argent donné par profusion à quelques ouvriers par le maître n'empêche pas que l'argent donné moins largement, mais très suffisamment aux autres, ne soit à leur égard une exacte justice et même une grande libéralité. Si le père de famille n'étoit que juste ou également libéral, vous n'auriez rien à dire. Vous murmurez donc, non parcequ'il vous refuse les secours très suffisants dont vous avez besoin pour vous sauver, mais parcequ'il ne vous donne peut-être pas autant de surabondance de secours qu'il en donne à d'autres. Quoi! vous vous plaignez parcequ'étant très bon pour vous, il est encore meilleur pour d'autres!

1° Direz-vous qu'il ne veut point votre salut avec sincérité, puisqu'il est tout-puissant pour l'assurer et qu'il ne l'assure pourtant pas par la grace qu'il voit propre à l'assurer? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir très suffisamment votre salut que de le mettre dans la main de votre propre conseil et à la pure discrétion de votre volonté prévenue et aidée de son secours? Si vous périssez c'est vous seul qui voudrez périr malgré la grace qui vous fortifie, qui vous attire, qui met le salut dans votre main; c'est vous seul qui refuserez le salut laissé à votre propre volonté; c'est vous qui, le tenant dans votre main, le rejetterez par un choix très libre. Dieu de sa part ne fait que vouloir sincèrement votre salut, que vous le rendre pleinement possible, que vous en laisser, pour ainsi dire, absolument le maître, et que le consigner dans vos mains par la grace

très suffisante. (1) *O Israël! votre perte vient de vous seul*, et Dieu est victorieux dans son jugement. Il est vrai qu'il auroit pu vous mettre d'abord dans la patrie céleste sans vous faire passer par l'épreuve du pèlerinage, vous couronner sans combat, vous récompenser sans mérite, et vous mettre d'abord dans la nécessité de l'aimer où sont les bienheureux : mais il a voulu que vous méritassiez pour vous récompenser, et c'est en vue du mérite qu'il vous a donné le libre arbitre. Il est vrai aussi qu'il auroit pu vous donner une grace si persuasive pour vous qu'elle auroit assuré votre persuasion et votre salut : mais oseriez-vous dire qu'il est injuste quand il ne vous donne que la pleine possibilité de votre salut et qu'il n'y ajoute pas la certitude? N'est-ce pas assez qu'il le laisse entre vos mains en vous donnant toute la force nécessaire pour l'assurer? Voulez-vous que Dieu cesse d'être bon pour vous parcequ'il est peut-être encore meilleur pour un autre? La surabondance de bonté pour un autre anéantit-elle la justice exacte, la bonté gratuite et libérale qu'il a pour vous, et le secours très suffisant dont il vous prévient?

2° Mais, dites-vous, Dieu prévoit que je ne ferai aucun usage de ce secours très suffisant; pourquoi ne m'en donnera-t-il pas, comme à mon voisin, un autre auquel il prévoit que je correspondrai? 1° La prescience de Dieu n'influe en rien dans votre volonté; cette prescience, selon la comparaison de saint Augustin, (2) *ne fait rien à notre vouloir futur, comme mon souvenir ne fait rien aux choses passées.* 2° Vous prouvez

(1) Osée, 13. (2) De libero Arbitrio.

très bien que Dieu aime peut-être votre voisin encore plus que vous ; mais vous ne prouvez nullement qu'il ne vous aime point avec une bonté très libérale : au contraire vous devez avouer de bonne foi que Dieu aimant votre voisin encore plus que vous, il vous comble néanmoins de preuves effectives et très suffisantes de son amour jusqu'à vous offrir votre salut. Oseriez-vous dire qu'il ne vous aime point parcequ'il aime peut-être un autre homme encore plus que vous? N'est-il pas libre, en aimant sincèrement tous les hommes et en les prévenant tous par une grace très abondante, d'aimer et de secourir avec prédilection et surabondance un certain nombre d'hommes choisis? Voulez-vous vous servir de la surabondance donnée au petit nombre pour lui faire la loi par rapport au grand?

3° J'avoue, direz-vous, que cette prédilection n'empêche pas que Dieu ne soit rigoureusement juste ; mais elle empêche qu'il ne soit parfaitement bon et bienfaisant pour tous les hommes. Voici mes réponses. J'avoue qu'il pourroit exercer une bonté plus étendue et plus efficace au dehors, en ce qu'il pourroit ou créer d'abord tous les hommes dans la félicité céleste et dans l'impuissance de pécher, ou du moins donner à tous les hommes, sans distinction ni préférence, tout ce qu'il donne au petit nombre de ses élus pour assurer leur salut. Mais il ne devoit cette surabondance de grace à aucun d'entre eux : il la donne par surabondance purement gratuite à ceux qui la reçoivent, et ne laisse pas de combler de ses libéralités, quoique moindres, tous les autres qui reçoivent, sans le mériter, des dons très suffisants pour leur félicité éternelle. Il est vrai qu'on ne sauroit fixer les dons de Dieu à aucun degré

précis et borné, qu'on ne puisse dire aussitôt qu'il auroit pu les pousser encore plus loin à l'infini. Mais dès qu'il donne selon une certaine mesure bornée à sa créature les effets de sa bonté infinie, on doit reconnoître qu'il a ajouté à la plus exacte justice une libéralité digne de lui. La borne des bienfaits ni même leur inégalité n'empêchent pas qu'il ne soit très suffisamment bienfaisant et libéral pour tous.

4° Vous direz : Que m'importe que la concupiscence qui me sollicite au mal ne me prévienne point inévitablement et ne me détermine pas invinciblement à pécher, s'il est vrai néanmoins que je pécherai, que Dieu le prévoit, qu'il peut l'empêcher, et qu'il me laisse courir à ma perte sans m'arrêter? Je réponds que ce raisonnement prouve que Dieu pourroit vouloir votre salut d'une volonté encore plus spéciale et plus forte ; qu'il pourroit vous aimer encore plus qu'il ne vous aime ; qu'il pourroit vous donner des secours au-delà même de toute suffisance parfaite ; qu'en un mot il pourroit ne se contenter pas de laisser votre salut très possible dans la main de votre propre volonté, et qu'il pourroit de plus s'assurer par sa prescience des moyens de vous le faire certainement vouloir : mais ce raisonnement ne prouve pas que Dieu ne vous aime point d'un amour très effectif, et qu'il ne veut pas très sincèrement votre salut qu'il a soin de vous rendre très possible par un secours très suffisant. Vous courez à votre perte malgré Dieu. Il est vrai qu'il vous laisse libre ; mais il emploie des secours très suffisants pour vous retenir. C'est vous seul qui foulez ses graces aux pieds pour vous jeter dans le précipice malgré lui en résistant à son attrait.

5° Vous direz : Qu'ai-je fait à Dieu pour n'avoir que la grace suffisante dont je ne me servirai point, et pour n'avoir pas cette autre grâce dont je me servirois avec certitude? Et mon voisin qu'a-t-il fait à Dieu pour avoir cette grace dont il se servira certainement pour son salut, et pour n'être pas réduit à cette autre grace qui ne serviroit qu'à le rendre coupable comme moi? Je réponds, 1° Qu'il ne tient qu'à vous de faire autant avec cette grace, très parfaitement suffisante, que votre voisin avec cette autre grace avec laquelle il se sauve. La prescience que Dieu a de votre résistance à cette grace n'empêche pas sa pleine suffisance. La grace de votre voisin et la vôtre sont toutes deux précisément de même nature. Elles ont toutes deux une parfaite suffisance, comme saint Augustin le suppose.(1) *Quand on dit que la grace nommée efficace est plus abondante que celle qui est nommée suffisante, ce n'est pas qu'elle soit d'une autre nature, ni même qu'elle soit toujours donnée à un plus haut degré. Elle n'est dite plus grande qu'à cause qu'elle est jointe à la prescience qui assure Dieu de l'effet qu'elle produira. L'efficace n'est telle que de fait ; la suffisante est réellement en soi aussi suffisante que l'efficace, si vous voulez y consentir comme votre voisin y consent. Toute la différence qu'il y a entre elles, est que Dieu prévoit que l'une persuadera votre voisin, et que l'autre, pouvant aussi pleinement vous persuader, ne vous persuadera point, par la pure faute de votre libre arbitre. Mais cette prescience ne fait rien ni pour rendre une grace inégale à l'autre en degré,*

(1) De Civit. Dei, lib. XII, cap. VI.

ni pour indisposer votre volonté en comparaison de celle de votre voisin. Ainsi tout se réduit, dans le cas supposé par le saint docteur, au mauvais usage qu'il vous plaît de faire de votre libre arbitre malgré l'égalité du secours divin, pendant que votre voisin se détermine librement à y correspondre. Je réponds, 2° Qu'en vain vous chercherez la raison de la prédilection de Dieu dans la volonté de deux hommes, puisque cette prédilection est purement gratuite. Elle précède tout mérite; elle ne présuppose aucun bien dans l'homme, car c'est elle qui donne tout à l'homme en le prévenant. (1) *Vous ne m'avez pas choisi,* dit Jésus-Christ, *mais c'est moi qui vous ai choisis.* Il ne trouve rien; c'est lui qui fait tout ce qu'il veut trouver. Il se complaît, non dans ce qu'il trouve, mais dans ce qu'il lui plaît de faire et de donner gratuitement. O profondeur! etc. *O altitudo! etc.* Les hommes ne peuvent rien choisir prudemment qu'autant qu'ils sont déterminés par une raison de vouloir, c'est-à-dire par un bien qui leur paroît plus grand d'un côté que celui que l'autre côté leur présente. Mais Dieu est libre d'une liberté bien plus haute. Il n'a besoin d'aucune raison qui le détermine, parcequ'il met la raison du côté de son choix, et qu'il porte le bien de quelque côté qu'il se tourne. Il ne choisit pas un homme parcequ'il le trouve bon; mais il le fait bon parcequ'il le choisit; et c'est son choix qui porte dans cet homme ce qui le rend digne d'être choisi.

6° Vous direz que ces réponses sont dures et hautaines, qu'elles ne sont point proportionnées à la déli-

(1) Jean, 15, v. 16.

catesse des hommes, et qu'elles consternent le cœur humain. J'avoue qu'elles sont dures à la nature dépravée par l'amour-propre. Ce qui est hautain est déplacé et odieux dans toute créature; mais il est naturel et en sa place quand c'est le créateur qui joint la hauteur avec la bonté libérale en donnant la loi à sa créature. J'avoue que ces réponses sont hautaines à toute hauteur superbe qui raisonne avec Dieu. J'avoue qu'elles irritent tout homme qui ose examiner la religion pour entrer en marché avec son souverain maître, et qui ne veut lui engager sa liberté qu'à des conditions sûres et commodes. J'avoue que, jusqu'à ce que l'homme soit dépossédé de lui-même par un amour supérieur à l'amour-propre, ces vérités l'accablent et le mettent dans une espèce de désespoir. Il veut entrer en jugement avec Dieu. Il ne se contente pas que Dieu lui vienne mettre son royaume céleste et éternel dans les mains, sans le lui devoir, afin qu'il n'ait qu'à vouloir pour le posséder: il veut encore que Dieu l'assure de vaincre sa mauvaise volonté pour le rendre bienheureux; autrement il rejette tous les dons très abondans de son créateur. Que diroit-il si on vouloit le réduire à croire, comme les prétendus disciples de saint Augustin se l'imaginent, que Dieu laisse les trois quarts et demi du genre humain livrés à une délectation inévitable et invincible pour le mal, qu'il est nécessaire qu'ils suivent, parceque Dieu ne leur donne aucun secours intérieur pour vouloir le bien commandé? Que diroit-il si on venoit lui soutenir qu'il sera peut-être damné éternellement après quatre-vingts ans de vie pieuse et sans tache, parceque Dieu lui refusera peut-être tout à coup dans ce dernier moment le secours *quo*, c'est-à-dire, selon

eux, un secours de grace intérieure qui est inévitable et invincible pour la persévérance finale, et sans lequel il lui sera aussi impossible de persévérer qu'il est impossible de (1) *naviger sans navire, de parler sans voix, de marcher sans pieds et de voir sans lumière?* Voilà ce qui doit faire horreur, moins pour l'intérêt de l'homme, qui n'est qu'une vile créature, que pour l'honneur de Dieu, qui est trop juste pour commander rien d'impossible et pour punir éternellement l'homme quand il ne fait pas sans grace les actes surnaturels auxquels la seule nature ne peut jamais atteindre. Mais pour les hommes qui périssent parcequ'ils (2) *méprisent la miséricorde* de Dieu *dans ses dons* très effectifs et très suffisants par rapport à la persévérance et au salut; mais pour les hommes qui, par le choix entièrement libre de leur volonté, malgré le secours abondant de la grace, foulent aux pieds le salut que Dieu leur avoit mis dans les mains; mais pour les hommes qui n'ont rien tant au pouvoir de leur propre volonté que leur propre vouloir, quand ils sont aidés par cette grace; il faut qu'ils s'humilient, et qu'ils confessent que s'ils périssent c'est malgré Dieu, qui dit: (3) *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie pas fait?* Il a donné, comme saint Augustin le suppose, la même grace à deux hommes également disposés en tout. L'un demeure fidèle par son libre arbitre très suffisamment secouru; l'autre tombe par ce même libre arbitre malgré le même secours. Tout est égal du côté de la grace intérieure et

(1) De Gest. Pelag. cap. 1, n. 13.
(2) S. Aug. l. de Spir. et Littera, c. XXXIII.
(3) Isaïe, 3.

des forces de ces deux hommes. En ce cas supposé par saint Augustin, l'homme qui tombe et qui périt éternellement ne peut s'en prendre qu'au seul libre arbitre que Dieu ne nous avoit donné que pour le mérite. Voilà les principes fondamentaux sur lesquels saint Augustin a justifié Dieu contre l'impiété des manichéens, et que nul chrétien ne peut ébranler. Mais pour le conseil profond et impénétrable par lequel il a voulu ajouter à sa volonté sincère en faveur de tous les *appelés* une volonté spéciale en faveur des *élus*, et ajouter au secours très suffisant, qui est général, un secours de certitude préparé par sa prescience en faveur des seuls prédestinés, c'est sur quoi il faut l'adorer et se taire.

7° Vous me direz encore que si c'est une vérité elle est une de celles que les hommes ne peuvent porter. Que s'ensuit-il de là? Qu'elle est une des dernières qu'on doit dire aux catéchumènes ou aux chrétiens ignorants, imparfaits et pleins des faux préjugés de l'amour-propre, qu'il faut instruire peu à peu comme on instruisoit les catéchumènes de l'antiquité. Que s'ensuit-il de là? Qu'il faut au moins adoucir cette vérité par toutes les réflexions les plus consolantes sur la fidélité de Dieu, qui ne demande jamais de nous que ce que nous avons déjà reçu de lui, qui donne à tout homme (1) *et une volonté libre et un très suffisant pouvoir* pour parvenir à sa dernière fin; qui nous donne de quoi (2) *chercher pieusement* quand nous n'avons pas encore trouvé; qui (3) *ne refuse à personne de connoître pour son bien ce qu'il ignoroit pour son dommage;*

(1) De lib. Arbitr. lib. III, cap. XVI.
(2) Ibid. c. XXII.
(3) Ibid. c. XIX.

(1) *qui aide l'homme par sa grace afin que le commandement ne soit pas fait sans raisonnement à sa volonté*; enfin qui (2) *n'abandonne personne sans en avoir été auparavant abandonné*. Que si l'homme, aveuglé par son amour-propre, se sent irrité contre le conseil impénétrable de Dieu, que la foi chrétienne nous présente lors même que nous avons soin de l'adoucir, à l'exemple de saint Augustin, par tant de vérités consolantes : que sera-ce quand les faux disciples de saint Augustin ajouteront à ce conseil s'effrayant les dogmes d'une grace donnée à un si petit nombre d'hommes, et d'une concupiscence inévitable et invincible qu'il est nécessaire que tout le reste du genre humain suive dans tous ses actes ?

8° Je viens à votre conclusion : *Je ne me calme sur cela*, dites-vous, *qu'en me souvenant que Dieu est l'être infiniment parfait; qu'un tel être ne peut rien faire que de parfaitement juste; et qu'ainsi, quand les hommes lui attribuent quelque conduite qui ne s'ajuste pas à cette idée, c'est qu'ils ne connoissent sa conduite qu'en partie, c'est qu'ils ne la regardent que d'un côté, et qu'ils ne voient pas tout son plan, dont la vue parfaite dissiperoit toutes les contradictions*. Tenez-vous-en là, mon révérend père. Les esprits foibles et bornés des hommes ne sauroient embrasser toute l'étendue du plan de Dieu. Ils ne le voient que par petits morceaux détachés sans en pouvoir comprendre tous les rapports. Ils n'en jugent que par une sagesse intéressée et rétrécie dans les bornes d'un amour-

(1) Lib. de Grat. et de lib. Arbit. c. XVIII.
(2) Serm. 88 de Temp.

propre qui décide de tout par rapport à soi, et qui n'est capable de souffrir que ce qui le flatte. Les hommes malades de cet amour-propre ne savent approuver que ce qui leur convient, ni blâmer que ce qui choque leur délicatesse. Ils sont eux-mêmes leur propre règle et n'en peuvent supporter aucune autre. Le *moi* flatté ou piqué est la raison décisive de tout dans leur cœur.

Vous allez plus loin, Dieu merci, et vous ajoutez ces paroles qui m'édifient au-delà de toute expression : *Je vous avoue que, de quelque manière que Dieu ait décidé de mon sort, je me sens par sa miséricorde dans la disposition de ne vouloir pour rien du monde me départir de son service et de son amour, quoique je ne sois guère content ni de ce service ni de cet amour.* La controverse que vous avez si bien soutenue contre le père Malebranche vous engage à être dans ce sentiment; mais je suis persuadé que l'esprit de grace vous y engage bien plus fortement. A Dieu ne plaise qu'on affoiblisse jamais par aucune voie indirecte l'exercice de l'espérance, nécessaire en tout état de la plus haute perfection ! Ce seroit une illusion que j'ai toujours eu intention de rejeter, et que je condamnerai toute ma vie avec le zèle le plus sincère. Vous connoissez à fond mes sentiments là-dessus, et je crois n'avoir pas besoin de vous en renouveler une explication. Il ne s'agit ici que de la nature de la charité, qui, loin d'exclure l'espérance, en commande les actes en toute occasion. Voici les réflexions que je fais conformément à vos paroles.

1° Si on demande à ceux qui paroissent penser autrement que vous s'ils voudroient se *départir* du *service* et de *l'amour* de Dieu, en cas qu'ils sussent par une révélation certaine et extraordinaire que Dieu, pré-

voyant qu'ils ne persévéreroient pas jusqu'à la fin par leur pure faute, a décidé de leur sort et ne les a pas prédestinés, que répondroient-ils? Voudroient-ils en ce cas se révolter contre Dieu, comme les démons, et dire, Puisque nous n'aurons point son bonheur céleste, nous nous *départons* de son *service* et de son *amour?* Pour moi je suis persuadé qu'ils auroient horreur de prendre un tel parti et même de tenir un si monstrueux langage. Il est donc vrai que dans le fond de leurs cœurs ils pensent d'une manière confuse et enveloppée, comme vous pensez d'une façon plus distincte et plus explicite.

2° Plus les ames sont fidèles à Dieu, plus on voit que Dieu les éprouve et qu'elles augmentent en humilité. Plus une ame est humble, moins elle est contente de *l'amour* qu'elle a pour Dieu et du *service* qu'elle lui rend. Plus une ame est éprouvée, plus elle est, pendant le trouble de la tentation, dans un obscurcissement où elle ne trouve plus en elle ni vertu, ni *amour*, ni *service* de Dieu. En cet état, si elle ne tenoit à *l'amour* de Dieu et à son *service* qu'autant qu'elle compteroit sur sa prédestination, elle courroit grand risque de se *départir du service et de l'amour* de Dieu. Ce qui la soutient le plus dans l'extrémité de l'épreuve est de dire comme vous : *De quelque manière que Dieu ait décidé de mon sort..... je ne veux pour rien du monde me départir de son service et de son amour.* Voilà dans la pratique ce qui calme l'orage. Voilà ce qui n'introduit nullement le désespoir, mais qui au contraire en dissipe la tentation. Voilà ce qui nourrit une secrète et infinie espérance, qui est alors toute concentrée au fond du cœur. Voilà le sentiment d'une ame prédestinée. C'est par-là

qu'on impose silence au tentateur. On ne s'écoute plus soi-même ; on n'écoute plus que l'amour, et on aime de plus en plus. Voilà ce qui fait passer du trouble de l'épreuve à la paix la plus simple où une ame dit, *Le bien-aimé est à moi et je suis à lui ;* ce qui renferme sans doute la pleine confiance de l'époux et la plus haute espérance de le posséder à jamais. Alors une ame ne veut plus que Dieu seul : *De Deo Deum sperare*, dit saint Augustin.

3° Cette paix, qui est un petit commencement de celle des saints de la Jérusalem d'en haut, ne s'acquiert point par des raisonnements philosophiques sur la prescience de Dieu, sur l'ordre de ses décrets, sur la nature de ses secours intérieurs, sur les divers systèmes des écoles touchant la grace. Saint Paul nous apprend que, (1) *comme le monde n'a point connu Dieu dans sa sagesse par la sagesse qui est en eux, il a plu à Dieu de sauver les fidèles par la folie de la prédication.* Notre mal ne consiste que dans la passion que nous avons pour raisonner. C'est notre sagesse intempérante et éloignée de toute sobriété, laquelle nous travaille comme une fièvre ardente qui met en délire. C'est la vaine curiosité d'un esprit qui veut toujours tenter l'impossible, et ne peut ni sortir de son ignorance, ni la supporter humblement en paix. C'est ce mésaise et cette rêverie de malade que nous n'avons pas honte d'appeler une noble recherche de la vérité. Voulons-nous comprendre les jugements incompréhensibles ? Espérons-nous de pénétrer les voies impénétrables ? L'homme prétend, à force de raisonner, se guérir d'un mal qui est l'intempérie du raisonnement même : c'est

(1) 1 Cor. 1, v. 21.

en arrêtant notre raisonnement téméraire que nous guérirons notre raison. Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie cette sagesse vaine et inquiète? La sagesse qui n'est point folle est celle qui ne présume point d'être sage, et qui est contente de s'abandonner au conseil de Dieu sur toutes les vérités auxquelles elle ne peut atteindre. O qu'il y a de consolation à savoir qu'en ce genre on ne sait et on ne peut rien savoir! O qu'on est bien quand on demeure les yeux fermés dans les bras de Dieu, en s'attachant à lui sans mesure! O la merveilleuse science que celle de l'amour qui ne voit et qui ne veut voir que la bonté infinie de Dieu avec notre infinie impuissance et indignité! La paix se trouve, non dans un éclaircissement qui est impossible en cette vie, mais dans une amoureuse acceptation des ténèbres et de l'incertitude où il faut achever d'aimer et de servir Dieu ici-bas, sans savoir s'il nous jugera dignes de sa miséricorde éternelle. La paix se trouve, non en se troublant, en s'inquiétant et en se tentant soi-même de désespoir, mais en aimant Dieu et en méritant par-là son amour. La paix se trouve, non dans une philosophie sèche, vaine, discoureuse, qui court sans cesse après une ombre fugitive, et qui veut à contre-temps se donner des sûretés où il n'y en a aucune, mais dans un amour de préférence de Dieu à nous, et dans une confiance en sa bonté qui répond sans subtilité à toutes les tentations les plus subtiles dans la pratique. La paix se trouve, non dans les raisonnements abstraits, mais dans l'oraison simple; non dans les recherches spéculatives, mais dans les vertus réelles et journalières; non en s'écoutant, mais en se faisant taire; non en se flattant de pénétrer le conseil de Dieu, mais en consentant de ne

le pénétrer jamais, et en se bornant à aimer malgré l'incertitude de notre béatitude qu'on ne cesse jamais d'espérer.

Je suis de plus en plus, mon révérend père, tout à vous avec tendresse et vénération.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN,

Sur la prédestination.

L'état de votre santé m'alarme, mon cher père : je bénis Dieu de ce qu'il vous en détache ; mais je suis affligé de vous savoir dans la douleur, et je crains les suites de cet état. Faites-moi mander simplement de vos nouvelles sans vous donner la peine d'écrire vous-même.

Pour la question qui vous occupe, il n'y a aucune réelle diversité de sentiment entre nous : vous m'accordez tout ce que je demande, et je rejette tout ce que vous ne m'accordez pas. En voici la preuve.

D'abord vous rapportez ces paroles qui sont de moi : « Pourquoi il ne me donne que la pleine possibilité du « salut et qu'il n'y ajoute pas la certitude ; pourquoi, « prévoyant que je ne ferai aucun usage des secours « très suffisants, il ne m'en donne pas d'autres aux- « quels je correspondrois ; pourquoi il n'a pas été éga- « lement bienfaisant envers tous les hommes ; pourquoi, « me donnant de vraies marques de son amour, il ne « m'a pas aimé autant que plusieurs autres. » Ensuite vous ajoutez : « Non, monseigneur, rien de tout cela

« ne fait ni le sujet de mes peines ni celui de mes re-
« cherches. Je ne vois rien que de juste en tout cela,
« etc. » Vous allez jusqu'à dire : « Je vous avoue que
« je ne trouve rien là de si surprenant qu'il faille ado-
« rer et se taire; et je ne vous dirai jamais que ce soit
« là une vérité que les hommes ne puissent porter, s'il
« est vrai que le reste des hommes ait des grâces très
« suffisantes pour persévérer et pour se sauver....
« En voilà plus qu'il n'en faut pour justifier la justice
« et la bonté de Dieu. »

Voilà précisément tout ce que je demande. Je veux seulement une prédilection purement gratuite, qui prévienne tous les mérites, et qui les prépare pour assurer le salut de certains hommes, pendant que Dieu se contente de donner aux autres la pleine possibilité du salut par des secours très suffisants pour y parvenir. La prédestination n'est autre chose que cette prédilection antécédente à tout mérite, laquelle prépare les mérites mêmes comme des moyens très certains pour arriver à la délivrance ou gloire céleste. (1) *Præparatio beneficiorum Dei, quibus certissimè liberantur quicunque liberantur.* Cette prédilection ou surabondance de bonne volonté pour les uns ne diminue ni n'affoiblit en rien pour les autres l'amour sincère de leur salut, la pleine possibilité de ce salut pour eux et la parfaite suffisance des secours qui leur sont donnés pour y parvenir. Voilà le système sur lequel vous dites : *Rien de tout cela ne fait le sujet de mes peines..... Je ne vois rien que de juste en tout cela..... Je ne trouve rien de si surprenant.....* C'est là néanmoins tout ce

(1) S. August. de bono persever. c. XIV.

que je demande; et je ne crois pas que vous puissiez trouver dans mes paroles un seul mot qui aille au-delà de ce système. Que si par hasard il m'étoit échappé, contre mon intention, quelque terme qui parût aller plus loin, il faudroit le corriger pour le réduire à ces bornes précises. Encore une fois, tout se réduit à dire que Dieu aimant très sincèrement tous les hommes et voulant d'une volonté très véritable leur salut, il veut néanmoins, par une prédilection ou volonté plus spéciale, le salut de tous les hommes choisis. Tout se réduit à dire que, donnant aux uns des secours très suffisants afin qu'ils aient la pleine possibilité du salut et qu'ils soient sauvés s'ils le veulent être, il va pour les autres jusqu'à leur préparer des moyens de persuasion et de persévérance jusqu'à la fin, en sorte qu'ils veulent très certainement tout ce qu'il faut pour être sauvés. Voilà toute la doctrine de saint Augustin. Voilà, selon ce père, le secours *quo* qu'Adam n'avoit point reçu pour persévérer jusqu'à la fin de son temps d'épreuve, et qui est donné, dans l'état présent, (1) *à ceux qui sont prédestinés au royaume de Dieu.* (*Hæc de his loquor*, dit le saint docteur, *qui prædestinati sunt in regnum Dei*). Cette prédestination est la grace qui *mène inévitablement et invinciblement la volonté de l'homme* à la fin. C'est *la grace par laquelle nous sommes prédestinés* (*gratia quâ prædestinati sumus*). D'où vient qu'elle nous conduit *inévitablement et invinciblement* à notre fin? St. Augustin en rend la raison par la prescience divine: *Quia Deus non fallitur nec vincitur.* Cette grace n'est pas la grace intérieure ac-

(1) De Cor. et Grat. c. XIII. n. 39.

tuelle, qui est donnée *ad singulos actus*, à tous les hommes que Dieu aide. C'est une grace spéciale qui est réservée *aux seuls prédestinés au royaume de Dieu*. (*Hæc de his loquor, qui prædestinati sunt in regnum Dei*). Entendez de la grace intérieure et actuelle ce qui est dit ici de cette grace, vous en direz tout ce qu'ont dit Luther et Calvin; car vous établissez une grace si nécessitante, que la nécessité en est inévitable et invincible au libre arbitre. De plus, vous n'accordez cette grace qu'aux *prédestinés au royaume de Dieu*. Voilà ce que vous ne pouvez vous dispenser de dire, selon le texte de saint Augustin, du secours *quo*, si vous le prenez pour la grace intérieure et actuelle. Mais entendez de la prédestination ce que saint Augustin dit du secours *quo*, tout est aplani. Alors il est vrai de dire que la prescience de Dieu ne peut être trompée, et que la préparation des moyens de délivrance très certaine, qu'il donne aux seuls élus, ne peut être ni vaincue ni frustrée de son effet. *Non fallitur, non vincitur Deus*. Voilà l'unique but que saint Augustin s'est proposé dans les quatre principaux livres contre les demi-pélagiens qui nioient la prédestination. Dès que vous admettrez la prédilection purement gratuite des uns, sans préjudice de l'amour sincère et effectif pour tous les autres, vous admettrez tout ce que saint Augustin a soutenu dans cette controverse. A Dieu ne plaise que je veuille jamais aller plus loin!

Pour la réprobation on peut la considérer en deux manières: 1° On peut la considérer comme purement négative, c'est-à-dire comme une pure et simple non-prédestination; 2° on peut la regarder comme positive et absolue, c'est-à-dire comme une positive condam-

nation et comme une absolue exclusion de la gloire céleste. Suivant la première notion il est évident que la réprobation de tous les hommes qui sont *appelés* sans être *élus* précède tout démérite. En voici la preuve tirée de l'idée même que vous me faites. Vous avouez une prédilection purement gratuite, et un décret que cette prédilection forme en faveur d'un certain nombre d'hommes. Or il est visible que la totalité des hommes ne peut pas être comprise dans ce décret spécial, que cette prédilection ne peut pas embrasser tout le genre humain. La prédilection ne seroit plus une prédilection, mais elle seroit un amour général si elle s'étendoit généralement sur tous les hommes. La volonté spéciale seroit confondue avec la volonté générale. L'élection n'auroit rien de plus particulier que la simple vocation. En un mot il n'y auroit plus de vocation *secundùm propositum*, comme parle saint Augustin après saint Paul, supposé que tous les *appelés* fussent indifféremment compris dans le décret de l'élection. En ce cas il n'y auroit qu'une volonté égale et indifférente de Dieu pour sauver tous les hommes; en sorte qu'ils ne seroient distingués que par le démérite des uns et par le mérite des autres. Ce seroit rejeter toute prédestination comme les demi-pélagiens, et nier un dogme que saint Augustin tire de saint Paul, en assurant qu'il est fondé sur une tradition prophétique et apostolique.

Il est vrai que quand saint Augustin parle à Simplicien de l'élection, en tant qu'elle est la récompense du mérite, il dit que (1) *l'élection ne précède point la justification, mais que la justification précède l'élec-*

(1) Lib. I. ad Simplic. Quæst. n. 2.

tion, parceque personne n'est élu qu'autant qu'il est déjà différent de celui qui est rejeté. Il est vrai qu'il ajoute qu'il ne voit pas comment cette élection peut être faite *avant la création du monde si elle n'est pas la prescience.* Il est vrai que saint Prosper parle à peu près de même, et qu'il veut que la prescience des volontés futures des hommes ait dirigé l'élection divine. Mais il y a une grande différence entre l'élection qui sépare ceux qui méritent d'avec ceux qui démérient, et la prédestination qui, précédant tout mérite, prépare les mérites mêmes afin qu'ils assurent la délivrance ou la gloire céleste. Pour cette prédestination, saint Augustin dit sans cesse qu'on ne peut trouver aucune raison de la part des mérites ou des démérites des hommes. C'est sur cette prédilection purement gratuite qu'il s'écrie après l'apôtre : *O profondeur, etc.* C'est là-dessus qu'il cite les exemples des enfants auxquels Dieu procure le baptême ou ne veut pas le procurer, (1) *Deo volente.* C'est là-dessus qu'il propose aussi les exemples des hommes que Dieu se hâte d'enlever quand ils sont justes, pour prévenir leur *chute prochaine (imminentem lapsum ;)* ou qu'il laisse à la fragilité de leur libre arbitre lorsqu'il prévoit qu'ils tomberont. Ces exemples, comme il le remarque, sont décisifs et montrent une prédilection indépendante de tout mérite ou démérite futur. Voilà ce qui fait dire à saint Augustin en parlant de tous les justes non prédestinés : (2) *Ils n'ont jamais été tirés de la masse de perdition.... Ils n'étoient pas d'entre nous, etc.* Toutes

(1) Epist. 107, ad Vitalem, de corrept. et grat. c. VIII.
(2) De corrept. et grat. c. VII. De bono persever. c. VIII.

ces expressions ne signifient pas que ces hommes ne sont pas réellement justes pour un temps ; car saint Augustin assure que dans ce temps-là ils sont tellement justes, qu'ils mouroient en cet état ils recevroient sans doute la gloire céleste comme la récompense de leur justice. Ces expressions signifient donc, non pas qu'ils ne sont point tirés de la masse des enfants d'Adam, condamnés à l'enfer pour le péché originel, mais seulement qu'ils ne sont point tirés de la masse générale de ceux qui, faute de prédestination, ne parviendront point à la gloire céleste, quoiqu'ils aient des secours très suffisants pour y arriver s'ils le veulent. Tout se réduit à dire que les *appelés* ne sont pas *élus*, et qu'il n'y a que les seuls prédestinés qui entrent dans le décret de la prédestination. Ce n'est pas que les autres n'aient pas en leur faveur une volonté très sincère et très effective de Dieu, qui leur donne par des secours très suffisants la pleine possibilité du salut ; mais ils n'ont pas en leur faveur cette volonté spéciale et prédestinante qui prépare avec certitude les moyens de la délivrance des autres. En un mot, ces expressions signifient seulement que les hommes *appelés* sans être *élus* sont dans une espèce de réprobation purement négative en ce qu'ils ne sont pas prédestinés. Mais comme cette prédestination ne prépare les moyens que par la simple prescience, et que la certitude de ces moyens vient, non de leur nature nécessitante, mais de l'infaillibilité avec laquelle Dieu prévoit que ces moyens feront vouloir le bien aux hommes, il s'ensuit que ces hommes, en correspondant librement à ces graces, (1) *rendront*

(1) II Petr. 1, 10.

leur élection certaine ; parce qu'en effet leur élection, quoique très infailliblement préparée par la prescience divine, ne s'accomplit en la façon [illegible] par leur très libre consentement. Il s'ensuit aussi [illegible] *appelés*, nonobstant leur réprobation purement [illegible] c'est-à-dire quoiqu'ils soient non prédestinés, [illegible] salut néanmoins entièrement dans les mains de leur conseil ; en sorte que leur non prédestination ne diminue en rien leur plein pouvoir d'être sauvés, et qu'ils ne sont exclus du salut que par le seul refus de leur libre arbitre que Dieu prévoit simplement.

Pour la réprobation positive, elle est un juste jugement de condamnation que Dieu ne prononce jamais que sur les démérites de l'homme qui a rejeté librement le salut quoiqu'il fût dans ses mains. En ce sens la réprobation est uniquement fondée sur la prescience des démérites. Dieu ne condamne jamais, comme dit saint Augustin, les hommes qu'à cause qu'il *ne leur a pas ôté le libre arbitre pour le bon et le mauvais usage duquel ils sont très justement jugés.* Il condamne ceux (1) *qui se fraudent eux-mêmes du grand et souverain bien.* Il tourne sa puissance contre ceux *qui ont méprisé ses miséricordes dans les dons* de sa grace.

Voilà, si je ne me trompe, mon cher père, le système dans lequel vous ne trouvez *aucun sujet de peines... rien que de juste... rien de si surprenant. En voilà*, dites-vous, *plus qu'il n'en faut pour justifier la justice et la bonté de Dieu.* En suivant ce système vous remplissez dans toute la rigueur de la

(1) De spir. et litt. c. XXXIII.

lettre tout ce que saint Augustin a soutenu contre les demi-pélagiens. Il est facile de démontrer dans ses livres d'un [illegible] l'autre qu'il ne va jamais plus loin. Et ce syst[illegible]ure[illegible]en compris avec ses adoucissements suffit *pour justifier la justice et la bonté de Dieu*, comme [illegible]s le [illegible]s très bien.

Pour les prétendus disciples de saint Augustin, ils veulent que Dieu ne tire de la masse de perdition condamnée pour le péché originel que les seuls prédestinés; qu'il n'y ait aucun secours médicinal dans l'état présent, que le seul secours *quo*, qui *n'est point laissé au libre arbitre*, qui ne peut être *ni mérité ni perdu*, et auquel *les volontés ne peuvent résister* parcequ'il n'y a point de plus grande nécessité que celle qui est *inévitable et invincible*. Ils veulent que tout homme, même juste, qui n'a pas ce secours *quo* précisément pour l'acte surnaturel commandé, dans le moment où le commandement le presse, ne puisse non plus s'empêcher de violer le commandement, selon la comparaison de saint Augustin, (1) que *personne ne peut naviguer sans navire, parler sans voix, marcher sans pieds et voir sans lumière*. Je ne m'étonne nullement que ceux qui sont attachés à un tel système ne puissent répondre rien d'intelligible aux libertins, ni même aux ames tentées de murmure ou de désespoir. L'histoire très curieuse et très remarquable que vous me racontez fait voir combien ils sont dans l'impuissance *de justifier la justice et la bonté de Dieu*; et de dire avec saint Augustin : *Les commandements ne sont point tyranniques*. Une prédestination qui n'est qu'une prédilection

(1) De Gest. Pelag. c. 1, n. 3.

pour les uns sans préjudice de l'amour très sincère pour tous les autres, et laquelle se borne à ne donner pas aux uns la surabondance qu'elle prête aux autres, sans diminuer rien de la parfaite suffisance à ceux-ci, laisse tout le genre humain avec le salut à ses mains de son propre conseil; en sorte que la perte de chacun d'eux ne vient que de son libre arbitre rebelle à la grace. (1) *Perditio tua, Israel.* Leur non-prédestination ne leur a ôté rien d'effectif pour un très parfait pouvoir de se sauver. Mais une prédestination qui ne prépare à aucun homme dans l'état présent que le seul secours *quo*, et qui ne le donne, au moins pour la persévérance finale, qui est le coup décisif, qu'aux seuls prédestinés, laisse pour le reste des hommes, même des justes non élus, la même impuissance de persévérer dans ce moment décisif où tout homme se trouve *de naviguer sans navire, de parler sans voix, de marcher sans pieds et de voir sans lumière.* Voilà une doctrine qui mène tout droit au désespoir, et par conséquent au libertinage le plus incorrigible. Pour remédier à ces maux, allez dire à un homme que cette impuissance de faire le bien et de résister au mal est une juste punition du péché originel; il vous répondra que nul de ceux que Dieu punit ainsi ne peut ni ne doit résister à cette punition divine et inévitable. Dites-lui qu'il a la grace pour l'acte surnaturel qui lui est commandé; il vous répondra: Si je l'ai je ferai l'acte avec une nécessité invincible; pourquoi craignez-vous que j'évite ce qui est inévitable, et que je vainque ce qui est invincible? Représentez-lui que la grace n'est point

(1) Osée, 13.

nécessitante, et que la concupiscence aussi ne l'est pas, quoique l'une détermine la volonté inévitablement et invinciblement au bien comme l'autre la détermine au mal; il rira de cette subtilité puérile qui est si indigne du profond sérieux d'une telle question. Il vous répondra avec moquerie et indignation : Hé! quelle nécessité peut-il y avoir plus forte que celle qui prévient inévitablement et qui détermine invinciblement ma volonté, tantôt au bien et tantôt au mal? N'avouez-vous pas vous-même qu'il est nécessaire que ma volonté suive toujours tout ce qui la délecte le plus? N'est-ce pas là ce que vous n'avez pas de honte d'attribuer à saint Augustin? Ai-je besoin d'aucun autre principe pour m'autoriser dans une liberté épicurienne? On n'a qu'à mettre d'un côté le plus grand docteur du parti, et de l'autre une personne qui n'a que le sens commun avec ce principe dont elle se prévaudra en faveur de son libertinage; plus le docteur sera habile, plus il sera confondu et honteux des réponses absurdes auxquelles il sera réduit.

Mais j'abuse de la patience d'un malade. Pardon, mon cher père. Je suis avec vénération tout à vous sans réserve.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN,

Sur le même sujet.

Je suis persuadé, mon révérend père, que nous sommes tellement d'accord sur le point essentiel que

les choses déjà accordées suffisent pour nous accorder sur celles dont nous ne convenons pas encore.

1° Vous admettez la prescience infaillible de Dieu pour toutes nos volontés futures.

2° Vous admettez aussi sans peine une prédilection de Dieu pour un certain nombre d'hommes, préjudice à la dilection très sincère en vertu de laquelle il donne à tous les autres des secours très suffisants pour rendre leur salut possible. Voilà les deux points que vous m'accordez : vous m'en demandez un troisième que voici.

Vous voulez qu'un certain nombre de ces hommes, auxquels Dieu donne sans prédilection des secours très suffisants, se sauvent par le secours de ses grâces si suffisantes qui leur rendent le salut si parfaitement possible. Pourquoi, dites-vous, arriveroit-il que de tant d'hommes à qui il ne manque rien pour pouvoir se sauver, aucun ne se sauvât jamais; et si le défaut de prédestination est un obstacle invincible à leur salut, d'où vient que Dieu, qui veut avec tant de bonté les sauver tous, ne veut pas lever cet obstacle? Voici mes réponses que je tire des deux propositions que vous m'accordez.

1° Je veux bien vous abandonner toute inégalité de secours entre les prédestinés et ceux qui ne le sont pas. Je veux bien supposer une grâce commune et égale pour tous les hommes, comme saint Augustin semble l'avoir bien voulu supposer en écrivant à Simplicien. Dans cette supposition, que je fais ici sans conséquence, la prédestination pourroit encore rester toute entière, puisque la prédestination, selon saint Augustin, ne consiste qu'en deux points, savoir la prédilection et la

prescience divine. Dans cette supposition Dieu pourroit encore aimer quelques hommes plus que tous les autres, leur vouloir un plus grand bien, et vouloir s'assurer de les y faire parvenir. Dieu pourroit aussi se servir de sa prescience pour faire en sorte qu'une certaine grace commune et égale pour tous persuaderoit ceux-ci quoiqu'elle ne persuadât point les autres. Ainsi dans cette supposition d'une grace générale et également donnée à tous, dans les mêmes dispositions au dedans et les mêmes circonstances au dehors, je trouve encore la prédestination que je cherche, et qui ne consiste que dans la prédilection et dans la prescience. Vous m'avez accordé la prédilection sans préjudice de la dilection sincère. Vous m'avez accordé aussi la prescience infaillible. Vous ne pouvez donc plus rejeter la prédestination que je borne à ces deux points. Dans cette supposition la prédestination n'est ni un secours intérieur de grace, ni aucune cause réelle qui influe dans le salut des hommes prédestinés. Sans la prédestination un homme a tous les secours les plus suffisants et la plus parfaite possibilité du salut. Le salut n'est pas plus prochainement possible au prédestiné qui se sauve, qu'au non-prédestiné qui ne se sauve pas. La non-prédestination n'est la privation d'aucun secours réel de grace, puisque nous supposons que les uns et les autres ont la même grace générale sans ombre de distinction. La différence de l'évènement entre ces deux sortes d'hommes ne vient ni du principe de la prédilection de Dieu pour les uns, puisqu'on suppose que cette prédilection n'opère aucune inégalité de grace entre eux, ni de la prescience, puisque ce n'est point la prescience qui fait que les

hommes veulent ni le bien ni le mal, mais qu'au contraire c'est la détermination libre des volontés des hommes qui règle la prescience; en sorte que cette prescience, comme saint Augustin l'assure, n'influe pas plus sur nos volontés futures que le souvenir d'un particulier influe sur nos volontés passées. Dans cette supposition que vous ne pouvez pas nier puisqu'elle ne contient que les deux points que vous avez déjà accordés, voilà une prédestination tellement certaine qu'aucun prédestiné ne périt, et qu'aucun non-prédestiné ne se sauve. Il faut donc que vous admettiez comme moi ce qui vous paroît faire une si grande difficulté.

2° Vous demandez d'où vient que nul de ces hommes qui ont le salut *dans la main de leur conseil*, et qui peuvent aussi prochainement que les prédestinés mêmes se sauver, puisqu'ils ont précisément la même grace, ne se sauvent pourtant jamais. Je vous réponds que ce qui empêche leur salut n'est point leur non-prédestination. Avec cette non-prédestination ils ont une grace entièrement égale à celle des prédestinés qui se sauvent; le défaut de prédilection ne les prive d'aucun secours réel. Quoiqu'ils soient moins aimés que les autres, ils ne sont pas moins secourus par la grace. La prescience même, par laquelle Dieu voit leur infidélité en même temps que la fidélité des prédestinés, ne leur nuit en rien de réel; car cette prescience, comme je l'ai déjà remarqué, ne contribue en rien à leur infidélité; c'est au contraire leur infidélité qui, étant future par leur seul libre arbitre, se présente à la prescience de Dieu. Les hommes non-prédestinés ne manquent donc d'aucun secours réel que les prédestinés reçoivent; et il n'est pas permis de demander comment est-

ce que Dieu veut sincèrement qu'ils se sauvent, puisqu'il les prive de la prédestination sans laquelle ils ne sauroient être sauvés. La prédestination ne consiste que dans deux choses jointes ensemble : l'une est une prédilection qui n'agit point sur les volontés et qui ne donne aucune grace au-dessus de la générale, en un mot le salut n'est pas plus possible avec cette prédilection que sans elle, et sans elle le salut est aussi possible que quand on l'a. L'autre chose qui entre dans la prédestination est la prescience. Or la prescience ne donne rien aux prédestinés, et ne prive de rien celui qui n'est pas prédestiné. Il est vrai que, sans cette prescience du salut futur d'un homme, il est impossible que cet homme soit sauvé ; mais ce n'est qu'une impossibilité purement *conséquente*, comme celle qui fait qu'il est impossible qu'une chose ne soit pas arrivée autrefois quand je me souviens de l'avoir vue en son temps. Il ne faut donc que bien entendre la prédestination, et que la réduire aux deux seules choses dont elle est composée, pour conclure que la non-prédestination ne rend nullement le salut impossible aux non-prédestinés, et qu'elle ne leur diminue même en rien la possibilité du salut qui leur est commune avec les prédestinés. Vous n'avez qu'à dire de la prescience ce que vous dites de la prédestination, pour sentir combien votre objection est facile à résoudre. En un sens de nécessité purement conséquente, il est vrai de dire que nul homme ne peut être sauvé si son salut n'est pas prévu de Dieu comme futur : en voudriez-vous conclure que la prescience de la perte d'un grand nombre d'hommes rend leur salut impossible et leur damnation nécessaire ?

3° Allons plus loin et faisons une autre supposition, qui est de nous représenter Dieu voulant le salut de tous les hommes d'une volonté égale et conditionnelle sans en prédestiner aucun. Dans cette supposition Dieu dit en lui-même : Je les aime tous également; je leur donne à tous le même secours de grâce; je les sauverai tous si tous y correspondent par leur libre arbitre. Je les condamnerai tous si tous y résistent par leur libre arbitre. Enfin les uns y correspondent, les autres n'y correspondent pas. Je récompenserai dans le ciel ceux qui se trouveront y avoir correspondu, et je punirai dans l'enfer ceux qui auront refusé d'y correspondre. Dans cette supposition il n'y auroit aucune prédestination, faute de prédilection pour les uns au-dessus des autres. Mais il resteroit une pure et simple prescience de la fidélité future des uns et de l'infidélité future des autres. Je soutiens néanmoins que dans ce système toute votre difficulté réelle resteroit, et qu'on pourroit faire encore votre objection. On pourroit dire : D'où vient que Dieu n'a pas donné à tous un certain degré de grâce qu'il voit dans les trésors infinis de sa puissance, et avec lequel il prévoit par sa prescience infaillible qu'il assureroit le salut de tous les hommes sans exception? Il est impossible d'être sauvé sans la prescience de Dieu; nul ne peut être sauvé si Dieu ne prévoit qu'il le sera. Pourquoi donc Dieu, qui veut sincèrement, dit-on, sauver tous les hommes, en laisse-t-il un si grand nombre dont le salut n'est pas compris dans sa prescience, et qui par conséquent ne peuvent pas être sauvés? Vous ne pouvez pas désavouer, mon révérend père, que cet argument ne conserve encore toute sa

force contre vous après que vous aurez supprimé toute prédestination. Le salut de chaque homme est impossible, sans une prescience de la part de Dieu que cet homme sera sauvé. Ainsi sans la prescience comme sans prédestination son salut ne peut jamais être futur. L'unique solution que vous puissiez donner à cette objection, c'est de dire que la simple prescience ne fait rien au salut, ni pour le procurer, ni pour l'empêcher; que la prescience présuppose, pour ainsi dire, son objet futur, sans contribuer à le rendre tel, et que la nécessité qui en résulte n'est que purement *conséquente* : mais qu'au contraire la prédestination est une volonté de Dieu qui décide, qui prépare, qui arrange, et sans l'arrangement de laquelle il est impossible que le salut d'aucun homme arrive jamais. Mais ma réponse se réduit à ce que j'ai déjà établi. La prédestination n'est qu'un composé de la prédilection et de la prescience. Nous avons déjà vu que la prédilection seule n'opère rien, ni comme cause efficiente sur la volonté, ni comme cause distributive de certaines graces, puisque, suivant notre supposition, Dieu, nonobstant cette prédilection pour les uns, ne leur donne que la même grace précisément qu'il donne à tous les autres. Ce n'est donc pas la prédilection d'un tel homme qui assure son salut, puisqu'elle ne lui donne rien pour l'assurer plus qu'aux autres qui périssent, mais c'est la prescience qui se joint à la prédilection pour lui assurer le salut de certains hommes. Toute la sûreté de l'évènement futur vient de cette prescience. Or la prescience ne peut jamais produire qu'une nécessité purement *conséquente*, soit qu'elle se trouve jointe à une prédilection en faveur de quelques hommes, soit

qu'elle se trouve sans prédilection. Il est donc évident que dans les deux systèmes, l'un de la prédestination, l'autre de la simple prescience sans prédestination, il n'y a jamais qu'une nécessité purement *conséquente*, qui n'ôte ni aux hommes qui se sauvent le pouvoir prochain de se perdre, ni à ceux qui se perdent le pouvoir prochain de se sauver. Vous convenez qu'il y a une prédilection outre la prescience. Vous êtes donc obligé, tout autant que moi, de répondre à l'objection, puisque vous n'admettez pas moins que moi les deux parties qui composent la prédestination. De plus quand même vous voudriez supprimer la prédilection que vous admettez, et par conséquent anéantir toute prédestination, vous n'auriez pas moins besoin que moi de répondre à votre argument, puisque c'est la prescience seule et non la prédilection qui fait toute la difficulté dont vous êtes en peine, savoir celle de la certitude inévitable de l'évènement futur. Je serai toujours en droit de répondre mot pour mot sur la prédestination tout ce que vous répondrez sur la prescience. Vous n'avez qu'à voir ce que saint Augustin dit des *élus*. Il les nomme sans cesse *præsciti*, et il met toujours la certitude de leur salut dans l'infaillibilité de la prescience de Dieu.

4° Vous voudriez au moins qu'il y eût un certain nombre d'hommes non-prédestinés qui parvinssent au salut, afin qu'il parût par leur exemple qu'on peut se sauver et qu'on se sauve en effet sans prédestination ; alors vous seriez consolé par les non-prédestinés qui peut-être se sauveront. Ainsi vous mettriez trois classes d'hommes. Les premiers seroient les saints prédestinés ; les seconds, les saints non-prédestinés ; et les derniers

les non-prédestinés qui périssent ; mais permettez-moi de vous représenter mes difficultés.

1° Où trouvez-vous les saints non-prédestinés ? En voyez-vous quelque trace dans la tradition ? Est-il permis d'avancer un système si nouveau et si inconnu aux anciens ? *Nova sunt quæ dicitis, etc.*

2° Ce tempérament ne lève point la difficulté : on reviendra toujours à vous dire que Dieu a prévu que les saints non-prédestinés se sauveroient avec une telle grace ; qu'il a eu pour eux la bonne volonté de la leur donner précisément telle qu'il la prévoyoit convenable pour assurer leur salut ; qu'il ne l'a point fait au hasard, d'une façon aveugle et indifférente ; et qu'il a prévu que leur salut en seroit la suite. On ne manquera pas d'ajouter que Dieu a vu de même la grace précise qui auroit sauvé pareillement les autres hommes non-prédestinés qui périssent, et qu'il n'a pas voulu la leur donner. Voilà, vous dira-t-on, la prescience et la prédilection qui étant jointes ensemble font une prédestination complète. Ainsi votre système rassemble les défauts et les inconvénients des deux extrémités opposées. D'un côté on vous soutiendra que vos saints non-prédestinés ont une prédestination véritable, puisqu'ils ont une prescience de Dieu jointe à une bonne volonté spéciale de leur donner la grace précise qu'il prévoit convenable pour les sauver : *Quomodo scit congruere, etc.* C'est ce qui doit nous paroître dur à l'égard des autres hommes non-prédestinés, qui périssent par le refus d'une pareille grace, sans laquelle il est impossible qu'ils soient jamais sauvés. D'un autre côté vous ne pouvez pas dire que certains hommes se sauvent étant privés de toute prédestination, sans énerver le

dogme de la prédestination même. La tradition est toute contraire à cette nouveauté. Si certains hommes se sauvoient sans prédestination ils se discerneroient eux-mêmes. En ce cas-là les plus grands saints, comme la sainte Vierge, saint Jean-Baptiste, les apôtres, etc. seroient discernés par une élection purement gratuite ; mais les saints d'un ordre inférieur, qui se seroient sanctifiés sans prédestination, se seroient discernés eux-mêmes ; ils pourroient dire : Quoique Dieu ne nous ait pas prédestinés, comme ces saints privilégiés, nous n'avons pas laissé néanmoins de parvenir sans ce privilège à la même fin. Ce système rassemble les inconvénients que vous sentez dans les deux autres.

3° Vous me demanderez encore comment il se peut faire que de tant de millions d'hommes qui ont reçu des graces très suffisantes pour leur rendre le salut pleinement possible, il n'y en a jamais aucun qui use d'un pouvoir si complet, et qui parvienne à ce salut qu'ils ont tous, pour ainsi dire, *dans la main de leur conseil.* Je vous réponds que la cause de leur infidélité à ces graces n'est autre que leur libre arbitre ; qu'il ne faut point remonter plus haut que leur volonté, et qu'il ne faut pas s'étonner que nul de ces hommes ne se sauve point, puisque Dieu voit par sa prescience infaillible qu'aucun d'eux ne voudra faire ce qui dépend de lui pour se sauver. Vous reviendrez peut-être encore à me demander : D'où vient qu'un si prodigieux nombre d'hommes, comme de concert, refusent de se servir d'un pouvoir si complet ? Je ne puis vous en donner aucune autre cause ni source que leur libre arbitre que Dieu leur laisse. Pour expliquer ceci permettez-moi de faire une parabole : Un roi offre à dix millions de

ses sujets une récompense avec tous les moyens pour la gagner. Ce prince est prophète. Il prévoit infailliblement par l'esprit de prophétie qu'il n'y aura parmi ces dix millions d'hommes, pas même un seul homme qui se veuille donner la peine nécessaire pour remporter le prix offert, et que cette multitude innombrable s'en privera par sa mauvaise volonté qui sera néanmoins très libre; il voit seulement cent mille hommes qui se détermineront autrement et qui remporteront le prix négligé par ceux-ci. Ce prince prophète voit infailliblement cet évènement futur sans y avoir aucune part. Il ne produit nullement cette mauvaise volonté future de tant d'hommes. Il ne la voit qu'à cause que tous ces hommes parfaitement libres de gagner le prix offert se détermineront d'eux-mêmes, malgré lui, à ne le pas vouloir; il voit cet évènement futur sans y contribuer, comme je vois une campagne que mes yeux regardent sans l'avoir faite, comme ma mémoire me rappelle les actions passées d'autrui où je n'ai eu aucune part, et comme le sens commun me fait prévoir, sur des vraisemblances très fortes, certaines actions futures de mon prochain dont je voudrois le détourner. L'unique différence qui est entre la prévoyance de Dieu et la mienne est que la sienne est infaillible et que la mienne peut faillir. Du reste sa prévoyance n'influe pas plus que la mienne sur son objet futur. La comparaison du prince prophète est très propre à faire entendre combien la prévoyance de Dieu est infaillible sans être cause de ce qu'elle prévoit. Ne dites point que c'est la prévoyance du prince prophète qui est cause que tant de millions d'hommes, comme de concert, refusent de gagner le prix qu'il leur offre. Ne demandez

point d'autres raisons de ce refus si universel que leur volonté libre et mal disposée par son propre choix. Mais dès que vous avez supposé que ce prince prophète a prévu infailliblement que les dix millions d'hommes ne voudront pas gagner son prix, que cent autres mille hommes gagneront, il ne vous est plus permis de vouloir supposer qu'il y aura quelques hommes au-delà des cent mille prévus qui voudront gagner cette récompense. Ce n'est nullement à ce prince, mais à des hommes innombrables, que vous devez demander pourquoi est-ce qu'ils sont tous comme d'accord pour ne vouloir pas ce qu'il ne tient qu'à eux de vouloir. Pour le prince, il les prévient, il les excite, il les exhorte, il leur donne tous les secours dont ils ont un vrai besoin pour pouvoir remporter le prix qu'il leur promet : il ne tient nullement à lui, il ne tient qu'à eux ; mais étant pleinement libres de vouloir ou de ne vouloir pas, ils choisissent de ne point vouloir. Le prince qui est prophète ne fait que prévoir infailliblement leur mauvaise volonté future. Or il est évident que dès qu'il la voit par une prévoyance prophétique, on ne peut plus supposer qu'elle n'est pas future, puisque cette prévoyance ne peut pas être fautive. Ce seroit se contredire visiblement et renverser sa propre supposition, que de supposer d'un côté que le prince prophète voit le refus futur de tous les hommes, et que de supposer de l'autre côté que ce refus infailliblement prévu n'arrivera jamais pour une partie de ces gens-là. Il ne reste qu'à changer simplement les noms, et qu'à dire de la prescience divine, qui est infaillible, ce que vous êtes obligé de dire de celle du prince prophète. Elle voit d'une façon toute nue et purement spéculative ce que le libre arbitre des

hommes desidera, comme mes yeux regardent un tableau que je n'ai pas fait, ou comme je me souviens d'une action d'autrui, ou bien, pour revenir à notre comparaison, comme le prophète prévoit une faute et un malheur de son prochain, qu'il ne peut empêcher par toutes ses offres.

6° Quand on embrasse dans toute son étendue le plan de la prédestination, il n'y a que deux points qui doivent nous étonner. Le premier est que Dieu, qui aime sincèrement tous les hommes pour les conduire à leur dernière fin, savoir leur salut, ne donne pas à tous sans exception ce qu'il donne aux seuls *élus*, savoir une grace qu'il voit convenir pour assurer le salut de chacun d'eux, *quomodo scit congruere, etc.* Dieu tient ces graces dans les trésors de sa puissance; il les voit distinctement: s'il les donnoit, tous sans exception seroient sauvés. Il ne veut pas les donner, quoiqu'il donne à tous des graces très suffisantes, avec lesquelles ils auront la pleine et parfaite possibilité du salut dont ils ne voudront pas se servir. Le second point est que Dieu préfère d'une façon purement gratuite les uns aux autres pour les graces congrues ou assaisonnées, *quomodo scit congruere, etc.* Ces graces, si vous voulez, sont au même degré que celles des hommes non-prédestinés, elles ne sont pas plus fortes, elles ne donnent point plus de facilité: en un mot je veux bien supposer qu'elles sont entièrement les mêmes quant à leur degré ou force, quant aux circonstances extérieures, et même quant à la tentation qui est à vaincre au dedans. Mais Dieu prévoit que cette même grace, qui fera vouloir Jacques par le seul choix de son libre arbitre ainsi prévu et aidé, ne fera point vouloir Antoine par le

choix de son libre arbitre qui résistera librement à cet attrait et à ce secours. Dieu, en prévoyant que cette grace sauvera l'un et ne sauvera pas l'autre, la donne également à tous les deux avec une dilection qui paroît très inégale. D'où vient que Dieu aime plus l'un que l'autre par cet amour si gratuit et si prévenant? C'est sur ces deux points que l'église dit après saint Paul et avec saint Augustin, *O altitudo! etc.*

7° Pour moi, dans cette incertitude, je ne puis trouver aucun repos que dans l'amour de préférence de Dieu à moi. Je sais que le nombre des non-prédestinés est incomparablement plus grand que celui des prédestinés. Ainsi toutes les fois que je m'arrêterai aux vraisemblances humaines, sur-tout en rappelant le souvenir de mes infidélités, je serai dévoré par une frayeur que rien n'apaisera de ne me point trouver du petit nombre des prédestinés. L'incertitude seule doit suffire pour causer le plus intolérable tourment quand il s'agit d'une décision telle que celle du salut éternel. On en peut juger par les inquiétudes mortelles d'un homme qui tireroit au billet pour être pendu, avec une apparence cent fois plus grande de l'être que de ne l'être pas. Dans cette horrible incertitude pour le salut éternel, qui est-ce qui peut calmer mon cœur? Sera-ce la certitude de la volonté sincère de Dieu pour me sauver? Hé! ne vois-je pas que la multitude innombrable périt nonobstant cette sincère volonté? Quoi donc? Sera-ce la prédestination? C'est elle-même qui me fera trembler de n'y être pas compris. Sur quoi donc me rassurerai-je? Ou bien serai-je tranquille et content à la veille d'une décision, non seulement si incertaine, mais encore où je vois tant de motifs de craindre pour

mon éternité? Encore une fois, sur quoi est-ce que je fonde le repos de mon cœur? Si c'est sur mon salut, c'est sur le sable mouvant, non par l'incertitude des promesses de Dieu, mais par l'incertitude qui vient de ma propre fragilité. Puis-je apaiser mon cœur, puis-je respirer, puis-je vivre, si je ne m'appuie que sur une espérance si incertaine de ma part, quoique très certaine de la part de Dieu? Sera-ce l'incertitude qui nourrira mon cœur? Hé! c'est elle qui le rongeroit. De quoi donc puis-je vivre comme suspendu par un cheveu au-dessus de l'abîme de l'enfer? Je puis m'étourdir, m'enivrer, me mettre dans une espèce de délire, et goûter une joie de frénétique dans cette horrible situation; mais je ne puis être mis dans une véritable paix que par un amour de préférence de Dieu à moi, qui soit indépendant de mon incertitude. Si je n'aimois Dieu que pour mon salut, ce salut si incertain ne pourroit pas me mettre en paix; plus je le voudrois, plus je serois troublé par son incertitude. Ma paix ne viendra donc que d'un amour qui m'attache à Dieu indépendamment même de la récompense, quoique je la désire, l'espère et la demande en tout état, selon la volonté très expresse de Dieu.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN,

Sur la nature de la grace.

Vous me demandez, mon révérend père, en quoi consiste la grace. Je vous réponds que la grace (sans examiner, selon la philosophie de l'école, son entité)

est Dieu opérant dans l'ame ; 1° la grace donne à l'entendement une illustration ; 2° elle donne à la volonté un attrait prévenant, un plaisir indélibéré, un sentiment doux et agréable qui est en elle sans elle ; 3° elle augmente la force de la volonté afin qu'elle puisse actuellement, dans ce moment, vouloir le bien ; 4° elle l'excite à se servir de cette force nouvellement donnée. Jusque-là cette grace n'est que prévenante et en nous sans nous. Or rien de tout ce qui est en nous sans nous, ne nous détermine ; autrement notre détermination seroit mise en nous sans nous ; nous ne nous déterminerions pas, mais nous serions déterminés *ad unum* comme les bêtes, ainsi que parle saint Thomas ; ce seroit se jouer des termes que de dire dans cette supposition : L'homme est dans l'indifférence active, et dans la liberté d'exercice, l'homme délibère et se détermine lui-même et choisit. Tous ces termes deviendroient ridicules. Pour ce qui est d'augmenter la force de la volonté, c'est le moyen le plus décisif pour faire vouloir l'homme sans le nécessiter. Aussi voyons-nous que saint Augustin, après avoir dit, *Facit ut velimus*, ou quelqu'autre chose semblable, s'explique en ajoutant *adjuvando*. En effet, comme le péché n'est qu'une défaillance de la volonté, et qu'au contraire le bon vouloir est une force de la volonté qui se tourne au bien, c'est tourner la volonté au bien et la soutenir contre le mal aussi efficacement qu'il est possible sans la nécessiter ; c'est opérer le bon vouloir en elle et avec elle, que de lui donner une force nouvelle pour le bien : *adjuvando*.

On peut dire même que la grace médicinale doit être principalement une grace de force pour aider la puissance, parceque le mal ne consiste que dans l'affoiblis-

sentent de cette même puissance : ainsi le mal étant l'impuissance de vouloir, le remède doit être une grace de pouvoir vouloir ; mais de pouvoir si proportionné à l'affoiblissement actuel, que la volonté dans ce moment se trouve aussi forte par la grace que si elle étoit saine et entière. Il faut encore ajouter que Dieu voit cette proportion telle que la volonté voudra ce qu'elle doit vouloir. *Quomodo eis vocari aptum est..... quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.*

Mais enfin la liberté qu'Adam a perdue est la même que Jésus-Christ a rendue à ses enfants. Or celle d'Adam étoit de pleine indifférence active : donc la grace qui prévient et qui fortifie la volonté de l'homme, loin de la nécessiter au bien, doit la remettre dans le véritable équilibre entre le bien et le mal, comme Adam y étoit avant son péché. Il faut encore observer que saint Augustin n'a jamais disputé avec les pélagiens de la nature de la liberté de mérite et de démérite ; il l'a toujours supposée telle précisément avec eux, qu'il l'avoit établie contre les manichéens sans en rien rétracter. Il n'a été question pour saint Augustin que de soutenir que la grace que Dieu donne pour s'assurer du bon vouloir des élus ne détruit point cette liberté. Ainsi il est évident qu'il faut trouver, selon saint Augustin, sous l'impression actuelle de cette grace prévenante, la même liberté qu'il avoit établie contre les manichéens, et que les pélagiens vouloient défendre contre lui. Voilà ce qui regarde la grace prévenante qui est en nous sans nous, qui est une grace tout ensemble de secours et d'attrait, de force et d'invitation : elle donne et elle demande ; elle donne la force de vouloir, et elle excite au vouloir même.

Venons à la grace de coopération. Dieu, après nous avoir fortifiés et excités, agit avec nous; c'est ce qui est marqué dans les prières de l'église aussi-bien que dans les ouvrages des théologiens. Dieu produit avec nous notre acte qui est notre bon vouloir; il en est la cause avec nous, mais cause immédiate et indivisible avec nous; mais tout ce qui n'est que secours, forces nouvelles, coopération sans prévention de causalité par essence, ne peut nécessiter. Je ne nécessite point un goutteux a marcher quand je ne fais que le soutenir, que l'aider, que l'inviter, que lui donner des aliments propres à remplir ses nerfs d'esprits abondants, pourvu que je ne l'entraîne point. Ainsi nous pouvons prendre à la lettre ces paroles: *Deus operatur in nobis velle et perficere*, sans admettre autre chose que le concours surnaturel pour la grace coopérante et concomitante, *Facit ut velimus*: mais c'est toujours *adjuvando*. Il est vrai seulement que Dieu proportionne si bien pour ses *élus* la grace prévenante, excitante et fortifiante, au besoin de la volonté, qu'il s'assure de sa coopération: *Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat. Ita suadetur, ut persuadeatur.* Il le fait parcequ'il a une prédilection pour ses *élus* et une volonté spéciale pour leur salut, qu'il n'a point pour celui des hommes qui ne sont qu'*appelés*, quoiqu'il veuille sincèrement sauver ceux-ci; 1° en ce qu'il leur donne des moyens suffisants de salut; 2° en ce qu'il veut effectivement les sauver, s'ils y coopèrent comme ils le peuvent.

C'est de cette volonté spéciale du salut des élus qui ne peut être frustrée de son effet, c'est d'elle et non pas de la grace, dont saint Augustin dit souvent qu'elle

invincible, indéclinable, toute-puissante. La grace n'est point indéclinable par sa nature ou essence : si elle l'étoit, il faudroit de bonne foi admettre avec les contre-remontrants de Dordrecht le système de l'irrésistibilité de l'homme à la grace ; car irrésistible et indéclinable sont termes synonymes entre gens de bonne foi. C'est se moquer de dire qu'on puisse résister à ce qui est indéclinable et tout-puissant. Donnez aux contre-remontrants l'indéclinabilité ou l'irrésistibilité, ils n'en demanderont jamais davantage. Mais saint Augustin n'emploie ces termes que pour la volonté prédestinante : si elle n'est que congrue, son effet n'est que très vraisemblable et non absolument certain. Mais faut-il s'étonner que son effet soit certain et indéclinable, puisque Dieu le voit déjà présent à ses yeux ? Dieu voit comme présent tout ce qu'il veut. Ce qui est présent devant lui ne sauroit point ne pas être : en tout cela il n'y a qu'une nécessité conséquente ou identique.

Mais la grace est-elle par son essence une cause nécessaire de mon vouloir ? Est-il vrai que non seulement Dieu produise avec moi mon vouloir, ce qui n'est que le simple concours surnaturel, mais encore que sa grace, mise en moi sans moi, soit la cause qui me détermine à vouloir ? En un mot, est-il une cause prévenante qui détermine nécessairement son concours et le mien pour mon acte ? Si on le dit, les contre-remontrants n'ont plus rien de réel à désirer. Voilà l'indéclinabilité ou l'irrésistibilité qui vient de l'essence de la grace même ; en sorte que l'irrésistibilité sera aussi absolue que les essences sont immuables. Si vous voulez nier sérieusement l'irrésistibilité, il ne vous reste plus

qu'à dire que la volonté prédestinante est indéclinable et toute-puissante par une nécessité ou irrésistibilité purement conséquente et identique. Il n'est pas possible que ce qui est ne soit pas : or le bon vouloir de l'homme est déjà présent aux yeux de Dieu. Mais comment Dieu s'est-il assuré de ce bon vouloir de l'homme? Saint Augustin ne l'explique pas, et il y auroit de la témérité à aller plus loin que lui. Il dit : (1) *In nobis mirabili modo et ineffabili operatur.* Il dit ailleurs, parlant des peuples qui s'attachèrent à David : (2) *Numquid corporalibus ullis vinculis alligavit? Intus egit, corda tenuit, corda movit, eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit.* Mais il dit ces choses autant pour l'ordre naturel que pour le surnaturel; il le dit autant des mauvaises volontés des impies, par exemple, de Nabuchodonosor, de Cyrus, d'Artaxerxès, de Saül et d'Achitophel, que des amis de Dieu. Il ne s'agit point précisément de la grace médicinale pour les actes méritoires. Sa thèse est générale, qu'il donne comme une vérité qu'on ne peut révoquer en doute sans être impie, savoir que Dieu a une puissance toute-puissante d'incliner les cœurs où il veut : *Sine dubio habens humanorum cordium quò placeret inclinandorum omnipotentissimam potestatem.* Mais c'est sur de tels passages que les contre-remontrants établissent leur irrésistibilité; et ils ne manquent pas d'attribuer à la nature ou essence de la grace ce que saint Augustin ne dit que de la volonté de Dieu. Ils ne manquent pas de citer ces paroles du même endroit : (3) *Non est*

(1) De Præd. Serm. cap. XIX, n. 42.
(2) De Corrept. et Grat. cap. XIV, n. 45.
(3) Ibid.

itaque dubitandum voluntati Dei, qui et in cœlo et in terra omnia quæcumque voluit fecit, et qui etiam illa quæ futura sunt fecit, humanas voluntates non posse resistere quominùs ipse faciat quod vult, quandoquidem etiam de ipsis hominum voluntatibus, quod vult, cùm vult, facit. Si vous dites que cette irrésistibilité dont parle saint Augustin quand il dit : *Humanas voluntates non posse resistere*, vient de la nature de la grace même, voilà l'*irrésistibilité* de Dordrecht. Si au contraire vous dites que la grace n'est point par sa nature irrésistible, c'est-à-dire indéclinable ou nécessitante, mais que c'est seulement le décret ou la volonté de Dieu, qui ne peut être frustrée de son effet, puisqu'il voit déjà comme présent tout ce qu'il veut, vous ne mettez l'efficacité de la grace que dans sa congruité : *Ita suadetur, ut persuadeatur. Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Alors vous dites avec saint Augustin, que la nécessité qu'impose la volonté toute-puissante n'est pas une nécessité nécessitante, puisqu'elle n'est qu'identique. Dieu voit ce que nous appelons futur contingent comme une chose déjà présente et déjà faite : *Qui etiam illa quæ futura sunt fecit.* Il a déjà fait ce bon vouloir qui est encore futur à l'égard de l'homme, et par conséquent il en est bien assuré : *Certissimè liberantur, indeclinabiliter, insuperabiliter, omnipotentissimâ voluntate.* Tout cela est vrai ; il le voit déjà fait : faut-il s'étonner que l'homme ne puisse résister à une volonté quand il est déjà vrai qu'il ne lui résiste point ? D'ailleurs il est vrai que Dieu a dans les trésors de sa toute-puissance et de sa sagesse des moyens infinis et inépuisables de gagner les cœurs des hommes, de les persuader, de les toucher,

de les incliner, de leur faire vouloir ce qu'il veut, tourner même, selon ses desseins, leurs volontés les plus impies ; *In nobis mirabili modo et ineffabili operatur.* Ce n'est point par des liens grossiers, par des causes nécessitantes de leur propre nature qu'il s'assure de notre vouloir. Si un ami d'un génie supérieur à son ami est souvent sûr de le persuader *certissimè*, quoiqu'il ne puisse ni mettre quelque chose en lui, ni en ôter quelque chose ; s'il est vrai qu'il peut tout sur cet ami pour la persuasion raisonnable, à combien plus forte raison Dieu, qui sait tout et qui porte dans les cœurs toute la force qu'il lui plaît, peut-il s'assurer de faire vouloir le bien à l'homme quand il l'a résolu ! Eh! qu'y a-t-il de plus naturel, pour ainsi dire, que de vouloir ce qui est véritablement bon ? Qu'est-ce que le péché, sinon une erreur et une déraison ? Encore une fois, qu'est-ce que le péché sinon une chute, une foiblesse, une défaillance de la volonté ? Plus Dieu éclaire et fortifie l'homme, plus il l'éloigne de la défaillance, de l'erreur et du vice. Il s'assure donc de l'entendement et puis de la volonté de l'homme, 1° en le persuadant, *ita suadetur, ut persuadeatur ;* 2° en le fortifiant contre sa foiblesse, *adjuvando.*

Pour les moyens de persuader et de fortifier, ils sont infinis dans les trésors de Dieu, *Mirabili modo et ineffabili.* Il ne seroit pas Dieu s'il ne savoit pas s'assurer quand il lui plaira du cœur de chaque homme, et pour faire le bien et pour régler le mal. Voilà la vérité générale, tant pour l'ordre naturel et même pour toutes les actions des impies, que pour l'ordre surnaturel et pour les bonnes œuvres des saints. Il ne reste qu'à dire, après saint Augustin, que Dieu fait par sa

ce médicinale, dans un pécheur pour sa conver-
on dans un juste pour sa persévérance, ce qu'il
u faire dans le cœur des impies, par exemple, dans
cœur des Juifs qui condamnèrent et crucifièrent Jé-
sus-Christ, pour s'assurer de l'accomplissement de son
décret sur la mort du Sauveur, *Quod consilium et manus tua decreverunt fieri.* C'est seulement en ce sens que saint Augustin dit, *Eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit :* c'est-à-dire seulement qu'il invite, qu'il attire, qu'il incline, *quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat ;* qu'il s'insinue et invite si bien qu'il persuade, *ita suadetur ut persuadeatur ;* qu'il aide et fortifie l'homme contre lui-même, *adjuvando ;* qu'enfin il opère avec l'homme, comme cause, le vouloir de l'homme même, *eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit.* Aussi voyons-nous que saint Augustin déclare que la prédestination n'ajoute rien à la simple prescience que le seul don des graces qui aident, qui persuadent, et qui sont si congrues, que la volonté qui peut les rendre inefficaces ne veut pas le faire, *quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Voilà la dernière borne entre cette doctrine et l'irrésistibilité des contre-remontrants de Dordrecht, c'est-à-dire les plus outrés protestants. Il n'y a aucun milieu réel dont un homme sincère et sérieux puisse s'accommoder.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAM[illegible],

BÉNÉDICTIN,

Du motif de la délectation et de la fin de notre vouloir.

La délectation ni délibérée ni indélibérée ne doit jamais être la cause finale non plus que l'efficiente de notre vouloir.

Pour la délectation indélibérée et involontaire, elle ne peut être qu'un sentiment agréable. Vouloir la vertu pour son plaisir, c'est tomber dans l'épicurisme. Épicure mettoit la dernière fin dans la volupté, c'est-à-dire dans le plaisir en général. Que ce plaisir vienne à l'occasion du corps ou non, n'importe ; c'est toujours également le plaisir de l'ame, c'est-à-dire la modification de la substance pensante et incorporelle. Or cette modification de mon ame n'est point distinguée d'elle : agir pour mon plaisir c'est agir pour moi ; plus le plaisir est grand, plus nous agissons pour nous-mêmes en le recherchant comme notre fin. Les plaisirs courts et imparfaits sont une espèce de félicité très imparfaite et momentanée. La parfaite félicité de l'ame est un plaisir parfait, suprême et permanent ; mais enfin c'est un plaisir : et quiconque se propose pour fin ce suprême plaisir, se propose soi-même pour fin ; sa fin est d'être heureux par le plus grand plaisir. C'est ce qu'Épicure se proposoit : il avoit pour fin dernière le plaisir en général, quel qu'il fût, ou du moins l'exemption de toute douleur, parceque cette exemption mettoit l'ame en état de jouir d'elle-même et de se faire heureuse. Si

us supposez que l'ame peut pratiquer la vertu pour plaisir, vous voulez qu'elle rapporte son vouloir délibéré et vertueux, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus parfait et de plus sublime en elle, à ce qu'il y a de moins parfait, c'est-à-dire à un plaisir indélibéré, involontaire et aveugle, semblable à celui qu'on attribue d'ordinaire aux bêtes. C'est renverser l'ordre ; c'est tomber dans l'erreur d'Épicure que tous les sages païens ont détestée. Que le plaisir vienne à l'occasion du corps ou non, il n'en est pas moins un plaisir indélibéré et involontaire de l'ame auquel la vertu ne peut être rapportée sans la dégrader.

Pour la délectation délibérée, comme elle n'est que notre propre vouloir, elle n'est que la vertu même quand le vouloir est bon. Or est-il que la vertu ne peut jamais être sa propre fin dernière ; et c'est en quoi les stoiciens se sont trompés grossièrement. 1° La vertu de l'homme est la modification de sa volonté qui n'est point réellement distinguée de sa volonté même. Ainsi, si sa vertu étoit sa dernière fin, il seroit réellement lui-même sa dernière fin. La dernière fin qu'il se proposeroit ce seroit soi-même, parfait et orné de toutes les beautés de la vertu et de la sagesse : c'est le renversement de la dernière fin qui doit être Dieu seul. 2° Nos actes délibérés, comme saint Thomas l'a très bien remarqué, ne peuvent jamais par leur nature être notre dernière fin. Qui dit un acte délibéré, dit un acte qui a une fin pour laquelle il est fait et à laquelle il se rapporte. Or il y a une évidente contradiction à dire qu'un acte est la dernière fin de lui-même, puisque lui-même est fait pour une fin ultérieure à soi. Comme voir dit un objet qu'on voit (c'est la comparaison de saint

Thomas), tout de même vouloir dit un objet, c'est-à-dire un bien qu'on veut comme fin de son vouloir, même que la vision a toujours un terme ou objet au-delà de soi, c'est-à-dire un corps lumineux, coloré, figuré, etc., de même le vouloir ne peut donc jamais être la fin dernière, puisque le vouloir lui-même tend à un objet, c'est-à-dire à quelque bien au-delà de soi, dont il fait sa fin et auquel il se rapporte. D'où il faut conclure avec évidence que la vertu ne peut être sa propre fin, mais qu'elle doit avoir un objet, c'est-à-dire un bien qui est sa fin au-delà d'elle, de même que ma vision ne peut être l'objet que je vois. L'homme peut bien, en exerçant une vertu, vouloir en acquérir ou augmenter une autre, et se la proposer alors pour objet ou motif; mais cette autre vertu qu'il veut doit toujours avoir une fin ultérieure. L'homme peut bien aussi vouloir toutes les vertus réunies en lui pour devenir parfait; mais alors c'est lui-même parfait dont il fait la fin de toutes ces vertus. La béatitude même, en quelque sens que vous la preniez, ne peut jamais être notre dernière fin proprement dite. Si vous entendez par béatitude le parfait amour de Dieu, qui est un amour de complaisance, il est évident que cet acte n'est point à lui-même sa propre fin, et que Dieu seul est l'objet ou fin ultérieure qui doit le terminer. Il est vrai qu'on veut aimer l'objet qu'on aime; c'est la spontanéité du vouloir : mais le vouloir n'est pas l'objet ou la fin du vouloir même; en voulant, on agit pour une fin ultérieure à son vouloir; on veut quelque chose; cette chose qu'on veut dans l'acte de béatitude c'est Dieu glorifié. Ainsi Dieu est une fin réellement ultérieure à l'acte d'amour suprême qu'on nomme béatitude, et par lequel

est aimé. Ce dernier acte est ce qu'on nomme la béatitude. Elle est le dernier acte et non la dernière fin; car ce dernier acte a une fin ultérieure à soi, savoir Dieu qui est son objet.

Ainsi le plaisir indélibéré et involontaire ne peut jamais être la fin d'aucun vouloir vertueux; et le plaisir délibéré, qui est le vouloir vertueux même, a toujours une fin ultérieure à soi : ainsi le plaisir n'est ni la cause efficiente ni la finale du vouloir.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN,

De la prière, par rapport à la délectation sensible.

Les principes que j'ai réfutés ne sont pas seulement absurdes en métaphysique, ils sont encore pernicieux en morale et incompatibles avec la solide piété : en voici en abrégé les principaux inconvénients.

1° Si le plaisir ou la délectation est la cause efficiente et nécessaire de tout bon vouloir, il faut conclure qu'on n'a le bon vouloir qu'autant qu'on a le plaisir.

2° Le plaisir étant un sentiment de l'ame il ne peut être que sensible. Je n'entends point par sensible ce qui passe par le canal des sens corporels : je veux dire seulement que tout sentiment de l'ame doit être senti par elle; autrement il ne seroit pas sentiment, puisque sentiment ne dit que l'action ou passion de sentir. Par exemple, il y auroit une contradiction évidente à dire que j'ai un sentiment de dépit, d'orgueil, purement

spirituel, et à dire que je ne le sens pas. Tout de même il y auroit de la contradiction à dire que les démons ont un sentiment de douleur, et à dire que c'est une douleur qu'ils ne sentent pas. D'où il s'ensuit que tout plaisir, comme toute douleur étant un sentiment, tout plaisir est un goût et une délectation sensible. Il faudra conclure, sur les principes ci-dessus posés, qu'il n'y a point de bon vouloir dans l'homme quand il n'y a point en lui de plaisir ni de goût sensible pour le bien. Ce plaisir pourra être plus ou moins vif et sensible, plus ou moins aperçu par réflexion; mais enfin quand l'homme ne le pourra point trouver en soi, il s'ensuivra qu'il n'y sera point.

3° Il faudra dire qu'il est inutile de s'efforcer à prier, à demander, à désirer, à vouloir le bien, si on n'en a aucun plaisir sensible, et si en se tâtant bien soi-même on n'y peut trouver aucun sentiment de délectation; car il est inutile de tenter l'impossible. Or on ne peut former le bon vouloir sans son unique et essentielle cause efficiente qui est le plaisir sensible; ce seroit produire une chimère, c'est-à-dire un triangle sans côtés, une montagne sans vallée. Il faut donc attendre ce plaisir sensible qui vient en nous sans nous, et par lequel seul nous pouvons vouloir le bien.

4° Il faut conclure que le bon vouloir diminue à proportion qu'on sent diminuer le sentiment de plaisir à l'égard du bien, et que tous les dégoûts intérieurs qu'éprouvent les saints sont autant de diminutions de la grace et de la bonne volonté.

5° Bien loin de s'efforcer inutilement à prier et à vouloir aimer, etc. quand les aridités, les privations de goûts sensibles, les dégoûts, les épreuves, les tenta-

tions viennent, il faut alors croire que tout est perdu, et se désespérer pour le salut, supposé qu'on ne trouve plus en soi aucun reste de goût et de plaisir; car le plaisir sensible ne peut point venir sans que nous le sentions: donc il ne vient point quand nous ne le sentons pas; et quand il ne vient pas il est extravagant de s'imaginer qu'on puisse former aucun vouloir de bien sans lui.

6° Tous les pères, tous les auteurs ascétiques, tous les contemplatifs approuvés de l'église sont donc des insensés quands ils assurent que l'oraison, l'amour, en un mot la perfection, se consomment par les épreuves où l'on est privé des goûts et consolations sensibles. Saint Jacques même a tort de dire, *Si quis vestrûm tristatur, oret.* Eh! comment pouvoir prier, c'est-à-dire vouloir le bien, pendant qu'on manque de la cause efficiente de ce bon vouloir, savoir le plaisir sensible ou la joie prévenante qui le produit? Ainsi il faut renverser toutes les maximes et les expériences des saints, depuis les apôtres jusqu'à nous, pour ne juger plus de la vie intérieure que par le plaisir, comme on juge du froid et du chaud par un thermomètre.

7° Il faudra aussi conclure qu'on aime Dieu, qu'on fait une merveilleuse oraison, et qu'on est parfait dès qu'on sent un grand plaisir ou délectation par rapport aux choses de Dieu. Si le plaisir sensible est la cause nécessaire du bon vouloir, ce signe du bon vouloir ne peut jamais être équivoque: par-tout où est la cause nécessaire, là est l'effet; donc on pourra, sans craindre de se flatter, se juger soi-même infailliblement pour son intérieur, sur le degré de plaisir qu'on sent actuellement par rapport à Dieu.

8° C'est nier l'état du purgatoire, où les ames privées de tout plaisir sensible, et souffrant actuellement une très grande douleur, ont néanmoins le bon vouloir à un très haut degré. Peut-on voir une plus pernicieuse illusion que celle qui naît de ce principe? Quand l'homme, qui, par sa corruption, n'aime que le plaisir et la gloire, n'a plus qu'à chercher le plaisir pour se croire parfait, qu'est-ce que son imagination ne lui fournira point pour nourrir sa vaine présomption par une ferveur douce et flatteuse? Jamais les fanatiques n'ont présenté aux ames simples un poison si subtil et si dangereux.

En général tout dépendra du plaisir sensible dans les exercices de la vie intérieure. Quand le goût sensible viendra, on sera transporté et on se croira ravi au troisième ciel; dès que le goût sensible manquera, on désespérera de tout, on quittera tous les bons exercices. Jugez des suites affreuses de cette espèce de désespoir où l'ame ne cherchera plus d'aliment intérieur, n'en connoissant point d'autre que le plaisir qui lui échappe.

Vous me demandez ce qu'il faut établir en la place de cette monstrueuse spiritualité. Je vous réponds qu'il faut s'en tenir à celle de tous les saints et de toute l'église, qui est de croire qu'on doit persévérer patiemment dans l'amour et dans l'oraison en pure foi, quand Dieu nous prive de tout plaisir et de tout goût sensibles, de toute lumière consolante; et qu'on aime d'autant plus purement alors, qu'on aime sans sentir, comme on croit avec plus de mérite lorsqu'on croit sans voir. Le sentir ne dépend pas de nous, mais le vouloir en dépend. Dieu ne nous demandera pas d'a-

voir senti, puisqu'il n'a pas mis le sentiment dans la main de notre conseil ; mais il nous demandera d'avoir voulu et persévéré dans le bon vouloir, parcequ'il nous en a donné la liberté véritable. Renversez ce fondement, vous renverserez toute la vie chrétienne, tout l'ouvrage intérieur de la foi, et toutes les voies de perfection dans les épreuves. Aussi voyons-nous que ceux qui s'attachent à cette délectation sensible ne comptent pour rien que la seule ferveur d'imagination : ils ne veulent qu'une ivresse spirituelle, qu'un goût empressé des bonnes œuvres, qu'un zèle ardent pour les austérités, qu'une méditation raisonnée et consolante, qui est plutôt une étude agréable de tête échauffée qu'une oraison : ils croient que tout est perdu en eux dès que cette chaleur et ce plaisir leur manquent ; et ils se scandalisent d'autrui d'une manière âpre, noire et farouche, dès qu'ils n'y trouvent point ce goût et cette ferveur d'imagination. Pour le véritable homme intérieur, il demeure en paix et en égalité de cœur dans les inégalités qu'il éprouve, suivant ce qui est si bien enseigné dans le troisième livre de l'Imitation de Jésus-Christ et dans saint François de Sales.

Vous me demandez si l'oraison doit être longue. Je vous réponds que les anciens demandoient d'abord des oraisons courtes, mais fréquentes ; c'est ce que saint Augustin a enseigné à Proba ; c'est ce que vous trouverez dans les saints qui ont donné des règles communes pour la multitude des commençants qui veulent se convertir et travailler à leur perfection dans la solitude. En effet ce qu'ils appellent oraison, qui est une espèce d'oraison jaculatoire, ne peut être que court. Ils lisoient, ils méditoient, ils récitoient des psaumes,

ils varioient leurs occupations intérieures. De temps en temps ils revenoient à de vives affections et à une présence de Dieu amoureuse et sensible : ces traits enflammés et véhéments ne pouvoient être que courts, et demandoient de fréquents intervalles ; ils auroient épuisé les ames et se seroient tournés peu à peu en formules gênantes. Aussi voyons-nous que nos offices sont pleins de lectures de l'écriture, de chant des psaumes, et de courtes oraisons ou demandes. Mais nous apprenons, par saint Clément, par Cassien et par les autres ascètes, que le but de ces fréquentes et courtes oraisons étoit d'accoutumer peu à peu les solitaires à une contemplation presque continuelle. Lisez les Conférences 9, 10 et 11 de Cassien ; vous voyez que saint Antoine passoit la nuit en oraison ; vous voyez que les autres contemplatifs étoient dans une présence de Dieu familière et presque perpétuelle. Lisez le Trésor ascétique ; alors ces oraisons jaculatoires n'étoient plus si vives ni si marquées, mais étoient plus profondes, plus familières, plus paisibles et presque sans relâche. Tant que vous n'appellerez oraison que des actes vifs et formés avec ardeur et goût sensible, vous n'en pourrez jamais faire long-temps de suite, et vous ignorerez toujours la manière d'accomplir le précepte de Jésus-Christ et de l'Apôtre pour l'oraison sans intermission ; vous demeurerez sec, raisonneur, critique, toujours ombrageux sur votre propre oraison, et cherchant sans cesse le goût sensible qui tantôt vous fuira et tantôt vous éblouira dangereusement.

Il faut donc assujettir les ames à une oraison réglée, d'abord courte à la vérité, pour modérer leur ferveur naissante et ménager leurs forces, mais qui croisse à

mesure que vous voyez la grace agir en elles, pour les rendre capables d'être plus long-temps de suite et plus paisiblement dans la présence amoureuse de Dieu. Si dans la suite ces ames sont dans l'obscurité, dans la sécheresse, dans la privation de ce plaisir et de cette ferveur sensible qui leur rendoit d'abord la vertu si douce, elles doivent se souvenir que les apôtres passèrent des douceurs du Tabor aux horreurs du Calvaire; que saint Pierre, enivré sur le Tabor, ne savoit ce qu'il disoit en disant, *Bonum est nos hìc esse; si vis, faciamus hìc tria tabernacula*; qu'enfin Jésus-Christ parloit dès-lors de sa passion avec Moïse et avec Élie, parceque les consolations préparent aux croix. Il faut accoutumer peu à peu ces ames à vouloir sans sentir, ce qui est le martyre intérieur. La plus pure oraison commence, dit sainte Thérèse, dans ces épreuves et ces privations où l'on est tenté de croire qu'elle cesse, et où l'on la quitte souvent par découragement. Il faut pourtant juger de l'arbre par les fruits, c'est-à-dire examiner si ces ames qui perdent le goût sensible sont fidèles, dociles, sincères, humbles, mortifiées. Il faut aussi leur faire éviter l'oisiveté intérieure. Si elles ont besoin de lectures, de méditation, de pratique, il ne faut ni les leur soustraire à contre-temps, ni craindre de les y mettre, si on éprouve qu'elles en tirent *quelque suc*, comme parle le bienheureux Jean de la Croix.

Mais enfin rien n'est si pernicieux à la piété que de supposer que la délectation sensible décide de tout. Que ceux qui ne veulent écouter que S. Augustin l'écoutent au moins sur ceci. Il assure qu'il nous est souvent utile de ne voir point notre ouvrage et de n'y prendre point

de plaisir : (1) *Ideo quisque nostrum bonum opus suscipere, agere, implere, nunc scit, nunc nescit, nunc delectatur, nunc non delectatur; ut noverit non suæ facultatis, sed divini muneris esse, vel quod scit, vel quod delectatur : ac sic ab electionis vanitate sanetur.* Quoique la délectation involontairê, c'est-à-dire le goût, manque, la délectation délibérée, qui est la fidélité du bon vouloir, peut persévérer et se perfectionner.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Pardon, mon révérend père, de n'avoir pas répondu à votre question. Il n'y a eu dans mon silence rien qui doive vous faire aucune peine ni qui vienne d'aucune réserve. Voici seulement ce que je pense là-dessus.

Notre corps n'a besoin que d'être nourri ; il lui suffit que l'ame qui le gouverne soit sensiblement avertie de ses besoins, et que le plaisir facilite l'exécution d'une chose si nécessaire. Pour l'ame elle a un autre besoin : si elle étoit simple elle pourroit recevoir toujours une force sensible et en bien user ; mais, depuis qu'elle est malade de l'amour d'elle-même, elle a besoin que Dieu lui cache sa force, son accroissement et ses bons désirs. Si elle voit, du moins ce n'est qu'à demi, et d'une manière si confuse qu'elle ne peut s'en assurer ; encore

(1) De Pecc. Merit. et Remiss. lib. II.

ne laisse-t-elle pas de regarder ces dons avec une vaine complaisance malgré une incertitude si humiliante : que ne feroit-elle point si elle voyoit clairement la grace qui l'inspire et sa fidèle correspondance? Dieu fait donc deux choses pour l'ame, au lieu qu'il n'en fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture avec la faim et le plaisir de manger ; tout cela est sensible. Pour l'ame il donne la faim, qui est le désir de la nourriture ; mais en accordant ce don il se cache, de peur que l'ame ne s'y complaise vainement : ainsi, dans les temps d'épreuves où il veut nous purifier, il nous soustrait les goûts, les ferveurs sensibles et les désirs ardents. Comme l'ame tournoit en poison, par orgueil, toute force sensible, Dieu l'a réduite à ne sentir que dégoût, langueur, foiblesse, tentation. Ce n'est pas qu'elle ne reçoive toujours les secours réels ; elle est avertie, excitée, soutenue pour persévérer dans la vertu : mais il lui est utile de n'en avoir point le goût sensible, qui est très différent du fond de la chose ; l'oraison est très différente du plaisir sensible qui accompagne souvent l'oraison. Le médecin fait quelquefois manger le malade sans appétit ; le malade n'a aucun plaisir à manger, et ne laisse pas de digérer et de se nourrir. Sainte Thérèse remarquoit que beaucoup d'ames quittoient par découragement l'oraison quand elle commence à se perfectionner. La vraie oraison n'est ni dans les sens ni dans l'imagination ; elle est dans l'esprit et dans la volonté. On peut se tromper beaucoup en parlant de plaisir et de délectation. Il y a un plaisir indélibéré et sensible qui prévient la volonté ; celui-là peut être séparé d'une très véritable oraison : il y a le plaisir délibéré qui n'est autre chose que la

volonté délibérée même. Cette délectation, qui est notre vouloir délibéré, est celle que le psalmiste commande, et à laquelle il promet une récompense : (1) *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.* Cette délectation est inséparable de l'oraison en tout état, parcequ'elle est l'oraison même : mais cette délectation, qui n'est qu'un simple vouloir, n'est pas toujours accompagnée de l'autre délectation prévenante et indélibérée qui est sensible ; la première peut être très réelle et ne donner aucun goût consolant.

C'est ainsi que les ames les plus rigoureusement éprouvées peuvent conserver la délectation de pure volonté, c'est-à-dire le vouloir ou l'amour tout nu, dans une oraison très sèche, sans conserver le goût et le plaisir de faire oraison ; autrement il faudroit dire qu'on ne se perfectionne dans les voies de Dieu qu'autant qu'on sent augmenter le plaisir des vertus, et que toutes les ames privées du plaisir sensible par les épreuves ont perdu l'amour de Dieu et sont dans l'illusion ; ce seroit renverser toute la conduite des ames et réduire toute la piété au plaisir de l'imagination ; c'est ce qui nous mèneroit au fanatisme le plus dangereux : chacun se jugeroit soi-même pour son degré de perfection par son degré de dégoût et de plaisir. C'est de que font bien souvent des ames sans y prendre garde ; elles ne cherchent que le goût et le plaisir dans l'oraison ; elles sont toutes dans le sentiment ; elles ne prennent pour réel que ce qu'elles goûtent et imaginent ; elles deviennent en quelque manière enthousiastes. Sont-elles en ferveur, elles entreprennent et décident tout ; rien ne

(1) Ps. 37, v. 4.

les arrête, nulle autorité ne les modère. La ferveur sensible tarit-elle, aussitôt ces ames se découragent, se relâchent, se dissipent et reculent; c'est toujours à recommencer : elles tournent comme une girouette à tout vent; elles ne suivent Jésus-Christ que pour les pains miraculeusement multipliés; elles veulent des cailles au désert; elles cherchent toujours, comme saint Pierre, à dresser des tentes sur le Tabor, et à dire : O que nous sommes bien ici! Heureuse l'ame qui est également fidèle dans l'abondance sensible et dans la privation la plus rigoureuse! (1) *Sicut mons Sion non commovebitur.* Elle mange le pain quotidien de pure foi, et ne cherche ni à sentir le goût que Dieu lui ôte, ni à voir ce que Dieu lui cache : elle se contente de croire ce que l'église lui enseigne, d'aimer Dieu d'une volonté toute nue, et de faire, quoi qu'il lui en coûte, tout ce que l'évangile commande et conseille : si le goût vient, elle le reçoit comme le soutien de sa foiblesse; s'il échappe, elle en porte en paix la privation et aime toujours. C'est l'attachement au sensible qui fait tantôt le découragement et tantôt l'illusion; au contraire c'est cette fidélité, dans la privation du sensible, qui préserve de l'illusion. Quand on perd le goût sensible, sans se procurer cette perte par infidélité, on ne perd que ce que perd un enfant que ses parents sèvrent : le pain sec et dur est moins doux mais plus nourrissant que le lait; la correction d'un précepteur fait plus que les caresses d'une nourrice.

Cessons de raisonner en philosophes sur la cause, et arrêtons-nous à l'effet. Comptons que nous ne devons

(1) Ps. 124, v. 1.

jamais tant faire oraison que quand le plaisir de faire oraison nous échappe ; c'est le temps de l'épreuve et de la tentation, et par conséquent celui du recours à Dieu et de l'oraison la plus intime. D'un autre côté, il faut recevoir simplement les ferveurs sensibles d'oraison, puisqu'elles sont données pour nourrir, pour consoler, pour fortifier l'ame ; mais ne comptons point sur ces douceurs où l'imagination se mêle souvent et nous flatte. Suivons Jésus-Christ à la croix comme saint Jean ; c'est ce qui ne nous trompera point. Saint Pierre fut dans une espèce d'illusion sur le Tabor. Il est aisé de se dire à soi-même. J'aime Dieu de tout mon cœur, quand on ne sent que du plaisir dans cet amour ; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant : *Noli credere affectui tuo qui nunc est.*

Je suis fort aise, mon révérend père, d'apprendre que vous êtes content et édifié de la personne que vous avez vue. J'espère que L. de B. m'apportera de vos nouvelles. Quand Dieu suspend vos études, il vous réduit à faire quelque chose de bien meilleur que d'étudier. Priez pour moi comme je prie pour vous. Mille fois tout à vous sans réserve.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Je ne veux point, mon révérend père, former aucun sentiment sur la sincérité de la personne que vous avez examinée, ni me mêler de juger des choses qu'elle prétend éprouver : vous pouvez bien mieux en juger, après

avoir observé de près le détail, que ceux qui, comme moi, n'ont rien vu ni suivi qu'en général. Je craindrois fort que la lecture des choses extraordinaires n'eût fait trop d'impression sur une imagination foible. D'ailleurs l'amour-propre se flatte aisément d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres. Il me semble que le seul parti à prendre est de conduire cette personne comme si on ne faisoit attention à aucune de ces choses, et de l'obliger à ne s'y arrêter elle-même jamais volontairement : c'est le vrai moyen de découvrir si l'amour-propre ne l'attache point à ces prétendues graces. Rien ne pique tant l'amour-propre et ne découvre mieux l'illusion, qu'une direction simple qui compte pour rien ces merveilles, et qui assujettit la personne en qui elles sont à faire comme si elle ne les avoit pas. Jusqu'à ce qu'on ait fait cette épreuve on ne doit pas croire, ce me semble, qu'on ait éprouvé la personne, ni qu'on se soit précautionné contre l'illusion. En l'obligeant à ne s'arrêter jamais volontairement à ces choses extraordinaires, on ne fera que suivre la règle du bienheureux Jean de La Croix, qui est expliquée à fond dans ses ouvrages : *On outrepasse toujours*, dit-il, *ces lumières, et on demeure dans l'obscurité de la foi nue.* Cette obscurité et ce détachement n'empêchent pas que les impressions de graces et de lumière ne se fassent dans l'ame, supposé que ses dons soient réels ; et s'ils ne le sont pas, cette foi qui ne s'arrête à rien garantit l'ame de l'illusion. De plus, cette conduite ne gêne point une ame pour les véritables attraits de Dieu ; car elle ne s'y oppose point : elle ne pourroit que contrister l'amour-propre qui voudroit tirer une secrète complaisance de ces états extraordinaires ; et c'est précisément ce qu'il importe de re-

trancher. Enfin quand même ces choses seroient certainement réelles et excellentes, il seroit capital d'en détacher une ame et de l'accoutumer à une vie de pure foi : quelque excellence qu'il puisse y avoir dans ces dons, le détachement de ces dons est encore plus excellent qu'eux ; *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro.* C'est la voie de foi et d'amour, sans s'attacher ni à voir, ni à sentir, ni à goûter, mais à obéir au bien-aimé : cette voie est simple, droite, abrégée, exempte des pièges de l'orgueil. Cette simplicité et cette nudité font qu'on ne prend point autre chose pour Dieu, ne s'arrêtant à rien. Si vous n'agissez que par cet esprit de foi que vous devez inspirer à cette personne, Dieu vous fera trouver ce qui lui convient pour être secourue dans sa voie, ou du moins ce qui vous conviendra pour n'être point trompé. Ne suivez point vos raisonnements naturels, mais l'esprit de grace et les conseils des saints expérimentés, comme le bienheureux Jean de La Croix, qui sont très opposés à l'illusion. Dieu sait à quel point je suis, mon révérend père, tout à vous à jamais en lui.

LETTRE
SUR LA DIRECTION.

Les meilleures choses sont les plus gâtées, parceque leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprits foibles et d'en tirer parti. Le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour

gouverner, pour contenter son ambition ; et souvent on soupçonne dans la direction, si elle regarde le sexe, beaucoup d'amusement et de misère. Tant de gens, sans être ni choisis ni éprouvés, se mêlent de conduire les ames, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières et peu édifiantes.

Cependant il sera toujours vrai de dire, au milieu de toutes ces choses déplorables, que la fonction de mener les ames à Dieu est le ministère de vie confié aux apôtres par Jésus-Christ. La direction est donc une fonction toute divine, qu'il n'est jamais permis de mépriser, quoique les hommes indignes d'une si haute fonction l'avilissent souvent et la déshonorent. Quelle folie de mépriser un diamant parcequ'on l'a vu enfoncé dans la boue ! Après tout, Jésus-Christ n'a rien fait en vain : il a donné des pasteurs à son troupeau, et ces pasteurs doivent diriger ; car le devoir du pasteur est de conduire les brebis, de les connoître, comme dit Jésus-Christ, chacune en particulier, de discerner leurs besoins, d'étudier leurs maladies, de chercher les remèdes, de supporter leurs foiblesses, de redresser celles qui s'égarent, de les rapporter sur ses épaules au bercail, de conduire les saines dans les bons pâturages et de les défendre du loup ravisseur. Voilà le vrai directeur : il n'en faudroit point d'autre que le pasteur même, si les pasteurs chargés de troupeaux innombrables, et quelquefois trop peu appliqués au travail pastoral, ne manquoient ni de temps, ni de zèle, ni d'expérience pour mener les ames jusqu'à la perfection de l'évangile. Ils manquent souvent de quelqu'une de ces trois choses : c'est pourquoi on choisit parmi les plus saints prêtres qui peuvent travailler au nom du pasteur

et avec son autorité, celui qui paroît le plus propre à être l'homme de Dieu pour chacun de nous. C'est le supplément au défaut du pasteur. Voilà l'idée qu'on doit, ce me semble, avoir de la direction. Ce directeur, comme dit saint François de Sales, doit être choisi entre mille, et même entre dix mille. Il faut le chercher sage, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de nous flatter, exempt de tout soupçon de nouveauté sur la doctrine et de tout excès dans ses maximes, mais pourtant droit, ferme, prêt à combattre pour rien le monde et les grandeurs les plus éblouissantes, en un mot, qui, étant le vrai homme de Dieu, ne cherche que lui seul dans tous les conseils qu'il donne. Il est, me direz-vous, plus aisé de peindre cet homme merveilleux que de le trouver. Il est vrai; mais on le trouvera pourtant pourvu qu'on le cherche bien. Voici la manière de le chercher.

Il faut premièrement avoir égard à la réputation publique pour éviter ce qui n'est point approuvé. Ce n'est pas qu'il faille aller chercher les gens qui sont à la mode et qu'on voit en estime parmi les grands; mais il faut éviter ce qui est suspect ou désapprouvé par le commun des personnes sages. Les mauvaises réputations ainsi que les bonnes, quand elles sont fort répandues, ont souvent quelque fondement. Pour les gens qui ont une certaine vogue, il est ridicule de les chercher; c'est porter le goût du monde et de la vanité jusque dans les choses les plus sérieuses de la religion; c'est vouloir être remarqué, se mettre au rang des personnages considérables, s'intriguer, se donner de l'appui et des liaisons; en un mot, c'est une espèce de vanité hypocrite qui éloigne de Dieu et qui éteint l'esprit de grâce.

Cherchez donc un directeur loin du monde et à qui le monde ne soit rien, qui, loin de vous en pouvoir enivrer, vous en désabuse.

Pour le trouver, informez-vous des personnes les plus simples, les plus solides, les plus éloignées des vaines apparences, et qui par leur conduite vous fassent espérer que leurs conseils seront bons; qu'à voir la manière dont ces personnes profitent des soins d'un directeur, vous avez sujet de croire qu'elles l'ont bien choisi, et qu'elles sauront bien vous le dépeindre.

Il faut même voir plusieurs fois le directeur qu'on veut choisir, et l'éprouver en le consultant, pour voir si on pourra avoir l'ouverture qui est nécessaire, et si on trouvera en lui tout ce qu'on a besoin d'y trouver. Je dis qu'il faut faire cette expérience avant que de choisir, pour ne s'exposer pas à une inconstance après un choix. Il faut donc bien se garder de choisir jamais un directeur ni par complaisance, ni par politique, ni par un embarquement insensible, ni par aucune autre raison que celle de trouver l'homme de Dieu. Un choix fait par des vues humaines seroit capable de tout ruiner pour le salut; si on étoit assez malheureux pour être tombé dans cette faute, l'unique remède seroit de rompre courageusement, et de mettre sa conscience en liberté pour chercher ailleurs un secours selon son besoin.

Mais, direz-vous, à quoi sert tout cet examen pour une personne qui n'est point capable de discerner les qualités d'un directeur? J'avoue que la plupart des gens ne sont guère capables de faire ce discernement, et il faudroit désespérer pour eux d'un bon choix, si on ne comptoit que sur leurs talents naturels; mais Dieu in-

finiment bon supplée, quand il s'agit du choix des moyens pour aller à lui, ce qui manque dans l'esprit des hommes. Suivez simplement ce que Dieu vous mettra au cœur, après que vous vous serez humilié sous sa main et abandonné à sa conduite paternelle. La bonne volonté, la simplicité, le détachement de tout intérêt où l'amour-propre rapporte tout à soi, la crainte de tomber dans les mains qui ne sont pas les plus propres aux desseins de Dieu, enfin la confiance en la grace seront vos guides : Dieu verra votre cœur et vous donnera suivant la mesure de votre foi. Ne cherchez donc un directeur que pour mourir à vous-même sans réserve, que pour ne tenir à rien. Dieu, qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit, vous donnera la demande de votre cœur; l'ange Raphaël vous sera envoyé. Ce n'est point sur votre esprit que je compte, c'est sur celui de Dieu : priez sans cesse, humiliez-vous, détachez-vous de tout intérêt propre où on n'a que soi-même pour objet; ne laissez rien en vous qui vous rende indigne du secours que vous attendez, arrachez de votre cœur tout ce qui vous empêcheroit d'être docile à celui qui doit vous conduire; et ce conducteur ne vous sera point refusé : il viendra je ne sais comment, mais il viendra. Une conversation, un hasard, un rien vous ouvrira les yeux, et vous verrez celui que vous attendez.

Il aura ses défauts comme un autre homme; je dis des défauts naturels qui pourront rebuter et tenter contre l'obéissance : mais il faudroit n'obéir jamais aux hommes si on vouloit attendre qu'ils fussent sans défauts. Il aura aussi des imperfections par rapport à la grace : ces imperfections feront encore plus de peine; vous

elles ne gâteront rien, pourvu que le directeur ne les conserve point volontairement en résistant à l'esprit de grace : mais si ces intentions cessoient d'être pures et droites, Dieu ne permettroit pas qu'il continuât de conduire les ames simples et recueillies qui se seroient mises de bonne foi sous sa conduite. A l'égard des légères imperfections qui restent dans les plus saints directeurs pour les humilier, il est très important de ne s'en scandaliser pas. Ces imperfections sont souvent très utiles, car elles rendent un homme doux, humble, petit, compatissant, par sa propre expérience, aux foiblesses de ceux qu'il conduit, patient pour attendre l'opération lente de la grace, attentif aux moments de Dieu, incapable d'être surpris quand il trouve de l'infirmité, enfin modéré dans son zèle. C'est par le reniement exécrable de Jésus-Christ que saint Pierre, comme remarquent les pères, devint propre à être le pasteur de tout le troupeau et à compatir à l'infirmité de chacune de ses brebis. Pour la perfection du directeur, il est juste sans doute de la chercher ; mais on ne peut ni comparer les perfections des hommes, ni connoître même le fond de leur intérieur : ainsi il faut se borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la conduite constante dans les divers emplois, la patience, la douceur, l'égalité, la franchise, l'éloignement de tout amusement et de toute mollesse, la fermeté dans les bonnes maximes sans âpreté et sans excès, l'expérience de l'oraison et des choses intérieures, enfin une certaine retenue pour donner le secours nécessaire aux personnes qu'il conduit sans tomber néanmoins dans des conversations inutiles ; il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux.

de modeste et d'édifiant dans ces entretiens où il s'agit purement de la vie éternelle. Le directeur perd son autorité, avilit son ministère, s'en rend indigne, et nuit mortellement aux ames quand il a une conduite moins grave et moins réservée. Cette réserve n'empêche point l'ouverture de cœur, la condescendance paternelle et la simplicité avec laquelle il doit agir pour attirer les ames : car la véritable gravité est simple, douce, accommodante, et même pleine d'une gaieté modeste. Elle est bien éloignée d'une austérité farouche ou affectée qu'on n'ose aborder. Le malheur est que les personnes lâches et molles, telles que sont souvent les femmes, trouvent trop froid et trop sec ce qui est sérieux et éloigné de l'amusement : elles croient qu'on ne les écoute point si on ne leur laisse dire cent choses inutiles avant que de venir à celle dont il est question. Ainsi elles se rebutent des directeurs qui leur seroient les plus utiles, et elles en cherchent qui veuillent bien perdre du temps avec elles. Oh ! si elles savoient ce que c'est que le temps d'un prêtre chargé de prier pour soi-même et pour toute l'église, de méditer profondément la loi de Dieu, et de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindroient de profaner un temps si précieux et de l'user en discours superflus. Il faut parler à l'homme de Dieu d'une manière simple, ingénue, précise et courte, songeant qu'il doit son temps à beaucoup d'autres œuvres. C'est parcequ'on n'est ni humble ni simple, qu'on n'entre point d'abord en matière, et qu'on fait de si longs détours avant que de venir au but ; d'ailleurs on cherche plus un commerce de vaine consolation qu'un conseil droit et vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi.

Si on ne cherchoit que des conseils évangéliques, il faudroit peu de temps dans la direction. Quand il n'est question que de se taire, d'obéir, de souffrir, de se cacher, de supporter les autres sans vouloir être supporté, de résister à ses inclinations et à ses habitudes, de se conformer au cours de la Providence sur nous, de compter pour rien ses jalousies et ses délicatesses, il ne faut point tant de consultations. Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des ames droites. Il y a encore moins à consulter quand on est dans une communauté régulière ; alors tout est presque réglé par les constitutions, par les exercices journaliers, et par les ordres des supérieurs. La volonté de Dieu est dans le cœur. Quand même ils se tromperoient ou décideroient avec passion, leurs ordres, quoique mauvais pour eux, ne laisseroient pas d'être bons pour nous, et leurs défauts nous servent souvent d'une manière plus efficace que leurs vertus à mourir à notre propre volonté. Dieu met tout en œuvre pour sanctifier ses enfants quand ils tendent à lui avec un cœur droit.

J'ajoute que quand le supérieur ou la supérieure d'une communauté ont les qualités, la vertu et l'expérience nécessaires pour nous conduire, ils sont préférables aux gens du dehors ; comme le pasteur, à choses égales, devroit être préféré à l'étranger. Il ne faut point faire un si grand mystère de la direction. C'est un conseil qu'on prend pour tendre à la perfection. Une supérieure bien morte à elle-même, et d'une expérience consommée, verra de plus près ce qu'il y a à corriger dans son inférieure ; elle étudiera mieux son naturel et ses habitudes, elle lui dira des choses plus convenables à ses besoins dans ses fonctions journalières, qu'une

personne de dehors qui ne la voit point agir, et qui ne sait que ce qu'elle lui dit de soi-même suivant ses préventions. Cela n'empêche point qu'on ne demeure toujours inviolablement attaché au ministère des prêtres pour les sacrements, pour la doctrine, et pour tous les cas difficiles. Je ne parle ici que des conseils de perfection, qu'une supérieure bien sainte et bien expérimentée peut quelquefois donner, comme saint François de Sales a jugé nécessaire de l'établir chez ses filles de la Visitation, pour éviter la multitude des directeurs de dehors, auxquels on s'attache trop quelquefois. Mais comme il arrive fort souvent qu'une supérieure, quoiqu'excellente, n'ait point encore ce parfait détachement et cette expérience foncière dont nous parlons, il faut en ce cas avoir recours à quelque bon directeur, mais avec toute la sobriété que nous avons déjà marquée.

On me dira peut-être : Quelle nécessité de prendre un directeur, puisque la règle est un directeur par écrit, et qu'on a remis sa volonté dans les mains de ses supérieurs? Je réponds que les supérieurs ne peuvent pas toujours avoir toute l'attention nécessaire à vos besoins intérieurs : cependant il est capital de ne vous conduire pas vous-même ; vous serez aveuglé sur votre intérêt ou sur une passion déguisée qui trouble votre paix. Vous ne connoissez point la source de certaines peines qui vous dégoûtent de vos devoirs et qui vous rendent lâche dans votre état ; vous avez besoin d'être soutenu et encouragé dans une croix qui vous surmonte ; vous vous trouvez dans des tentations pénibles et dangereuses : dans tous ces cas rien n'est plus dangereux que de n'écouter que soi-même ; il faut, comme je l'ai déjà remarqué, un homme de Dieu qui supplée au dehors

du pasteur, et qui s'applique à vous conduire au milieu de tant de précipices. Qui est-ce qui vous conduira et vous soutiendra? Sera-ce vous-même? Et c'est vous qui avez besoin de conduite, qui êtes tenté, foible, aveugle, découragé, aux prises avec vous-même; c'est de vous que vous viennent vos plus subtiles tentations; vous êtes votre plus cruel ennemi: il vous faut quelqu'un qui n'ait ni vos erreurs, ni vos passions, ni les pensées de votre amour-propre; quelqu'un qui soit hors de vous, qui vous aide à en sortir, et qui ait autant de zèle pour vous corriger que vous avez d'inclination secrète à vous flatter vous-même.

D'ailleurs l'oraison, qui est le canal des graces et le commerce d'union avec Dieu, est exposée à toutes sortes de chimères et d'illusions, si vous n'y êtes conduit par une personne qui connoisse par expérience les voies de Dieu. Le remède qui doit guérir toutes vos misères se changera en poison mortel. Il vous faut une direction douce et modérée, mais droite et ferme, qui vous arrache à tous vos désirs, qui rabaisse votre esprit, qui vous ôte toute confiance en vous et en votre vertu, qui vous ôte toute volonté propre, et qui vous désabuse même de votre sagesse, qui vous empêche de vous arrêter aux dons de Dieu pour ne chercher que Dieu seul. Bien loin qu'un tel secours ne soit pas nécessaire, il faut s'écrier: Hélas! que ferois-je sans lui? mais où pourrai-je le trouver? est-il sur la terre? Dieu l'y mettra pour vous, et vous le fera trouver si vous le méritez par la droiture de votre volonté.

O mon Dieu! si j'osois former quelque plainte, l'unique chose dont je me plaindrois seroit que vous n'en donniez point assez à votre église de ces hommes. Com-

bien qui conduisent sans science ni piété avec quelques apparences trompeuses ! Combien qui n'ont qu'une science sèche et hautaine, incapables d'entrer dans vos voies, et que vous rejetez justement ! Je vous rends graces, Seigneur, de leur cacher vos mystères de grace, puisqu'ils sont grands et sages, et que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la science et la piété, mais une piété sans expérience, et qui ne connoissent que les dehors de votre maison sans avoir qu'ils été attirés dans votre sanctuaire ! Hélas ! que de tels directeurs, avec de droites intentions, retardent et gênent les ames, qu'ils rétrécissent toujours, pendant que l'Esprit saint veut les élargir ! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science, ou, pour mieux dire, qui présument d'avoir l'expérience sans l'avoir effectivement ! Quels dangers d'illusion et d'égarement ! Où sont donc, ô mon Dieu, les autres, ces lampes luisantes et ardentes, posées dans votre maison pour éclairer et pour embraser vos enfants ? Que le nombre en est petit ! Où sont-ils ? et qui osera espérer de les trouver ? Heureux ceux qui les trouvent ! qu'ils en rendent graces et qu'ils en profitent. Ames droites, ames simples, où êtes-vous ? qu'on me dise où vous êtes, et je dirai où sont les bons directeurs : car c'est à vous que Dieu les donnera ; vous les ferez par vos prières ; Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous, puisque vous êtes sans réserve livrées à sa grace : le reste gémira avec des secours imparfaits, mais le reste n'est pas digne de mieux. Le Père céleste donne à chacun de ses enfants selon la mesure de sa foi et de la simplicité de son abandon.

LETTRE

SUR LA CONFESSION ET LA COMMUNION.

Vous m'avez fait, madame, une question à laquelle il me semble que je n'ai répondu qu'à demi, sur les confessions et sur les communions.

L'eucharistie a été instituée comme un pain, c'est-à-dire comme l'aliment le plus familier; et les pères l'appellent le pain quotidien. Les premiers siècles rompoient tous les jours ce pain sacré avec joie et simplicité de cœur. En vain, dit saint Chrysostôme, célébrons-nous les mystères si personne n'y participe. Assister à la messe sans y participer à la communion est une action comme estropiée; c'est ne remplir qu'à demi l'intention de Jésus-Christ quand il a institué ce sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette communion du pain quotidien. Tous les chrétiens y sont appelés; ils font violence au sacrement quand ils s'en privent. Toute notre vie doit donc tendre à nous rendre dignes de recevoir ce pain de vie le plus souvent que nous pouvons. Il ne faut point croire avoir rempli notre devoir à cet égard jusqu'à ce que nous puissions atteindre à la communion de tous les jours. L'eucharistie n'est offerte par le prêtre qu'afin que le fidèle en vive: ces deux actions se rapportent l'une à l'autre; et il manque quelque chose au sacrifice quand le laïque se tient comme interdit loin des autels, n'osant manger la victime offerte pour lui.

Cependant les idées présentes sont bien éloignées

de ces idées pures : on est presque mal édifié d'un prêtre qui ne dit point la messe tous les jours, et on seroit surpris de voir un laïque qui communieroit tous les jours de la semaine. Pourvu qu'un laïque soit un bon laïque, il peut et doit communier tous les jours, s'il est libre, comme le bon prêtre, s'il est libre, peut et doit offrir tous les jours. J'excepte seulement les personnes qui sont assujetties ou à des règles de communauté, où tout tire à conséquence, ou à des engagements du monde dans lesquels il faut garder des mesures : j'avoue aussi que les gens qui aiment leurs imperfections et qui sont volontairement dans des péchés véniels sont indignes de cette communion quotidienne ; mais pour les ames simples, droites, prêtes à tout pour se corriger, dociles et humbles, c'est à elles qu'appartient le pain quotidien ; leurs infirmités involontaires, loin de les exclure, augmentent leur besoin de se nourrir du pain des forts.

Rien n'est donc plus contraire à l'institution du sacrement et à l'esprit de l'église que de vouloir respecter l'eucharistie en la recevant rarement : pourvu qu'on soit pur, le vrai respect est de la recevoir fréquemment. On ne peut point se dire, Je suis pur ; mais il ne faut jamais se juger soi-même, il faut se laisser juger par un conseil pieux et modéré.

La règle pour la confession est contraire à celle de la communion. La communion est un aliment de vie ; plus on peut le prendre, plus on se nourrit et on se fortifie : au contraire la confession est un remède ; il faut tendre à en diminuer le besoin. Je sais bien que le besoin ne cessera jamais entièrement, car nous commettrons toujours des fautes en cette vie ; mais plus nos

il faut tâcher de diminuer un besoin que nous ne pouvons faire cesser absolument.

Le pouvoir que Jésus-Christ a donné à ses ministres de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, est absolu et sans restriction. Ils ne sauroient remettre les péchés secrets qu'on ne leur découvre point. Ce ministère suppose donc la déclaration des péchés, ou publique, ou du moins secrète. Voilà la confession. Quand elle n'est qu'auriculaire, c'est le moins que l'église puisse demander; mais enfin il faut que le pécheur s'accuse. Pour le ministre, il a une puissance sans restriction pour remettre tous les péchés mortels, à plus forte raison les véniels. Il ne paroît point dans l'antiquité qu'on se confessât aussi fréquemment qu'on le fait parmi nous de ces péchés véniels. Les pères, sur-tout saint Augustin, assurent qu'ils sont remis par l'oraison dominicale, par les jeûnes de l'église et par les aumônes; principalement ces péchés sont effacés par l'amour de Dieu. Ce feu consume nos imperfections comme la paille. Beaucoup de péchés légers sont remis à l'ame qui aime beaucoup. Nous lisons les vies de ces anciens pères de l'église, et leurs historiens nous racontent leur mort avec un grand détail sans parler des fréquentes confessions de nos jours. C'est qu'ils vivoient très purement, et qu'il ne paroît pas qu'on se confessât régulièrement en ce temps-là, quand on n'avoit à s'accuser que de ces fautes légères et vénielles qu'on n'aime point quand on aime Dieu bien sincèrement.

J'avoue que l'usage présent de l'église est bien différent. Mais ce changement de discipline ne doit pas étonner. La puissance de remettre les péchés véniels est constamment donnée au prêtre. Le fidèle peut donc y

avoir recours quand cet usage lui devient salutaire. Beaucoup de grands saints l'ont pratiqué avec fruit. Il y a des ames qui se purifient admirablement par cette voie. Ce seroit une indiscrétion maladroite que d'ôter cette consolation et cette source de grâce à quantité de consciences délicates qui en ont besoin. Il est vrai qu'il faut craindre d'en faire une pure habitude, un appui sensible et trompeur, une décharge de cœur sans se corriger. On croit souvent avoir tout fait en disant ses péchés; on se confie avec excès à l'efficace de l'absolution: on trouve un amusement et un ragoût d'amour-propre à parler si souvent de soi: celui à qui on parle est un confesseur qu'on a choisi et dont on est quelquefois entêté. Autant que la confession est amère aux grands pécheurs qui la pratiquent rarement, autant devient-elle douce et commode à ces personnes dévotes qui s'y apprivoisent, et qui y cherchent une certaine routine de dévotion qui tient lieu de tout.

Les confesseurs sages et fermes doivent donc discerner le besoin de leurs pénitents, et l'usage qu'ils font de leurs confessions pour les rendre plus ou moins fréquentes. J'ose dire en général que la matière fort souvent n'est pas traitée avec assez de sérieux et de sobriété. Pour les personnes droites et éclairées, elles doivent, ce me semble, faire deux choses; l'une, de se confesser autant qu'il le faut, même au-delà de leur besoin, pour le bon exemple; l'autre, de se conformer avec respect à la discipline présente, qui est très sainte, et de tâcher d'en tirer du fruit en se confessant avec un cœur abaissé et docile.

LETTRE PREMIÈRE.

A une religieuse carmélite.

Qu'en direz-vous de moi, ma chère sœur? je n'ai pas encore eu un moment libre pour lire votre vie du bienheureux Jean de La Croix; mais je m'en vais la lire au plus tôt et bien exactement. Pour vos lettres où vous me parlez de ses maximes, je les approuve du fond de mon cœur : ces maximes sont de l'esprit de Dieu, et il ne peut jamais y en avoir de contraires qui ne soient pernicieuses : il y a même dans ces maximes bien entendues de grands principes de vie intérieure qui demandent beaucoup d'expérience et de grace. Ce que je souhaite de vous, ma chère sœur, c'est que vous ne vous fassiez jamais un appui des talents humains dans votre obéissance. N'obéissez point à un homme parcequ'il raisonne plus fortement ou parle d'une manière plus touchante qu'un autre, mais parcequ'il est l'homme de Providence pour vous, et qu'il est votre supérieur, ou que vos supérieurs agréent qu'il vous conduise, et que vous éprouvez, indépendamment du raisonnement et du goût humain, qu'il vous aide plus qu'un autre à vous laisser subjuguer par l'esprit de grace et à mourir à vous-même. Le directeur ne nous sert guère à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui. Oui, chère sœur, que je voudrois vous appauvrir du côté de l'esprit! Écoutez saint Paul : *Vous êtes prudente en Jésus-Christ pour nous; nous sommes insensés pour lui.* Ne craignez point d'être indiscrète. A Dieu

ne plaise que je veuille de vous aucune indiscrétion ! mais je ne voudrois laisser en vous qu'une sagesse de pure grace, qui conduit simplement les ames fidèles, quand elles ne se laissent aller ni à leur cœur, ni aux passions, ni à l'amour-propre, ni à aucun mouvement naturel. Alors ce qu'on appelle dans le monde esprit, raisonnement et goût, tombera. Il ne restera qu'une raison simple, docile à l'esprit de Dieu, et une obéissance d'enfant pour nos supérieurs, sans regarder en eux autre chose que Dieu. Je le prie d'être lui seul toutes choses en vous.

LETTRE II.

A la même.

J'ai beaucoup pensé à vous devant Dieu depuis deux ou trois jours. Je ne saurois souffrir votre esprit ni le goût que vous avez pour celui des autres. Je voudrois vous voir pauvre d'esprit et ne vous reposant plus que dans le commerce des simples et des petits. Les talents sont de Dieu, et ils sont bons quand on en use sans y tenir ; mais quand on les recherche, quand on les préfère à la simplicité, quand on dédaigne tout ce qui en est dépourvu, quand on veut toujours le plus sublime dans les dons de Dieu, on n'est point encore dans le goût de pure grace. Au nom de Dieu laissez là votre esprit, votre science, votre goût, votre discernement. Le bienheureux Jean de La Croix donnoit bien moins à l'esprit que vous. Plus d'autre esprit que l'esprit de Dieu. La véritable grace nous fait tout à tous indistinctement ; elle rabaisse tous les talents, elle

aplanit tout, elle fait qu'on est ravi d'être avec les gens les plus grossiers et les plus idiots, pourvu qu'on y soit pour faire la volonté de Dieu. Pardon, ma chère sœur, de mes indiscrétions. Mille et mille fois tout à vous en notre Seigneur Jésus-Christ.

LETTRE III.

A la même.

J'ai pensé, ma chère sœur, à tout ce que vous m'avez dit en si peu de temps; et Dieu sait combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Je ne saurois assez vous recommander de compter pour rien toutes les lumières de grace et les communications intérieures qu'il vous paroît que vous recevez. Vous êtes encore dans un état d'imperfection et de mélange où de telles lumières sont tout au moins très douteuses et très suspectes d'illusion. Il n'y a que la conduite de foi qui soit assurée, comme le bienheureux Jean de La Croix le dit si souvent. Sainte Thérèse même paroît avoir presque perdu toute lumière miraculeuse dans sa septième demeure du Château de l'Ame. Vous avez un besoin infini de ne compter pour rien tout ce qui paroît le plus grand, et de demeurer dans la voie où l'on ne voit rien que les maximes de la pure foi et la pratique du parfait amour. Je me souviens de vous avoir écrit autrefois là-dessus une lettre. Si elle contient quelque chose de vrai, servez-vous-en comme de ce qui est à Dieu : et si j'y ai mis quelque chose qui soit mauvais, rejetez-le comme mien. J'avoue que je souhaiterois pour votre sûreté que M. votre supérieur, qui est plein de mérite,

de science et de vertu, vous tînt aussi bas que vous devez l'être. Il s'en faut beaucoup que vous ne soyez dans la véritable lumière qui vient de l'expérience de la perfection. Vous n'êtes que dans un commencement, où vous prendrez facilement le change avec bonne intention, et où l'approbation de vos supérieurs et de vos anciennes est fort à craindre pour vous. Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort : mais elle ne va qu'à retrancher tout artifice et toute affectation ; elle ne va pas encore jusqu'à retrancher les goûts spirituels et certains petits retours subtils sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter à rien, et de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné; car ce qui vous est donné, quoique bon du côté de Dieu, peut être mauvais par l'appui que vous en tirez en vous-même. Ne tenez qu'aux vérités de la foi pour crucifier sans réserve encore plus le dedans que le dehors de l'homme. Gardez dans votre cœur l'opération de la grace, et ne l'épanchez jamais sans nécessité. Il y auroit mille choses simples à vous dire sur cette conduite de foi; mais le détail n'en peut être marqué ici, car il seroit trop long et on ne sauroit tout prévoir. J'espère que Dieu vous conduira lui-même, si vous êtes fidèle à contenter toute la jalousie de son amour sans écouter votre amour-propre. Je le prie d'être toutes choses en vous, et de vous préserver de toute illusion; ce qui arrivera si vous allez, comme dit le bienheureux Jean de La Croix, toujours par le non-savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même : n'en cherchez point d'autres. Tout à vous en Jésus-Christ notre Seigneur. A lui seul gloire à jamais.

LETTRE IV.

A la même.

Si je vous ai écrit, ma chère sœur, sur les précautions dont vous avez besoin, ce n'est pas que je croie que vous vous trompiez, mais c'est que je voudrois que vous fussiez loin de tous les pièges. Celui de l'approbation de toutes les personnes de votre maison n'est pas médiocre. D'ailleurs vous n'avez point d'expérience; vous n'avez que de la lecture, avec un esprit accoutumé au raisonnement depuis votre enfance; on pourroit même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant désirer que vous marchiez toujours dans la voie de la plus obscure foi et de la plus simple obéissance. Vous ne sauriez trop abattre votre esprit, ni vous défier trop de vos lumières et de toutes les graces sensibles. Il ne faut pas les rejeter, afin que Dieu en fasse en vous tout ce qu'il lui plaira, supposé qu'elles viennent de lui : mais il ne faut pas s'y arrêter un seul instant; et cela n'empêchera point leur effet si c'est Dieu qui en est la source. Tout ce que vous m'avez écrit me semble bon, et je vous prie de n'aller pas plus loin. Communiquez-vous peu aux autres; ne le faites que par pure obéissance et dans une manière proportionnée au degré de chaque personne. Il faut que les ames de grace se communiquent comme la grace même, qui prend toutes les formes. Ce n'est pas pour dissimuler, mais seulement pour ne dire à chacun que les vérités qu'il est capable de porter, et réservant la nourriture solide aux forts pendant qu'on donne le lait aux enfants. Le dépôt en-

tier de la vérité est dans la tradition indivisible de l'église : mais on ne le dispense que par morceaux, suivant que chacun est en état d'en recevoir plus ou moins. Je serai très aise de savoir de vos vues et de vos dispositions tout ce que Dieu vous mettra au cœur de m'en confier ; mais je crois que le temps le plus convenable pour cette communication sera celui de mon retour. Alors j'irai vous rendre une visite où nous pourrons parler ensemble ; après quoi vous me communiquerez par écrit ou de vive voix tout ce que vous voudrez, pourvu que vos supérieurs l'approuvent. En attendant je prierai notre Seigneur de vous détacher de tous vos proches, pour ne les aimer plus qu'en lui seul, et pour vous faire porter la croix dans l'esprit de Jésus-Christ : tout le zèle empressé que vous aurez pour le salut de vos parents leur sera peu utile. On voudroit par principe de nature communiquer la grace : elle ne se communique que par mort à soi-même et à son zèle trop naturel. Attendez en paix les moments de Dieu. Jésus-Christ dit souvent, *Mon heure n'est pas encore venue.* On voudroit bien la faire venir ; mais on la recule en voulant la hâter. L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort et non pas de vie ; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité et son impuissance. Telle est la patience et la longanimité des saints. Plus on a de talents et plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé et mis en poudre pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu. Vous m'obligerez sensiblement si vous voulez bien témoigner à la mère prieure et aux autres de votre maison combien je les révère.

LETTRE V.

A la même.

Je ne puis assez vous redire ce que j'ai pris la liberté de vous dire tant de fois : craignez votre esprit et celui de ceux qui en ont : ne jugez de personne par-là. Dieu, seul bon juge, en juge bien autrement ; il ne s'accommode que des enfants et des petits pauvres d'esprit. Ne lisez rien par curiosité, ni pour former aucune décision dans votre tête sur aucune de vos lectures : lisez pour vous nourrir intérieurement dans un esprit de docilité et de dépendance sans réserve. Communiquez-vous peu, et ne le faites jamais que pour obéir à vos supérieurs. Soyez ingénue comme un enfant à leur égard. Ne comptez pour rien ni vos lumières ni les graces extraordinaires. Demeurez dans la pure foi, contente d'être fidèle dans cette obscurité, et d'y suivre sans relâche les commandements et les conseils de l'évangile expliqués par votre règle. Sous prétexte de vous oublier vous-même et d'agir simplement sans réflexion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité ni pour la correction de vos défauts : demandez à vos supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez fidèle à tout ce que Dieu vous en fera connoître par autrui, et acquiescez avec candeur et docilité à tout ce qu'on vous en dira et dont vous n'aurez point la lumière. Il faut s'oublier pour retrancher les attentions de l'amour-propre, et non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jalouse contre soi pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour ins-

pire. Voilà, ma chère sœur, tout ce qui me vient au cœur pour vous : recevez-le du même cœur dont je vous le donne. Je prie notre Seigneur qu'il vous fasse entendre mieux que je ne dis, et qu'il soit lui seul toutes choses en vous. Il sait à quel point je suis en lui intimement uni à vous.

LETTRE VI.

A la même.

J'ai reçu, ma très honorée sœur, une réponse de la personne qui vous est si chère : elle ne tend qu'à entrer en dispute et qu'à vouloir m'y engager avec ses ministres. Cette dispute avec eux n'aboutiroit à rien de solide. Je me bornerai à lui répondre doucement sur les points qui peuvent toucher le cœur, en laissant tomber tout ce qui excite l'esprit à des contestations. La prière ôte l'enflure du cœur, que la science et la dispute donnent. Si les hommes vouloient prier avec amour et humilité, tous les cœurs seroient bientôt réunis ; les nouveautés disparoîtroient, et l'église seroit en paix. Je souhaite de tout mon cœur que Dieu vous détache à mesure qu'il vous éprouve. Les dépouillements les plus rigoureux sont adoucis dès que Dieu détache le cœur des choses dont il dépouille. Les incisions ne sont nullement douloureuses dans le mort ; elles ne le sont que dans le vif. Quiconque mourroit en tout porteroit en paix toutes les croix. Mais nous sommes foibles et nous tenons encore à de vaines consolations. Les soutiens de l'esprit sont plus subtils que les appuis mondains ; on y renonce plus tard et avec plus de peine. Si on se détachoit des

consolations les plus spirituelles dès que Dieu en prive, on mettroit sa consolation, comme dit l'Imitation de Jésus-Christ, à être sans consolation dans sa peine. Je serois ravi d'apprendre l'entière guérison de vos yeux : mais il ne faut pas plus tenir à ses yeux qu'aux choses plus extérieures. Je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie intimement uni à vous et dévoué à tout ce qui vous appartient avec le zèle le plus sincère.

LETTRE VII.

A la même.

Du 25 décembre 1711.

Je voudrois, ma très honorée sœur, être à portée de vous témoigner plus régulièrement par mes lettres combien je vous suis dévoué. Ce que Dieu fait ne ressemble point à ce que les hommes font. Les sentiments des hommes changent ; ceux que Dieu inspire vont toujours croissant, pourvu qu'on lui soit fidèle.

On ne peut être plus touché que je le suis de vos maux : je leur pardonne de vous empêcher de faire des exercices de pénitence. Les maux qu'on souffre ne sont-ils pas eux-mêmes des pénitences continuelles que Dieu nous a choisies, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions ? Que voulons-nous sinon l'abattement de la chair et la soumission de l'esprit à Dieu ? A l'égard de vos lectures, je ne saurois les regretter pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. Tous les livres les plus admirables mis ensemble nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux d'être crucifié

avec Jésus-Christ que de lire ses souffrances : l'un n'est souvent qu'une belle spéculation, ou tout au plus qu'une occupation affectueuse ; l'autre est la pratique réelle et le fruit solide de toutes nos lectures et oraisons. Souffrez donc en paix et en silence, ma chère sœur : c'est une excellente oraison que d'être uni à Jésus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu sans faire une oraison très pure et très réelle. C'est pour cette raison qu'il faut laisser les livres ; et les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même. Vous connoissez l'endroit où saint Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion, dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'apôtre, il quitta le livre, *et ne voulut point continuer de lire, parcequ'il n'en avoit plus besoin et qu'une lumière de paix s'étoit répandue dans son cœur.* Quand Dieu nourrit au dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grace vous présentera dans l'oraison pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. O que Jésus-Christ, parole substantielle du Père, est un divin livre pour nous instruire ! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flatter notre curiosité et entretenir en nous le goût de l'esprit. Dieu nous sèvre de ces douceurs par nos infirmités ; il nous accoutume à l'impuissance et à une langueur d'inutilité qui attriste et qui humilie l'amour-propre. O l'excellente leçon ! Quel livre

pourroit nous instruire plus fortement? Ce que je vous demande très instamment, est de ménager vos forces avec simplicité, et de recevoir dans vos maux les soulagements qu'on vous offre comme vous voudriez qu'un autre à qui vous les offririez les reçût dans son besoin. Cette simplicité vous mortifiera plus que les austérités que vous regrettez et qui vous sont impossibles. Au reste Dieu se plaît davantage dans une personne accablée de maux, qui met sa consolation à n'en avoir aucune pour le contenter, que dans les personnes les plus occupées aux œuvres les plus éclatantes. *Sur qui jetterai-je mes regards de complaisance*, dit le Seigneur, *si ce n'est sur celui qui est pauvre, petit, et écrasé intérieurement?* Leurs lumières, leurs sentiments, leurs œuvres, soutiennent les autres; mais Dieu porte ceux-ci entre ses bras avec compassion. Pleurez sans vous contraindre les choses que vous dites que Dieu vous ordonne de sentir: mais j'aime bien ce que vous appelez *votre stupidité*; elle vaut cent fois mieux que la délicatesse et la vivacité de vos sentiments sublimes, qui vous donneroient un soutien flatteur. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, et soyez également délaissée à son bon plaisir dans les plus grandes inégalités. Encore une fois, ménagez votre corps et votre esprit; l'un et l'autre est abattu. Au reste je réponds à votre lettre le lendemain de sa réception, c'est-à-dire le 25 décembre, quoiqu'elle soit datée du 30 d'août. Je n'oublierai pas devant Dieu la personne que vous me recommandez, et je serai jusqu'à la mort intimement uni à vous avec zèle en notre Seigneur.

LETTRE VIII.

A la même.

Au sujet de la mort de M. l'abbé de Langeron, son fidèle et plus ancien ami.

Je n'ai point la force que vous m'attribuez; j'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite avec un abattement qui montre un cœur très foible. Maintenant mon imagination est un peu apaisée, et il ne me reste qu'une amertume et une espèce de langueur intérieure. Mais l'adoucissement ne m'humilie pas moins que ma douleur. Tout ce que j'ai éprouvé dans ces deux états n'est qu'imagination et qu'amour-propre. J'avoue que je me suis pleuré en pleurant un ami, qui faisoit la douceur de ma vie et dont la privation se fait sentir à tout moment. Je me console comme je me suis affligé, par la lassitude de la douleur, et par besoin de soulagement. L'imagination qu'un coup si imprévu avoit saisie et troublée s'y accoutume et se calme. Hélas! tout est vain en nous, excepté la mort à nous-mêmes que la grace y opère. Au reste, ce cher ami est mort avec une vue de sa fin qui étoit si simple et si paisible, que vous en auriez été charmée. Lors même que sa tête se brouilloit un peu, ses pensées étoient toutes de grace, de foi, de docilité, de patience, et d'abandon à Dieu. Je n'ai jamais rien vu de plus édifiant et de plus aimable. Je vous raconte tout ceci pour ne vous représenter point ma tristesse sans vous parler de cette *joie de la foi* dont parle S. Augustin, et que Dieu m'a fait sentir en cette occasion. Dieu a fait sa volonté, il a

préféré le bonheur de mon ami à ma consolation. Je manquerois à Dieu et à mon ami même, si je ne voulois pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur, je lui ai offert celui que je craignois tant de perdre. On ne peut être plus touché que je le suis de la bonté avec laquelle vous prenez part à ma peine. Je prie celui pour l'amour de qui vous le faites de vous en payer au centuple.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

Suite des LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRE LXXIe Utilité des privations et des sécheresses, Pag. 3

LXXIIe Eviter les prévoyances, et vivre de foi et d'abandon à Dieu, 4

LXXIIIe S'accoutumer à la privation sans réflexions et avec abandon, 5

LXXIVe Ne point perdre sa paix pour la vue de ses imperfections, 7

LXXVe Sur le même sujet, 8

LXXVIe Ce que Dieu permet pour nous faire mourir à nous-mêmes doit être porté sans écouter les délicatesses de l'amour-propre, 9

LXXVIIe Vie de croix et de foi. Mort profonde, 10

LXXVIIIe Souffrir sans résistance les peines et humiliations dont Dieu se sert pour nous humilier, 11

LXXIXe Comment la paix vient dans le fond de l'ame, 12

LXXXe Le vrai amour consume les fautes qu'il fait voir en paix, *ibid.*

LXXXIe Se supporter contre le prochain, 13

LXXXIIe User bien du moment présent; s'apetisser. Instruction abrégée, 14

LXXXIIIe Préférer la paix et l'édification commune à sa propre justification, 15

LET. LXXXIVe Péril d'être approuvé des hommes. Caractères de l'humilité. Règles de conduite, Pag. 16

LXXXVe Souffrir les outrages avec humilité et en silence, 18

LXXXVIe S'appliquer fidèlement au recueillement, s'humilier, et résister à la curiosité, 19

LXXXVIIe Ne point prendre feu sur les déréglements des hommes, mais remettre tout à Dieu en paix dans l'accomplissement de nos devoirs, 21

LXXXVIIIe Chercher ses amis en Dieu et se mortifier, 22

LXXXIXe Avantages de s'être vu près de la mort, 23

XC^e Sentiments qu'on doit avoir de soi-même. Facilité à laisser voir ses petitesses, 24

XCI^e Nécessité et bonheur de souffrir dans cette courte vie, 26

XCII^e Amortir notre activité naturelle, 27

XCIII^e Accorder la condescendance pour autrui avec la fermeté nécessaire pour ne se laisser point déranger dans la réserve des temps pour prier et se recueillir, 28

XCIV^e Le naturel ne se surmonte pas tout d'un coup, 29

XCV^e Réserver toutes ses affections pour Dieu, 31

XCVI^e Porter l'esprit d'oraison dans tout ce que l'on fait, 32

XCVII^e Ménagement des forces du corps pour une personne foible, et amortissement de l'activité de l'esprit et des sentiments, 33

XCVIII^e Avis sur la vivacité et le sentiment, 34

XCIX^e Pourquoi Dieu permet que la ferveur diminue, 35

C^e Utilité de sentir notre foiblesse sur la mort.

Comment on doit porter la peine de ceux qu'on aime, Pag. 37

Let. CI^e S'accoutumer à la perte de ce qui flatte, dans la ferveur et le recueillement sensible, 39

CII^e Avis pour l'extérieur et l'intérieur lorsqu'on est en sécheresse, 40

CIII^e Moyens pour se conserver en paix avec les autres, 41

CIV^e Sur l'impression pénible que l'on a de la mort, 42

CV^e S'abandonner à Dieu, obéir, se taire, souffrir, 44

CVI^e Ce que l'on fait sans goût et avec peine pour Dieu est de plus grand prix que ce qui se fait autrement, 45

CVII^e Ce qu'il faut faire quand on se trouve en paix, 48

CVIII^e Comment on doit porter la vue de la mort quand l'affoiblissement de l'âge nous la montre plus proche, 49

CIX^e Ne pas trop pousser une ame que Dieu attire, mais s'accommoder à sa grace et en attendre les moments, 51

CX^e Dieu humilie l'ame par le sentiment de sa foiblesse, 52

CXI^e Sur le même sujet, 53

CXII^e Donner lieu aux moyens dont Dieu se sert pour nous rapetisser, 54

CXIII^e Se contenter de l'opération de Dieu, quoique cachée, et mélangée des saillies du naturel, 55

CXIV^e L'expérience de nos défauts et de notre peine à les corriger sert à nous rapetisser, 57

CXV^e Support des défauts d'autrui, et facilité à se laisser reprendre, 58

LET. CXVI^e Circonspection nécessaire dans la correction d'autrui. On ne doit juger des défauts que suivant que Dieu les fait voir, quand on l'écoute dans le recueillement, Pag. 60

CXVII^e Souffrir sans perdre courage et avec fidélité, sous la main de Dieu, les opérations douloureuses qui nous rapetissent, 66

CXVIII^e Se laisser juger, et se corriger en suivant l'esprit de grace, 68

CXIX^e Souffrir avec acquiescement la vue de ses défauts et la douleur qu'elle cause, 69

CXX^e S'accoutumer à voir sa laideur intérieure en espérant toujours en Dieu, 70

CXXI^e Ne point écouter ce que nous dit l'amour-propre, mais ce que nous dit l'amour de Dieu, 71

CXXII^e Ne point écouter l'imagination ni les sentiments, mais Dieu en toutes choses avec démission d'esprit, 72

CXXIII^e Ne point s'entretenir avec soi-même; laisser Dieu nous parler, et l'écouter dans le silence, 73

CXXIV^e Sacrifice absolu de l'amour-propre, par un abandon très réel, quoique dans l'obscurité, 74

CXXV^e Abandon à la seule volonté de Dieu; détachement de tout le reste, 76

CXXVI^e Porter la croix et s'abandonner à la Providence, 77

CXXVII^e Croix et abandon en foi, 78

CXXVIII^e Ne point agir par naturel, et amortir sa vivacité, 79

CXXIX^e Agir simplement dans le choix des sociétés. Les doutes viennent de trop raisonner, et ne se guérissent que par l'abandon

en pure foi. Le sacrifice doit se consommer sans compassion, Pag. 80
LET. CXXX^e Souffrir avec patience et sans se troubler les sentiments pénibles qui ne sont pas dans la volonté et qui humilient, 83
CXXXI^e Souffrir avec petitesse et abandon, et en n'écoutant que Dieu, 84
CXXXII^e Ne point prendre de résolution pendant que le trouble de la tentation dure, 85
CXXXIII^e Tourment d'une ame que Dieu veut faire mourir à elle-même, et qui se défend contre le dernier coup de mort, 86
CXXXIV^e Sur qui tombe la jalousie de Dieu, 87
CXXXV^e Consolation solide dans une affliction accablante, 88
CXXXVI^e Sur le même sujet, *ibid.*
CXXXVII^e Sur le même sujet, 89
CXXXVIII^e Avis à une personne de profession militaire, 90
CXXXIX^e Être fidèle aux exercices de piété, indépendamment du goût sensible. Aimer Dieu, et tendre par la volonté à cet amour, 93
CXL^e Effets de la mollesse et de l'amusement. Règles de conduite pour les combattre et se surmonter, 95
CXLI^e Quelques avis sur la méditation et la manière de lire pour un commençant, 102
CXLII^e Exhortation à la franchise, à la candeur, à la petitesse, à la souplesse et à la bonté de cœur. Fuir les curiosités de l'esprit, 105
CXLIII^e Avis touchant la hauteur, et les devoirs envers Dieu, soi-même et autrui, 106
CXLIV^e Sur les maladies, et les bons effets du sentiment qu'on a de sa foiblesse, 107

LET. CXLV^e Ne point juger sans nécessité; prendre tout en esprit de pénitence, Pag. 109
CXLVI^e Divers avis pour la conduite intérieure et pour l'extérieure, 111
CXLVII^e Souffrir avec abandon, et boire le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte, 115
CXLVIII^e Fuir l'activité de l'esprit et la vanité des savants. Comment il faut prendre l'étude pour qu'elle ne dessèche et ne nuise point, 116
CXLIX^e Résister à la pente pour le raisonnement, et pour vouloir trop épuiser la matière en chaque chose, 119
CL^e Sur le même sujet; et contre la vie subtile et spécieuse, qui se nourrit du raisonnement et se possède par méthode philosophique, 124
CLI^e Sur le même sujet; et contre l'entraînement d'un esprit philosophique qui veut se faire des appuis de ses recherches, 126
CLII^e Importance de renoncer à la curiosité de l'esprit et au goût du raisonnement, qui éteignent l'esprit d'oraison et de grace. Peinture de la dévotion des raisonneurs sans oraison, 128
CLIII^e Consolation sur la mort d'une jeune personne, 130
CLIV^e Nécessité du recueillement et de réprimer l'activité et le travail curieux de l'esprit, 132
CLV^e La volonté de Dieu doit être notre tout, 133
CLVI^e Consolation sur la mort d'un fils, 135
CLVII^e L'exactitude et la liberté doivent s'allier ensemble et n'être point l'une sans l'autre, 137
CLVIII^e Manière de bien porter sa croix, 140
CLIX^e Être rien; demeurer livré à la destruction; souffrir, et se laisser consumer par une mort entière, 141

LET. CLX^e Vivre en pur abandon et simple délaissement au bon plaisir de Dieu, Pag. 144
CLXI^e Laissez expirer la nature dans le dépouillement et la mort totale, 145
CLXII^e Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu pour donner la mort, 147
CLXIII^e Abandon simple et total, 151
CLXIV^e Eviter la dissipation, et réprimer l'activité de l'esprit qui l'augmente, 152
CLXV^e Divers avis allant au même but, 153
CLXVI^e Celui qui est foible doit se laisser conduire sans résistance, 154
CLXVII^e Avis pour deux personnes en degré différent de grace, 156
CLXVIII^e Trouver, avec l'apôtre, sa force dans la foiblesse. Caractère de l'abandon véritable, 157
CLXIX^e Réunion en unité dans notre centre commun, 159
CLXX^e Croix et morts journalières, 160
CLXXI^e Les douleurs dans la mort à soi-même ne viennent que de nos résistances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être aperçu, 161
CLXXII^e Se délaisser à Dieu, sans retour inquiet sur soi-même. Eviter la dissipation. Agir sans rien présumer de son travail, 162
CLXXIII^e Extinction de la vie propre. Agir par grace. Attendre Dieu, 166
CLXXIV^e Dieu proportionne les souffrances et l'épreuve aux forces qu'il donne, 168
CLXXV^e En venir enfin à la pratique. Simplicité et ses effets, 169
CLXXVI^e Règles générales pour une ame qui,

après une confession exacte des fautes de sa vie passée, désire d'employer le présent et l'avenir selon la volonté de Dieu, Pag. 170

Let. CLXXVII^e Importance de s'ouvrir de petites choses, et de renoncer à ce qu'on appelle esprit, 174

CLXXVIII^e Touchant les distractions involontaires et les sécheresses, 175

CLXXIX^e Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Silence intérieur, 177

CLXXX^e Usage salutaire des peines intérieures quand on est fidèle à les déclarer, 179

CLXXXI^e Pourquoi et comment on doit s'ouvrir de ses peines. Manière de converser avec Dieu, 180

CLXXXII^e Suivre Dieu sans égard aux sentiments. Bonté des croix, et utilité à tirer des fautes, même après qu'elles sont faites, 182

CLXXXIII^e Recevoir les rebuts de Dieu, quand il retire ses consolations, comme un effet de sa jalousie contre nos infidélités, qui se fait sentir par miséricorde, 183

CLXXXIV^e De l'instinct du fond; de la présence de Dieu; des amusements innocents, 185

CLXXXV^e Il ne s'agit pas des sentiments qui se réveillent en nous, mais du fond de la volonté. Se contenter, dans le désir des croix, de bien porter celles qui se présentent, 186

CLXXXVI^e Recevoir également de Dieu la tranquillité et la sécheresse dans l'oraison, 188

CLXXXVII^e On n'a point la paix en s'écoutant soi-même, 189

CLXXXVIII^e L'oraison est bonne à tout : le

propre esprit fait tout le contraire. Persévérer dans la voie de la perfection, Pag. 190
Let. CLXXIX^e Avis pour conserver la tranquillité et l'égalité en toutes choses, 192
CXC^e L'expérience de nos foiblesses doit servir à nous rendre de bonne composition dans le support du prochain, à nous humilier et nous déprendre de nous-mêmes, 194
CXCI^e La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement, 195
CXCII^e Usage de nos laideurs que Dieu nous fait apercevoir en nous, 198
CXCIII^e La simplicité à s'ouvrir doit être sans réserve d'amour-propre. Ne se point dépiter à la vue de ses défauts et les mettre à profit, 200
CXCIV^e Mettre à profit nos imperfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu dans la créature, 203
CXCV^e Mélange de la sensibilité de la nature dans l'oraison. Variations des sentiments et comment s'y conduire, 204
CXCVI^e Ne point boucher son cœur par résistance sur ce qu'on désespère de pouvoir prendre sur soi. Acquiescer, et attendre tout de Dieu, 205
CXCVII^e Se relever du relâchement où l'on est tombé, 207
CXCVIII^e Faire servir la solitude à rentrer dans le recueillement et reprendre l'oraison, 210
CXCIX^e Revenir à Dieu par l'oraison. Se désoccuper des projets qui dessèchent, 211
CC^e Demeurer fidèle dans les sécheresses pour vivre de la vraie vie de Jésus-Christ en Dieu, 212

LET. CCI^e Ne point augmenter ses peines intérieures par trop de contention sur soi-même. Tourner vers Dieu la tendresse que nous avons pour nous, Pag. 213

CCII^e Moyen de trouver la paix dans les peines qu'on souffre, 214

CCIII^e Trouble d'une ame qui s'en prend à sa voie au lieu de s'en prendre à ses résistances, 215

CCIV^e Inquiétude et activité spirituelle à contre-temps, 216

CCV^e Demeurer paisible à la vue des misères qui humilient, est le seul chemin pour trouver la paix, 217

CCVI^e En quoi consiste le vrai sacrifice de soi-même à Dieu; le faire sans rien réserver, et s'abandonner à lui avec toutes nos imperfections, 218

CCVII^e Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misère qui humilie, 220

CCVIII^e Ne se point troubler d'expérimenter en soi des sentiments humiliants et qui sont involontaires. Souffrir comme en purgatoire sans repousser la souffrance, 221

CCIX^e Les vaines délicatesses pour soi-même se retrouvent jusque dans les bagatelles. Ne vouloir point pénétrer l'avenir dans les desseins de Dieu sur nous. Se laisser ployer à tout, 223

CCX^e De ce qui donne la vraie discrétion avec les autres, et de ce qui nous fait tomber dans le défaut contraire, 225

CCXI^e Détours d'un amour-propre subtil, et qui fait servir toutes ses délicatesses à repousser

l'opération crucifiante de la main de Dieu pour le déraciner, Pag. 226

Let. CCXII^e La paix du cœur ne peut se trouver que dans le renoncement à nous et l'entier abandon à Dieu. Différence entre la sagesse que la grace donne et celle qui vient du naturel, 230

CCXIII^e Dieu ne peut souffrir un partage entre lui et l'amour-propre. La paix ne peut se trouver dans ce partage, 233

CCXIV^e La paix ne se trouve que dans l'abandon absolu, 234

CCXV^e Sur ce qui donne la paix, et dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige, 235

CCXVI^e La fidélité à découvrir ses misères exerce à la simplicité et soulage le cœur. Vanité du goût de l'esprit et nécessité de le perdre. L'on souffriroit moins en s'abandonnant davantage, 237

CCXVII^e Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie, et on ne diminue point sa souffrance en résistant à Dieu, 239

CCXVIII^e Le mal n'est pas dans les sentiments involontaires, mais dans ce qu'ajoutent les réflexions volontaires de l'amour-propre, 241

CCXIX^e Nécessité de mourir aux secours de la part des hommes, que Dieu ne donne que pour un temps, 242

CCXX^e Scrupules hors de saison, et comment y remédier, 243

CCXXI^e Les scrupules d'un amour-propre qui veut toujours être content de soi, et la recherche des goûts sensibles dans le service

de Dieu, sont contraires à la vie de foi et même à la vraie raison, Pag. 246.

Let. CCXXII^e Pureté et utilité de la direction qui ne flatte pas, 250

CCXXIII^e L'amour de Dieu tourne la vue de nos imperfections en humiliation profonde, mais paisible et sans trouble, 252

CCXXIV^e Avantage de souffrir sans se troubler, 254

CCXXV^e Simplicité, paix : être avec Dieu et l'écouter, 255

CCXXVI^e Circoncision spirituelle et ses effets. S'oublier soi-même, 257

CCXXVII^e Fidélité à laisser tomber tout ce qui trouble le silence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui, 258

CCXXVIII^e L'oubli de soi est la source de la paix, de même que l'amour-propre et le rapport de tout à nous mêmes sont la source du trouble, 259

CCXXIX^e Ne se point rebuter des imperfections des hommes, et ne presser ceux que Dieu veut que nous aidions qu'à proportion de ce qu'il leur donne, 262

CCXXX^e Langueur de l'ame; sa source et son remède, 263

CCXXXI^e Se laisser déposséder de soi-même par ce qui nous vient de la part des autres et par une vue paisible de nos propres misères, 264

CCXXXII^e Exhortation à la condescendance pour les défauts et imperfections d'autrui, 266

CCXXXIII^e Avantage des croix et de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse, 268

CCXXXIV^e Cette lettre a été écrite au sujet

d'une pauvre fille villageoise dans le diocèse d'Arras, dont l'état tenoit du surnaturel, Pag. 269

LET. CCXXXV^e Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes, 272

CCXXXVI^e Abondance de graces pour la conversion de notre cœur. Moyen d'éviter ce qui dissipe. Ne compter point sur le sensible dans notre attrait pour Dieu, 275

CCXXXVII^e Tendre habituellement à Dieu avec paix et fidélité, sans se détourner pour toutes les distractions involontaires, 275

CCXXXVIII^e Remède à un sentiment que le cœur éprouve et que la volonté repousse, 276

CCXXXIX^e Avis pour une personne peinée, 278

CCXL^e Le travail sur nous-mêmes doit plus s'opérer pour le dedans que pour le dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons, 280

CCXLI^e 284

CCXLII^e Principes de conduite pour une supérieure, 287

CCXLIII^e A un supérieur de communauté, 289

CCXLIV^e Lettre de consolation, 291

CCXLV^e Sur le détachement du monde, 294

LETTRE écrite deux jours avant sa dernière maladie. A Cambrai, le 30 décembre 1714, 296

Au père LAMI, bénédictin. Sur la prédestination, 297

Autre lettre au père LAMI, bénédictin. Sur la prédestination, 317

Autre lettre au père LAMI, bénédictin. Sur le même sujet, 327

Autre lettre au père LAMI, bénédictin. Sur la nature de la grace, 341

Autre lettre au père Lami, bénédictin. Du motif de la délectation et de la fin de notre vouloir, Pag. 350
Autre lettre au père Lami, bénédictin. De la prière, par rapport à la délectation sensible, 353
Autre lettre au père Lami, bénédictin, 360
Autre lettre au père Lami, bénédictin, 364
Lettre sur la direction, 366
Lettre sur la confession et la communion, 367
Lettre Ire A une religieuse carmélite, 381
IIe A la même, 382
IIIe A la même, 383
IVe A la même, 385
Ve A la même, 387
VIe A la même, 388
VIIe A la même. Du 25 décembre 1711, 389
VIIIe A la même. Au sujet de la mort de M. l'abbé de Langeron, son fidèle et plus ancien ami, 392

FIN.

ŒUVRES COMPLETES
DE FÉNÉLON.

ŒUVRES COMPLETES

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTHE FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI,

PRINCE DU SAINT-EMPIRE.

NOUVELLE ÉDITION, MISE DANS UN NOUVEL ORDRE,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN,

PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE FÉNÉLON,

ET SUIVIE DE SON ÉLOGE HISTORIQUE, PAR LA HARPE.

TOME VI.

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON, FILS AINE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-SÉVERIN, N° 11.

1810.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

AVERTISSEMENT.

Le traité de *l'Éducation des filles* est le premier livre sorti de la plume de M. de Fénélon : ce fut cependant sur cet ouvrage que la cour le jugea capable d'un emploi des plus importants. M. le duc de Beauvilliers, à la prière duquel M. de Fénélon l'avoit composé, charmé de l'ordre et des principes solides qui y sont répandus, fit connoître à Louis XIV le mérite de l'auteur; et sa majesté le nomma peu de temps après précepteur de M. le duc de Bourgogne, de M. le duc d'Anjou, depuis roi d'Espagne, et de M. le duc de Berri. L'abbé de Fénélon entra chez les princes à l'âge de 38 ans.

Ce plan d'éducation reçut aussi du public une approbation qui se soutient encore. Il fut imprimé pour la première fois en 1688, et on en a fait depuis plusieurs éditions en France et dans les pays étrangers. En 1715, il fut réimprimé à Paris, augmenté d'une lettre que M. l'archevêque de Cambrai adressa à une dame de qualité qui l'avoit consulté sur l'éducation de mademoiselle sa fille unique.

Les éloges du public en faveur de cet ouvrage

confirment ceux que lui donne le célèbre Rollin : ce juge si éclairé, et qui a lui-même si bien traité la matière de l'éducation, l'appelle un *livre excellent* (1) ; et parmi les traités absolument nécessaires qu'il conseille aux parents de mettre entre les mains de ceux à qui ils confient le soin de leurs enfants, il place celui de M. de Fénélon (2). En effet, quoique cet ouvrage semble n'avoir pour objet que l'*éducation des filles*, les préceptes et les avis généraux qu'il renferme peuvent être fort utiles à celle des garçons. Les enfants de l'un et de l'autre sexe ont, sur-tout dans le premier âge, beaucoup de ressemblance : on remarque en eux les mêmes foiblesses et les mêmes inclinations. Ils exigent d'abord de ceux qui les élèvent à peu près les mêmes soins : le temps et la destination des uns et des autres avertissent ensuite de la différence qu'il convient de donner à leur éducation ; mais il y a toujours des devoirs communs à tous les membres de la société, et dont il faut travailler également à leur donner la connoissance et à leur inspirer l'amour.

M. de Fénélon indique rapidement les vertus et les obligations générales. Il développe avec beaucoup de clarté celles qui sont propres à

(1) Supplément au traité des études, p. 41.
(2) Traité des études, tom. IV, p. 675.

l'*éducation des filles*. Comme l'on doit s'y proposer une double fin, celle de leur former le cœur et celle de cultiver leur esprit, l'auteur revient souvent à la partie des mœurs, parce-qu'elle est la plus essentielle. Quant à la culture de l'esprit, M. de Fénélon n'exclut des études des filles que les connoissances trop étendues, ou qui sont au-dessus de leur foiblesse naturelle, et celles dont l'abus est presque certain ; mais il ne pense pas que l'ignorance soit leur apanage. Un des motifs, entre autres, sur lesquels l'auteur établit, dès le premier chapitre de son livre, *l'importance de l'éducation des filles, c'est qu'elles sont la moitié du genre humain, racheté du sang de Jésus-Christ et destiné à la vie éternelle.* Par-là il annonce que la connoissance de l'évangile doit être le fondement de leur éducation. En suivant le plan tracé dans son livre, on ne peut se dispenser de les instruire de l'histoire de la religion, de ses dogmes et de sa morale.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'importance de l'éducation des filles.

Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout: on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public; et quoiqu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de maîtres et de collèges! Combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules: après quoi on se croit en droit

d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus foible et plus curieux que les hommes : aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter. Elles ne doivent ni gouverner l'état, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées : ainsi elles peuvent se passer de certaines connoissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas ; elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps, aussi-bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes : en revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la foiblesse naturelle des femmes ? Plus elles sont foibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondements de toute la vie humaine ? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui par conséquent décident de ce qui touche le plus près à tout le genre humain ? Par-là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison ; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes même, qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent par leurs

délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme, c'est l'assemblage de toutes les familles : et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur dans la vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfants, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les mères les gâtent dès leurs premières années?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever. Ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes : sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du genre humain, rachetées du sang de Jésus-Christ et destinées à la vie éternelle.

Enfin, il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires, quel renversement des lois et des mœurs, quelles guerres sanglantes, quelles nouveautés contre la religion, quelles révolutions d'état, causés par le dérèglement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles : cherchons-en les moyens.

CHAPITRE II.

Inconvénients des éducations ordinaires.

L'IGNORANCE d'une fille est cause qu'elle s'ennuie, et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût, ni l'estime : tout ce qui est sérieux lui paroît triste, tout ce qui demande une attention suivie la fatigue : la pente aux plaisirs, qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. Dans ce premier âge, elle manque d'expérience et d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parents : elle ne connoît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition, elle est exempte du travail des mains : elle ne travaillera donc que quelques heures du jour, parcequ'on dit, sans savoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler ; mais souvent ce ne sera qu'une contenance, et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état que fera-t-elle? La compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paroît toujours chargée de tous les soucis domestiques, la gêne et la rebute; elle a autour d'elle des femmes flatteuses qui, cherchant à s'insinuer par des complaisances basses et dangereuses, suivent toutes ses fantaisies, et l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien : la piété lui paroît une occupation languissante, et une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle? A rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vide qu'on ne peut espérer de remplir de choses solides : il faut donc que les frivoles prennent place. Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à sa paresse; et la paresse, qui est une langueur de l'ame, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir un tiers plus qu'il ne faudroit pour conserver une santé parfaite; ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du corps : au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste; ce qui fait, sans doute, la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire.

Cette mollesse et cette oisiveté étant jointes à l'ignorance, il en naît une sensibilité pernicieuse pour les divertissements et pour les spectacles; c'est même ce qui excite une curiosité indiscrète et insatiable.

Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre

ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent ; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire sont empressés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne toute en ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité ; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques, où l'amour profane est mêlé. Elles se rendent l'esprit visionnaire, en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans ; elles se gâtent même par-là pour le monde ; car tous ces beaux sentiments en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros : elle voudroit vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

Quelques unes poussent leur curiosité encore plus

loin, et se mêlent de décider sur la religion, quoiqu'elles n'en soient point capables. Mais celles qui n'ont point assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités en ont d'autres qui leur sont proportionnées : elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait; une chanson, une nouvelle, une intrigue; recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent; elles veulent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire; elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup; elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feroient souvent garder le silence.

CHAPITRE III.

Quels sont les premiers fondements de l'éducation.

Pour remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance : ce premier âge, qu'on abandonne à des femmes indiscrètes et quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, et qui, par conséquent, a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfants sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop : mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore; il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savants ne sauroient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est ce qu'apprendre une langue? Ce n'est pas

seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots, c'est encore, dit saint Augustin, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe; il le fait, tantôt en considérant les mouvements naturels des corps qui touchent ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cerveau des enfants leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images : mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner, et pour les attacher chacune à son objet!

Considérez encore combien, dès cet âge, les enfants cherchent ceux qui les flattent, et fuient ceux qui les contraignent; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent; combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux : il ne savoit pas encore parler; et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardoit l'enfant qui tettoit avec lui.

On peut donc compter que les enfants connoissent dès-lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi vous pouvez leur donner, par des paroles qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seroient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore, par les différents airs de votre visage et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque autre dérèglement, et prendre les tons les plus doux avec le visage le plus

serein pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes : mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencements qu'il ne faut pas négliger, et cette manière de prévenir de loin les enfants a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance est encore vif et touchant dans un âge avancé. Si, au lieu de donner aux enfants de vaines craintes des fantômes et des esprits, qui ne font qu'affoiblir, par de trop grands ébranlements, leur cerveau encore tendre ; si, au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachoit à leur donner toujours une idée agréable du bien et une idée affreuse du mal : cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire, on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses : tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible et timide, et qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des aliments et par un régime de vie simple ; c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures ; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin ; qu'il ne mange point hors de son repas, parce-

que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie ; qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au-delà de son besoin, et qui le dégoûte des aliments plus convenables à sa santé ; qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes, car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très important, c'est de laisser affermir les organes en ne pressant point l'instruction, d'éviter tout ce qui peut allumer les passions, d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il désire.

Si peu que le naturel des enfants soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patients, fermes, gais et tranquilles : au lieu que, si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardents et inquiets pour toute leur vie ; leur sang se brûle ; les habitudes se forment ; le corps, encore tendre, et l'ame, qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal ; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité et à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les apaiser ou pour leur persuader ce qu'on veut : par-là on leur enseigne la finesse, qu'ils n'oublient jamais. Il faut les mener par la raison autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfants, pour

voir plus en détail ce qui leur convient. La substance de leur cerveau est molle, et elle se durcit tous les jours ; pour leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau. Cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité et cette mollesse du cerveau, jointes à une grande chaleur, lui donnent un mouvement facile et continuel ; de là vient cette agitation des enfants, qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté, les enfants ne sachant encore rien penser ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout ; et ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup, et c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfants les gâte ; on les accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, et à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connoissances distinctes : il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires ; ce qui fait un très mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfants produit encore un effet pernicieux : ils aperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir ; par-là ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, et où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyoient

qu'on parloit d'eux toutes les fois qu'on parloit en secret; parcequ'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait souvent: ils s'imaginoient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfants sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentif à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu selon les occasions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire; car le danger de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. Les enfants savent peu, il ne faut pas les exciter à parler : mais comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire; aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre précisément, et d'ajouter quelquefois certaines petites comparaisons pour rendre plus sensibles les éclaircissements qu'on doit leur donner. S'ils jugent de quelque chose sans le bien savoir, il faut les embarrasser par quelque question nouvelle, pour leur faire sentir leur faute, sans les confondre rudement; en même temps il leur faut faire apercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent, et qu'ils demandent ce qu'ils ne savent pas, que quand ils décident le mieux. C'est le vrai moyen de mettre dans leur esprit, avec beaucoup de politesse, une modestie véritable,

et un grand mépris pour les contestations qui sont si ordinaires aux jeunes personnes peu éclairées.

Dès qu'il paroît que leur raison a fait quelque progrès, il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption. Vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée; dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si, l'année passée, vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant et que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui étoit au-delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connoître; vous verrez un jour combien vos jugements présents sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même quand vous aurez leur âge et leur expérience.

La curiosité des enfants est un penchant de la nature qui va comme au-devant de l'instruction; ne manquez pas d'en profiter. Par exemple, à la campagne ils voient un moulin, et ils veulent savoir ce que c'est; il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs, et il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment on sème le blé, et comment il se multiplie dans la terre. A la ville, ils voient des boutiques où s'exercent plusieurs arts et où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes, ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction: témoignez-y prendre plaisir; par-là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses

qui servent à l'homme et sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu, sans étude particulière, ils connoîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, et le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fonds de l'économie. Ces connoissances, qui ne doivent être méprisées de personne puisque tout le monde a besoin de ne se pas laisser tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles.

CHAPITRE IV.

Imitation à craindre.

L'IGNORANCE des enfants, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, et qui n'ont aucune habitude, les rend souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre : mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voient, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses et déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager ; il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est misérable quand on s'abandonne à ses passions et qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût et les rendre sensibles aux vraies bienséances ; il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par-là les yeux sur les

foiblesses des gens qu'ils doivent respecter : car, outre qu'on ne doit pas espérer et qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles là-dessus, d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui, qu'on ne doit pas même en juger légèrement, qu'ils paroissent souvent plus grands qu'ils ne sont, qu'ils sont réparés par des qualités avantageuses, et que, rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection ; enfin, quoiqu'il faille réserver de telles instructions pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, et les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules ; car ces manières moqueuses et comédiennes ont quelque chose de bas et de contraire aux sentiments honnêtes : il est à craindre que les enfants ne les prennent, parceque la chaleur de leur imagination et la souplesse de leur corps, jointes à leur enjouement, leur font aisément prendre toutes sortes de formes pour représenter ce qu'ils voient de ridicule.

Cette pente à imiter qui est dans les enfants, produit des maux infinis quand on les livre à des gens sans vertu, qui ne se contraignent guère devant eux. Mais Dieu a mis, par cette pente, dans les enfants de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent, sans leur parler, on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fissent.

CHAPITRE V.

Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfants.

Je crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes, qui ne sont point ennuyeuses comme les leçons et les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donneroit.

Une personne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre : Pourquoi faites-vous cela ? et l'autre répondroit : Je le fais par telle raison. Par exemple : Pourquoi avez-vous avoué votre faute ? C'est que j'en aurois fait encore une plus grande de la désavouer lâchement par un mensonge, et qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement : J'ai tort. Après cela, la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même : mais il faut que tout cela se fasse sans affectation, car les enfants sont bien plus pénétrants qu'on ne croit ; et dès qu'ils ont aperçu quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfants est tout ensemble chaud et humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse de cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, et que les images de tous les objets sensibles y sont très vives : ainsi il faut se hâter d'écrire dans leur tête pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver ; car on ne doit

verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquises; il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mou et que rien n'y est écrit, sont les plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau; ainsi elles deviennent ineffaçables: de là vient que, quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse, quoique éloignées; au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé, parceque les traces en ont été faites dans le cerveau lorsqu'il étoit déjà desséché et plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnements, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en apercevoir. Ne dit-on pas tous les jours: J'ai pris mon pli: Je suis trop vieux pour changer: J'ai été nourri de cette façon? D'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières habitudes sont les plus fortes? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfants est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent: sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question; et avant que

vous répondiez, ses yeux s'élèvent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitre qui sont aux fenêtres : si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes en attendant qu'ils s'affermissent : répondez-lui promptement à sa question, et laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux : viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite. Cependant bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste, et à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer droit une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le jeu ; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle et avec un visage riant ; gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le dérèglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu, vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par des esprits ou par des gens sans règle : on s'accoutume à aimer les mœurs et les sentiments des gens qu'on aime ; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfants, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de com-

mode, leur sincérité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais sur-tout leur piété, qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entre eux a quelque chose de choquant, dites : La piété ne donne point ces défauts-là ; quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout, il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfants certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous veilliez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avoit remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connoître vous-même vos défauts aussi-bien que l'enfant les connoîtra, et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien, et se pardonnent tout à eux-mêmes : cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité ; de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis, et ne cherchent qu'à la mépriser.

Evitez cet inconvénient : ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous, et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres : par-là vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire et édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour sa cor-

rection ; vous éviterez même le mépris et le dégoût que vos défauts pourroient lui donner pour votre personne.

En même temps il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer, faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir : montrez-lui l'utilité des choses que vous lui enseignez ; faites-lui en voir l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des conditions. Sans cela l'étude lui paroît un travail abstrait, stérile et épineux. A quoi sert, disent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations, et qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire ? Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne. C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour ; c'est pour vous former le jugement ; c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide et agréable qui les soutienne dans le travail ; et ne prétendez jamais les assujettir par une autorité sèche et absolue.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connoître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air austère et impérieux, qui fait trembler les enfants. Souvent c'est affectation et pédanterie dans ceux qui gou-

vernent ; car, pour les enfants, ils ne sont d'ordinaire que trop timides et honteux. Vous leur fermeriez le cœur, et leur ôteriez la conscience, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation. Faites-vous aimer d'eux ; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paroissez ni étonné ni irrité de leurs mauvaises inclinations ; au contraire, compatissez à leurs foiblesses. Quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils seront moins retenus par la crainte ; mais, à tout prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs, l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes ; mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie, et familière sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfants dans leur état naturel, et de les connoître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but ; tout se tourneroit en formalités gênantes, et peut-être en hypocrisie ; vous les dégoûteriez du bien, dont vous devez chercher uniquement à leur inspirer l'amour.

Si le sage a toujours recommandé aux parents de tenir la verge assidument levée sur les enfants, s'il a dit qu'un père qui se joue avec son fils pleurera dans la suite, ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce et patiente ; il condamne seulement ces parents foibles et inconsidérés qui flattent les passions de leurs enfants, et qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure est que les parents doivent toujours conserver de l'autorité pour la correction; car il y a des naturels qu'il faut domter par la crainte; mais, encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne sauroit faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parcequ'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auroient besoin d'être corrigées, et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié: vous perdrez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis: c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez: rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne citez point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter qui l'encourage à le faire, car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander

qu'on lui dise ses défauts, c'est le moyen de les lui dire sans l'affliger : ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfants ont la tête foible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, et qu'on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seroient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tempérament, en leur parlant toujours de mots et de choses qu'ils n'entendent point : nulle liberté, nul enjouement ; toujours leçon, silence, posture gênée, correction et menaces.

Les anciens l'entendoient bien mieux : c'est par le plaisir des vers et de la musique que les principales sciences, les maximes des vertus et la politesse des mœurs, s'introduisirent chez les Hébreux, chez les Égyptiens et chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire, tant cela est éloigné de nos coutumes. Cependant, si peu qu'on connoisse l'histoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plusieurs siècles. Du moins retranchons-nous, dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais, quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfants, dont le naturel est dur et indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfants à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande, et moyennant quoi on sera content d'eux ; car il faut que la joie et la confiance soient leur disposition ordinaire : autrement on obscurcit

leur esprit, on abat leur courage; s'ils sont vifs, on les irrite; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violents qu'on emploie dans les maladies extrêmes: ils purgent; mais ils altèrent le tempérament, et usent les organes. Une ame menée par la crainte en est toujours plus foible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace. Pour les châtiments, la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords: par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité; paroissez-lui en être affligé; parlez devant lui, avec d'autres personnes, du malheur de ceux qui manquent de raison et d'honneur jusqu'à se faire châtier; retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation; rendez ce châtiment public ou secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède; servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, et à qui l'enfant, dans son émotion, puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais sur-tout qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant que des soumissions nécessaires; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il les exécute de bonne

grace, et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers : les hommes, et surtout les enfants, ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes ; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain ; une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur. On peut insinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes, dans des conversations gaies. J'ai vu divers enfants qui ont appris à lire en se jouant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes qu'on tire d'un livre en leur présence, et leur faire connoître insensiblement les lettres, après cela, ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout, c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, et qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée et ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes et merveilleuses. Cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire ; ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement, laissez-le prononcer naturellement comme il parle ; les autres tons sont toujours mauvais, et sentent la déclamation du collège ; quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, et l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grace et plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même. Quand les enfants savent déja un peu lire, on peut leur faire un divertissement de former les lettres ; et s'ils sont plusieurs ensemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfants se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier ; si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop, ils formeront les lettres en se jouant, et s'accoutumeront peu à peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompense qui soit de leur goût, et qui n'ait point de conséquence dangereuse.

Écrivez-moi un billet, dira-t-on; mandez telle chose à votre frère ou à votre cousin : tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit saint Augustin sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfants, qu'une règle et une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements. Que peut faire un enfant ? sinon supporter impatiemment cette règle, et courir ardemment après les jeux.

Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable; cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir ; souffrons que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement, ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vue se promener un peu ; permettons-leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large; puis

ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption leur nuit beaucoup : souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parcequ'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les moments. En même temps, ôtons aux divertissements des enfants tout ce qui peut les passionner trop : mais tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, exercer le corps aux arts convenables, tout cela doit être employé dans les divertissements des enfants. Ceux qu'ils aiment le mieux sont ceux où le corps est en mouvement ; ils sont contents, pourvu qu'ils changent souvent de place ; un volant ou une boule suffit. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs, ils en inventent assez eux-mêmes ; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, et de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir, autant qu'il est possible, les plaisirs que l'esprit peut donner, comme la conversation, les nouvelles, les histoires, et plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son temps : mais il ne faut pas forcer le goût des enfants là-dessus, on ne doit que leur offrir des ouvertures ; un jour leur corps sera moins disposé à se remuer, et leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations sérieuses servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissements dangereux. C'est la sujétion et l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuyoit moins à être auprès de sa mère, elle n'auroit pas tant d'envie

de lui échapper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissements, il faut éviter toutes les sociétés suspectes. Point de garçons avec les filles, ni même des filles dont l'esprit ne soit réglé et sûr. Les jeux qui dissipent et qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation de corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de la maison, et les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évités. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie; la santé et l'innocence en sont les vraies sources : mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violents perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissements comme pour les viandes : on s'accoutume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes et simplement assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlements de l'ame qui préparent l'ennui et le dégoût; sur-tout ils sont plus à craindre pour les enfants, qui résistent moins à ce qu'ils sentent, et qui veulent être toujours émus : tenons-les dans le goût des choses simples; qu'il ne faille point de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de grands divertissements pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disoit un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté : avec cette tempérance, qui fait la santé du

corps et de l'ame, on est toujours dans une joie douce et modérée : on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépenses pour se réjouir ; un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai : les autres enlèvent l'ame en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage ; ils donnent une joie égale et durable sans aucune suite maligne. Ils sont toujours bienfaisants, au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent, et qui nuisent à la santé. Le tempérament de l'homme se gâte, aussi-bien que le goût, par la recherche de ces plaisirs vifs et piquants. Tout ce qu'on peut faire pour les enfants qu'on gouverne, c'est de les accoutumer à cette vie simple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-temps qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvéniens attachés aux autres plaisirs, et de ne les point abandonner à eux-mêmes, comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir, et où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égarements ; les passions et la présomption les entraînent : mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin ; l'instruction est en eux un germe caché qui pousse et

qui fructifie quelquefois quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attiédissent : au moins on sait par où on peut les rendre attentifs, et réveiller leur curiosité ; on a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, et les piquer d'honneur, au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions ; ils ne sont jamais où ils doivent être ; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections ; ils écoutent tout, et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent et dégoûté de tout ce qu'il fait. C'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondissent guère concluent de ce mauvais succès, que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, et que l'éducation n'y peut rien : au lieu qu'il faudroit seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates, sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leur commencement.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfants auxquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis, parceque les premières graces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout : on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parcequ'on n'en attend point de cet âge ; toutes les fautes de jugement leur sont permises, et ont la grace de l'ingénuité ; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfants, pour celle de l'es-

prit. De là vient que l'enfance semble promettre tant, et qu'elle donne si peu : tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, et qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris à mesure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfants, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement ; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé : les graces de l'enfance s'effacent ; la vivacité s'éteint ; la tendresse de cœur se perd même souvent, parceque les passions et le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir, au travers des graces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, et s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas, il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat et si épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'ame de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies ; gardez-vous bien de charger sa mémoire, car c'est ce qui étonne et qui appesantit le cerveau ; ne le fatiguez point par des règles gênantes ; égayez-le, puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption ; ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable ; contentez-vous de peu ; faites-lui remarquer ses moindres succès ; représentez-lui combien mal à propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien ; mettez en œuvre l'émulation. La jalousie est plus violente dans les enfants qu'on ne sauroit se l'imaginer ; on en voit quelquefois qui sèchent et qui dépérissent

d'une langueur secrète, parceque d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux mères, que de leur faire souffrir ce tourment; mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressants contre l'indolence : mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfants qui ne fassent guère mieux que lui; des exemples disproportionnés à sa foiblesse achèveroient de le décourager.

Donnez-lui de temps en temps de petites victoires sur ceux dont il est jaloux; engagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité; faites-lui voir des gens timides comme lui, qui surmontent enfin leur tempérament; apprenez-lui par des instructions indirectes, à l'occasion d'autrui, que la timidité et la paresse étouffent l'esprit; que les gens mous et inappliqués, quelque génie qu'ils aient, se rendent imbécilles, et se dégradent eux-mêmes : mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère et impatient, car rien ne renfonce tant au dedans de lui-même un enfant mou et timide que la rudesse; au contraire redoublez vos soins pour assaisonner de facilité et de plaisirs proportionnés à son naturel le travail que vous ne pouvez lui épargner; peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris et par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même; il faut qu'une personne inférieure, comme un autre enfant, le fasse, sans que vous paroissiez le savoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique sa mère, dans son enfance, par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhémence et la sévérité

de sa gouvernante n'avoient pu la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfants, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût ; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont pas, que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espèce de sensibilité encore plus difficile et plus importante à donner, c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui ; on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir : il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections. Mais il y a d'autres enfants qui naissent politiques, cachés, indifférents, pour rapporter secrètement tout à eux-mêmes : ils trompent leurs parents, que la tendresse rend crédules ; ils font semblant de les aimer ; ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer ; ils paroissent plus dociles que les autres enfants du même âge, qui agissent sans déguisement selon leur humeur ; leur souplesse, qui cache une volonté âpre, paroît une véritable douceur ; et leur naturel dissimulé ne se déploie tout entier que quand il n'est plus temps de le redresser.

S'il y a quelque naturel d'enfant sur lequel l'éducation ne puisse rien, on peut dire que c'est celui-là ; et cependant il faut avouer que le nombre en est plus

grand qu'on ne s'imagine. Les parents ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfants aient le cœur mal fait : quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, et le mal augmente toujours. Le principal remède seroit de mettre les enfants, dès le premier âge, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connoître à fond avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts ; mais si peu qu'on les gêne, ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse et la bonté du cœur : on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur et de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfants, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvements les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé. Il vaudroit mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts, et qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfants de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente. Il faut encore que les parents leur paroissent pleins d'une amitié sincère pour eux : car les enfants apprennent souvent de leurs parents mêmes à n'aimer rien. Enfin je voudrois retrancher devant eux à l'égard des amis tous les compliments superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié, et toutes

les fausses caresses, par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles, c'est celui de se passionner sur les choses même les plus indifférentes. Elles ne sauroient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, ni aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer, car la contradiction fortifieroit ces fantaisies: mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez soin en même temps de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît: ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela, faites-lui remarquer ses entêtements passés avec leurs circonstances les plus déraisonnables: dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Sur-tout montrez-lui, le plus sensiblement que vous pourrez, le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer et haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfants, pour récompenses, des ajustements ou des friandises : c'est faire deux maux ; le premier, de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser; et le second, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteroient votre travail. Gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les assujettir à quelque règle. Il faut faire le moins de règles qu'on peut ; et lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il faut la faire passer doucement, sans lui donner ce nom, et montrant toujours quelque raison de commodité pour faire une chose dans un temps et dans un lieu plutôt que dans un autre. On courroit risque de décourager les enfants, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants sans les enivrer.

Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les foibles, et pour faire passer plus doucement la correction. Les pères en ont fait le même usage. Il est vrai que, pour les rendre utiles, il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfants par des jeux innocents et mêlés de quelque industrie, par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit, par de petits présents qui seront des espèces de prix, comme des tableaux, ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de géographie, ou des livres dorés.

CHAPITRE VI.

De l'usage des histoires pour les enfants.

Les enfants aiment avec passion les contes ridicules, on les voit tous les jours transportés de joie, ou versant des larmes, au récit des aventures qu'on leur raconte. Ne manquez pas de profiter de ce penchant; quand vous les voyez disposés à vous entendre, racontez-leur quelque fable courte et jolie. Mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingénieuses et innocentes: donnez-les pour ce qu'elles sont; montrez-en le but sérieux. Pour les fables païennes, une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie, à cause qu'elles sont impures et pleines d'absurdités impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer à l'enfant, inspirez-en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres; ainsi laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage. Ensuite, la curiosité étant excitée, racontez certaines histoires choisies, mais en peu de mots; lisez-les ensemble, et remettez d'un jour à l'autre à dire la suite, pour tenir les enfants en suspens et leur donner de l'impatience de voir la fin. Animez vos récits de tons vifs et familiers, faites parler tous vos personnages: les enfants qui ont l'imagination vive croiront les voir et les entendre. Par exemple, racontez l'histoire de Joseph: faites parler ses frères comme des brutaux, Jacob comme un père tendre et affligé; que Joseph parle lui-même; qu'il prenne plaisir, étant maître en Egypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se

découvrir. Cette représentation naïve, jointe au merveilleux de cette histoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de semblables récits, qu'on les lui laisse désirer, qu'on les lui promette même pour récompense quand il sera sage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfants, et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant a quelque facilité de parler, il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime les histoires qui lui auront donné plus de plaisir ; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, et qui paroîtra désirer apprendre de lui son histoire : l'enfant sera ravi de la lui raconter. Ne faites pas semblant de l'entendre, laissez-le dire sans le reprendre de ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration, qui est de la rendre courte, simple et naïve, par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfants, accoutumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises ; l'un sera Abraham, et l'autre Isaac : ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penser et à dire des choses sérieuses avec plaisir, et rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut-

être pas, mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Celles de la création, de la chute d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham, du sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph que nous avons touchées, de la naissance et de la fuite de Moise, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfants, mais, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondements dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est tout historique ; c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires ; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu, qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir et à retenir les mystères. Par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature : à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire, mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que, Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel : C'est mon fils bien aimé en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le ; ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe ; vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois

personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions : vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires : quoiqu'elles semblent alonger l'instruction, elles l'abrègent beaucoup, et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits ; aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruise tous les ignorants n'étoit point une méthode que ce père eût seul introduite ; c'étoit la méthode et la pratique universelle de l'église. Elle consistoit à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'ancien testament, et Jésus-Christ régnant dans le nouveau ; c'est le fonds de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps et de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent ; mais aussi on sait véritablement la religion, quand on sait ce détail ; au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jésus-Christ, sur l'évangile, sur l'église, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions, et sur le fonds des vertus que le nom de chrétien doit nous inspirer. Le catéchisme historique, imprimé depuis peu de temps, qui est un livre simple, court, et bien plus clair que les catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus ; ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du concile de Trente, avec cette différence que le catéchisme du concile est un peu trop mêlé de termes théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées le passage de la mer Rouge, et le séjour du peuple au désert, où il mangeoit un pain qui tomboit du ciel, et buvoit une eau que Moïse faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la terre promise, où les eaux du Jourdain remontent vers leur source, et les murailles d'une ville tombent d'elles-mêmes à la vue des assiégeants. Peignez au naturel les combats de Saül et de David; montrez celui-ci dès sa jeunesse, sans armes et avec son habit de berger, vainqueur du fier géant Goliath. N'oubliez pas la gloire et la sagesse de Salomon; faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant; mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse, et se déshonorant par la mollesse, suite presque inévitable d'une trop grande prospérité.

Faites parler les prophètes aux rois de la part de Dieu; qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre; qu'ils paroissent humbles, austères, et souffrant de continuelles persécutions pour avoir dit la vérité. Mettez en sa place la première ruine de Jérusalem: faites voir le temple brûlé, et la ville sainte ruinée pour les péchés du peuple. Racontez la captivité de Babylone, où les Juifs pleuroient leur chère Sion. Avant leur retour, montrez en passant les aventures délicieuses de Tobie et de Judith, d'Esther et de Daniel. Il ne seroit pas même inutile de faire déclarer les enfants sur les différents caractères de ces saints, pour savoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préfèreroit Esther, l'autre Judith; et cela exciteroit entre eux une petite contention qui imprimeroit plus fortement dans leur esprit ces histoires, et formeroit leur jugement. Puis ramenez le

peuple à Jérusalem, et faites-lui réparer ses ruines; faites une peinture riante de sa paix et de son bonheur. Bientôt après faites un portrait du cruel et impie Antiochus, qui meurt dans une fausse pénitence; montrez sous ce persécuteur les victoires des Machabées, et le martyre des sept frères du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jésus-Christ; après quoi il faut choisir dans l'évangile tous les endroits les plus éclatants de sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême, sa retraite au désert, et sa tentation; la vocation de ses apôtres; la multiplication des pains; la conversion de la pécheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ses larmes, et les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la Samaritaine instruite, l'aveugle-né guéri, Lazare ressuscité, Jésus-Christ qui entre triomphant à Jérusalem. Faites voir sa passion; peignez-le sortant du tombeau. Ensuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent montant au ciel; la descente du Saint-Esprit, la lapidation de saint Etienne, la conversion de saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des apôtres, et particulièrement de saint Paul, sont encore très agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des martyrs, et quelque chose en gros de la vie céleste des premiers chrétiens: mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs et de l'empire, l'aveuglement des Juifs, et leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces histoires, ménagées discrètement, feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfants, vive

et tendre, toute une suite de religion, depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très nobles idées, et qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même dans cette histoire la main de Dieu toujours levée pour délivrer les justes et pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu faisant tout en toutes choses, et menant secrètement à ses desseins les créatures qui paroissent le plus s'en éloigner. Mais il faudroit recueillir dans ces histoires tout ce qui donne les images les plus riantes et les plus magnifiques, parcequ'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfants trouvent la religion belle, aimable et auguste, au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste et de languissant.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la religion aux enfants, ce fonds d'histoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire éveille leur curiosité pour les choses sérieuses, les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais encore une fois il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées; il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs; il n'y a qu'à ne les point trop charger, et laisser venir leur curiosité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces histoires d'une manière vive, courte, naturelle et agréable? Où sont les gouvernantes qui savent le faire? A cela je réponds que je ne le propose qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes de bon esprit pour gouverner les

enfants, et qu'on leur inspire autant qu'on pourra cette méthode d'enseigner : chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Mais enfin, si peu qu'elles aient d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal quand on les formera à cette manière, qui est naturelle et simple.

Elles peuvent ajouter à leurs discours la vue des estampes ou des tableaux qui représentent agréablement les histoires saintes. Les estampes peuvent suffire, il faut s'en servir pour l'usage ordinaire : mais quand on aura la commodité de montrer aux enfants de bons tableaux, il ne faut pas le négliger ; car la force des couleurs, avec la grandeur des figures au naturel, frappera bien davantage leur imagination.

CHAPITRE VII.

Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfants les premiers principes de la religion.

Nous avons remarqué que le premier âge des enfants n'est pas propre à raisonner : non qu'ils n'aient déjà toutes les idées et tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite, mais parceque, faute de connoître beaucoup de faits, ils ne peuvent appliquer leur raison, et que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées et de les lier.

Il faut pourtant, sans les presser, tourner doucement le premier usage de leur raison à connoître Dieu. Persuadez-les des vérités chrétiennes, sans leur donner des sujets de doute. Ils voient mourir quelqu'un ; ils savent qu'on l'enterre ; dites-leur : Ce mort est-il dans le tom-

beau? *Oui.* Il n'est donc pas en paradis? *Pardonnez-moi; il y est.* Comment est-il dans le tombeau et dans le paradis en même temps? *C'est son ame qui est en paradis; c'est son corps qui est mis dans la terre.* Son ame n'est donc pas son corps? *Non.* L'ame n'est donc pas morte? *Non, elle vivra toujours dans le ciel.* Ajoutez: Et vous, voulez-vous être sauvée? *Oui.* Mais qu'est-ce que se sauver? *C'est que l'ame va en paradis quand on est mort.* Et la mort qu'est-ce? *C'est que l'ame quitte le corps, et que le corps s'en va en poussière.*

Je ne prétends pas qu'on mène d'abord les enfants à répondre ainsi: je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans. Mais je suppose un esprit moins ouvert et plus reculé; le pis aller, c'est de l'attendre quelques années de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfants une maison, et les accoutumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz-vous, ne se sont pas élevées sans que personne les portât. Il est bon même de leur montrer des maçons qui bâtissent; puis, faites-leur regarder le ciel, la terre, et les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme; dites-leur: Voyez combien le monde est plus beau et mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même? Non, sans doute; c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord, suivez la méthode de l'écriture: frappez vivement leur imagination; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu assis sur un trône, avec des yeux plus brillants que

les rayons du soleil, et plus perçants que les éclairs ; faites-le parler ; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchants, un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connoissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera ; tâtez-le par divers endroits, pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête. Sur-tout ne lui dites rien de nouveau sans le lui familiariser par quelque comparaison sensible.

Par exemple, demandez-lui s'il aimeroit mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ ; il vous répondra, *Oui*. Ajoutez : Mais quoi ! donneriez-vous votre tête à couper pour aller en paradis ? *Oui*. Jusque-là l'enfant croit qu'il auroit assez de courage pour le faire. Mais vous, qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grace, vous ne gagnerez rien si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grace pour être fidèle : il n'entend point tous ces mots-là ; et si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre, vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc ? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre ; représentez-le qui dit d'un ton présomptueux : S'il faut mourir, je vous suivrai ; quand tous les autres vous quitteroient, je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chute ; il renie trois fois Jésus-Christ ; une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si foible : puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade, qui ne sauroit marcher tout seul ; et faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte comme une nourrice porte

son enfant : par-là, vous rendrez sensible le mystère de la grace.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre, est que nous avons une ame plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfants à parler de leur ame, et on fait bien : car ce langage qu'ils n'entendent point ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps et de l'ame, en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicieux quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles lorsqu'ils accoutument l'imagination à la vérité, en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire? Sera-ce en jetant une jeune fille dans des subtilités de philosophie? Rien n'est si mauvais, il faut se borner à lui rendre clair et sensible, s'il se peut, ce qu'elle entend et ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connoît que trop; tout la porte à le flatter, à l'orner, et à s'en faire une idole : il est capital de lui en inspirer le mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà : Est-ce votre ame qui mange? S'il répond mal, ne le grondez point, mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'est le corps, direz-vous, qui mange; c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit? sont-elles savantes? *Non*, répondra l'enfant. Mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange; c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir; c'est lui qui

marche, c'est lui qui dort. Et l'ame, que fait-elle? Elle raisonne ; elle connoît tout le monde ; elle aime certaines choses ; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoutez, comme en vous jouant : Voyez-vous cette table? *Oui.* Vous la connoissez donc? *Oui.* Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise ; vous savez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée qui est de pierre? *Oui*, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin sans avoir reconnu dans le ton de sa voix et dans ses yeux que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui : Mais cette table vous connoît-elle? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez : Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise? Il rira encore. Continuez. Et la fenêtre est-elle bien sage? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez? *Non.* Pourquoi? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit? *Non*, *elle n'en a pas.* Elle n'est donc pas comme vous ; car vous la connoissez, et elle ne vous connoît point. Mais après votre mort, quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée? *Oui.* Vous ne sentirez plus rien? *Non.* Vous ne connoîtrez plus personne? *Non.* Et votre ame sera dans le ciel? *Oui.* N'y verra-t-elle pas Dieu? *Il est vrai.* Et l'ame de la poupée, où est-elle à présent? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, et par ces petits tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, et à l'ame ce qui vient d'elle, pourvu que vous

n'alliez point indiscrètement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps et à l'ame. Il faut éviter les subtilités qui pourroient embrouiller ces vérités, et il faut se contenter de bien démêler les choses où la différence du corps et de l'ame est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers, qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités; mais, outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mystères.

Pour les enfants en qui on apercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut, sans les jeter dans une étude qui sente trop la philosophie, leur faire concevoir, selon la portée de leur esprit, ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, et que leur ame est un esprit aussi. Je crois que le meilleur et le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu et de l'ame, est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort et un homme vivant: dans l'un, il n'y a que le corps; dans l'autre, le corps est joint à l'esprit. Ensuite il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure et du mouvement. Faites ensuite remarquer, par divers exemples, qu'aucun corps ne périt, qu'ils se séparent seulement: ainsi, les parties du bois brûlé tombent en cendre, ou s'envolent en fumée. Si donc, ajouterez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre, incapable de connoître et de penser, ne périt jamais; à plus forte raison notre ame, qui connoît et qui pense, ne cessera jamais d'être. Le

corps peut mourir, c'est-à-dire qu'il peut quitter l'ame et être de la cendre : mais l'ame vivra ; car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfants ces connoissances, qui sont les fondements de toute la religion. Mais quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs et tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie sensible et de pratique pour affermir cette connoissance de la distinction du corps et de l'ame ; c'est d'accoutumer les enfants à mépriser l'un, et à estimer l'autre, dans tout le détail des mœurs. Louez l'instruction qui nourrit l'ame et qui la fait croître ; estimez les hautes vérités qui l'animent à se rendre sage et vertueuse. Méprisez la bonne chère, les parures, et tout ce qui amollit le corps ; faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience et la religion sont au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentiments, sans raisonner sur le corps et sur l'ame, les anciens Romains avoient appris à leurs enfants à mépriser leur corps, et à le sacrifier pour donner à l'ame le plaisir de la vertu et de la gloire. Chez eux ce n'étoit pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'étoit le peuple entier qui naissoit tempérant, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur et à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur empire eût altéré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il seroit impossible de donner aux enfants de tels préjugés par l'éducation. Combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi

nous contre l'impression des sens par la force de la coutume! Par exemple, celle du duel fondée sur une fausse règle d'honneur. Ce n'étoit point en raisonnant, mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur, qu'on exposoit sa vie, et que tout homme d'épée vivoit dans un péril continuel. Celui qui n'avoit aucune querelle pouvoit en avoir à toute heure avec des gens qui cherchoient des prétextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne pouvoit sans perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclaircissement, ni refuser d'être second du premier venu qui vouloit se battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume si barbare! Voyez donc combien les préjugés de l'éducation sont puissants; ils le seront bien davantage pour la vertu, quand ils seront soutenus par la raison et par l'espérance du royaume du ciel. Les Romains dont nous avons déjà parlé, et avant eux les Grecs, dans les bons temps de leurs républiques, nourrissoient leurs enfants dans le mépris du faste et de la mollesse: ils leur apprenoient à n'estimer que la gloire; à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les rois qui les possédoient; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'étoit si fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choses incroyables, selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de martyrs, et d'autres premiers chrétiens de toute condition et de tout âge, fait voir que la grace du baptême, étant ajoutée au secours de l'éducation, peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les fidèles, pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps.

Cherchez donc tous les tours les plus agréables et les comparaisons les plus sensibles, pour représenter aux enfants que notre corps est semblable aux bêtes, et que notre ame est semblable aux anges. Représentez un cavalier qui est monté sur un cheval, et qui le conduit : dites que l'ame est à l'égard du corps ce que le cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une ame est bien foible et bien malheureuse, quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin, et qui le soir est flétrie et foulée aux pieds; mais que l'ame est l'image de la beauté immortelle de Dieu. Il y a, ajouterez-vous, un ordre de choses d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair, comme on voit tout ce qui est ici-bas sujet au changement et à la corruption. Pour faire sentir aux enfants qu'il y a des choses très réelles que les yeux et les oreilles ne peuvent apercevoir, il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage, et qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu, *Oui*, ajoutez : Mais la sagesse d'un tel, l'avez-vous vue? de quelle couleur est-elle? L'avez-vous entendue? fait-elle beaucoup de bruit? L'avez-vous touchée? est-elle froide ou chaude? L'enfant rira; il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit : il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit; s'il est rond ou carré. Alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connoît donc des choses très véritables, qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, et que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort sobrement dans ces

sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité et le raisonnement vous mèneroient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit et selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes; et apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur sexe une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même temps il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit, pour leur donner des images charmantes des vérités de la religion, que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleste telle que saint Jean nous la représente: les larmes de tout œil essuyées; plus de mort, ni de douleurs ni de cris; les gémissements s'enfuiront, les maux seront passés; une joie éternelle sera sur la tête des bienheureux, comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jérusalem dont Dieu sera lui-même le soleil pour y former des jours sans fin; un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie l'arrosera; tout y sera or, perles et pierreries. Je sais bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles; mais après avoir frappé les enfants par un si beau spectacle pour les rendre attentifs, on se sert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie, ou sous une tente; que le corps va périr; qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption; mais que l'ame s'envo-

lera dans cette céleste patrie, où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfants l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, et de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on aplanit des difficultés infinies.

Je voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages, et que les miracles ne sont que des exceptions à ces règles générales ; qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avois accoutumé d'en sortir. Ensuite rappelez l'histoire de la résurrection de Lazare, puis celle de la résurrection de Jésus-Christ, et de ses apparitions familières pendant quarante jours devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de blé qu'on sème dans la terre et qu'on fait pourrir, afin qu'il ressuscite et se multiplie.

Au reste, il ne s'agit point d'enseigner par mémoire cette morale aux enfants, comme on leur enseigne le catéchisme ; cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la religion en un langage affecté, du moins en des formalités ennuyeuses : aidez seulement leur esprit, et mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fonds ; elles leur en seront plus propres et plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement : profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voient encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, sans leur

faire voir, par tout le détail de votre conduite, que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges, l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous ; dans l'enfance il peut tout. Les enfants se plaisent fort à imiter ; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile : de plus, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent, que par les raisons dont ils les appuient : les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles : si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enseigne, ils s'accoutument à regarder la religion comme une belle cérémonie, et la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfants certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la religion. On se moquera de la dévotion de quelque esprit simple ; on rira sur ce qu'il consulte son confesseur, ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent : mais vous vous trompez, tout tire à conséquence en cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu, ni des choses qui concernent son culte, qu'avec un sérieux et un respect bien éloigné de ces libertés. Ne vous relâchez jamais sur aucune bienséance, mais principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde sont les plus grossiers sur celles de la religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connoître soi-même et pour connoître Dieu, joignez-y les faits d'histoire dont il sera déjà instruit : ce mélange lui fera trouver toute la religion rassemblée

dans sa tête ; il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions et l'histoire du genre humain. Il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même, que son ame est l'image de Dieu, que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie et une puissance divine : aussitôt il se souviendra de l'histoire de la création. Ensuite il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison, qu'il est trompé par le plaisir, emporté par la colère, et que son corps entraîne son ame contre la raison, comme un cheval fougueux emporte un cavalier, au lieu que son ame devroit gouverner son corps : il apercevra la cause de ce désordre dans l'histoire du péché d'Adam ; cette histoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu. Voilà tout le fond de la religion.

Pour faire mieux entendre les mystères, les actions et les maximes de Jésus-Christ, il faut disposer les jeunes personnes à lire l'évangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jésus-Christ ; il faudroit poser comme le principal fondement l'autorité de l'église, épouse du fils de Dieu et mère de tous les fidèles. C'est elle, direz-vous, qu'il faut écouter, parceque le Saint-Esprit l'éclaire pour nous expliquer les écritures ; on ne peut aller que par elle à Jésus-Christ. Ne manquez pas de relire souvent avec les enfants les endroits où Jésus-Christ promet de soutenir et d'animer l'église, afin qu'elle conduise ses enfants dans la voie de la vérité. Sur-tout inspirez aux filles cette sagesse sobre et tempérée que saint Paul recommande ; faites-leur craindre le piège de la nouveau-

té, dont l'amour est si naturel à leur sexe; prévenez-les d'une horreur salutaire pour toute singularité en matière de religion; proposez-leur cette perfection céleste, cette merveilleuse discipline, qui régnoit parmi les premiers chrétiens; faites-les rougir de nos relâchements; faites-les soupirer après cette pureté évangélique; mais éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse et de réformation indiscrète.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'évangile et les grands exemples de l'antiquité; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité et la simplicité de leur foi. Revenez toujours à l'église; montrez-leur, avec les promesses qui lui sont faites et avec l'autorité qui lui est donnée dans l'évangile, la suite de tous les siècles où cette église a conservé, parmi tant d'attaques et de révolutions, la succession inviolable des pasteurs et de la doctrine, qui font l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvu que vous posiez le fondement de l'humilité, de la soumission et de l'aversion pour toute singularité suspecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu, dans l'institution des sacrements et dans la pratique de l'ancienne église. Je sais qu'on ne peut pas espérer de donner ces instructions dans toute leur étendue à toutes sortes d'enfants; je le propose seulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra, selon le temps, et selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe; mais rien ne la déracine ou ne la prévient mieux

qu'une instruction solide. Cette instruction, quoiqu'elle doive être renfermée dans les justes bornes, et être bien éloignée de toutes les études des savants, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire : tel pense être bien instruit, qui ne l'est point, et dont l'ignorance est si grande, qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connoître le fond du christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'évangile, ou autorisé par une approbation constante de l'église; il faut prémunir discrètement les enfants contre certains abus qui sont si communs, qu'on est tenté de les regarder comme des points de la discipline présente de l'église : on ne peut entièrement s'en garantir, si on ne remonte à la source, si on ne connoît l'institution des choses, et l'usage que les saints en ont fait.

Accoutumez donc les filles, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, et à ne pas s'attacher à de certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'église les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus n'est pas de critiquer ces choses qu'un pieux motif a souvent introduites, mais de montrer, sans les blâmer, qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le christianisme. Ce silence suffira pour accoutumer d'abord les enfants à concevoir le christianisme dans toute son intégrité et dans toute sa perfection, sans y ajouter ces pratiques. Dans la suite, vous pourrez les préparer doucement

contre les discours des calvinistes : je crois que cette instruction ne sera pas inutile, puisque nous sommes mêlés tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentiments, qui en parlent dans les conversations les plus familières.

Ils nous imputent, direz-vous, mal à propos tels excès sur les images, sur l'invocation des saints, sur la prière pour les morts, sur les indulgences. Mais voyons à quoi se réduit ce que l'église enseigne sur le baptême, sur la confirmation, sur le sacrifice de la messe, sur la pénitence, sur la confession, sur l'autorité des pasteurs, sur celle du pape, qui est le premier d'entre eux par l'institution de Jésus-Christ même, et du siège duquel on ne peut se séparer sans quitter l'église.

Voilà, continuerez-vous après cette courte explication, tout ce qu'il faut croire ; ce que les calvinistes nous accusent d'y ajouter n'est point la doctrine catholique : c'est mettre un obstacle à leur réunion, que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent et que l'église désavoue, comme si ces opinions faisoient partie de notre foi. En même temps ne négligez jamais de montrer combien les calvinistes ont condamné témérairement les cérémonies les plus anciennes et les plus saintes ; ajoutez que les choses nouvellement instituées, étant conformes à l'ancien esprit, méritent un profond respect, puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'épouse immortelle du fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens pasteurs une partie de leur troupeau sous prétexte d'une réforme, ne manquez pas de faire remar-

quer combien ces hommes superbes ont oublié la foiblesse humaine, et combien ils ont rendu la religion impraticable pour tous les simples, lorsqu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la doctrine chrétienne dans les écritures, sans se soumettre aux interprétations de l'église. Représentez l'écriture sainte au milieu des fidèles, comme la règle souveraine de la foi. Nous ne reconnoissons pas moins que les hérétiques, direz-vous, que l'église doit se soumettre à l'écriture; mais nous disons que le Saint-Esprit aide l'église pour expliquer bien l'écriture. Ce n'est pas l'église que nous préférons à l'écriture; mais l'explication de l'écriture, faite par toute l'église, à notre propre explication. N'est-ce pas le comble de l'orgueil et de la témérité à un particulier de craindre que l'église ne se soit trompée dans sa décision, et de ne craindre pas de se tromper soi-même en décidant contre elle?

Inspirez encore aux enfants le désir de savoir les raisons de toutes les cérémonies et de toutes les paroles qui composent l'office divin et l'administration des sacrements: montrez-leur les fonts baptismaux; qu'ils voient baptiser; qu'ils considèrent le jeudi-saint comment on fait les saintes huiles, et le samedi comment on bénit l'eau des fonts. Donnez-leur le goût, non des sermons pleins d'ornements vains et affectés, mais des discours sensés et édifiants, comme des bons prônes et des homélies qui leur fassent entendre clairement la lettre de l'évangile. Faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau et de touchant dans la simplicité de ces instructions, et inspirez-leur l'amour de la paroisse où le pasteur parle avec bénédiction et avec autorité, si peu

qu'il ait de talent et de vertu ; mais en même temps faites-leur aimer et respecter toutes les communautés qui concourent au service de l'église. Ne souffrez jamais qu'ils se moquent de l'habit ou de l'état des religieux ; montrez la sainteté de leur institut, l'utilité que la religion en tire, et le nombre prodigieux de chrétiens qui tendent dans ces saintes retraites à une perfection qui est presque impraticable dans les engagements du siècle. Accoutumez l'imagination des enfants à entendre parler de la mort ; à voir, sans se troubler, un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades même qui expirent, et des personnes déjà mortes, si vous pouvez le faire sans les exposer à un saisissement de frayeur.

Il n'est rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de personnes qui ont de l'esprit et de la piété ne pouvoir penser à la mort sans frémir ; d'autres pâlissent pour s'être trouvées au nombre de treize à table, ou pour avoir eu certains songes, ou pour avoir vu renverser une salière : la crainte de tous ces présages imaginaires est un reste grossier du paganisme ; faites-en voir la vanité et le ridicule. Quoique les femmes n'aient pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté est méprisable par-tout ; par-tout elle a de méchants effets. Il faut qu'une femme sache résister à de vaines alarmes, qu'elle soit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure ni ne s'effraie que pour de grands sujets, encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est chrétien, de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche. L'ame du christianisme, si on peut parler ainsi, est le mépris de cette vie et l'amour de l'autre.

CHAPITRE VIII.

Instruction sur le décalogue, sur les sacrements et sur la prière.

Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfants, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, le centre de toute la religion, et notre unique espérance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'incarnation; car cet engagement me mèneroit trop loin, et il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on doit en enseigner. Quand les principes sont posés, il faut réformer tous les jugements et toutes les actions de la personne qu'on instruit sur le modèle de Jésus-Christ même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre et à mourir, en nous montrant dans sa chair, semblable à la nôtre, tout ce que nous devons croire et pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentiments et les actions de l'enfant avec la vie de Jésus-Christ; cette comparaison deviendroit fatigante et indiscrète : mais il faut accoutumer les enfants à regarder la vie de Jésus-Christ comme notre exemple, et sa parole comme notre loi. Choisissez parmi ses discours et parmi ses actions ce qui est le plus proportionné à l'enfant. S'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, rappelez-lui le souvenir de Jésus-Christ sur la croix : s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jésus-Christ travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique : s'il veut être loué et estimé, parlez-lui des

opprobres dont le Sauveur s'est rassasié : s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui considérer Jésus-Christ conversant avec les pécheurs et avec les hypocrites les plus abominables : s'il témoigne quelque ressentiment, hâtez-vous de lui représenter Jésus-Christ mourant sur la croix pour ceux même qui le faisoient mourir : s'il se laisse emporter à une joie immodeste, peignez-lui la douceur et la modestie de Jésus-Christ, dont toute la vie a été si grave et si sérieuse. Enfin faites qu'il se représente souvent ce que Jésus-Christ penseroit et ce qu'il diroit de nos conversations, de nos amusements et de nos occupations les plus sérieuses, s'il étoit encore visible au milieu de nous. Quel seroit, continuerez-vous, notre étonnement, s'il paroissoit tout d'un coup au milieu de nous, lorsque nous sommes dans le plus profond oubli de sa loi ! Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, et au monde entier quand l'heure secrète du jugement universel sera venue ? Alors il faut peindre le renversement de la machine de l'univers, le soleil obscurci, les étoiles tombant de leurs places, les éléments embrasés s'écoulant comme des fleuves de feu, les fondements de la terre ébranlés jusqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, et tous ces autres objets qui nous environnent, puisqu'ils sont réservés au feu ? Montrez ensuite les tombeaux ouverts, les morts qui rassembleront les débris de leurs corps, Jésus-Christ qui descendra sur les nues avec une haute majesté ; ce livre ouvert où seront écrites jusqu'aux plus secrètes pensées des cœurs ; cette sentence prononcée à la face

de toutes les nations et de tous les siècles ; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes, et pour les faire régner avec Jésus-Christ sur le même trône ; enfin, cet étang de feu et de souffre, cette nuit et cette horreur éternelle, ce grincement de dents, et cette rage commune avec les démons, qui sera le partage des ames pécheresses.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le décalogue ; faites voir que c'est un abrégé de la loi de Dieu, et qu'on trouve dans l'évangile ce qui n'est contenu dans le décalogue que par des conséquences éloignées. Dites ce que c'est que conseil, et empêchez les enfants que vous instruisez de se flatter, comme le commun des hommes, par une distinction qu'on pousse trop loin entre les conseils et les préceptes. Montrez que les conseils sont donnés pour faciliter les préceptes, pour assurer les hommes contre leur propre fragilité, pour les éloigner du bord du précipice où ils seroient entraînés par leur propre poids ; qu'enfin les conseils deviennent des préceptes absolus pour ceux qui ne peuvent, en certaines occasions, observer les préceptes sans les conseils. Par exemple, les gens qui sont trop sensibles à l'amour du monde et aux pièges des compagnies sont obligés de suivre le conseil évangélique de quitter tout pour se retirer dans une solitude. Répétez souvent que la lettre tue, et que c'est l'esprit qui vivifie ; c'est-à-dire que la simple observation du culte extérieur est inutile et nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour et de religion. Rendez ce langage clair et sensible : faites voir que Dieu veut être honoré du cœur et non des lèvres ; que les cérémonies servent à exprimer notre religion et à l'exciter,

mais que les cérémonies ne sont pas la religion même ; qu'elle est toute au dedans, puisque Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité ; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, et de nous regarder comme s'il n'y avoit dans toute la nature que lui et nous ; qu'il n'a pas besoin de nos paroles, de nos postures, ni même de notre argent ; que ce qu'il veut c'est nous-mêmes ; qu'on ne doit pas seulement exécuter ce que la loi ordonne, mais encore l'exécuter pour en tirer le fruit que la loi a eu en vue quand elle l'a ordonné ; qu'ainsi ce n'est rien d'entendre la messe, si on ne l'entend afin de s'unir à Jésus-Christ sacrifié pour nous, et de s'édifier de tout ce qui nous représente son immolation. Finissez en disant que tous ceux qui crieront, Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas au royaume du ciel ; que si on n'entre dans les vrais sentiments d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de soi-même et d'horreur pour le monde, on fait du christianisme un fantôme trompeur pour soi et pour les autres.

Passez aux sacrements : je suppose que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies à mesure qu'elles se sont faites en présence de l'enfant, comme nous l'avons dit. C'est ce qui en fera mieux sentir l'esprit et la fin : par-là vous ferez entendre combien il est grand d'être chrétien, combien il est honteux et funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes et les promesses du baptême, pour montrer que les exemples et les maximes du monde, bien loin d'avoir quelque autorité sur nous, doivent nous rendre suspect tout ce qui nous vient d'une source si odieuse et si empoisonnée : ne craignez pas même de représenter, comme saint Paul, le démon régnant dans

le monde, et agitant les cœurs des hommes par toutes les passions violentes qui leur font chercher les richesses, la gloire et les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde; c'est ce spectacle de vanité auquel un chrétien ne doit ouvrir ni son cœur ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le baptême dans le christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine : rappeler le monde malgré des promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espèce d'apostasie, comme un religieux qui, malgré ses vœux, quitteroit son cloître et son habit de pénitence pour rentrer dans le siècle.

Ajoutez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondés, les railleries impies et les violences mêmes du monde, puisque la confirmation nous rend soldats de Jésus-Christ pour combattre cet ennemi. L'évêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violents de la persécution; il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens, qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus souples et plus vigoureux quand ils alloient au combat; enfin il a fait sur vous le signe de la croix pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jésus-Christ. Nous ne sommes plus, continuerez-vous, dans le temps des persécutions, où l'on faisoit mourir ceux qui ne vouloient pas renoncer à l'évangile : mais le monde, qui ne peut cesser d'être monde, c'est-à-dire corrompu, fait toujours une persécution indirecte à la piété; il lui tend des pièges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en moque; et il en rend la pratique si difficile dans la plupart des conditions, qu'au milieu même des nations chrétiennes, et où l'autorité souve-

raine appuie le christianisme, on est en danger de rougir du nom de Jésus-Christ et de l'imitation de sa vie.

Représentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jésus-Christ par l'eucharistie. Dans le baptême, il nous fait ses frères ; dans l'eucharistie, il nous fait ses membres. Comme par l'incarnation il s'étoit donné à la nature humaine en général, par l'eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'incarnation, il se donne à chaque fidèle en particulier. Tout est réel dans la suite de ses mystères ; Jésus-Christ donne sa chair aussi réellement qu'il l'a prise : mais c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, c'est boire et manger son jugement, que de manger la chair vivifiante de Jésus-Christ sans vivre de son esprit. Celui, dit-il lui-même, qui me mange, doit vivre pour moi.

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir besoin du sacrement de la pénitence, qui suppose qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu! Quoique cette puissance toute céleste qui s'exerce sur la terre, et que Dieu a mise dans les mains des prêtres pour lier et pour délier les pécheurs selon leurs besoins, soit une si grande source de miséricordes, il faut trembler dans la crainte d'abuser des dons de Dieu et de sa patience. Pour le corps de Jésus-Christ, qui est la vie, la force et la consolation des justes, il faut désirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours ; mais, pour le remède des ames malades, il faut souhaiter de parvenir à une santé si parfaite, qu'on en diminue tous les jours le besoin. Le besoin, quoi qu'on fasse, ne sera que trop grand; mais ce seroit bien pis, si on faisoit de toute sa vie un cercle continuel et scan-

daleux du péché à la pénitence, et de la pénitence au péché. Il n'est donc question de se confesser que pour se convertir et se corriger ; autrement les paroles de l'absolution, quelque puissantes qu'elles soient par l'institution de Jésus-Christ, ne seroient par notre indisposition que des paroles, mais des paroles funestes qui seroient notre condamnation devant Dieu. Une confession sans changement intérieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchés, ne fait qu'ajouter aux autres péchés celui d'un monstrueux sacrilège.

Faites lire aux enfants que vous élevez les prières des agonisants, qui sont admirables; montrez-leur ce que l'église fait et ce qu'elle dit en donnant l'extrême-onction aux mourants : quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction sacrée pour ce dernier combat! Mais pour se rendre digne des graces de la mort, il faut être fidèle à celles de la vie.

Admirez les richesses de la grace de Jésus-Christ, qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la source du mal en sanctifiant la source de notre naissance, qui est le mariage. Qu'il étoit convenable de faire un sacrement de cette union de l'homme et de la femme, qui représente celle de Dieu avec sa créature et de Jésus-Christ avec son église! que cette bénédiction étoit nécessaire pour modérer les passions brutales des hommes, pour répandre la paix et la consolation sur toutes les familles, pour transmettre la religion comme un héritage de génération en génération! De là il faut conclure que le mariage est un état très saint et très pur, quoiqu'il soit moins parfait que la virginité; qu'il faut y être

appelé; qu'on n'y doit chercher ni les plaisirs grossiers, ni la pompe mondaine ; qu'on doit seulement désirer d'y former des saints.

Louez la sagesse infinie du fils de Dieu, qui a établi des pasteurs pour le représenter parmi nous, pour nous instruire en son nom, pour nous donner son corps, pour nous réconcilier avec lui après nos chutes, pour former tous les jours de nouveaux fidèles, et même de nouveaux pasteurs qui nous conduisent après eux, afin que l'église se conserve dans tous les siècles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjouir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes. Ajoutez avec quel sentiment de religion on doit respecter les oints du Seigneur : ils sont les hommes de Dieu, et les dispensateurs de ses mystères. Il faut donc baisser les yeux et gémir, dès qu'on aperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministère : il faudroit souhaiter de la pouvoir laver dans son propre sang. Leur doctrine n'est pas la leur ; qui les écoute, écoute Jésus-Christ même : quand ils sont assemblés au nom de Jésus-Christ pour expliquer les écritures, le Saint-Esprit parle avec eux. Leur temps n'est point à eux : il ne faut donc pas vouloir les faire descendre d'un si haut ministère, où ils doivent se dévouer à la parole et à la prière pour être les médiateurs entre Dieu et les hommes ; il ne faut pas les rabaisser jusqu'à des affaires du siècle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui sont le patrimoine des pauvres et le prix des péchés du peuple ; mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parents et ses amis à ce redoutable ministère sans vocation et par des vues d'intérêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la prière, fondée sur le besoin de la grace, que nous avons déjà expliqué. Dieu, dira-t-on à un enfant, veut qu'on lui demande sa grace, non parcequ'il ignore notre besoin, mais parcequ'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce besoin ; ainsi c'est l'humiliation de notre cœur, le sentiment de notre misère et de notre impuissance, enfin la confiance en sa bonté, qu'il exige de nous. Cette demande qu'il veut qu'on lui fasse ne consiste que dans l'intention et dans le désir ; car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on récite beaucoup de paroles sans prier, et souvent on prie intérieurement sans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être très utiles, car elles excitent en nous les pensées et les sentiments qu'elles expriment, si on y est attentif : c'est pour cette raison que Jésus-Christ nous a donné une forme de prière. Quelle consolation de savoir par Jésus-Christ même comment son père veut être prié ! Quelle force doit-il y avoir dans des demandes que Dieu même nous met dans la bouche ! Comment ne nous accorderoit-il pas ce qu'il a soin de nous apprendre à demander? Après cela, montrez combien cette prière est simple et sublime, courte et pleine de tout ce que nous pouvons attendre d'en haut.

Le temps de la première confession des enfants est une chose qu'on ne peut décider ici : il doit dépendre de l'état de leur esprit, et encore plus de celui de leur conscience. Il faut leur enseigner ce que c'est que la confession, dès qu'ils paroissent capables de l'entendre. Ensuite attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera ; donnez-lui-en beaucoup de confusion

et de remords. Vous verrez qu'étant déja instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au confesseur. Il faut tâcher de faire en sorte qu'il s'excite à un vif repentir, et qu'il trouve dans la confession un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, et qu'elle soit une source de graces pour toutes les autres.

La première communion au contraire me semble devoir être faite dans le temps où l'enfant, parvenu à l'usage de raison, paroîtra plus docile et plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de foi et d'amour de Dieu que Jésus-Christ se fera mieux sentir et goûter à lui par les graces de la communion. Elle doit être long-temps attendue, c'est-à-dire qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant dès sa première enfance comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre en attendant les joies du ciel. Je crois qu'il faudroit la rendre plus solennelle qu'on peut : qu'il paroisse à l'enfant qu'on a les yeux attachés sur lui pendant ces jours-là, qu'on l'estime heureux, qu'on prend part à sa joie, et qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une action si grande. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la communion, je crois que, quand il y est préparé, on ne sauroit le prévenir trop tôt d'une si précieuse grace, avant que son innocence soit exposée aux occasions dangereuses où elle commence à se flétrir.

CHAPITRE IX.

Remarques sur plusieurs défauts des filles.

Nous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse et dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée. Au commencement il y a beaucoup d'affectation, et ensuite beaucoup d'habitude, dans ces craintes mal fondées, et dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché : le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les compliments excessifs, les flatteries, les empressements : tout cela les gâte et les accoutume à trouver que tout ce qui est grave et sérieux est trop sec et trop austère. Il faut même tâcher de faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte et précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots ; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles. Elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit ; elles ne choisissent point entre leurs pensées ; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer ; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup : cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pen-

sées, à les expliquer d'une manière courte, et à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes ; c'est qu'elles sont nées artificieuses, et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but. Elles estiment la finesse : et comment ne l'estimeroient-elles pas, puisqu'elles ne connoissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée ? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies ; les larmes ne leur coûtent rien ; leurs passions sont vives, et leurs connoissances bornées : de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendroient pas à des esprits plus réglés leur paroissent bons ; elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte ; ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse, et de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient. Qu'on ne les assujettisse point à paroître goûter certaines personnes ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mère, préoccupée de son directeur, est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction ; et la fille le fait par politique contre son goût. Sur-tout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être religieuses : car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parents, leur persuade

qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, et leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentiments, le moyen de les désabuser est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence; comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée; et tout de même, si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse, qui est la finesse.

Montrez-leur par des exemples comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur : La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses!

Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable; c'est, ou une bagatelle qu'on n'oseroit dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, et on le cherche par des voies droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer? au lieu

qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, plus les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient : tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie; on les devine toujours par quelque endroit : souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper ; car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons : et qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour-propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect ? Dites peu-à-peu ces choses, selon les occasions, les besoins et la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on veut se cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être, ou que, voulant des choses permises, on prend pour y arriver des moyens indignes faute de savoir en choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfants l'impertinence de certaines finesses qu'ils voient pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font ; et enfin faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parcequ'ils ont voulu y arriver par la finesse; et déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement ; ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux, et le plus pressé à guérir; celui-là,

si on n'y prend garde, rend tous les autres inutiles.

Désabusez-les des mauvaises subtilités par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe, sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé; il y a encore plus de bassesse et de supercherie dans ces raffinements que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent, pour ainsi dire, de bonne foi la finesse; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la vérité même; que c'est se jouer de Dieu que de se jouer de la vérité dans ses paroles; qu'on doit les rendre précises et exactes, et parler peu pour ne rien dire que de juste, afin de respecter la vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfants lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis et de vous en divertir, reprenez-les sévèrement; et faites en sorte que tous leurs artifices réussissent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant sur de telles fautes, on les persuade que c'est être habile que d'être fin.

CHAPITRE X.

La vanité de la beauté et des ajustements.

Mais ne craignez rien tant que la vanité dans les filles: elles naissent avec un désir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agréments de l'esprit et du corps: de là

vient leur conversation douce et insinuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les graces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens ; une coiffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux, plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre, l'humeur changeante qui règne parmi nous cause une variété continuelle de modes : ainsi on ajoute à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions, et dérèglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits et pour les meubles, il n'y en a plus d'effective pour les conditions : car pour la table des particuliers, c'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent, ou plutôt, sans argent, selon son ambition et sa vanité.

Ce faste ruine les familles, et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté, le faste excite, dans les personnes d'une basse naissance, la passion d'une prompte fortune ; ce qui ne se peut faire sans péché, comme le saint Esprit nous l'assure. D'un autre côté, les gens de qualité, se trouvant sans ressource, font des lâchetés et des bassesses horribles pour soutenir leurs dépenses ; par-là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité et le naturel, même entre les plus proches parents.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes : elles ont fait passer

pour Gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède que ceux qui en sont éblouis ; elle trouble, elle enivre l'ame ; on est plus fortement idolâtre de soi-même que les amants les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu ? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé et sensible aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bientôt ridicules : elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit ; et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin, il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares et sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement. Les véritables graces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires

pour couvrir nos corps ; mais, après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornements qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paroît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines ; elles y verroient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottant à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bientôt un grand mépris pour leurs frisures si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique, il y auroit de l'extravagance à le vouloir ; mais elles pourroient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage : elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées : les véritables graces suivent la nature et ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même ; elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve, du moins elle ne veut jamais s'y arrêter : elle seroit raisonnable, si elle ne changeoit que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grace ; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement que la véritable politesse et le bon goût ? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider ; il n'y a qu'elles qu'on veuille en croire : ainsi les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres. Elles ne choisissent et ne quittent rien par règle ; il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-temps à la mode, afin qu'elle ne doive plus l'être, et qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté prenne sa place et soit admirée.

Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la modestie chrétienne. Vous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères, que l'homme naît dans la corruption du péché ; son corps, travaillé d'une maladie contagieuse, est une source de tentations à son ame. Jésus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte et dans la défiance de nous mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hasarder votre ame et celle de votre prochain pour une folle vanité ? Ayez donc horreur des nudités de gorge et de toutes les autres immodesties : quand même on commettroit ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu et devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse et si contagieuse pour autrui ? Cet aveugle désir de plaire

convient-il à une ame chrétienne, qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur et du mépris des créatures? Mais quand on cherche à plaire, que prétend-on? N'est-ce pas d'exciter les passions des hommes? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter? Si elles vont trop loin, ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites? Et ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées? Vous préparez un poison subtil et mortel, vous le versez sur tous les spectateurs; et vous vous croyez innocente! Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables, et de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais sur-tout ne permettez rien dans l'extérieur des filles qui excède leur condition: réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, et combien on se fait mépriser des gens sages, en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles s'instruisent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute et de déférence: elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait, tant qu'elle voudra, de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisants, de la facilité à parler avec grace; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables. Mais qu'elle ait une conduite

égale et suivie, un esprit égal et réglé; qu'elle sache se taire et conduire quelque chose : cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse et l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui non comme une délicatesse louable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier, pour ainsi dire, avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle dans le besoin pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats et surmontés par leur dégoût.

CHAPITRE XI.

Instruction des femmes sur leurs devoirs.

Venons maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite : quels sont ses emplois? Elle est chargée de l'éducation de ses enfants; des garçons jusqu'à un certain âge; des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement; d'ordinaire même, de faire les fermes et de recevoir les revenus.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions ; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire. Mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe, c'est qu'elle ne connoît pas l'importance et l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connoître le naturel et le génie de chacun de ses enfants, pour trouver la manière de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent, à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, et à guérir leurs erreurs ! Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir et conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié et la confiance ! Mais n'a-t-elle pas besoin d'observer et de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux ? Sans doute : une mère de famille doit donc être pleinement instruite de la religion, et avoir un esprit mûr, ferme, appliqué, et expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles pendant la vie même de leurs maris occupés au dehors ? Ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves. Enfin saint Paul attache tellement en général leur salut à l'éducation de leurs enfants, qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfants, parceque ce

mémoire leur fera assez sentir l'étendue des connoissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'économie. La plupart des femmes la négligent comme un emploi bas qui ne convient qu'à des paysans ou à des fermiers, tout au plus à un maître-d'hôtel, ou à quelque femme de charge : sur-tout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail; elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de cultures de terres, des différentes natures de revenus, de la levée des rentes et des autres droits seigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes, ou d'établir des receveurs, elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'économie. Les anciens Grecs et les Romains, si habiles et si polis, s'en instruisoient avec un grand soin : les plus grands esprits d'entre eux en ont fait, sur leurs propres expériences, des livres que nous avons encore, et où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sait que leurs conquérants ne dédaignoient pas de labourer, et de retourner à la charrue en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs, qu'on ne pourroit le croire, si peu qu'il y eût dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son pays que pour le cultiver paisiblement? A quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix? Après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se

font les choses qui sont les fondements de la vie humaine; toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force et le bonheur d'un état consistent, non à avoir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un génie bien plus élevé et plus étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de policer toute une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur les modes, et s'exercer à de petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable que celui qui ne va qu'à bien parler: on voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé : les femmes courent risque d'être extrêmes en tout. Il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais craignez aussi que l'économie n'aille en elles jusqu'à l'avarice, montrez leur en détail tous les ridicules de cette passion. Dites-leur ensuite : Prenez garde que l'avarice gagne peu, et qu'elle se déshonore beaucoup. Un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une vie frugale et laborieuse, qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite prodigue et ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire plus libéralement celles que la

bienséance, ou l'amitié, ou la charité, inspiren[t]. Souvent c'est faire un grand gain que de savoir perdre à propos : c'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires.

Faites pour la propreté comme pour l'économie. Accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé ; qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison. Faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'économie et à la propreté que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle ne paroît presque rien ; cependant elle iroit loin si elle étoit exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose? vous ne perdez jamais un moment à la chercher ; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras : quand on en a besoin vous mettez d'abord la main dessus ; et quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté ; c'est ce qui frappe le plus les yeux, que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non seulement pour la bonne grace et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs ; elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident; elle y est même entretenue proprement : car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux, ni en danger de se briser, lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude qui fait ranger fait

aussi nettoyer. Joignez à ces avantages celui d'ôter par cette habitude aux domestiques l'esprit de paresse et de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardements qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse et de la propreté. La propreté, quand elle est modérée, est une vertu ; mais quand on suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit. Le bon goût rejette la délicatesse excessive : il traite les petites choses de petites, et n'en est point blessé. Moquez-vous donc, devant les enfants, des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, et qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscrètes. Accoutumez-les à une propreté simple et facile à pratiquer : montrez-leur la meilleure manière de faire les choses ; mais montrez-leur encore davantage à s'en passer. Dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit et de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, c'est-à-dire facile, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations que pour tout le reste : la plupart des gens leur sont fades et ennuyeux ; le moindre défaut de politesse leur paroît un monstre ; elles sont toujours moqueuses et dégoûtées. Il faut leur faire entendre de bonne heure qu'il n'est rien de si peu judicieux que de juger superficiellement d'une personne par ses manie-

res, au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentiments et de ses qualités utiles. Faites voir, par diverses expériences, combien un provincial d'un air grossier, ou, si vous voulez, ridicule, avec ses compliments importuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est plus estimable qu'un courtisan qui, sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses. Ajoutez qu'il y a toujours de la foiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui et au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise, qu'on ne puisse en tirer quelque chose de bon: quoiqu'on doive en choisir de meilleures quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler quand on y est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, et que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction de gens les moins éclairés. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

CHAPITRE XII.

Suite des devoirs des femmes.

Il y a la science de se faire servir, qui n'est pas petite. Il faut choisir des domestiques qui aient de l'honneur et de la religion; il faut connoître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le temps et la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, et la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal à propos un officier, par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possible,

ou si vous ne savez pas à peu près le prix et la quantité du sucre et des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire : ainsi vous êtes en danger d'être la dupe ou le fléau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connoissance de leurs métiers.

Il faut encore savoir connoître leurs humeurs, ménager leurs esprits, et policer chrétiennement toute cette petite république, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il faut sans doute de l'autorité ; car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne : mais comme ce sont des chrétiens, qui sont vos frères en Jésus-Christ, et que vous devez respecter comme ses membres, vous êtes obligé de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité : n'entrez pas en conversation avec eux ; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection et sans hauteur sur leurs besoins ; qu'ils soient assurés de trouver du conseil et de la compassion. Ne les reprenez point aigrement de leurs défauts ; n'en paroissez ni surpris ni rebuté tant que vous espérerez qu'ils ne seront pas incorrigibles ; faites-leur entendre doucement raison, et souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang-froid que c'est sans chagrin et sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre service que pour leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes personnes de qualité à cette conduite douce et charitable ; car l'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointe à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur fait regarder les domestiques à peu près comme des chevaux : on se croit d'une

autre nature que les valets ; on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi, et à l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis ; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres ; que le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut ; que les maîtres, qui sont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point, eux qui ont manqué d'instructions et de bons exemples ; qu'enfin, si les valets se gâtent en servant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire *être bien servi* gâte encore plus les maîtres ; car cette facilité de se satisfaire en tout et de se livrer à ses désirs ne fait qu'amollir l'ame, que la rendre ardente et passionnée pour les moindres commodités.

Pour ce gouvernement domestique, rien n'est meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure. Donnez-leur quelque chose à régler, à condition de vous en rendre compte : cette confiance les charmera, car la jeunesse ressent un plaisir incroyable lorsqu'on commence à se fier à elle et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. On en voit un bel exemple dans la reine Marguerite. Cette princesse raconte dans ses mémoires que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie fut de voir que la reine sa mère commença à lui parler, lorsqu'elle étoit encore très jeune, comme à une personne mûre : elle se sentit transportée de joie d'entrer dans la confidence de la reine et de son frère le duc d'Anjou pour le secret de l'état, elle qui n'avoit

connu jusque-là que des jeux d'enfants. Laissez même faire quelque faute à une fille dans de tels essais, et sacrifiez quelque chose à son instruction ; faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit fallu faire ou dire, pour éviter les inconvénients où elle est tombée ; racontez-lui vos expériences passées, et ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes, que vous avez faites dans votre jeunesse : par-là vous lui inspirerez la confiance, sans laquelle l'éducation se tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une fille à lire et à écrire correctement. Il est honteux, mais ordinaire, de voir des femmes qui ont de l'esprit et de la politesse, ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent ; ou elles hésitent, ou elles chantent en lisant : au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple et naturel, mais ferme et uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe, ou pour la manière de former ou de lier des lettres en écrivant : au moins accoutumez-les à y faire leurs lignes droites, à rendre leur caractère net et lisible. Il faudroit aussi qu'une fille sût la grammaire, pour sa langue naturelle. Il n'est pas question de la lui apprendre par règles, comme les écoliers apprennent le latin en classe ; accoutumez-les seulement sans affectation à ne point prendre un temps pour un autre, à se servir des termes propres, à expliquer nettement leurs pensées avec ordre, et d'une manière courte et précise : vous les mettrez en état d'apprendre un jour à leurs enfants à bien parler sans aucune étude. On sait que, dans l'ancienne Rome, la mère des Gracques contribua beaucoup, par une bonne éducation, à orner l'éloquence de ses enfants, qui devinrent de si grands hommes.

Elles devroient aussi savoir les quatre règles de l'arithmétique, vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse pour beaucoup de gens ; mais l'habitude prise dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement, par le secours des règles, toutes sortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On sait assez que l'exactitude à compter souvent fait le bon ordre dans les maisons.

Il seroit bon aussi qu'elles sussent quelque chose des principales règles de la justice ; par exemple, la différence qu'il y a entre un testament et une donation ; ce que c'est qu'un contrat, une substitution, un partage de cohéritiers ; les principales règles du droit ou des coutumes du pays où l'on est, pour rendre ces actes valides ; ce que c'est que communauté, ce que c'est que des biens meubles et immeubles. Si elles se marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

Mais en même temps montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit ; combien le droit lui-même, par la foiblesse de l'esprit des hommes, est plein d'obscurités et de règles douteuses ; combien la jurisprudence varie ; combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paroisse, devient incertain ; combien les longueurs des meilleures affaires mêmes sont ruineuses et insupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux et les subtilités de la procédure, les frais immenses qu'elle attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs et des greffiers pour s'enrichir bientôt en appauvrissant les parties. Ajoutez les moyens qui rendent mauvaise par la forme

une affaire bonne dans le fond, les oppositions de maximes de tribunal à tribunal : si vous êtes renvoyé à la grand'chambre, votre procès est gagné ; si vous allez aux enquêtes, il est perdu. N'oubliez pas les conflits de juridiction, et le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour savoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la différence qu'on trouve souvent entre les avocats et les juges sur la même affaire ; dans la consultation vous avez gain de cause, et votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, et de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix. Lorsqu'elles sont veuves, ou maîtresses de leur bien dans un autre état, elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent les gens d'un esprit plus étendu et plus attentif aux avantages d'un accommodement, et qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconvénients, et de savoir les éviter.

Les filles qui ont une naissance et un bien considérable ont besoin d'être instruites des devoirs des seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanes, les fausseté si ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles et des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misère,

mais sur-tout comment on peut procurer au peuple une instruction solide et une police chrétienne. Tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des seigneurs, n'oubliez pas leurs droits : dites ce que c'est que fiefs, seigneur dominant, vassal, hommage, rentes, dîmes inféodées, droit de champart, lods et ventes, indemnité, amortissement et reconnoissances, papiers terriers, et autres choses semblables. Ces connoissances sont nécessaires, puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles, selon leur loisir et la portée de leur esprit, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions : c'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans. Donnez-leur donc des histoires grecques et romaines ; elles y verront des prodiges de courage et de désintéressement. Ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beautés; mêlez celle des pays voisins, et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Tout cela sert à agrandir l'esprit, et à élever l'ame à de grands sentiments, pourvu qu'on évite la vanité et l'affectation. On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever apprenne l'italien et l'espagnol ; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque princesse espagnole ou italienne, comme nos reines d'Autriche et de Médicis. D'ailleurs ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter les défauts des femmes ; il y

et beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude. Celle du latin seroit bien plus raisonnable, car c'est la langue de l'église : il y a un fruit et une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'office divin où l'on assiste si souvent. Ceux mêmes qui cherchent les beautés du discours en trouveront de bien plus parfaites et plus solides dans le latin que dans l'italien et dans l'espagnol, où règnent un jeu d'esprit et une vivacité d'imagination sans règle. Mais je ne voudrois faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste, qui sauroient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceroient à la vaine curiosité, qui cacheroient ce qu'elles auroient appris, et qui n'y chercheroient que leur édification.

Je leur permettrois aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, si je voyois qu'elles en eussent le goût, et que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses ; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, et je voudrois en tout cela une exacte sobriété : tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paroît dangereux.

La musique et la peinture ont besoin des mêmes précautions ; tous ces arts sont du même génie et du même goût. Pour la musique, on sait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une république bien policée que d'y laisser introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes, elle rend les ames molles et voluptueuses ; les tons languissants et passionnés ne font tant de plaisir qu'à cause que l'ame

s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi à Sparte les magistrats brisoient tous les instruments dont l'harmonie étoit trop délicieuse, et c'étoit là une de leurs plus importantes polices ; c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entroient dans la musique des Asiatiques : à plus forte raison les chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissements empoisonnés.

La poésie et la musique, si on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être employées très utilement à exciter dans l'ame des sentiments vifs et sublimes pour la vertu. Combien avons-nous d'ouvrages poétiques de l'écriture que les Hébreux chantoient, selon les apparences ! Les cantiques ont été les premiers monuments qui ont conservé plus distinctement, avant l'écriture, la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la musique a été puissante parmi les peuples païens pour élever l'ame au-dessus des sentiments vulgaires. L'église a cru ne pouvoir consoler mieux ses enfants que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts, que l'Esprit de Dieu même a consacrés. Une musique et une poésie chrétiennes seroient le plus grand de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes ; mais, dans les faux préjugés où est notre nation, le goût de ces arts n'est guère sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Si elle a de la voix et du

génie pour les beautés de la musique, n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer : la défense irriteroit la passion ; il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent que d'entreprendre de l'arrêter.

La peinture se tourne chez nous plus aisément au bien : d'ailleurs elle a un privilège pour les femmes ; sans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourroient se réduire à des travaux simples qui ne demanderoient aucun art ; mais, dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition, je souhaiterois qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, si la connoissance des règles du dessin ne les conduit : de là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles et dans les broderies, est d'un mauvais goût ; tout y est confus, sans dessin, sans proportion. Ces choses passent pour belles, parcequ'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, et d'argent à ceux qui les achètent, leur éclat éblouit ceux qui les voient de loin, ou qui ne s'y connoissent pas. Les femmes ont fait là-dessus des règles à leur mode ; qui voudroit contester passeroit pour visionnaire. Elles pourroient néanmoins se détromper en consultant la peinture, et par-là se mettre en état de faire, avec une médiocre dépense et un grand plaisir, des ouvrages d'une noble variété, et d'une beauté qui seroit au-dessus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre et mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que tous les premiers chrétiens,

de quelque condition qu'ils fussent, travailloient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail une occupation sérieuse, suivie et utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme, et en lui à toute sa postérité, celle dont l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière.

On doit considérer pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, et la profession qu'elle embrassera selon les apparences. Prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au-dessus de son bien et de sa condition. Il n'y a guère de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré; ce qui auroit rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle doit y avoir, et ne lui laissez point goûter les amusements de la ville; montrez-lui les avantages d'une vie simple et active. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la cour; ce commerce ne serviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule et disproportionné : renfermez-la dans les bornes de sa condition, et donnez-lui pour modèles les personnes qui y réussissent le mieux; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie; apprenez lui l'économie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes et pour les maisons qui sont les revenus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfants, et enfin le détail des autres occupations, d'affaires, ou de commerce dans

lequel vous prévoyez qu'elle pourra entrer, quand elle sera mariée. Si au contraire elle se détermine à se faire religieuse sans y être poussée par ses parents, tournez dès ce moment toute son éducation vers l'état où elle aspire; faites-lui faire des épreuves sérieuses des forces de son esprit et de son corps, sans attendre le noviciat, qui est une espèce d'engagement par rapport à l'honneur du monde; accoutumez-la au silence; exercez-la à obéir sur des choses contraires à son humeur et à ses habitudes; essayez peu à peu de voir de quoi elle est capable pour la règle qu'elle veut prendre; tâchez de l'accoutumer à une vie grossière, sobre et laborieuse; montrez-lui en détail combien on est libre et heureux de savoir se passer des choses que la vanité et la mollesse, ou même la bienséance du siècle, rendent nécessaires hors du cloître; en un mot, en lui faisant pratiquer la pauvreté, faites-lui en sentir le bonheur que Jésus-Christ nous a révélé. Enfin, n'oubliez rien pour ne laisser dans son cœur le goût d'aucune des vanités du monde, quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuses, découvrez-lui les épines cachées sous les faux plaisirs que le monde donne; montrez-lui des gens qui y sont malheureux au milieu des plaisirs.

CHAPITRE XIII.

Des gouvernantes.

Je prévois que ce plan d'éducation pourra passer, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour un projet chimérique. Il faudroit, dira-t-on, un discernement, une pa-

tience, un talent extraordinaire, pour l'exécuter. Où sont les gouvernantes capables de l'entendre? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre? Mais je prie de considérer attentivement que quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfants, ce n'est pas pour donner des regles imparfaites: on ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. Il est vrai que chacun ne pourra pas aller dans la pratique aussi loin que vont nos pensées lorsque rien ne les arrête sur le papier: mais enfin, lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue, et de s'être efforcé d'y atteindre; c'est le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne suppose point une nature accomplie dans les enfants, et un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour composer une éducation parfaite: au contraire, je tâche de donner des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtés; je suppose les mécomptes ordinaires dans les éducations, et j'ai recours aux moyens les plus simples pour redresser, en tout ou en partie, ce qui en a besoin. Il est vrai qu'on ne trouvera point dans ce petit ouvrage de quoi faire réussir une éducation négligée et mal conduite; mais faut-il s'en étonner? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter, que de trouver des règles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation? J'avoue qu'on peut faire et qu'on fait tous les jours pour les enfants beaucoup moins que ce que je propose; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces négligences. Le chemin que je représente, quelque long qu'il paroisse, est le plus court, puisqu'il

mène droit où l'on veut aller : l'autre chemin, qui est celui de la crainte, et d'une culture superficielle des esprits, quelque court qu'il paroisse, est trop long; car on n'arrive presque jamais par-là au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, et d'inspirer l'amour sincère de la vertu. La plupart des enfants qu'on a conduits par ce chemin sont encore à recommencer quand leur éducation semble finie; et après qu'ils ont passé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience et leurs propres réflexions leur fassent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée et superficielle n'avoit point su leur inspirer. On doit encore observer que ces premières peines que je demande qu'on prenne pour les enfants, et que les gens sans expérience regardent comme accablantes et impraticables, épargnent des désagréments bien plus fâcheux, et aplanissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins exacte et plus rude. Enfin, considérez que, pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit moins de faire des choses qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes grossières que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'est question que de ne point presser les enfants, d'être assidu auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre nettement et de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour le mieux connoître, et de les redresser avec patience, lorsqu'ils se trompent ou font quelque faute. Il n'est pas juste de vouloir qu'une bonne éducation puisse être conduite par une mauvaise gouvernante; c'est sans doute assez que de donner des

règles pour la faire réussir par les soins d'un sujet médiocre ; ce n'est pas demander trop de ce sujet médiocre que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit, une humeur traitable, et une véritable crainte de Dieu. Cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de subtil ni d'abstrait ; quand même elle ne l'entendroit pas tout, elle concevra le gros, et cela suffit. Faites qu'elle le lise plusieurs fois ; prenez la peine de le lire avec elle ; donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, et dont elle ne se sent pas persuadée ; ensuite mettez-la dans la pratique ; et à mesure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les règles de cet écrit qu'elle étoit convenue de suivre, faites-le lui remarquer doucement en secret. Cette application vous sera d'abord pénible ; mais si vous êtes le père ou la mère de l'enfant, c'est votre devoir essentiel : d'ailleurs vous n'aurez pas long-temps de grandes difficultés là-dessus ; car cette gouvernante, si elle est sensée et de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique et par vos avis, que par de longs raisonnements ; bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage, pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut faire aux enfants sur les plus importantes maximes, tout faits, en sorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre ; ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très utilement du Catéchisme historique dont nous avons déjà parlé ;

faites que la gouvernante que vous formez le lise plusieurs fois, et sur-tout tâchez de lui en faire bien concevoir la préface, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enseigner. Il faut pourtant avouer que ces sujets d'un talent médiocre, auxquels je me borne, sont rares à trouver. Mais enfin il faut un instrument propre à l'éducation; car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, et elles se font toujours mal par les esprits mal faits. Choisissez donc, ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les communautés bien réglées, quelque fille que vous croirez capable d'être formée; songez de bonne heure à la former pour cet emploi, et tenez-la quelque temps auprès de vous pour l'éprouver, avant de lui confier une chose si précieuse. Cinq ou six gouvernantes formées de cette manière seroient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut-être du mécompte en plusieurs de ces sujets; mais enfin sur ce grand nombre on trouveroit toujours de quoi se dédommager, et on ne seroit pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les communautés religieuses et séculières qui s'appliquent, selon leur institut, à élever des filles, pourroient aussi entrer dans ces vues pour former leurs maîtresses de pensionnaires et leurs maîtresses d'école.

Mais quoique la difficulté de trouver des gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore; c'est celle de l'irrégularité des parents : tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfants que des maximes droites et des exemples édifiants. C'est ce qu'on ne peut

espérer que d'un très petit nombre de familles : on ne voit, dans la plupart des maisons, que confusion, que changement, qu'un amas de domestiques qui sont autant d'esprits de travers, que sujets de division entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfants ! Souvent une mère qui passe sa vie au jeu, à la comédie, et dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vue d'une telle mère? Souvent encore on voit des parents qui, comme dit S. Augustin, mènent eux-mêmes leurs enfants aux spectacles publics et à d'autres divertissements qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse et occupée, dans laquelle ces parents mêmes veulent les engager; ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse; mais ils accoutument l'imagination volage des enfants aux violents ébranlements des représentations passionnées et de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, et leur font trouver fades les plaisirs innocents. Après cela ils veulent encore que l'éducation réussisse; et ils la regardent comme triste et austère, si elle ne souffre ce mélange du bien et du mal. N'est-ce pas vouloir se faire honneur du désir d'une bonne éducation de ses enfants, sans vouloir en prendre la peine, ni s'assujettir aux règles les plus nécessaires?

Finissons par le portrait que le sage fait d'une femme forte :

Son prix, dit-il, est comme celui de ce qui vient de loin et des extrémités de la terre. Le cœur de son époux

se confie à elle ; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires ; tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, et jamais du mal. Elle cherche la laine et le lin : elle travaille avec des mains pleines de sagesse. Chargée comme un vaisseau marchand, elle apporte de loin ses provisions. La nuit elle se lève, et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle considère un champ, et l'achète de son travail, fruit de ses mains ; elle y plante une vigne. Elle ceint ses reins de force, elle endurcit son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile : sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit. Sa main s'attache aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni froid ni neige, tous ses domestiques ont de doubles habits : elle a tissu une robe pour elle, le fin lin et la pourpre sont ses vêtements. Son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire dans les conseils, où il est assis avec les hommes les plus vénérables. Elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéens. La force et la beauté sont ses vêtements, et elle rira dans son dernier jour. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange jamais son pain sans occupations. Ses enfants se sont élevés, et l'ont dite heureuse. Son mari s'élève de même, et il la loue : Plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses ; vous les avez toutes surpassées. Les graces sont trompeuses, la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu, c'est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains ; et

qu'aux portes, dans les conseils publics, elle soit louée par ses propres œuvres (1).

Quoique la différence extrême des mœurs, la brièveté et la hardiesse des figures rendent d'abord ce langage obscur, on y trouve un style si vif et si plein, qu'on est bientôt charmé si on l'examine. Mais ce que je souhaite davantage qu'on en remarque, c'est l'autorité de Salomon, le plus sage de tous les hommes; c'est celle du Saint-Esprit même, dont les paroles sont si magnifiques pour faire admirer dans une femme riche et noble la simplicité des mœurs, l'économie et le travail.

(1) Prov. 31, 10.

AVIS DE M. DE FÉNÉLON

A UNE DAME DE QUALITÉ,

Sur l'éducation de mademoiselle sa fille.

Puisque vous le voulez, madame, je vais vous proposer mes idées sur l'éducation de mademoiselle votre fille.

Si vous en aviez plusieurs, vous pourriez en être embarrassée, à cause des affaires qui vous assujettissent à un commerce extérieur plus grand que vous ne le souhaiteriez. En ce cas, vous pourriez choisir quelque bon couvent où l'éducation des pensionnaires seroit exacte. Mais puisque vous n'avez qu'une seule fille à élever, et que Dieu vous a rendue capable d'en prendre soin, je crois que vous pouvez lui donner une meilleure éducation qu'aucun couvent. Les yeux d'une mère sage, tendre et chrétienne, découvrent sans doute ce que d'autres ne peuvent découvrir. Comme ces qualités sont très rares, le plus sûr parti pour les mères est de confier aux couvents le soin d'élever leurs filles, parceque souvent elles manquent des lumières nécessaires pour les instruire; ou, si elles les ont, elles ne les fortifient pas par l'exemple d'une conduite sérieuse et chrétienne, sans lequel les instructions les plus solides ne font aucune impression; car tout ce qu'une mère peut dire à sa fille est anéanti par ce que sa fille lui voit faire. Il n'en est pas de même de vous, madame: vous ne songez qu'à servir Dieu; la religion est le premier de vos

soins, et vous n'inspirerez à mademoiselle votre fille que ce qu'elle vous verra pratiquer : ainsi je vous excepte de la règle commune, et je vous préfère, pour son éducation, à tous les couvents. Il y a même un grand avantage dans l'éducation que vous donnez à mademoiselle votre fille auprès de vous. Si un couvent n'est pas régulier, elle y verra la vanité en honneur ; ce qui est le plus subtil de tous les poisons pour une jeune personne. Elle y entendra parler du monde comme d'une espèce d'enchantement ; et rien ne fait une plus pernicieuse impression que cette image trompeuse du siècle, qu'on regarde de loin avec admiration, et qui en exagère tous les plaisirs sans en montrer les mécomptes et les amertumes. Le monde n'éblouit jamais tant que quand on le voit de loin sans jamais l'avoir vu de près, et sans être prévenu contre sa séduction. Ainsi, je craindrois un couvent mondain encore plus que le monde même. Si au contraire un couvent est dans la ferveur et dans la régularité de son institut, une jeune fille de condition y croît dans une profonde ignorance du siècle : c'est sans doute une heureuse ignorance si elle doit durer toujours ; mais si cette fille sort de ce couvent et passe à un certain âge dans la maison paternelle, où le monde aborde, rien n'est plus à craindre que cette surprise et que ce grand ébranlement d'une imagination vive. Une fille qui n'a été détachée du monde qu'à force de l'ignorer, et en qui la vertu n'a pas encore jeté de profondes racines, est bientôt tentée de croire qu'on lui a caché ce qu'il y a de plus merveilleux. Elle sort du couvent comme une personne qu'on auroit nourrie dans les ténèbres d'une profonde caverne, et qu'on feroit tout d'un coup pas-

ser au grand jour. Rien n'est plus éblouissant que ce passage imprévu, et que cet éclat auquel on n'a jamais été accoutumé. Il vaut beaucoup mieux qu'une fille s'accoutume peu à peu au monde auprès d'une mère pieuse et discrète, qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir, qui lui en découvre les défauts dans les occasions; et qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec modération pour le seul besoin. J'estime fort l'éducation des bons couvents ; mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère, quand elle est libre de s'y appliquer. Je conclus donc que mademoiselle votre fille est mieux auprès de vous que dans le meilleur couvent que vous pourriez choisir. Mais il y a peu de mères à qui il soit permis de donner un pareil conseil.

Il est vrai que cette éducation auroit de grands périls, si vous n'aviez pas le soin de choisir avec précaution les femmes qui seront auprès de mademoiselle votre fille. Vos occupations domestiques et le commerce de bienséance au dehors, ne vous permettent pas d'avoir toujours cet enfant sous vos yeux : il est à propos qu'elle vous quitte le moins qu'il sera possible ; mais vous ne sauriez la mener par-tout avec vous. Si vous la laissez à des femmes d'un esprit léger, mal réglé et indiscret, elles lui feront plus de mal en huit jours que vous ne pourriez lui faire de bien en plusieurs années. Ces personnes, qui n'ont eu d'ordinaire elles-mêmes qu'une mauvaise éducation, lui en donneront une à peu près semblable. Elles parleront trop librement entre elles en présence d'un enfant qui observera tout, et qui croira pouvoir faire de même : elles débiteront beaucoup de maximes fausses et dangereuses. L'enfant en-

tendra médire, mentir, soupçonner légèrement, disputer mal à propos. Elle verra des jalousies, des inimitiés, des humeurs bizarres et incompatibles, et quelquefois des dévotions, ou fausses, ou superstitieuses, et de travers, sans aucune correction des plus grossiers défauts. D'ailleurs ces personnes d'un esprit servile ne manqueront pas de vouloir plaire à cet enfant par les complaisances et par les flatteries les plus dangereuses. J'avoue que l'éducation des plus médiocres couvents seroit meilleure que cette éducation domestique. Mais je suppose que vous ne perdrez jamais de vue mademoiselle votre fille, excepté les cas d'une absolue nécessité, et que vous aurez au moins une personne sûre qui vous en répondra pour les occasions où vous serez contrainte de la quitter. Il faut que cette personne ait assez de sens et de vertu pour savoir prendre une autorité douce, pour tenir les autres femmes dans leur devoir, pour redresser l'enfant dans les besoins sans s'attirer sa haine, et pour vous rendre compte de tout ce qui méritera quelque attention pour les suites. J'avoue qu'une telle femme n'est pas facile à trouver; mais il est capital de la chercher, et de faire la dépense nécessaire pour rendre sa condition bonne auprès de vous. Je sais qu'on peut y trouver de fâcheux mécomptes; mais il faut se contenter des qualités essentielles, et tolérer les défauts qui sont mêlés avec ces qualités. Sans un tel sujet appliqué à vous aider, vous ne sauriez réussir.

Comme mademoiselle votre fille montre un esprit assez avancé, avec beaucoup d'ouverture, de facilité et de pénétration, je crains pour elle le goût du bel esprit et un excès de curiosité vaine et dangereuse. Vous me permettrez, s'il vous plaît, madame, de dire

ce qui ne doit point vous blesser, puisqu'il ne vous regarde point. Les femmes sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celle du corps. Celles qui sont capables d'étude et qui espèrent de se distinguer par-là ont encore plus d'empressement pour leurs livres que pour leurs ajustements. Elles cachent un peu leur science : mais elles ne la cachent qu'à demi, pour avoir le mérite de la modestie avec celui de la capacité. D'autres vanités plus grossières se corrigent plus facilement, parcequ'on les aperçoit, qu'on se les reproche, et qu'elles marquent un caractère frivole. Mais une femme curieuse et qui se pique de savoir beaucoup se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe; elle se sait bon gré de mépriser les amusements et les vanités des autres femmes ; elle se croit solide en tout, et rien ne la guérit de son entêtement. Elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi ; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait ; elle se flatte de savoir tout, elle décide ; elle se passionne pour un parti contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent, même en matière de religion : de là vient que toutes les sectes naissantes ont eu tant de progrès par des femmes qui les ont insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une cabale. Les vanités grossières des femmes déclarées vaines sont beaucoup moins à craindre que ces vanités sérieuses et raffinées qui se tournent vers le bel esprit pour briller par une apparence de mérite solide. Il est donc capital de ramener sans cesse mademoiselle votre fille à une judicieuse simplicité. Il suffit qu'elle sache assez bien la religion pour la croire et pour la suivre exactement dans la

pratique, sans se permettre jamais d'en disputer. Il faut qu'elle n'écoute que l'église, et qu'elle suive fidèlement ceux qui prêchent sa doctrine. Son directeur doit être un homme édifiant par la régularité de ses mœurs, et habile dans la science de conduire les ames à Dieu. Il faut qu'elle fuie les conversations des femmes qui se mêlent de raisonner témérairement sur la doctrine, et qu'elle sente combien cette liberté est indécente et dangereuse. Elle doit avoir horreur de lire les livres pernicieux, sans vouloir examiner ce qui les fait défendre. Qu'elle apprenne à se défier d'elle-même et à craindre les pièges de la curiosité et de la présomption : qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit, à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par les personnes sages et affectionnées, jusque dans ses jugements les plus arrêtés, et à se taire, laissant parler les autres. J'aime bien mieux qu'elle soit instruite des comptes de votre maître-d'hôtel que des disputes des théologiens sur la grace. Occupez-la d'un ouvrage de tapisserie qui sera utile dans votre maison, et qui l'accoutumera à se passer du commerce dangereux du monde ; mais ne la laissez point raisonner sur la théologie au grand péril de sa foi. Tout est perdu, et si elle s'entête du bel esprit, et si elle se dégoûte des soins domestiques. La femme forte(1) file, se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit ; elle ne dispute point contre l'église.

Je ne doute nullement, madame, que vous ne sachiez bien placer dans les occasions naturelles quelques réflexions sur l'indécence et sur les dérèglements qui se

(1) Prov. ch. 31.

trouvent dans le bel esprit de certaines femmes, pour éloigner mademoiselle votre fille de cet écueil. Mais comme l'autorité d'une mère court risque de s'user, et comme ses plus sages leçons ne persuadent pas toujours une fille contre son goût, je souhaiterois que les femmes d'un mérite approuvé dans le monde qui sont de vos amies parlassent avec vous en présence de cette jeune personne, et sans paroître penser à elle, pour blâmer le caractère vain et ridicule des femmes qui affectent d'être savantes, et qui montrent quelque partialité pour les novateurs en matière de religion. Ces instructions indirectes feront, selon les apparences, plus d'impression que tous les discours que vous feriez seule et directement.

Pour les habits, je voudrois que vous tâchassiez d'inspirer à mademoiselle votre fille le goût d'une vraie modération. Il y a certains esprits extrêmes de femmes à qui la médiocrité est insupportable : elles aimeroient mieux une simplicité austère, qui marqueroit une réforme éclatante en renonçant à la magnificence la plus outrée, que de demeurer dans un juste milieu, qu'elles méprisent comme un défaut de goût et comme un état insipide. Il est néanmoins vrai que ce qu'il y a de plus estimable et de plus rare est de trouver un esprit sage et mesuré, qui évite les deux extrémités, et qui, donnant à la bienséance ce qu'on ne peut lui refuser, ne passe jamais cette borne. La vraie sagesse est de vouloir, pour les meubles, pour les équipages et pour les habits, qu'on n'ait rien à y remarquer, ni en bien, ni en mal. Soyez assez-bien, direz-vous à mademoiselle votre fille, pour ne vous faire point critiquer comme une personne sans goût, malpropre et trop négligée ;

mais qu'il ne paroisse dans votre extérieur aucune affectation de parure, ni aucun faste : par-là vous paroîtrez avoir une raison et une vertu au-dessus de vos meubles, de vos équipages et de vos habits; vous vous en servirez, et vous n'en serez pas esclave. Il faut faire entendre à cette jeune personne que c'est le luxe qui confond toutes les conditions, qui élève les personnes d'une basse naissance, et enrichies à la hâte par des moyens odieux, au-dessus des personnes de la condition la plus distinguée; que c'est ce désordre qui corrompt les mœurs d'une nation, qui excite l'avidité, qui accoutume aux intrigues et aux bassesses, et qui sape peu à peu tous les fondements de la probité. Elle doit comprendre aussi qu'une femme, quelque grands biens qu'elle porte dans une maison, la ruine bientôt, si elle y introduit le luxe, avec lequel nul bien ne peut suffire. En même temps accoutumez-la à considérer avec compassion les misères affreuses des pauvres, et à sentir combien il est indigne de l'humanité que certains hommes qui ont tout, ne se donnent aucune borne dans l'usage du superflu, pendant qu'ils refusent cruellement le nécessaire aux autres. Si vous teniez mademoiselle votre fille dans un état trop inférieur à celui des autres personnes de son âge et de sa condition, vous courriez risque de l'éloigner de vous : elle pourroit se passionner pour ce qu'elle ne pourroit pas avoir et qu'elle admireroit de loin en autrui; elle seroit tentée de croire que vous êtes trop sévère et trop rigoureuse; il lui tarderoit peut-être de se voir maîtresse de sa conduite, pour se jeter sans mesure dans la vanité. Vous la retiendrez beaucoup mieux en lui proposant un juste milieu, qui sera toujours approuvé des personnes sensées et estimables : il lui paroîtra que vous

voulez qu'elle ait tout ce qui convient à la bienséance, que vous ne tombez dans aucune économie sordide, que vous avez même pour elle toutes les complaïsances permises, et que vous voulez seulement la garantir des excès des personnes dont la vanité ne connoît point de bornes. Ce qui est essentiel est de ne vous relâcher jamais sur aucune des immodesties qui sont indignes du christianisme. Vous pouvez vous servir des raisons de bienséance et d'intérêt, pour aider et pour soutenir la religion en ce point. Une jeune fille hasarde tout pour le repos de sa vie, si elle épouse un homme vain, léger et déréglé. Il lui est donc capital de se mettre à portée d'en trouver un sage, réglé, d'un esprit solide et propre à réussir dans les emplois. Pour trouver un tel homme, il faut être modeste, et ne laisser voir en soi rien de frivole et d'évaporé. Quel est l'homme sage et discret qui voudra une femme vaine, et dont la vertu paroît ambiguë, à en juger par son extérieur ?

Mais votre principale ressource est de gagner le cœur de mademoiselle votre fille pour la vertu chrétienne. Ne l'effarouchez point sur la piété par une sévérité inutile ; laissez-lui une liberté honnête et une joie innocente ; accoutumez-la à se réjouir en-deçà du péché, et à mettre son plaisir loin des divertissements contagieux. Cherchez-lui des compagnies qui ne la gâtent point, et des amusements à certaines heures, qui ne la dégoûtent jamais des occupations sérieuses du reste de la journée. Tâchez de lui faire goûter Dieu : ne souffrez pas qu'elle ne le regarde que comme un juge puissant et inexorable, qui veille sans cesse pour nous censurer et pour nous contraindre en toute occasion ; faites-lui voir combien il est doux, combien il se proportionne à nos besoins,

et a pitié de nos foiblesses ; familiarisez-la avec lui comme avec un père tendre et compatissant. Ne lui laissez point regarder l'oraison comme une oisiveté ennuyeuse, et comme une gêne d'esprit où l'on se met pendant que l'imagination échappée s'égare. Faites-lui entendre qu'il s'agit de rentrer souvent au dedans de soi pour y trouver Dieu, parceque son règne est au-dedans de nous. Il s'agit de parler simplement à Dieu à toute heure, pour lui avouer nos fautes, pour lui représenter nos besoins, et pour prendre avec lui les mesures nécessaires par rapport à la correction de nos défauts. Il s'agit d'écouter Dieu dans le silence intérieur, en disant : *J'écouterai ce que le Seigneur dit au dedans de moi.* Il s'agit de prendre l'heureuse habitude d'agir en sa présence, et de faire gaiement toutes choses, grandes ou petites, pour son amour. Il s'agit de renouveler cette présence toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue. Il s'agit de laisser tomber les pensées qui nous distraient, dès qu'on les remarque, sans se distraire à force de combattre les distractions, et sans s'inquiéter de leur fréquent retour. Il faut avoir patience avec soi-même, et ne se rebuter jamais, quelque légèreté d'esprit qu'on éprouve en soi. Les distractions involontaires ne nous éloignent point de Dieu ; rien ne lui est si agréable que cette humble patience d'une ame toujours prête à recommencer pour revenir vers lui. Mademoiselle votre fille entrera bientôt dans l'oraison, si vous lui en ouvrez bien la véritable entrée. Il ne s'agit ni de grands efforts d'esprit, ni de saillies d'imagination, ni de sentiments délicieux, que Dieu donne et qu'il ôte comme il lui plaît. Quand on ne connoît point d'autre oraison que celle qui consiste dans toutes ces choses si sensibles et si propres

à nous flatter intérieurement, on se décourage bientôt ; car une telle oraison tarit, et on croit alors avoir tout perdu. Mais dites-lui que l'oraison ressemble à une société simple, familière et tendre, ou, pour mieux dire, qu'elle est cette société même. Accoutumez-la à épancher son cœur devant Dieu, à se servir de tout pour l'entretenir, et à lui parler avec confiance, comme on parle librement et sans réserve à une personne qu'on aime, et dont on est sûr d'être aimé du fond du cœur. La plupart des personnes qui se bornent à une certaine oraison contrainte sont avec Dieu comme on est avec les personnes qu'on respecte, qu'on voit rarement, par pure formalité, sans les aimer et sans être aimé d'elles : tout s'y passe en cérémonies et en compliments ; on s'y gêne, on s'y ennuie, on a impatience de sortir. Au contraire, les personnes véritablement intérieures sont avec Dieu comme on est avec ses intimes amis : on ne mesure point ce qu'on dit, parcequ'on sait à qui on parle ; on ne dit rien que de l'abondance et de la simplicité du cœur ; on parle à Dieu des affaires communes qui sont sa gloire et notre salut. Nous lui disons nos défauts que nous voulons corriger, nos devoirs que nous avons besoin de remplir, nos tentations qu'il faut vaincre, les délicatesses et les artifices de notre amour-propre qu'il faut réprimer. On lui dit tout ; on l'écoute sur-tout ; on repasse ses commandements, et on va jusqu'à ses conseils. Ce n'est plus un entretien de cérémonie ; c'est une conversation libre, de vraie amitié : alors Dieu devient l'ami du cœur, le père dans le sein duquel l'enfant se console, l'époux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grace. On s'humilie sans se décourager ; on a une vraie confiance en Dieu, avec une entière

défiance de soi ; on ne s'oublie jamais pour la correction de ses fautes, mais on s'oublie pour n'écouter jamais les conseils flatteurs de l'amour-propre. Si vous mettez dans le cœur de mademoiselle votre fille cette piété simple et nourrie par le fond, elle fera de grands progrès. Je souhaite, etc.

FIN DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

TRAITÉ
DU MINISTÈRE
DES PASTEURS.

TRAITÉ
DU MINISTÈRE
DES PASTEURS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'état et de l'importance de cette question.

Les docteurs protestants affectent de mépriser comme une pure *chicane* ce que nous disons pour montrer qu'ils n'ont aucun ministère légitime parmi eux. « Le « peuple de l'église romaine, dit du Moulin, est appris « à insister sur les formes de l'envoi, et sur la succes- « sion, comme sur la chose la plus nécessaire de tou- « tes (1). » Faut-il s'en étonner? C'est ce qui frappe le plus tous les hommes. C'est à ce signe éclatant, et proportionné aux yeux les plus grossiers, que Dieu a voulu attacher la vérité de la doctrine, afin que les simples pussent la reconnoître sans discussion. Supposé, comme nous le prétendons, et comme l'expérience en convaincra toujours les esprits humbles, que les simples ne puissent pas décider par eux-mêmes sur le détail des dogmes, la sagesse divine pouvoit-elle mettre devant leurs yeux rien de plus sûr pour les préserver de tout égarement, qu'une autorité extérieure, qui, tirant son origine des apôtres et de Jésus-

(1) Liv. 1, ch. 3, de la vocation des pasteurs.

Christ même, montrât une suite de pasteurs sans interruption? Que les protestants s'efforcent donc tant qu'il leur plaira de décrier cette question, en l'appelant une question *de petits missionnaires* (1); qu'ils en évitent même l'examen, comme du Moulin l'a évité dans tout le livre qui paroît destiné à l'éclaircir; elle touchera toujours les ames droites et attentives. Il faut avouer que toute la réforme du siècle passé est un attentat, si ceux qui l'ont commencée et soutenue ont pris la qualité de pasteurs de Jésus-Christ, sans aucune mission véritable.

Ils sont divisés entre eux sur la manière de justifier cette mission. Le synode de Gap a défendu d'alléguer la mission successive et ordinaire des premiers pasteurs. Vous voyez que ce synode n'osoit recourir à une fable qui eût paru alors trop absurde. Les ministres qui ont suivi son esprit soutiennent que le peuple fidèle a usé de son droit naturel pour former selon les besoins de nouveaux ministres. D'autres, s'éloignant de cette maxime, allèguent la mission successive et ordinaire des anciens pasteurs. « Dieu s'est servi, dit du Moulin, de « deux sortes de pasteurs. Quelques uns sont venus « des vallées de Dauphiné et de Piémont, et des mon« tagnes de Provence.... et ont dressé des églises, et « fait des ordinations de pasteurs, dont d'autres sont « descendus jusqu'à notre temps. Les autres sont sor« tis de l'église romaine. De ceux-là la vocation ne « peut être contestée, puisqu'ils étoient pasteurs des « anciennes églises de ce royaume (2). » Vous voyez

(1) Claude, réponse aux préjugés.

(2) Chap. 1 du troisième traité du second livre de la vocation des pasteurs.

qu'il s'efforce de justifier son ministère, en montrant que la succession a été continuée par les vaudois et par les prêtres catholiques qui se sont faits protestants. Tant il est vrai que ceux mêmes qui paroissent mépriser l'argument de la succession, en sentent malgré eux la force, et veulent l'avoir pour eux. Dans ce même chapitre, du Moulin se demande à lui-même les miracles qui ont établi le nouveau ministère, et il répond : « Si les miracles étoient nécessaires, ce seroit pour « ceux qui n'ont nulle vocation ordinaire. » Ainsi il suppose toujours la succession dans ses pasteurs. C'est ce qu'il auroit dû prouver : mais il n'entreprend pas même de le faire ; il savoit bien que le contraire étoit trop manifeste dans son parti. Calvin, chef de la réforme, se vante de n'avoir jamais reçu *l'huile puante* (1). C'est ainsi qu'il parle de l'onction que l'église pratique depuis tant de siècles, pour imiter, dans la consécration des prêtres, ce que la synagogue pratiquoit par l'ordre de Dieu, et pour représenter Jésus, qui est nommé le Christ, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur. Nous apprenons de Bèze, dans la vie de Calvin (2), et dans son histoire ecclésiastique, que Calvin n'avoit que vingt-trois ans, et par conséquent ne pouvoit être prêtre, lorsqu'il commença à dogmatiser à Orléans. On n'a qu'à ouvrir cette histoire ecclésiastique pour voir clairement que les autres pasteurs qui ont fondé leurs églises étoient presque tous de simples laïques. Sitôt que Bèze trouve quelque prêtre ou quelque moine qui ont embrassé leur réforme, il ne manque pas de les marquer soigneusement. Il ne faut donc pas douter qu'il n'eût marqué en

(1) Opusc. (2) Page 9.

détail les autres pasteurs qui auroient reçu l'ordination romaine ou celle des vaudois, si cela eût été véritable. C'étoit une circonstance trop forte pour être omise (1). M. Claude avoue que Le Masson, dit La Rivière, premier ministre de Paris, qui n'avoit que vingt-deux ans, et qui fut élu par l'assemblée faite dans la chambre d'une femme nouvellement accouchée, n'avoit jamais reçu aucune ordination. Mais ce ministre ajoute que « ces « vocations conférées par le peuple sans pasteurs sont « en fort petit nombre. » Pour moi je soutiens, au contraire, qu'on seroit bien embarrassé à nous marquer beaucoup de ces premiers pasteurs de la réforme qui eussent reçu l'ordination ancienne. Le Clerc, cardeur de laine, qui fut le premier pasteur des protestants à Meaux, n'étoit sans doute ni barbe chez les vaudois, ni prêtre catholique. Tels furent encore les premiers pasteurs de leurs églises de Saintes, d'Orléans, de Bourges, d'Issoudun, de Poitiers, de Rouen, de Tours. Ce seroit abuser de la patience du lecteur que de lui donner ce détail ennuyeux, pour prouver des faits qui ne peuvent être contestés.

Mais à quoi sert de vouloir éblouir les lecteurs par l'apparence d'une succession tirée des vaudois et des prêtres sortis de l'église romaine? Du Moulin auroit-il voulu s'engager sérieusement à prouver que les anciens vaudois ne font qu'un même corps de religion avec les protestants? auroit-il voulu être réduit à prouver par des faits positifs que les restes des vaudois, cachés dans quelques vallées, avoient conservé, sans interruption, l'ancienne imposition des mains? igno-

(1) Réponse aux préjugés, pag. 363.

roit-il que Pierre Waldo étoit un laïque qui, malgré la règle évangélique, s'appela lui-même au ministère? Simon de Voyon, auteur protestant, dans son dénombrement des docteurs de l'église de Dieu, l'a enseigné lui-même à ceux de sa secte. Il raconte que Waldo étoit de Lyon, et qu'ayant vu mourir subitement un homme au milieu d'une compagnie, il en fut saisi de frayeur, et commença dès-lors à instruire les pauvres qu'il soulageoit par ses aumônes. « L'évêque du lieu, « dit-il, et les prélats qui portent les clefs, comme ils « disent, et n'y veulent entrer ni laisser entrer les au- « tres, commencèrent à murmurer de ce qu'un homme « lai ou séculier, comme ils appellent, traitoit et dé- « claroit en langue vulgaire la sainte écriture, et faisoit « assemblée en sa maison, l'admonestèrent de se dé- « sister sous peine d'excommunication. Mais pour cela « le zèle que Waldo avoit d'avancer la gloire de Dieu, « et le désir qu'avoient les petits d'apprendre, ne fut « en rien diminué. » Il ajoute bientôt après : « Ainsi « l'appellation des pauvres de Lyon commença. On les « nomma aussi vaudois, lyonistes, etc. (1) » Crespin dit la même chose. Voilà un étrange moyen pour justifier la succession non interrompue du ministère chez les protestants, que de les joindre avec les vaudois, secte qui a pour fondateur et pour premier pasteur un simple laïque, de l'aveu des protestants mêmes; secte dont le corps, semblable à son chef, n'étoit composé que de mendiants séduits par les aumônes et par les discours de Waldo; de là leur vint l'*appellation de*

(1) État de l'église sur. an 1175, chap. du commencement des vaudois, page 306, édit. de 1581.

pauvres de Lyon ; secte enfin qui, bien loin de perpétuer l'ordre des pasteurs consacrés par l'imposition des mains, faisoit profession de mépriser l'ordre ecclésiastique et d'en rendre les peuples indépendants. Remarquez encore combien Simon de Voyon entroit dans leur esprit, puisqu'il raconte, comme une chose absurde, « que les prélats commencèrent à murmurer de ce « qu'un homme laïque ou séculier traitoit et déclaroit « en langue vulgaire la sainte écriture. » Mais je veux bien supposer la fable du ministre Leger, qui assure dans son histoire des vaudois, qu'ils viennent non de Waldo, mais de Claude de Turin. S'ensuit-il que leurs pasteurs, qu'il appelle *barbes*, eussent reçu l'imposition des mains des anciens pasteurs? ne voit-on pas, au contraire, que si Waldo n'a point été leur fondateur, il a été au moins, selon Leger même, un de leurs principaux pasteurs, quoiqu'il n'eût point été ordonné? Par lui on peut juger des autres. Consultons encore les anciennes confessions de foi des églises vaudoises, rapportées par le ministre Leger. « Nous n'a- » vons rien, disent-elles, de l'écriture qui nous fasse « foi de tels ordres. Ainsi seulement la coutume de « l'église..... (1). » Et dans le catéchisme rapporté par le même auteur, le barbe ayant dit, « Par quelle « chose connois-tu les ministres? l'enfant répond, Par « le vrai sens de la foi, par la vie de bon exemple, « par la prédication de l'évangile, et par la due admi- « nistration des sacrements (2). » En tout cela vous ne voyez aucune trace d'ordination; au contraire, vous voyez qu'ils ne reconnoissoient pas même qu'elle fût

(1) Page 68. (2) Page 61.

autorisée par l'écriture. Comment donc pourroit-on s'assurer qu'ils l'eussent toujours gardée ? On voit encore par les relations de Claude Seyssel, archevêque de Turin, cité par Leger même (1), que les vaudois avoient rejeté les prêtres, principalement à cause de leurs mœurs dépravées. Ils ne croyoient pas qu'on pût conserver le ministère quand on tomboit dans le péché et qu'on n'imitoit point la pauvreté de Jésus-Christ. « Les pontifes, disoient-ils, étant tels qu'ils n'aban-« donnent rien du leur, et ne gardent point les autres « choses de la loi de Christ, en quelle puissance or-« donnent-ils les évêques ? »

D'un autre côté, comment s'engageroit-on à prouver que tous les pasteurs protestants, qui n'ont point été ordonnés par des vaudois, l'ont été par des pasteurs de l'église romaine ? Il en faudroit déposer beaucoup, si l'on abandonnoit le ministère de tous ceux auxquels cette succession manqueroit. Ne dites pas qu'on doit la supposer comme un fait ancien qu'on ne peut plus éclaircir ; car si elle est essentielle, il faut qu'elle soit clairement prouvée par des faits et par des témoignages certains, ou fondée, comme la nôtre, sur une notoriété universelle qui emporte l'aveu même de nos adversaires.

Enfin cette question est décidée par leur discipline. « Les nouveaux introduits en l'église, dit-elle, singu-« lièrement les moines et les prêtres, ne pourront être « élus au ministère sans diligente et longue inquisition « et épreuve. . . . et ne leur imposera-t-on les mains, « non plus qu'aux inconnus, que par l'avis des synodes. »

(1) Page 119.

Il n'est pas question ici de l'élection d'un homme déjà bien ordonné, mais de son ordination même qui doit être réitérée. Si cette ordination romaine est le titre de leur vocation, si elle leur est nécessaire pour justifier la mission et la succession de leurs pasteurs, pourquoi la regarder comme une tache? *Si leur vocation*, comme dit du Moulin, *ne peut être contestée, puisqu'ils étoient pasteurs des anciennes églises*, pourquoi supposer qu'elle est nulle, en réordonnant tous ceux qui l'ont reçue, comme on ordonne *les nouveaux introduits en l'église et les inconnus*? Je sais bien que Calvin dit, parlant de cette ordination: « Que reste-t-il, « sinon que leur prêtrise soit un sacrilège damnable? « Certes c'est une trop grande imprudence à eux de « l'orner du titre de sacrement (1). » Il parle ainsi à cause que notre ordination donne aux prêtres la puissance *de sacrifier Christ*. Et c'est au même sens que du Moulin la rejette. Mais nous n'avons qu'à mettre à part pour un moment ce que nous appelons prêtrise. Il auroit fallu, selon les principes de du Moulin, renoncer à cette puissance de sacrifier Christ, et à toutes les autres que les protestants nous accusent de donner mal à propos dans nos ordinations. Mais enfin il ne falloit ni mépriser ni réitérer comme nulle notre imposition des mains, puisqu'elle est le titre des protestants mêmes pour justifier leur vocation ordinaire et leur succession. Qui ne voit que du Moulin n'a songé, comme nous l'avons dit, qu'à éluder la difficulté par ce fantôme de succession? Pour M. Jurieu, il décide nettement avec M. Claude, par un principe aussi éloi-

(1) Liv. 4 des institutions, ch. 19.

gné de celui de du Moulin que l'orient l'est de l'occident. Ils abandonnent de bonne foi la succession, et ils se retranchent à soutenir que le ministère appartient au peuple fidèle. Chaque société, disent-ils, a naturellement le droit de pourvoir à ses besoins, et de choisir elle-même ses conducteurs. L'église est dans ce droit naturel, Jésus-Christ ne l'en a dépouillée par aucune loi. Ainsi les peuples, étant mal conduits par des pasteurs qui enseignoient l'idolâtrie, ont eu droit de faire d'autres pasteurs qui leur prêchassent la pureté de l'évangile.

Il est donc manifeste, de leur aveu, que c'est ici comme le centre et le nœud de toutes les controverses. Voici un point qui suffit pour décider sur les deux églises. Si le ministère appartient au peuple fidèle, en sorte qu'il ait un plein droit de dégrader les anciens pasteurs et d'en mettre d'autres en leur place, les protestants pourront dire que les auteurs de leur réforme n'ont fait qu'user de leur droit : mais si le ministère est successif, selon l'institution de Jésus-Christ, en sorte que le corps des pasteurs ait à jamais, par cette institution, une puissance sur le peuple indépendante du peuple même ; s'il est vrai que nul ne puisse jamais être pasteur sans avoir été ordonné par ceux qui ont l'ordination successive, en remontant jusqu'aux apôtres, il faudra avouer qu'indépendamment du détail de la doctrine, la réforme n'est toute entière elle-même qu'une usurpation du ministère et une révolte des peuples contre leurs pasteurs.

Pourquoi donc affecter de mépriser cette question fondamentale, pourquoi répondre par un air dédaigneux à des raisons précises ? On ne cache jamais bien

sa foiblesse par la hauteur? Est-ce donc une question indifférente et indigne des docteurs protestants, que de savoir la forme que Jésus-Christ a donnée à son église? S'il a donné la disposition du ministère au peuple, il n'en faut pas davantage à la prétendue réforme; elle est victorieuse pour la principale question, et l'église catholique ne doit plus alléguer son autorité. Mais si au contraire Jésus-Christ a rendu le ministère essentiellement successif et indépendant du peuple, c'en est fait de cette réforme; l'édifice est en ruine de toutes parts. Vous voulez toujours, me répondra quelque protestant, nous attirer dans cette question, pour éluder l'examen de la doctrine que nous faisons par l'écriture. Hé! ne savent-ils pas en leur conscience que chaque jour nous allons au-devant d'eux pour examiner, l'écriture en main, tout le détail des controverses? C'est nous qui les cherchons. Ils refusent de nous écouter. Diront-ils encore que nous craignons l'éclaircissement? Mais au moins mettons cet article du ministère avec les autres: il n'est pas moins important. Qui est-ce qui fuit le jugement de l'écriture, ou ceux qui n'ont pour eux qu'un raisonnement de philosophie sur une prétention de droit naturel pour toute société humaine, ou ceux qui offrent de montrer par l'écriture l'institution formelle de Jésus-Christ? On nous accuse d'aimer mieux traiter cette question que les autres. Mais outre qu'on a encore plus écrit parmi nous sur les autres que sur celle-là, d'où vient que les protestants se sentent si fatigués de cette question? Nous invitons avec empressement nos frères à examiner une question qui suffit seule pour décider sur les deux églises, et qui par conséquent abrège des dis-

cussions infinies pour ceux qui ne peuvent passer leur vie dans l'étude. Cette méthode est naturelle. Voilà l'effet d'une sincère charité. Bien loin de fuir, c'est aller au but par le chemin le plus court et le plus praticable. C'est ainsi qu'il faut soulager les esprits et chercher des moyens pour éclaircir la vérité, qui soient proportionnés à tous les simples. Mais nos frères eux-mêmes, d'où vient qu'ils craignent et supportent impatiemment cette question si courte et si décisive? Appréhendent-ils de trouver que Dieu, par une seule question claire et sensible, répande sur toutes les autres une lumière qui ouvre trop tôt leurs yeux? appréhendent-ils de voir si clair dans cette question, qu'il sera nécessaire de croire sans voir et de se soumettre humblement sur toutes les autres? Qu'ils sachent que la crainte de reconnoître qu'on s'est trompé est la plus incurable et la plus funeste de toutes les erreurs.

CHAPITRE II.

Le ministère des pasteurs n'est en rien dépendant du droit naturel des peuples.

Il faut faire justice aux auteurs protestants. Quoiqu'ils prétendent que le ministère soit à la disposition du peuple fidèle, ils ne veulent pourtant pas qu'il soit une simple commission humaine que le peuple donne. Ils conviennent que le ministère est divin, et que c'est la volonté de Dieu qui le communique. Ainsi au lieu que nous soutenons que la mission divine est attachée à l'imposition des mains des pasteurs, ils prétendent qu'elle est attachée à l'élection populaire. C'est ce que

M. Claude a développé nettement en répondant aux préjugés. « Dieu a mis sa volonté, dit-il sur ce sujet, « en dépôt entre les mains des hommes; et cela même « qu'il a institué le ministère ordinaire dans l'église, « contient une promesse d'autoriser les vocations légi- « times qu'on feroit des personnes à cette charge. « Nous sommes d'accord sur ce point. Il ne s'agit que « de savoir qui est le dépositaire de cette volonté, ou « les seuls pasteurs, ou tout le corps de l'église. Ceux « de la communion romaine prétendent le premier, et « nous prétendons le second (1). »

Il est certain qu'on ne peut bien proposer l'état de la question qu'en l'expliquant ainsi. Mais cette explication suffit pour renverser tout ce que ce ministre a dit sur le droit naturel des peuples. Le ministère est une commission divine; les ministres de Jésus-Christ sont ses envoyés. Il faut que chacun d'eux puisse dire personnellement : C'est Jésus-Christ qui m'envoie; c'est Jésus-Christ qui me fait parler. Si les protestants soutiennent que Jésus-Christ confie son ministère à ceux que le peuple choisit, c'est à eux à montrer qu'il l'a voulu et qu'il l'a promis. Où est donc cette promesse dont parle M. Claude, pour les pasteurs qui n'ont jamais eu l'imposition des mains? Il n'est plus question d'un droit naturel pour lequel le peuple n'ait pas besoin d'un titre formel et positif; il est question d'une promesse du Sauveur. Sans doute si le ministère n'est pas une simple commission du peuple, et s'il est véritablement divin, on ne peut supposer que Jésus-Christ le donne à l'élu du peuple, qu'après avoir prouvé par son

(1) Page 347.

institution expresse et formelle, que Jésus-Christ a promis son droit au peuple, et qu'il a attaché sa mission au choix populaire, indépendamment de l'ordination des pasteurs; car le peuple n'a aucun droit naturel de disposer de ce qui est divin. Soit donc que la commission divine soit attachée à l'ordination, comme l'église catholique le croit; soit qu'elle soit attachée au choix du peuple, comme les protestants le prétendent; il est toujours également certain qu'il faut un titre positif, puisqu'il s'agit, non pas d'un droit naturel et commun, mais d'un don purement gratuit, et dont l'application dépend uniquement de la volonté de Dieu, suivant qu'elle est marquée dans l'institution du ministère. Pour nous, il nous est facile de montrer que la mission divine est attachée à l'imposition des mains, lorsqu'elle est faite par les pasteurs ordinaires qui ont succédé aux apôtres. L'autorité donnée par saint Paul à Timothée et à Tite d'établir des pasteurs par l'imposition de leurs mains, est décisive. Mais en quel endroit de l'écriture montrera-t-on que la commission divine est attachée à l'élection populaire sans l'imposition des mains des anciens pasteurs?

Remarquez qu'il y a deux choses dans le culte chrétien; d'un côté, la prière et l'offrande au nom de tout le peuple; de l'autre, l'administration de la parole et des sacrements au nom de Dieu. Le pasteur est entre Dieu et les hommes, et ce n'est que par-là que les pasteurs représentent Jésus-Christ qui est *le grand pasteur des brebis* et le souverain médiateur entre le ciel et la terre. Ces hommes qui représentent le médiateur, et qui entrent dans sa fonction, doivent donc être établis par les deux extrémités qu'ils réunissent; ou, pour mieux

dire, Dieu, par son souverain domaine sur ses créatures, confie à qui il lui plaît la puissance de réconcilier les hommes avec lui. Il n'appartient qu'à lui seul de mettre sa parole dans la bouche d'un homme mortel, pour parler en son nom. S'il n'étoit question que de prier et d'offrir les fruits de la terre, le peuple pourroit choisir certains hommes pour prononcer la prière commune au nom de tous, et pour présenter à Dieu les offrandes de l'assemblée : encore même faudroit-il que Dieu eût fait entendre qu'il l'agréeroit ; car telle est sa grandeur, qu'il forme lui-même ceux qui doivent avoir accès auprès de lui. C'est donc à lui à choisir les envoyés mêmes du peuple. A combien plus forte raison faut-il qu'il établisse ses propres envoyés vers le peuple. *Nous faisons*, dit saint Paul, *la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-Christ*, c'est-à-dire, d'envoyés de Dieu, comme Jésus-Christ, que nous représentons, est *le grand envoyé*. Ainsi l'homme *doit regarder les pasteurs comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs de ses mystères*. Ces envoyés sont donc aussi dépositaires et dispensateurs. *Gardez le dépôt*, dit saint Paul à Timothée. C'est le dépôt de Dieu, et non des hommes ; car c'est la doctrine, la parole et la grace même de Jésus-Christ. Ce n'est pas un ministère nu et inefficace, un ministère qui se borne à l'instruction, à l'exhortation et à la correction fraternelle ; c'est un ministère qui régénère et nourrit réellement les chrétiens. Voici comment l'église protestante parle elle-même dans la forme d'administrer le baptême : *Toutes ces graces nous sont conférées, quand il lui plaît de nous incorporer en son église par le baptême.* Dans la suite elle ajoute que Dieu *nous distribue ses*

chesses et ses bénédictions par ses sacrements. Elle demande à Dieu de *remettre à l'enfant le péché originel, duquel est coupable toute la lignée d'Adam, et puis après de le sanctifier par son esprit.* Dans la section 49 du catéchisme, ils parlent ainsi : *Il est certain qu'au baptême la rémission de nos péchés nous est offerte, et nous la recevons.* Et ensuite : *Nous sommes là revêtus de Jésus-Christ et y recevons son esprit.* Et encore : *Ainsi nous recevons double grace et bénéfice de notre Dieu au baptême.* Leur discipline parle de même. Aussi les plus éclairés d'entre eux conviennent-ils que le baptême n'est pas une simple cérémonie, ni un signe vide et inefficace, mais qu'il s'y opère une réelle régénération. Pour l'eucharistie, ils y admettent tous une nourriture réelle, et ils ne trouvent point de termes trop forts pour l'exprimer. Voilà donc la dispensation de la grace même, qui, selon les protestants, est renfermée dans l'administration des sacrements.

En vérité, peut-on dire que l'homme fidèle a un droit naturel de faire parler Dieu par qui il lui plaît, et de se faire le dispensateur de ses graces, de lier et de délier, de remettre et de retenir ici-bas avec une puissance que le ciel même confirme? Les clefs du royaume des cieux sont-elles à lui comme l'héritage de ses pères? Au moins, pour cet héritage terrestre, il faut qu'il établisse son droit par quelque titre positif, ou par une possession paisible et reconnue. Pour nous, il nous est aisé de montrer dans les écritures la mission des pasteurs attachée à l'imposition des mains des autres pasteurs. C'est aux protestants à montrer de même leur titre, et à faire voir par les écritures la mission divine

attachée à l'élection populaire sans aucune imposition des mains des pasteurs.

Mais, dira-t-on, n'est-ce point une équivoque sur laquelle roule votre raisonnement? Les protestants, en alléguant le droit naturel des peuples, ne prétendent pas exclure la grace; ils disent seulement que les fidèles, sur le titre de leur élection, c'est-à-dire, par la grace qu'ils ont reçue gratuitement, ont un droit de pourvoir, par l'établissement des pasteurs, à leurs besoins spirituels. Ainsi ce droit naturel n'est pas un droit de la nature humaine sans grace, mais au contraire une suite nécessaire et comme naturelle de la grace de l'élection.

J'entends la doctrine des protestants comme ils l'entendent eux-mêmes. Je sais qu'ils n'attribuent à l'homme fidèle le droit naturel d'établir ses pasteurs, qu'en tant qu'il est fidèle et qu'il agit sur le titre de son élection: mais je soutiens que les fidèles, en tant que fidèles même, n'ont reçu de Dieu aucun droit de disposer du ministère par leur autorité propre. Mais, dit-on, ils en ont besoin; donc ils en peuvent disposer par leur autorité propre. La conséquence est mauvaise. Dieu veut pourvoir à leurs besoins, non en leur laissant l'autorité d'y pourvoir comme ils l'entendront, mais en établissant des moyens qui tiennent toujours ses fidèles dans sa dépendance, et qui les attachent aux règles de sa providence sur son église. Ainsi il pourvoira au besoin qu'ils ont d'avoir des pasteurs; mais c'est par des moyens qui seront toujours en sa main. Que les protestants ne disent donc plus: Nous avons besoin de l'eucharistie; il faut qu'il y ait quelqu'un à qui nous puissions demander, et la sainte parole, et la déclaration authentique de la rémission de nos péchés, et le baptême de nos enfants;

et les autres choses nécessaires pour faire une église chrétienne : or nous ne voyons plus de ministres sur la terre dont nous puissions tirer tous ces secours ; donc nous en allons établir d'autres, et déposer tous ceux qui sont en place. Ce raisonnement est visiblement faux ; car ou les protestants supposent que Dieu veuille quelquefois laisser ses fidèles sans ces secours ordinaires, ou ils supposent qu'il ne le voudra jamais. S'ils croient que Dieu veuille quelquefois laisser ses fidèles sans le secours des sacrements et des autres moyens ordinaires qu'il a établis, qu'ont-ils à dire contre sa volonté? Il faut qu'ils se passent de ce que Dieu veut positivement cesser de leur donner. Mais si cette supposition leur paroît absurde et contraire aux promesses de Jésus-Christ ; s'ils croient qu'il ne voudra jamais que son église manque des moyens ordinaires qu'il a établis pour la soutenir et pour la conduire dans ses voies, ils doivent compter parmi ces moyens l'établissement légitime et successif des pasteurs, et ne pas croire qu'ils puissent jamais manquer au peuple de Dieu. Ainsi loin de conclure comme ils font : Nous en manquons, donc il en faut faire, et Dieu nous en a donné le pouvoir ; ils doivent dire au contraire : Nous ne voyons en nul endroit de l'écriture que Dieu nous ait donné ce pouvoir, nous ne l'avons donc pas ; et si une fois la légitime succession des pasteurs nous manque, il ne nous reste aucun moyen de la rétablir ; nous nous sommes donc trompés, quand nous avons cru qu'elle nous a manqué, et nous avons accusé Dieu d'avoir, contre sa promesse, destitué son église des moyens ordinaires qu'il a établis pour la conduire.

Faisons une autre supposition. L'écriture est un

moyen ordinaire pour conduire le peuple de Dieu ; et les protestants doivent croire, selon leurs principes, que ce moyen est bien plus nécessaire au peuple fidèle que le ministère des pasteurs. S'il étoit arrivé que toutes les bibles du monde eussent été brûlées pendant la persécution de Dioclétien, qui fit de si grands efforts pour abolir les livres divins, le peuple fidèle eût-il été en droit, par son élection, de faire une nouvelle écriture? Non, sans doute. Qui oseroit hésiter là-dessus? Il n'y a ni besoin extrême, ni élection, ni droit naturel des fidèles pour se nourrir de la parole de Dieu qu'on puisse alléguer. Il n'y a qu'une voie pour composer les écritures, qui est que Dieu suscite et inspire miraculeusement des écrivains. Ou Dieu ne permettra jamais qu'elle se perde, ou bien, si elle étoit perdue, et s'il vouloit la renouveler, il inspireroit miraculeusement de nouveaux prophètes et de nouveaux apôtres pour la rétablir. De même, supposé que nous ne connoissions par les écritures qu'une seule manière de perpétuer le ministère, qui est la succession par l'imposition des mains des pasteurs, quelque besoin que les élus aient du ministère, quand même il seroit éteint, ils ne pourroient le ressusciter. C'est pourquoi, ou Dieu ne permettra jamais que le ministère successif s'éteigne, ou, s'il le permettoit, il susciteroit et inspireroit miraculeusement des hommes extraordinaires, comme les apôtres, pour le renouveler. Mais puisqu'il faut réfuter les protestants par les exemples mêmes qu'ils allèguent, comparons les pasteurs avec les magistrats. Observons seulement que l'état de l'église n'est pas une république où les hommes, pleinement libres, font eux-mêmes leurs lois, et en commettent l'autorité à qui il leur plaît, ma[illegible]

un état monarchique où Jésus-Christ, *roi immortel des siècles*, donne des lois, et charge qui il lui plaît de gouverner par ces lois les peuples.

Je suppose un prince qui a fondé une ville dans son royaume; il oblige ceux qu'il assemble pour en être les citoyens, à vivre sous la conduite de certains magistrats qu'il établit; et en leur accordant de grands privilèges, il leur commande de demeurer soumis à ces magistrats. Quoique ces citoyens aient besoin de magistrats, quoiqu'en qualité de citoyens ils semblent avoir un droit naturel pour se policer, il est certain néanmoins qu'ils n'ont aucun droit, ni de changer leurs magistrats, ni d'en créer de nouveaux. C'est ce qui est arrivé dans la formation de l'église; car Jésus-Christ a établi l'autorité des pasteurs, et a recommandé de leur obéir, en disant sans restriction : *Qui vous écoute m'écoute.* Et encore : *Si quelqu'un n'écoute l'église*, c'est-à-dire le corps des pasteurs qui parlent avec autorité d'en haut, *qu'il soit comme un païen et un péager.* Continuons notre supposition. Si ces anciens magistrats viennent à leur manquer, à moins que le prince, en créant les magistratures, n'ait donné un titre formel et positif aux citoyens pour les pouvoir remplir, la qualité de citoyens que le prince leur a accordée, et le devoir qu'il leur a imposé d'obéir à ces magistrats, marque seulement que le prince s'engage à ne les laisser jamais sans magistrats qui aient son autorité pour les conduire : mais elle ne renferme point une permission d'établir eux-mêmes ces magistrats. Voilà ce qu'on est obligé de dire du magistrat, qui est l'homme du roi; et voilà ce que la réforme refuse de dire du pasteur, qui, selon saint Paul, est l'*homme de Dieu.* Encore y a-t-il une

extrême différence à observer en général entre la religion et la police d'une ville soumise à un prince. La police est l'exercice d'un droit naturel à tous les peuples, qui précède tous les droits de souveraineté que les princes peuvent avoir acquis ou avoir reçus par la concession ou par le consentement des peuples mêmes. Ainsi le peuple, pour le cas des besoins extrêmes, demeure en possession de sa liberté naturelle. Tout au contraire, dans la religion il n'y a rien qui ne soit une pure et expresse concession de Jésus-Christ, qui est notre roi, le fidèle n'a aucun droit naturel qui ait précédé l'autorité de Jésus-Christ. En tant que fidèle même, il n'a aucun droit aux graces ; tout est pure grace pour lui : tout dépend d'une promesse et d'une assistance de Dieu purement gratuite ; il n'y a que sa parole expresse qui puisse nous découvrir quels sont ses conseils. D'où pourra donc venir à ce peuple, que Jésus-Christ a formé et qu'il s'est acquis, le droit qu'une pure imagination lui attribue de se créer par lui-même ses conducteurs ? Une concession si gratuite peut-elle être supposée sans ombre de preuve ? Le silence de Jésus-Christ vaudra-t-il un titre formel ? Osera-t-on dire qu'il n'a rien réglé à cet égard ? Mais en matière de choses divines, où l'homme n'a rien et ne peut rien de lui-même, le silence est un défaut de titre qui exclut l'homme et qui lui interdit toute action. Jésus-Christ, quoique *roi invisible*, comme parle saint Paul, n'en est pas moins *roi immortel*. Il veille bien plus que tous les rois de la terre sur les besoins de son royaume. Le besoin où il met les peuples d'avoir des pasteurs, et l'obligation qu'il leur impose de les suivre, ne prouvent pas qu'ils pussent se faire eux-mêmes des pasteurs quand ils en

manqueroient, mais seulement que Jésus-Christ ne les laissera jamais dans ce besoin, selon la comparaison que nous avons faite d'un prince qui soumet les peuples aux magistrats, sans leur donner un pouvoir formel de les établir eux-mêmes. Quoique la police civile ne soit que l'ouvrage des peuples, et qu'elle n'ait pour fondement que leur liberté même, vous voyez qu'ils n'ont plus le droit d'en disposer dès qu'ils sont dans la dépendance d'une puissance supérieure, qui est celle du prince : à combien plus forte raison le peuple est-il incapable de disposer du ministère de vie et de grace, qui est le don d'en haut. Il ne peut que suivre à la lettre, et comme pas à pas, l'institution purement gratuite de Jésus-Christ, et s'arrêter dès qu'elle s'arrête. Quelle est donc cette idée profane suivant laquelle on représente l'église comme une société politique qui use naturellement de ses droits dans toutes les choses où les lois positives ne l'ont point restreinte ? Ses lois qu'elle a reçues de Jésus-Christ ne sont pas comme les lois civiles qui viennent borner après coup la liberté naturelle des citoyens ; ce sont des lois qui sont nos seuls titres ; des lois sans lesquelles nous n'avons ni liberté ni ombre de droit dans le royaume de Jésus-Christ ; des lois qui n'ont pas trouvé l'église déjà formée et déjà libre, mais qui ont formé l'église même, et de qui elle tient tout ce qu'elle a de liberté et de vie dans cet ordre surnaturel. Comment donc ose-t-on parler de liberté et de droit naturel, sans aucun titre évangélique, dans un royaume où tout est grace et miséricorde ?

Si nous considérons l'église comme le corps mystique de Jésus-Christ, elle doit toujours conserver en elle l'image du corps naturel du Sauveur qu'elle repré-

sente. Il faut que chaque membre, sans révolte ni confusion, conserve sa propriété et sa subordination naturelle; que le pied n'entreprenne point de faire de nouveaux yeux, ni que la main ne s'érige jamais en tête, c'est-à-dire, que le troupeau n'entreprenne point de s'élever au-dessus des pasteurs, et d'en établir de nouveaux par lui-même. La simple représentation mystique suffit pour rendre cet ordre nécessaire et immuable. Car, qu'est-ce qui défigureroit davantage le corps mystique et représentatif de Jésus-Christ, qu'une révolution générale des membres qui n'auroient plus ni ordre ni dépendance? L'église, qui est le corps des fidèles, seroit un monstre et non pas l'image du Sauveur.

Si vous ajoutez que tous les membres de l'église, réellement animés par le Saint-Esprit, font entre eux un vrai tout et un corps vivant, dont l'unité est l'image de l'unité du Père et du Fils par le Saint-Esprit, lien éternel de tous les deux, vous comprenez encore plus fortement combien il est impossible que les autres membres, tels que les pieds et les mains, puissent jamais refaire une tête, des yeux, des oreilles et une bouche. C'est le Saint-Esprit qui anime et qui organise tout ce grand corps: il imprime à tout le corps un mouvement de soumission et de docilité pour les parties principales qui tiennent lieu de la tête: il imprime à ceux qu'il rend ainsi les chefs de tout le corps, le mouvement de sagesse, d'intelligence, d'autorité et de direction: il donne aux yeux de voir et d'éclairer tout le reste du corps; il donne aux oreilles d'entendre et d'être l'ouïe commune de tous les membres: il donne à la bouche de parler pour tous et à tous. Mais si cette tête se détruit,

que deviendra le corps? Le corps sans tête n'est plus qu'un tronc inanimé et un cadavre affreux. Il n'y a qu'une résurrection miraculeuse qui puisse le rétablir. Mais si les organes sont détruits, qui peut les refaire? Celui-là seul qui les a formés la première fois. Qui oseroit dire que Dieu ayant donné la vie aux jambes, aux bras et au tronc, c'est une suite nécessaire, et comme un droit naturel, que ces membres refassent une tête, des yeux, des oreilles, en un mot, une nouvelle organisation toutes les fois que la tête sera détruite? Qui ne voit au contraire que la destruction de la tête enferme nécessairement la mort de tout le corps; que supposer l'un, c'est supposer l'autre; et que si le corps a la promesse de vivre toujours, il faut que ce soit par la tête toujours vivante que lui vienne son immortalité? Il faut donc que ce corps toujours vivant, toujours organisé, garde, sans aucune interruption, dans ses membres la proportion, la subordination et le concours mutuel que son auteur lui a donnés en le formant. Ainsi chaque membre doit conserver sa fonction propre, et jamais les pieds ne peuvent dégrader la tête pour en faire une autre. Voilà ce qu'on ne peut éviter de dire, quand on croit que l'église, animée par le Saint-Esprit, est un vrai tout réel, un corps vivant avec ses organes. Mais qui le peut nier sans contredire saint Paul et toute la religion chrétienne?

Il me reste encore à observer qu'il s'agit ici d'une grace surnaturelle qui n'est point attachée au fidèle, supposé même que Dieu veuille le conserver dans la foi. Ainsi cette grace que les protestants regardent comme appartenant au fidèle de droit naturel, bien loin de lui être due par le titre de son élection, ne lui

est ni nécessaire ni convenable. Voici comment. Il faut ou que Jésus-Christ ait donné à la succession inviolable des pasteurs la grace surnaturelle de conduire et de soumettre le troupeau dans tous les siècles sans interruption, ou au troupeau la grace surnaturelle de s'élever contre la séduction des pasteurs, et de redresser extraordinairement le ministère, quand les pasteurs le corrompront. Voilà deux sortes de graces que Jésus-Christ a pu donner selon son choix. Elles tendent toutes deux, par diverses voies, à une même fin, qui est de conserver l'église. Pour savoir laquelle des deux Jésus-Christ a voulu donner, il s'agit, non du raisonnement des hommes, mais de consulter sa pure institution. Ni l'une ni l'autre de ces deux graces n'étoit due à ceux qu'elles regardent. Le corps des pasteurs n'étoit pas en droit d'exiger que Jésus-Christ lui donnât une grace de perpétuité dans la foi, pour rendre son autorité et sa succession inviolables. Le corps du peuple n'étoit point aussi en droit d'exiger que Jésus-Christ lui donnât une grace pour s'élever au-dessus du corps des pasteurs, quand ce corps se corromproit, et pour en former un autre en sa place. Si on veut encore parler de la nature et de ses droits, je soutiens qu'il n'étoit ni nécessaire ni naturel que Jésus-Christ donnât au troupeau la grace de s'élever contre ses pasteurs égarés, et d'en substituer de nouveaux. Il étoit bien plus naturel et plus convenable de donner au corps des pasteurs la grace, pour ainsi dire, naturelle de leur fonction, qui est la grace de l'incorruptibilité de leur ministère, pour en conserver la succession inviolable, que de donner au corps du peuple la grace de l'apostolat, pour ressusciter la pureté de l'évangile, pour redresser l'église *tombée en*

ruine et désolation, et pour dégrader ses pasteurs. Dans l'un de ces deux systèmes, qui est le nôtre, tout est naturel. La subordination et la proportion des membres est toujours gardée ; la tête est toujours tête ; les membres inférieurs lui sont toujours soumis, et la forme donnée par Jésus-Christ se conserve. Dans l'autre, qui est celui des protestants, les pieds s'élèvent et deviennent tête. C'est ce qui ne doit jamais arriver dans le corps mystique de Jésus-Christ. Ceux qui sont mis à la tête par le Saint-Esprit se répareront perpétuellement, et sans aucune interruption, les uns les autres, par l'imposition des mains. Mais se réparer insensiblement n'est pas faire une tête nouvelle ; c'est seulement nourrir et perpétuer celle que Jésus-Christ, notre chef suprême et invisible, a donnée à son église pour tenir sa place. Dieu, auteur de ce corps, l'entretient par un signe qu'il a établi, et qui est l'imposition des mains attestée par l'écriture. Mais comment oser dire, sans révélation expresse, que les pieds ont un droit naturel de faire une tête nouvelle toute entière ? Ce seroit un renversement universel dans les membres et dans les organes. Une telle révolution n'est ni naturelle ni possible.

Mais enfin, le ministère pastoral est une grace éminente dans le christianisme. Par conséquent la puissance de faire des pasteurs est elle-même une très grande grace. Car la grace qui est la source des autres, et qui donne la puissance de les multiplier, est la plus précieuse de toutes. Nous sommes certains qu'elle est attachée au corps des pasteurs, qui est la tête de toute l'église ; et les protestants, en n'alléguant que le droit naturel, font assez voir qu'ils n'ont aucune preuve dans

l'écriture que Jésus-Christ l'ait attachée au simple choix du peuple, indépendamment de l'imposition des mains des pasteurs. C'est donc à eux à se taire, puisqu'il s'agit du don d'en haut, et que l'écriture ne dit rien pour eux. La nature même, qu'ils osent nous citer, nous donne pour règle qu'on ne peut user des choses données au-delà de la mesure et des circonstances expressément marquées par le don.

CHAPITRE III.

Contradictions et inconvénients de la doctrine des protestants sur le ministère.

Le grand principe de MM. Claude et Jurieu est que Jésus-Christ a donné les clefs, non au corps des pasteurs, mais au corps de toute l'église ; que les apôtres ont d'abord formé les églises, et qu'ensuite les églises, qui ont précédé l'établissement des pasteurs ordinaires, leur ont confié les clefs. D'où ils concluent que le corps populaire peut encore disposer de ce ministère que les pasteurs ont reçu de lui. Mais voici ce qui les mène plus loin qu'ils n'ont voulu aller d'abord.

S'il est vrai que Dieu ait attaché sa mission et les clefs au peuple fidèle, il s'ensuit que le peuple fidèle a un droit sans restriction pour en disposer. Ce droit est naturel, selon ces ministres. Il est absolu. L'écriture, qui le laisse à la liberté naturelle du peuple, ne le restreint par aucune clause. Il suffit seulement en général, selon le commandement de l'apôtre, que toutes choses se fassent dans l'église *avec ordre* (1), comme M. Claude

(1) Réponse aux préjugés.

l'a remarqué. Ainsi il n'y a qu'à éviter la précipitation, la confusion et le scandale dans le choix des pasteurs. Pour tout le reste, le peuple fidèle n'a aucune loi qui le gène, ni qui limite son pouvoir. Il est vrai que, les apôtres ayant pratiqué la cérémonie d'imposer les mains aux nouveaux pasteurs, il est édifiant de pratiquer cette cérémonie, quand on le peut commodément. Mais enfin elle n'est pas nécessaire. Elle ne sert, comme dit M. Claude, qu'à rendre *la vocation plus publique et plus majestueuse*. Ainsi on peut s'en dispenser, toutes les fois qu'on a de la peine à l'observer ; et quand même on l'omettroit sans aucune bonne raison, cette omission ne diminueroit en rien, ni le droit du peuple, ni la validité de son action.

De là je conclus que le ministère est entièrement amovible et révocable au gré du peuple fidèle. Comme on fait des magistrats triennaux ou annuels, on peut faire des pasteurs de même. Ceux même qui ont été établis perpétuels peuvent être révoqués, comme les magistrats perpétuels que la république révoque, quand elle ne juge pas utile de laisser continuer leur administration. Le peuple fidèle ne peut aliéner à perpétuité son droit naturel sur le ministère. Quelque commission qu'il ait donnée, il conserve toujours son droit naturel, de pourvoir le mieux qu'il peut à ses besoins spirituels. Ainsi dès qu'il croit que le pasteur établi convient moins à son salut et à sa perfection qu'un autre, en voilà assez pour révoquer l'ancien et pour installer le nouveau. C'est sur ces idées de liberté naturelle que M. Claude parle ainsi : « Cette même providence qui donne aux « hommes la vie naturelle, et qui leur ordonne d'en- « tretenir et de conserver leur vie par les aliments,

« qu'elle leur fournit, leur donne par cela même le « droit d'employer des personnes pour ramasser les « aliments, et pour les préparer, afin qu'ils s'en puis- « sent servir selon leur destination ; et ce seroit une ex- « travagance que de demander à un homme quel droit « il a de se faire apprêter à boire et à manger (1). » Il suppose que le fidèle, en tant que fidèle, a naturellement le même droit de se faire conduire par les pasteurs qu'il croit les plus propres à son salut ; qu'un homme, en tant qu'homme, a le droit de se faire servir pour sa nourriture, par les pourvoyeurs et par les cuisiniers qu'il juge les plus capables de bien servir sa table. A quelles comparaisons indécentes n'est-on pas réduit pour s'expliquer, quand on a des idées si humaines et si basses du ministère évangélique ! Ce principe posé, rien ne peut arrêter le peuple, toutes les fois qu'il jugera utile de changer les pasteurs. On pourra seulement lui représenter qu'il faut faire de tels changements avec ordre ; mais il croira les faire avec ordre, quand il les fera dans l'espérance que les nouveaux pasteurs feront mieux que les anciens. Il rendra leur ministère, ou annuel, ou triennal, avec la même sagesse que la république romaine avoit borné le temps des magistratures. Il comprendra qu'il est dangereux de changer de pasteurs, comme un maître sait qu'il est dangereux de changer légèrement de maître d'hôtel et de cuisinier. Mais enfin c'est à lui à juger des cas où il vaut mieux changer de pasteurs, que de prolonger le ministère de ceux qui sont en fonction. Jésus-Christ qui, selon les protestants, a donné au peuple fidèle les clefs, ne l'a

(1) Réponse aux préjugés, part. 4, chap. 3.

point assujetti par ses écritures à les donner pour toujours à ceux qu'il en charge. Ainsi, sans attendre les cas extraordinaires, le peuple fidèle est en droit de reprendre les clefs, et de les transférer aussi souvent qu'il le trouve à propos. Par-là s'évanouit tout ce que la confession de foi protestante a voulu établir pour retenir la puissance du peuple dans quelque borne. Elle appelle le ministère, *sacré et inviolable.* Elle dit que c'est par *une exception* à la règle générale « qu'il a fallu quelquefois, et même de notre temps, auquel l'état de « l'église étoit interrompu, que Dieu ait suscité gens « d'une façon extraordinaire pour dresser l'église de « nouveau, qui étoit en ruine et désolation (1). » Ils ont voulu laisser entendre que l'autorité des pasteurs qui se succèdent les uns aux autres n'est pas un joug humain, mais que c'est d'ordinaire *le joug* de Jésus-Christ même (2), et que le peuple ne doit entreprendre de changer le ministère qu'à deux conditions : l'une, que *l'état de l'église soit interrompu* ; l'autre que Dieu en même temps *suscite gens d'une façon extraordinaire, pour la dresser de nouveau.* Vous voyez que les docteurs protestants, qui ont eu besoin d'autoriser la révolte contre le ministère successif, pour ériger le leur, ont voulu qu'après eux on ne laissât pas de regarder comme *sacré et inviolable* ce ministère qu'ils avoient violé pour l'envahir. Ils ont craint d'avoir ouvert par leur exemple la porte à une licence populaire, qui se tourneroit contre eux-mêmes ; et ils ont voulu faire en sorte par ces grands mots qu'on ne pût jamais faire au corps de leurs pasteurs ce qu'ils venoient de

(1) Article 31. (2) Article 26.

faire à ceux de l'ancienne église. Mais c'est en vain qu'ils cherchent ces précautions si contraires au principe fondamental de leur réforme, qu'ils ont mis dans la bouche et dans le cœur de tous leurs peuples. Non seulement les pasteurs qui abusent de leur ministère, mais les plus saints et les plus éclairés pasteurs pourront, selon leurs principes, à toute heure être révoqués par le peuple. Si le peuple les révoque légèrement, et sans apparence de quelque fruit dans un changement, il se prive de la stabilité d'un gouvernement salutaire; et il a tort: mais il agit avec une entière validité, et n'en doit rendre compte qu'à Dieu. Après tout, le bon pasteur révoqué n'est plus pasteur; et le mauvais pasteur, établi par le peuple en sa place, quoique réprouvé aux yeux de Dieu, ne laisse pas d'être le vrai pasteur qui a la mission et l'autorité divine attachée au choix populaire. Un homme qui révoque sans aucune raison la procuration qu'il m'a donnée fait cesser mon pouvoir, quoique j'administre fidèlement toutes ses affaires, et qu'il n'y ait, si vous voulez, que moi seul dans tout le pays qui puisse les bien administrer. C'est un malheur pour cet homme, qui ne connoît pas son vrai intérêt. Mais enfin sa révocation est valide, et mon pouvoir, dès ce moment, est anéanti. Si le ministère appartient de droit naturel au peuple fidèle, sa révocation, quoique pernicieuse, anéantit de même la procuration qui étoit le titre des pasteurs. Ce n'est point par voie d'exception, comme la confession de foi le fait entendre, que le peuple peut révoquer et transférer le ministère. Ce qui n'est que le simple exercice d'un droit naturel et sans restriction ne peut pas être une exception au droit commun: c'est au contraire le droit commun même.

L'unique chose qu'on peut dire, est seulement que les apôtres ayant laissé l'exemple d'imposer les mains aux nouveaux pasteurs, c'est une cérémonie de bienséance et d'édification qu'on ne doit pas omettre d'ordinaire sans quelque raison. Mais enfin le respect de cette cérémonie ne doit pas empêcher que le peuple, dispensateur du ministère pour son propre intérêt, ne doive révoquer et transférer le ministère aussi fréquemment qu'il le jugera à propos.

Il n'est point question de savoir si les pasteurs doivent toujours être établis par *élection* (1); et c'est en vain que la confession de foi assure que nul ne se doit ingérer *de son autorité propre pour gouverner l'église.* Car outre qu'il y a des exceptions à cette règle, comme le même article le porte, de plus, il est certain que, selon le principe protestant, quoiqu'un homme s'ingère, il suffit qu'il trouve un peuple qui veuille l'écouter: car si le ministère appartient au peuple, la simple acceptation du peuple, qui écoute un nouveau docteur, suffit pour lui donner la mission pastorale. Ainsi cette règle si magnifiquement établie dans la confession de foi se réduit à dire qu'il ne faut point qu'un homme entreprenne de prêcher, sans avoir des auditeurs prêts à l'écouter comme leur pasteur.

Mais voici l'endroit de leur confession de foi où ils ont le plus travaillé à prévenir les schismes et les nouvelles usurpations du ministère: « Nul ne doit se retirer à part et se contenter de sa seule personne; mais « tous ensemble doivent garder et entretenir l'unité « de l'église, se soumettant à l'instruction commune et

(1) Article 31.

« au joug de Jésus-Christ, et ce en quelque lieu où « Dieu aura établi un vrai ordre d'église. » M. Jurieu conclut de ces dernières paroles que chaque chrétien est obligé de vivre sous le ministère de quelque église qui ait un ordre de pasteurs et un culte public ; mais on n'évitera jamais par-là la division, si on ne détruit le principe qui la fomente d'un autre côté. Les diverses sociétés qui composent le christianisme ne sont, selon lui, que des confédérations particulières qui ne divisent point le corps de l'église universelle composée de toutes ces sociétés : il n'y a que ceux qui nient et qui détruisent les fondements de la foi qu'on puisse, à proprement parler, appeler schismatiques. Tous les autres, quoique séparés de communion et opposés dans leurs doctrines, ne laissent pas d'être réunis, comme les membres d'un même corps, dans l'enceinte de l'église universelle. Il faut remarquer que le droit du peuple fidèle sur le ministère est un droit naturel et inaliénable. Il faut observer qu'au contraire ces confédérations, telles que celles des luthériens ou des calvinistes, ne sont que des confédérations libres, et que leur autorité n'est fondée que sur un pacte révocable fait entre les particuliers. Ces particuliers peuvent, quand il leur plaît, révoquer le pouvoir qu'ils ont donné au corps des confédérés, et rentrer dans leur liberté naturelle; comme je puis sortir d'une communauté où j'ai vécu sans faire aucun vœu. Il est vrai que le particulier, en se retirant, *ne se peut contenter de sa seule personne*, et qu'il doit vivre *sous un ordre d'église* : mais pour cet ordre d'église, il n'est pas nécessaire qu'il le trouve déjà établi ; il suffit qu'il l'établisse avec quelques autres. Par exemple, un calviniste qui ne trouvera pas sa

religion assez pure, ou qui espèrera de vivre avec plus d'édification dans une confédération moins étendue, sous des pasteurs nouveaux, peut prendre modestement congé de la confédération des calvinistes, et se retirer à part avec un petit nombre d'autres fidèles semblables à lui. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient en plus grand nombre que les protestants qui, se trouvant à Paris dans la chambre d'une femme accouchée, y firent un pasteur pour donner le baptême à l'enfant : ils emporteront avec eux le droit naturel et inaliénable pour le ministère. Ils feront d'abord *un ordre d'église*. Les petites confédérations ne sont pas moins bonnes que les grandes : elles prétendront même être plus pures, en ce qu'elles éviteront plus facilement la corruption de la doctrine, le relâchement de la discipline, et la confusion. Que peut dire M. Jurieu, que peut dire sa réforme entière contre ces confédérations qui se multiplieront tous les jours, et qui ne feront qu'user d'un droit naturel reconnu par M. Jurieu même? Le ministère nous appartient aussi-bien qu'à vous, lui diront ces petites confédérations sorties de la sienne. J. C. ne l'a pas donné au plus grand nombre : au contraire, sa bénédiction est attachée au petit troupeau. Il n'a pas marqué combien précisément il faut être de fidèles pour former une confédération légitime. Bien plus, nous avons sujet de croire que deux ou trois suffisent, puisque *deux ou trois s'assemblant en son nom, il est au milieu d'eux*. Le droit naturel et inaliénable de tous les fidèles se trouve autant dans les petites confédérations que dans les grandes : ces confédérations ne sont point des engagements irrévocables. Il est vrai que nous ne devons pas être sans pasteurs ; mais de trois que

nous sommes, il y en a un à qui nous avons confié le ministère : s'il en abuse, s'il nous explique mal l'écriture, nous le révoquerons. Que cet homme se soit ingéré, ou non, n'importe : nous voulons bien l'entendre, et en voilà assez pour lui donner la mission nécessaire. N'avez-vous pas assuré dans vos lettres pastorales « que toute main qui vous donne la véritable doctrine « est bonne à cet égard; que la médecine salutaire de « la vérité guérit, de quelque part qu'elle nous vienne?» N'avez-vous pas ajouté : « Si les bonzes de la Chine « et les bramins des Indes annonçoient un même Jésus- « Christ crucifié, avec moi, et un même christianisme « pur et sans corruption, ils auroient avec moi un « même ministère. Il importeroit fort peu d'où ils tire- « roient leur succession..... Dieu n'a point attaché son « salut à telles et à telles mains, et ne nous a pas atta- « chés à la nécessité de recevoir l'évangile de certaines « gens plutôt que d'autres (1). » Si un bramin et un bonze peuvent avoir le ministère, pourvu qu'ils expliquent bien l'écriture, à plus forte raison un chrétien qui fait une nouvelle confédération. Pour la manière d'expliquer l'écriture, c'est au peuple nouvellement confédéré à en juger : il suffit qu'il soit content de la doctrine de son pasteur. M. Jurieu ne peut condamner les fidèles qui parleront ainsi selon ses principes, mais les indépendants n'en demanderont jamais davantage. Que leur coûtera-t-il de reconnoître la nécessité de vivre sous des pasteurs, moyennant les deux conditions que nous avons posées : l'une, que les pasteurs sont révocables au gré du troupeau qui a un droit naturel et ina-

(1) 12. Lett. past.

liénable de disposer du ministère; l'autre, que le troupeau est libre de multiplier, selon qu'il le jugera à propos, ces confédérations arbitraires, qu'on nomme des sociétés différentes dans le christianisme ; en sorte qu'une portion du peuple fidèle est en droit de se séparer sans scandale, pour dresser en particulier un *ordre d'église?* Si M. Jurieu veut bien s'engager à signer, sans équivoque, ces deux conditions, je m'engage de mon côté à les faire accepter par les indépendants, et à le réunir avec eux.

Il ne lui reste qu'une réponse à faire, selon son principe : c'est que ceux qui abandonnent, sans nécessité, la confédération où ils ont vécu, pour en former une autre, font un péché véniel. Mais outre qu'un péché véniel n'empêcheroit pas que le ministère de la nouvelle confédération ne fût légitime, de plus, c'est contre son principe que M. Jurieu trouve ce péché : car le peuple ne pèche point pourvu qu'il ne fasse qu'user de son droit naturel, sans scandale et selon sa conscience. Donc toutes les fois qu'une portion du peuple aura sujet de croire qu'on peut vivre avec plus de recueillement et d'édification dans une confédération moins nombreuse, il ne commettra aucune faute en se retirant et en formant de nouveaux pasteurs pour son besoin. Je laisse aux esprits modérés à voir combien cette forme de gouvernement doit multiplier les schismes et les scandales. Une troupe ignorante et fanatique dégradera ses pasteurs, et ira en faire de nouveaux dans sa petite société : elle aura tort, dira M. Jurieu, si elle le fait en se trompant sur la doctrine ; mais quoiqu'elle ait tort, il n'y aura point d'autorité vivante qui puisse arrêter leur licence et leur présomption. De plus, je suppose

que cette populace ne raisonne point sur l'écriture. Elle sait seulement, parceque M. Jurieu l'a dit, que le ministère lui appartient : et afin d'user de son droit, elle veut, ou révoquer tous les anciens pasteurs pour en éprouver de nouveaux, en leur donnant un pouvoir annuel; ou bien la moitié de ces ignorants, lassés des foiblesses de ses pasteurs, en qui l'humanité ne paroît que trop, jette les yeux sur de nouveaux prédicants dont elle espère plus d'édification. M. Jurieu leur dira-t-il pour les arrêter : Vous allez faire un péché véniel. Ne pourront-ils pas lui répondre : Nous ne pècherons point en cherchant des hommes plus humbles et plus détachés pour le ministère. C'est à nous à en répondre : nous devons courir aux plus dignes.

M. Jurieu nous dira peut-être : Ces inconvénients n'arriveront jamais dans la société où seront les élus. Mais je le prie de se souvenir que les élus ne garantissent point l'église où ils sont des inconvénients les plus affreux, puisqu'ils ont été selon lui dans l'église romaine sans la garantir de l'idolâtrie : ils n'ont pu l'empêcher d'être la Babylone et le règne de l'Antechrist.

S'il dit qu'au moins le privilège de l'élection empêchera les élus de faire aucun schisme entre eux; qu'il jette les yeux sur Luther et sur Calvin : c'étoient les deux hommes suscités de Dieu pour tirer les hommes des ténèbres de la papauté, selon M. Jurieu. Il faut pourtant que l'un des deux se soit trompé, et sur le sens des écritures, et sur la divinité des livres mêmes de l'écriture; l'un trouve la présence réelle manifeste dans le texte sacré; l'autre la rejette comme une absurdité impie : l'un retranche l'apocalypse avec les deux

épîtres de saint Jacques et de saint Jude; l'autre les admet. Mais ce qui est le plus décisif pour notre question, leurs sectes ont été jusqu'ici toujours divisées comme leurs personnes; et nonobstant l'offre d'union que les calvinistes ont faite aux luthériens, il y a près de soixante ans, à Charenton, ceux-ci rejettent leur communion et ne cessent de les condamner. Voilà donc ces prétendus élus qui se contredisent sur l'écriture jusqu'à la mort, et dont par conséquent une partie se trompe toute sa vie. Ainsi la grace de l'élection qu'on nous allègue ne remédie point aux schismes, aux dégradations des pasteurs, aux translations du ministère, et à toutes les révolutions séditieuses qu'on peut attendre de l'*indépendantisme*, s'il est vrai que le peuple a un droit naturel de disposer du ministère selon ses besoins. N'est-il pas étonnant qu'on regarde comme un joug tyrannique l'autorité si naturelle des pasteurs sur le peuple, pendant qu'on ne craint point de donner une autorité si souveraine et si odieuse sur les pasteurs au peuple même?

Que ne doit-on pas craindre d'un troupeau qu'on flatte jusqu'à lui donner pour premier principe qu'il ne doit suivre ses pasteurs que quand il trouve que la voie du pasteur est bonne, qu'il peut les dégrader dès qu'il s'aperçoit que ces pasteurs le conduisent mal, qu'ainsi il est le juge de ses juges mêmes, et que la finale résolution appartient, non aux pasteurs, mais au troupeau?

Si on soutient que les clefs n'appartiennent qu'aux seuls élus, Jésus-Christ les a donc confiées à des hommes inconnus, qu'on ne peut jamais trouver, qui ne peuvent se reconnoître les uns les autres, et dont cha-

cun ne peut se connoître soi-même. L'un auroit donc les clefs, sans savoir s'il les a; l'autre, croyant les avoir, ne les auroit point. Jamais ils ne pourroient redemander les clefs à ceux qui en seroient les dépositaires, que sur leur élection, dont ils ne pourroient trouver aucun titre.

Si on dit que les clefs appartiennent à toute la société visible où sont renfermés les élus, il faut que cette société montre qu'elle contient les élus : autrement toute société qui prétendra avoir chez elle le résidu de l'élection pourra expliquer mal les écritures, et s'autorisera dans le schisme, en disposant du ministère. La société où sont les élus sera autant dans l'impuissance de prouver qu'elle contient les élus, que les élus eux-mêmes de montrer le titre de leur élection.

Vous vous trompez, dira M. Jurieu; une société qui a la saine doctrine est assurée d'avoir les élus; car la saine doctrine n'est point stérile; par-tout où elle est, elle enfante des élus : ainsi la saine doctrine est le signe certain de l'élection. Vous vous trompez vous-même, lui répondrai-je. Comment savez-vous que vous avez dans votre société la saine doctrine? Ce ne peut être que par l'élection. Voici comment. Il faut le don de la foi pour bien entendre l'écriture, et pour trouver la saine doctrine. L'écriture n'a point par elle-même, selon vous, une évidence qui se fasse sentir sans grace. De plus, la foi *à temps*, comme parlent les protestants, ne suffit pas pour une pleine certitude : car si elle n'est qu'à temps, qui vous a dit que vous ne l'avez point perdue, et que vous ne vous trompez pas? Je veux supposer que ceux qui ont cette foi à temps sont bien sûrs, pendant qu'ils l'ont, de ne se tromper pas : ma

ceux qui l'ont perdue, et qui commencent à se tromper, croient l'avoir encore, et sont dans une fausse certitude. Comment savez-vous, ô protestant, que vous n'êtes point avec toute votre église dans cet état d'illusion? Il ne peut y avoir que le don d'une foi constante et inadmissible qui vous tire de cette incertitude. Une foi variable et sujette à manquer ne sauroit le faire: mais la foi inadmissible ne se trouve que dans les élus. Vous ne pouvez donc être assuré de cette foi que par votre élection. Ainsi il n'y a point de milieu. Il faut dire que l'écriture est claire par elle-même sans grace, et qu'ainsi, sans grace même, on peut s'assurer qu'on a la saine doctrine, ce que M. Jurieu n'oseroit dire; ou bien il faut avouer que la foi à temps ne suffisant pas pour la certitude, parcequ'on peut ne l'avoir plus, bien loin de pouvoir s'assurer de l'élection par la doctrine, on ne peut au contraire s'assurer de la doctrine que par l'élection. Ainsi, les peuples ne pouvant s'assurer de leur élection par la vérité de leur doctrine, ils ne sont jamais en droit de dire que le ministère leur appartient, ni par conséquent d'en disposer au préjudice des anciens pasteurs. Voilà ce qui renverse le nouveau ministère des protestans, quand même on conviendroit avec eux que le ministère des clefs appartient à la société des élus.

J'ai cru devoir montrer dans ce chapitre, dans toute leur étendue, les contradictions et les inconvénients du système de la prétendue réforme, afin qu'on puisse le comparer avec le nôtre, que je prouverai clairement par l'écriture dans les chapitres suivants.

CHAPITRE IV.

Les paroles de Jésus-Christ montrent que le peuple n'a aucun droit de conférer le ministère.

M. Jurieu expliquera, comme il voudra, l'état du sacerdoce sous la loi de Moïse. Il dira que *Dieu avoit commandé au peuple de faire une cession de son droit à la race d'Aaron.* L'inconvénient est que cette explication vient, non pas de l'écriture, mais de l'invention de M. Jurieu. Le fait rapporté par l'écriture est que le ministère a été, par la souveraine disposition de Dieu, pendant quinze cents ans, inviolablement successif et indépendant du corps populaire, c'est-à-dire tel que nous soutenons que le nôtre est maintenant. Si cet ancien ministère, qui n'étoit qu'une ombre du nouveau, et que saint Paul nomme un ministère de mort et de condamnation, a été conservé dans un corps de pasteurs successifs, qui, par la vertu attachée aux promesses, n'est jamais tombé, et qui n'a jamais été à la disposition du peuple; à combien plus forte raison doit-on croire que ce privilège a été donné au ministère de vie et de grace. La vérité ne doit pas avoir moins que sa figure. Mais voyons la suite.

Comment est-ce que le ministère nouveau est substitué à l'ancien? Jésus est envoyé par son père. Il ne s'est point glorifié lui-même pour être pontife. Comme son père l'a envoyé, il a envoyé ceux qu'il a choisis. Voilà la forme donnée par la mission à tous les siècles futurs. Ceux qu'il choisit et qu'il envoie, il les charge d'en choisir et d'en envoyer d'autres après eux. Cette

succession d'hommes qui se communiquent la mission divine n'a aucune borne dans l'écriture, et ne doit par conséquent en avoir aucune dans la suite des siècles.

Remarquez que Jésus-Christ commença son ouvrage par le corps pastoral. Il forma les apôtres, qui devoient dans la suite former les fidèles et fonder les églises. Quand l'assemblée des fidèles fut formée, les apôtres et les hommes apostoliques établirent eux-mêmes d'autres pasteurs pour leur succéder, et pour perpétuer le corps pastoral. M. Claude avoue que « l'é-« glise fut le fruit du ministère extraordinaire des apô-« tres et des évangélistes (1). » Mais comme M. Claude avoit d'ailleurs besoin de supposer que le corps du peuple fidèle est avant le corps pastoral, voici ce qu'il ajoute : « Il est certain que le ministère des apôtres « fut unique, c'est-à-dire uniquement attaché à leurs « personnes sans succession, sans communication, « sans propagation (2). » Il est bien plus facile de dire d'un ton affirmatif, *il est certain*, que de prouver ce qu'on avance. Il falloit montrer que le ministère apostolique avoit fini à la mort des apôtres, ou du moins qu'il ne subsistoit plus que dans leurs écrits, comme M. Claude l'assure. Il falloit montrer qu'après la mort de ces premiers pasteurs indépendants, le peuple avoit établi d'autres pasteurs dépendants de son autorité. Mais la preuve de ces deux choses eût été difficile : je vais montrer qu'il est certain qu'elles sont fausses.

Distinguons d'abord soigneusement dans les apôtres ce qui étoit attaché à leurs personnes, et qui pouvoit

(1) Page 341 de la Défense des préjugés. (2) Page 342.

être séparé de leur ministère, d'avec ce qui étoit essentiel au ministère même. Le premier don que je remarque est celui des miracles. Les protestants n'oseroient soutenir que ce don fût essentiel à l'apostolat, et qu'un disciple n'auroit pas pu être apôtre sans ce don. Tout ce que M. Jurieu a dit pour s'efforcer de montrer que les miracles ne décident pas sur la religion, fait assez voir que les protestants doivent, selon leurs principes, regarder ce don des miracles comme un simple ornement de l'apostolat, qui lui étoit accidentel, et qui pouvoit en être séparé ; en sorte que l'apostolat seroit encore demeuré entier après ce retranchement. L'église a eu un très grand nombre de pasteurs, comme saint Grégoire Thaumaturge et saint Martin, qui ont fait des miracles semblables à ceux des apôtres. Ils n'avoient pourtant que le ministère commun. Ainsi il est manifeste que la puissance d'opérer des miracles ne rend point le ministère extraordinaire, quoique le ministère devienne personnellement extraordinaire par une grace si éclatante.

Pour l'inspiration d'écriture des livres divins, nous ne trouvons en aucun lieu des écritures qu'elle ait été donnée à tous les apôtres sans exception. Si tous avoient eu cette inspiration actuelle, tous auroient écrit ; car ils ne résistoient point à l'inspiration. Plusieurs d'entre eux néanmoins ne nous ont rien laissé d'écrit. D'ailleurs cette inspiration, qui peut ne se trouver pas dans de vrais apôtres, peut aussi se trouver dans d'autres hommes qui n'ont point eu l'apostolat. Les prophètes l'ont eue. Saint Marc et saint Luc, qui n'étoient que simples disciples, en ont été remplis. Qui ne voit donc que cette inspiration étoit, comme le don des miracles,

entièrement accidentelle à l'apostolat, et qu'elle donnoit seulement un éclat extraordinaire aux personnes, sans toucher à leur ministère?

Il est vrai que les apôtres, qui ne paroissent pas avoir eu tous également l'inspiration d'écrire, ont eu néanmoins, sans exception d'aucun, l'inspiration immédiate du Saint-Esprit pour planter la foi, et pour conduire les églises : mais cette inspiration étoit, comme celle d'écrire, entièrement personnelle aux apôtres, et accidentelle à leur ministère. Combien l'église a-t-elle eu de pasteurs qui avoient de continuelles révélations pour la conduite de leurs troupeaux! Il ne faut qu'ouvrir les épîtres de saint Cyprien, pour trouver les révélations fréquentes qui l'instruisoient sur la discipline de son église. Ces révélations ne changeoient pas néanmoins la nature de son ministère; et on ne peut pas dire que le ministère de saint Cyprien fût d'un autre ordre et d'une autre nature que le ministère des autres évêques ses collègues, quoique les graces répandues sur lui, le rendissent personnellement un pasteur plus extraordinaire que les autres de son temps et de son pays. Je n'ai garde de prétendre que les révélations de saint Cyprien aient été aussi hautes, aussi pleines et aussi continuelles que celles des apôtres. Je suppose que les apôtres ont été en ce genre encore plus éminents au-dessus de lui, qu'il ne l'a été au-dessus des plus communs pasteurs. Mais enfin, puisqu'il ne s'agit que du plus ou du moins dans une grace qui est purement personnelle, et qui ne touche le ministère qu'accidentellement, il faut toujours conclure que le ministère de saint Cyprien n'étoit pas

d'une nature différente de celui de tous ses collègues, et que le ministère des apôtres mêmes n'étoit pas, dans son fond, différent de celui qui avoit passé d'eux jusqu'à saint Cyprien.

Cette inspiration immédiate des apôtres pour planter la foi et pour la cultiver dans tout l'univers donnoit à chacun d'eux un pouvoir sans bornes. Les apôtres alloient suivant que l'esprit les envoyoit ; et comme l'inspiration divine est au-dessus de toute règle humaine, ils n'avoient d'autres bornes de leur juridiction et de leurs travaux que celles qui leur étoient marquées par l'esprit de Dieu. Ainsi cette puissance si étendue n'étoit qu'une suite naturelle et nécessaire de cette inspiration qui étoit, comme nous venons de le voir, purement accidentelle et ajoutée à la nature du ministère. De plus, cette mission donnée au collège apostolique pour annoncer l'évangile à toute créature a passé au collège épiscopal qui lui a succédé. Les mêmes paroles qui donnent la mission aux uns, la donnent aussi aux autres ; ils n'ont point d'autre titre, et le titre commun est également sans restriction pour tous. C'est donc par la tradition toute seule que nous savons que chaque évêque n'a pas personnellement la puissance sans bornes que les apôtres avoient reçue, et qu'ils sont bornés au troupeau particulier que l'église leur marque. Qui ne consulteroit que l'écriture, n'y trouveroit en rigueur aucune différence à cet égard entre les apôtres et les pasteurs qui leur ont succédé : car les apôtres, dans leurs épîtres mêmes qui règlent le détail de la discipline, n'ont jamais marqué des bornes à la juridiction des pasteurs qu'ils ont établis. Si Timothée et Tite paroissent

attachés à des troupeaux particuliers, ne voit-on pas que les apôtres ont été de même ? Chacun d'eux s'étudioit autant qu'il le pouvoit, dans ces commencements, à n'entrer point dans la moisson d'autrui, et à n'édifier pas sur un fondement étranger. L'ordre le vouloit ainsi. Vous voyez saint Pierre qui, nonobstant sa vigilance sur tout le troupeau de Jésus-Christ, prend singulièrement en partage les Juifs. Saint Paul est destiné pour les Gentils. Saint Jacques le mineur se borne à l'église de Jérusalem. Saint Jean s'attache aux églises d'Asie, et principalement à celle d'Ephèse, dont il a été appelé l'évêque par les anciens. Les autres se dispersent et partagent entre eux l'univers. Ainsi l'écriture ne marque aucune différence pour la puissance d'évangéliser entre les apôtres et leurs successeurs. Cette différence, que les protestants supposent avec tant de confiance, et qui est tant vantée dans leurs écrits, ne peut être prouvée que par la tradition, si abhorrée parmi eux. Étrange effet d'une haine aveugle ! qui appelle à son secours, contre l'église, ce qui élève l'église même au-dessus de tout, et qui se tourne à la ruine de la réforme ! Qu'ils cessent donc de supposer ce que la tradition seule enseigne, ou qu'ils rougissent de blasphémer contre cette tradition s'ils continuent de la supposer.

Quoique les apôtres fussent immédiatement inspirés pour annoncer les mystères, ils n'agissoient pourtant pas toujours dans les choses de conduite par une actuelle inspiration. Saint Pierre, répréhensible au jugement de saint Paul, qui lui résiste en face, en est une preuve qui ne sera jamais oubliée. Il n'est pas question d'alléguer ici la sainteté des autres, puisqu'il s'agit, non des dis-

positions personnelles des ministres, mais de la nature du ministère. Faire dépendre l'autorité des pasteurs de leur sainteté, ce seroit retomber dans une erreur semblable à celle des Vaudois. Judas, avare et perfide, n'étoit pas moins véritablement apôtre que ses collègues. Combien voit-on dans la suite des siècles de saints pasteurs qui n'étoient point apôtres!

Mais enfin, indépendamment du don des miracles, de l'inspiration particulière, de la mission universelle, enfin de la sainteté et de tous les autres dons personnels attachés aux apôtres, la grande promesse de Jésus-Christ regarde un ministère qui étoit dans les apôtres, et qui ne devoit point finir avec eux. Ces dons étoient passagers. Les apôtres qui les avoient reçus devoient mourir bientôt. Cependant c'est leur ministère même qui ne mourra jamais, et qui demeurera inaltérable dans leurs successeurs. *Allez*, dit Jésus-Christ, *instruisez toutes les nations*, *les baptisant*, etc. Et voici : *Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle.* Voilà un ministère unique et éternel, quoique les graces miraculeuses et extraordinaires, qui étoient extérieures au ministère, ne dussent pas être éternelles. Voilà les promesses faites aux apôtres, non en qualité d'hommes extraordinaires, miraculeux et inspirés, mais en qualité de pasteurs dont le ministère ne finira qu'avec le monde.

Les apôtres, dira-t-on, avoient ce droit, non seulement de conduire le troupeau, mais encore de lui donner eux-mêmes de nouveaux pasteurs pour leur succéder. Il est vrai, et c'est par-là qu'on doit reconnoître que le ministère se perpétuoit indépendamment du peuple. Mais cette puissance d'établir des pasteurs,

qu'on ne peut refuser aux apôtres, il faut la reconnoître tout de même dans leurs successeurs. Les apôtres ont fait des pasteurs, et ont disposé des clefs. C'est ce que l'écriture montre. La même écriture ne montre pas moins que les pasteurs qui leur ont succédé ont établi d'autres pasteurs, et leur ont communiqué les clefs. Voilà le droit des apôtres, transmis tout entier et sans réserve à leurs successeurs. Timothée et Tite n'étoient ni apôtres ni évangélistes : cependant écoutez saint Paul, qui dit à l'un : « Les choses que tu as entendues de moi « entre plusieurs témoins, commets-les à des gens fidèles « qui soient suffisants pour enseigner aussi les autres. » Il dit à l'autre : « Que tu établisses des anciens, c'est-à- « dire, sans difficulté, des pasteurs de ville en ville. » Les apôtres n'en faisoient pas davantage.

Ainsi il est manifeste que le ministère apostolique, quoique orné accidentellement par des dons extraordinaires et personnels qu'on en peut détacher, étoit dans son fond et dans sa nature le même qui a passé dans leurs successeurs. Et c'est en vain que M. Claude dit : *Il y a donc une grande différence entre ces deux ministères : l'un précède l'église, et l'autre la suit.* Peut-on voir une preuve moins concluante que celle-là ? Il est question de savoir si le ministère des apôtres n'est pas le même que celui de leurs successeurs ; et pour montrer que ce n'est pas le même, il suppose que celui des successeurs a suivi l'église, au lieu que l'autre l'a précédée. Mais, à moins qu'on ne prouve d'ailleurs que c'étoient deux ministères, je n'ai qu'à lui répondre que le ministère des pasteurs ordinaires a précédé l'église en la personne des apôtres, puisqu'ils ont le même ministère continué. Le ministère d'Aaron

avoit sans doute précédé cette église judaïque qui reçut l'ancienne loi après avoir été assemblée en Egypte. En vérité, pourroit-on dire que le ministère d'Aaron étoit différent de celui de ses successeurs, précisément parceque l'un a précédé l'église, et que l'autre la suit?

M. Claude ajoute : *L'un est immédiatement communiqué par Dieu; l'autre est communiqué par le moyen des hommes.* J'aimerois autant dire que l'humanité d'Adam n'étoit pas la même humanité que celle de ses enfants, parceque Dieu seul a formé l'un, et que les autres sont venus par une génération successive. Si Jésus-Christ a voulu multiplier et perpétuer le ministère par douze premiers pasteurs, auxquels il ait attaché la génération spirituelle et successive, comme il a multiplié et perpétué le genre humain par un seul homme, en y attachant la génération charnelle et successive, pourquoi faire sur l'un une difficulté qu'on auroit honte de faire sur l'autre?

Continuons d'écouter M. Claude. « L'un a l'indépen-« dance, l'autorité souveraine et l'infaillibilité pour son « partage; l'autre est exposé aux vices, aux dérègle-« ments, aux erreurs et aux foiblesses humaines, infé-« rieur et dépendant de l'église. L'un est divin en toute « manière, et l'autre est en partie divin et en partie « humain. » Pour les vices des particuliers, nous avons déjà remarqué qu'ils regardent personnellement les ministres, et non le ministère. Les foiblesses que l'évangile marque dans les apôtres pendant la vie de Jésus-Christ ne les empêchoient pas d'être apôtres. Après sa mort, nous voyons encore les particuliers se contredire et se reprendre, tels que saint Pierre et saint Paul,

saint Paul et saint Barnabé. Mais enfin M. Claude avoue que le ministère du collège des apôtres avoit *l'indépendance, l'autorité souveraine et infaillible.* Il ne reste plus qu'à savoir comment il pourra prouver que ce ministère, divin en toute manière, indépendant, souverain, infaillible, n'a point passé à leurs successeurs, et que ceux-ci n'ont eu qu'un ministère *inférieur, dépendant, en partie divin, et en partie humain.* Voilà une étrange chute du ministère. Il falloit au moins la prouver clairement par l'écriture. Mais M. Claude veut être cru sans preuve. Ce seroit pourtant à lui à trouver ces deux ministères si différents marqués dans l'écriture, et à nous montrer des promesses faites dans le texte aux apôtres en général, qui ne passent point à leurs successeurs. *Qui vous écoute m'écoute,* regarde les pasteurs de tous les siècles. Le catéchisme des protestants de France le dit formellement au dimanche quarante-cinquième. Le synode de Dordrecht l'a reconnu aussi, et s'en est servi contre les remontrants. Quand Jésus-Christ a dit : *Quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé* (1) : il a parlé pour les pasteurs de tous les siècles. Les protestants n'oseroient nier que la mission de chaque pasteur ne soit divine, et qu'il ne soit l'envoyé de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est celui de son père. Voilà ce qu'on ne peut révoquer en doute, « si ce n'est toutefois, comme dit saint Cyprien, que « quelqu'un ait assez de témérité sacrilège et d'égare- « ment d'esprit pour penser que l'évêque soit établi sans « le jugement de Dieu. » Si Jésus-Christ dit aux apôtres :

(1) Joan. c. 13, v. 20.

Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant, etc. *Et voici que je suis avec vous*; ces paroles ne regardent pas moins les successeurs des apôtres que les apôtres mêmes, puisque les apôtres ne pouvoient point enseigner et baptiser eux-mêmes jusqu'à la fin du siècle, eux qui ont vécu peu d'années après la mort de Jésus-Christ. C'est en vain que M. Claude soutient qu'ils *sont encore nos pasteurs, et qu'ils nous enseignent dans leurs écrits qui sont leurs chaires* (1). Dans leurs écrits ils ne baptisent point jusqu'à la consommation du siècle; et ce seroit une trop grande obstination que de nier que la promesse regarde leurs successeurs. Ce que Jésus-Christ a dit à saint Pierre regardoit aussi sans doute tout le corps des pasteurs. *Je vous donnerai*, dit-il, *les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aux cieux; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié aux cieux.* Il ne s'agit pas d'examiner ici ce que nous prétendons sur la primauté de saint Pierre. Nous convenons avec les protestants que les clefs sont données en sa personne à tous les pasteurs. M. Jurieu le dit lui-même. C'est précisément par la force de ces paroles que le ministère se forme. C'est sur ces paroles que nos frères fondent le droit que leurs pasteurs prétendent avoir d'excommunier les fidèles indociles. Mais Jésus-Christ donna-t-il deux sortes de clefs, les unes aux apôtres, indépendamment du peuple; les autres au peuple, pour commettre dans la suite des pasteurs dépendants de lui? On ne trouve dans ces paroles aucune trace de distinction entre deux ministères, ou entre deux manières différentes de donner

(1) Rép. aux préjugés, p. 342.

le même ministère pastoral. Les mêmes paroles qui établissent les apôtres pasteurs, *indépendants*, *souverains*, *infaillibles*, selon les expressions de M. Claude, établissent leurs successeurs : elles ne disent pas un seul mot pour les uns plus que pour les autres. Pourquoi les croire si efficaces et si étendues pour les apôtres, si impuissantes et si restreintes pour leurs successeurs qu'elles regardent comme eux sans distinction? Il faut que les protestants avouent que l'église a duré, pendant la vie des apôtres, sous cette forme que nous prétendons qui subsiste encore. Le peuple fidèle, pour qui le ministère étoit établi, vivoit soumis à ce ministère, sans avoir aucune liberté d'en disposer. L'autorité divine, me dira-t-on, avoit dépouillé le peuple de son droit. Voilà donc le peuple dépossédé, et les ministres indépendants. Sur quel titre le peuple, dépossédé par une institution divine qui ne distingue jamais les premiers pasteurs des autres, peut-il reprendre la possession qu'il a perdue? Dans le texte évangélique tout est unique, un seul ministère, une seule sorte de clefs, une seule manière de les recevoir et de les exercer. Pourquoi imaginer des différences que l'écriture ne fait point? Si deux hommes étoient appelés à une succession par un testament dont les clauses ne marquassent jamais aucune distinction entre eux, pourroit-on dire que le droit de l'un seroit plus grand que le droit de l'autre? L'égalité des termes du titre seroit une preuve invincible de l'égalité des droits. Pourquoi donc supposer des inégalités entre les premiers pasteurs et ceux qui les suivent, puisque l'institution commune, prise religieusement à la lettre, rend tout égal?

Quoi donc! diront les protestants, vous prétendez

que le corps des pasteurs, dans la suite de tous les siècles sans interruption, est souverain et infaillible, comme le collège des apôtres? Oui, sans doute. D'où venoit aux apôtres cette infaillibilité qu'ils avoient, non en qualité d'auteurs canoniques, ou de prophètes, ou d'hommes inspirés de Dieu, mais en qualité de pasteurs? Elle n'est point promise à chacun d'eux en particulier.

Les promesses sont communes, et nous les avons déjà vues souvent. *Enseignez, baptisez, je suis avec vous.* Voilà les promesses qui les regardent en qualité de pasteurs; mais elles les regardent tous également et en corps. Ils n'ont point reçu d'autres promesses d'infaillibilité que celle-là, et celle-là leur est commune avec leurs successeurs. *Je suis*, dit-il, *avec vous jusqu'à la fin des siècles.* Ainsi l'assemblée des pasteurs peut dire en tout temps ce que l'assemblée des apôtres disoit au concile de Jérusalem : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* Quand les hommes parlent ainsi, ils se fondent, non sur leur propre force, mais sur la promesse qui soutient leur infirmité. Les apôtres le disoient humblement, et leurs successeurs peuvent le dire de même.

CHAPITRE V.

Saint Paul montre que le ministère est indépendant du peuple.

Il nous reste à voir comment saint Paul parle sur le ministère. Dit-il que les élus étant immobiles par leur élection, c'est à eux à relever le ministère du corps de

pasteurs abattu, ou à le raffermir quand il sera chancelant? Tout au contraire, il assure que le corps des pasteurs est donné avec le ministère pour soutenir les élus mêmes. Voici ses paroles. Je les rapporte selon la version de Genève, parcequ'elle est plus familière et moins suspecte aux protestants. « Lui-même donc a donné les « uns pour être apôtres, les autres pour être prophè- « tes, et les autres pour être évangélistes, et les autres « pour être pasteurs et docteurs, pour l'assemblage « des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édifi- « cation du corps de Christ, jusqu'à ce que nous nous « rencontrions tous en l'unité de la foi et de la connois- « sance du fils de Dieu, en homme parfait, à la me- « sure de la parfaite stature de Christ; afin que nous « ne soyons plus enfants flottants, et étant démenés çà « et là à tout vent de doctrine, par la piperie des hom- « mes, et par leur ruse à cauteleusement séduire (1). » Comment parlent les protestants? Ils soutiennent qu'il peut arriver, et qu'il est même arrivé dans ces derniers temps, que le corps des pasteurs ayant corrompu le ministère, il a fallu que le peuple ait redressé le corps des pasteurs, et qu'il ait formé un ministère nouveau. Comment parle saint Paul? Précisément comme les catholiques. Il dit que Dieu donne des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs. Voilà la perpétuité marquée par cette suite de conducteurs qu'il a donnés à son peuple dès l'origine de la religion. Remarquez qu'après avoir nommé les prophètes et les apôtres, il nomme les pasteurs et les docteurs, tant ceux que les apôtres ont établis de leur temps, que

(1) Ephes. ch. 4, v. 11.

ceux qui leur succèdent dans toute la suite des siècles. Il les met ensemble sans distinction pour le gouvernement des élus. Ce n'est pas le peuple qui les prend, c'est Dieu même qui les donne. Mais pourquoi les donne-t-il ? est-ce simplement pour instruire et pour édifier les élus? est-ce afin que les élus profitent de leur doctrine autant qu'ils la jugeront saine, et qu'ainsi les élus puissent ou continuer ou révoquer leur commission, comme ils le croiront à propos ? Non. Tout au contraire, c'est afin que les élus qui seroient eux-mêmes « flottants, démenés çà et là à tout vent de doctrine, exposés à la « piperie et à la séduction des nouveaux docteurs, « soient soutenus dans la simplicité de la foi par l'autorité et par les décisions du corps des pasteurs. » Qu'on ne dise donc pas que la promesse de la perpétuité de la foi est attachée aux élus par le titre de leur élection. Il est vrai que cette perpétuité de la foi est promise en faveur des élus ; mais elle ne doit pas venir par leur canal. C'est par celui des pasteurs, sans lesquels les élus mêmes seroient séduits et corromproient le sens des écritures. Qu'on ne dise point aussi qu'au moins les élus ne renverseroient pas les points fondamentaux. Sans l'autorité des pasteurs les élus seroient des *enfants flottants*, c'est-à-dire le jouet de toutes les opinions incertaines, *démenés çà et là à tout vent de doctrine*, c'est-à-dire emportés, comme un vaisseau l'est par la tempête, dans tous les excès des doctrines les plus monstrueuses, où leur foi feroit naufrage. Vous voyez que nulle espèce d'erreur n'est exceptée dans des termes si forts et si généraux. Ces pasteurs leur sont donnés pour les garantir *de la piperie* des hommes, c'est-à-dire pour les empêcher de suivre de nouveaux

docteurs, qui ne manquent jamais de promettre qu'ils expliqueront mieux l'écriture que les anciens. Mais cette autorité fixe des pasteurs peut-elle avoir quelque interruption ? Non sans doute ; car alors les élus mêmes, séduits, ou par la subtilité des faux docteurs, ou par leur propre esprit tenté de présomption, seroient *démenés çà et là à tout vent de doctrine.* Mais jusques à quel temps doit durer cet ordre de pasteurs, qui, bien loin de pouvoir être ébranlé, est le soutien inébranlable des élus mêmes ? Saint Paul le décide clairement. « Jusqu'à « ce, dit-il, que nous nous rencontrions tous en l'u- « nité de la foi et de la connoissance du fils de Dieu, « en homme parfait, à la mesure de la parfaite stature « de Christ. » C'est encore, comme cet apôtre le dit au même lieu, « pour l'assemblage des saints et pour « l'édification du corps de Christ, c'est-à-dire selon la « note marginale de la Bible de Genève, pour l'entier « assortiment de ce corps. » Ce qui signifie clairement que cet ordre où les élus, bien loin de relever le ministère des pasteurs, doivent être sans cesse soutenus par cette autorité du corps pastoral, subsistera sans interruption jusqu'au dernier jour, où Jésus-Christ, rassemblant tous les saints, trouvera en eux l'intégrité de son corps mystique, et jugera le monde. Je n'ajoute rien au sens naturel et littéral des paroles de l'apôtre : elles expriment d'elles-mêmes toute l'étendue du dogme catholique.

Écoutons encore saint Paul, qui parle à Timothée sur ce même principe. Remarquez toujours que ce n'est pas à un apôtre, mais à un pasteur ordinaire, comme ceux qu'on voit aujourd'hui, qu'il parle. « Prêche la « parole, dit-il ; insiste en temps et hors temps. Re-

« prends, tance, exhorte en toute douceur d'esprit et « de doctrine : car il viendra un temps qu'ils ne souf- « friront point la saine doctrine; mais ayant les oreilles « chatouilleuses, ils assembleront des docteurs selon « leurs désirs (1). » La note marginale de Genève dit : « Ils entasseront des docteurs les uns sur les autres, « et détourneront leurs oreilles de la vérité, et se tour- « neront aux fables. Mais toi, veille en toutes choses, « endure les afflictions, fais l'œuvre d'un évangé- « liste. » Vous voyez par ces paroles que le malheur des derniers temps sera que les peuples, détournant leurs oreilles des enseignements des pasteurs déjà établis, se feront eux-mêmes des docteurs nouveaux, qu'ils *entasseront selon leurs désirs*; c'est-à-dire qu'ils voudront, non pas se soumettre à la doctrine des docteurs établis, mais se faire eux-mêmes des docteurs nouveaux, selon la doctrine qu'ils voudront suivre. Que doit faire alors Timothée ? doit-il croire que le ministère appartient au peuple, et que le peuple a un droit naturel de se faire conduire par les pasteurs qu'il juge les plus convenables ? Tout au contraire. C'est lorsque le troupeau se révoltera ainsi, et voudra entasser des docteurs selon ses désirs, que le pasteur doit soutenir davantage son autorité. *Mais toi, veille*, dit-il, *en toutes choses, fais l'œuvre d'un évangéliste.* C'est encore dans le même sens que cet apôtre dit à Tite : *Admoneste, et reprends avec toute autorité de commander.* Peut-on marquer rien de plus absolu et de plus indépendant du peuple ?

Selon le système des protestants, les bons pasteurs

(1) 2. Ad Timoth. c. 4, v. 2.

mêmes, tels que Timothée et Tite, n'ayant que le droit et la commission du peuple, le peuple auroit pu révoquer leur commission toutes les fois qu'il l'auroit voulu. Quand même le peuple les auroit révoqués pour s'attacher à de faux docteurs, le ministère de Timothée et de Tite, quoique légitime, eût cessé par la révocation du peuple. Il est vrai qu'en ce cas, selon les protestants, l'autorité des nouveaux docteurs auroit été nulle à cause de leurs erreurs; mais celui des bons pasteurs n'en auroit pas été plus ferme. Ce qui en fût arrivé, c'est que le ministère des uns et des autres seroit tombé en même temps, et que l'église seroit demeurée sans ministère. Celui des faux docteurs eût été nul par la corruption de leur doctrine; celui des bons docteurs eût été nul aussi par la révocation du pouvoir qui leur étoit confié par le peuple. Et si ces nouvelles confédérations, qui se seroient formées dans ce débris, n'eussent point ébranlé les points fondamentaux, selon monsieur Jurieu, elles n'auroient point été schismatiques; Timothée et Tite n'auroient eu rien à leur reprocher. C'est en vain et injustement que l'on auroit voulu encore faire *l'œuvre d'un évangéliste*; et que l'autre auroit *repris avec toute autorité de commander*. Ils sont déposés. Le peuple a usé de son droit; et soit qu'il en ait usé bien ou mal, les ministres, qui n'ont d'autorité que par lui, demeurent sans pouvoir.

CHAPITRE VI.

Réponse à quelques objections des ministres du Moulin, Claude et Jurieu.

Les protestants ne manquent jamais de supposer un cas qu'ils croient fort embarrassant pour nous. Si un vaisseau plein de chrétiens, disent-ils, faisoit naufrage sur la côte d'une île déserte et inconnue sans avoir de pasteurs, ne pourroient-ils point en faire parmi eux? faudroit-il qu'ils n'eussent jamais ni église, ni ministère, ni sacrements?

Mais ils devroient observer que le baptême, qui, selon eux et selon nous, est le premier des sacrements, et celui qu'on peut moins se dispenser de recevoir, n'est pas nécessaire à salut selon eux; et, selon nous, peut être administré au besoin par des laïques, et même par des femmes. En voilà assez pour conserver le christianisme dans cette île éloignée jusqu'à ce que ces chrétiens, reconnoissant la situation des lieux et des terres voisines, pussent bâtir quelque petit vaisseau pour aller chercher du secours. Cependant la simplicité de leur foi, les exhortations domestiques et fraternelles, enfin l'esprit d'union avec les églises où le ministère fleurit, les conserveroient dans l'unité sous l'autorité du corps des pasteurs.

Mais je veux bien aller plus loin, et supposer que ces pauvres chrétiens fussent hors d'espérance de pouvoir avoir jamais de vaisseau ni de communication avec les églises pourvues de pasteurs : que s'ensuit-il de là? que s'il n'y a que des femmes qui soient échappées du nau-

frage, elles sont en droit, selon M. Jurieu, d'imposer les mains à quelqu'une d'entre elles, et de l'ériger en pasteur pour administrer le baptême et la cène. Il sait que dans son église il n'y a que les pasteurs qui administrent ces deux sacrements, que les anciens en sont exclus par la discipline, et que ce fut l'absolue nécessité d'avoir un pasteur pour baptiser l'enfant du sieur de La Ferrière, *sans les superstitions et cérémonies de l'église romaine,* qui fit élire Jean Le Masson pour premier ministre de leur nouvelle église de Paris. Ces femmes pouvoient être enceintes, et accoucher de plusieurs garçons dans l'île déserte. Cependant elles font naturellement entre elles *une église qui ne peut consister, sinon qu'il y ait des pasteurs qui aient la charge d'enseigner.* Leur sexe n'a pas moins le droit naturel de toute société que celui des hommes. En Jésus-Christ *il n'y a ni mâle ni femelle* (1). Comment M. Jurieu décidera-t-il ce cas? Mais je n'ai encore qu'à lui opposer ma supposition sur l'écriture, qui est toute semblable à celle qu'il fait sur les pasteurs. Je suppose que ces chrétiens n'ont aucune bible, et n'en peuvent jamais avoir. Ce sont des matelots et des soldats grossiers et ignorants, des marchands qui n'ont qu'un souvenir très confus et très superficiel de l'écriture, et qui ne savent pas même la lire. La referont-ils à leur mode, comme on veut qu'ils fassent un nouveau ministère? ou bien se passeront-ils de l'écriture? Qu'on me réponde. Si on dit qu'ils se sauveront sans écriture, je dirai de même qu'ils se sauveront aussi sans pasteurs. Mais enfin, comme le besoin ne leur donne pas un titre pour refaire l'écriture, il ne

(1) Gal. 3. 28.

leur en donne point aussi pour refaire le ministère pastoral. L'un est la révélation de Dieu; l'autre est son dépôt et sa commission. L'un et l'autre ne peut jamais être suppléé par l'autorité humaine : il faut, pour l'un et pour l'autre, que Dieu parle lui-même. On voit par-là combien sont inutiles contre nous ces exemples tant vantés, puisqu'ils retombent sur les protestants. Qu'ils les abandonnent donc, et qu'ils remarquent avec nous que la providence qui veille sur les chrétiens n'a jamais permis que le cas qu'ils nous objectent soit arrivé : tant il est attaché à la promesse, que les troupeaux ne seront jamais sans quelque pasteur avec qui Jésus-Christ les endoctrine ! Mais si le cas qu'on m'oppose n'est jamais arrivé, celui que j'objecte aux protestants n'est pas de même : car saint Irénée nous représente des peuples barbares, qui étoient parfaits chrétiens, et qui n'avoient aucun livre canonique écrit en leurs langues. Enfin si le ministère vient, comme nous l'avons prouvé, non de la simple élection du peuple, mais de la commission expresse de Jésus-Christ attachée à l'ordination successive, il est manifeste que, dans l'extrême besoin, le peuple ne peut non plus se faire un ministère nouveau qu'une bible nouvelle.

M. Jurieu nous reproche les papes simoniaques et intrus du dixième siècle, avec le schisme d'Avignon, qui semblent avoir interrompu la succession de nos pasteurs. Mais il me permettra de lui dire que quand on connoît nos principes, ceux de l'antiquité, et ceux même de sa prétendue réforme, comme il doit les connoître, on ne doit pas proposer cette objection comme une vraie difficulté.

Tout le monde convient que quand on parle de la

succession des pasteurs, on parle des ministres dont chacun en particulier a reçu l'imposition des mains de quelque autre ministre qui l'avoit reçue d'un autre, en sorte qu'on remonte ainsi sans interruption jusqu'aux apôtres. D'ailleurs tout le monde convient, et des protestants même, que l'imposition des mains d'un ministre vicieux est valide. Qu'avons-nous donc à prouver pour justifier notre succession? qu'il n'y a jamais eu d'interruption dans l'imposition des mains des pasteurs. C'est ce que les protestants n'oseroient nous contester. Ils savent que les papes intrus et vicieux du dixième siècle avoient reçu l'ordination valide. Qu'ils soient tant qu'on voudra illégitimes et nuls pour l'exercice de la juridiction; n'importe. C'est ce qui n'entre point dans notre question. On prouveroit seulement par-là que le siège de Rome auroit été vacant de droit, et rempli de fait par des évêques véritablement consacrés, et véritablement capables d'exercer les fonctions, quoique peut-être ils n'eussent pas un droit véritablement légitime d'exercer en ce lieu leur épiscopat. Si un des ministres qui ont été autrefois à Charenton usurpoit maintenant une chaire dans quelque église de Hollande, au préjudice du pasteur établi selon les règles dans cette église, il seroit vrai ministre selon les protestants, mais faux ministre de cette église-là. Il en est de même de ces intrus dont nous parlons. Ils étoient évêques vraiment consacrés, et capables par conséquent d'en consacrer d'autres véritables comme eux. Il n'y avoit que leur droit d'exercer le ministère dans une telle église qui étoit mal fondé selon la discipline ecclésiastique.

Les papes et les autres évêques des deux obédiences d'Urbain et de Clément avoient aussi l'imposition des

mains successive, s'il m'est permis de parler ainsi. Jamais Urbain n'a prétendu que Clément n'eût été validement ordonné, et qu'il ne fût véritable évêque. Jamais Clément n'a douté qu'Urbain n'eût reçu le même caractère. Mais se reconnoissant tous deux réciproquement évêques, ils disputoient pour savoir lequel de ces deux évêques devoit exercer légitimement les fonctions pontificales dans le siège romain. Ce seroit abuser de la patience du lecteur que de s'étendre davantage pour montrer que ce schisme entre des ministres bien ordonnés n'a point interrompu l'ordination successive qui distingue nos pasteurs de ceux des protestants.

CHAPITRE VII.

Des paroles de saint Paul sur les élections.

Quand nous viendrons aux élections de l'ancienne église, nous montrerons que l'évêque qui imposoit les mains étoit regardé comme le principal électeur. C'est par cette raison que l'évêque, dans nos ordinations où les anciennes formes restent encore, écoute d'abord l'archidiacre qui lui rend compte de ceux qui sont proposés. Puis l'évêque dit : *Nous avons élu*, etc. Enfin il consulte le peuple pour savoir s'il s'oppose à l'élection faite. Cette puissance de l'évêque paroît dès le temps de saint Paul. Cet apôtre, écrit à Timothée : *N'impose point hâtivement les mains sur aucun*, comme porte la version de Genève ; c'est-à-dire, choisissez avec de grandes précautions ceux que vous ordonnerez, de peur de vous charger des fautes des ministres que vous auriez ordonnés sans les bien con-

nôtre. Vous voyez donc qu'il donne à l'évêque le choix du ministre aussi-bien que l'ordination. Il donne encore au même Timothée un pouvoir sans restriction pour choisir les pasteurs, quand il dit : « Et les choses « que tu as entendues de moi entre plusieurs témoins, « commets-les à des gens fidèles qui soient suffisants « pour enseigner aussi les autres. » C'est Timothée, non apôtre, mais simple pasteur ordinaire, comme ceux de notre siècle, qui doit confier le dépôt de la doctrine et du ministère à ceux qu'il jugera capables de le conserver dans sa pureté. Le même qui impose les mains, choisit. L'élection populaire n'est qu'une espèce d'information préalable sur les mœurs de celui qui sera élu et ordonné, ou un désir du peuple qu'on ne doit suivre qu'avec connoissance de cause.

Saint Paul parle à Tite comme à Timothée, et on voit par-tout la même règle exactement suivie, avec un dessein clairement marqué. *Que tu établisses*, dit-il, *des anciens de ville en ville.* Quoique je me serve ici de la version de Genève pour citer à messieurs les protestants le texte qui leur est le plus familier et le moins suspect, ils ne doivent pas s'imaginer que saint Paul ne parle que d'établir des anciens semblables à ceux de leurs églises. Leur traducteur a affecté d'éviter le mot de prêtre dont nous nous servons après toute l'antiquité ; il n'a pas songé que celui d'anciens, comme ils le prennent parmi eux, n'a aucune proportion avec ceux dont le nouveau testament parle. Leurs anciens, selon leur discipline, ne sont point pasteurs, et n'ont aucune fonction pastorale ; au lieu que ceux dont saint Paul parle ici, sont évêques. Il ajoute : « à savoir s'il « y a quelqu'un qui soit irrépréhensible, mari d'une

« seule femme, ayant des enfants fidèles, non accusés « de dissolution, ou qui ne se puissent ranger ; car il « faut que l'évêque soit irrépréhensible, etc. » C'est donc Tite, évêque, laissé en Crète par saint Paul, qui doit établir des évêques dans les villes. Il doit choisir ceux qui sont irrépréhensibles et qui ont les autres qualités marquées. Outre que voilà déjà le choix de l'évêque donné formellement à Tite, il faut encore observer que le mot d'*établir* est général et absolu. Il renferme également le choix et la consécration.

Remarquez aussi que saint Paul, en cet endroit, donne des règles pour choisir ceux qu'on fera pasteurs. C'étoit le lieu de marquer le droit du peuple, ou du moins de ne rien dire qui pût l'affoiblir et le rendre douteux. Il falloit même nécessairement, en réglant les élections, donner ces règles à ceux qui devoient les pratiquer. Si le peuple devoit élire, c'étoit au peuple qu'il falloit s'adresser. Il falloit dire, exhortez le peuple à ne confier le ministère qu'à des hommes irrépréhensibles ; comme nous voyons que saint Paul charge Timothée d'avertir les pères et mères, les maris, les femmes et les enfants, les riches et les autres personnes de chaque condition, de remplir leurs devoirs. Ici tout au contraire saint Paul, sans faire aucune mention du peuple, dit absolument : *Que tu établisses des anciens*, c'est-à-dire des évêques, *à savoir s'il y a quelqu'un d'irrépréhensible*, etc.

Ce qui est encore très important à considérer, c'est que parmi tant d'épîtres des apôtres, où ils donnent, dans un détail si exact, des règles précises pour les devoirs des peuples, et où ils marquent souvent jusqu'aux dernières circonstances des devoirs des laïques,

jamais ils n'ont parlé de ce que les peuples sont obligés de faire pour les élections des pasteurs. Si elles avoient appartenu aux peuples, rien n'eût été plus essentiel que de les instruire de la manière de remplir ce devoir, puisque de l'élection des pasteurs dépend la conduite de tout le troupeau. Je sais bien que messieurs les protestants se trompent quand ils veulent que tout ce qui est nécessaire soit expressément marqué dans les écritures ; mais leur principe se tourne contre eux en cette occasion. Si le ministère appartient aux peuples, il est étonnant que l'écriture, qui instruit les peuples si exactement sur tous leurs devoirs, ne leur parle jamais des élections, et ne leur recommande rien, à l'égard des pasteurs, qu'une humble soumission. De plus, si nous n'avions pour nous que le silence des écritures, peut-être pourroit-on contester : mais ce qui décide, c'est qu'elles ont parlé amplement. Quand elles instruisent expressément et en détail sur les élections, elles ne font aucune mention du peuple ; elles ne parlent qu'aux évêques. Dans tous les discours que l'histoire des actes rapporte, et dans dix-huit épîtres des apôtres aux peuples fidèles, nous ne trouvons aucune trace d'instruction sur la manière d'élire les pasteurs. Il reste trois épîtres de saint Paul à des évêques. Là se trouvent plusieurs fois répétées toutes les règles des élections ; là saint Paul donne aux évêques qu'il instruit toute l'autorité de choisir et d'ordonner, comme nous l'avons vu, ceux qu'ils jugeront propres à être pasteurs. Les protestants disent donc ce que l'écriture n'a jamais dit sur les élections, quoiqu'elle ait souvent parlé expressément de cette matière, lorsqu'ils assurent qu'elles appartiennent au peuple ; et nous, à qui ils reprochent

de ne suivre point l'écriture, nous disons à la lettre ce qu'elle dit, quand nous soutenons que c'est aux pasteurs à établir d'autres pasteurs qui perpétuent le ministère, puisque saint Paul charge si formellement les deux évêques Timothée et Tite de choisir et d'ordonner d'autres évêques dans toutes les villes.

CHAPITRE VIII.

L'imposition des mains ou ordination des pasteurs est un sacrement.

Nous avons vu combien M. Jurieu se trompe, lorsqu'il suppose que l'élection appartient au peuple, et qu'il conclut que c'est le peuple qui fait les pasteurs, puisque l'ordination n'est qu'une simple cérémonie dont on pourroit se dispenser. Quand même l'ordination ne seroit point essentielle, tout son édifice tomberoit par les fondements, puisque la seule élection suffit, comme nous venons de le montrer, pour faire voir que c'est le corps des pasteurs, et non pas le peuple, qui établit d'autres pasteurs pour la succession du ministère. Il sera facile d'aller plus avant et de prouver que l'ordination est essentielle.

Saint Paul, voulant animer Timothée dans ses fonctions, lui rappelle jusqu'à deux fois, dans deux courtes épîtres, le souvenir de la grace attachée à son ordination. « (1) Ne néglige point, dit-il, le don qui est en « toi, qui t'a été donné par prophétie, par l'imposition « des mains de la compagnie des anciens. » Et encore:

(1) 1. Ep. Tim. c. 4. v. 19.

« Je t'admoneste que tu rallumes le don qui est en toi « par l'imposition de mes mains (1). » Il est constant que ce don est un don du Saint-Esprit, et une grace pour le ministère. C'est ce que signifie le terme grec χάρισματος. Voilà la grace répandue sur Timothée par l'imposition des mains. Qu'on ne dise pas que c'est par l'imposition des mains de l'apôtre, qui avoit une vertu extraordinaire : vous voyez qu'il dit la même chose de l'imposition des mains du presbytère ou des anciens. Qu'on ne dise point aussi que c'est par la prophétie : saint Paul, dans le dernier endroit, n'en parle point, et montre la grace répandue par la seule imposition des mains. Qui ne sait que ces paroles, *par la prophétie*, signifient *selon la prophétie ?* La prophétie ne donnoit pas la grace : elle l'avoit seulement promise. C'est par l'imposition des mains qu'elle est actuellement reçue. Saint Paul dit au v. 18 du 1. ch. de la 1. ép. « Mon fils « Timothée, je te recommande ce commandement, « que, selon les prophéties qui auparavant ont été de « toi, par elles tu fasses devoir de guerroyer en cette « bonne guerre. » Vous voyez que quelqu'un des fidèles qui avoient alors le don de prophétie avoit prédit que Timothée seroit un jour un saint évêque. Saint Paul l'exhorte à accomplir cette prédiction dans la milice sainte où il doit combattre. C'est selon cette prophétie que Timothée fut ordonné évêque par l'imposition des mains de saint Paul ; et c'est par cette imposition des mains qu'il reçut la grace. Ainsi il n'y a pas ombre de prétexte pour soutenir que c'est à cause de la prophétie que la grace lui fut donnée. La prophétie fut extraor-

(1) 2. Ep. Tim. c. 1. v. 5.

dinaire et miraculeuse ; mais l'imposition des mains, par laquelle la prophétie s'accomplit, et par laquelle la grace fut répandue sur Timothée, étoit une ordination commune, à laquelle toutes les ordinations d'évêques doivent être conformes. Vouloir que cette grace ait été miraculeuse et extraordinaire, c'est supposer ce que l'écriture ne dit ni ne donne prétexte de croire. Que l'amour de la vérité élève ici nos frères au-dessus de tous leurs préjugés contre notre doctrine ; qu'ils se rendent humblement attentifs et dociles à la force des paroles de l'apôtre, dans leur sens littéral et le plus naturel, puisque le Saint-Esprit nous les a données pour nous instruire sur l'ordination des pasteurs.

Voilà une grace donnée par l'imposition des mains ; et par conséquent une grace pour le ministère. Ce n'est point une grace passagère qui puisse perdre par les mauvaises dispositions de celui qui l'a ; c'est un don fixe qui *est en lui* pour les autres. Il peut le rallumer, c'est-à-dire l'exercer avec un renouvellement de ferveur. Mais enfin, avant même qu'il le rallume, ce don subsiste en lui, et rien ne l'efface : car saint Paul dit, *le don qui est en toi*, et non pas qui a été en toi. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que l'ordination est un sacrement. Ses paroles sont trop importantes pour n'être pas rapportées dans toute leur étendue. Parménien avoit dit « que celui qui sort de l'église ne perd pas le « baptême, mais seulement le droit de le conférer, « c'est-à-dire qu'il perd seulement le sacerdoce. On ne « peut, répond saint Augustin, montrer par aucune « raison que celui qui ne perd pas le baptême puisse « perdre le droit de le conférer : car l'un et l'autre est « un sacrement ; l'un et l'autre est donné à l'homme

« par une certaine consécration ; l'un, quand il est « baptisé ; l'autre, quand il est ordonné. Et c'est pour- « quoi dans l'église catholique il n'est permis de réité- « rer ni l'un ni l'autre ; car si quelquefois les pasteurs « qui viennent de leur parti sont reçus pour le bien de « la paix, après avoir renoncé à l'erreur du schisme, « et qu'on ait jugé à propos qu'ils remplissent les fonc- « tions qu'ils remplissoient auparavant, on ne les a « point ordonnés de nouveau ; mais leur ordination, « comme leur baptême, est demeurée entière, parce- « que le vice de la séparation a été corrigé par la paix « de l'unité, mais non pas les sacrements, qui sont « vrais par-tout où ils sont. Quand l'église juge utile « que leurs pasteurs venant à la société catholique n'y « exercent point le ministère, le sacrement de l'ordi- « nation ne leur est pourtant pas ôté, mais il demeure « sur eux. C'est pourquoi on ne leur impose point les « mains au rang du peuple, de peur de faire injure, « non à l'homme, mais au sacrement : et si quelquefois « on le fait par ignorance, on ne l'excuse point avec « opiniâtreté, mais on se corrige après l'avoir recon- « nu (1). » Ensuite saint Augustin compare le caractère des sacrements à l'inscription de la monnoie et à la marque militaire imprimée chez les Romains sur le corps d'un soldat ; et il ajoute : « Est-ce que les sacrements « de Jésus-Christ sont moins fixes que cette marque « corporelle, puisque nous voyons que les apostats « mêmes ne sont point privés de leur baptême ? car, « quand ils reviennent par la pénitence, on ne le re- « nouvelle point, et par conséquent on juge qu'ils n'ont

(1) Contra Ep. Parm. 2. lib. cap. 23.

« pu le perdre... Que si l'un est l'autre est un sacrement « comme personne n'en doute, pourquoi ne perd-on « pas l'un en perdant l'autre? Il ne faut faire injure à « aucun de ces deux sacrements. » Ne nous lassons pas de montrer la doctrine de toute l'antiquité par saint Augustin.

Voici comment il parle encore au nom de toute l'église, dans le livre du lien conjugal. C'est une comparaison qu'il fait du caractère imprimé par le sacrement de mariage, avec le caractère imprimé par le sacrement de l'ordination. « Comme si, dit-il, on faisoit l'ordina- « tion d'un clergé pour assembler un peuple : quoique « dans la suite le peuple ne s'assemble point, le sacre- « ment de l'ordination demeure néanmoins dans ceux « qui ont été ordonnés; et si, pour quelque faute, quel- « qu'un d'entre eux est ôté de sa fonction, il n'est pas « néanmoins privé du sacrement du Seigneur, qui lui « a été une fois imposé, et qui y demeure, quoique pour « son jugement (1). » C'est donc par la consécration qu'on reçoit le ministère, selon saint Augustin, comme on reçoit la qualité de chrétien par le baptême. Le caractère de l'ordination est ineffaçable : c'est pourquoi il ne peut être réitéré. Ce n'est point un raisonnement de ce père; c'est la foi de l'église universelle qu'il explique au nom de tous les chrétiens, tantôt contre les manichéens, tantôt contre les donatistes. C'est un fait constant et une discipline générale qu'il rapporte. *Personne n'en doute*, dit-il. S'il s'est fait quelque chose de contraire, c'est *par ignorance*. Bien loin de le soutenir, on le condamne et on *le corrige*. Le même père se sert

(1) Cap. 24.

encore des mêmes expressions au commencement de son premier livre du baptême, où il suppose toujours que l'évêque qui a reçu l'ordination ne peut la perdre en sortant de l'église, et qu'il l'exerce efficacement, quoiqu'il pèche en l'exerçant hors de l'unité. S'il faut encore ajouter à l'autorité de toute la tradition, dont saint Augustin est témoin, l'aveu des protestants mêmes, on n'a qu'à lire Calvin. « Quant est de l'imposition des « mains, dit-il, qui se fait pour introduire les vrais « prêtres et ministres de l'église en leur état, je ne ré- « pugne point qu'on ne la reçoive pour sacrement; car « c'est une cérémonie prise de l'écriture pour le pre- « mier, et puis laquelle n'est point vaine, comme dit « saint Paul, mais est un signe de la grace spirituelle « de Dieu. Ce que je ne l'ai pas mis en compte avec « les deux autres, c'est d'autant qu'il n'est pas ordi- « naire ni commun entre les fidèles, mais par un office « particulier (1). »

Quelle passion de nous contredire empêche donc les protestants de parler, avec saint Augustin, comme nous sur l'ordination? Qu'est-ce qu'un sacrement, sinon un signe sensible et divinement institué, auquel la grace est attachée, comme nous le disons, ou qui est le sceau de la grace reçue, comme parlent nos frères séparés? Peut-on douter que le signe de l'imposition des mains, qui étoit de l'institution divine dans l'ancienne loi, n'en soit encore dans la nouvelle? Elle est observée par une pratique constante et uniforme des apôtres pleins du Saint-Esprit, et religieux observateurs de ce que Jésus-Christ leur avoit enseigné. Dira-t-on qu'ils ajoutoient des

(1) Instit. liv. 4. ch. 19.

cérémonies à l'institution du Sauveur et au-delà de l'inspiration du Saint-Esprit? Auront-ils cru sans fondement que la grace étoit attachée à cette cérémonie? L'y auront-ils reconnue sans en avoir été instruits par le Sauveur même, ou par quelque révélation? Ce qui donne, ou du moins qui scelle par l'institution divine la grace du ministère, selon saint Paul, n'est-il qu'une cérémonie humaine? Pourquoi nos frères séparés croient-ils que le baptême et l'eucharistie sont des sacrements, sinon à cause que l'écriture nous marque des effets de grace attachés à ces deux signes institués par l'esprit de Dieu? La même écriture nous marque une grace attachée à l'imposition des mains. Pourquoi donc refuser de croire que l'esprit de Dieu, qui a institué deux sacrements pour faire naître et pour nourrir les chrétiens, en a institué un troisième pour donner des pères et des pasteurs visibles à tout le troupeau?

L'ordination est une cérémonie, il est vrai, mais une cérémonie divine comme les autres sacrements: elle fait tellement l'essence du caractère des ministres, que l'écriture ne désigne leur entrée dans le ministère que par l'imposition des mains. Quand saint Paul dit: *N'impose les mains hâtivement à personne*, tout le monde entend par-là naturellement, sans explication, qu'il ne faut pas ordonner avec précipitation les ministres. Tant il est vrai, selon le langage du Saint-Esprit, et selon toutes les idées qu'il a données à l'église, qu'il n'y a point d'autre action pour faire des pasteurs que l'imposition des mains. A cette autorité des apôtres, nous joignons la doctrine et la discipline constante de toutes les églises, certifiée par le témoignage de saint Augustin. *Personne ne doute*, dit-il, *que l'ordination ne*

soit un sacrement comme le baptême ; mais un sacrement qui, bien loin de ne rien opérer, imprime un caractère que la déposition d'un pasteur qu'on ôte de sa fonction, ni l'hérésie, ni l'apostasie ne peuvent jamais effacer. Mais si, malgré ce témoignage si formel de saint Augustin sur la tradition, et malgré l'aveu de Calvin sur la nature du sacrement de l'ordination, on persiste encore à douter de la tradition constante de tous les siècles sur cet article, on peut consulter Calvin même comme un témoin non suspect de cette tradition. « L'o-« pinion des sept sacrements, dit-il, a été toujours tant « commune entre les hommes, et tant démenée en dis-« putes et sermons, que d'ancienneté elle est enracinée « au cœur de tous, et y est encore maintenant fi-« chée (1). » Ce n'est donc pas, comme M. Jurieu a osé le dire, une simple cérémonie humainement instituée. Les hommes n'instituent point les sacrements : leurs commissions, étant révocables, n'impriment aucun caractère fixe ; leurs cérémonies ne peuvent donner rien d'ineffaçable ; et comme ils en sont les auteurs, ils peuvent les réitérer aussi souvent qu'ils le croient utile. De là vient que tant de pasteurs protestants, en quittant la France, n'ont fait aucun scrupule de se faire réordonner en Angleterre. Ils ont jugé avec raison, selon leurs principes, qu'une simple bénédiction instituée par les hommes pouvoit être renouvelée toutes les fois qu'il conviendroit de le faire pour leur repos et pour la conservation de leur emploi de pasteur. Ceux qui ont été plus scrupuleux ont senti que l'ordination n'est pas une simple cérémonie, quoique leur réforme l'assure, et

(1) Inst.

n'ont pas voulu se faire réordonner en Angleterre. Aussi l'antiquité, qui avoit reçu des apôtres des idées toutes contraires à la prétendue réforme, a regardé la réordination avec horreur. Si nous trouvons dans Gratien quelques règles pour les réordinations des simoniaques, c'est qu'alors on a supposé, bien ou mal, qu'il manquoit à ces ordinations quelque circonstance nécessaire à leur validité. Et, sans entrer dans le détail des faits, il est certain qu'on ne les a réitérées qu'à cause qu'on les a crues nulles. Ainsi l'ordination est si essentielle, qu'on a cru la devoir faire de nouveau dès qu'on a douté qu'elle eût été faite validement la première fois. L'erreur de ceux qui s'y sont trompés ne nous importe en rien; car il nous est inutile d'examiner si on a eu raison ou tort de croire certaines ordinations nulles, puisqu'il est constant qu'on ne les a refaites qu'à cause de leur prétendue nullité. Ainsi, si elles ont été réitérées sans avoir été nulles, *c'est par ignorance* que cela s'est fait, comme parle saint Augustin. C'est ce que les auteurs contemporains ont dit des ordinations du pape Formose, que Sergius ou Estienne voulut réitérer par un aveugle emportement contre sa mémoire. C'est ainsi qu'en parle le célèbre Auxilius dans le dialogue qu'il fit pour répondre à Léon de Nole, parceque celui-ci résistoit pour n'être point réordonné. Il allègue l'exemple du pape Anastase, qui avoit confirmé les ordinations faites par l'hérétique Acacius, et les preuves dont ce pape s'étoit servi. Il ajoute que les réordinations sont un crime semblable aux rebaptisations. Enfin il parle comme nous, et ne permet pas de douter que la tradition en ce point ne demeurât alors constante malgré quelques exemples où des particuliers paroissent ne l'avoir pas consultée.

Luitprand condamne cette conduite. « Ce n'est pas là, dit-il, ce que le droit permet, mais ce que la rage persuade. Ce n'est pas une erreur dans la foi, mais « une violente tyrannie dans le fait..... La bénédiction, « ajoute-t-il, que le ministre donne est répandue, non « par le pontife qu'on voit, mais par celui qu'on ne voit « pas ; car ni celui qui arrose ni celui qui plante n'est « quelque chose, mais Dieu qui donne l'accroissement. » Vous reconnoissez dans ces paroles le langage de la tradition. N'est-ce pas ainsi que saint Augustin parloit contre les donatistes ? Il est vrai que la passion et l'ignorance des intrus faisoit que, sans examiner les règles, ils vouloient que leurs prédécesseurs fussent regardés comme n'ayant jamais été pasteurs, et que leurs ordinations passassent pour nulles. Mais ce n'est pas une discipline qu'on puisse reprocher à l'église ; c'est seulement un excès de grossièreté et une vengeance personnelle que l'église a condamnée avec horreur dès ces temps-là. Les auteurs que je viens de nommer le montrent assez. De plus, Jean IX, dans un concile romain, condamna tout ce qui avoit été fait dans l'affaire de Formose. Il faut toujours conclure que ce qui s'étoit fait d'irrégulier s'étoit fait *par ignorance*, selon l'expression de saint Augustin. Ainsi la règle générale demeure dans son intégrité. Jamais aucun auteur catholique n'a enseigné qu'une ordination valide peut être réitérée. C'est, suivant cette règle, que le concile de Nicée admet les ordinations des novatiens, et ne veut pas qu'on les réitère (1). C'est encore par la même raison que saint Jérôme soutient contre les luciférien l'ordination des

(1) 8. Can.

évêques ariens. C'est sur ce principe si bien développé par saint Augustin, comme nous l'avons vu, que les évêques catholiques offrirent en Afrique, aux évêques donatistes, de descendre de leurs chaires pour les leur céder. Il n'étoit point question de les réordonner, quoiqu'ils eussent reçu l'imposition des mains hors de l'unité catholique. Ecoutons Dumoulin même. « Nous tenons, « dit-il, que l'ordination ne doit être réitérée quand, « par cette ordination, on a reçu simplement une charge « dont l'institution se trouve en la parole de Dieu (1). » Puis il cite les exemples que nous avons rapportés du concile de Nicée et de saint Jérôme, contre les réordinations. C'est encore suivant la même règle invariable que l'église s'est conduite dans le neuvième siècle. Le concile huitième avoit condamné l'intrusion de Photius, et avoit déclaré qu'il *n'avoit rien donné* dans les ordinations qu'il avoit faites, parcequ'il *n'avoit rien reçu* dans la sienne. Par ces paroles si fortes, l'église vouloit seulement témoigner son horreur de l'ordination illégitime de ce schismatique. La suite le montre évidemment. Par-là elle exprimoit le défaut de juridiction qui étoit en sa personne et en celle de tous les ministres qu'il avoit ordonnés. Mais il parut bien dans la suite que l'église, qui croyoit ces ordinations illégitimes et nulles, quant à la juridiction, ne les croyoit pourtant pas nulles pour le caractère, et qu'elle persévéroit dans l'ancienne doctrine contre les réordinations; car Jean VIII, écrivant aux empereurs, déclare qu'il reçoit Photius, et le reconnoît pour patriarche de Constantinople. On ne peut point dire qu'il présuppose tacitement que Photius se

(1) Chap. 3 du tr. 3 du 2 liv. de la voc. des pasteurs.

fera réordonner, puisqu'au contraire il le reconnoît d'abord pour son *confrère dans l'office pontifical et dans l'autorité pastorale du sacerdoce*, pourvu qu'il *satisfasse en demandant miséricorde*. De plus il use, dit-il, de cette condescendance contre la rigueur des lois ecclésiastiques pour imiter le *concile africain*, qui offrit de *recevoir dans leurs fonctions les clercs donatistes; et le pape Innocent, lequel, pour effacer le scandale de l'église, reçut ceux qui avoient été ordonnés par l'hérétique Bonose*. Vous voyez donc qu'il reçoit Photius sans réordination, comme saint Augustin nous apprend que les pères d'Afrique recevoient sans réordination les donatistes qui avoient été ordonnés dans le schisme. Ce n'est point une chose faite sans réflexion. Elle est résolue avec les patriarches, les métropolitains, les évêques et le clergé même de Constantinople, autrefois ordonné par Méthodius et par saint Ignace. Elle est résolue après avoir consulté la tradition, et dans le dessein d'imiter l'église d'Afrique. Ainsi il est manifeste que toute l'église entroit alors dans la règle que saint Augustin nous marque comme une loi générale et inviolable de ne réordonner jamais ceux qui ont reçu une ordination qu'on croit valide, quoiqu'illégitime hors de la vraie église. Le pape Jean ne douta point que Photius ne fût intrus et sacrilègement ordonné, car il l'oblige à *demander miséricorde*; car c'est du consentement des ministres ordonnés par saint Ignace qu'il le reçoit, étant, dit-il, informé que saint Ignace est mort: car il veut que les ordinations de ce saint patriarche soient reconnues bonnes, *et qu'on rende leurs sièges à tous ceux qu'il a consacrés*. Il est donc manifeste par toutes les observations que nous venons de faire,

que l'ordination est un sacrement qui imprime un caractère ineffaçable qu'on reçoit validement hors de la vraie église, comme le baptême, et qu'il n'est jamais permis de réitérer quand il a été une fois conféré validement.

CHAPITRE IX.

La tradition universelle des chrétiens est contraire aux protestants sur l'ordination.

QUAND on a une fois reconnu que l'ordination des pasteurs est un sacrement semblable au baptême, selon saint Augustin, qui assure que *personne dans l'église n'en doute*, et selon l'aveu de Calvin même, on est étonné que M. Claude ait osé dire dédaigneusement qu'il y a « certaines cérémonies extérieures qui « servent à rendre la vocation plus publique, plus « majestueuse et plus authentique, comme le jeûne, « la prière, l'exhortation, la bénédiction et l'impo« sition des mains. » A peine le sacrement de l'imposition des mains trouve-t-il chez ce ministre quelque place dans ce dénombrement après la prière et le jeûne. M. Jurieu suppose de même que l'imposition des mains n'est qu'une simple cérémonie. « Il faut « donc savoir, dit-il, que pour qu'il soit permis à « l'église de regarder une cérémonie comme non né« cessaire, il suffit qu'elle ne soit point commandée « comme de nécessité. Mais afin qu'on soit obligé de « croire qu'elle est essentielle, il faut qu'il y ait un

« commandement positif qui l'ordonne, sur peine de nullité dans l'action (1). »

Il faudroit demander à M. Jurieu en quel endroit de l'écriture il trouve cette règle qu'il propose si affirmativement. De plus, quand une cérémonie est d'institution divine, quand elle est un sacrement comme le baptême, quand elle renferme la grace du ministère, comme Calvin le reconnoît sur les paroles de l'apôtre, quand elle imprime un caractère ineffaçable, et qui ne peut être réitéré, comme saint Augustin assure que *personne dans l'église n'en doute*, elle ne peut plus passer pour une simple cérémonie.

De plus, je vais montrer que toute l'antiquité chrétienne a regardé l'ordination comme ce qui est essentiel pour la formation des pasteurs. S'il étoit vrai, comme M. Jurieu le prétend, que les anciens pères eussent cru que les clefs appartiennent au peuple pour les confier à qui il lui plaît, et que le peuple peut, ou imposer les mains, ou faire des pasteurs sans cette cérémonie, de quel front saint Cyprien, saint Jérôme et saint Augustin auroient-ils écrit comme ils ont fait contre les schismatiques? Ces pères regardent comme des monstres, comme des hommes nés d'eux-mêmes, sans génération spirituelle, comme de nouveaux Coré, Dathan et Abiron, les faux pasteurs qui élevoient autel contre autel. Cependant Novatien, les luciférien et les donatistes avoient reçu l'imposition des mains des évêques : mais comme ils osoient élever leurs chaires hors de l'unité, et diviser le troupeau en deux bergeries, l'église ne pouvoit les regarder qu'a-

(1) Pag. 584 du syst.

vec horreur, ni les nommer sans exécration. Ainsi, quoique les schismatiques eussent un peuple qui les suivoit, et que l'imposition des mains leur eût été faite par des évêques, saint Cyprien ne laisse pas de s'écrier qu'ils sont de *faux prophètes*, *puisque sans aucune commission divine ils s'érigent en pasteurs des ames*. Il dit, après Tertullien, qu'il n'est pas *question d'examiner ce qu'ils enseignent, puisqu'ils enseignent hors de l'église*. Que diroient maintenant ces grands docteurs? que penseroit toute cette sainte antiquité, si on lui opposoit, non plus les novatiens, les luciférіens et les donatistes ordonnés par des évêques, mais les pasteurs protestants, qui prétendent que l'ordination même n'est pas nécessaire, et qui l'ont livrée aux laïques?

M. Jurieu peut dire, tant qu'il lui plaira, que saint Cyprien et saint Augustin étoient outrés sur l'unité. Quand est-ce que Dieu lui ouvrira les yeux pour reconnoître ses propres excès, au lieu d'en imputer sans fondement à ces saints docteurs? Saint Cyprien s'est trompé, il est vrai, sur la validité des sacrements qui sont administrés hors de l'unité, mais non pas sur le fond de l'unité même. C'est ce que j'offre de démontrer. Pour saint Augustin, c'est lui qui a réprimé tous les excès, bien loin de les suivre; et ce qui déplaît à M. Jurieu, c'est qu'il a par avance réfuté les siens. Mais enfin toute l'église de son temps a parlé par la bouche de saint Augustin contre les donatistes. Jamais il n'a été contredit par aucun catholique pendant tant de siècles. Il parle sur l'unité et sur l'ordination comme saint Cyprien, excepté qu'il croit l'ordination valide quoiqu'elle soit faite dans le schisme; et l'église a cru par cette doctrine remporter une pleine

victoire sur les schismatiques. Il faut que M. Jurieu soutienne que c'est aux schismatiques que la victoire est demeurée. Voici comment. Selon lui, le ministère appartient au peuple par un droit naturel. Chaque société peut choisir ses pasteurs comme ses magistrats. Le schisme n'est, selon lui, qu'un *péché véniel*. Encore même, à proprement parler, le schisme sans erreur fondamentale n'est pas un péché ; car il n'y a point d'autre schisme que l'erreur sur les points fondamentaux. Les assemblées ne sont que des confédérations arbitraires. L'unité d'une église n'est qu'une simple police. Comme le peuple d'une grande ville pourroit se partager en plusieurs quartiers, dont chacun seroit libre d'avoir à part ses magistrats qu'il choisiroit à son gré ; de même chaque portion du peuple fidèle, en faisant cesser sa confédération avec le reste du peuple, peut dresser un nouveau ministère, et avoir ses pasteurs à part. Toute société qui croit les points fondamentaux, et qui se fait des pasteurs, ne peut être accusée de schisme. Tout ce que les pères ont dit, tout ce que l'église entière a prononcé par leur bouche contre les novatiens, les donatistes et les luciférien, ne renferme que de violentes, absurdes et calomnieuses déclamations. Après tout, ces gens-là avoient droit, selon M. Jurieu, de finir leurs anciennes confédérations avec le gros du peuple. Ces confédérations étant libres, ils étoient libres de les finir. Ce n'est point un lien indissoluble et éternel de sa nature. M. Jurieu ne sauroit trouver aucun endroit de l'écriture qui marque que le peuple ne peut reprendre les clefs quand il les a confiées à des pasteurs, à moins que ces pasteurs ne poussent leurs erreurs jusqu'à un certain point. Ainsi

les clefs appartenant de droit au peuple, les chrétiens de chaque province, de chaque ville, de chaque quartier, de chaque famille, peuvent sans restriction user de leur droit, c'est-à-dire continuer ou révoquer le ministère, selon qu'il convient à leur édification ou à leur commodité. En confiant les clefs à un homme, ils n'ont pas perdu leur liberté et leur droit naturel. Les schismatiques dont nous parlons étoient dans cet état. Donc ils pouvoient, sans aucun mal, finir leurs anciennes confédérations, et en former de nouvelles avec une partie moins nombreuse du peuple. En cela il n'y avoit ni scandale ni défaut de charité. Il n'y avoit point de défaut de charité, puisque, selon M. Jurieu, on ne laisse pas encore de composer le corps de Jésus-Christ avec les chrétiens, quoiqu'ils soient dans d'autres confédérations. Passer d'une confédération à une autre, ou en former une nouvelle, est une chose aussi innocente et aussi conforme à la charité, qu'il est permis parmi nous de sortir d'une communauté ecclésiastique pour entrer dans une autre, ou d'établir soi-même une nouvelle communauté. Les novatiens, les donatistes et les luciférieus ont donc usé paisiblement d'un droit naturel et inviolable. Ils ont fait de nouvelles confédérations pour conserver une discipline plus pure et plus exacte. Ils ont confié les clefs à des ministres que des évêques avoient ordonnés. Bien loin d'avoir trop fait en cela, ils sont demeurés beaucoup au-deçà de ce qu'ils étoient en droit de faire. Le ministère appartenant au peuple, le peuple auroit pu, ou imposer les mains à des pasteurs nouveaux, ou les faire pasteurs sans imposition des mains pour leur confédération nouvelle. On ne peut que louer la modération et la mo-

destie de ces sociétés. On ne peut que détester l'emportement et la fureur tyrannique de toute l'église et de tous les pères qui ont voulu les opprimer et leur arracher ce droit naturel confirmé par Jésus-Christ, qui a donné en la personne de saint Pierre les clefs à tout le peuple.

Voilà sans exagération ce qu'il faut penser et ce qu'il faut dire de bonne foi, dès qu'on raisonne selon toute l'étendue du principe de M. Jurieu. Il n'est plus question des prétendus excès de Tertullien, de saint Cyprien et de saint Augustin sur l'unité; il s'agit de l'église entière, qui abhorre avec tous les pères le ministère schismatique des novatiens, des donatistes et des luciférieus. M. Jurieu ne sauroit montrer aucun auteur, hors de ces sectes, qui les ait défendues. Cependant tous ceux qui auroient cru que les clefs appartiennent au peuple, et que les sociétés chrétiennes ne sont que des confédérations libres, auroient dû nécessairement regarder ces sectes comme de simples confédérations qui usoient régulièrement de leur droit, et toute l'église catholique comme la plus tyrannique et la plus calomnieuse des sociétés. Que M. Jurieu trouve un seul homme dans l'antiquité catholique, qui ait paru dans ces sentiments. Il seroit inutile à M. Jurieu d'alléguer contre nous les novatiens, les donatistes et les luciférieus même. Il sait trop bien que ces sociétés se sont évanouies, et que la doctrine contraire à celle de leurs schismes a universellement prévalu. Quoiqu'on trouve encore des restes de donatistes du temps de saint Grégoire, il faut néanmoins convenir qu'on ne les trouve plus dans la suite (1). Il est donc vrai qu'après leur

(1) Epist.

anéantissement tous les chrétiens, sans exception, ont cru que les confédérations nouvelles ne sont pas permises. De plus, ces schismatiques eux-mêmes n'ont jamais enseigné dans leurs plus horribles excès que le peuple eût le droit de transporter les clefs et de faire de nouveaux pasteurs. Ils avoient tous la succession de l'ancien ministère, à remonter jusqu'à l'origine. Il est constant que tous les pasteurs avoient été ordonnés par des évêques. Ils n'ont jamais paru soupçonner seulement qu'un homme pût devenir pasteur sans être ordonné, ou ne l'étant que par des laïques. Ce ne peut donc pas être par leur autorité que M. Jurieu s'opposera à la tradition universelle, qui rejette comme un monstre un ministère dressé par une nouvelle confédération de laïques.

Si M. Jurieu demande une preuve de ce que j'avance, en voici une tirée de saint Jérôme dans son dialogue contre les luciférіens. « Hilaire, dit-il, s'étant retiré de « l'église avec le diaconat, et croyant faire lui seul la « foule du monde entier, ne peut ni faire l'eucharistie, « n'ayant ni évêques ni prêtres, ni donner le baptême « sans eucharistie. Et comme cet homme est déja mort, « avec l'homme est pareillement éteinte sa secte, puis- « que, n'étant que diacre, il n'a pu ordonner aucun « clerc après lui. Or l'église qui n'a point de pontife, « n'est point église. Mais, excepté un petit nombre « d'hommes peu considérables qui sont laïques, et qui « sont eux-mêmes leurs propres évêques, etc. » Remarquez qu'il s'agit du cas extrême où les protestants veulent que le peuple doit faire des pasteurs; car il s'agit ici d'une secte qui se croit la vraie église, et qui périt néanmoins toute entière faute de pasteurs ordon-

nés par d'autres pasteurs. Pour en éviter l'extinction, un diacre ne peut ordonner ; il ne peut faire l'eucharistie, et toute la secte demeure sans cène. Le baptême solennel, qui ne s'administroit alors qu'avec l'eucharistie, n'est point administré avec cette solennité, parceque l'eucharistie manque, et qu'il n'y a aucun pasteur ordonné pour la consacrer. Le diacre lui-même meurt sans pouvoir laisser aucun pasteur ordonné pour le gouvernement du troupeau. Ce qui reste de laïques est réduit à se conduire soi-même et à se tenir lieu d'évêque, sans sortir néanmoins de cet état laïque, et sans avoir ni pasteurs ni sacrements. Voilà le fait que saint Jérôme atteste. Si ces luciférien eussent jugé du ministère comme M. Jurieu, ils se seroient facilement tirés d'un grand embarras en faisant de nouveaux pasteurs.

Pour toutes les autres sociétés chrétiennes, comme les ariens, les nestoriens, les eutychiens, qui ont fait chacune un corps en Orient, elles avoient la succession du ministère épiscopal. On n'en trouvera aucune qui ait jamais enseigné que les clefs appartiennent au peuple, qu'il peut faire de nouveaux pasteurs, et se partager en diverses confédérations. Ces sociétés croyoient toutes qu'il ne pouvoit y avoir de vraie église que dans une seule société qui avoit la succession du ministère, et chacune d'elles prétendoit être cette société unique. Voilà donc toute l'église catholique qui soutient unanimement qu'il ne peut y avoir de vrai ministère sans la succession, et par conséquent que le peuple n'a aucun droit de transporter les clefs ailleurs. Voilà toutes les anciennes sociétés hérétiques de l'Orient qui croyoient la même chose. Voilà les novatiens, les donatistes et

les luciférien, que M. Jurieu ne peut pas avoir la triste consolation d'appeler à son secours. Ces schismatiques si ardents, si excessifs, si téméraires, lors même qu'on les a le plus vivement pressés, n'ont jamais osé dire que les clefs appartiennent au peuple, et qu'il peut les transporter en formant de nouvelles confédérations. Cette réponse, si facile et si naturelle, selon M. Jurieu, auroit confondu à jamais toute l'église catholique. Saint Augustin qui, selon M. Jurieu, enseignoit que les clefs sont au peuple, auroit été tout d'un coup accablé sans ressource par cette réponse si simple et tirée de sa doctrine même. Cependant jamais ni Parménien, ni Cresconius, ni Pétilien, n'ont osé parler ainsi. Nous voyons même une de ces sectes qui se laisse éteindre plutôt que de faire consacrer l'eucharistie, et de faire ordonner des pasteurs par un diacre. En cette extrémité ces schismatiques n'osent penser ce que les protestants soutiennent. Ce prodige d'erreur étoit réservé à la fin des siècles. Mais enfin, d'où vient donc cette indignation de toute l'église ancienne contre les confédérations nouvelles qui n'érigeoient pas même un nouveau ministère, et qui se contentoient de perpétuer, par l'imposition des mains de leurs évêques, l'ancien ministère dans leurs sociétés? D'où vient ce profond et universel silence, cet aveu tacite de toutes ces sociétés schismatiques qui n'avoient qu'un seul mot à dire pour mettre en poudre toute l'autorité de l'église catholique, s'il eût été vrai, comme monsieur Jurieu le prétend, que le peuple dans les élections exerçoit actuellement le droit naturel par lequel les clefs lui appartiennent, et qu'il pût se partager en diverses confédérations?

Ici M. Jurieu ne peut avoir pour lui un seul témoin de toute cette sainte antiquité; et les sociétés même schismatiques, qui auroient eu un si pressant intérêt de parler comme lui, l'abandonnent par leur silence. Cette tradition de l'antiquité est décisive contre lui, selon ses principes. Les voici tirés de ses paroles : « Je regarde, « dit-il, cette maxime comme si certaine, que si le pa- « pisme avoit bien prouvé que depuis les apôtres, cons- « tamment jusques à nous, toutes les communions ont « cru et enseigné la transsubstantiation, je ne crois pas « que nous fussions en droit d'y rien opposer (1). » Il parle encore plus fortement dans un autre endroit. Il est, dit-il, « obligé de le croire, non seulement à cause que « l'écriture est claire et évidente là-dessus, mais aussi « à cause du consentement unanime de tous les chré- « tiens à recevoir ces vérités fondamentales; car, après « l'écriture, ce consentement unanime est la plus forte « preuve qu'un dogme est véritable, et qu'il est fonda- « mental (2). » Ces paroles marquent clairement qu'une tradition, quand elle est universelle, non seulement doit être crue comme une doctrine de foi, mais encore doit être regardée comme un point fondamental. Si donc l'ordination a été regardée dans toute l'église catholique comme un sacrement qui ne peut être réitéré, non plus que le baptême, à cause du caractère ineffaçable qu'elle imprime, en sorte que *personne n'en doutoit*, comme saint Augustin l'assure; s'il est vrai que l'église a abhorré ceux qui ont voulu transporter le ministère des clefs dans des confédérations nouvelles; si aucune société schismatique n'a jamais osé dire dans ses plus horribles

(1) Syst. page 236. (2) Ibid. page 293

excès que les clefs appartiennent au peuple, et qu'il peut, selon qu'il le juge utile à sa police, les transporter en d'autres mains, et se partager en diverses confédérations ; que faudra-t-il croire de cet amas de dogmes inouïs aux schismatiques même les plus audacieux de toute l'antiquité? Ce consentement unanime de toute l'église, ce silence unanime de tous ses ennemis pendant tous les siècles qui ont précédé ces derniers temps, *n'est-il pas*, pour me servir des termes de M. Jurieu, la plus *forte preuve* que notre dogme sur les clefs, sur la succession du ministère et sur l'imposition des mains, *est véritable*, *et qu'il est fondamental?*

CHAPITRE X.

Réponse à une objection tirée de Tertullien.

Il s'agit d'un passage du livre de l'exhortation à la chasteté. Pour en bien juger, il faut savoir tout le dessein de cet ouvrage, et l'état où étoit Tertullien quand il l'a composé. Montan condamnoit les secondes noces ; et Tertullien, tombé dans ses erreurs, exhorte un fidèle à ne se remarier pas. Il avoue que saint Paul a permis les secondes noces : mais il soutient que saint Paul les a permises *par un sentiment humain*, au lieu qu'en même temps il a conseillé *par l'esprit de Dieu* de les éviter. Il dit encore que l'apôtre, sentant l'excès de cette permission humaine qu'il venoit d'accorder, *se donne aussitôt un frein, et se rappelle lui-même.* Vous croiriez peut-être qu'il veut seulement conclure que les secondes noces permises par saint Paul ne sont pas un état aussi parfait que l'entière continence conseillée par

cet apôtre ? Non : il décide que *c'est une espèce d'adultère*. Cette décision étonne ; mais la raison sur laquelle il la fonde est encore plus étonnante. « Celui, dit-il, « qui regarde une femme pour la désirer est déja adul- « tère dans son cœur. Un homme, ajoute-t-il, qui « épouse une femme, ne le fait qu'après l'avoir désirée « et l'avoir regardée pour la désirer, à moins qu'on n'é- « pouse une femme sans l'avoir ni vue ni désirée. » Tertullien, ayant raisonné ainsi, s'aperçoit d'abord que son raisonnement condamne autant les premières noces que les secondes. Vous me direz, poursuit-il, *que par-là je détruis les premières noces. Et ce n'est pas sans raison ; car elles consistent dans la même action qui fait l'adultère.* Il conclut que si la virginité seule est exempte d'une souillure qui approche tant de l'adultère, et si les premières noces mêmes n'évitent point cette tache, à plus forte raison il faut rejeter les secondes. Il ajoute que l'oraison continuelle est commandée, et par conséquent la continence aussi. L'oraison, dit-il, vient de la conscience. Si la conscience est honteuse, l'oraison l'est de même. Enfin, dit-il, si vous êtes remarié, vous avez deux ou plusieurs femmes devant le Seigneur quand vous le priez, une en esprit, à qui vous réservez vos plus fidèles affections, l'autre dans la chair. Voilà les raisons absurdes de Tertullien dans cet ouvrage : on n'y voit que raisonnements outrés, qu'expressions forcées, qu'égarement d'esprit. Il y a même vers la fin de ce traité un endroit où un très ancien exemplaire contient une citation que Tertullien fait de *l'évangile de la sainte prophétesse Prisque* (1). Ainsi je crois qu'il

(1) Not. Rig.

ne nous reste rien à désirer pour nous convaincre que Tertullien étoit alors au comble du fanatisme. Quelle est donc l'autorité de ce passage tant vanté? M. Claude, qui le cite, n'ose citer l'endroit d'où il le tire, sentant bien que les paroles d'un visionnaire en court après un nouveau Saint-Esprit sont un triste secours pour sa réforme. Ne laissons pas de rapporter le passage entier, puisque la charité, quand il s'agit de détromper nos frères, ne dédaigne pas d'examiner les objections même les moins dignes d'être examinées. « Il est établi parmi « nous, dit Tertullien, que ceux qu'on choisit pour « l'ordre sacerdotal ne doivent avoir été mariés qu'une « fois; en sorte que je me souviens d'avoir vu des bi- « games qu'on a rejetés de leur ordre. Mais vous direz: « Il est donc permis aux autres que cette loi ne regarde « point, de se remarier. Nous nous tromperons beau- « coup, si nous croyons que ce qui n'est pas permis aux « prêtres le soit aux laïques. Est-ce qu'étant même « laïques, nous ne sommes pas prêtres? Il est écrit: « Il nous a faits rois et prêtres à Dieu son père. Ce qui « établit la différence entre le clergé et le peuple, c'est « l'autorité de l'église et l'honneur consacré de Dieu « pour la séance du clergé. Là où il n'y a point de « séance de l'ordre ecclésiastique, là vous offrez et « vous baptisez, et vous y êtes prêtres pour vous- « même. Mais où sont trois, là est l'église, quoiqu'ils « soient laïques: car chacun vit de sa foi, et il n'y a « point d'acception de personne en Dieu, parceque, « selon l'apôtre, ceux qui écoutent la loi ne seront pas « justifiés, mais seulement ceux qui l'accomplissent. « Donc, si vous avez le droit de prêtre pour vous- « même dans la nécessité, il faut que vous gardiez aussi

« discipline sacerdotale avec le droit sacerdotal. Vous « baptisez étant bigame; vous offrez étant bigame : « combien est-il plus criminel à un laïque bigame de « faire la fonction de prêtre, puisqu'on ôte au prêtre « même bigame sa fonction sacerdotale ! Mais on par- « donne, dites-vous, à la nécessité. Il n'y a point de « nécessité pour une chose qu'on peut éviter. Ne soyez « point bigame, et vous ne vous exposerez point à la « nécessité d'exercer une fonction défendue aux biga- « mes. Dieu nous veut tous tellement disposés, que « nous puissions par-tout être propres aux fonctions « de ses sacrements. Si les laïques n'observent point « ces choses sur lesquelles on doit élire les prêtres, « comment pourra-t-on faire prêtres ceux qu'on choisit « d'entre les laïques ? »

Vous voyez que Tertullien est engagé par ses erreurs à soutenir que le laïque est prêtre en quelque manière, pour conclure que les secondes noces sont défendues aux laïques aussi-bien qu'aux prêtres. Il cite d'abord l'écriture, qui dit : *Il nous a fait tous rois et prêtres à Dieu.* Je crois que les protestants ne voudroient pas prendre ce passage à la lettre, puisqu'il établiroit autant la royauté que le sacerdoce de chaque particulier. Dès-lors chaque homme, et même chaque femme, auroit, sans attendre le cas de nécessité que l'écriture ne marque point, la puissance des rois et celle des pasteurs ensemble pour son propre gouvernement.

Continuons. *Ce qui établit la différence entre le clergé et le peuple, c'est l'autorité de l'église et l'honneur consacré de Dieu pour la séance du clergé.* Il marque deux choses qui établissent les ministres au-dessus du peuple, l'autorité, c'est-à-dire l'élection du corps

de l'église par laquelle on commence, et ensuite l'honneur consacré de Dieu, c'est-à-dire la consécration ou ordination divinement instituée, qui établit la séance ou prééminence des prêtres. *Là où il n'y a point de séance*, c'est-à-dire d'assemblée solennelle, *de l'ordre ecclésiastique, là vous y offrez et vous baptisez, et vous y êtes prêtre pour vous-même.* Il est certain que le laïque n'est représenté là comme prêtre pour lui-même qu'en trois manières : premièrement, parcequ'il offre ; secondement, parcequ'il baptise ; troisièmement parceque chacun vit de sa foi. Pour la foi dont chacun se nourrit, elle ne peut faire ici aucune difficulté, puisque nous convenons tous également que le fidèle privé de pasteurs doit vivre de sa foi, et se nourrir de la doctrine qu'il a reçue dans la vraie église. Le baptême ne peut aussi nous arrêter, puisque l'église catholique a toujours cru que les laïques peuvent baptiser. Toute la question tombe donc sur cet unique mot, *vous offrez*. Les protestants soutiennent qu'il s'agit là de ce que nous appelons la messe ou la consécration du pain, et nous soutenons qu'il n'en est pas question. Voyons de quel côté est la vraisemblance.

Tertullien parle-t-il de certains cas extrêmes qui n'arrivent presque jamais, et dans lesquels seulement les protestants soutiennent que les laïques ont le droit du sacerdoce? Est-il question d'un peuple jeté par un naufrage dans une île déserte, sans aucun pasteur, ou de l'église entière *tombée en ruine et en désolation*, qui ne peut être relevée que par des laïques extraordinairement suscités? Non : cet auteur parle, à la vérité, d'un cas de nécessité, mais d'un cas qui arrive journellement. *Là où il n'y a point*, dit-il, *une séance de l'ordre ec-*

clésiastique, vous offrez et vous baptisez, et vous y êtes prêtre pour vous-même. Où sont trois, là est l'église, quand même qu'ils soient laïques. Les protestants voudroient-ils qu'on crût que dès qu'il n'y a point de clergé séant en un lieu, les laïques peuvent y baptiser, y distribuer la cène, et se servir de pasteurs à eux-mêmes? voudroient-ils dire que par-tout où il y a trois laïques, là il y a une église dressée, propre à administrer les sacrements? Ils sont autant intéressés que nous à rejeter cette licence. Quand ils l'admettroient par esprit de contradiction contre nous, ils ne feroient que donner gain de cause aux indépendants, aux sociniens et aux anabaptistes, qui emploieront ce raisonnement pour renverser la subordination de la réforme. Selon les protestants, il n'y a jamais de nécessité extrême de baptiser ni de communier. Ce seroit donc sans aucune nécessité extrême que les laïques auroient baptisé et donné la cène du temps de Tertullien. Il n'y auroit eu qu'à attendre, si les prêtres étoient absents. Après tout, en ces temps-là tous les prêtres n'avoient point abandonné les provinces de l'empire : lors même que la persécution les écartoit, ils ne s'éloignoient guère de leurs églises, ils y revenoient souvent, ils y étoient presque toujours cachés, ils y mouroient enfin presque tous. Ce n'étoit donc point par une entière privation de pasteurs que les laïques offroient, mais c'est parceque les pasteurs étoient quelquefois absents aux jours d'assemblées. En voilà plus que les docteurs protestants n'en veulent; et ce plus doit bien les embarrasser. Voilà ce que les anabaptistes prétendent, s'il est vrai que la simple absence des pasteurs suffise pour donner aux laïques tout le

droit et toute la fonction du prêtre, sans avoir besoin de l'attendre.

Mais observons encore les paroles de Tertullien, *Vous baptisez étant bigame, vous offrez étant bigame.... Dieu nous veut tous tellement disposés, que nous puissions par-tout être propres aux fonctions de ses sacrements.* Il ne s'agit point d'un cas rare et extrême; il s'agit d'une pratique actuelle et d'une coutume : *vous offrez*, etc. Il s'agit de ce qui pouvoit arriver tous les jours et en tous lieux : *que nous puissions par-tout être propres*, etc. Aussi Grotius, dans sa dissertation sur ces paroles de Tertullien, remarque qu'il ne s'agit pas *d'une opinion* particulière de cet auteur, mais d'une coutume des chrétiens de son temps. *Vous baptisez, vous offrez*, dit-il, *c'est-à-dire vous avez coutume de le faire.* S'il n'étoit question que d'imputer à Tertullien montaniste une opinion singulière et absurde, nous donnerions volontiers les mains; mais il s'agit d'une pratique de l'église, dont on prétend qu'il est témoin. En vérité y a-t-il quelque apparence que l'église, en l'absence des prêtres, fît célébrer souvent les mystères par des bigames, elle qui les excluoit même à jamais de l'ordination, et qui rabaissoit au rang des laïques ceux qui avoient été ordonnés contre cette règle? N'y auroit-il point eu d'autres laïques à préférer à ces bigames pour la fonction sacerdotale? Faut-il croire des choses si incroyables, plutôt que d'expliquer Tertullien par son propre langage, comme nous le ferons dans la suite?

Remarquons enfin combien cette nécessité de faire consacrer l'eucharistie par des laïques est chimérique.

Les fidèles l'emportoient chez eux pour la manger tous les matins. C'est Tertullien même qui nous l'apprend, écrivant à sa femme. Dans les temps de persécutions, où les assemblées étoient quelquefois difficiles, on emportoit le pain sacré dans les maisons, à pleines corbeilles, pour communier souvent. Saint Basile (1), rapportant la coutume qu'on avoit prise pendant les persécutions, d'emporter chacun chez soi l'eucharistie, la justifie en remarquant qu'on la mettoit dans les mains des fidèles pour la mettre eux-mêmes dans leurs bouches. Qu'on en donne, dit-il, à chaque fidèle une seule parcelle pour la communion qui se fait dans l'assemblée, ou plusieurs parcelles pour les communions domestiques; c'est la même chose. Ainsi il n'y avoit point de nécessité de consacrer sans attendre la présence de quelque prêtre. Le pain sacré pouvoit se conserver entièrement sec pendant plusieurs années sans nul danger de corruption. Chacun le pouvoit faire durer aussi long-temps qu'il le vouloit; car on pouvoit en prendre chaque fois aussi peu qu'on le jugeoit à propos. Supposé même qu'on eût eu besoin de le renouveler sans pouvoir faire une grande assemblée, on sait que les pasteurs célébroient souvent les mystères pendant la nuit dans des lieux souterrains, ou dans certaines maisons sûres, et quelquefois même dans les prisons, avec peu de gens.

Saint Cyprien (2) recommande comme une pratique commune, que, pour n'augmenter pas la persécution, chaque prêtre aille célébrer les mystères pour les confesseurs, ne menant avec soi qu'un diacre. Voilà la

(1) Ep. à César. (2) Ep. 5.

consécration qui se faisoit sans assemblée par les prêtres mêmes. Quel est donc ce cas de nécessité imaginaire où tous les prêtres manquent ? D'un lieu écarté ou souterrain on eût pu facilement envoyer l'eucharistie à tous les absents qui avoient communié celle qu'ils avoient reçue. Un clerc, un simple laïque, un enfant même, suffisoit pour la porter, selon la discipline de ces temps-là. L'exemple de Sérapion le montre évidemment. M. de La Roque convient qu'on envoyoit l'eucharistie en signe de communion, et saint Irenée nous apprend qu'on l'envoya de Rome jusqu'en Asie. Le pain est une chose si commune et si nécessaire, que le transport en doit être toujours libre. Pourquoi donc s'imaginer qu'il étoit assez souvent nécessaire de faire consacrer le pain par un laïque et par un laïque bigame? Pour le baptême, il est vrai que les anciens le croyant nécessaire, comme nous le croyons, il pouvoit souvent arriver qu'il n'y avoit qu'un bigame qui pût le donner à un enfant prêt à expirer. Voilà ce que Tertullien, dans ses exagérations, appelle *être prêtre*, c'est-à-dire faire une fonction qui n'est point absolument réservée au prêtre, mais qui lui est déférée pour conserver l'ordre, autant que les occasions le permettent. En un mot, la fonction de baptiser, quoique réservée au pasteur dans le cours ordinaire, ne tire pourtant point le laïque qui l'exerce quelquefois de l'état purement laïque. C'est ainsi que Tertullien le fait entendre dans son livre du baptême. N'est-il pas naturel de croire que la fonction d'offrir, que Tertullien met avec celle de baptiser, étoit aussi, comme celle de baptiser sans solennité, une fonction convenable au simple laïque, et qui étoit réservée au prêtre pour les cas de solennité

quand on étoit libre de faire des assemblées ? Enfin Tertullien même, sur lequel nous disputons, décide clairement pour nous, lorsque, racontant sans passion la vraie discipline de l'église, il montre qu'elle étoit précisément contraire à la coutume qu'on veut qu'il rapporte dans le passage contesté. Voici ses paroles : « Pour le sacrement de l'eucharistie ordonné à tous, « c'est-à-dire institué pour tous par le Seigneur, et au « temps du repas, et même dans nos assemblées de « nuit, nous ne le prenons de la main d'aucun autre « que de nos présidents ou pasteurs (1). »

Si le laïque eût eu la puissance de consacrer, comme celle de baptiser, il n'eût point été nécessaire de distribuer le pain sacré avec tant de précaution pour prévenir les cas de nécessité. Le cas de nécessité auroit été lui-même un titre à chaque particulier pour consacrer l'eucharistie. Ce cas seroit arrivé souvent pendant les fréquentes absences des pasteurs causées par les persécutions. Les laïques, dans les prisons, auroient usé de leur droit, plutôt que d'exposer inutilement la vie des pasteurs qui venoient célébrer pour eux les mystères avec tant d'obstacles et de dangers. Toute l'antiquité auroit parlé souvent et clairement de cette puissance du laïque pour la consécration comme pour le baptême. Ce fait que Grotius suppose, savoir que, par-tout où il n'y avoit point de séance de clergé, un laïque consacroit, est donc manifestement faux et impossible. Peut-on s'imaginer que Tertullien l'ait cru, lui qui voyoit nécessairement tous les jours le contraire ? Peut-on penser qu'il l'ait soutenu en écrivant à des chré-

(1) De corona.

tiens, comme si c'eût été leur pratique ordinaire, quoiqu'ils ne le pratiquassent jamais? Ici nous parlons sans aucun intérêt; car l'autorité de Tertullien montaniste, bien loin d'appuyer une cause, ne pourroit que la déshonorer : mais c'est que dans le fond il est impossible qu'il ait pensé ce qu'on lui impute sur un fait de notoriété publique. Que faut-il donc croire de ce passage de Tertullien, puisque le sens des protestants est impossible?

Voici ce qu'il y a, ce me semble, de plus apparent. Il est vrai que le mot d'*offrir*, dans le langage de ces premiers siècles, signifie souvent la célébration de l'eucharistie : mais il a aussi un autre sens. Tertullien, dans son traité de la monogamie, parle d'une femme *qui offroit tous les ans le jour de la mort de son mari.* Tous les savants conviennent que c'étoient des offrandes qu'elle présentoit. Mais sans sortir du traité où est le passage que nous examinons, Tertullien n'y dit-il pas à un homme marié deux fois, vous offrirez *pour deux femmes?* Et il s'explique aussitôt après. *Vous en ferez faire mention par le prêtre.* Il est donc manifeste, par les endroits que nous venons de rapporter, qu'*offrir*, dans le langage de Tertullien, signifie souvent, non seulement célébrer les mystères, mais encore faire des offrandes, qui étoient présentées par le seul prêtre, et dont il *faisoit mention à l'autel.* Ce qu'on présentoit étoit du miel, du lait, des oiseaux, d'autres animaux, et des légumes. Le troisième canon apostolique défend cet usage, et permet seulement l'offrande des épis nouveaux, de l'huile et de l'encens. Voilà donc le terme d'*offrir* qui est très équi-

[illegible]que. Qui décidera pour le cas dont il est question ? ce doit être la vraisemblance tirée des circonstances du passage.

Ne sait-on pas que Tertullien, depuis ses égarements, supposoit du ton le plus affirmatif les choses les plus excessives. C'est ainsi qu'il maintient contre le pape Zéphyrin ; dans son traité de la pudicité, qu'on observoit alors à Rome une rigueur contre les pénitents, qui est clairement démentie par d'autres endroits de Tertullien même. C'est ainsi que dans son traité de la monogamie il assure, contre la vérité certaine, que l'usage de l'église avoit toujours été de condamner les secondes noces. Comment donc pourroit-on douter qu'un tel homme n'eût tourné les faits à son avantage ? Le moins qu'on en peut croire, c'est qu'il a donné de grands noms aux faits dont il avoit besoin de se servir pour favoriser ses excès. Ce qu'il appelle donc *offrir*, et se servir de *prêtre à soi-même*, c'est faire soi-même ses offrandes en l'absence des prêtres. En l'expliquant ainsi, nous ne le devinons pas. Nous l'expliquons naturellement lui-même par lui-même, puisqu'il a usé du terme d'*offrir* en des endroits clairs pour signifier faire des offrandes. Comme la fonction de présenter des offrandes et de les bénir solennellement appartenoit au pasteur qui *en faisoit mention à l'autel*, il n'en falloit pas davantage à un esprit aussi ardent et aussi excessif que Tertullien pour conclure que les laïques destinés à faire quelquefois certaines fonctions qui étoient ordinairement réservées aux prêtres, telles que le baptême, et la présentation des offrandes, devoient être exempts, comme les prêtres, de la souillure des secondes noces. Peut-être même comprenoit-il en général, dans cette

expression, l'usage que les fidèles avoient alors, à cause des persécutions, de distribuer entre eux la communion domestique. En ce sens ils étoient prêtres pour eux-mêmes. Les fidèles qui offrent conjointement avec le prêtre dans la célébration solennelle de l'eucharistie, doivent sans doute continuer d'offrir lorsqu'ils communient; car Jésus-Christ n'est jamais dans le sacrement que pour nous y servir de victime. Comme cette communion domestique étoit donc sans doute une offrande, il pouvoit encore se faire que dans une famille le père ou le plus âgé distribuoit le pain sacré aux autres, comme le père Petau l'insinue. Le père faisoit en ce cas la fonction de diacre, qui étoit, selon le langage de saint Cyprien, *offrir*; car ce saint docteur parle ainsi: *La solennité étant achevée, comme le diacre commença à offrir le calice à ceux qui étoient présents* (1). Mais le mot de sacrifier ou de consacrer, qui représenteroit ce que nous appelons messe, ne se trouve ici en aucun endroit. Cependant les mots même de *sacrifier* et de *consacrer*, qui seroient bien plus décisifs que celui d'*offrir*, ne signifient pas toujours l'action réservée au prêtre. Saint Cyprien se sert du terme de sacrifice pour marquer les offrandes du peuple. *Vous venez* (2), dit-il, *sans sacrifice à la fête du Seigneur* (3). Saint Ambroise, faisant parler saint Laurent diacre à saint Sixte, le fait parler comme ayant consacré avec ce saint pape. Il est manifeste néanmoins que cette expression se réduit à dire qu'il l'avoit servi dans la célébration des mystères. A combien plus forte raison peut-on croire que Tertullien, bien plus exagérant que

(1) De lapsis. (2) De opere et eleem. (3) De officiis.

saint Cyprien et saint Ambroise, aura usé d'une manière équivoque du terme d'*offrir*, qui est beaucoup moins fort que ceux de *sacrifice* et de *consacrer*.

On nous dira encore peut-être que ces deux termes, *baptiser* et *offrir*, étant mis ensemble, ont une force particulière ; qu'il est vrai qu'*offrir*, étant seul, est équivoque, mais que, joint à *baptiser*, il signifie toujours la consécration. Il suffit de répondre que Tertullien, ayant besoin d'éblouir le lecteur par les termes les plus outrés, a mis tout exprès le terme d'*offrir* qui est équivoque, et qui, dans le fait particulier, ne signifioit point la consécration, avec celui de *baptiser*, pour donner en gros, par ces deux termes joints, l'idée des principales fonctions des prêtres qu'ils signifioient ordinairement. Cet excès d'expression est bien plus facile à croire d'un homme si excessif, que le fait impossible et incroyable que les protestants veulent qu'il ait supposé comme manifeste.

Enfin nos frères oseroient-ils opposer Tertullien, qui, dans les endroits obscurs ne dit rien pour eux, si on se donne la patience de l'examiner de près, à Tertullien qui, dans les endroits clairs et dans des ouvrages entiers, a pour but de décider en notre faveur ? Oseront-ils opposer Tertullien montaniste à Tertullien défenseur de l'église dans son livre des prescriptions ? Que nous dit-il dans ce livre révéré de tout le christianisme, où son glaive, comme saint Augustin le dit de saint Cyprien, a tranché par avance les hérésies de tous les siècles ? Il nous assure que c'est le propre des hérétiques de vouloir *exciter la curiosité des fidèles*, et de dire sans cesse : *Cherchez dans les écritures, et*

vous trouverez. « Nous devons croire, dit-il, vérita-
« ble et enseigné par le Seigneur ce qui est de l'an-
« cienne tradition.... Si quelque hérésie se vante d'être
« apostolique, nous lui disons qu'elle aille chercher
« son origine, qu'elle examine l'ordre et la succession
« de ses évêques qui descendent de la source; qu'ils
« nous montrent des évêques établis par les apôtres
« dans l'épiscopat, et qui aient conservé chez eux cette
« semence apostolique. » Voilà la succession du mi-
nistère par laquelle Tertullien décide. Combien étoit-il éloigné de dire qu'il n'étoit pas question d'examiner la mission et la succession du ministère, puisque *deux ou trois faisoient une église*, *et que chacun étoit prêtre pour soi-même!* Mais écoutons encore sa vraie doc-
trine. « Suivant la règle que l'église a reçue des apôtres,
« les apôtres de Jésus-Christ, et Jésus-Christ de Dieu,
« il ne faut point admettre les hérétiques à disputer
« contre nous sur les écritures, puisqu'ils n'ont point
« d'écritures, et qu'elles ne leur appartiennent point....
« Ils n'ont aucun droit de se les approprier. Nous leur
« disons: Qui êtes-vous? quand et d'où êtes-vous ve-
« nus? que faites-vous dans notre bien, vous qui n'êtes
« pas des nôtres? L'écriture est mon bien; j'en suis
« de temps immémorial en possession; je la possède le
« premier; j'ai une origine assurée; je suis héritier des
« apôtres. » C'est ce qui a fait dire à M. Jurieu que saint Cyprien tenoit de Tertullien son *opinion cruelle* sur l'unité de l'église. Voilà donc, de son propre aveu, Tertullien qui, bien loin de donner les clefs aux laïques pour se conduire eux-mêmes dans les besoins, ne veut pas même écouter, sur la doctrine des écritures, qui-

conque n'est pas dans la parfaite unité de foi sous le ministère successif qui vient des apôtres sans interruption.

Enfin, quand même Tertullien auroit dit ce que les protestants lui font dire, ils n'auroient pour eux que Tertullien, contraire à lui-même, et tombé de sa première sagesse jusqu'aux plus monstrueuses visions; ils n'auroient point la consolation d'avoir pour eux un homme qui fût dans la communion de toutes les anciennes églises du christianisme : ainsi ils n'en auroient pas moins contre eux la tradition universelle. Mais cet avantage même, si misérable et si indigne de leur être envié, ne leur reste pas, comme nous venons de le voir.

CHAPITRE XI.

Des endroits où saint Augustin a parlé des clefs données au peuple.

M. Jurieu prétend trouver dans saint Augustin que les clefs appartiennent au peuple, et il cite divers endroits de ce père qu'il croit décisifs. Nous allons voir qu'il n'en peut rien conclure.

Saint Augustin, dans son traité 50 sur saint Jean, parle ainsi de saint Pierre et de Judas : « Un méchant « représente le corps des méchants, comme Pierre le « corps des bons : car si la figure de l'église n'étoit pas « dans la personne de Pierre, le Seigneur ne lui diroit « pas : Je te donnerai les clefs, etc.....; car lorsque « l'église excommunie, l'excommunié est lié dans le « ciel..... Si donc cela se fait dans l'église, Pierre, quand

« il a reçu les clefs, a représenté la sainte église. Si, « dans la personne de Pierre, les bons qui sont dans « l'église ont été représentés, les méchants qui sont « dans l'église ont été représentés en la personne de « Judas. »

Le but de saint Augustin est de montrer que quand Jésus-Christ dit, *vous ne m'aurez pas toujours*, il parle à tous les méchants en la personne de Judas, comme il parle à tous les bons en la personne de saint Pierre, quand il dit : *Je te donnerai les clefs*, etc. Ainsi saint Augustin suppose dans sa comparaison, que les clefs ont été données, non seulement à saint Pierre, mais encore à toute l'église, et dans l'église au corps des bons représentés par cet apôtre. Il parle encore dans le même sens sur le psaume 108, où il dit que ce qui a été dit à Pierre : *Je te donnerai*, etc. *a été dit à toute l'église qu'il représentoit, comme ce qui est dit dans un psaume à Judas est dit à toute la société des méchants.* C'est toujours la même comparaison. M. Jurieu nous cite encore le traité 124 de ce père sur saint Jean, où il dit : *L'église qui est fondée en Jésus-Christ a reçu en Pierre les clefs du royaume du ciel, c'est-à-dire la puissance de lier et de délier les péchés.* Enfin M. Jurieu rapporte que saint Augustin, dans le septième livre du baptême, chap. 51, a dit que *l'église, qui est la maison de Dieu, a reçu les clefs et la puissance de lier et de délier; et que c'est d'elle qu'il est dit, si quelqu'un ne l'écoute lorsqu'elle reprend et qu'elle corrige, qu'il soit estimé comme un païen et un péager.* Il y a quelques autres passages de saint Augustin où, parlant de l'église, qui est la colombe, il dit que Dieu accorde toutes les grâces qui soutiennent

le corps de l'église, à la voix de la colombe, c'est-à-dire au gémissement secret des bonnes ames.

Tous ces passages ne disent que ce que nous disons tous les jours. Les clefs n'ont pas été données à la seule personne de saint Pierre ; elles ont été données à tous les pasteurs de tous les siècles qu'il représentoit ; elles ont été données même à tout le corps de l'église. S'ensuit-il de là que tout fidèle puisse user des clefs et s'ériger en pasteur ? M. Jurieu n'a garde de le dire. C'est donc nécessairement avec restriction, et dans un certain sens qui a besoin d'être expliqué, qu'il est vrai de dire que Jésus-Christ a donné les clefs à toute l'église. Si ces paroles devoient être prises à la rigueur de la lettre, et sans aucune restriction, tous les fidèles, sans distinction, auroient également les clefs ; chacun les auroit, non seulement pour les confier à un pasteur, mais encore pour les exercer soi-même. On voit donc bien que, selon les protestants mêmes, ces paroles ne peuvent souffrir toute l'étendue du sens littéral, qu'elles ont besoin d'être expliquées, et que les clefs données à tout le corps de l'église sont données inégalement aux particuliers. Selon les protestants, les clefs données à tout le corps sont données au peuple, afin qu'il les confie à des pasteurs, et aux pasteurs, afin qu'ils en exercent le ministère. Selon nous, les clefs données à tout le corps de l'église sont données aux fidèles, afin qu'ils en reçoivent l'effet salutaire, et aux pasteurs, afin qu'ils en usent pour le salut des peuples. Ainsi ces paroles ne peuvent être prises dans un sens absolu, selon toute la rigueur de la lettre, non plus par les protestants que par nous. Il est naturel et ordinaire de dire qu'une chose est donnée à ceux en faveur de qui elle est donnée. C'est

ainsi qu'on dit tous les jours que Jésus-Christ a donné les sacrements aux fidèles. Ce n'est pourtant pas à eux qu'il les a directement et immédiatement confiés, puisque les protestants croient qu'ils ne peuvent être administrés que par les pasteurs. Mais comme ils sont institués pour les fidèles, on dit fort naturellement qu'ils leur appartiennent. Il en est de même du ministère que des sacrements administrés. Nous disons tous les jours, nous qui croyons que le peuple n'a aucune puissance de faire des pasteurs : Le peuple juif avoit un ministère et des cérémonies. Nous disons encore souvent : Le peuple chrétien a reçu un sacerdoce plus parfait. Cette manière de parler marque seulement que le ministère est dans le corps de l'église pour le peuple fidèle, sans expliquer à qui il appartient d'en disposer. C'est ainsi que nous disons : La nation française a ses rois et son autorité souveraine, c'est-à-dire qu'elle est gouvernée par cette autorité dont elle ne dispose point ; car cette souveraineté est héréditaire. Il est certain que dans l'église tout est pour les fidèles, et, parmi les fidèles, pour les élus. La question n'est pas de savoir si le ministère est à eux. On sait bien que Dieu ne fait rien que pour eux, que Jésus-Christ n'institue rien qu'en leur faveur et pour leur usage, que tout est à eux, non seulement le ministère, mais les ministres mêmes. *Tout est à vous,* disoit saint Paul, *Apollo Cephas,* etc. Dieu a donné à son église le ministère et les ministres, les clefs et ceux qui en sont les dépositaires : *Il a donné des prophètes et des apôtres, des pasteurs et des docteurs.* Tout cela appartient à l'église, et est renfermé en elle ; tout cela est donné au peuple, et lui appartient en propriété pour son usage. Il n'y a rien, ni sur la terre ni dans le ciel,

qui n'appartienne aux enfants de Dieu : mais il est question de savoir si ce qui leur est donné, et qui leur appartient par le titre de l'élection éternelle, est dans leurs mains pour en disposer ; car une chose peut être à nous sans que nous ayons droit de la conférer à qui il nous plaît. Il y a le droit d'usage et le droit de dispensation. Le peuple, en tant que peuple, a le droit d'usage pour le ministère ; car le ministère n'est institué que pour lui. Les pasteurs au contraire, en tant que pasteurs, ont le droit de dispensation, et non celui d'usage ; car en tant que pasteurs, ils doivent exercer le ministère et le conférer à leurs successeurs. Le corps de l'église, composé de pasteurs et de peuples, renferme dans son tout la propriété du ministère en tout sens. Et c'est ainsi que saint Augustin a dit que les clefs avoient été données à l'église. Elles ont été données à ce tout, c'est-à-dire aux pasteurs, pour les exercer et les confier à leurs successeurs, et aux peuples, pour en recevoir l'administration salutaire, comme on dit que Dieu a donné les remèdes au genre humain. Il les a donnés aux médecins pour les appliquer selon les besoins, et au reste des hommes, pour être guéris par cette application. Les endroits où saint Augustin parle, comme nous venons de voir, regardent les donatistes. Il veut seulement leur montrer que les sacrements, quoiqu'ils se trouvent dans toute leur validité chez les méchants, n'appartiennent néanmoins qu'aux bons, et que c'est la véritable église des élus qui enfante par le baptême jusque dans les sociétés impies et schismatiques qui la condamnent. Par la société des élus à qui appartiennent les sacrements administrés chez les impies, il désigne l'église catholique, mère de tous les élus.

Sérieusement M. Jurieu a-t-il pu croire que des auteurs catholiques, comme Tostat et d'autres, aient enseigné dans un autre sens que les clefs ont été données à l'église? On peut juger du sens de saint Augustin par celui de ces auteurs catholiques, auxquels M. Jurieu impute pareillement de croire que le ministère des clefs appartient au peuple, et qu'il a droit d'en disposer. Ces auteurs ont pu *penser tout au plus* que les clefs, avec la parole et les sacrements, ont été données d'abord au corps universel de l'église, afin que les clefs fussent exercées, la parole et les sacrements dispensés par les membres de ce corps qui seroient ordonnés pasteurs. Mais, encore une fois, comment peut-on s'imaginer que l'église catholique ait souffert, sans user d'aucune censure, que quelques uns de ses docteurs aient soutenu que le peuple a le droit de faire ses pasteurs; ce qui est renverser toute l'autorité de cette église, et faire triompher la protestante? Si Richer a dit que les clefs sont radicalement dans le corps de l'église pour être administrées par les pasteurs, il a prétendu seulement que les clefs sont dans le corps de l'église, comme la vue est radicalement dans le corps humain, quoiqu'elle ne puisse être exercée que par les yeux. C'est ainsi qu'il s'est expliqué lui-même pour prévenir l'objection des protestants. Quoiqu'il suppose donc que les clefs sont radicalement dans le corps de l'église, comme les sensations dans le corps humain, il ne s'ensuit pas de cette comparaison que le peuple puisse faire des pasteurs: tout au contraire, il ne le peut non plus que le corps humain ne sauroit se faire de nouveaux yeux et de nouvelles oreilles. C'est par la vie, dont il est la source et la racine, que ces organes exercent leurs sensations.

Mais il ne peut par lui-même organiser aucun de ses membres ; il ne peut que se servir de ceux qui sont déjà organisés. De même le corps de l'église, quoiqu'il soit la racine de la vie qui anime ses pasteurs comme ses organes, ne peut s'en faire de nouveaux ; il ne peut que se servir de ceux que le Saint-Esprit aura formés par une légitime imposition des mains. On voit bien que cette manière de parler, quoique forcée, n'a rien de commun avec la doctrine des protestants. De plus, la faculté de théologie de Paris n'a jamais voulu l'approuver.

Si M. Jurieu insiste encore après l'éclaircissement par lequel nous venons de montrer le sens naturel des paroles de saint Augustin, voici ce qui me reste à lui dire pour trancher sa difficulté. Il est constant que les clefs dont parle saint Augustin ne sont pas seulement celles que les pasteurs exercent dans tous les siècles, mais encore celles que les apôtres ont reçues de Jésus-Christ, et qu'ils ont transmises à leurs successeurs ; car il n'y a point deux sortes de clefs. Il n'y a que celles que Jésus-Christ donna à saint Pierre, et, en sa personne, à tous les autres pasteurs. Les clefs que les apôtres reçurent appartenoient donc au peuple fidèle, à la société des bons ; et saint Pierre, qui les reçut, représentoit toute cette société à laquelle les clefs étoient données. Ainsi voilà les clefs et le ministère des apôtres qui appartiennent au peuple. S'ensuit-il que le peuple pût disposer de l'apostolat, et qu'il eût aucune puissance de dégrader les apôtres, ou d'en ériger de nouveaux ? Non sans doute. Les docteurs protestants reconnoissent que le ministère des apôtres venoit de Dieu, et non des hommes ; qu'ils ne tenoient point leur

puissance du peuple, mais qu'au contraire ils avoient sur le peuple une puissance établie indépendamment de tout homme. Il est vrai que ces docteurs ajoutent que cette puissance a fini avec le ministère personnel des apôtres, et que leurs successeurs n'ont eu qu'une puissance empruntée du peuple. Mais enfin les voilà obligés à expliquer saint Augustin comme nous l'expliquons sur les clefs. Ces mêmes clefs que les apôtres reçurent, et qu'ils ont transmises à leurs successeurs, sont celles dont saint Augustin dit qu'elles appartiennent au peuple ; car il assure que saint Pierre, en les recevant, représentoit le peuple même. Pendant qu'elles étoient actuellement entre les mains des apôtres, elles appartenoient donc au peuple, et néanmoins le peuple n'avoit aucun droit de les transporter en d'autres mains que celles des apôtres. Il ne faut donc pas que M. Jurieu conclue que le peuple peut maintenant disposer des clefs à cause qu'elles lui appartiennent, puisque ces mêmes clefs appartenoient également au peuple du temps des apôtres, et qu'ils n'en avoient pourtant pas la disposition. Il faut par nécessité que cet auteur avoue que les clefs étant données pour le peuple, c'est-à-dire pour lui ouvrir le ciel, elles lui appartenoient comme un instrument de son salut. Mais le ministère ou exercice de ces clefs étoit, en la personne des apôtres, indépendant du peuple, en faveur de qui Jésus-Christ l'avoit institué. Ce que M. Jurieu ne peut donc éviter de dire pour expliquer saint Augustin par rapport au temps des apôtres, nous n'aurons qu'à le lui répéter mot à mot pour la suite des siècles. Peut-on expliquer plus naturellement des passages qu'on nous objecte, que de les expliquer pour tous les temps, comme ceux

qui nous les objectent sont obligés eux-mêmes de les expliquer pour certains temps particuliers ? N'est-il pas même plus simple et plus naturel de rendre cette explication générale et uniforme, que de vouloir qu'elle soit tantôt bonne et nécessaire, et tantôt absurde ?

Nous avons la même remarque à faire sur le sacerdoce d'Aaron. Sans doute ce ministère appartenoit au peuple juif, comme le ministère évangélique appartient au peuple chrétien. Il faut avouer néanmoins qu'il n'étoit pas à la disposition du peuple. Il étoit attaché, par l'institution divine, à la succession charnelle d'une famille. Que M. Jurieu explique cette institution comme il lui plaira, il faut toujours qu'il avoue que le peuple juif n'avoit aucune puissance de transférer ce ministère, quoiqu'il lui appartînt.

Ce que nous avons vu de saint Augustin sur les schismes et sur l'ordination des ministres, qui est un sacrement semblable au baptême, montre évidemment qu'il n'a pu penser, comme les protestants, que les clefs sont à la disposition du peuple. Sa dispute contre les donatistes, bien loin d'être la gloire de l'église et le triomphe de la vérité, seroit un prodige d'extravagantes contradictions. Un seul mot l'auroit confondu, et toute l'église avec lui. Les donatistes lui auroient dit : Notre peuple étoit, selon vous, en plein droit de transférer le ministère sans ordination ; à plus forte raison a-t-il pu perpétuer l'ancienne ordination dans la confédération qu'il a formée pour vivre dans une discipline plus pure et plus exacte.

Ainsi nous expliquons quelques passages de saint Augustin pour tous les temps, comme M. Jurieu est obligé de les expliquer pour un certain temps ; et nous

les expliquons naturellement par les principes fondamentaux de toute la doctrine de saint Augustin même, au lieu que M. Jurieu impute à ce père de s'être contredit comme un insensé.

CHAPITRE XII.

De l'exemple des prêtres de l'ancienne loi.

Il est temps d'examiner les exemples que M. Jurieu cite pour montrer qu'il y a eu des pasteurs sans ordination. Il soutient que le peuple de Dieu ayant toujours donné aux chefs des familles la commission de sacrifier pour tous, ils donnèrent ensuite à Dieu, en sortant d'Égypte, la tribu de Lévi, à la place des premiers nés. Mais il auroit dû observer que Dieu dit expressément à Moïse : « J'ai pris les Lévites d'entre les enfants « d'Israël pour tout premier né. » Et encore : « Iceux « me sont du tout donnés d'entre les enfants d'Israël. « Je les ai pris pour moi, au lieu de.... tous les pre« miers nés (1). » Si le peuple les donne, c'est qu'il consent à l'ordre de Dieu qui les demande, qui les prend, et qui décide par sa vocation expresse. Pour les premiers nés, qui avoient été sacrificateurs jusqu'à Moïse, nous savons qu'ils l'étoient, mais sans savoir comment. Il paroît seulement que Dieu autorisoit leur sacrificature, et nos frères ne sauroient prouver qu'elle leur avoit été donnée par le peuple seul sans aucune destination expresse de Dieu. Hâtons-nous d'examiner ce que M. Jurieu soutient touchant les Lévites. « La

(1) Nombr. c. 3, v. 12, et c. 8, v. 16.

« génération charnelle, dit-il, faisoit tout dans l'ancien « sacerdoce ; et par conséquent la consécration et l'or- « dination ne faisoient rien, ou ne faisoient que fort « peu de chose. » Dire que *l'ordination ne faisoit rien, ou fort peu de chose*, est une manière de parler bien vague et bien incertaine. Mais encore, comment prouve-t-il que l'ordination *faisoit peu de chose* (1)? Il le suppose sans se mettre en peine de le prouver.

Voici pourtant une espèce de preuve qu'il tâche d'insinuer. « Ces cérémonies, dit-il dans la suite, s'ob- « servoient quand on le pouvoit ; mais on omettoit sans « scrupule celles qu'il étoit impossible de pratiquer, « par exemple l'onction, qui étoit la principale céré- « monie du second temple, parcequ'on n'avoit plus « de cette huile sacrée, composée par Moïse, et que « les Juifs ne se crurent pas assez autorisés pour en « faire d'autre. » J'avoue que je ne sais point où est-ce que M. Jurieu a trouvé ce fait qu'il avance. Je ne connois point d'endroit de l'écriture où il soit rapporté. Je n'ai pu le trouver dans Joseph, seul historien digne de foi sur ces matières. Peut-être est-ce sur le témoignage de quelque rabbin que M. Jurieu parle. Mais c'est un témoignage d'une autorité trop douteuse; et peut-être est-ce aussi par cette raison qu'il a supposé le fait, sans oser citer ses témoins. Mais quand ce fait seroit véritable, qu'en pourroit-on conclure pour l'inutilité de l'ordination? l'onction étoit-elle la seule cérémonie? n'y avoit-il pas la cérémonie de revêtir solennellement les prêtres de leurs habits, de leur faire mettre les mains sur la tête des victimes, de mettre du sang

(1) Syst. p. 585.

des victimes à l'oreille droite, au pouce de la main droite et du pied droit de ceux qu'on ordonnoit, de leur mettre en main la chair des victimes, avec les pains sacrés; enfin, d'arroser du sang des victimes leurs personnes et leurs habits? Ainsi, quand même la tradition et la nécessité auroient persuadé aux Juifs que l'onction n'étoit pas essentielle à l'ordination de leurs prêtres, et qu'ils auroient pu la pouvoir omettre lorsque l'huile destinée à cet usage leur manquoit absolument, l'ordination auroit été néanmoins essentielle au sacerdoce, et elle auroit consisté dans les autres cérémonies que Dieu avoit prescrites. Mais pourquoi conclure comme fait M. Jurieu? « Si dans quelques circonstances de temps, dit-il, on n'avoit pu avoir de bêtes « pour faire la cérémonie du sacrifice d'inauguration, « l'héritier du souverain sacerdoce n'auroit pas laissé « de se porter pour souverain sacrificateur. » A entendre une décision si ferme, on croiroit que M. Jurieu sait, par des témoignages authentiques, que le corps de la synagogue avoit prononcé avant lui cette décision. Pour moi, qui ne veux point deviner, je me contente de dire que ce n'est point sur des conjectures, pour des cas qui ne sont jamais arrivés, qu'il faut décider. Il faudroit savoir quelle étoit la tradition sur ce sacrifice, pour savoir s'il étoit essentiel à la consécration des prêtres, ou non. Mais enfin, tout cela ne va point à prouver qu'on pût omettre entièrement la cérémonie de consacrer les prêtres. Quoiqu'ils fussent désignés par la génération charnelle, il ne s'ensuit pas que la consécration ne fût point nécessaire. Parmi nous, outre l'élection et la désignation des prêtres et des évêques, il faut encore une consécration. Qui a dit à M. Jurieu que les Juifs ne

raisonnoient pas sur la succession charnelle comme nous raisonnons sur les élections et sur les nominations qui désignent des évêques? enfin, quand même la génération charnelle auroit tout fait pour le sacerdoce dans l'ancienne loi, et que la consécration n'eût été qu'une simple cérémonie (chose dont M. Jurieu ne donnera jamais ombre de preuve) qu'auroit-il gagné? Quand on supposeroit que tous les enfants d'Aaron naissoient prêtres de cette alliance charnelle et typique sans avoir besoin d'aucune cérémonie, cette doctrine, tout insoutenable qu'elle est, prouveroit seulement que la chair faisoit tout dans une alliance charnelle où Dieu avoit attaché formellement par sa loi le sacerdoce à la naissance. S'ensuivroit-il que dans l'alliance spirituelle et véritable, où l'écriture n'attache jamais le sacerdoce qu'à l'imposition des mains des pasteurs, on puisse devenir pasteur sans cette imposition des mains?

M. Jurieu ne se contente pas d'avoir voulu deviner ce qui n'est ni dans l'écriture ni dans la tradition pour le sacrifice d'inauguration chez les Juifs; il veut encore supposer que le *peuple juif, par l'ordre de Dieu, avoit remis le droit de la sacrificature à la famille d'Aaron et à la tribu de Lévi* (1). C'est pourquoi il conclut en ces termes avec la même certitude que s'il l'avoit lu dans la loi: *Aussi est-il indubitable que si dans la famille d'Aaron la race masculine fût venue à manquer, le peuple seroit rentré en possession de son droit.* Mais où est donc cette cession de la sacrificature faite par le peuple, que M. Jurieu nous cite avec tant d'assurance? Dieu avoit-il besoin de cette cession

(1) Syst. p. 585 et 586.

pour faire des prêtres? Le sacrifice ne lui appartenoit-il pas plus qu'au peuple? Puisque c'étoit son culte, n'étoit-ce pas à lui qu'il appartenoit d'en confier les fonctions à ceux qu'il en vouloit honorer? Pourquoi donc ces détours forcés? pourquoi dire que Dieu a commandé au peuple de confier la sacrificature aux enfants d'Aaron, quoique ce commandement ne se trouve ni écrit ni insinué en aucun lieu? Et pourquoi ne dire pas naturellement comme nous, selon l'écriture, que Dieu a confié les fonctions de son culte à ceux qu'il a choisis lui-même? *Nul ne se donne à soi-même l'honneur* du sacerdoce, mais *c'est celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron*. Saint Paul ne dit pas, *c'est celui qui* est appelé des hommes pour exercer leur droit par le commandement de Dieu, mais absolument et immédiatement, *qui est appelé de Dieu*.

Je ne m'étonne pas que M. Jurieu ait eu recours à une explication si éloignée de toute preuve. Il a senti qu'il en avoit besoin; il lui a paru trop dangereux de reconnoître que le peuple juif n'avoit aucun droit de disposer de son ministère, quoique ce ministère fût pour ce peuple. Cet exemple est trop fort pour le ministère nouveau; l'ancien, qui n'étoit qu'une ombre de la vérité, a demandé une vocation immédiatement divine: et nous croirions que le ministère de Jésus-Christ ne seroit qu'une simple commission du peuple, que chaque confédération, selon sa police, pourroit donner et révoquer à son gré? De telles idées font horreur. M. Jurieu tâche de les adoucir en disant que *le peuple juif, par l'ordre de Dieu, avoit remis le droit de sacrificature à la famille d'Aaron*: Mais comme il sent aussi qu'il est plus facile de supposer la chose d'un ton de

confiance pour les gens qui le croient sur sa parole, que de la prouver, il emploie en cette occasion les termes les plus affirmatifs. *Aussi est-il indubitable*, dit-il, *que si dans la famille d'Aaron la race masculine fût venue à manquer, le peuple seroit rentré en possession de son droit.* Pourquoi chercher des cas que Dieu avoit prévu qui n'arriveroient jamais? Si cette défaillance de la race masculine d'Aaron eût dû arriver, Dieu l'auroit prévue, et auroit marqué ce qu'il auroit fallu faire en ce cas pour perpétuer le sacerdoce. Supposé même que Dieu n'eût pas voulu le marquer expressément d'abord dans la loi et dès l'institution du sacerdoce, il auroit dans le temps du besoin suscité des hommes pleins de son esprit, qui n'auroient pas décidé d'eux-mêmes, comme M. Jurieu le fait quand il dit: *aussi est-il indubitable que le peuple seroit rentré dans son droit.* Il auroit suscité des hommes qui l'auroient consulté et qui auroient attendu sa révélation sur ce cas indécis par la loi, comme Moïse consulta Dieu sur l'héritage des filles de Salphaad, sur l'homme qui amassoit du bois au jour du sabbat, et sur plusieurs autres questions touchant lesquelles il n'y avoit rien d'écrit. Quoiqu'elles fussent moins importantes que celle du sacerdoce ne l'eût été, Moïse ne crut pas pouvoir dire *il est indubitable.* Au contraire, il douta humblement et attendit la décision expresse d'en haut.

Si M. Jurieu veut encore revenir à ces premiers nés qui offroient les sacrifices avant la loi de Moïse, deux choses doivent l'arrêter; l'une, qu'il y a une extrême différence entre le culte de la loi de nature, où les familles étoient libres d'offrir une portion de leurs biens à Dieu par les mains de leur chef auquel ils apparte-

noient, et un culte public que Dieu institue dans une loi écrite. Ce que les hommes font d'eux-mêmes peut être fait comme ils le jugent convenable; mais ce que Dieu institue solennellement dépend uniquement de son institution, et ne dépend point du choix des hommes : tout ce qui leur reste à faire c'est d'obéir sans raisonner, et de n'outre-passer jamais le pouvoir que l'institution leur accorde.

L'autre remarque à faire, est que si les aînés des familles étoient sacrificateurs sous la loi de nature, M. Jurieu n'est point en droit de supposer que cette disposition si sage et si digne de Dieu ne venoit pas de lui. Sans doute dans ces temps où les visions célestes étoient si communes parmi les justes, Dieu avoit fait voir qu'il approuvoit ce culte ; et ce n'est point à nous à en donner des preuves, comme nous en demandons à M. Jurieu de ce qu'il avance ; car quoique nous ayons raison de lui demander des preuves littérales de ce qu'il attribue à la loi écrite par Moise, il auroit tort de nous demander quelque chose d'écrit pour les circonstances du culte sous la loi de nature qui n'a jamais été écrite. Enfin il est certain que le détail du culte pratiqué sous cette loi de nature n'étant ni écrit ni connu à notre siècle, M. Jurieu ne peut en tirer aucun avantage.

Pour les prophètes dont les protestants nous opposent le ministère, nous répondons que plusieurs d'entre eux étoient lévites ou prêtres, comme Samuel et Jérémie, et que ceux qui ne l'étoient pas prouvoient leur ministère extraordinaire par l'accomplissement de leurs prophéties et par leurs miracles. La règle qu'ils donnoient eux-mêmes pour connoître les vrais pro-

phètes étoit de voir si leurs prédictions s'accomplissoient. Leurs œuvres toutes divines rendoient témoignage d'eux.

Mais quoiqu'ils eussent une mission si miraculeusement autorisée, ils n'étoient pourtant donnés au peuple que pour l'exhorter et le consoler. Le ministère ordinaire n'étoit point interrompu. Jamais ils n'entreprenoient de le redresser en faisant de nouveaux prêtres ; jamais ils ne songèrent à combattre la doctrine que la synagogue enseignoit alors. Ils condamnèrent seulement, de concert avec elle, l'idolâtrie et les autres égarements où beaucoup de particuliers tomboient contre leur propre foi. Que les réformateurs protestants nous montrent une mission aussi miraculeuse que celle des prophètes. Encore faudra-t-il qu'ils se contentent, comme eux, de travailler simplement à la réformation des abus, des vices et des erreurs des particuliers, sans contredire le corps de l'église sur les points de foi, et sans changer l'ancien ministère.

M. Jurieu compte encore comme un exemple qui nous est contraire celui de Jésus-Christ et de ses apôtres, qui, n'ayant point reçu l'ordination judaïque, prêchoient dans les synagogues sans que le peuple juif si cérémonieux s'y opposât. Mais que veut-il prouver par-là ? que les Juifs croyoient que tout particulier pouvoit s'ériger en pasteur au préjudice du ministère ordinaire ? Il n'oseroit leur imputer cette doctrine. Il doit donc reconnoître que c'étoit quelque autre raison qui faisoit qu'on écoutoit Jésus-Christ et ses apôtres dans les synagogues. Pour Jésus-Christ, ses miracles le faisoient regarder comme un prophète. *Un grand prophète*, disoient-ils, *s'est élevé parmi nous.* Pour les

apôtres, nous ne voyons pas qu'on leur ait indifféremment déféré la parole. Saint Paul et saint Barnabé, qu'on laisse parler, avoient quelque chose de particulier. L'un étoit lévite; l'autre, nourri aux pieds de Gamaliel, s'étoit acquis une grande autorité dans les synagogues, et pouvoit même être docteur de la loi. Tout cela entre dans la mission ordinaire. Mais n'est-il pas naturel de croire que quand il n'étoit question que de chercher le sens de l'écriture, ou de s'édifier les uns les autres par quelque exhortation, le grand prêtre ou le président de la synagogue invitoit les personnes éclairées, sur-tout les étrangers, à communiquer à l'assemblée ce qui les édifioit? Quel rapport avoit cette fonction de charité avec le ministère sacerdotal? Cet usage convenoit fort aux apôtres, dont les miracles et les vertus ne montroient rien que de prophétique et d'extraordinaire. Les peuples en étoient frappés. Les prêtres et les docteurs mêmes vouloient les examiner et les éprouver jusqu'à ce que la synagogue les eût absolument rejetés. Mais enfin la liberté qu'on leur donna de parler, pour savoir s'ils étoient de vrais prophètes extraordinairement suscités, ne peut montrer qu'on déférât le ministère de la parole, et moins encore celui du sacrifice, à tous ceux qui entreprenoient l'exercice du ministère sacré.

CHAPITRE XIII.

Des exemples de l'histoire ecclésiastique.

M. Jurieu nous objecte qu'à la naissance de l'église les disciples dispersés *alloient çà et là annonçant la parole de Dieu. Il n'y a pas d'apparence*, ajoute-t-il, *que tous ces dispersés eussent reçu l'ordination.* Remarquez que l'histoire sacrée fait seulement entendre que cette dispersion servit à répandre l'évangile, parceque les dispersés le publièrent. Elle ne dit pas que tous l'annoncèrent : il suffit qu'un grand nombre d'entre eux l'ait fait. Et comment M. Jurieu sait-il que tous ceux qui le firent n'étoient point ordonnés? Si on dispersoit maintenant dans des pays infidèles les peuples catholiques qui composent nos églises, sans doute nos chrétiens dispersés annonceroient çà et là Jésus-Christ : mais s'ensuit-il que le peuple usurperoit la fonction de nos pasteurs? Non. Cette expression seroit véritable dans toute la rigueur de la lettre, pourvu que nos pasteurs, dispersés avec leurs peuples, prêchassent l'évangile dans les nations infidèles où ils seroient réfugiés. On dit communément : Les catholiques disent la messe tous les jours. Il ne s'ensuit pas que tous les catholiques la disent : cette expression signifie seulement qu'elle est dite tous les jours chez les catholiques par ceux qui sont prêtres. De plus, comment peut-on nous objecter ce qui est conforme à nos principes et à notre usage le plus vulgaire? Selon ces principes et cet usage, les simples laïques ont pu annoncer la parole de Dieu dans les lieux où ils se réfugioient.

Il ne faut point être pasteur parmi nous pour catéchiser : des laïques, et même des femmes, le font tous les jours. On peut encore insinuer la religion dans des conversations familières : mais ce qui demande, selon nous, l'imposition des mains, c'est la prédication solennelle de l'évangile dans la célébration des mystères, comme les anciens pasteurs la pratiquoient. C'est le ministère de la parole, joint à l'administration des sacrements. Ce ministère, composé de toutes ces fonctions, étoit-il exercé par les chrétiens dispersés dont parle M. Jurieu ? Demandons-le à M. Jurieu lui-même. *Nous ne savons*, dit-il, *s'ils administrèrent des sacrements. Peut-être ne le firent-ils pas.* Puisqu'il n'en sait rien, pourquoi donc ose-t-il opposer des faits si vagues et si incertains selon lui-même, à des preuves si précises et si convaincantes que nous donnons de notre doctrine ? Après cela, M. Jurieu n'allègue plus contre nous que les exemples tirés du sixième livre de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Voici le premier fait qui y est rapporté. C'est Origène dont il est question. *Mais comme alors*, dit l'historien, *il demeuroit à Alexandrie, il vint* un homme de la profession militaire, qui rendit, de la part d'un prince arabe, des lettres à Démétrius, évêque de ce diocèse, et à celui qui étoit alors président de l'Égypte. Il demandoit qu'on lui envoyât Origène en grande diligence pour lui communiquer sa doctrine. C'est pourquoi Origène, étant envoyé par eux, alla en Arabie. Peu de temps après ayant achevé ce qui faisoit le sujet de son voyage, il revint à Alexandrie. Remarquez qu'Origène tenoit en ce temps-là une fameuse école pour le christianisme, où il instruisoit les païens, et sur-tout les philosophes

qui vouloient connoître nos mystères. Il se servoit des arts et des sciences des Grecs pour faire entendre les saintes lettres, et pour mieux attirer les païens. Il dit même dans une épître rapportée par Eusèbe que Pantænus et Héraclas avoient pratiqué la même chose. Héraclas quitta l'habit ordinaire pour porter le manteau de philosophe. *Il le porte encore maintenant*, dit Origène dans cette épître, *et il ne cesse de lire selon ses forces, avec grand soin, les livres des gentils.* Quand Eusèbe veut exprimer la fonction d'Origène, il ne dit pas qu'il célébroit les mystères à l'autel, ni qu'il paissoit le troupeau, expressions ordinaires en ces temps-là pour marquer les fonctions des pasteurs; mais il dit seulement qu'il faisoit des catéchèses, et il appelle le lieu où il faisoit ses instructions *son école* (1). C'est ainsi que parle l'original grec, et la version même de Volfang Musculus, docteur protestant. Eusèbe ajoute que les auditeurs qui étoient dans cette école étoient divisés en deux espèces de classes. Origène choisit *parmi ses amis Héraclas, qui, outre la connoissance des écritures, étoit encore versé dans l'éloquence et dans la philosophie, et il le chargea de ceux qui commençoient* à s'instruire. Pour lui, il prit ceux qui étoient plus avancés. En tout cela, vous ne voyez qu'un catéchiste et un professeur de théologie. Avons-nous jamais dit qu'il fallût recevoir l'imposition des mains pour catéchiser, et pour tenir publiquement une école chrétienne? Alors Origène, dont la réputation voloit en tous lieux, est demandé par un prince arabe. C'est pour faire chez lui ce qu'il faisoit dans son

(1) Lib. 6, cap. 14 et 15.

école d'Alexandrie. Il n'est question que de raisonner en philosophe pour persuader la philosophie chrétienne, comme on parloit alors. Eusèbe ne dit pas que l'Arabe demandoit Origène pour être son pasteur et pour dresser chez lui une église ; c'est seulement quelques conversations passagères qu'il cherche pour s'éclaircir. S'il eût été question de dresser une église, on auroit envoyé avec Origène des prêtres égyptiens. Cela étoit facile, et M. Jurieu n'oseroit dire qu'on employât anciennement dans le ministère des hommes qui n'étoient point ordonnés, lorsqu'on en avoit qui l'étoient. Ce n'est donc qu'un voyage pour des conversations particulières sur la religion, que l'Arabe demande d'Origène, comme nous voyons d'ailleurs dans Eusèbe que cet homme célèbre fut demandé par Mammée, mère de l'empereur Alexandre, quoiqu'il ne fût pas question de lui faire exercer les fonctions de pasteur dans Antioche où elle étoit. Ce qui cause l'illusion des protestants en cette matière, c'est qu'ils regardent parmi eux l'instruction presque comme étant l'unique fonction des pasteurs ; d'où ils concluent que ceux qui ont instruit sans ordination ont été pasteurs : mais ils devroient considérer que dans l'ancienne église, aussi-bien que dans la nôtre, ce qui marque le plus le caractère pastoral, c'est la célébration des mystères et l'administration des sacrements. Eux-mêmes, malgré leur prévention, sont encore dans cet usage ; car, selon leur discipline, les sacrements ne sont administrés que par les pasteurs, au lieu que l'instruction de leurs peuples est souvent confiée à des personnes qui n'ont point le ministère sacré. Ils ont des maîtres et des maîtresses d'école, des lecteurs, des professeurs de théologie,

qui sans ordination enseignent la religion. Leurs proposants même, sans être pasteurs, font dans leurs temples des propositions publiques qui sont de véritables sermons.

Il est vrai qu'Origène sortant de l'Égypte, et étant allé à « Césarée de Palestine, fut prié par les évêques « de ce lieu de parler devant l'assemblée publique, et « d'expliquer les divines écritures, quoiqu'il n'eût point « encore reçu l'ordination de prêtre. Alexandre de Jé- « rusalem, et Théoctiste de Césarée, écrivant à Dé- « métrius d'Alexandrie, tâchent de justifier cette con- « duite en ces termes : Il a ajouté aussi dans sa lettre, « qu'on n'a jamais ouï dire, et qu'il n'est jamais arrivé « que des laïques aient parlé dans l'église en présence « des évêques. Nous ne savons comment il a dit ce « qui manifestement n'est pas véritable, puisqu'on en « trouve qui, ayant le talent d'édifier les frères, et « étant exhortés par les évêques à instruire le peuple, « ont enseigné ainsi dans l'église. C'est ainsi qu'à La- « rande, Évelpis fut prié par Néon ; à Icone, Paulin « par Celse ; à Synade, Théodore par Atticus ; c'est- « à-dire par nos bienheureux frères. Il est vraisembla- « ble que cela s'est fait en d'autres lieux que nous ne « connoissons pas. »

Quelle est cette action que les deux évêques veulent justifier à Démétrius ? C'est qu'Origène avoit expliqué l'écriture en public devant les évêques, quoiqu'il ne fût point prêtre ; c'est de quoi on se plaignoit. Il n'est pas question de savoir si Origène laïque pouvoit expliquer les écritures en public ; Démétrius lui-même les lui avoit fait expliquer à Alexandrie dans une école publique : mais ce qui causoit un grand scandale, étoit qu'un lai-

que eût *enseigné dans l'église en présence des évêques.* Voilà ce que la lettre d'accusation appeloit une chose *inouïe, et qui n'étoit jamais arrivée.* On voit donc bien que les instructions qu'Origène avoit faites jusqu'alors dans son école de catéchiste à Alexandrie, sous l'autorité de Démétrius, n'étoient pas des fonctions de prêtre et de pasteur, puisque Démétrius étoit si éloigné de tolérer une telle entreprise, et que s'il l'avoit tolérée, les évêques de Palestine lui eussent cité son propre exemple, bien plutôt que celui des églises de Larande, d'Icone et de Synade. Le désordre dont on se plaignoit étoit qu'Origène eût fait ses leçons ou catéchèses en Palestine dans l'église en présence des évêques. Le respect du caractère épiscopal faisoit que la parole leur étoit réservée dans les assemblées où ils se trouvoient, et que les prêtres mêmes ne parloient pas d'ordinaire en leur présence. Il paroissoit encore bien plus indécent qu'un laïque eût catéchisé devant eux en pleine église. Il n'étoit pas question de savoir si ce laïque étoit devenu pasteur sans ordination : on trouvoit seulement que, demeurant toujours laïque, il avoit fait une fonction qui étoit indécente par rapport au lieu et aux personnes en présence de qui il l'avoit faite. Maintenant une telle action n'auroit rien d'irrégulier selon notre disciple : car tous les jours nos meilleurs évêques font faire devant eux des catéchismes et des instructions par des maîtres d'école qui sont laïques, et même par des maîtresses d'école. Mais enfin, sans décider la question que les évêques de Palestine traitent avec Démétrius, il est manifeste que ni l'exemple d'Origène, ni les autres d'Elpis, de Paulin et de Théodore, ne montrent point que le ministère puisse être donné à un

laïque sans ordination. M. Jurieu n'oseroit dire que dans ces siècles on donnât hors de toute nécessité le ministère sans ordination à des laïques, pendant que toutes les églises étoient remplies de saints ministres bien ordonnés. Telles étoient les églises dont nous parlons. Bien loin d'être dans ces cas extrêmes où, faute de pasteurs ordonnés, on seroit tenté de confier le ministère à des laïques, c'étoient les évêques mêmes de ces églises qui faisoient parler des laïques en leur présence. M. Jurieu voudroit-il conclure de là qu'on peut transférer le ministère sans ordination à des laïques, lors même qu'il est dans les mains des pasteurs saints et bien ordonnés? Non, sans doute. Autrement, que signifieroient ces paroles de sa confession de foi: « Nous croyons que nul ne se doit ingérer de son au-« torité propre pour gouverner l'église, mais que cela « se doit faire par élection, en tant qu'il est possible, « et que Dieu le permet; laquelle exception nous y « ajoutons notamment pourcequ'il a fallu quelquefois, « et même de notre temps (auquel l'état de l'église « étoit interrompu), que Dieu ait suscité gens d'une « façon extraordinaire pour dresser l'église de nouveau, « qui étoit en ruine et désolation (1). » Non seulement des paroles si claires, mais encore l'intérêt de maintenir l'autorité des pasteurs protestants, doit faire avouer à M. Jurieu que le ministère ordinaire, fondé sur l'élection et sur l'imposition des mains; *est sacré et inviolable*, excepté les cas extrêmes de ruine et de désolation, où Dieu suscite *gens d'une façon extraordinaire* pour dresser l'église de nouveau. Ce n'est point cette extré-

(1) Art. 31.

mité qui fit parler Origène dans la Palestine, ni Évelpis à Larande, ni Paulin à Icone, ni Théodore à Synade. Ces églises avoient leurs évêques qui faisoient parler ces catéchistes : elles fleurissoient en doctrine et en sainteté. Pourquoi donc supposer qu'on y auroit troublé le ministère ordinaire, qui est *sacré et inviolable*, hors des cas extrêmes selon la réforme? Ne voit-on pas que les protestants eux-mêmes, selon leurs principes, ne peuvent éviter de dire, comme nous, que ces évêques avoient seulement, contre la coutume, fait faire ces catéchismes ou catéchèses par des laïques devant eux et dans l'église? Comme cette fonction ressembloit trop à celle des pasteurs, quoiqu'elle eût dans le fond des différences essentielles, on en fut scandalisé; la lettre d'accusation assura qu'on n'avoit jamais ouï dire et qu'il n'étoit jamais arrivé rien de semblable. Cette expression un peu trop générale signifie en gros que cette conduite étoit contraire au torrent de la discipline, et on en doit conclure tout au moins qu'il étoit extraordinairement rare qu'on prît cette liberté. Aussi voyons-nous qu'Alexandre et Théoctiste, qui cherchent à justifier leur propre conduite en justifiant celle d'Origène, se contentent de dire qu'ils ne sont pas sans exemples pour excuser ce fait. Ils disent *qu'il est manifeste qu'on en trouve*. Ils en citent trois. Puis ils finissent en disant : *Il est vraisemblable que cela s'est fait en d'autres lieux que nous ne savons pas*. Pourquoi donc M. Jurieu, qui sans doute a lu l'original, ose-t-il dire : *Il prêcha en présence des évêques, et les évêques assurent que c'est la coutume de faire prêcher les laïques devant le peuple*. Il n'est point parlé là de predication, mais seulement des catéchèses ou leçons sur l'écriture que fai-

soit Origène, et qui étoient bien différentes des prédications solennelles des pasteurs au milieu des mystères. M. Jurieu dit que les évêques *assurent que c'est la coutume*; et Eusèbe écrit au contraire que les évêques ont dit seulement : *Il est vraisemblable que cela s'est fait en d'autres lieux que nous ne savons pas.* Ainsi un homme préoccupé tourne tout à son sens, et croit voir dans les livres ce qui n'y est pas : il prend une vraisemblance pour une certitude, et la conjecture qu'une chose se fait peut-être en quelques endroits inconnus, pour une coutume constante et manifeste des églises.

Nous pourrions nous arrêter ici, puisque les exemples cités par M. Jurieu ne vont pas plus loin. Mais comme Dumoulin, dans son Traité de la vocation des pasteurs, et ensuite M. Claude, en ont cité d'autres, il ne sera pas inutile de les parcourir; car rien ne montre mieux la force de nos preuves que la foiblesse de celles que nos adversaires ont ramassées avec tant de soin.

Théodoret, après Rufin, rapporte *qu'un Tyrien ayant pénétré jusqu'au fond des Indes pour connoître la philosophie des nations étrangères* (1), périt par la cruauté des barbares. Ses deux neveux qui étoient avec lui, nommés Ædésius et Frumentius, furent menés au roi du pays. Ils gagnèrent sa confiance, et gouvernèrent sa maison. *Après la mort du roi, son fils les aima encore plus qu'il n'avoit fait. Comme ils avoient été élevés dans la piété, ils exhortoient les marchands, lorsque quelques uns, selon la coutume romaine, étant arrivés, vouloient s'assembler et célébrer les cérémonies sacrées* (2). Voilà les paroles de

(1) Lib. 1. hist. c. 22.
(2) Rufin, 18 hist. c. 9, édit. Basil. 1611.

Théodoret, traduites sur le grec à la lettre. Mais celles de Rufin, qui est l'original de cette histoire, déterminent le sens de ces paroles qui pourroient être équivoques. Il dit qu'ils exhortoient les marchands à *faire en chaque lieu des assemblées où ils se trouvassent pour prier, selon la coutume romaine.* Enfin les deux frères demandent au roi, pour récompense de leurs services, de retourner en leur patrie. Ils l'obtiennent. Ædésius revient à Tyr, où il demeure. Frumentius, plus détaché de sa famille, va trouver Athanase, évêque d'Alexandrie, et lui représente combien les Indes étoient disposées à voir la lumière spirituelle. *Et qui est plus propre que vous,* lui répondit Athanase, *à dissiper leurs ténèbres? Il lui communiqua la grace pontificale, et l'envoya pour cultiver cette nation.* Voilà cette histoire si célèbre parmi les protestants. Qui ne s'attendroit d'y trouver que ces deux frères prêchoient et administroient les sacrements? Non; il est dit seulement qu'ils exhortoient les marchands romains à s'assembler pour faire les prières chrétiennes. Comment prouvera-t-on qu'ils administroient la cène et faisoient les autres fonctions réservées aux seuls pasteurs? De plus, qui a dit aux docteurs protestants que ces marchands romains n'avoient point avec eux quelque prêtre? Le zèle des deux frères pour les exhorter n'en est point une preuve; car les laïques parmi nous exhortent tous les jours fraternellement d'autres laïques qui ont leurs pasteurs. Il est vrai qu'il paroît que les Indiens n'avoient point de prêtres fixes parmi eux, jusqu'à ce que Frumentius fut renvoyé dans leur pays par saint Athanase, avec la grace pontificale. Mais les marchands romains qui passoient sur leurs côtes pour le com-

merce pouvoient en avoir dans leurs vaisseaux. Remarquez que l'objection se tourne en preuve pour nous contre l'église protestante. Frumentius, dit l'historien, *quitte sa famille, et méprise tant de mers à traverser.* Il retourne aux Indes; mais c'est Athanase qui l'envoie, et qui lui communique avant son départ *la grace pontificale.* Voilà ce que c'est que l'ordination. Ce n'est pas une simple cérémonie; c'est cette même grace que l'imposition des mains de l'apôtre avoit répandue sur Timothée, qui passe encore d'Athanase sur Frumentius. Imposer les mains, et communiquer la grace du ministère, c'est la même chose dans le langage chrétien.

Dumoulin n'avoit garde d'ajouter ce que Théodoret rapporte immédiatement après cette histoire. C'est qu'une femme chrétienne, captive chez les Ibériens, obtint de Dieu, par sa pénitence, *les dons apostoliques*, c'est-à-dire en ce lieu le don des miracles. Par ses miracles elle engagea le roi de cette nation à faire bâtir un temple au vrai Dieu. Le temple étant bâti, *il manquoit de prêtres.* Cette femme persuada au roi d'en envoyer demander à l'empereur romain. C'étoit Constantin, qui lui envoya un prédicateur de la foi, revêtu de *la dignité pontificale.* Vous voyez que ce nouveau peuple ne se croit point en droit de faire lui-même des pasteurs; il attend que le ministère lui vienne de la source divine par le canal de la succession. Cette femme même, qui étoit manifestement inspirée comme les prophètes, et qui avoit les dons apostoliques, bien loin de fonder cette église sur son ministère extraordinaire et miraculeux, a recours au ministère successif. Si on eût cru, et s'il eût été [illegible] de penser que le

peuple peut faire des pasteurs dans les besoins pressants, sans doute on auroit cru que ce cas étoit arrivé alors. La distance des lieux, l'incertitude d'obtenir des prêtres de l'empereur, l'inconvénient de retarder l'œuvre, et de priver des sacrements dans cette attente tous ceux qui étoient disposés au christianisme, le besoin de voir les esprits du peuple, et celui du roi même, changer avant que les prêtres de l'empire arrivassent, tout cela devoit presser cette femme et l'engager à faire des pasteurs du pays. Cependant rien ne l'ébranle; elle envoie demander des prêtres, et il paroît qu'on ne pensoit seulement pas qu'on en pût avoir autrement que par l'imposition des mains des anciens pasteurs.

Tout le monde comprendra facilement (1) qu'il faut entendre de même ce que firent l'armurier Maturien et l'esclave Saturnien, qui annoncèrent l'évangile aux Maures pendant leur captivité. Dumoulin avoue *qu'après avoir avancé l'ouvrage*, ils firent *venir à leur secours des prêtres du territoire de l'empire romain*. Tout cela montre seulement qu'ils parlèrent de Jésus-Christ aux barbares, qu'ils leur inspirèrent la foi par leurs conversations et par leurs exemples, choses que nos laïques doivent toujours s'efforcer de faire dans les occasions. Mais je prie tous les protestants équitables de comparer ces deux artisans que Dumoulin nous objecte, avec les deux laïques qui fondèrent au siècle passé leurs deux églises de Paris et de Meaux (2). Les uns font connoître Jésus-Christ au peuple barbare qui les tient captifs, et il ne paroît point qu'ils aient prêché solennellement ni administré les sacrements; au contraire,

(1) Vict. de persec. Vandal. (2) Hist. de Beze.

quand les Maures sont disposés à croire, ces deux laïques appellent des prêtres pour dresser l'église et pour exercer le ministère : au lieu que les deux laïques de la réforme protestante, non seulement instruisent et préparent les esprits, mais encore prêchent, administrent les sacrements, s'érigent ouvertement en pasteurs, et dressent leurs églises.

N'est-il pas étonnant que, parmi tant d'exemples de l'antiquité que la réforme emploie, il ne s'en trouve aucun qui attribue aux laïques, dans les cas extrêmes aucune fonction au-delà de celles que nous permettons nous-mêmes tous les jours aux laïques, et qu'il ne paroisse jamais de pasteur reconnu pour tel en aucun lieu sans ordination ?

Grotius, écrivant sur cette matière contre M. de l'Aubépine, évêque d'Orléans, allègue quelques autres monuments de l'antiquité : il rapporte le premier canon du concile d'Ancyre, qui veut que les *diacres qui ont sacrifié* dans la persécution, *et ensuite combattu* pour réparer leur faute, *conservent leur honneur, excepté qu'ils s'abstiendront de tout sacré ministère*, ou (si on veut le traduire ainsi) *de tout ministère sacerdotal, d'offrir le pain ou le calice, ou de prêcher.*

Il est manifeste que ce *ministère sacré ou sacerdotal* n'est que celui de servir le prêtre à l'autel. Le diacre est le ministre sacerdotal, c'est-à-dire du prêtre ou du pontife. Nous avons vu par saint Cyprien, que le diacre offroit au peuple le *pain* et le calice. Ainsi il faut conclure que ce terme *d'offrir* signifie souvent la simple distribution de l'eucharistie. Voilà des diacres auxquels, après leur chute, on conservoit leur rang, à con-

dition néanmoins qu'ils ne serviront à l'autel ni ne prêcheront.

Grotius ajoute un canon du premier concile d'Arles, qui dit : « Pour les diacres que nous avons appris qui « offrent en plusieurs lieux, il a été jugé que cela ne « se doit nullement faire (1). » Je veux bien supposer avec cet auteur, contre toute vraisemblance, qu'il s'agit dans ce canon de la consécration réservée au seul prêtre. Si quelques diacres avoient commencé à se l'attribuer témérairement, s'ensuit-il qu'ils pussent le faire? La défense expresse du concile, qui condamne sans modification cette entreprise, servira-t-elle de titre pour l'autoriser ?

Il rapporte encore un canon de Laodicée, qui assure *qu'il ne faut pas que les sous-diacres donnent le pain ou bénissent le calice;* c'est-à-dire qu'ils ne doivent usurper ni la fonction des diacres pour distribuer l'eucharistie, ni celle de donner des bénédictions, qui est une action de supériorité. Si on veut que cette bénédiction soit la consécration, il s'ensuivra seulement qu'on a défendu aux sous-diacres d'envahir le ministère des prêtres.

Il se sert aussi d'un canon du concile *in Trullo*, qui dit : « Si le laïque s'est fait lui-même participant des « sacrés mystères en présence du prêtre ou du diacre, « qu'il s'abstienne pendant une semaine (2). » L'eucharistie qu'on se donnoit soi-même chez soi, comme nous l'avons dit, ne devoit être reçue dans les assemblées que des mains des prêtres ou diacres.

N'oublions pas l'exemple de sainte Pétronille, qu'il

(1) Can. 15. (2) Ibid. 58.

tire du Martyrologe. En voici les paroles : « Les mys-
« tères de l'oblation du Seigneur étant célébrés, elle
« rendit l'esprit aussitôt qu'elle eut reçu le sacrement
« de Jésus-Christ. » Est-il dit que ce fut sainte Pétro-
nille qui célébra les mystères ? Non ; il est dit seule-
ment qu'elle reçut le sacrement. N'ajoutons point aux
actes ce qui n'y est pas. Supposons même ce qui est
d'ailleurs certain par saint Cyprien, qui est que les
prêtres alloient célébrer les mystères dans les prisons
pour les confesseurs.

Qu'il est consolant pour l'église catholique de voir un
aussi savant homme que Grotius réduit à des preuves
si foibles lorsqu'il veut combattre notre doctrine !

CHAPITRE XIV.

De l'élection des pasteurs.

POUR montrer que l'ordination n'est qu'une cérémo-
nie, et que c'est l'élection qui fait les pasteurs, M. Ju-
rieu dit : « Quand deux actions concourent dans un
« établissement, celle qui est fondée sur un droit naturel
« est proprement de l'essence ; et celle qui est de droit
« positif, et qui n'est qu'une cérémonie, ne peut être
« essentielle (1). » D'où il conclut que l'élection, qui,
selon le droit naturel appartient au peuple, est la seule
essentielle à l'établissement des pasteurs. Mais, outre
que nous avons déja montré que l'ordination seule fait
les pasteurs, je vais lui montrer encore que sa preuve,
quand même elle ne seroit point contredite, ne conclut

(1) Page 578.

rien pour lui. Laissons donc pour un moment l'ordination : attachons-nous à l'élection seule. Si M. Jurieu ne prouve que l'élection appartient au peuple, il n'aura rien prouvé. Cependant, au lieu de le prouver exactement, il le suppose comme une vérité manifeste dans saint Cyprien, à cause qu'il y est parlé des suffrages du peuple dans les élections.

Mais M. Jurieu veut-il de bonne foi apprendre de saint Cyprien même ce que signifie le mot de suffrage ? c'est dans l'épître cinquante-cinq, à Corneille, que ce père parle de sa propre élection. Ses paroles serviront de réponse à M. Jurieu. « Les hérésies et les schismes « ne naissent point d'ailleurs que de ce qu'on n'obéit « pas au pontife de Dieu, et qu'on ne pense point « qu'il ne peut y avoir en chaque temps dans une église « qu'un seul évêque et un seul juge vicaire de Jésus-« Christ. Si, selon les préceptes divins, tous les frères « lui obéissoient, personne n'entreprendroit rien con-« tre l'assemblée des pasteurs ; personne, après le ju-« gement de Dieu, après le suffrage du peuple, après « le consentement des coévêques, ne voudroit se faire « le juge, non pas de l'évêque, mais de Dieu même ; « personne, en rompant l'unité de Jésus-Christ, ne dé-« chireroit l'église ; personne, par complaisance pour « soi-même et par enflure de cœur, ne formeroit de-« hors et séparément une nouvelle hérésie ; si ce n'est « toutefois que quelqu'un ait assez de témérité sacrilège « et d'égarement d'esprit pour penser que l'évêque soit « établi sans le jugement de Dieu. » Il ajoute, en parlant de lui-même : « Quand un évêque a été substitué « en la place du défunt, quand il a été choisi en paix « par le suffrage de tout le peuple, quand il est pro-

« tégé par le secours de Dieu dans la persécution, qu'il « est fidèlement joint à tous ses collègues, et que pen- « dant quatre années d'épiscopat il a été connu de son « peuple. » Vous voyez que saint Cyprien, pour mon- trer que son élection a été légitime, représente d'abord le jugement de Dieu : puis il ajoute qu'elle a été paisible, agréée du peuple, approuvée par les évêques voisins ; que sa constance dans la persécution, et l'intégrité de ses mœurs reconnue de tout le peuple pendant quatre ans, ôtent tout prétexte aux schismatiques de le déposer pour élire un nouvel évêque. Ainsi le suffrage du peu- ple, qui ne signifie tout au plus que son consentement, est mis avec plusieurs autres circonstances que M. Ju- rieu ne regarde pas lui-même comme nécessaires à une élection.

Il faut encore montrer à M. Jurieu quelle idée saint Cyprien donne de ce suffrage du peuple dans les autres épîtres qu'il a citées contre nous. La trente troisième est écrite aux prêtres, aux diacres de Carthage, et à tout le peuple, sur l'ordination d'Aurélius. L'évêque absent l'avoit ordonné lecteur sans les en avertir. « Mes « très chers frères, leur dit-il, nous avons accoutumé, « dans les ordinations du clergé, de vous consulter « auparavant ; mais il ne faut point attendre le témoi- « gnage des hommes quand les suffrages divins les pré- « viennent, etc. Sachez donc, mes très chers frères, « qu'il a été ordonné par moi et par mes collègues qui « étoient présents. » Qu'on ne nous dise point que ce n'étoit qu'une ordination de lecteur. A l'occasion d'un lecteur ordonné, saint Cyprien parle généralement et sans restriction de toutes les ordinations du clergé. Re- marquez qu'il ne dit pas, nous sommes obligés de comp-

ter vos suffrages; mais seulement, *nous avons accoutumé de vous consulter.* Ce n'étoit donc qu'une coutume de l'église, qui use toujours d'une conduite douce pour faire aimer son autorité. Et quand on demandoit le suffrage du peuple, on ne faisoit que *le consulter.* Mais encore, pourquoi le consultoit-on? C'est, dit saint Cyprien, qu'on *attendoit les témoignages humains.* Vous voyez que cette consultation se réduisoit à s'assurer des mœurs de l'élu par le témoignage du peuple, et que saint Cyprien, après avoir appelé le suffrage du peuple *les témoignages humains*, ajoute qu'il n'a pas été nécessaire de les attendre, parceque les suffrages divins ont précédé, c'est-à-dire, ou que ce père avoit eu une révélation particulière sur ce choix comme il en avoit souvent sur les affaires de l'église, ou qu'il avoit assez reconnu la vocation divine sur Aurélius par sa constance dans les tourments et par l'intégrité de ses mœurs.

Dans l'épître trente-quatrième ce père parle avec la même autorité sur une semblable ordination de Célerin. Si M. Jurieu méprise ces élections de lecteurs, je le prie de remarquer que saint Cyprien choisit à la fin de cette épître ces deux lecteurs avec la même autorité pour les élever au sacerdoce. *Au reste, sachez*, dit-il, *que je les ai déjà désignés pour les honorer du sacerdoce.* Il ajoute qu'ils recevront dès ce jour-là les mêmes distributions que les prêtres, et qu'il *les fera asseoir avec lui, lorsqu'ils auront atteint un âge plus mûr.* Ainsi ce n'est point une désignation vague et incertaine; c'est un choix fixe et déterminé qui commence à s'exécuter sans attendre l'avis du peuple, et auquel il ne manque rien pour être une véritable [illegible] C'est encore ainsi que saint Cyprien parle au clergé de Carthage de

recevoir au rang des prêtres Numidicus qu'il a élevé au sacerdoce. *Quand je serai présent*, ajoute-t-il, *il sera encore élevé à une plus grande fonction*, c'est-à-dire à celle de l'épiscopat. Vous voyez que le peuple n'est pas seulement consulté. Ainsi, lorsque saint Cyprien assure qu'il ne veut rien faire que par l'avis du clergé, et même du peuple, c'est qu'il veut profiter des avis de tous, c'est qu'il veut, par cette condescendance paternelle, faire aimer son autorité : mais il se réserve, comme il paroît par ces exemples, de décider seul quand il le juge convenable. Enfin l'assurance qu'il donne de n'agir point d'ordinaire sans consulter, montre qu'il veut bien suivre une règle à laquelle il n'étoit pas assujetti en rigueur; et au contraire les cas où il décide seul font assez voir qu'il avoit le droit de le faire.

M. Jurieu n'a rien dit de l'épître soixante-huitième du même père ; mais comme il pourroit s'en servir dans la suite, il n'est pas inutile de lui montrer combien elle est contraire à ses sentiments. Elle est écrite au clergé et aux peuples fidèles d'Espagne, sur Basilide et Martial, qui, étant tombés pendant la persécution, avoient été déposés. On avoit ordonné Sabin et Félix en leur place. Voici les paroles dont il semble d'abord que les protestants pourroient tirer quelque avantage : « Le « peuple obéissant aux préceptes divins et craignant « Dieu, peut se séparer de son pasteur qui pèche, et « ne doit point prendre de part aux sacrifices d'un « prêtre sacrilège; principalement puisqu'il a le pou- « voir, ou de choisir de dignes pasteurs, ou d'en re- « fuser d'indignes. [illegible] nous voyons qui vient de « l'autorité [illegible] croiroit que saint Cyprien a jugé, comme les protestants, que les élec-

tions des pasteurs dépendent absolument du peuple? Mais cet exemple doit montrer combien il est facile de se tromper sur les sentiments des auteurs, quand on s'arrête à des passages qui semblent formels, et qu'ils sont détachés de la suite. Il faut se souvenir qu'il n'est question dans cette épître que de montrer, non au peuple seul, mais au clergé et au peuple ensemble, qu'ils peuvent abandonner un pasteur légitimement déposé pour sa chute, et en la place duquel un autre aura été mis par une ordination canonique. La suite lève toute équivoque. « Principalement, dit saint Cyprien, puisque le « peuple a le pouvoir de choisir de dignes pasteurs ou « d'en refuser d'indignes, ce que nous voyons qui vient « de l'autorité divine, qui a voulu que le pasteur fût « choisi en présence du peuple aux yeux de tout le « monde, et qu'il fût reconnu digne et capable par le « jugement et par le témoignage public, comme le « Seigneur, dans les Nombres, commanda à Moïse, « disant : Prenez Aaron votre frère, et Éléazar son « fils..... Dieu commande d'établir le prêtre devant « toute la synagogue, c'est-à dire qu'il fait entendre « que les ordinations de pasteurs ne doivent se faire « qu'avec la connoissance du peuple assistant, afin que, « le peuple étant présent, on découvre les crimes des « méchants et on publie les vertus des bons, et que « l'ordination soit juste et légitime, étant examinée par « le suffrage et le jugement de tous. » Il ajoute : « Ce « qui se faisoit [illegible] tant de soin et de précaution, « le peuple [illegible]mblé, de peur que quelque in- « digne ne [illegible] dans le ministère de l'autel ou « dans la place [illegible]ple..... C'est pourquoi il faut « observer, selon la tradition divine et l'usage aposto-

« lique, ce qui s'observe chez nous et presque dans « toutes les provinces, que, pour bien faire une ordi- « nation, les évêques de la province qui sont voisins « s'assemblent devant le peuple à qui on doit ordonner « un pasteur, et que l'évêque soit élu en présence du « peuple, qui connoît parfaitement la vie d'un chacun, « et qui a observé leur conduite. C'est ce que nous « voyons qui a été fait chez vous dans l'ordination de « notre collègue Sabin, etc. »

Il est manifeste que ce père ne représente cette convocation du peuple que comme une coutume de la part des églises, et non pas comme une loi essentielle suivie par-tout sans exception : l'exemple qu'il apporte de l'ordination d'Éléazar montre combien il étoit éloigné de penser que la présence du peuple lui donnât le droit d'élire, puisque les Israélites ne furent que les simples spectateurs de la transmission du père au fils, d'un ministère que Dieu avoit rendu successif et indépendant de toute élection. Il dit sans cesse qu'il faut appeler le peuple par *précaution* pour s'assurer par son témoignage des mœurs de ceux qu'on élit.

Enfin il montre que toutes ces précautions ont été observées pour Sabin, afin de donner plus d'autorité à son ordination et d'engager plus fortement le peuple, ébranlé par les artifices du pasteur déposé, à reconnoître toujours le nouveau pasteur dont il avoit approuvé lui-même l'élection.

En voilà assez pour montrer [illegible] droit d'élection réside, selon saint Cyprien, dans [illegible] des pasteurs, et que les peuples n'y sont [illegible] nme témoins que l'on consulte en esprit [illegible] et d'union. C'est pourquoi, quand même l'élection [illegible] feroit l'essence de

l'établissement des pasteurs, ils ne tiendroient point leur ministère du peuple ; et ainsi l'autorité que M. Jurieu emploie contre nous se tourneroit encore contre lui.

CHAPITRE XV.

Suite sur l'élection des pasteurs.

M. Jurieu nous cite quatre chapitres tirés de la dist. soixante-troisième du décret de Gratien, sans en rapporter aucune parole. Mais nous avons autant d'intérêt à les examiner en détail qu'il en avoit de ne le faire pas. Le premier est de saint Grégoire, pape. Laurens, évêque de Milan, étant mort, on avoit élu Constance diacre. La relation qu'on en avoit envoyée au pape marquoit que l'élection s'étoit faite unanimement : mais comme elle n'étoit pas souscrite, et qu'il y avoit à Gênes beaucoup de citoyens de Milan qui s'y étoient réfugiés à cause des violences des barbares, le pape ordonne à Jean, son sous-diacre, d'y passer, *pour n'omettre aucune précaution, afin que s'il n'y a point de division entre eux sur cette élection, et qu'il reconnoisse que tous persévèrent à consentir*, etc. Je crois n'avoir pas besoin de montrer que tout cela se réduit manifestement aux règles que nous avons tirées de saint Cyprien pour la coutume d'appeler le peuple, de le consulter, et de s'accommoder autant qu'on le pouvoit à son inclination, afin qu'il obéît avec plus de confiance à un pasteur qu'il auroit lui-même désiré.

Le second chapitre est du pape Gelase, qui mande à Philippe et à Gérontius, évêques, qu'on lui a appris

qu'une élection a été faite par un petit nombre des moins considérables du lieu dont le pasteur étoit mort. « C'est pourquoi, dit-il, mes très chers frères, il faut « que vous assembliez souvent les divers prêtres et « les diacres, et tout le peuple de toutes les paroisses « de ce lieu, afin que chacun étant libre, et les cœurs « étant unis, etc. » Voilà une conduite paternelle. Il veut qu'on assemble le peuple avec le clergé, comme nous l'avons toujours reconnu, et qu'on tâche de les faire convenir. Est-ce là reconnoître dans le peuple un droit rigoureux de conférer la puissance pastorale?

Le troisième chapitre est de saint Léon, qui écrit aux évêques de la province de Vienne, en ces termes : « Pour l'ordination des pasteurs on attend les vœux des « citoyens, les témoignages des peuples, l'avis des « personnes considérables, et l'élection du clergé. » Il ajoute : « Qu'on prenne la souscription des clercs, « le témoignage des personnes considérables, le con- « sentement des magistrats et du peuple. » Voilà des termes décisifs qui ne souffrent aucune équivoque. La présence, le témoignage, le conseil, le désir des laïques est attendu ; mais l'élection et la souscription aux actes est réservée au seul clergé. N'est-il pas étonnant qu'on ait cru nous pouvoir faire une objection d'un passage qui en fait une si concluante contre les protestants?

Le quatrième chapitre *sacrorum* est extrait des capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire. Il y est marqué seulement que les évêques seront pris du diocèse même au choix du clergé et du peuple, selon les règles canoniques. Ainsi ce choix doit être expliqué par les règles canoniques que nous avons déjà éclaircies.

Mais M. Jurieu, qui a cherché dans le décret de

Gratien ces endroits, comment a-t-il pu s'empêcher d'y voir une foule d'autorités qui accablent sa réforme sur cet article ? N'a-t-il pas vu, sans sortir de ce livre, que le concile de Laodicée, qui est si ancien et si autorisé dans l'église, a parlé ainsi dans son canon troisième : « Il ne faut pas permettre aux assemblées « du peuple de faire l'élection de ceux qui doivent « être élevés au sacerdoce. » Dire, comme Dumoulin, que ce concile a voulu seulement que les élections ne fussent point abandonnées *à la populace*, c'est parler sans preuve. Il n'y a point de passage formel qu'on n'élude par ces explications. Le concile ne dit aucun mot qui marque que le droit du peuple lui est conservé. Il auroit fallu, selon le sens de Dumoulin, recommander au peuple d'élire avec ordre et sans trouble, mais non pas ordonner aux pasteurs de ravir injustement au peuple les élections qui lui appartenoient de droit. Enfin il est manifeste que ce concile a voulu ordonner ce qui est réglé en tant d'autres lieux, c'est-à-dire, qu'après avoir consulté le peuple pour les élections, on ne lui laissera pas la décision, et qu'elle sera réservée au clergé. Si ce droit d'élection appartient au peuple, pourquoi le lui arracher ? Quoi ! la tyrannie dont on accuse les pasteurs catholiques étoit-elle déjà établie dès ce temps si voisin de celui des apôtres ? Si M. Jurieu ose le dire, il faudra au moins qu'il avoue que l'antiquité est pour nous. Il ne peut pas ignorer que toutes les églises ont suivi la règle de ce concile. L'orient et l'occident sont uniformes pour le droit de décider, dans les élections, aux évêques de la province qui doivent imposer les mains. D'où vient que celui qui consacroit étoit aussi le principal électeur, et que ces deux termes

grecs, ἐκλογὴ et χειροτονία, étoient pris indifféremment dans le langage ecclésiastique pour signifier tout ensemble l'élection et l'ordination. Le quatrième canon du grand concile de Nicée veut que le nouvel évêque soit *établi* par tous les évêques de la province assemblés. Par ce terme général d'*établir*, dont le concile se sert après saint Paul, il comprend l'élection et l'ordination. Tout est donné sans réserve aux évêques. Il ajoute que si quelque nécessité pressante, ou la distance des lieux, empêche quelques évêques de s'y trouver, il en faut au moins trois assemblés ; que les absents ayant envoyé leurs suffrages par écrit, alors on fasse l'élection et ordination, ce qu'il exprime par le terme χειροτονίαν. Ainsi ce qu'il appelle en cet endroit ordination comprend l'élection même : car encore qu'un seul évêque suffise pour ordonner, le concile veut qu'il y en ait au moins trois assemblés. Il dit qu'on recevra par écrit les suffrages des évêques absents. Il veut enfin que la décision pour ce choix appartienne principalement au métropolitain, qui étoit le consacrant. Si le peuple de chaque église avoit le droit de faire son pasteur, et de lui conférer le ministère, il étoit bien injuste qu'on lui ôtât ce droit sans le consulter, et qu'on le transférât à tous ces pasteurs étrangers.

M. Jurieu a dû voir aussi, dans le décret de Gratien qu'il nous cite, le pape saint Martin qui parle dans le même esprit. *Il n'est pas permis au peuple*, dit-il, *de faire l'élection de ceux qu'on élève au sacerdoce.* Remarquez qu'il ne dit pas : la coutume n'est point. Comme saint Cyprien, parlant de l'assistance du peuple aux élections, se contente de dire, *nous avons*

accoutumé de vous consulter; ce pape dit absolument: *Il n'est pas permis au peuple ; mais que cela soit au jugement des évêques , afin qu'ils reconnoissent eux-mêmes* , etc. Il a pu voir encore chez Gratien , le pape Estienne qui dit à Romain, archevêque de Ravenne : *Il faut l'élection des prêtres et le consentement du peuple fidèle ; car le peuple doit être instruit et non pas suivi.* Le pape Célestin a employé les mêmes paroles , et il dit de plus : *Nous devons avertir le peuple de ce qui lui est permis , et de ce qui ne l'est pas , s'il l'ignore , et non pas consentir à ce qu'il veut* (1). Si nous avions à parler maintenant sur les témoignages et les oppositions du peuple que l'église admet encore dans les ordinations de ses ministres, pourrions-nous parler plus clairement et avec plus d'autorité pour montrer que la puissance de conférer le ministère n'appartient pas au peuple? Voici encore des paroles du concile VIII qui se tint dans la ville impériale. C'est le concile même qui parle. « Ce concile , se conformant aux précédents « conciles, ordonne que les consécrations et promo- « tions d'évêques se fassent par l'élection et le décret « du collège des évêques , et défend que tout laïque , « soit prince, soit noble , se mêle des élections , etc... « puisqu'il ne convient pas qu'aucun des grands ou « des autres laïques ait aucune puissance en ces ma- « tières , mais qu'ils se taisent , et qu'ils soient attentifs « jusqu'à ce que l'élection de l'évêque futur soit con- « clue par le collège de l'église. Que si quelque laïque « est invité par l'église à s'en mêler et à y concourir, « il peut , avec respect , s'il le veut , obéir à ceux

(1) Ep. 3 , c. 3.

« qui l'appellent. » M. Jurieu dira sans doute qu'il ne se met guère en peine de l'autorité du concile huitième ; mais il observera que je la rapporte uniquement pour montrer que cet esprit a été celui de l'église dans tous les siècles, même dans ceux où la puissance séculière avoit affoibli la discipline et l'autorité pastorale. Si le ministère étoit dans les mains du peuple, les rois qui en sont les chefs, bien loin d'en être exclus, devroient y avoir la principale part ; ils devroient entrer dans les élections, non pour obéir aux évêques qui les appellent, mais pour exercer le droit du peuple ; ce droit du peuple devroit être exercé indépendamment des évêques mêmes, puisque les évêques des diocèses voisins ne sont point du troupeau à qui appartient naturellement, selon M. Jurieu, le choix du pasteur. Le peuple pourroit donc consulter les évêques ; mais ce seroit à lui à décider souverainement. Le prince, qui est le chef des peuples, devroit donc aussi décider avec une pleine autorité. Dira-t-on que les rois ont manqué de puissance pour défendre ce droit, et que les évêques qui n'ont été que trop assujettis, sur-tout en Orient, à la puissance séculière, ont néanmoins opprimé les rois et les empereurs, et que les empereurs se sont laissé arracher leur droit avec celui de tous leurs peuples, sans former jamais une seule plainte ? Qui pourra croire cette fable ?

On voit donc clairement que quand il est dit qu'un pasteur a été élu par le peuple, il faut entendre le sens de ces paroles par celles qui les précèdent et qui les suivent, comme quand le pape Etienne donne cette règle : « Nous voulons que quand on fait un évê-« que, les évêques étant assemblés avec le clergé,

« celui qui doit être élu le soit en présence du sénat « et du peuple, et qu'ainsi étant élu par tous, il soit « consacré, etc. » Il est manifeste qu'encore que ce pape dise *étant élu par tous*, à cause que le peuple présent concourt à l'élection ; elle n'est faite néanmoins que par les évêques et le clergé en présence du peuple. Il est naturel d'appeler élection ou suffrages les acclamations d'un peuple qui consent. C'est ainsi que les habitants d'Hippone se comportèrent dans la désignation que saint Augustin fit de son successeur Éradius ou Éraclius, dont nous avons les actes authentiques rapportés par des notaires mot à mot. Saint Augustin raconte d'abord qu'il étoit allé à Milève pour consoler les peuples qui étoient affligés de ce que Sévère, leur évêque, avoit marqué avant sa mort son successeur sans les en avertir, croyant qu'il suffisoit de le désigner au clergé. Saint Augustin reconnoît qu'en cela Sévère avoit un peu manqué. En effet la règle, comme nous l'avons vu, étoit de consulter le peuple : mais il ne dit point que ce choix fût nul, et qu'on songeât à en faire un autre. Au contraire, il dit que le peuple étoit *triste*, c'est-à-dire fâché d'une chose faite sans lui, et qu'il ne pouvoit défaire ; mais qu'enfin sa tristesse se changea en joie. Ensuite saint Augustin déclare que pour lui, il veut agir plus régulièrement, *afin que personne ne se plaigne de lui*. Il observe toutes les formes communes des élections. « Je veux, dit-il, pour mon « successeur le prêtre Éradius. Les notaires de l'église, « comme vous voyez, recueillent ce que je dis ; ils re- « cueillent ce que vous dites. Mes paroles et vos accla- « mations ne tombent point à terre. Pour vous le dire « plus ouvertement, nous faisons maintenant des actes

« ecclésiastiques : car je veux que ceci soit confirmé, « autant qu'il dépend des hommes. » Saint Augustin prend ces précautions, non pour faire élire son successeur par le peuple, mais pour consulter le peuple sur cette élection, selon les canons. Si saint Augustin dans la suite veut s'assurer de la promesse de son peuple, c'est pour une autre chose qui dépendoit des particuliers. Il demandoit qu'on le laissât en paix vaquer uniquement à l'étude des livres sacrés, et que toutes les affaires allassent à Éradius.

Si après tant d'exemples, auxquels on en pourroit ajouter beaucoup d'autres, M. Jurieu demande encore pourquoi, le clergé ayant le droit de faire seul les élections, on y appeloit si soigneusement le peuple, saint Léon, écrivant à Anastase, évêque de Thessalonique, lui répondra « qu'il ne faut pas ordonner un pasteur « pour un peuple malgré lui, et s'il ne l'a point de- « mandé ; de peur que la ville ne méprise ou ne haïsse « l'évêque qu'elle n'aura point désiré, et qu'elle ne se « relâche dans la piété pour n'avoir pu obtenir celui « qu'elle a voulu (1). » *Cui non licuit habere quem voluit.* C'est dont manifestement l'édification publique, la consolation des peuples, et non pas leur droit rigoureux, qui les a fait appeler pour assister aux élections. Il faut remarquer que saint Léon parle ainsi, immédiatement après avoir montré que le droit de l'élection de l'évêque, qu'il appelle le *souverain prêtre*, réside dans l'assemblée des évêques comprovinciaux, et que le consentement unanime du clergé et du peuple n'est qu'une demande. *Ille omnibus præponatur quem cleri*

(1) Ep. 82 ou 84.

plebisque consensus concorditer postulârit. Et il ajoute que s'il y a un partage, le jugement du *métropolitain doit le vider en faveur de celui qui sera le plus désiré et le plus digne.* Vous voyez donc toujours, d'un côté, le peuple qui est écouté, et qu'on tâche de satisfaire; de l'autre, l'ordre ecclésiastique qui décide. Ce témoignage du peuple, nécessaire selon les canons, est une circonstance que les électeurs doivent observer pour le bien des peuples, et non une partie essentielle de l'élection même. Il étoit naturel que les canons demandassent le témoignage du peuple fidèle, après que saint Paul avoit demandé celui même des gens du dehors; c'est-à-dire qu'on choisît un homme respecté des païens.

Mais dans une occasion où les évêques avoient enfin cédé à l'entêtement du peuple, saint Avitus, évêque de Vienne, témoigne combien il est scandalisé de ce renversement de l'ordre. *Il est*, dit-il, *d'un exemple fort mauvais qu'on dise que l'ordination sacerdotale est gouvernée par le peuple* (1). De là vient que le peuple, qui étoit sujet à donner son suffrage avec confusion, a perdu insensiblement cette espèce de droit dont la charité des pasteurs l'avoit mis en possession. C'étoit si peu un droit naturel, qu'il paroît toujours par toutes les lois ecclésiastiques que le clergé s'en rendoit toujours le maître comme d'une des choses qui dépendoient le plus du gouvernement pastoral; d'où il faut conclure que ce droit venoit d'une condescendance du clergé pour faire goûter davantage au peuple l'autorité de ses pasteurs, et non pas d'une institution divine et irrévocable. De là vient aussi que le peuple trop licencieux,

(1) Ep. 63.

abusant du pouvoir qu'on lui avoit laissé, en a été dépouillé sans contradiction. Maintenant on peut dire que le roi a fait revivre en sa personne l'ancien droit du peuple. Encore même son autorité pour les élections des évêques est bien plus grande que celle du peuple n'a jamais été. Il choisit seul, sans consulter le clergé de l'église vacante. Il donne un titre par écrit, contre lequel on ne réclame point. On peut donc juger par son droit, qui est infiniment plus grand que celui du peuple ne l'a été, quel étoit autrefois celui du peuple. Cette nomination que le roi fait n'est point une vraie élection. Le prince, bien loin de disposer de la puissance spirituelle, et de conférer le ministère de pasteur, ne donne pas même un titre canonique pour recevoir cette puissance; il ne fait que présenter un homme à l'église, et demander pour lui qu'il soit pourvu et ordonné; et l'église acquiesce à son choix. C'est l'ordre des pasteurs, en la personne du pape son chef, qui élit, qui institue, qui, par un titre canonique, destine au ministère celui que le prince n'a fait que proposer. On doit juger, par cette discipline présente, de l'ancienne pour les suffrages du peuple dans les élections. Ne seroit-il pas absurde de prouver maintenant que les clefs et le ministère appartiennent au roi, parcequ'il nomme aux évêchés? Enfin, l'autorité absolue avec laquelle les pasteurs ont décidé sur la forme des élections, y ont admis les laïques à certaines conditions, et les en ont ensuite exclus, fait assez voir que toute la véritable puissance de disposer du ministère a toujours résidé dans les seuls pasteurs.

CHAPITRE XVI.

CONCLUSION.

Les protestants ne peuvent donc avoir recours ni au droit naturel du peuple de disposer des clefs, ni à l'ordination qui leur est venue par les vaudois, ni à celle qu'ils ont reçue par les prêtres catholiques. C'est en vain que M. Claude dit : « Quand même il y auroit eu « de l'irrégularité, cette irrégularité auroit été suffi- « samment réparée par la main d'association et par le « consentement que tout le corps de la société a donné « à leurs vocations (1). » Il sent le foible de sa cause, et il ne peut s'abstenir de nous le laisser voir. Voilà une irrégularité qui le blesse et qu'il tâche de réparer. Comment le fait-il? par la main d'association. Mais qui a jamais ouï dire que l'écriture ou l'antiquité eussent enseigné aux chrétiens à suppléer ainsi l'ordination des pasteurs? où est-elle cette main d'association? Saint Paul nous apprend (2) qu'elle lui fut donnée par plusieurs apôtres : mais ce n'étoit pas pour rectifier son apostolat et pour suppléer ce qui manquoit à sa mission; il la tenoit de Jésus-Christ seul; il y avoit déjà un grand nombre d'années qu'il l'exerçoit sur les églises, et qu'il avoit demeuré avec saint Pierre quinze jours à Jérusalem. Cette main d'association ne regardoit donc pas la vocation et la validité du ministère de cet apôtre; elle n'étoit qu'un signe de concorde entre les apôtres sur les questions légales qu'ils avoient agitées, et sur la

(1) Rép. aux préjugés, p. 372. (2) Aux Gal. c. 2.

discipline uniforme qu'ils devoient garder en prêchant l'évangile aux juifs et aux gentils. Quel rapport y a-t-il de ce fait avec celui des protestants, qui croient réparer une irrégularité aussi essentielle que le défaut de mission divine, en tendant la main à ceux qui usurpent ainsi le ministère? Mais la trouvera-t-on ailleurs cette main d'association qui est si puissante pour faire pasteurs sans ordination ceux qui ne le sont pas? ici l'écriture les abandonne. Trouveront-ils quelque asile dans l'antiquité? y a-t-il un seul auteur ancien qui nous prouve par quelque exemple, ou qui nous insinue par son propre sentiment, que cette main d'association vaut l'ordination que les apôtres ont pratiquée? Encore si cette main d'association étoit une action réelle, en sorte qu'on eût imposé les mains à ces ministres mal établis, il ne resteroit plus qu'à savoir si ceux qui leur auroient imposé les mains étoient eux-mêmes bien ordonnés. Par-là nous retomberions encore dans toutes nos difficultés. Mais de plus, cette main d'association n'est qu'une manière de parler; c'est-à-dire, pour parler sans figure, que, sans aucune cérémonie religieuse ni imposition réelle des mains, les premiers pasteurs de la réforme furent reçus pour pasteurs par le troupeau même lorsqu'ils entrèrent en fonction; et que ceux d'entre eux qui avoient l'ancienne ordination reconnurent les autres pour vrais ministres. Ainsi ces manières de parler, qui éblouissent d'abord si on les réduit à leur juste valeur, signifient ce qui a été dit et réfuté tant de fois; savoir, que le peuple ayant le droit de disposer des clefs, son consentement sans ordination donne une parfaite mission aux usurpateurs du ministère. Dès-lors il n'y aura plus d'intrus ni de faux pasteurs à punir,

pourvu qu'ils sachent séduire quelque partie d'un peuple grossier et inconstant, et se faire donner la main d'association. Sans doute nos frères auroient horreur d'un tel principe, si l'habitude ne les empêchoit d'en découvrir les pernicieuses conséquences.

Mais il faut qu'ils avouent qu'ils n'ont point parmi eux le ministère, selon l'institution divine. J'ai montré que cette institution l'attache au sacrement de l'ordination, qui est l'imposition des mains des pasteurs. Leurs premiers ministres, comme nous l'avons vu, n'avoient point reçu cette ordination de la main des pasteurs qui avoient été ordonnés par d'autres : donc ils n'étoient point pasteurs. Ceux qu'ils ont ordonnés pour leur succéder n'ont pu avoir une mission et une ordination plus valide que la leur même : il n'y a donc point eu jusqu'ici de vrais ministres dans leur réforme. Que peuvent-ils répondre ? S'ils n'ont point reçu le ministère par la voie qui nous est donnée dans l'institution, comment ont-ils pu l'avoir ? Il ne leur reste à alléguer qu'une voie extraordinaire et miraculeuse qui est au-dessus des lois de l'institution. Mais quand on leur demande des miracles, ils se récrient que c'est une injustice. *Si les miracles étoient nécessaires*, dit Dumoulin, *ce seroit pour ceux qui n'ont nulle vocation ordinaire.* Nous avons prouvé qu'ils ne l'avoient point cette vocation ordinaire. Point de vocation sans l'imposition des mains des pasteurs ; point d'imposition des mains ni des catholiques ni des vaudois. Il n'y a plus de ressource pour eux que par les miracles. Les prophètes en faisoient sans cesse. A leur seule parole, ils ouvroient et fermoient le ciel. Ce n'étoit pourtant pas pour transporter le ministère de la synagogue, et pour changer

la foi de leur temps : il ne s'agissoit que de redresser les particuliers, et d'annoncer la colère prête à éclater. Les apôtres marchoient sur les traces de Jésus-Christ ; il les avoit conduits par la main dans la moisson qu'il leur destinoit ; il sembloit avoir assez fait de miracles pour les dispenser d'en faire ; ses œuvres parloient pour eux ; leur ministère étoit immédiatement fondé sur la puissance de celui qui les envoyoit avec tant de signes et de prodiges : cependant ils font eux-mêmes, selon sa prédiction, des miracles encore plus grands que les siens. Voilà quel a été le ministère extraordinaire des prophètes et des apôtres. C'est ainsi que Dieu autorise ceux qu'il conduit hors de la voie commune, et par lesquels il veut changer ce qui se trouve établi.

Que pouvons-nous donc croire de ces hommes qui viennent dans les derniers temps *entasser docteurs sur docteurs*, suivant la prédiction de saint Paul? Ils disent que l'église est tombée, et qu'ils sont suscités pour la redresser. Ils veulent faire une seconde fois ce que les apôtres avoient fait la première. Ils entreprennent enfin bien plus que les prophètes : car les prophètes n'ont jamais ébranlé l'ancien ministère ; et ceux-ci transportent le nouveau, dont l'ancien n'étoit que la figure.

Les croirons-nous sur leur parole, quand ils parlent contre la mère qui les a enfantés? Non, sans doute. Consultons l'écriture qu'ils nous objectent sans cesse, et qui ne leur doit pas être suspecte : nous avertit-elle que cet édifice *tombera en ruine et en désolation ; que son état sera interrompu ; que toutes sortes de superstitions et d'idolâtries y auront vogue ; que ses sacrements seront abâtardis, falsifiés et anéantis du tout*?

Montrez-nous, disoit saint Augustin, parlant aux donatistes (1), *montrez-nous par des textes clairs et formels cette affreuse ruine de l'église :* montrez-nous-la, disons-nous de même encore aux protestants. Ainsi saint Augustin a répondu par avance pour nous; et les protestants, comme les donatistes, accusent en vain l'église d'une corruption que l'écriture n'a jamais prédite.

La synagogue, qui n'étoit établie que pour un temps, et qui n'étoit que l'ombre de l'église, tombe; et les prophètes de siècle en siècle annoncent sa chute pour y préparer de loin le peuple de Dieu. L'église faite pour remplir tous les temps, et pour être éternelle comme son époux, tomberoit sans que les prophètes ni de l'ancienne ni de la nouvelle alliance l'eussent jamais prévu pour préparer les enfants de Dieu contre la séduction! Qui pourroit le penser?

Qu'on ne nous dise point que l'apocalypse a prédit la chute de l'église. Nous demandons aux protestants, comme saint Augustin aux donatistes, des passages clairs et formels; en un mot, une autorité qui ne souffre aucune équivoque. Les protestants, qui ne peuvent s'accorder entre eux sur le sens de l'apocalypse, montrent assez combien elle est obscure. M. Jurieu lui-même avoue au commencement de l'explication qu'il en a donnée, que tous ceux qui ont marché devant lui, jusqu'à Joseph Medde même, son célèbre guide, se sont égarés; qu'il marchoit lui même d'abord sans savoir où il alloit, et que ce n'est qu'après de longs désirs, et par une espèce d'inspiration, qu'il a compris les mystères. Ainsi

(1) De unit. eccl.

les protestants sincères qui liront son ouvrage doivent en conclure qu'il faut cesser de chercher dans l'apocalypse cette claire prédiction de la chute de l'église que nous demandons avec saint Augustin.

Il ne faut pas s'étonner si les protestants cherchent dans l'apocalypse cette ruine, comme les donatistes la cherchoient dans le cantique des cantiques. C'est que quand on est pressé par la vérité, on cherche à éluder les endroits les plus clairs par les plus obscurs. Mais en vain cherchera-t-on cette chute dont Jésus-Christ a promis de nous garantir. L'écriture ne peut se contredire elle-même. Une église à laquelle le sauveur a donné *son esprit de vérité*, *afin qu'il y demeure éternellement* (1); une église *fondée sur la pierre* (2), que les vents ne peuvent ébranler; une église contre laquelle *les conseils de l'enfer ne peuvent prévaloir*; une église avec laquelle Jésus-Christ (3) *baptisera et enseignera tous les jours jusqu'à la fin du siècle*; une église à laquelle (4) *Dieu donne des docteurs et des pasteurs pour la consommation du corps des élus* jusqu'au jour où Jésus-Christ viendra juger le monde; une église qu'il faut que chaque fidèle puisse consulter à chaque moment (5), et dont on doit sans interruption *écouter les pasteurs*, comme *écoutant Jésus-Christ* (6); enfin dont on ne peut *mépriser* les pasteurs *sans mépriser* celui qu'ils représentent, ne peut sans doute jamais tomber dans l'abîme de l'idolâtrie, ni se trouver avec un ministère anéanti qu'on ait besoin de ressusciter.

Ici M. Jurieu, honteux des foibles réponses que tous

(1) Joan. c. 14, v. 16.
(2) Matth. c. 16, v. 18.
(3) Ibid. c. 28, v. 20.
(4) Ephes. c. 4, v. 11.
(5) Matth. 18, 17.
(6) Luc. 10, 16.

les autres ministres nous ont faites avant lui, semble se déclarer pour nous contre eux et contre sa propre confession de foi, quoiqu'il ait juré de l'enseigner au peuple. L'église, selon lui, n'est point tombée en ruine et en désolation : c'est seulement une confédération particulière qui s'est corrompue. Encore même cette confédération, qui est la romaine, malgré ses erreurs contre la médiation de Jésus-Christ et malgré son idolâtrie, n'a jamais cessé de composer avec toutes les autres l'église universelle à laquelle appartiennent toutes les promesses.

Je laisse à ce ministre à justifier ce nouveau système inconnu à tous les saints pères, et dont on ne trouve aucune trace dans toute l'antiquité. Qu'il explique, s'il le peut, comment chaque fidèle pourra écouter cette église, qui, selon lui, ne parle jamais, ou du moins dont la voix confuse est composée des clameurs de tant de sectes qui se contredisent. Est-ce donc là le corps de Jésus-Christ? Quoi! ce corps monstrueux composé de tant de membres disproportionnés, divisés entre eux, et si défigurés! ce corps qui ne fait pas même un corps, puisque tous ses membres, bien loin d'être liés, d'agir de concert, et de se mouvoir avec subordination, ne font que s'abhorrer, que se déchirer, que se condamner à la mort, et que se livrer à Satan!

Osera-t-on dire que cette Babel, où il ne paroît qu'orgueil et confusion de langues, soit la cité pacifique où règne la sainte unité? Dira-t-on que tous ces hommes composent la famille du père céleste, eux qui regardent réciproquement la table où leurs frères célèbrent la cène, comme la table des démons, à laquelle ils ne peuvent participer sans renoncer à Jésus-Christ? La

prière que Jésus-Christ fit à son père pour unir ses enfants entre eux comme il est uni avec lui, ses promesses mêmes si magnifiques, n'aboutiront-elles donc qu'à ce triste et scandaleux accomplissement? Le fruit de ces grandes promesses pour l'unité et pour la pureté de la foi dans l'église ne consistera-t-il que dans une lâche dissimulation et dans une tolérance mutuelle et politique sur un nombre prodigieux d'erreurs? Que dis-je? on ne se tolère pas même. Ainsi il faut encore, suivant ce système, que l'unité et la vérité se trouvent jusqu'au milieu de la dissension et dans un amas d'erreurs où l'on se réprouve les uns les autres.

Quelle unité fondée sur une liaison imaginaire entre tant de sectes qui refusent de s'unir, et qui ne se donnent réciproquement que des anathèmes! Où est-elle cette unité de foi dans cet assemblage confus de sociétés dont chaque membre enseigne, comme un point essentiel de sa foi, ce qui est rejeté par tous les autres comme un blasphème?

Qu'on n'espère plus éblouir les simples, en disant que l'église universelle conserve dans toutes les confédérations qui la composent les points fondamentaux. Il est facile à M. Jurieu de régler, comme il lui plaira, les points fondamentaux pour admettre et pour rejeter les sectes à son gré. Mais pour parler sérieusement, il faudroit marquer d'abord une règle précise et invariable, qui fît discerner ces points qu'on regarde comme les fondements de la foi chrétienne. Jusque-là, que peut-on croire de cette unité de foi et de l'église qui n'est appuyée que sur une distinction de points fondamentaux qu'on n'ose expliquer, et qui est plus obscure que les questions mêmes qui divisent toutes les sectes? Cepen-

dant il faut que M. Jurieu avoue que l'épouse du fils de Dieu, qui, selon saint Paul, est toujours *sans ride et sans tache*, est, selon lui, *la mère des impuretés et des abominations de la terre*. Elle ouvre son sein à une infinité de sectes corrompues et adultères, elle les porte jusque dans ses entrailles; elle y reçoit l'impie arien, qui nie la divinité du Sauveur; et le papiste idolâtre, quoiqu'il soit plus inexcusable dans son idolâtrie que le païen même. Enfin l'antechrist y est né, et s'y nourrit depuis tant de siècles. Faut-il qu'un chrétien soit capable de penser ainsi! Mais qu'il est beau de voir que c'est ainsi qu'on est contraint de penser, dès qu'on abandonne la simplicité de l'ancienne foi!

En attendant que M. Jurieu, devenu doux et humble de cœur, rougisse d'avoir voulu couvrir de cet opprobre l'épouse bien-aimée du fils de Dieu, profitons contre lui de ses égarements, ou plutôt souhaitons qu'il veuille en profiter lui-même, selon la réflexion que nous allons faire. S'il est vrai, comme il l'assure, que sa réforme, en naissant, a trouvé un corps de pasteurs répandus dans toute l'église universelle, qui enfantoient et qui nourrissoient les élus par leur ministère, pourquoi a-t-on osé dégrader ces anciens pasteurs et en établir de nouveaux? Le ministère, selon les protestants, *est sacré et inviolable*. Il faut un cas extrême, tel que celui où ils représentent les sacrements *abâtardis, falsifiés et anéantis du tout*, pour pouvoir *susciter extraordinairement* de nouveaux ministres. Ce cas extrême n'étoit point arrivé dans le dernier siècle; je m'en rapporte à M. Jurieu même, qui suppose toujours un ministère conservé, les sacrements validement administrés, et la doctrine des points fondamentaux gardée dans l'enceinte

de son église universelle. Donc l'entreprise qu'une petite troupe de laïques a faite hors de ce cas d'extrême nécessité pour transférer le ministère, sans observer même l'ordination qui est si autorisée par les apôtres, ne peut passer que pour une invasion sacrilège.

Que croirons-nous donc de cette réforme qui prétend avoir le ministère institué par Jésus-Christ, sans avoir reçu dans son origine le sacrement de l'ordination, qui est le fond et l'essence même de l'institution du ministère? A Dieu ne plaise que nous souffrions jamais qu'on abandonne ainsi l'écriture, pour fonder le sacré ministère sur les subtilités d'une vaine philosophie qui allègue le droit naturel dans des choses toutes surnaturelles et de pure grace!

Ils n'ont ni le sacrement du ministère, ni la vertu miraculeuse et extraordinaire par laquelle Dieu pourroit leur confier le ministère au-dessus de ses propres lois. Qu'en faut-il conclure? Disons-le en esprit de paix et de charité; disons-le humblement et avec douleur, mais disons-le néanmoins avec la liberté évangélique que la vérité nous inspire. Leurs pasteurs ne sont donc pas de vrais pasteurs, et ils ne sont jamais entrés par la porte. Le troupeau qu'ils mènent n'est point à eux. Puisqu'ils ne sont point pasteurs, leur prédication est vaine et sans autorité. Quand même ils ne diroient que la vérité, leur parole ne seroit dans leur bouche qu'une simple parole d'hommes, et non la parole de Dieu, qui ne les envoie point pour parler en son nom: du moins ce seroit la parole de Dieu *dérobée* par des hommes auxquels il n'en a jamais confié le dépôt. Leurs ordinations n'ont aucune vertu; leur cène n'est ni la cène ni le sacrement du Sauveur. Enfin leur

église n'est point une église ; car l'édifice ne peut être plus solide que le fondement, ni le corps plus sain que la tête.

Prions avec ferveur pour ces troupeaux errants et dispersés sur toutes les montagnes, afin qu'ils écoutent la voix des vrais pasteurs, et qu'ils reviennent sous leur main. Prions aussi pour ceux qui osent se dire pasteurs, et qui ne le sont pas, afin que, retournant avec humilité dans l'état de simples brebis, ils aient dans tous les siècles la gloire d'avoir rétabli aux dépens de leur rang la sainte unité, qui ne doit pas moins être l'objet de leurs vœux que des nôtres.

O bon pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, courez après elles, rapportez-les sur vos épaules. Que le ciel se joigne à la terre pour s'en réjouir : que nous ne fassions plus tous ensemble qu'un seul troupeau, un seul cœur et une seule ame. Loin, Seigneur, loin de votre église cette réforme hautaine et animée par un zèle amer, qui a rompu le lien de l'unité : qu'au contraire ce soit la réunion qui fasse la vraie réforme. Que vos enfants travaillent tous ensemble à se réformer dans une douce paix et dans une humble attente de vos miséricordes, afin que votre église refleurisse, et qu'on voie reluire sur elle la beauté des anciens jours.

DIRECTIONS

POUR

LA CONSCIENCE D'UN ROI.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram. *Ps.* 2, 10.

AVERTISSEMENT.

Cet ouvrage important n'avoit point été fait pour devenir public; il ne devoit servir, ainsi que le Télémaque, qu'à l'instruction de l'auguste élève de M. de Fénélon. Après la mort de l'un et de l'autre, on en trouva des copies toutes de la main de l'auteur; et c'est sur une de ces copies, qui étoit à l'hôtel de Beauvilliers, qu'on en a tiré une pour la première édition qui s'est donnée de cet ouvrage en Hollande.

DIRECTIONS

POUR

LA CONSCIENCE D'UN ROI,

Composées pour l'instruction de Louis de France, duc de Bourgogne (1).

INTRODUCTION.

PERSONNE ne souhaite plus que moi, monseigneur, que vous soyez un très grand nombre d'années loin des périls inséparables de la royauté. Je le souhaite par zèle pour la conservation de la personne sacrée du roi, si nécessaire à son royaume, et pour celle de monseigneur le dauphin (2); je le souhaite pour le bien de l'état; je le souhaite pour le vôtre même, car un des plus grands malheurs qui vous pussent arriver seroit d'être maître des autres dans un âge où vous l'êtes encore si peu de vous-même. Mais il faut vous préparer de loin aux dangers d'un état dont je prie Dieu de vous préserver jusqu'à l'âge le plus avancé de la vie. La meilleure manière de faire connoître cet état à un prince qui craint Dieu et qui aime la religion, c'est de lui faire

(1) Petit-fils de Louis XIV, né à Versailles le 6 août 1682, et mort le 20e dauphin de la maison de France à Marly le 18 février 1712.

(2) Louis de France, fils de Louis XIV, né à Fontainebleau le premier novembre 1661, et mort à Meudon le 14 avril 1711.

un *examen de conscience* sur les devoirs de la royauté: et c'est ce que je vais tâcher de faire.

DIRECTION I.

Connoissez-vous assez toutes les vérités du christianisme? Vous serez jugé sur l'évangile comme le moindre de vos sujets. Étudiez-vous vos devoirs dans cette loi divine? Souffririez-vous qu'un magistrat jugeât tous les jours les peuples en votre nom sans savoir vos lois et vos ordonnances, qui doivent être la règle de ses jugements? Espérez-vous que Dieu souffrira que vous ignoriez sa loi, suivant laquelle il veut que vous viviez et que vous gouverniez son peuple? Lisez-vous l'évangile sans curiosité, avec une docilité humble, dans un esprit de pratique, et vous tournant contre vous-même pour vous condamner dans toutes les choses que cette loi reprendra en vous?

DIRECTION II.

Ne vous êtes-vous point imaginé que l'évangile ne doit point être la règle des rois comme celle de leurs sujets; que la politique les dispense d'être humbles, justes, sincères, modérés, compatissants, prêts à pardonner les injures? Quelque lâche et corrompu flatteur ne vous a-t-il point dit et n'avez-vous point été bien aise de croire que les rois ont besoin de se gouverner pour leurs états par certaines maximes de hauteur, de dureté, de dissimulation, en s'élevant au-dessus des règles communes de la justice et de l'humanité?

DIRECTION III.

N'avez-vous point cherché les conseillers en tout genre les plus disposés à vous flatter dans vos maximes

d'ambition, de vanité, de faste, de mollesse et d'artifice ? N'avez-vous point eu peine à croire les hommes fermes et désintéressés qui, ne désirant rien de vous et ne se laissant point éblouir par votre grandeur, vous auroient dit avec respect toutes vos vérités, et vous auroient contredit pour vous empêcher de faire des fautes ?

DIRECTION IV.

N'AVEZ-VOUS pas été bien aise, dans les replis les plus cachés de votre cœur, de ne pas voir le bien que vous n'aviez pas envie de faire, parcequ'il vous en auroit trop coûté pour le pratiquer ? et n'avez-vous point cherché des raisons pour excuser le mal auquel votre inclination vous portoit ?

DIRECTION V.

N'AVEZ-VOUS point négligé la prière pour demander à Dieu la connoissance de ses volontés sur vous ? Avez-vous cherché dans la prière la grace pour profiter de vos lectures ? Si vous avez négligé de prier, vous vous êtes rendu coupable de toutes les ignorances où vous avez vécu, et que l'esprit de prière vous auroit ôtées. C'est peu de lire les vérités éternelles, si on ne prie pour obtenir le don de les bien entendre. N'ayant pas bien prié, vous avez mérité les ténèbres où Dieu vous a laissé sur la correction de vos défauts et sur l'accomplissement de vos devoirs. Ainsi la négligence, la tiédeur, et la distraction volontaire dans la prière, qui passent, pour l'ordinaire, pour les plus légères de toutes les fautes, sont néanmoins la vraie source de l'ignorance et de l'aveuglement funeste où vivent la plupart des princes.

DIRECTION VI.

Avez-vous choisi pour votre conseil de conscience les hommes les plus pieux, les plus fermes, et les plus éclairés, comme on cherche les meilleurs généraux d'armée pour commander pendant la guerre, et les meilleurs médecins quand on est malade? Avez-vous composé ce conseil de conscience de plusieurs personnes, afin que l'une puisse vous préserver des préventions de l'autre, parceque tout homme, quelque droit et habile qu'il puisse être, est toujours capable de prévention? Avez-vous donné à ce conseil une entière liberté de vous découvrir, sans adoucissement, toute l'étendue de vos obligations de conscience?

DIRECTION VII.

Avez-vous travaillé à vous instruire des lois, coutumes et usages du royaume? Le roi est le premier juge de son état : c'est lui qui fait les lois, c'est lui qui les interprète dans le besoin; c'est lui qui juge souvent dans son conseil suivant les lois qu'il a établies, ou trouvées déjà établies avant son règne; c'est lui qui doit redresser tous les autres juges : en un mot, sa fonction est d'être à la tête de ses armées pendant la guerre; et comme la guerre ne doit jamais être faite qu'à regret, et le plus courtement qu'il est possible, et en vue d'une constante paix, il s'ensuit que la fonction de commander des armées n'est qu'une fonction passagère, forcée et triste pour les bons rois, au lieu que celle de juger les peuples et de veiller sur tous les juges est leur fonction naturelle, essentielle, ordinaire, et inséparable de la royauté. Bien juger, c'est juger selon les lois. Pour juger selon les lois, il les faut savoir. Les savez-vous?

et êtes-vous en état de redresser les juges qui les ignorent? Connoissez-vous assez les principes de la jurisprudence pour être facilement au fait quand on vous rapporte une affaire? Êtes-vous en état de discerner entre vos conseillers ceux qui vous flattent d'avec ceux qui ne vous flattent pas, et ceux qui suivent religieusement les règles d'avec ceux qui voudroient les plier d'une façon arbitraire selon leurs vues? Ne dites point que vous suivez la pluralité des voix : car outre qu'il y a des cas de partage dans votre conseil où votre avis doit décider, ne fussiez-vous là que comme un président de compagnie, de plus vous êtes là le seul vrai juge ; vos conseillers d'état ou ministres ne sont que de simples consulteurs ; c'est vous seul qui décidez effectivement. La voix d'un seul homme de bien éclairé doit souvent être préférée à celle de dix juges timides et foibles, ou entêtés et corrompus. C'est le cas où l'on doit plutôt peser que compter les voix.

DIRECTION VIII.

Avez-vous étudié la vraie forme de gouvernement de votre royaume? Il ne suffit pas de savoir les lois qui règlent la propriété des terres et autres biens entre les particuliers, c'est sans doute la moindre partie de la justice ; il s'agit de celle que vous devez garder entre votre nation et vous, entre vous et vos voisins. Avez-vous étudié sérieusement ce qu'on nomme le *droit des gens*, droit qu'il est d'autant moins permis à un roi d'ignorer, que c'est le droit qui règle sa conduite dans ses plus importantes fonctions, et que ce droit se réduit aux principes les plus évidents du droit naturel pour tout le genre humain? Avez-vous étudié les lois fonda-

mentales et les coutumes constantes qui ont force de loi pour le gouvernement de votre nation particulière ? Avez-vous cherché à connoître, sans vous flatter, quelles sont les bornes de votre autorité? Savez-vous par quelles formes le royaume s'est gouverné sous les diverses races; ce que c'étoit que les anciens parlements, et les états généraux qui leur ont succédé; quelle étoit la subordination des fiefs; comment les choses ont passé à l'état présent; sur quoi ce changement est fondé; ce que c'est que l'anarchie, ce que c'est que la puissance arbitraire, et ce que c'est que la royauté réglée par les lois, milieu entre ces deux extrémités? Souffririez-vous qu'un juge jugeât sans savoir l'ordonnance, et qu'un général d'armée commandât sans savoir l'art militaire? Croyez-vous que Dieu souffre que vous régniez, si vous régnez sans être instruit de ce qui doit borner et régler votre puissance? Il ne faut donc pas regarder l'étude de l'histoire, des mœurs, et de tout le détail de l'ancienne forme de gouvernement, comme une curiosité indifférente, mais comme un devoir essentiel de la royauté.

DIRECTION IX.

Il ne suffit pas de savoir le passé, il faut connoître le présent. Savez-vous le nombre d'hommes qui composent votre nation; combien d'hommes, combien de femmes, combien de laboureurs, combien d'artisans, combien de praticiens, combien de commerçants, combien de prêtres et de religieux, combien de nobles et de militaires? Que diroit-on d'un berger qui ne sauroit pas le nombre de son troupeau? Il est aussi facile à un roi de savoir le nombre de son peuple, il n'a qu'à le vouloir. Il doit savoir s'il y a assez de laboureurs, s'il y

a, à proportion, trop d'autres artisans, trop de praticiens, trop de militaires à la charge de l'état. Il doit connoître le naturel des habitants des différentes provinces, leurs principaux usages, leurs franchises, leur commerce, et les lois de leurs divers trafics au dedans et au dehors du royaume. Il doit savoir quels sont les divers tribunaux établis en chaque province, les droits des charges, les abus de ces charges, etc. autrement il ne saura point la valeur de la plupart des choses qui passeront devant ses yeux; ses ministres lui en imposeront sans peine à toute heure; il croira tout voir, et ne verra rien qu'à demi. Un roi ignorant sur toutes choses n'est qu'à demi roi : son ignorance le met hors d'état de redresser ce qui est de travers; son ignorance fait plus de mal que la corruption des hommes qui gouvernent sous lui.

DIRECTION X.

On dit d'ordinaire aux rois qu'ils ont moins à craindre leurs vices secrets et particuliers, que les défauts auxquels ils s'abandonnent dans les fonctions royales. Pour moi je dis hardiment le contraire, et je soutiens que toutes leurs fautes dans la vie privée sont d'une conséquence infinie pour la royauté. Examinez donc vos mœurs en détail. Les sujets sont de serviles imitateurs de leurs princes, sur-tout dans les choses qui flattent leurs passions. Leur avez-vous donné le mauvais exemple d'un amour déshonnête et criminel? Si vous l'avez fait, votre autorité a mis en honneur l'infamie, vous avez rompu la barrière de l'honneur et de l'honnêteté; vous avez fait triompher le vice et l'impudence; vous avez appris à tous vos sujets à ne rougir plus de ce qui est honteux : leçon funeste, qu'ils n'oublieront jamais.

Il vaudroit mieux, dit Jésus-Christ, *être jeté, avec une meule de moulin au cou, au fond des abîmes de la mer, que d'avoir scandalisé le moindre des petits.* Quel est donc le scandale d'un roi qui montre le vice assis avec lui sur son trône, non seulement à tous ses sujets, mais encore à toutes les cours et à toutes les nations du monde connu ? Le vice est par lui-même un poison contagieux : le genre humain est toujours prêt à recevoir cette contagion ; il ne tend, par ses inclinations, qu'à secouer le joug de toute pudeur. Une étincelle cause un incendie ; une action d'un roi fait souvent une multiplication et un enchaînement de crimes qui s'étendent jusqu'à plusieurs nations et à plusieurs siècles. N'avez-vous point donné de ces mortels exemples? Peut-être croyez-vous que vos désordres ont été secrets. Non, le mal n'est jamais secret dans les princes. Le bien peut y être secret, car on a grande peine à le croire véritable en eux ; mais pour le mal, on le devine, on le croit sur les moindres soupçons. Le public pénètre tout ; et souvent, pendant que le prince se flatte que ses foiblesses sont ignorées, il est le seul qui ignore combien elles sont l'objet de la plus maligne critique. En lui, tout commerce équivoque est sujet à explication ; toute apparence de galanterie, tout air tant soit peu passionné cause un scandale, et porte coup pour altérer les mœurs de toute une nation.

DIRECTION XI.

N'AVEZ-VOUS point autorisé une liberté immodeste dans les femmes? ne les admettez-vous dans votre cour que pour le vrai besoin ? n'y sont-elles qu'auprès de la reine, ou des princesses de votre maison ? Choisissez-

vous pour ces places des femmes d'un âge mûr et d'une vertu éprouvée ? Excluez-vous de ces places les jeunes femmes d'une beauté qui seroit un piège pour vous et pour vos courtisans ? Il vaut mieux que de telles personnes demeurent dans une vie retirée, au milieu de leur famille, loin de la cour. Avez-vous exclu de votre cour toutes les dames qui n'y sont point nécessaires dans les places auprès des princesses ? Avez-vous soin de faire en sorte que les princesses elles-mêmes soient modestes, retirées, et d'une conduite régulière en tout ? En diminuant le nombre des femmes de la cour, et en les choisissant le mieux que vous pouvez, avez-vous soin d'écarter celles qui introduisent des libertés dangereuses, et d'empêcher que les courtisans corrompus ne les voient en particulier, hors des heures où toute la cour se rassemble ? Toutes ces précautions paroissent maintenant des scrupules et des sévérités outrées : mais si on remonte aux temps qui ont précédé François I, on trouvera qu'avant la licence scandaleuse introduite par ce prince, les femmes de la première condition, sur-tout celles qui étoient jeunes et belles, n'alloient point à la cour ; tout au plus elles y paroissoient très rarement pour aller rendre leurs devoirs à la reine ; ensuite leur honneur étoit de demeurer à la campagne dans leur famille. Ce grand nombre de femmes qui vont librement par-tout à la cour est un abus monstrueux auquel on a accoutumé la nation. N'avez-vous point autorisé cette pernicieuse coutume ? N'avez-vous point attiré ou conservé par quelque distinction dans votre cour quelque femme d'une conduite actuellement suspecte, ou du moins qui a autrefois mal édifié le monde ? Ce n'est point à la cour que ces personnes profanes doivent faire

pénitence ; qu'elles l'aillent faire dans des retraites si elles sont libres, ou dans leurs familles si elles sont attachées au monde par leurs maris encore vivants. Mais écartez de votre cœur tout ce qui n'a pas été régulier, puisque vous avez à choisir parmi toutes les femmes de qualité de votre royaume pour remplir les places.

DIRECTION XII.

Avez-vous soin de réprimer le luxe, et d'arrêter l'inconstance ruineuse des modes? C'est ce qui corrompt la plupart des femmes : elles se jettent à la cour dans des dépenses qu'elles ne peuvent soutenir sans crime ; le luxe augmente en elles la passion de plaire, et leur passion pour plaire se tourne principalement à tendre des pièges au roi. Il faudroit qu'il fût insensible et invulnérable pour résister à toutes ces femmes pernicieuses qu'il tient autour de lui : c'est une occasion toujours prochaine dans laquelle il se met. N'avez-vous point souffert que les personnes les plus vaines et les plus prodigues aient inventé de nouvelles modes pour augmenter les dépenses? N'avez-vous pas vous-même contribué à un si grand mal par une dépense excessive? Quoique vous soyez roi, vous devez éviter tout ce qui coûte beaucoup, et que d'autres voudroient avoir comme vous. Il est inutile d'alléguer que nul de vos sujets ne doit se permettre un extérieur qui ne convient qu'à vous : les princes qui vous touchent de près voudront faire à peu près ce que vous ferez, les grands seigneurs se piqueront d'imiter les princes, les gentilshommes voudront être comme les seigneurs, les financiers surpasseront les seigneurs mêmes, et tous les bourgeois voudront marcher sur les traces des

financiers qu'ils ont vus sortir de la boue. Personne ne se mesure et ne se fait justice. De proche en proche le luxe passe comme par une nuance imperceptible de la plus haute condition à la lie du peuple. Si vous avez de la broderie, bientôt tout le monde en portera. Le seul moyen d'arrêter tout court le luxe, c'est de donner vous-même l'exemple que saint Louis donnoit d'une grande simplicité. L'avez-vous donné en tout cet exemple si nécessaire ? Il ne suffit pas de le donner en habits; il faut le donner en meubles, en équipages, en tables, en bâtiments, en terres, en jardins, en parcs, etc. Sachez comment les rois vos prédécesseurs étoient logés et meublés; sachez quels étoient leurs repas et leurs voitures, et vous serez étonné des prodiges de luxe où nous sommes tombés. Il y a aujourd'hui plus de carrosses à six chevaux dans Paris qu'il n'y avoit de mules il y a cent ans. Chacun n'avoit point sa chambre, une seule chambre suffisoit avec plusieurs lits pour plusieurs personnes : maintenant chacun ne se peut plus passer d'appartements vastes et d'enfilades; chacun veut avoir des jardins où l'on renverse toute la terre, des jets d'eau, des statues, des parcs sans bornes, des maisons dont l'entretien surpasse le revenu des terres où elles sont situées. D'où tout cela vient-il? De l'exemple que les uns prennent sur les autres. L'exemple seul peut redresser les mœurs de toute la nation. Nous voyons même que la folie de nos modes est contagieuse chez tous nos voisins. Toute l'Europe, si jalouse de la France, ne peut s'empêcher de se soumettre sérieusement à nos lois dans ce que nous avons de plus frivole et de plus pernicieux. Encore une fois, telle est la force de l'exemple du prince, qu'il peut lui seul, par

sa modération, ramener au bon sens ses propres peuples et les peuples voisins. Puisqu'il le peut, il le doit sans doute. L'avez-vous fait?

DIRECTION XIII.

N'Avez-vous point donné un mauvais exemple, ou par des paroles trop libres, ou par des railleries piquantes, ou par des manières indécentes de parler sur la religion? Les courtisans sont de serviles imitateurs qui font gloire d'avoir tous les défauts du prince. Avez-vous repris l'irréligion jusque dans les moindres mots par lesquels on vouloit l'insinuer? Avez-vous fait sentir votre sincère indignation contre l'impiété? N'avez-vous rien laissé de douteux là-dessus? N'avez-vous jamais été retenu par une mauvaise honte qui vous ait fait rougir de l'évangile? Avez-vous montré par vos discours et par vos actions votre foi sincère et votre zèle pour le christianisme? Vous êtes-vous servi de votre autorité pour rendre l'irréligion muette? Avez-vous écarté avec horreur les plaisanteries malhonnêtes, les discours équivoques, et toutes les autres marques de libertinage?

DIRECTION XIV.

N'Avez-vous rien pris à aucun de vos sujets par pure autorité et contre les règles? L'avez-vous dédommagé, comme un particulier l'auroit fait, quand vous avez pris sa maison, ou enfermé son champ dans votre parc, ou supprimé sa charge, ou éteint sa rente? Avez-vous examiné à fond les vrais besoins de l'état pour les comparer avec l'inconvénient des taxes avant que de charger vos peuples? Avez-vous consulté sur une si importante question les hommes les plus éclairés, les

plus zélés pour le bien public, et les plus capables de vous dire la vérité sans flatterie ni mollesse? N'avez-vous pas appelé *nécessité de l'état* ce qui ne servoit qu'à flatter votre ambition, comme une guerre pour faire des conquêtes, ou pour acquérir de la gloire? N'avez-vous point appelé *besoins de l'état* vos propres prétentions? Si vous aviez des prétentions personnelles pour quelque succession dans les états voisins, vous deviez soutenir cette guerre sur votre domaine, sur vos épargnes, sur vos emprunts personnels, ou, du moins, ne prendre à cet égard que les secours qui vous auroient été donnés par la pure affection de vos peuples, et non pas les accabler d'impôts pour soutenir des prétentions qui n'intéressent point vos sujets, car ils n'en seront point plus heureux quand vous aurez une province de plus. Quand Charles VIII alla à Naples pour recueillir la succession de la maison d'Anjou, il entreprit cette guerre à ses dépens : l'état ne se crut point obligé aux frais de cette entreprise. Tout au plus, vous pourriez recevoir en de telles occasions les dons des peuples faits par affection et par rapport à la liaison qui est entre les intérêts d'une nation zélée et d'un roi qui la gouverne en père. Mais, selon cette vue, vous seriez bien éloigné d'accabler les peuples d'impôts pour votre intérêt particulier.

DIRECTION XV.

N'AVEZ-VOUS point toléré des injustices, lors même que vous vous êtes abstenu d'en faire? Avez-vous choisi avec assez de soin toutes les personnes que vous avez mises en autorité, les intendants, les gouverneurs, les ministres, etc.? N'en avez-vous choisi aucun par

mollesse pour ceux qui vous les proposoient, ou par un secret désir qu'ils poussassent au-delà des vraies bornes votre autorité ou vos revenus? Vous êtes-vous informé de leur administration? Avez-vous fait entendre que vous étiez prêt à écouter des plaintes contre eux, et à en faire bonne justice? L'avez-vous faite quand vous avez découvert leurs fautes? N'avez-vous point donné ou laissé prendre à vos ministres des profits excessifs que leurs services n'avoient point mérités? Les récompenses que le prince donne à ceux qui servent sous lui doivent toujours avoir certaines bornes. Il n'est point permis de leur donner des fortunes qui surpassent celles des gens de la plus haute condition, ni qui soient disproportionnées aux forces présentes de l'état. Un ministre, quelques services qu'il ait rendus, ne doit point parvenir tout à coup à des biens immenses, pendant que les peuples souffrent et que les princes et les seigneurs du premier rang sont nécessiteux. Il est encore moins permis de donner de telles fortunes à des favoris, qui d'ordinaire ont encore moins servi l'état que les ministres.

DIRECTION XVI.

Avez-vous donné à tous les commis des bureaux de vos ministres et aux autres personnes qui remplissent les emplois subalternes, des appointements raisonnables pour pouvoir subsister honnêtement sans rien prendre des expéditions? En même temps avez-vous réprimé le luxe et l'ambition de ces gens-là? Si vous ne l'avez pas fait, vous êtes responsable de toutes les exactions secrètes qu'ils ont faites dans leurs fonctions. D'un côté, ils n'entrent dans ces places qu'en comptant qu'ils y

vivront avec éclat et qu'ils y feront de promptes fortunes; d'un autre côté, ils n'ont d'ordinaire en appointements que le tiers de l'argent qu'il leur faut pour la dépense honorable qu'ils font avec leurs familles; ils n'ont d'ordinaire aucun bien par leur naissance: que voulez-vous qu'ils fassent? Vous les mettez dans une espèce de nécessité de prendre en secret tout ce qu'ils peuvent attraper sur l'expédition des affaires. Cela est évident; et c'est fermer les yeux de mauvaise foi, que de ne le pas voir. Il faudroit que vous leur donnassiez davantage, et que vous les empêchassiez de se mettre sur un trop haut pied.

DIRECTION XVII.

Avez-vous cherché les moyens de soulager les peuples, et de ne prendre sur eux que ce que les vrais besoins de l'état vous ont contraint de prendre pour leur propre avantage? Le bien des peuples ne doit être employé qu'à la vraie utilité des peuples mêmes. Vous avez votre domaine qu'il faut retirer et liquider: il est destiné à la subsistance de votre maison. Vous devez modérer cette dépense, sur-tout quand vos revenus de domaine sont engagés et que les peuples sont épuisés. Les subventions des peuples doivent être employées pour les vraies charges de l'état: vous devez vous étudier à retrancher, dans les temps de pauvreté publique, toutes les charges qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Avez-vous consulté les personnes les plus habiles et les mieux intentionnées qui peuvent vous instruire de l'état des provinces, de la culture des terres, de la fertilité des années dernières, de l'état du commerce, etc. pour savoir ce que l'état peut payer sans

souffrir ? Avez-vous réglé là-dessus les impôts de chaque année ? Avez-vous écouté favorablement les remontrances des gens de bien ? Loin de les réprimer, les avez-vous cherchées et prévenues comme un bon prince le doit faire ? Vous savez qu'autrefois le roi ne prenoit jamais rien sur ses peuples par sa seule autorité : c'étoit le parlement, c'est-à-dire l'assemblée de la nation, qui lui accordoit les fonds nécessaires pour les besoins extraordinaires de l'état. Hors de ce cas, il vivoit de son domaine. Qu'est-ce qui a changé cet ordre, sinon l'autorité absolue que les rois ont prise ? De nos jours on voyoit encore les parlements, qui sont des compagnies infiniment inférieures aux anciens parlements ou états de la nation, faire des remontrances pour n'enregistrer pas les édits bursaux. Du moins devez-vous n'en faire aucun sans avoir bien consulté des personnes incapables de vous flatter, et qui aient un véritable zèle pour le bien public. N'avez-vous point mis sur les peuples de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses superflues, le luxe de vos tables, de vos équipages et de vos meubles, l'embellissement de vos jardins et de vos maisons, les graces excessives que vous avez accordées à vos favoris ?

DIRECTION XVIII.

N'AVEZ-VOUS point multiplié les charges et les offices pour tirer de leur création de nouvelles sommes ? De telles créations ne sont que des impôts déguisés. Elles se tournent toutes à l'oppression des peuples ; et elles ont trois inconvénients que les simples impôts n'ont pas. 1° Elles sont perpétuelles quand on n'en fait pas le remboursement ; et si on en fait le remboursement,

ce qui est ruineux pour vos sujets, on recommence bientôt ces créations. 2° Ceux qui achètent ces offices créés veulent trouver au plutôt leur argent avec usure ; et vous leur livrez le peuple pour l'écorcher. Pour cent mille francs qu'on vous donnera, par exemple, sur une création d'offices, vous livrez le peuple pour cinq cents mille francs de vexations, qu'il souffrira sans remède. 3° Vous ruinez par ces multiplications d'offices la bonne police de l'état ; vous rendez la justice de plus en plus vénale ; vous rendez la réforme de plus en plus impraticable ; vous obérez toute la nation, car ces créations deviennent des espèces de dettes de la nation entière ; enfin vous réduisez tous les arts et toutes les fonctions à des monopoles qui gâtent et abâtardissent tout. N'avez-vous point à vous reprocher de telles créations, dont les suites seront pernicieuses pendant plusieurs siècles ? Le plus sage et le meilleur de tous les rois, dans un règne paisible de cinquante ans, ne pourroit raccommoder ce qu'un roi peut avoir fait de maux par ces sortes de créations en dix ans de guerre. N'avez-vous pas été trop facile pour des courtisans qui, sous prétexte d'épargner vos finances dans les récompenses qu'ils vous ont demandées, vous ont proposé ce qu'on appelle des *affaires ?* Ces affaires sont toujours des impôts déguisés sur le peuple, qui troublent la police, qui énervent la justice, qui dégradent les arts, qui gênent le commerce, qui chargent le public, pour contenter en peu de temps l'avidité d'un courtisan fastueux et prodigue. Renvoyez vos courtisans passer quelques années dans leurs terres pour raccommoder leurs affaires ; apprenez-leur à vivre avec frugalité ; montrez-leur que vous n'estimez que ceux qui vivent

avec règle, et qui gouvernent bien leurs affaires; témoignez du mépris pour ceux qui se ruinent follement: par-là vous leur ferez plus de bien, sans qu'il en coûte un sou ni à vous ni à vos peuples, que si vous leur prodiguiez tout le bien public.

DIRECTION XIX.

N'AVEZ-VOUS jamais toléré et voulu ignorer que vos ministres aient pris le bien des particuliers pour votre usage sans payer sa juste valeur, ou du moins retardant le paiement du prix, en sorte que ce retardement a porté dommage aux vendeurs forcés? C'est ainsi que des ministres prennent des maisons de particuliers pour les enfermer dans les palais des rois ou dans leurs fortifications; c'est ainsi qu'on dépossède les propriétaires de leurs seigneuries ou fiefs, ou héritages, pour les mettre dans des parcs; c'est ainsi qu'on établit des capitaineries de chasse, où les capitaines, accrédités auprès du prince, ôtent la chasse aux seigneurs dans leurs propres terres jusqu'à la porte de leurs châteaux, et font mille vexations au pays. Le prince n'en sait rien, et peut-être n'en veut rien savoir. C'est à vous à savoir le mal qu'on fait par votre autorité. Informez-vous de la vérité; ne souffrez point qu'on pousse trop loin votre autorité; écoutez favorablement ceux qui vous en représentent les bornes; choisissez des ministres qui osent vous dire en quoi on la pousse trop loin; écartez les ministres durs, hautains et entreprenants.

DIRECTION XX.

DANS les conventions que vous faites avec les particuliers, êtes-vous juste comme si vous étiez égal à celui avec qui vous traitez? Est-il libre avec vous comme

avec un de ses voisins? N'aime-t-il pas mieux souvent perdre, pour se racheter et pour se délivrer, que de soutenir son droit? Vos fermiers, vos traitants, vos intendants, etc. ne tranchent-ils pas avec une hauteur que vous n'auriez pas vous-même, et n'étouffent-ils pas la voix du foible qui voudroit se plaindre? Ne donnez-vous pas souvent à l'homme avec qui vous contractez des dédommagements en rentes, en engagements sur votre domaine, en charges de nouvelle création, qu'un coup de plume de votre successeur peut lui retrancher, parceque les rois sont toujours mineurs, et que leur domaine est inaliénable? Ainsi on ôte aux particuliers leur patrimoine assuré pour leur donner ce qui leur sera ôté dans la suite avec une ruine inévitable de leurs familles.

DIRECTION XXI.

N'AVEZ-VOUS point accordé aux traitants, pour hausser leurs fermes, des édits, ou déclarations, ou arrêts, avec des termes ambigus, pour étendre vos droits aux dépens du commerce, et même pour tendre des pièges aux marchands, et pour confisquer leurs marchandises, ou du moins les fatiguer et les gêner dans leur commerce, afin qu'ils se rachètent par quelque somme? C'est faire tort aux marchands et au public, dont on anéantit peu à peu par-là tout le négoce.

DIRECTION XXII.

N'AVEZ-VOUS point toléré des enrôlements qui ne fussent pas véritablement libres? Il est vrai que les peuples se doivent à la défense de l'etat: mais les princes ne doivent faire que des guerres justes et absolument nécessaires; mais il faudroit qu'on choisît en chaque

village les jeunes hommes libres dont l'absence ne nuiroit en rien, ni au labourage, ni au commerce, ni aux autres arts nécessaires, et qui n'ont point de famille à nourrir; mais il faudroit une fidélité inviolable à leur donner leur congé après un petit nombre d'années de service, en sorte que d'autres vinssent les relever et servir à leur tour. Mais laisser prendre des hommes sans choix et malgré eux, faire languir et souvent périr toute une famille abandonnée par son chef, arracher le laboureur de sa charrue, le tenir dix ou quinze ans dans le service, où il périt souvent de misère dans des hôpitaux dépourvus des secours nécessaires, c'est ce que rien ne peut excuser ni devant Dieu ni devant les hommes.

DIRECTION XXIII.

Avez-vous eu soin de faire délivrer chaque galérien d'abord après le terme réglé par la justice pour sa punition? L'état de ces hommes est affreux; rien n'est plus inhumain que de le prolonger au-delà du terme. Ne dites point qu'on manqueroit d'hommes pour la chiourme si on observoit cette justice; la justice est préférable à la chiourme. Il ne faut compter pour vraie et réelle puissance que celle que vous avez sans blesser la justice et sans prendre ce qui n'est pas à vous.

DIRECTION XXIV.

Donnez à vos troupes la paie nécessaire pour vivre sans piller? Si vous ne le faites point, vous mettez vos troupes dans une nécessité évidente de commettre les pillages et les violences que vous faites semblant de leur défendre. Les punirez-vous pour avoir fait ce que vous savez bien qu'ils ne peu-

vent pas s'empêcher de faire, et faute de quoi votre service seroit nécessairement d'abord abandonné ? D'un autre côté, ne les punirez-vous point lorsqu'ils commettront publiquement des brigandages contre vos défenses ? Rendrez-vous les lois méprisables, et souffrirez-vous qu'on se joue si indignement de votre autorité ? Serez-vous manifestement contraire à vous-même, et votre autorité ne sera-t-elle qu'un jeu trompeur pour paroître réprimer le désordre et pour vous en servir à toute heure ? Quelle discipline et quel ordre y a-t-il à espérer dans des troupes où les officiers ne peuvent vivre qu'en pillant les sujets du roi, qu'en violant à toute heure ses ordonnances, qu'en prenant par force et par tromperie des hommes pour les enrôler, et où les soldats mourroient de faim s'ils ne méritoient pas tous les jours d'être pendus ?

DIRECTION XXV.

N'AVEZ-VOUS point fait quelque injustice aux nations étrangères ? On pend un pauvre malheureux pour avoir volé une pistole sur le grand chemin dans son besoin extrême ; et on traite de héros un homme qui fait la conquête, c'est-à-dire qui subjugue injustement les pays d'un état voisin ! L'usurpation d'un pré ou d'une vigne est regardée comme un péché irrémissible au jugement de Dieu, à moins qu'on ne restitue ; et on compte pour rien l'usurpation des villes et des provinces ! Prendre un champ à un particulier est un grand péché ; prendre un grand pays à une nation est une action innocente et glorieuse ! Où sont donc les idées de justice ? Dieu jugera-t-il ainsi ? *Existimasti iniquè quòd ero tui similis.* Doit-on moins être

juste en grand qu'en petit ? La justice n'est-elle plus justice quand il s'agit des plus grands intérêts ? Des millions d'hommes qui composent une nation sont-ils moins nos frères qu'un seul homme ? N'aura-t-on aucun scrupule de faire à des millions d'hommes l'injustice sur un pays entier, qu'on n'oseroit faire pour un pré à un homme seul? Tout ce qui est pris par pure conquête est donc pris très injustement et doit être restitué ; tout ce qui est pris dans une guerre entreprise sur un mauvais fondement est de même. Les traités de paix ne couvrent rien lorsque vous êtes le plus fort et que vous réduisez vos voisins à signer le traité pour éviter de plus grands maux ; alors il signe comme un particulier donne sa bourse à un voleur qui lui tient le pistolet sur la gorge.

La guerre que vous avez commencée mal à propos et que vous avez soutenue avec succès, loin de vous mettre en sûreté de conscience, vous engage, non seulement à la restitution des pays usurpés, mais encore à la réparation de tous les dommages causés sans raison à vos voisins.

Pour les traités de paix il faut les compter nuls, non seulement dans les choses injustes que la violence a fait passer, mais encore dans celles où vous pourriez avoir mêlé quelque artifice et quelque terme ambigu pour vous en prévaloir dans les occasions favorables. Votre ennemi est votre frère, vous ne pouvez l'oublier sans oublier l'humanité. Il ne vous est jamais permis de lui faire du mal quand vous pouvez l'éviter sans vous nuire ; et vous ne pouvez jamais chercher aucun avantage contre lui par les armes, que dans l'extrême nécessité. Dans les traités, il ne s'agit plus

d'armes ni de guerre ; il ne s'agit que de paix, de justice, d'humanité et de bonne foi. Il est encore plus infâme et plus criminel de tromper dans un traité de paix avec un peuple voisin, que de tromper dans un contrat avec un particulier. Mettre dans un traité des termes ambigus et captieux, c'est préparer des semences de guerre pour l'avenir; c'est mettre des caques de poudre sous les maisons où l'on habite.

DIRECTION XXVI.

Quand il a été question d'une guerre, avez-vous d'abord examiné et fait examiner votre droit par les personnes les plus intelligentes et les moins flatteuses pour vous? Vous êtes-vous défié des conseils de certains ministres qui ont intérêt de vous engager à la guerre, ou qui du moins cherchent à flatter vos passions, pour tirer de vous de quoi contenter les leurs? Avez-vous cherché toutes les raisons qui pouvoient être contre vous? Avez-vous écouté favorablement ceux qui les ont approfondies? Vous êtes-vous donné le temps de savoir les sentiments de tous vos plus sages conseillers, sans les prévenir?

N'avez-vous point regardé votre gloire personnelle comme une raison d'entreprendre quelque chose, de peur de passer votre vie sans vous distinguer des autres princes? Comme si les princes pouvoient trouver quelque gloire solide à troubler le bonheur des peuples dont ils doivent être les pères! Comme si un père de famille pouvoit être estimable par les actions qui rendent ses enfants malheureux! Comme si un roi avoit quelque gloire à espérer ailleurs que dans sa vertu, c'est-à-dire dans sa justice et dans le bon gouvernement

de son peuple! N'avez-vous point cru que la guerre étoit nécessaire pour acquérir des places qui étoient à votre bienséance, et qui feroient la sûreté de votre frontière? Étrange règle! Par les convenances on ira de proche en proche jusqu'à la Chine.

Pour la sûreté d'une frontière on la peut trouver sans prendre le bien d'autrui; fortifiez vos propres places, et n'usurpez point celles de vos voisins. Voudriez-vous qu'un voisin vous prît tout ce qu'il croiroit commode pour sa sûreté? Votre sûreté n'est point un titre de propriété pour le bien d'autrui. La vraie sûreté pour vous, c'est d'être juste; c'est de conserver de bons alliés par une conduite droite et modérée; c'est d'avoir un peuple nombreux, bien nourri, bien affectionné et bien-discipliné. Mais qu'y a-t-il de plus contraire à votre sûreté, que de faire éprouver à vos voisins qu'ils n'en peuvent jamais trouver aucune avec vous, et que vous êtes toujours prêt à prendre sur eux tout ce qui vous accommode?

DIRECTION XXVII.

Avez-vous bien examiné si la guerre dont il s'agissoit étoit nécessaire à vos peuples? Peut-être ne s'agissoit-il que de quelque prétention qui vous regardoit personnellement, vos peuples n'y ayant aucun intérêt réel. Que leur importe que vous ayez une province de plus? Ils peuvent, par affection pour vous, si vous les traitez en père, faire quelque effort pour vous aider à recueillir les successions d'état qui vous sont dues légitimement: mais pouvez-vous les accabler d'impôts malgré eux pour trouver les fonds nécessaires à une guerre qui ne leur est utile en rien? Bien plus, supposé

même que cette guerre regarde précisément l'état, vous avez dû regarder si elle est plus utile que dommageable : il faut comparer les fruits qu'on en peut tirer, ou du moins les maux qu'on pourroit craindre si on ne la faisoit pas, avec les inconvénients qu'elle entraînera après elle.

Toute compensation exactement faite, il n'y a presque point de guerre, même heureusement terminée, qui ne fasse beaucoup plus de mal que de bien à un état. On n'a qu'à considérer combien elle ruine de familles, combien elle fait périr d'hommes, combien elle ravage et dépeuple de pays, combien elle dérègle un état, combien elle y renverse les lois, combien elle autorise la licence, combien il faudroit d'années pour réparer ce que deux ans de guerre causent de maux contraires à la bonne politique dans un état. Tout homme sensé, et qui agiroit sans passion, entreprendroit-il le procès le mieux fondé selon les lois, s'il étoit assuré que ce procès, même en le gagnant, feroit plus de mal que de bien à la nombreuse famille dont il est chargé ?

Cette juste compensation des biens et des maux de la guerre détermineroit toujours un bon roi à l'éviter à cause de ses funestes suites; car où sont les biens qui puissent contrebalancer tant de maux inévitables, sans parler des périls des mauvais succès? Il ne peut y avoir qu'un seul cas où la guerre, malgré tous ses maux, devient nécessaire : c'est ce cas où l'on ne pourroit l'éviter qu'en donnant trop de prise et d'avantage à un ennemi injuste, artificieux et trop puissant. Alors, en voulant, par foiblesse, éviter la guerre, on y tomberoit encore plus dangereusement; on feroit une paix qui

ne seroit pas une paix, et qui n'en auroit que l'apparence trompeuse. Alors il faut, malgré soi, faire vigoureusement la guerre, par le désir sincère d'une bonne et constante paix. Mais ce cas unique est plus rare qu'on ne s'imagine ; et souvent on le croit réel, qu'il est très chimérique.

Quand un roi est juste, sincère, inviolablement fidèle à tous ses alliés, et puissant dans son pays par un sage gouvernement, il a de quoi bien réprimer les voisins inquiets et injustes qui veulent l'attaquer : il a l'amour de ses peuples et la confiance de ses voisins ; tout le monde est intéressé à le soutenir. Si sa cause est juste, il n'a qu'à prendre toutes les voies les plus douces avant de commencer la guerre. Il peut, étant déjà puissamment armé ; offrir de croire certains voisins neutres et désintéressés, prendre quelque chose sur lui pour la paix, éviter tout ce qui aigrit les esprits, et tenter toutes les voies d'accommodement. Si tout cela est inutile et ne sert de rien, il en fera la guerre avec plus de confiance en la protection de Dieu, avec plus de zèle de ses sujets, avec plus de secours de ses alliés. Mais il arrivera très rarement qu'il soit réduit à faire la guerre dans de telles circonstances. Les trois quarts des guerres ne s'engagent que par hauteur, par finesse, par avidité, par précaution.

DIRECTION XXVIII.

Avez-vous été fidèle à tenir parole à vos ennemis pour les capitulations, pour les cartels, etc ? Il y a les lois de la guerre, qu'il ne faut pas moins religieusement garder que celles de la paix. Lors même qu'on est en guerre, il reste un certain droit des gens qui est le

fondé de l'humanité même : c'est un lien sacré et inviolable entre les peuples, que nulle guerre ne peut rompre ; autrement la guerre ne seroit plus qu'un brigandage inhumain, qu'une suite perpétuelle de trahisons, d'assassinats, d'abominations et de barbarie. Vous ne devez faire à vos ennemis que ce que vous croyez qu'ils ont droit de vous faire. Il y a les violences et les ruses de guerre qui sont réciproques, et auxquelles chacun s'attend. Pour tout le reste, il faut une bonne foi et une humanité entière. Il n'est point permis de rendre fraude pour fraude. Il n'est point permis, par exemple, de donner des paroles en vue d'en manquer, parce qu'on vous en a donné auxquelles on a manqué ensuite.

D'ailleurs, pendant la guerre entre deux nations indépendantes l'une de l'autre, la couronne la plus noble ou la plus puissante ne doit point se dispenser de subir avec égalité toutes les lois communes de la guerre. Un prince qui joue avec un particulier ne doit pas moins observer que lui toutes les lois du jeu : dès qu'il joue avec lui il devient son égal, pour le jeu seulement. Le prince le plus élevé et le plus puissant doit se piquer d'être le plus fidèle à suivre toutes les règles pour les contributions qui mettent les peuples à couvert des captures, des massacres, des incendies, pour les cartels, pour les capitulations, etc.

DIRECTION XXIX.

Il ne suffit pas de garder les capitulations à l'égard des ennemis, il faut encore les garder religieusement à l'égard des peuples conquis. Comme vous devez tenir parole à la garnison d'une ville prise, et n'y faire aucune supercherie sur des termes ambigus, tout de

même vous devez tenir parole au peuple de cette ville et de ses dépendances. Qu'importe à qui vous ayez promis des conditions pour ce peuple ? que ce soit à lui ou à la garnison, tout cela est égal. Ce qui est certain, c'est que vous avez promis des conditions pour ce peuple ; c'est à vous à les garder inviolablement. Qui pourra se fier à vous si vous y manquez ? Qu'y aura-t-il de sacré si une promesse si solennelle ne l'est pas ? C'est un contrat fait avec ces peuples pour les rendre vos sujets ; commencerez-vous par violer votre titre fondamental ? Ils ne vous doivent obéissance que suivant ce contrat ; et si vous le violez, vous ne méritez plus qu'ils l'observent.

DIRECTION XXX.

Pendant la guerre n'avez-vous point fait de maux inutiles à vos ennemis ? Ces ennemis sont toujours hommes et toujours vos frères. Si vous êtes vrai homme, vous ne devez leur faire que les maux que vous ne pouvez vous dispenser de leur faire pour vous garantir de ceux qu'ils vous préparent et pour les réduire à une juste paix. N'avez-vous point inventé et introduit, à pure perte et par passion ou par hauteur, de nouveaux genres d'hostilités ? N'avez-vous point autorisé des ravages, des incendies, des sacrilèges, des massacres, qui n'ont décidé de rien, sans lesquels vous pouviez défendre votre cause, et malgré lesquels vos ennemis ont également continué leurs efforts contre vous ? Vous devez rendre compte à Dieu, et réparer, selon l'étendue de votre pouvoir, tous les maux que vous avez autorisés, et qui ont été faits sans nécessité.

DIRECTION XXXI.

AVEZ-VOUS exécuté ponctuellement les traités de paix? Ne les avez-vous jamais violés sous de beaux prétextes? A l'égard des articles des anciens traités de paix qui sont ambigus, au lieu d'en tirer des sujets de guerre, il faut les interpréter par la pratique qui les a suivis immédiatement. Cette pratique immédiate est l'interprétation infaillible des paroles : les parties, immédiatement après le traité, s'entendoient elles-mêmes parfaitement; elles savoient mieux alors ce qu'elles avoient voulu dire, qu'on ne le peut savoir cinquante ans après. Ainsi la possession est décisive à cet égard-là; et vouloir la troubler, c'est vouloir éluder ce qu'il y a de plus assuré et de plus inviolable dans le genre humain. Pour donner quelque consistance au monde et quelque sûreté aux nations il faut supposer, par préférence à tout le reste, deux points qui sont comme les deux pôles de la terre entière : l'un, que tout traité de paix juré entre deux princes est inviolable à leur égard, et doit toujours être pris simplement dans son sens le plus naturel, et interprété par l'exécution immédiate; l'autre, que toute possession paisible et non interrompue depuis le temps que la jurisprudence demande pour les prescriptions les moins favorables, doit acquérir une propriété certaine et légitime à celui qui a cette possession, quelque vice qu'elle ait pu avoir dans son origine. Sans ces deux règles fondamentales point de repos ni de sûreté dans le genre humain. Les avez-vous toujours suivies?

DIRECTION XXXII.

Avez-vous fait justice au mérite de tous les principaux sujets que vous pouviez mettre dans les emplois? En ne faisant pas justice aux particuliers sur leurs biens comme sur leurs terres, sur leurs rentes, etc., vous n'avez fait tort qu'à ces particuliers et à leurs familles : mais en ne comptant pour rien dans le choix des hommes ni la vertu ni les talents, c'est à tout votre état que vous avez fait une injustice irréparable. Ceux que vous n'avez point choisis pour les places n'ont rien perdu d'effectif, parceque ces places n'auroient été pour eux que des occasions dangereuses pour leur salut et pour leur repos temporel; mais c'est tout votre royaume que vous avez privé injustement d'un secours que Dieu lui avoit préparé. Les hommes d'un esprit élevé et d'un cœur droit sont plus rares qu'on ne sauroit le croire, il faudroit les aller chercher jusqu'au bout du monde : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus*, comme dit le sage de la femme forte. Pourquoi avez-vous privé l'état du secours de ces hommes supérieurs aux autres? Votre devoir n'étoit-il pas de choisir pour les premières places les premiers hommes? N'étoit-ce pas là votre principale fonction? Un roi ne fait pas la fonction de roi en réglant les détails que d'autres qui gouvernent sous lui pourroient régler. Sa fonction essentielle est de faire ce que nul autre que lui ne peut faire : c'est de bien choisir ceux qui exercent son autorité sous lui; c'est de mettre chacun dans la place qui lui convient, et de faire tout dans l'état, non par lui-même, ce qui est impossible, mais en faisant tout faire par des hommes qu'il choisit, qu'il anime et qu'il redresse:

voilà la véritable action d'un roi. Avez-vous quitté tout le reste que d'autres peuvent faire sous vous, pour vous appliquer à ce devoir essentiel que vous seul pouvez remplir? Avez-vous eu soin de jeter les yeux sur un certain nombre de gens sensés et bien intentionnés par qui vous puissiez être averti de tous les sujets de chaque profession qui s'élèvent et qui se distinguent? Les avez-vous questionnés tous séparément pour voir si leurs témoignages sur chaque sujet seroient uniformes? Avez-vous eu la patience d'examiner, par ces divers canaux, les sentiments, les inclinations, les habitudes, la conduite de chaque homme que vous pouvez placer? Avez-vous vu ces hommes vous-même? Expédier des détails dans un cabinet où l'on se renferme sans cesse, c'est dérober son plus précieux temps à l'état. Il faut qu'un roi voie, parle, écoute beaucoup de gens; qu'il apprenne par son expérience à étudier les hommes; qu'il les connoisse par un fréquent commerce et par un accès libre.

Il y a deux manières de les connoître. L'une est la conversation. Si vous étudiez bien les hommes, sans paroître néanmoins les étudier, la conversation vous sera beaucoup plus utile que beaucoup de travaux qu'on croiroit plus importants: vous y remarquerez la légèreté, l'indiscrétion, la vanité, l'artifice des hommes, leurs flatteries, leurs fausses maximes. Les princes ont un pouvoir infini sur ceux qui les approchent; et ceux qui les approchent ont une foiblesse infinie en les approchant. La vue des princes réveille toutes les passions, et rouvre toutes les plaies du cœur. Si un prince sait profiter de cet ascendant, il sentira bientôt les foiblesses de chaque homme. L'autre manière d'éprouver les

hommes est de les mettre dans les emplois subalternes, pour essayer s'ils seront propres aux emplois supérieurs. Suivez les hommes dans les emplois que vous leur confiez, ne les perdez jamais de vue, sachez ce qu'ils font, faites leur rendre compte de ce que vous leur avez donné à faire. Voilà de quoi leur parler quand vous les voyez; jamais vous ne manquerez de sujet de conversation. Vous verrez leur naturel par les partis qu'ils ont pris d'eux-mêmes. Quelquefois il est à propos de leur cacher vos sentiments pour découvrir les leurs. Demandez leur conseil, et n'en prenez que ce qu'il vous plaira.

Telle est la vraie fonction de roi : l'avez-vous remplie? N'avez-vous point négligé de connoître les hommes par paresse d'esprit, par une humeur qui vous rend particulier, par une hauteur qui vous éloigne de la société, par des détails qui ne sont que des vétilles en comparaison de l'étude des hommes, enfin par des amusements dans votre cabinet sous prétexte de travail secret? N'avez-vous point craint et écarté les sujets forts et distingués des autres? N'avez-vous pas craint qu'ils vous vissent de trop près, et pénétrassent trop dans vos foiblesses si vous les approchiez de votre personne? N'avez-vous pas craint qu'ils ne vous flattassent pas, qu'ils contredissent vos passions injustes, vos mauvais goûts, vos motifs bas et indécents? N'avez-vous pas mieux aimé vous servir de certains hommes intéressés et artificieux qui vous flattent, qui font semblant de ne voir jamais vos défauts, et qui applaudissent à toutes vos fantaisies; ou bien de certains hommes médiocres et souples que vous dominez aisément, que vous espérez éblouir, qui n'ont jamais le courage de vous

résister, et qui vous gouvernent d'autant plus que vous ne vous défiez point de leur autorité et que vous ne craignez point qu'ils paroissent d'un génie supérieur au vôtre? N'est-ce point par ces motifs si corrompus que vous avez rempli les principales places d'hommes foibles ou dépravés, et que vous avez laissé loin de vous tout ce qu'il y avoit de meilleur pour vous aider dans les grandes affaires? Prendre les terres, les charges et l'argent d'autrui, n'est point une injustice comparable à celle que je viens d'expliquer.

DIRECTION XXXIII.

N'AVEZ-VOUS point accoutumé vos domestiques à une dépense au-dessus de leur condition, et à des récompenses qui chargent l'état? Vos valets de chambre, vos valets de garde-robe, etc. ne vivent-ils pas comme des seigneurs, pendant que les vrais seigneurs languissent dans votre antichambre sans aucun bienfait, et que beaucoup d'autres des plus illustres maisons sont dans le fond des provinces réduits à cacher leur misère? N'avez-vous point autorisé, sous prétexte d'orner votre cour, le luxe d'habits, de meubles, d'équipage et de maisons, de tous ces officiers subalternes qui n'ont ni naissance ni mérite solide, et qui se croient au-dessus des gens de qualité parcequ'ils vous parlent familièrement et qu'ils obtiennent facilement des graces? Ne craignez-vous pas trop leur importunité? N'avez-vous point craint de les fâcher plus que de manquer à la justice? N'avez-vous pas été trop sensible aux vaines marques de zèle et d'attachement tendre pour votre personne qu'ils s'empressent de vous témoigner pour vous plaire et pour avancer leur fortune? Ne les avez-

vous pas rendus malheureux, en leur laissant concevoir des espérances disproportionnées à leur état et à votre affection pour eux? N'avez-vous pas ruiné leurs familles, en les laissant mourir sans récompense solide qui reste à leurs enfants, après que vous les avez laissés vivre dans un faste ridicule qui a consumé les grands bienfaits qu'ils ont reçus de vous pendant leur vie? N'en a-t-il pas été de même des autres courtisans, chacun selon son degré? Ils sucent, pendant qu'ils vivent, le royaume entier; en quelque temps qu'ils meurent, ils laissent leurs familles ruinées. Vous leur donnez trop et vous leur faites encore plus dépenser. Ainsi ceux qui ruinent l'état se ruinent eux-mêmes. C'est vous qui en êtes cause, en assemblant autour de vous tant d'hommes inutiles, fastueux, dissipateurs, et qui se font de leurs plus folles dissipations un titre auprès de vous pour vous demander de nouveaux biens qu'ils puissent encore dissiper.

DIRECTION XXXIV.

N'AVEZ-VOUS point pris des préventions contre quelqu'un, sans avoir examiné les faits? C'est ouvrir la porte à la calomnie et aux faux rapports, ou du moins prendre témérairement les préventions des gens qui vous approchent, et en qui vous vous confiez. Il n'est point permis de n'écouter et de ne croire qu'un certain nombre de gens. Ils sont certainement hommes; et quand même ils seroient incorruptibles, du moins ils ne sont pas infaillibles. Quelque confiance que vous ayez en leurs lumières et en leur vertu, vous êtes obligé d'examiner s'ils ne sont point trompés par d'autres et s'ils ne s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous livrerez à un certain nombre de personnes qui sont liées en-

semble par les mêmes intérêts ou par les mêmes sentiments, vous vous exposerez volontairement à être trompé et à faire des injustices. N'avez-vous point quelquefois fermé les yeux à certaines raisons fortes, ou du moins n'avez-vous pas pris certains partis rigoureux, dans le doute, pour contenter ceux qui vous environnent et que vous craignez de fâcher? N'avez-vous pas pris le parti, sur des rapports incertains, d'écarter des emplois les gens qui ont des talents et un mérite distingué? On dit en soi-même: *Il n'est pas possible d'éclaircir ces accusations; le plus sûr est d'éloigner des emplois cet homme.* Mais cette prétendue précaution est le plus dangereux de tous les pièges. Par-là on n'approfondit rien, et on donne aux rapporteurs tout ce qu'ils prétendent. On juge le fond sans examiner; car on exclut le mérite, et on se laisse effaroucher contre toutes les personnes que les rapporteurs veulent rendre suspectes. Qui dit un rapporteur dit un homme qui s'offre pour faire ce métier, qui s'insinue par cet horrible métier, et qui par conséquent est manifestement indigne de toute créance. Le croire, c'est vouloir s'exposer à égorger l'innocent. Un prince qui prête l'oreille aux rapporteurs de profession ne mérite de connoître ni la vérité ni la vertu. Il faut chasser et confondre ces pestes de cour. Mais comme il faut être averti, le prince doit avoir d'honnêtes gens qu'il oblige malgré eux à veiller, à observer, à savoir ce qui se passe, et à l'en avertir secrètement. Il doit choisir pour cette fonction les gens à qui elle répugne davantage, et qui ont le plus d'horreur pour le métier infâme de rapporteur. Ceux-ci ne l'avertiront que des faits véritables et importants; ils ne lui diront point toutes les bagatelles qu'il doit

ignorer, et sur lesquelles il doit être commode au public : du moins ils ne lui donneront les choses douteuses que comme douteuses ; et ce sera à lui à les approfondir, ou à suspendre son jugement si elles ne peuvent être éclaircies.

DIRECTION XXXV.

N'AVEZ-VOUS point trop répandu de bienfaits sur vos ministres, sur vos favoris et sur leurs créatures, pendant que vous avez laissé languir dans le besoin des personnes de mérite qui ont long-temps servi, et qui manquent de protection ? D'ordinaire, le grand défaut des princes est d'être foibles, mous et inappliqués. Ils ne sont presque jamais déterminés par le mérite ni par les vrais défauts des gens. Le fond des choses n'est pas ce qui les touche : leur décision, d'ordinaire, vient de ce qu'ils n'osent refuser ceux qu'ils ont l'habitude de voir et de croire. Souvent ils les souffrent avec impatience, et ne laissent pourtant pas de demeurer subjugués. Ils voient les défauts de ces gens-là, et se contentent de les voir. Ils se savent bon gré de n'en être pas les dupes ; après quoi ils les suivent aveuglément ; ils leur sacrifient le mérite, l'innocence, les talents distingués et les plus longs services. Quelquefois ils écouteront favorablement un homme qui osera leur parler contre ces ministres ou ces favoris, et ils verront des faits clairement vérifiés : alors ils gronderont, et feront entendre à ceux qui auront osé parler qu'ils seront soutenus contre le ministre ou contre le favori. Mais bientôt le prince se lasse de protéger celui qui ne tient qu'à lui seul, cette protection lui coûte trop dans le détail ; et, de peur de voir un visage mécontent dans la personne du ministre, l'honnête homme par qui l'on

avoit su la vérité sera abandonné à son indignation. Après cela, méritez-vous d'être averti? Pouvez-vous espérer de l'être? Quel est l'homme sage qui osera aller droit à vous, sans passer par le ministre dont la jalousie est implacable? Ne méritez-vous pas de ne plus voir que par ses yeux? N'êtes-vous pas livré à ses passions les plus injustes et à ses préventions les plus déraisonnables? Vous laissez-vous quelque remède contre un si grand mal?

DIRECTION XXXVI.

Ne vous laissez-vous point éblouir par certains hommes vains, hardis, et qui ont l'art de se faire valoir, pendant que vous négligez et laissez loin de vous le mérite simple, modeste, timide et caché? Un prince montre la grossièreté de son goût, lorsqu'il ne sait pas discerner combien ces esprits si hardis et qui ont l'art d'imposer sont superficiels et pleins de défauts méprisables. Un prince sage et pénétrant n'estime ni les esprits évaporés, ni les grands parleurs, ni ceux qui décident d'un ton de confiance, ni les critiques dédaigneux, ni les moqueurs qui tournent tout en plaisanterie. Il méprise ceux qui trouvent tout facile, qui applaudissent à tout ce qu'il veut, qui ne considèrent que ses yeux, ou le ton de sa voix, pour deviner sa pensée et pour l'approuver. Il recule loin des emplois de confiance ces hommes qui n'ont que des dehors sans fonds. Au contraire, il cherche, il prévient, il attire à soi les personnes judicieuses et solides qui n'ont aucun empressement, qui se défient d'elles-mêmes, qui craignent les emplois, qui promettent peu et qui tâchent de faire beaucoup, qui ne parlent guère et qui pensent toujours,

qui parlent d'un ton douteux, et qui savent contredire avec respect.

De tels sujets demeurent souvent obscurs dans les places inférieures, pendant que les premières sont occupées par des hommes grossiers et hardis qui ont imposé au prince, et qui ne servent qu'à montrer combien il manque de discernement. Tandis que vous négligerez de chercher le mérite caché et de réprimer les gens empressés et dépourvus des qualités solides, vous serez responsable devant Dieu de toutes les fautes qui seront faites par ceux qui agiront sous vous. Le métier d'adroit courtisan perd tout dans un état. Les esprits les plus courts et les plus corrompus sont souvent ceux qui apprennent le mieux cet indigne métier. Ce métier gâte tous les autres : le médecin néglige la médecine; le prélat oublie les devoirs de son ministère ; le général d'armée songe bien plus à faire sa cour qu'à défendre l'état; l'ambassadeur négocie bien plus pour ses propres intérêts à la cour de son maître, qu'il ne négocie pour les intérêts de son maître à la cour où il est envoyé. L'art de faire sa cour gâte les hommes de toutes les professions et étouffe le vrai mérite.

Rabaissez donc ces hommes dont tout le talent ne consiste qu'à plaire, qu'à flatter, qu'à éblouir, qu'à s'insinuer pour faire fortune. Si vous y manquez, vous remplirez indignement vos places, et le vrai mérite demeurera toujours en arrière. Votre devoir est de reculer ceux qui s'avancent trop, et d'avancer ceux qui demeurent reculés en faisant leur devoir.

DIRECTION XXXVII ET DERNIÈRE.

N'AVEZ-VOUS point entassé trop d'emplois sur la tête d'un seul homme, soit pour contenter son ambition, soit pour vous épargner la peine d'avoir beaucoup de gens à qui vous soyez obligé de parler? Dès qu'un homme est l'homme à la mode, on lui donne tout, on voudroit qu'il fît lui seul toutes choses. Ce n'est pas qu'on l'aime, car on n'aime rien; ce n'est pas qu'on s'y fie, car on se défie de la probité de tout le monde; ce n'est pas qu'on le trouve parfait, car on est ravi de le critiquer souvent: mais c'est qu'on est paresseux et sauvage. On ne veut point avoir à compter avec tant de gens. Pour en voir moins et pour n'être point observé de près par tant de personnes, on fera faire à un seul homme ce que quatre auroient grand'peine à bien faire. Le public en souffre, les expéditions languissent; les surprises et les injustices sont plus fréquentes et plus irremédiables. L'homme est accablé et seroit bien fâché de ne l'être pas: il n'a le temps, ni de penser, ni d'approfondir, ni de faire des plans, ni d'étudier les hommes dont il se sert: il est toujours entraîné au jour la journée par un torrent de détails à expédier.

D'ailleurs, cette multitude d'emplois sur une seule tête, souvent assez foible, exclut tous les meilleurs sujets qui pourroient se former et faire de grandes choses; tout talent demeure étouffé. La paresse du prince en est la vraie cause. Les plus petites raisons décident sur les grandes affaires. De là naissent des injustices innombrables. *Pauca de te*, disoit saint Augustin au comte Boniface, *sed multa propter te.* Peut-être ferez-vous peu de mal par vous même; mais il s'en fera infiniment par votre autorité mise en mauvaises mains.

SUPPLÉMENT OU ADDITION

AUX DIRECTIONS PRÉCÉDENTES.

XXV — XXX.

Concernant en particulier, non seulement le droit légitime, mais même la nécessité indispensable de former des alliances, tant offensives que défensives, contre une puissance supérieure justement redoutable aux autres et tendant manifestement à la monarchie universelle.

Les états voisins les uns des autres ne sont pas seulement obligés à se traiter mutuellement selon les règles de la justice et de la bonne foi; mais ils doivent encore, pour leur sûreté particulière autant que pour l'intérêt commun, faire une espèce de société et de république générale.

Il faut compter qu'à la longue la plus grande puissance prévaut toujours et renverse les autres, si les autres ne se réunissent point pour faire le contrepoids. Il n'est pas permis d'espérer parmi les hommes qu'une puissance supérieure demeure dans les bornes d'une exacte modération, et qu'elle ne veuille dans sa force que ce qu'elle pourroit obtenir dans sa plus grande foiblesse. Quand même un prince seroit assez parfait pour faire un usage si merveilleux de sa prospérité, cette merveille finiroit avec son règne. L'ambition naturelle des souverains, les flatteries de leurs conseillers, et la

prévention des nations entières, ne permettent pas de croire qu'une nation qui peut subjuguer les autres s'en abstienne pendant des siècles entiers. Un règne où éclateroit une justice si extraordinaire, seroit l'ornement de l'histoire, et un prodige qu'on ne peut plus revoir.

Il faut donc compter sur ce qui est réel et journalier, qui est que chaque nation cherche à prévaloir sur toutes les autres qui l'environnent. Chaque nation est donc obligée à veiller sans cesse, pour prévenir l'excessif agrandissement de chaque voisin, pour sa sûreté propre. Empêcher le voisin d'être trop puissant, ce n'est point faire un mal; c'est se garantir de la servitude et en garantir ses autres voisins; en un mot, c'est travailler à la liberté, à la tranquillité, au salut public : car l'agrandissement d'une nation au-delà d'une certaine borne change le système général de toutes les nations qui ont rapport à celle-là. Par exemple, toutes les successions qui sont entrées dans la maison de Bourgogne, puis celles qui ont élevé la maison d'Autriche, ont changé la face de toute l'Europe. Toute l'Europe a dû craindre la *monarchie universelle* sous Charles-Quint, sur-tout après que François Ier eut été défait et pris à Pavie. Il est certain qu'une nation qui n'avoit rien à démêler directement avec l'Espagne ne laissoit pas alors d'être en droit, pour la liberté publique, de prévenir cette puissance rapide qui sembloit prête à tout engloutir.

Les particuliers ne sont pas en droit de s'opposer de même à l'accroissement des richesses de leurs voisins, parcequ'on doit supposer que cet accroissement d'autrui ne peut être leur ruine. Il y a des lois écrites et des magistrats pour réprimer les injustices et les violences

entre les familles inégales en biens : mais pour les états, ils ne sont pas de même. Le trop grand accroissement d'un seul peut être la ruine et la servitude de tous les autres qui sont ses voisins : il n'y a ni lois écrites ni juges établis pour servir de barrière contre les invasions du plus puissant. On est toujours en droit de supposer que le plus puissant, à la longue, se prévaudra de sa force, quand il n'y aura plus d'autre force à peu près égale qui puisse l'arrêter. Ainsi, chaque prince est en droit et en obligation de prévenir dans son voisin cet accroissement de puissance qui jetteroit son peuple et tous les autres peuples voisins dans un danger prochain de servitude sans ressource.

Par exemple, Philippe II, roi d'Espagne, après avoir conquis le Portugal, veut se rendre maître de l'Angleterre. Je sais bien que son droit étoit mal fondé ; car il n'en avoit que par la reine Marie sa femme, morte sans enfants. Élisabeth illégitime ne devoit point régner. La couronne appartenoit à Marie Stuart et à son fils. Mais enfin, supposé que le droit de Philippe II eût été incontestable, l'Europe entière auroit eu raison néanmoins de s'opposer à son établissement en Angleterre : car ce royaume si puissant ajouté à ses états d'Espagne, d'Italie, de Flandre, des Indes orientales et occidentales, le mettoit en état de faire la loi, sur-tout par ses forces maritimes, à toutes les autres puissances de la chrétienté. Alors, *summum jus*, *summa injuria*. Un droit particulier de succession ou de donation devoit céder à la loi naturelle de la sûreté de tant de nations. En un mot, tout ce qui renverse l'équilibre et qui donne le coup décisif pour la monarchie universelle ne peut être juste, quand même il seroit fondé sur des lois

écrites dans un pays particulier. La raison en est que ces lois écrites chez un peuple ne peuvent prévaloir sur la loi naturelle de la liberté et de la sûreté commune, gravée dans le cœur de tous les autres peuples du monde. Quand une puissance monte à un point que toutes les autres puissances voisines ensemble ne peuvent plus lui résister, toutes ces autres sont en droit de se liguer pour prévenir cet accroissement après lequel il ne seroit plus temps de défendre la liberté commune. Mais, pour faire légitimement ces sortes de ligues qui tendent à prévenir un trop grand accroissement d'un état, il faut que le cas soit véritable et pressant : il faut se contenter d'une ligue défensive, ou du moins ne la faire offensive qu'autant que la juste et nécessaire défense se trouvera renfermée dans les desseins d'une agression ; encore même faut-il toujours, dans les traités de ligues offensives, poser des bornes précises pour ne détruire jamais une puissance sous prétexte de la modérer.

Cette attention à maintenir une espèce d'égalité et d'équilibre entre les nations voisines est ce qui en assure le repos commun. A cet égard, toutes les nations voisines unies par le commerce font un grand corps et une espèce de communauté. Par exemple, la chrétienté fait une espèce de république générale qui a ses intérêts, ses craintes, ses précautions à observer : tous les membres qui composent ce grand corps se doivent les uns aux autres pour le bien commun, et se doivent encore à eux-mêmes pour la sûreté de la patrie, de prévenir tout progrès de quelqu'un des membres qui renverseroit l'équilibre, et qui se tourneroit à la ruine inévitable de tous les autres membres du même corps.

Tout ce qui change ou altère ce système général de l'Europe est trop dangereux, et traîne après soi des maux infinis.

Toutes les nations voisines sont tellement liées par leurs intérêts les unes aux autres et au gros de l'Europe, que les moindres progrès particuliers peuvent altérer ce système général qui fait l'équilibre, et qui peut seul faire la sûreté publique. Otez une pierre d'une voûte, tout l'édifice tombe, parceque toutes les pierres se soutiennent en s'entrepoussant.

L'humanité met donc un devoir mutuel de défense du salut commun entre les nations voisines contre un état voisin qui devient trop puissant, comme il y a des devoirs mutuels entre les concitoyens pour la liberté de la patrie. Si le citoyen doit beaucoup à sa patrie dont il est membre, chaque nation doit à plus forte raison bien davantage au repos et au salut de la république universelle dont elle est membre, et dans laquelle sont renfermées toutes les patries des particuliers.

Les ligues défensives sont donc justes et nécessaires, quand il s'agit véritablement de prévenir une trop grande puissance qui seroit en état de tout envahir. Cette puissance supérieure n'est donc pas en droit de rompre la paix avec les autres états inférieurs précisément à cause de leur ligue défensive; car ils sont en droit et en obligation de la faire.

Pour une ligue offensive, elle dépend des circonstances; il faut qu'elle soit fondée sur des infractions de paix, ou sur la détention de quelques pays des alliés, ou sur la certitude de quelque autre fondement semblable. Encore même faut-il toujours, comme je

l'ai déjà dit (1), borner de tels traités à des conditions qui empêchent ce qu'on voit ; c'est qu'une nation se sert de la nécessité d'en rabattre une autre qui aspire à la tyrannie universelle, pour y aspirer elle-même à son tour. L'habileté, aussi-bien que la justice et la bonne foi, en faisant des traités d'alliance, est de les faire très précis, très éloignés de toute équivoque, et exactement bornés à un certain bien que vous en voulez tirer prochainement. Si vous n'y prenez garde, les engagements que vous prenez se tourneront contre vous, en abattant trop vos ennemis et en élevant trop votre allié : il vous faudra, ou souffrir ce qui vous détruit, ou manquer à votre parole ; choses presque également funestes.

Continuons à raisonner sur ces principes en prenant l'exemple particulier de la chrétienté, qui est le plus sensible pour nous.

Il n'y a que quatre sortes de systèmes. Le premier est d'être absolument supérieur à toutes les autres puissances, même réunies : c'est l'état des Romains et celui de Charlemagne. Le second est d'être dans la chrétienté la puissance supérieure aux autres, qui font néanmoins à peu près le contrepoids en se réunissant. Le troisième est d'être une puissance inférieure à une autre, mais qui se soutient, par son union avec tous les voisins, contre cette puissance prédominante. Enfin le quatrième est d'une puissance à peu près égale à une autre, qui tient tout en paix par cette espèce d'équilibre qu'elle garde sans ambition et de bonne foi.

(1) Voyez ci-dessus, pages 333 et 334.

L'état des Romains et de Charlemagne n'est point un état qu'il vous soit permis de désirer : 1° parce que, pour y arriver, il faut commettre toutes sortes d'injustices et de violences ; il faut prendre ce qui n'est point à vous, et le prendre par des guerres abominables dans leur étendue. 2° Ce dessein est très dangereux : souvent les états périssent par ces folles ambitions. 3° Ces empires immenses qui ont fait tant de maux en se formant, en font bientôt après d'autres encore plus effroyables en tombant par terre. La première minorité, ou le premier règne foible, ébranle les trop grandes masses et sépare des peuples qui ne sont encore accoutumés ni au joug ni à l'union mutuelle. Alors, quelles divisions, quelles confusions, quelles anarchies irrémédiables ! On n'a qu'à se souvenir des maux qu'ont faits en occident la chute si prompte de l'empire de Charlemagne, et en orient le renversement de celui d'Alexandre, dont les capitaines firent encore plus de maux pour partager ses dépouilles, qu'il n'en avoit fait lui-même en ravageant l'Asie. Voilà donc le système le plus éblouissant, le plus flatteur et le plus funeste pour ceux mêmes qui viennent à bout de l'exécuter.

Le second système est d'une puissance supérieure à toutes les autres, qui font contre elle à peu près l'équilibre. Cette puissance supérieure a l'avantage contre les autres d'être toute réunie, toute simple, toute absolue dans ses ordres, toute certaine dans ses mesures. Mais, à la longue, si elle ne cesse de réunir contre elle les autres en en excitant la jalousie, il faut qu'elle succombe. Elle s'épuise, elle est exposée à beaucoup d'accidents internes et imprévus ; ou les attaques du

dehors peuvent la renverser soudainement. De plus, elle s'use pour rien, et fait des efforts ruineux pour une supériorité qui ne lui donne rien d'effectif, et qui l'expose à toutes sortes de déshonneurs et de dangers. De tous les états, c'est certainement le plus mauvais, d'autant plus qu'il ne peut jamais aboutir, dans sa plus étonnante prospérité, qu'à passer dans le premier système, que nous avons déjà reconnu injuste et pernicieux.

Le troisième système est d'une puissance inférieure à une autre, mais en sorte que l'inférieure, unie au reste de l'Europe, fait l'équilibre contre la supérieure, et la sûreté de tous les autres moindres états. Ce système a ses incommodités et ses inconvénients : mais il risque moins que le précédent, parcequ'on est sur la défensive, qu'on s'épuise moins, qu'on a des alliés, et que d'ordinaire, dans cet état d'infériorité, on n'est point dans l'aveuglement et dans la présomption insensée qui menace de ruine ceux qui prévalent. On voit presque toujours qu'avec un peu de temps ceux qui avoient prévalu s'usent et commencent à déchoir. Pourvu que cet état inférieur soit sage, modéré, ferme dans ses alliances, précautionné pour ne leur donner aucun ombrage, et pour ne rien faire que par leur avis pour l'intérêt commun, il occupe cette puissance supérieure jusqu'à ce qu'elle baisse.

Le quatrième système est d'une puissance à peu près égale à une autre, avec laquelle elle fait l'équilibre pour la sûreté publique. Être dans cet état et n'en vouloir point sortir par ambition, c'est l'état le plus sage et le plus heureux. Vous êtes l'arbitre commun. Tous vos voisins sont vos amis : du moins, ceux qui ne le sont

pas se rendent par-là suspects à tous les autres. Vous ne faites rien qui ne paroisse fait pour vos voisins aussi-bien que pour vos peuples. Vous vous fortifiez tous les jours ; et si vous parvenez, comme cela est presque infaillible à la longue par un sage gouvernement, à avoir plus de forces intérieures et plus d'alliances au dehors que la puissance jalouse de la vôtre, alors il faut s'affermir de plus en plus dans cette sage modération qui vous borne à entretenir l'équilibre et la sûreté commune. Il faut toujours se souvenir des maux que coûtent au dedans et au dehors de son état les grandes conquêtes ; du risque qu'il y a à les entreprendre ; qu'elles sont sans fruit ; et enfin de la vanité, de l'inutilité, du peu de durée des grands empires, et des ravages qu'ils causent en tombant.

Mais, comme il n'est pas permis d'espérer qu'une puissance supérieure à toutes les autres demeure longtemps sans abuser de cette supériorité, un prince bien sage et bien juste ne doit jamais souhaiter de laisser à ses successeurs, qui seront, selon toutes les apparences, moins modérés que lui, cette continuelle et violente tentation d'une supériorité trop déclarée. Pour le bien même de ses successeurs et de ses peuples, il doit se borner à une espèce d'égalité. Il est vrai qu'il y a deux sortes de supériorités. L'une extérieure, qui consiste en étendue de terres, en places fortifiées, en passages pour entrer dans les terres de ses voisins, etc. Celle-là ne fait que causer des tentations aussi funestes à soi-même qu'à ses voisins, qu'exciter la haine, la jalousie et les ligues. L'autre est intérieure et solide : elle consiste dans un peuple plus nombreux, mieux discipliné, plus appliqué à la culture des terres et aux arts

nécessaires. Cette supériorité, d'ordinaire, est facile à acquérir, sûre, à l'abri de l'envie et des ligues, plus propre même que les conquêtes et que les places fortes à rendre un peuple invincible. On ne sauroit donc trop chercher cette seconde supériorité, ni trop éviter la première qui n'a qu'un faux éclat.

LA SAGESSE HUMAINE

OU

LE PORTRAIT D'UN HONNÊTE HOMME.

I.

Rendez au créateur ce que l'on doit lui rendre :
Réfléchissez avant que de rien entreprendre ;
Point de société qu'avec d'honnêtes gens ;
Et ne vous enflez point de vos heureux talents.

II.

Conformez-vous toujours aux sentiments des autres ;
Cédez honnêtement, si l'on combat les vôtres.
Donnez attention à tout ce qu'on vous dit ;
Et n'affectez jamais de montrer trop d'esprit.

III.

N'entretenez personne au-delà de sa sphère ;
Et dans tous vos discours tâchez d'être sincère.
Tenez votre parole inviolablement,
Et ne promettez point inconsidérément.

IV.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord favorable.
Sans être familier, ayez un air aisé.
Ne décidez de rien, sans l'avoir bien pesé.

V.

Aimez sans intérêt, pardonnez sans foiblesse.
Choisissez vos amis avec délicatesse :
Cultivez avec soin l'amitié d'un chacun.
A l'égard des procès, n'en intentez aucun.

VI.

Ne vous informez point des affaires des autres :
Sans affectation taisez-vous sur les vôtres.
Prêtez de bonne grace, avec discernement ;
S'il faut récompenser, faites-le noblement.

VII.

En quelque heureux état que vous puissiez paroître,
Que ce soit sans excès et sans vous méconnoître.
Compatissez toujours aux disgraces d'autrui,
Supportez ses défauts, vivez bien avec lui.

VIII.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne,
Et ne les faites pas retomber sur personne.
Où la discorde règne apportez-y la paix ;
Et ne vous vengez point, qu'à force de bienfaits.

IX.

Reprenez sans aigreur, louez sans flatterie :
Riez paisiblement, entendez raillerie.
Estimez un chacun dans sa profession ;
Et ne critiquez rien par ostentation.

X.

Ne reprochez jamais les plaisirs que vous faites,
Mais mettez-les au rang des affaires secrètes.
Prévenez les besoins d'un ami malheureux :
Sans prodigalité montrez-vous généreux.

XI.

Modérez les transports d'une bile naissante;
Et ne parlez qu'en bien de la personne absente.
Fuyez l'ingratitude, et vivez sobrement.
Jouez pour le plaisir, et perdez noblement.

XII.

Parlez peu, pensez bien, et n'offensez personne:
Faites toujours grand cas de ce que l'on vous donne.
Ne tyrannisez point le pauvre débiteur;
Montrez-vous en tout temps pour lui de bonne humeur.

XIII.

Fuyez toute ignorance ainsi que la paresse,
Et ne vous laissez point surprendre par l'ivresse.
Mais lorsque vous prendrez quelque délassement,
Que ce soit sans excès et toujours sobrement.

XIV.

Au bonheur du prochain ne portez point d'envie;
Et ne divulguez point ce que l'on vous confie.
Ne vous vantez de rien; gardez votre secret.
Et vous serez alors l'homme le plus parfait.

DISCOURS

POUR LE SACRE

DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

DISCOURS

POUR LE SACRE

DE L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

Depuis que je suis destiné à être votre consécrateur, prince que l'église voit aujourd'hui avec tant de joie prosterné au pied des autels, je ne lis plus aucun endroit de l'écriture qui ne me fasse quelque impression par rapport à votre personne.

Mais voici les paroles qui m'ont le plus touché : « Etant libre à l'égard de tous, dit l'apôtre (1), je me « suis fait esclave de tous pour en gagner un plus « grand nombre. » *Cùm liber essem ex omnibus, omnium me servum feci ut plures lucrifacerem.* » Quelle grandeur se présente ici de tous côtés ! Je vois une maison qui remplissoit déjà le trône impérial il y a près de quatre cents ans. Elle a donné à l'Allemagne deux empereurs, et deux branches qui jouissent de la dignité électorale. Elle règne dans la Suède, où un prince, au sortir de l'enfance, est devenu tout à coup la terreur du Nord. Je n'aperçois que les plus hautes alliances des maisons de France et d'Autriche : d'un côté, vous êtes petit-fils de Henri-le-Grand, dont la mémoire ne cessera jamais d'être chère à la France ; de l'autre côté, votre sang coule dans les veines de nos princes, précieuse espérance de la nation. Hélas ! nous

(1) I Cor. c. 9.

ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur de la princesse à qui nous les devons, et qui fut trop tôt enlevée au monde!

Oserai-je ajouter, en présence d'Emmanuel, que les infidèles ont senti et que les chrétiens ont admiré sa valeur? Toutes les nations s'attendrissent en éprouvant sa douceur, sa bonté, sa magnificence, son aimable sincérité, sa constance à toute épreuve, sa fidélité qui égale dans ses alliances la probité et la délicatesse des plus vertueux amis dans la société privée. Avec un cœur semblable à celui d'un tel frère, prince, il ne tenoit qu'à vous de marcher sur ses traces. Vous étiez libre de le suivre, vous pouviez vous promettre tout ce que le siècle a de plus flatteur; mais vous venez sacrifier à Dieu cette liberté et ces espérances mondaines. C'est de ce sacrifice que je veux vous parler à la face des saints autels. J'avoue que le respect devroit m'engager à me taire; « mais l'amour, comme saint Bernard le « disoit au pape Eugène (1), n'est point retenu par le « respect... Je vous parlerai, non pour vous instruire, « mais pour vous conjurer comme une mère tendre. « Je veux bien paroître indiscret à ceux qui n'aiment « point et qui ne sentent pas tout ce qu'un véritable « amour fait sentir. » Pour vous, je sais que vous avez le goût de la vérité, et même de la vérité la plus forte. Je ne crains point de vous déplaire en la disant: daignez donc écouter ce que je ne crains point de dire. D'un côté, l'église n'a aucun besoin du secours des princes de la terre, parceque les promesses de son époux tout-puissant lui suffisent; d'un autre côté, les

(1) De consid. prolog.

princes qui deviennent pasteurs peuvent être très utiles à l'église, pourvu qu'ils s'humilient, qu'ils se dévouent au travail, et qu'on voie reluire en eux toutes les vertus pastorales. Voilà les deux points que je me propose d'expliquer dans ce discours.

PREMIER POINT.

Les enfants du siècle, prévenus d'une politique profane, prétendent que l'église ne sauroit se passer du secours des princes et de la protection de leurs armes, sur-tout dans les pays où les hérétiques peuvent l'attaquer. Aveugles qui veulent mesurer l'ouvrage de Dieu par celui des hommes! « C'est s'appuyer sur un bras de « chair (1); c'est anéantir la croix de Jésus-Christ (2). » Croit-on que l'époux tout-puissant et fidèle dans ses promesses ne suffise pas à l'épouse? Le ciel et la terre passeront « mais aucune de ses paroles ne passera ja- « mais (3). » O hommes foibles et impuissants qu'on nomme les rois et les princes du monde, vous n'avez qu'une force empruntée pour un peu de temps; l'époux qui vous la prête ne vous la confie qu'afin que vous serviez l'épouse. Si vous manquiez à l'épouse, vous manqueriez à l'époux même : il sauroit transporter son glaive en d'autres mains. Souvenez-vous que c'est lui qui est le « prince des rois de la terre, le roi invin- « cible et immortel des siècles (4). »

Il est vrai qu'il est écrit que l'église (5) « sucera le « lait des nations, qu'elle sera alaitée de la mamelle « des rois, qu'ils en seront les nourriciers, qu'ils mar-

(1) Jérém. 17, 5. (2) I Cor. 1, 17. (3) Luc, 21, 33.
(4) Tim. 1, 17. (5) Is. 60.

« cheront à la splendeur de sa lumière naissante, que « ses portes ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on « lui apporte la force des peuples, et que les rois y « soient amenés » : mais il est dit aussi que « les rois « viendront, les yeux baissés vers la terre, se pros- « terner devant l'église, qu'ils baiseront la poussière « de ses pieds » ; que n'osant parler, ils fermeront leur bouche devant son époux ; que « toute nation et tout « royaume qui ne sera point dans la servitude » de cette nouvelle Jésusalem, périra. Trop heureux donc les princes que Dieu daigne employer à la servir! *Trop honorés ceux qu'il choisit* pour une si glorieuse confiance!

« Et maintenant, ô rois, comprenez; instruisez-« vous, ô juges de la terre (1) : servez le Seigneur « avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremble- « ment, de peur que sa colère ne s'enflamme, et que « vous ne périssiez en vous égarant de la voie de la « justice. Dieu jaloux renverse les trônes des princes « hautains, et il fait asseoir en leurs places des hommes « doux et modérés; il fait sécher jusqu'aux racines des « nations superbes, et il plante les humbles (2) » pour les faire fleurir ; il détruit jusque dans ses fondements toute puissance orgueilleuse ; « il en efface même la « mémoire de dessus la terre (3). Toute chair est comme « l'herbe, et sa gloire est comme une fleur des champs : « dès que l'esprit du Seigneur souffle, cette herbe est « desséchée, et cette fleur tombe (4). »

Que les princes ne se vantent donc pas de protéger

(1) Ps. 2.
(2) Luc, 1, 52.
(3) Ps. 9, 7.
(4) Is. 40, 6.

l'église ; qu'ils ne se flattent pas jusqu'à croire qu'elle tomberoit s'ils ne la portoient pas dans leurs mains. S'ils cessoient de la soutenir, le tout-puissant la porteroit lui-même. Pour eux, faute de la servir, ils *périroient* (1), selon les saints oracles.

Jetons les yeux sur l'église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfants de Dieu qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura point de fin*. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent : après avoir étonné le monde, elles disparoissent.

L'église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir ; et elle n'a point d'autres armes que la croix de son époux.

Considérons cette société sous Moïse : Pharaon la veut opprimer ; les ténèbres deviennent palpables en Egypte ; la terre s'y couvre d'insectes ; la mer s'entr'ouvre ; ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs ; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec ; un pain descendu du ciel le nourrit au désert ; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrents ; tout est miracle pendant quarante années pour délivrer l'église captive.

Hâtons-nous ; passons aux Machabées : les rois de Syrie persécutent l'église ; elle ne peut se résoudre à renouveler une alliance avec Rome et avec Sparte, sans déclarer en esprit de foi qu'elle ne s'appuie que sur les promesses de son époux. « Nous n'avons, disoit Jona« thas (2), aucun besoin de tous ces secours, ayant

(1) Is. 60, 12. (2) Math. l. 1, c. 12.

« pour consolation les saints livres qui sont dans nos « mains. » Et en effet, de quoi l'église a-t-elle besoin ici-bas? Il ne lui faut que la grace de son époux pour lui enfanter des élus ; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendieroit-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir ; son règne, qui est celui de son époux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au-delà de cette vie ?

Mais tournons nos regards vers l'église que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire ; l'église demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourments ; Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfants bien aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue : jamais elle ne fut si libre, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutoient? Ce peuple, qui se vantoit d'être *le peuple roi*, a été livré aux nations barbares ; cet empire qui se flattoit d'être éternel est tombé : Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux ; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

Mais comment est-ce que l'église a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers? Écoutons l'apôtre (1) : « Ce

(1) I ad Cor. II. 1.

« qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes : « ce qui est foible en Dieu est plus fort qu'eux. Voyez, « mes frères, votre vocation ; car il n'y a point parmi « vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup « d'hommes puissants, ni beaucoup de nobles. Mais « Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde pour « confondre les sages, et il a choisi ce qui est foible « dans le monde pour confondre ce qui est fort : il a « choisi ce qui est bas et méprisable, et même ce qui « n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que nulle « chair ne se glorifie devant lui. » Qu'on ne nous vante donc plus une sagesse convaincue de folie : qu'on ne nous parle plus que d'une foiblesse simple et humble qui peut tout en Dieu seul ; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu alloit jusqu'à sembler exclure de l'église, pendant ces siècles d'épreuve, tout ce qui auroit paru un secours humain : Dieu, impénétrable dans ses conseils, vouloit renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru douter *si les Césars pouvoient devenir chrétiens* (1). Combien coûta-t-il de sang et de tourments aux fidèles pour montrer que l'église ne tient à rien ici-bas ! « Elle « ne possède pour elle-même, dit saint Ambroise (2), « que la seule foi. » C'est cette foi qui vainquit le monde. Après ce spectacle de trois cents ans, Dieu se souvint enfin de ses anciennes promesses ; il daigna faire aux maîtres du monde la grace de les admettre aux pieds de son épouse. Ils en devinrent *les nourriciers*, et il leur fut donné de *baiser la poussière de ses pieds* (3).

(1) Apol. c. 21.
(2) Ep. 18, ad Valentinian. conc. Sinimachum, n. 16.
(3) Is. 60, 14.

Fut-ce un secours qui vint à propos pour soutenir l'église ébranlée ? Non, celui qui l'avoit soutenue pendant trois siècles malgré les hommes n'avoit pas besoin de la foiblesse des hommes, déjà vaincus par elle, pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'époux voulut donner à l'épouse après tant de victoires ; ce fut, non une ressource pour l'église, mais une grâce et une miséricorde pour les empereurs.

« Qu'y a-t-il, disoit saint Ambroise (1), de plus glorieux pour l'empereur que d'être nommé le fils de « l'église ? »

En vain quelqu'un dira que l'église est dans l'état. L'église, il est vrai, est dans l'état pour obéir au prince dans tout ce qui est temporel : mais quoiqu'elle se trouve dans l'état, elle n'en dépend jamais pour aucune fonction spirituelle. Elle est en ce monde, mais c'est pour le convertir ; elle est en ce monde, mais c'est pour le gouverner par rapport au salut. Elle use de ce monde en passant, comme n'en usant pas ; elle y est comme Israël fut voyageur et étranger au milieu du désert : elle est déjà d'un autre monde qui est au-dessus de celui-ci. Le monde, en se soumettant à l'église, n'a point acquis le droit de l'assujettir : les princes, en devenant les enfants de l'église, ne sont point devenus ses maîtres ; ils doivent la servir, et non la dominer, *baiser la poussière de ses pieds* (2), et non lui imposer le joug. L'empereur, disoit saint Ambroise (3), « est au-dedans de « l'église : mais il n'est pas au-dessus d'elle. Le bon em- « pereur cherche le secours de l'église, et ne le rejette

(1) Ep. 21, in serm. conc. Auxent. n. 36.

(2) Is. 60. (3) Ep. 21 ibid.

« point. » L'église demeure sous les empereurs convertis aussi libre qu'elle l'avoit été sous les empereurs idolâtres et persécuteurs. Elle continua de dire au milieu de la plus profonde paix ce que Tertullien disoit pour elle pendant les persécutions : *Non te terremus qui nec timemus* (1) : « Nous ne sommes point à craindre pour vous, et nous ne vous craignons point. Mais « prenez garde, ajoute-t-il, de ne combattre pas contre Dieu. » En effet, qu'y a-t-il de plus funeste à une puissance humaine qui n'est que foiblesse, que d'attaquer le tout-puissant? « Celui sur qui cette pierre tombe « sera écrasé; et celui qui tombe sur elle se bri- « sera (2). »

S'agit-il de l'ordre civil et politique, l'église n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu; elle n'aspire qu'au royaume de son époux qui est le sien. Elle est pauvre, et jalouse du trésor de sa pauvreté; elle est paisible, et c'est elle qui donne au nom de l'époux une paix que le monde ne peut ni donner ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusqu'à la mort de la croix qu'elle est invincible; elle n'oublie jamais que son époux s'enfuit sur la montagne dès qu'on voulut le faire roi; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son époux la nudité et la croix, puisqu'il est *l'homme des douleurs*, l'homme *écrasé dans l'infirmité*, l'homme *rassasié d'opprobres* (3). Elle ne veut qu'obéir; elle donne sans cesse l'exemple de la soumission et du zèle pour l'autorité légitime; elle verseroit tout son sang pour

(1) Ad Scap. c. 4. (2) Matth. 21, 44. — (3) Is. 53, 3.

la soutenir. Ce seroit pour elle un second martyre après celui qu'elle a enduré pour la foi. Princes, elle vous aime, elle prie nuit et jour pour vous; vous n'avez point de ressource plus assurée que sa fidélité. Outre qu'elle attire sur vos personnes et sur vos peuples les célestes bénédictions, elle inspire à vos peuples une affection à toute épreuve pour vos personnes qui sont les images de Dieu ici-bas.

Si l'église accepte les dons pieux et magnifiques que les princes lui font, ce n'est pas qu'elle veuille renoncer à la croix de son époux et jouir des richesses trompeuses : elle veut seulement procurer aux princes le mérite de s'en dépouiller; elle ne veut s'en servir que pour orner la maison de Dieu, que pour faire subsister modestement les ministres sacrés, que pour nourrir les pauvres qui sont les sujets des princes. Elle cherche, non les richesses des hommes, mais leur salut; non ce qui est à eux, mais eux-mêmes. Elle n'accepte leurs offrandes périssables que pour leur donner les biens éternels.

Plutôt que de subir le joug des puissances du siècle et de perdre la liberté évangélique, elle rendroit tous les biens temporels qu'elle a reçus des princes. « Les « terres de l'église, disoit saint Ambroise (1), payent « le tribut; et si l'empereur veut ces terres, il a la « puissance pour les prendre : aucun de nous ne s'y « oppose. Les aumônes des peuples suffiront encore à « nourrir les pauvres. Qu'on ne nous rende point odieux « par la possession où nous sommes de ces terres; « qu'ils les prennent, si l'empereur les veut. Je ne les « donne point, mais je ne les refuse pas. »

(1) Ep. 21, serm. cont. Auxent. n. 33.

Mais s'agit-il du ministère spirituel donné à l'épouse immédiatement par le seul époux, l'église l'exerce avec une entière indépendance des hommes. Jésus-Christ dit (1) : « Toute puissance m'a été donnée et dans le « ciel et sur la terre. Allez donc ; enseignez toutes les « nations, les baptisant, etc. » C'est cette toute-puissance de l'époux qui passe à l'épouse et qui n'a aucune borne dans le spirituel : toute créature sans exception y est soumise. Comme les pasteurs doivent donner aux peuples l'exemple de la plus parfaite soumission et de la plus inviolable fidélité aux princes pour le temporel, il faut aussi que les princes, s'ils veulent être chrétiens, donnent aux peuples à leur tour l'exemple de la plus humble docilité et de la plus exacte obéissance aux pasteurs pour toutes les choses spirituelles. Tout ce que l'église lie est lié, tout ce qu'elle remet est remis ; tout ce qu'elle décide ici-bas est confirmé au ciel. Voilà la puissance décrite par le prophète Daniel.

« L'ancien des jours, dit-il (2), a donné le jugement « aux saints du Très-haut, et le temps en est venu, et « les saints ont possédé la royauté. » Ensuite le prophète dépeint un roi puissant et impie qui proférera des blasphèmes et qui écrasera les saints du Très-haut : il croira pouvoir changer les temps et les lois, et ils seront livrés dans sa main jusqu'à un temps et à des temps, et à la moitié d'un temps : et alors le juge sera assis, afin que la puissance lui soit enlevée, qu'il soit écrasé, et qu'il périsse pour toujours, en sorte que la royauté, la puissance et la grandeur de la puissance sur tout ce qui est sous le ciel soit donnée aux peuples

(1) Matth. 28, 18. (2) Dan. c. 7.

des saints du Très-haut dont le règne sera éternel, et tous les rois lui serviront et lui obéiront.

O hommes qui n'êtes qu'hommes, quoique la flatterie vous tente d'oublier l'humanité et de vous élever au-dessus d'elle, souvenez-vous que Dieu peut tout sur vous et que vous ne pouvez rien contre lui. Troubler l'église dans ses fonctions, c'est attaquer le Très-haut dans ce qu'il a de plus cher, qui est son épouse; c'est blasphémer contre les promesses; c'est oser l'impossible; c'est vouloir renverser *le règne éternel*. Rois de la terre, vous vous ligueriez en vain *contre le Seigneur et contre son Christ* (1). En vain vous renouvelleriez les persécutions; en les renouvelant, vous ne feriez que purifier l'église et que ramener pour elle la beauté de ses anciens jours. En vain vous diriez, « Rompons les « lieus et rejetons son joug (2): celui qui habite dans « les cieux riroit de vos desseins. » Le Seigneur a donné « à son fils toutes les nations comme son héritage, et les « extrémités de la terre comme ce qu'il doit posséder en « propre. » Si vous ne vous humiliez pas sous sa puissante main, « il vous brisera comme des vases d'ar- « gile. » La puissance sera enlevée à quiconque osera s'élever contre l'église.

Ce n'est pas elle qui l'enlèvera, car elle ne fait que souffrir et prier. Si les princes vouloient l'asservir, elle ouvriroit son sein; elle diroit, Frappez; elle ajouteroit comme les apôtres, « Jugez vous-mêmes devant « Dieu s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à lui. » Ici ce n'est pas moi qui parle, c'est le Saint-Esprit. Si les rois manquoient à la servir et à lui obéir, la puissance

(1) Ps. 22. (2) Ibid.

leur seroit enlevée. Le Dieu des armées, sans qui on garderoit en vain les villes, ne combattroit plus avec eux.

Non seulement les princes ne peuvent rien contre l'église; mais encore ils ne peuvent rien pour elle touchant le spirituel qu'en lui obéissant. Il est vrai que le prince pieux et zélé est nommé « l'évêque du dehors « et le protecteur des canons (1) » ; expressions que nous répéterons sans cesse avec joie dans le sens modéré des anciens qui s'en sont servis. Mais l'évêque du dehors ne doit jamais entreprendre la fonction de celui du dedans. Il se tient le glaive en main à la porte du sanctuaire ; mais il prend garde de n'y entrer pas. En même temps qu'il protège, il obéit ; il protège les décisions, mais il n'en fait aucune. Voici les deux fonctions auxquelles il se borne : la première est de maintenir l'église en pleine liberté contre tous ses ennemis du dehors afin qu'elle puisse au dedans, sans aucune gêne, prononcer, décider, conduire, approuver, corriger, enfin abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; la seconde est d'appuyer ces mêmes décisions dès qu'elles sont faites, sans se permettre jamais sous aucun prétexte de les interpréter. Cette protection des canons se tourne donc uniquement contre les ennemis de l'église, c'est-à-dire contre les novateurs, contre les esprits indociles et contagieux, contre tous ceux qui refusent la correction. A Dieu ne plaise que le protecteur gouverne, ni prévienne jamais en rien ce que l'église règlera! Il attend, il écoute humblement, il croit sans hésiter, il obéit lui-même, et fait autant

(1) Euseb. lib. IV ; de vita Constantini, c. 24.

obéir par l'autorité de son exemple que par la puissance qu'il tient dans ses mains. Mais enfin le protecteur de la liberté ne la diminue jamais. Sa protection ne seroit plus un secours, mais un joug déguisé, s'il vouloit déterminer l'église au lieu de se laisser déterminer par elle. C'est par cet excès funeste que l'Angleterre a rompu le sacré lien de l'unité en voulant donner l'autorité de chef de l'église au prince qui ne doit jamais en être que le protecteur.

Quelque besoin que l'église ait d'un prompt secours contre les hérésies et contre les abus, elle a encore plus besoin de conserver sa liberté. Quelque appui qu'elle reçoive des meilleurs princes, elle ne cesse jamais de dire avec l'apôtre. « Je travaille jusqu'à « souffrir les liens comme si j'étois coupable. » *Mais la parole de Dieu* que nous annonçons *n'est liée* par aucune puissance humaine. C'est avec cette jalousie de l'indépendance pour le spirituel que saint Augustin disoit à un proconsul lors même qu'il se voyoit exposé à la fureur des donatistes : « Je ne voudrois pas que l'église « d'Afrique fût abattue jusqu'au point d'avoir besoin « d'aucune puissance terrestre (1). » Voilà le même esprit qui avoit fait dire à saint Cyprien : « L'évêque « tenant dans ses mains l'évangile de Dieu peut être « tué, mais non pas vaincu. » Voilà précisément le même principe de liberté pour les deux états de l'église. Saint Cyprien défend cette liberté contre la violence des persécuteurs, et saint Augustin la veut conserver avec précaution même à l'égard des princes protecteurs au milieu de la paix. Quelle force, quelle noblesse évan-

(1) Ep. c. ad Donat. n. 1.

gélique, quelle foi aux promesses de Jésus-Christ ! O Dieu, donnez à votre église des Cypriens, des Augustins, des pasteurs qui honorent le ministère, et qui fassent sentir à l'homme qu'ils sont les dispensateurs de vos mystères !

Au reste, quoique l'église soit par les promesses au-dessus de tous les besoins et de tous les secours, Dieu ne dédaigne pourtant pas de la faire secourir par les princes ; il les prépare de loin, il les forme, il les instruit, il les exerce, il les purifie, il les rend dignes d'être les instruments de sa providence ; en un mot, il ne fait rien par eux qu'après avoir fait en eux tout ce qui lui plaît. Alors l'église accepte cette protection comme les offrandes des fidèles, sans l'exiger ; elle ne voit que la main de son seul époux dans les bienfaits des princes. Et en effet c'est lui qui leur donne et la force au dehors et la bonne volonté au dedans pour exercer cette pieuse protection. L'église remonte sans cesse à la source : loin d'écouter la politique mondaine, elle n'agit qu'en pure foi, et elle n'a garde de croire que le fils de Dieu ne lui suffise pas.

Ici représentons-nous le sage Maximilien électeur de Bavière. Prince, c'est avec joie que je rappelle le souvenir de votre aïeul. Il est vrai qu'il fit de grandes choses pour la religion : animé d'un saint zèle, il s'arma contre un prince de sa maison pour sauver la religion catholique dans l'Allemagne ; supérieur à toute la politique mondaine, il méprisa les plus hautes et les plus flatteuses espérances pour conserver la foi de ses pères. Mais Dieu se suffit à lui-même, et le libérateur de l'épouse de Jésus-Christ devoit à l'époux tout ce qu'il fit de grand pour l'épouse. Non, non, il ne faut voir que

Dieu dans cet ouvrage ; que l'homme disparoisse, que tout don remonte à sa source, que l'église ne doive rien qu'à Jésus-Christ.

Venez donc, ô Clément, petit-fils de Maximilien, venez secourir l'église par vos vertus, comme votre aïeul l'a secourue par ses armes. Venez, non pour soutenir d'une main téméraire l'arche chancelante, mais au contraire pour trouver en elle votre soutien. Venez, non pour dominer, mais pour servir. Si vous croyez que l'église n'a aucun besoin de votre appui, et si vous vous donnez humblement à elle, vous serez son ornement et sa consolation. C'est la seconde vérité dont je dois parler.

SECOND POINT.

Les princes qui deviennent pasteurs peuvent être très utiles à l'église, pourvu qu'ils se dévouent au ministère en esprit d'humilité, de patience et de prière.

1° L'humilité, qui est si nécessaire à tout ministre des autels, est encore plus nécessaire à ceux que leur haute naissance tente de s'élever au-dessus du reste des hommes. Écoutez Jésus-Christ : « Je suis venu, « dit-il (1), non pour être servi, mais pour servir les « autres. » Vous le voyez, le fils de Dieu, que vous allez représenter au milieu de son peuple, n'est point venu jouir des richesses, recevoir des honneurs, goûter des plaisirs, exercer un empire mondain ; au contraire, il est venu s'abaisser, souffrir, supporter les foibles, guérir les malades, attendre les hommes rebelles et indociles, répandre ses biens sur ceux qui

(1) Matth. 20, 28.

lui feroient les plus grands maux, étendre tout le jour ses bras vers un peuple qui le contrediroit. Croyez-vous que le disciple soit au-dessus du maître? Voudriez-vous que ce qui n'a été en Jésus-Christ qu'un simple ministère fût en vous une domination ambitieuse? Comme fils de Dieu, il étoit *la splendeur de la gloire* du père, *et le caractère de sa substance :* comme homme, il comptoit parmi ses ancêtres tous les rois de Juda qui avoient régné depuis mille ans, tous les grands sacrificateurs, tous les patriarches. Au lieu que les plus augustes maisons se vantent de ne pouvoir découvrir leur origine dans l'obscurité des anciens temps, celle de Jésus-Christ montroit clairement, par les livres sacrés, que son origine remonte jusqu'à la source du genre humain. Voilà une naissance à laquelle nulle autre, sous le ciel, ne sauroit être comparée. Jésus-Christ néanmoins est venu servir jusqu'aux derniers des hommes! il s'est fait l'esclave de tous.

Nul disciple ne doit espérer d'être au-dessus du maître. Il est donné aux apôtres de faire des miracles encore plus grands que ceux du Sauveur : l'ombre de saint Pierre suffit pour guérir les malades; les vêtements de saint Paul ont la même vertu. Mais ils ne sont que les esclaves des peuples en Jésus-Christ : *Nos autem servos vestros per Jesum.* Fussiez-vous Pierre, fondement éternel de l'église, vous ne seriez que le serviteur de ceux qui servent Dieu. Fussiez-vous Paul, apôtre des nations, ravi au troisième ciel, vous ne seriez qu'un esclave destiné à servir les peuples pour les sanctifier.

Et pourquoi est-ce que Jésus-Christ nous confie son autorité? Est-ce pour nous, ou pour les peuples sur qui nous l'exerçons? Est-ce afin que nous contentions

notre orgueil en flattant celui des autres hommes? C'est, au contraire, afin que nous réprimions l'orgueil et les passions des hommes en nous humiliant et en mourant sans cesse à nous-mêmes. Comment pourrons-nous faire aimer la croix, si nous la rejetons pour embrasser le faste et la volupté? Qui est-ce qui croira les promesses, si nous ne paroissons pas les croire en les annonçant? Qui est-ce qui se renoncera pour aimer Dieu, si nous paroissons vides de Dieu et idolâtres de nous-mêmes? Qu'est-ce que pourront nos paroles, si toutes nos actions les démentent? La parole de vie éternelle ne sera dans notre bouche qu'une vaine déclamation, et les plus saintes cérémonies ne seront qu'un spectacle trompeur. Quoi! ces hommes si appesantis vers la terre, si insensibles aux dons célestes, si aveuglés, si endurcis, nous croiront-ils, nous écouteront-ils, quand nous ne parlerons que de croix et de mort, s'ils ne découvrent en nous aucune trace de Jésus crucifié?

Je consens que le pasteur ne dégrade point le prince: mais je demande aussi que le prince ne fasse point oublier l'humilité du pasteur. Lors même que vous conserverez un certain éclat qui est inséparable de votre dignité temporelle, il faut que vous puissiez dire avec Esther (1): Seigneur, « vous connoissez la nécessité « où je suis; vous savez que je hais ce signe d'orgueil « et de gloire qui est sur ma tête aux jours de pompe »; vous savez que c'est avec regret que je me vois environné de cette grandeur, et que je m'étudie à en retrancher tout le superflu pour soulager les peuples et pour secourir les pauvres. Souvenez-vous, de plus,

(1) Esth. c. 14, 16.

que la dignité temporelle ne vous est donnée que pour la spirituelle. C'est pour autoriser le pasteur des ames que la dignité électorale a été jointe dans l'empire à celle de l'archevêque de Cologne. C'est pour lui faciliter les fonctions pastorales, et pour affermir l'église catholique, qu'on a attaché à son ministère d'humilité cette puissance si éclatante. D'ailleurs, ces deux fonctions se réunissent dans un certain point. Les païens mêmes n'ont point de plus noble idée d'un véritable prince que celle de *pasteur des peuples*. Vous voilà donc pasteur à double titre. Si vous l'êtes comme prince souverain, à plus forte raison l'êtes-vous comme ministre de Jésus-Christ.

Mais comment pourriez-vous être le pasteur des peuples, si votre grandeur vous séparoit d'eux, et vous rendoit inaccessible à leur égard? Comment conduiriez-vous le troupeau, si vous n'étiez pas appliqué à ses besoins, si les peuples ne vous voyoient jamais que de loin, jamais que grand, jamais qu'environné de tout ce qui étouffe la confiance? Comment oseront-ils percer la foule, se jeter entre vos bras, vous dire leurs peines, et trouver en vous leur consolation? Comment leur ferez-vous sentir un cœur de père, si vous ne leur montrez qu'un maître? Voilà ce que le prince même ne doit point oublier : ajoutons-y ce que doit sentir l'homme apostolique.

Si vous ne descendiez jamais de votre grandeur, comment pourriez-vous dire avec Jésus-Christ : « Venez à moi, vous tous qui souffrez le travail et qui « êtes accablés, je vous soulagerai (1)? » Comment

(1) Matth. 11, 28.

pourriez-vous ajouter : « Apprenez de moi que je suis « doux et humble de cœur ? » Voulez-vous être le père des petits ? soyez petit vous-même ; rapetissez-vous pour vous proportionner à eux. « Si je vous con- « nois bien, disoit saint Bernard (1) au pape Eugène, « vous ne serez pas moins pauvre d'esprit en devenant « le père des pauvres. » En effet, vos richesses ne sont pas à vous ; les fondateurs n'en ont dépouillé leurs familles qu'afin qu'elles fussent le patrimoine des pauvres : elles ne vous sont confiées qu'afin que vous soulagiez la pauvreté de vos enfants.

Mais continuons d'écouter saint Bernard qui parle au vicaire de Jésus-Christ : Qu'est-ce que saint Pierre vous a laissé par succession ? « Il n'a pu vous donner « ce qu'il n'avoit pas ; il vous a donné ce qu'il avoit, « savoir la sollicitude sur toutes les églises (2)... Telle « est la forme apostolique ; la domination est défendue, « la servitude est recommandée. »

Venez donc, ô prince, accomplir les prophéties en faveur de l'église. « Venez baiser la poussière de ses « pieds. » Ne dédaignez jamais de regarder aucun évêque comme votre confrère avec qui vous possèderez solidairement l'épiscopat. Mettez votre honneur à soutenir celui du caractère commun (3). Reconnoissez les saints prêtres pour vos coadjuteurs en Jésus-Christ, recevez leurs conseils, profitez de leur expérience ; cultivez, choisissez jusqu'aux pauvres clercs qui sont l'espérance de la maison de Dieu ; soulagez tous les

(1) De consider. prolog.
(2) De Consid. lib 2, c. 6, n. 10.
(3) Epist. lib. de Unit. Eccles.

ouvriers qui portent le poids et la chaleur du jour ; consolez tous ceux en qui vous trouverez quelque étincelle de l'esprit de grace. O vous qui descendez de tant de princes, de rois et d'empereurs, *oubliez la maison de votre père ;* dites à tous ces aïeux, *Je vous ignore.* Si quelqu'un trouve que la tendresse et l'humilité pastorale avilissent votre naissance et votre dignité, répondez-lui ce que David disoit quand on trouvoit indécent qu'il dansât devant l'arche : « Je m'avilirai encore plus que je ne l'ai fait, et je serai bas à mes « propres yeux (1). » Descendez jusqu'à la dernière brebis de votre troupeau : rien ne peut être bas dans un ministère qui est au-dessus de l'homme. Descendez donc, descendez : ne craignez rien, vous ne sauriez jamais trop descendre pour imiter *le prince des pasteurs* (2), qui, étant sans usurpation égal à son père, *s'est anéanti en prenant la nature d'esclave* (3). Si l'esprit de foi vous fait ainsi descendre, votre humilité fera la joie du ciel et de la terre.

2° Quel patience ne faut-il pas dans ce ministère ! Le ministre de Jésus-Christ est débiteur à tous, aux sages et aux insensés. C'est une dette éminente qui se renouvelle chaque jour et qui ne s'éteint jamais. Plus on fait, plus on trouve à faire ; et il n'y a, dit saint Chrysostôme, que celui qui ne fait rien qui se flatte d'avoir fait tout. Salomon crioit à Dieu à la vue du peuple dont il étoit chargé (4) : « Votre serviteur est « au milieu du peuple que vous avez élu, de ce peu- « ple infini dont on ne peut compter ni concevoir la

(1) II Reg. 6, 22.
(2) I Petr. 5, 4.
(3) Philip. 2, 7.
(4) III Reg. c. 3, 8.

« multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un « cœur docile afin qu'il puisse juger votre peuple. » L'écriture ajoute que *ce discours plut à Dieu* dans la bouche de Salomon : il lui plaira aussi dans la vôtre. Fussiez-vous Salomon le plus sage de tous les hommes, vous auriez besoin de demander à Dieu *un cœur docile*. Mais quoi! la docilité n'est-elle pas le partage des inférieurs? ne semble-t-il pas qu'on doit demander que les pasteurs aient la sagesse, et que les peuples aient la docilité? Non, c'est le pasteur qui a besoin d'être encore plus docile que le troupeau. Il faut sans doute être docile pour bien obéir; mais il faut être encore plus docile pour bien commander. La sagesse de l'homme ne se trouve que dans la docilité. Il faut qu'il apprenne sans cesse pour enseigner. Non seulement il doit apprendre de Dieu et l'écouter dans le silence intérieur, selon ces paroles (1) : « J'écouterai ce que le Seigneur « dira au dedans de moi; » mais encore il doit s'instruire en écoutant les hommes. « Il faut, dit saint Cy- « prien (2), non seulement que l'évêque enseigne, mais « encore qu'il apprenne; car celui qui croît tous les « jours, et qui fait du progrès en apprenant les choses « les plus parfaites, enseigne beaucoup mieux. »

Non seulement l'évêque doit sans cesse étudier les saintes lettres, la tradition et la discipline des canons, mais encore il doit écouter tous ceux qui veulent lui parler. On ne trouve la vérité qu'en approfondissant avec patience. Malheur au présomptueux qui se flatte jusqu'à croire qu'il la pénètre d'abord. Il ne faut pas moins se défier de ses propres préjugés que des préju-

(1) Ps. 84, 9. (2) Ep. 74 ad Lomp.

sements de ceux qui nous environnent. Il faut craindre de se tromper, croire facilement qu'on se trompe, et n'avoir jamais de honte d'avouer qu'on a été trompé. L'élévation, loin de garantir de la tromperie, est précisément ce qui y expose le plus; car plus on est élevé, plus on attire les trompeurs en excitant leur avidité, leur ambition et leur flatterie. Mépriser le conseil d'autrui, c'est porter au dedans de soi le plus téméraire de tous les conseils. Ne sentir pas son besoin, c'est être sans ressource. Le sage au contraire agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Il apprend de tous pour les instruire tous; il se montre supérieur à tous et à lui-même par cette simplicité. Il iroit jusqu'aux extrémités de la terre chercher un ami fidèle et désintéressé qui auroit le courage de lui montrer ses fautes. Il n'ignore pas que les inférieurs connoissent mieux le détail que lui, parcequ'ils le voient de plus près, et qu'on le leur déguise moins. « Je ne puis, « disoit saint Cyprien (1) aux prêtres et aux diacres « de son église, répondre seul à ce que nos com- « prêtres..... m'ont écrit, parceque j'ai résolu, dès le « commencement de mon épiscopat, de ne rien faire « par mon sentiment particulier sans votre conseil et « sans le consentement du peuple; mais quand j'arri- « verai, par la grace de Dieu, parmi vous, alors nous « traiterons en commun, comme l'honneur que nous « nous devons mutuellement le demande, les choses « qui sont faites ou qui sont à faire. » Ne décidez donc jamais d'aucun point important de la discipline sans une délibération ecclésiastique. Plus les affaires sont

(1) Ep. 14. Pam. 6.

importantes, plus il faut les peser en se confiant à un conseil bien choisi et en se défiant sincèrement de ses propres lumières. Voilà, ô prince, un peu de l'innombrable que vous allez conduire. Vous devez être au milieu d'eux comme saint Augustin nous dépeint saint Ambroise (1) : il passoit toute la journée avec les livres sacrés dans ses mains, se livrant à la foule des hommes qui venoient à lui comme au médecin pour se guérir de leurs maladies spirituelles : *Quorum infirmitatibus serviebat* (2).

Mais ce médecin ne doit-il pas diversifier les remèdes selon les maladies ? Oui sans doute : de là vient qu'il est dit que nous sommes *les dispensateurs de la grace de Dieu qui prend diverses formes* (3). Le vrai pasteur ne se borne à aucune conduite particulière : il est doux, il est rigoureux, il menace, il encourage, il espère, il craint, il corrige, il console ; *il devient Juif avec les Juifs* (4) pour les observations légales ; *il est avec ceux qui sont sous la loi* comme s'il y étoit lui-même ; « il devient foible avec les foibles ; il se fait « tout à tous pour les gagner tous. »

O heureuse foiblesse du pasteur qui s'affoiblit tout exprès par pure condescendance pour se proportionner aux ames qui manquent de force ! « Qui est-ce, dit « l'apôtre (5), qui s'affoiblit sans que je m'affoiblisse « avec lui ? Qui est-ce qui tombe sans que je [illegible] « brûle » pour le relever ? O pasteurs, [illegible] tout cœur rétréci ! Elargissez, élargissez [illegible]

(1) Ep. 14.
(2) Conf. lib. 6, c. 3.
(3) I Pet. 4, 10.
(4) I Cor. 9, 20.
(5) II Cor. 11, [illegible]

00102303

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016